



MÉLANGES DE PHILOLOGIE

OFFERTS A

M. JOHAN VISING

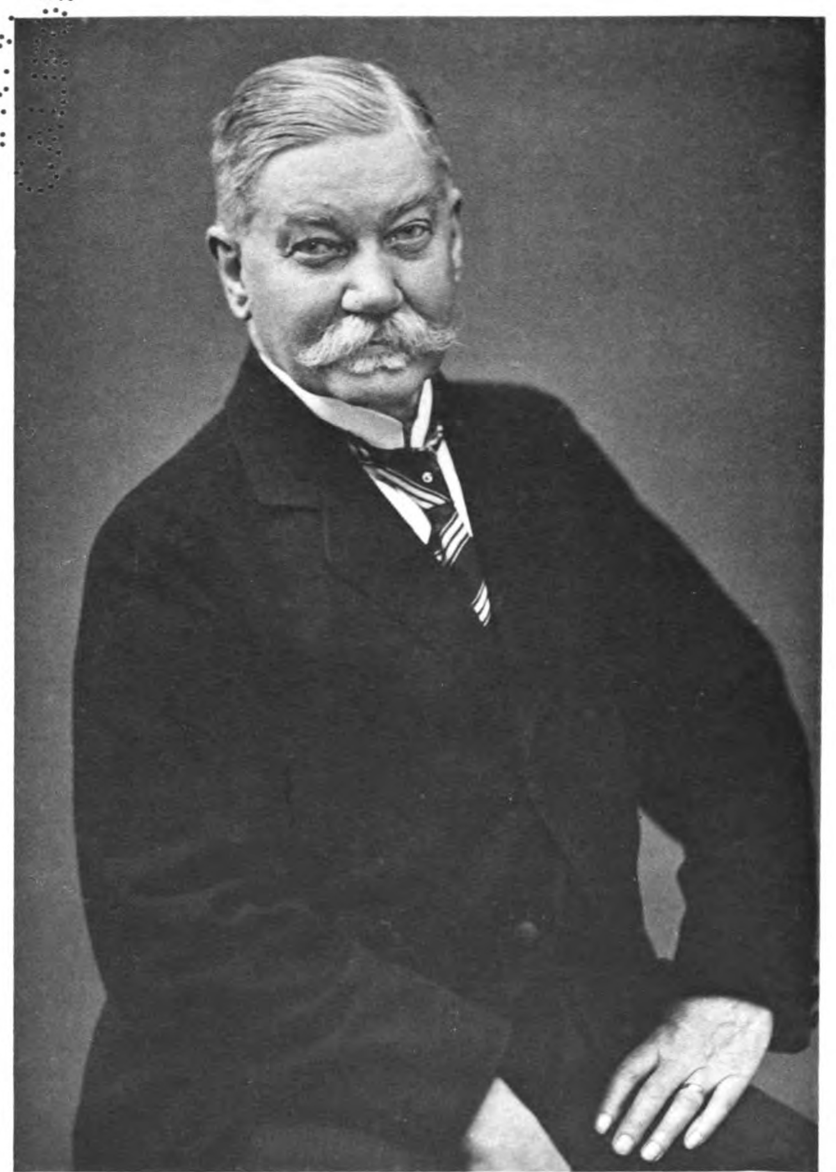
PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS SCANDINAVES
A L'OCCASION DU SOIXANTE-DIXIÈME
ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE
LE 20 AVRIL 1925

GÖTEBORG
N. J. GUMPERTS
BOKHANDEL

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

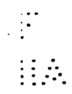
MÉLANGES
DE
PHILOLOGIE

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ EN 250 EXEMPLAIRES, DONT CELUI-CI EST LE N° 121



A. B. Lagrelius & Westphal, Stockholm

Johan Vising



ANGES DE PHILOLOGIE

OFFERTS À

JEAN VISING

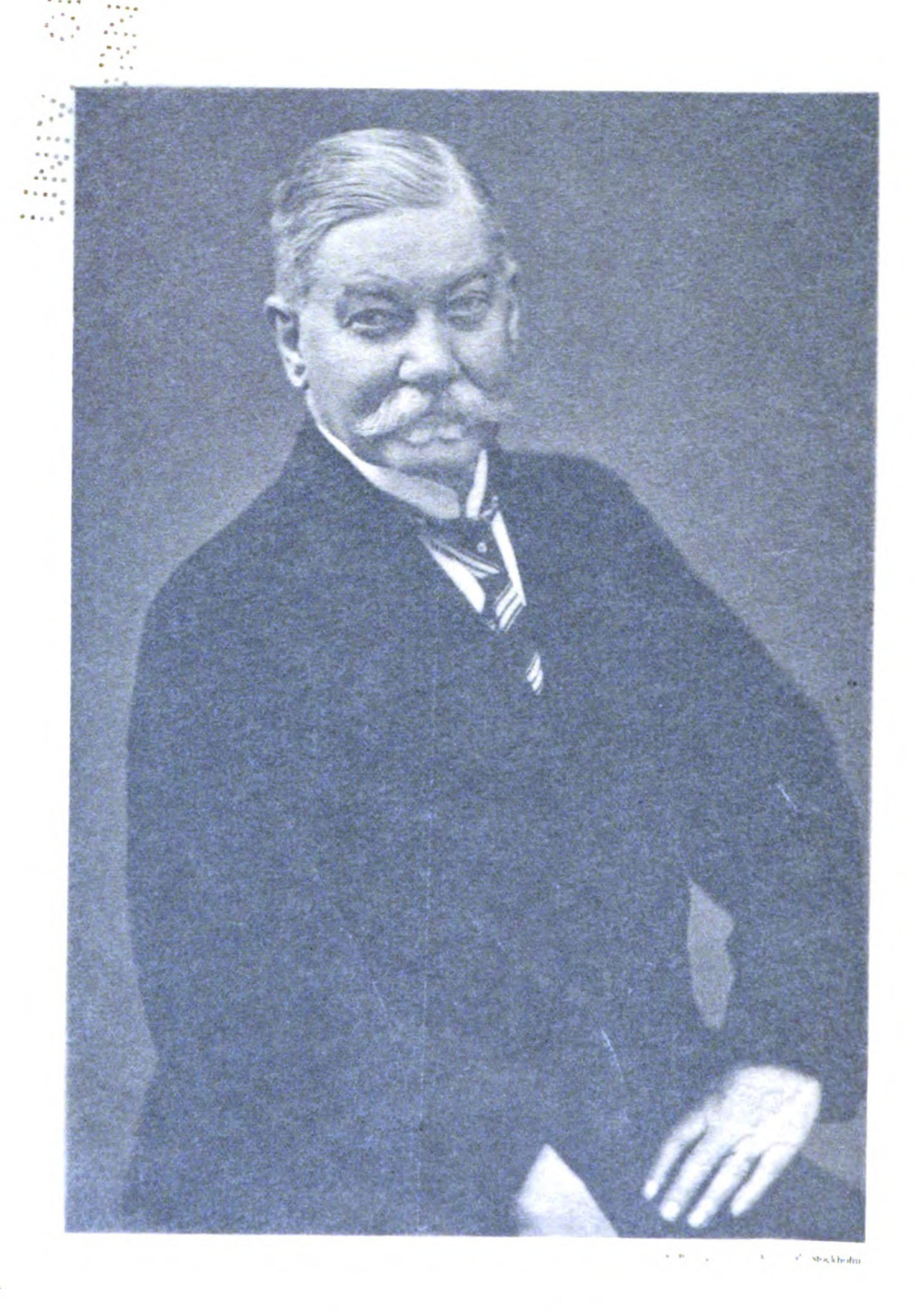
PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS SCANDINAVES

À L'OCCASION DU SOIXANTE-DIXIÈME

ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

LE 20 AVRIL 1925

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5



Johan Vising

MÉLANGES DE PHILOLOGIE

OFFERTS A

M. JOHAN VISING

PAR SES ÉLÈVES ET SES AMIS SCANDINAVES
A L'OCCASION DU SOIXANTE-DIXIÈME
ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE
LE 20 AVRIL 1925

GÖTEBORG
N. J. GUMPERTS
BOKHANDEL

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, 5

GÖTEBORG 1925
ELANDERS BOKTRYCKERI AKTIEBOLAG



A

Monsieur JOHAN VISING

ANCIEN PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE GOTHEMBOURG

Cher Maître, cher Ami,

Le volume que nous vous offrons pour célébrer le jour où vous entrez dans un âge qui pour la plupart est celui du repos après le travail fini mais qui pour vous ne sera sans doute qu'une étape dans une vie dont l'activité reste toujours la même, contient un certain nombre d'études écrites par vos camarades dans le vaste champ de la philologie. Nous osons espérer qu'elles auront de quoi vous intéresser et qu'en lisant ce recueil avec votre pénétration clairvoyante, vous le ferez bénéficier de l'aimable indulgence qui est une marque distinctive de votre esprit et de votre caractère.

Avec l'intuition dont vous avez si souvent fait preuve en déchiffrant et en interprétant les vieux manuscrits anglo-normands, dont les signes renferment souvent des choses qui ne se révèlent qu'à celui qui sait lire entre les lignes et à travers les symboles écrits, vous découvrirez, nous aimons à le croire, dans ces pages le sens caché qui en est le vrai et le plus important.

Vous y verrez alors l'admiration et la reconnaissance des romanistes, vos collègues et élèves tant de Suède que des autres pays du Nord. Ils ont voulu vous dire qu'ils sont fiers de voir à leur tête un savant que sa profonde érudition, son infatigable énergie et sa méthode solide et perspicace ont placé au

premier rang des romanistes d'aujourd'hui et à qui sa probité scrupuleuse et son jugement sûr et impartial ont valu un respect général et sans réserves dans le monde savant. Vous constaterez aussi que ces sentiments sont partagés par les représentants des autres branches de la philologie; n'est-ce pas autour de vous, d'ailleurs, que plusieurs d'entre eux se sont groupés pour former cette Société philologique de Gothembourg que vous présidez depuis sa fondation et aux travaux de laquelle vous avez consacré pendant vingt-cinq ans un dévouement sans égal, éclairé par une compétence incontestée.

Mais ce volume n'est pas seulement le porte-parole des philologues. Il vous apportera aussi le témoignage de la reconnaissance sincère et profonde qu'éprouvent envers vous tous ceux que leur travail a mis en rapport avec cette Faculté de Gothembourg, à la prospérité de laquelle vous avez contribué pour une si large part, que vous avez, pendant une longue période, dirigée avec une sagesse et une autorité incomparables et dont le corps enseignant a eu le bonheur de vous compter longtemps parmi ses membres les plus éminents et les plus estimés.

Et vous y verrez encore, nous l'espérons, la sympathie de tous ceux qui ont eu, dans votre ville, l'occasion de travailler sous votre direction pour répandre la connaissance et l'amour de la langue et de la culture françaises. Ils vous sont profondément reconnaissants d'avoir compris la haute importance de cette tâche et de les avoir aidés aussi bien par vos conseils que par votre exemple.

Enfin vous lirez à chaque page, mêlée à l'admiration et à la gratitude, notre amitié sincère et chaleureuse. Si ceux qui vous

présentent aujourd'hui sous la forme de ce volume leurs félicitations appartiennent à des groupes différents, ils sont tous heureux de se nommer vos amis. Et c'est par la voix de l'amitié qu'en vous remerciant de ce que vous leur avez donné pendant les années passées, ils vous souhaitent le bonheur de travailler encore longtemps pour la science qui vous est chère.

S. Aberstén
Helge Almquist
Nat. Beckman
Gunnar Biller
Johan Borsgård
Dan Broström
Axel Carlander
Gustaf Cederschiöld
Carl S. R. Collin
E. Edström
Carl Ekman
Gustaf Ekman
Axel Erdmann
Gustaf Ernst
Hjalmar Frisk
Arvid Gabrielson
Carl Ernst Göransson
Seth Herne
Gust. von Holten
C. Fr. Höckert
J. Viktor Johansson
Arvid Jongchell
Sven Karsberg
Hilding Kjellman
Axel Kock
Otto Lagercrantz
Hans Larsson
Evald Lidén

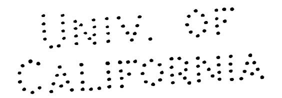
Axel Ahlström
Harry Armini
Rob. Beyer
Axel Boëthius
Sven Grén Broberg
Victor Brusewitz
Hilma Carlson
Wilhelm Cederschiöld
O. A. Danielsson
Sverker Ek
Eina Ekman
Eilert Ekwall
Ivan Ericsson
Axel Forsström
Axel Fromell
P. O. Gränström
Elof Hellquist
Bengt Hesselman
Emil Hägg
Elias Janzon
K. F. Johansson
Bernhard Karlgren
Carl Kindal
Carl O. Koch
H. Köster
Agnar Landin
Joh. C. Lembke
A. Filip Liljeholm

Efraim Liljeqvist
Hjalmar Lindroth
Vilh. Lundström
E. Löseth
Frans Mannfelt
C. A. Mebius
Gustaf Mellén
Karl Michaëlsson
E. Münchmeyer
Ernst Nachmanson
Ragni Nilsson-Stig
Otto Nordenskjöld
Wilhelm Nyman
Ivan Pauli
Hugo Pipping
C. A. Ringenson
Emil Rodhe
Benno Rosenbund
Irma Rödjer
E. Staaff
Gustaf F. Steffen
Alfred Stenhagen
Ella Sternhagen
Edvard Strömberg
C. Svedelius
Mary von Sydow
Otto Sylwan
O. J. Tallgren
Chr. Thorn
Erik Trana
Elis Wadstein
E. Walberg
Emily Wijk
Fredr. Wulff
J. Young
Olof Örtenblad

Ivar Lindquist
Josef Lundén
Sven Lönborg
A. Teod. Malmberg
Greta Matell
J. Melander
Anders Mellgren
Åke W:son Munthe
Marianne Mörner
Albert Nilsson
Erland Nordenskiöld
A. Nordfelt
Kristoffer Nyrop
P. Persson
Gösta Rahmn
Karin Ringenson
Axel L. Romdahl
Rudolf Röding
Hugo Selander
Ludvig Stavenow
Ad. Stender-Petersen
Gustaf Stern
F. Sternhagen
K. F. Sundén
Ivar Svensson
Oscar von Sydow
Werner Söderhjelm
Es. Tegnér
Gunnar Tilander
Herman Vingqvist
Ernst G. Wahlgren
A. Wallensköld
Hjalmar Wijk
L. Wåhlin
R. E. Zachrisson
H. O. Östberg

TABLE DES MATIÈRES

Pages.



Quelques observations sur les recueils de *laude* d'Udine et de Pordenone.

Par

E. Staaff.

Le manuscrit italien 2104 de la Bibliothèque nationale de Paris contient—avec quelques autres pièces—un recueil de *laude* dont tous les morceaux excepté un se retrouvent sous une forme tantôt identique, tantôt plus ou moins modifiée dans le recueil publié par M. Fabris d'après un manuscrit appartenant aux archives de l'hôpital civil d'Udine et provenant de la confrérie de S. Maria dei Battuti de cette ville.[1] M. Fabris ne connaissait pas le ms. 2104 de Paris et, malgré l'analyse sommaire et les intéressantes observations qu'y consacre M. Ferdinando Neri dans son article *Di alcuni laudari septentrionali*[2], aucun des nombreux savants qui se sont occupés des *laude* n'en fait mention. Ainsi ce manuscrit ne figure ni dans les *Inizii*[3] de Tenneroni ni dans les *Giunte*[4] à cet ouvrage publiées par M. Frati. Je crois pourtant que ce manuscrit mérite l'attention des «laudistes», et je ne crois pas inutile d'en donner une analyse plus détaillée que celle de M. Neri en relevant les rapports qui existent entre ce ms. et celui qu'a publié M. Fabris.

Le manuscrit en question, que nous désignerons par P, tandis que nous désignerons par U celui de M. Fabris, est en parchemin, du XV[e] siècle. Il mesure 205×150 mm., reliure ancienne en peau blanche.[5] Les rares épigraphes (f. 2:r, 7:v, 10:r) sont en écriture rouge, les initiales

[1] G. Fabris, Il più antico laudario veneto con la bibliografia delle laude. Vicenza 1907. Cf. M. Pelaez, Jahresbericht, XI 2, p. 374—375; Giorn. stor., XLIX, p. 170—171.

[2] Atti della R. Accademia delle scienze di Torino, vol. XLIV (1908—09), p. 1030—33.

[3] A. Tenneroni, Inizii di antiche poesie italiane religiose e morali. Firenze 1909.

[4] L. Frati, Giunte agli «Inizii di antiche poesie italiane religiose e morali» a cura di Annibale Tenneroni. (Archivum Romanicum I, p. 441—480, II, p. 185—207, 325—343, III, p. 62—94).

[5] Nouvelles acquisitions du département des manuscrits 1900—1910, p. C.

de chaque composition jusqu'au f. 49 compris sont en rouge et ornées. Chaque vers occupe une ligne, les strophes sont séparées et chacune est précédée du signe ordinaire, en rouge, avec la partie supérieure prolongée vers la droite.

Le fol. 1:r contient les trois derniers vers de la strophe 1, les strophes 2, 3 et 4 et le premier vers de la strophe 5 (*mare di dio siti esposa* jusqu'à *a dio plase quella persona*) de la composition 6 du recueil (f. 17:v —19:v), f. 1:v reste en blanc.[1]

F. 2:r. *Qui comença la cantinella / de la scuola dey batudi de santa / maria per tuto lo circulo del an / no. Inprima la cantinella del / vendre santo. Amen.*

La dernière strophe de la *lauda* 22, f. 43:r, adressée à la Vierge, montre par son premier vers «De Pordenon voy se colona» qu'il s'agit d'une confrérie résidant à Pordenone, ville située à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest d'Udine, dont le nom remplace celui de Pordenone dans le passage en question du ms. U.

Les ff. 2:r—48:v contiennent 26 *laude* communes à P et à U, qui forment le corps du manuscrit et dont nous donnerons ci-dessous la table. A ces 26 *laude* s'en rattache f. 48:v—49:r une vingt-septième que nous reproduisons dans notre appendice sous le n:o I.

F. 49:v. Composition d'une autre écriture que les *laude* et sans les caractères du dialecte vénitien de celles-ci. Voir Appendice n:o II.

Les ff. 50:r—51:r sont remplis d'un texte en écriture cursive du XVIe s. Les ff. 50:v et 51:r ont chacun deux colonnes: celles de gauche offrent une écriture distincte à l'encre noire bien conservée, celles de droite sont très effacées. Le texte se compose de deux poésies fragmentaires, l'une occupant les folios 50:r, 50:v a, 51:r a, 51:r b, l'autre f. 50:v b. Voir Appendice III et IV.

Les ff. 51:v—55:r sont occupés par de petites pièces accompagnées de musique notée. Les pièces sont toutes reproduites par M. Fabris, l. c., p. 19, d'après un ms. d'Udine. Nous en dirons un mot sous le n:o V de notre appendice. Il suffit de faire observer ici qu'au-dessus du f. 52:r, on lit *P. Hædus* et au-dessus du f. 54:r et du f. 54:v le même nom suivi respectivement des années 1493 et 1495.

Les ff. 55:v—55:r offrent une composition écrite d'une autre main que les précédentes et signée *Petrus Hedus 1494*. Voir App. V.

[1] Il s'agit probablement d'une copie inachevée qu'on a fait servir de feuille de garde.



Le f. 56:v est rempli d'un griffonnage en partie illisible et à l'envers, sans aucun intérêt.

Le f. 57:r—57:v contient, écrite, me paraît-il, de la même main que le corps du manuscrit, la *lauda* que nous reproduisons App. VI. Est-ce par une erreur du relieur que cette feuille tient la dernière place dans le manuscrit? Cela paraît probable, car tout porte à croire qu'elle devait faire suite au recueil de *laude* qui se termine f. 49:r.

* * *

La partie la plus importante du manuscrit est incontestablement la *Cantinella* ou le *laudario* de la confrérie de Pordenone. Les *laude* de ce recueil se retrouvent, comme nous l'avons déjà fait remarquer, presque toutes dans U. Cinq d'entre elles font aussi partie du petit recueil de *laude* publié par G. Carducci d'après un manuscrit appartenant au musée de Pieve del Cadore.[1] Nous désignerons ce ms. par C.

En dressant la table des *laude* de P., nous croyons utile d'y ajouter celles qui se retrouvent dans U sans figurer dans P. Nous prendrons donc comme point de départ pour notre table, qui suivra l'ordre alphabétique, le ms. U, en indiquant pour chaque numéro de ce recueil les autres ms. où nous en avons constaté la présence, soit par nos propres recherches, soit à l'aide des renvois de MM. Tenneroni (T), Frati (F), Feist, Fabris (Fa) ou autres. Nous comblerons ainsi une lacune de l'excellent ouvrage de M. Fabris.[2] Nous donnerons pour U et C le numéro du morceau dans les recueils, pour P le folio.

Aidame pianzere, peccatori
la mia pena e i me dolori.

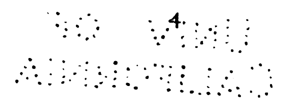
Ms. U, 1; P, ff. 2:r—7:v.

Les vers 46—49 de U manquent à P, qui, par conséquent, offre une strophe de moins (46 contre 47).

[1] G. Carducci, Antiche laudi cadorine. Pieve di Cadore, 1892.

[2] M. Mario Pelaez dit dans son compte rendu déjà cité de cet ouvrage ceci: «in fine sono aggiunte note e riscontri che potevano essere esposti in forma sistematica come illustrazione della tavola del codice che avrebbe fatto bene il Fabris a compilare per agevolare le ricerche degli studiosi.»





Ai dolce Cristo onipotente,
manda paxe in cristentade.

Ms. U, 13; P, ff. 26:v—28:v.

Ave, donna gloriosa,
sopra ogn'altra preciosa.

Ms. U, 16; P, ff. 31:r—32:v. Arezzo 180[1] (le refrain et les strophes 1, 2, 5); Bibl. Communale d'Udine 172 (copie moderne)[2]. —

P a 12, U 9 strophes. Les strophes figurant seulement dans P y ont les numéros 3, 6 et 9.[3] En dépit des exigences de la rime, le copiste de P a placé le vers 2 de la strophe 12 comme v. 2 de la str. 11, dont le dernier vers figure comme vers 2 de la str. 12.

Ave sposa e mare de la vera luxe,
Ave plena de gracia, summa creatura.

Ms. U, 37.

Benedetto e laudato sia Cristo incarnato
cenza pecato de la verzene Maria.

Ms. U, 18; P. ff. 33:v—34:r.

---

[1] P. G. Landini, Il codice aretino 180. Laudi antiche di Cortona, Roma 1912.

[2] G. Mazzatinti, Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia III, p. 203.

[3] Les voici:

En voi vene lo salvatore
Lo vostro corpo plen d'erore
Voy portasti cum dolçore
Tanto fossi dignitosa.

Voy se nave, voy se porto,
Voy se guida e bon conforto.
Chi no ve ama ben e morto
Tanto fossi dignatosa.

Condenado fossi a morte
Per le grave pene forte.
Çudegado fosse per sorte
Dela cente furiosa.

Ben é raxon, verzene Maria,
che zascun ve debia sempre laudare.

Ms. U, 33; P, ff. 45:r—46:r.

Ben se dovemo nui servir colui
che se lassaa morir per nui

Ms. U, 21; P, ff. 36:v—39:v.

Con dolce voxe e con planti
pregerom la santa mare
ch'en compagna de li santi
receva questo nostro frare.

Ms. U, 34; P, ff. 46:r—47:r; C, 4; Ferrara 307 ND 1 (Feist)[1]; Ferrara 3409 ND (Feist); Ferrara 307 OD 1[2].

Dans C, qui n'a que 7 strophes contre les 9 de UP, les trois premières sont identiques aux trois premières de UP, les strophes 5 et 6 correspondent à 6 et 5 de UP, 7 n'est que la répétition de 1. La strophe 4 de C ne figure pas dans UP.

Dans Fer. 307 OD 1, les strophes 1, 2 et 3 correspondent à 1, 8, 2 de UP, tandis que 4 et 5 ne se trouvent pas dans ces ms.

Dans U, cette composition apparaît deux fois avec de notables différences indiquées par Fabris p. 93.

Dolce mare de Dio degna,
Mercè no ne abandonà.

Ms. U, 9; P, f. 21:r—21:v.

Dans P, cette *lauda* commence par le premier vers du refrain de U 8 *Dolce verzene Maria*. Suit la strophe 3 de U9, après quoi les deux ms. offrent un texte identique.[3]

Dolce raina gloriosa,
sta per nui in oraxone.

Ms. U, 11; P, ff. 23:v—25:v; C, 1.

---

[1] A. Feist, Mitteilungen aus älteren Sammlungen italienischer geistlicher Lieder. (Zs. für rom. Phil., XIII, p. 115—185).

[2] G. Ferraro, Raccolta di sacre poesie popolari fatta da Giovanni Pellegrini nel 1446, p. 50 (Scelta di curiosità letterarie inedite o rare, CLII).

[3] Voir ci-dessous, p. 12.



C n'a que 13 strophes, UP en a 14. L'ordre des strophes est le même dans les trois ms. pour les sept premières. Les strophes 8, 9, 10, 12, 13, 14 de UP correspondent à 10, 9, 8, 12, 11, 13 de C. La strophe 11 de UP manque à C.

Dolce raina, mare de Jeso Cristo,
a penitencia torna li peccadori.

Ms. U, 5; P, ff. 16:r—17:v.

Dolce rayna madre de Cristo
Do receve questa nostra seror

Ms. P, f. 57:r—57:v.

Dolce signor Jesù Cristo,
mercè de tutta la zente.

Ms. U, 12; P, ff. 25:v—26:v.
La strophe 8 (v. 24—27) de U manque à P.

Dolce verzene Maria,
mare de Dio, si' nostra via

Ms. U, 10; P, ff. 22:r—23v.

Dolce verzene Maria,
vu si' la nostra speranza.

Ms. U, 8.

Fontana graciosa
plena d'ogna vertù,
per la nostra salut
pregà vo lu dolze Cristo.

Ms. U, 22; Ferrara 307 ND (Feist); Ferrara 3409 ND (Feist); Ferrara 307, OD 1[1]; Modena[2]. —

U et Fer. 307 OD 1 ont tous deux 4 strophes dont 1, 2, 3 de U correspondent à 3, 1, 4 de Fer. 307 OD 1: Modena a 6 strophes dont 1, 2, 4, 6 correspondent à 2, 1, 4, 3 de U, tandis que 3 et 5 manquent à U.

[1] G. Ferraro, l. c., p. 25.
[2] G. Bertoni, Il Laudario dei Battuti di Modena (Beiheft zur Zs. f. rom. Phil., 20, (Halle 1909), p. 10.

Gloriosa verzene mare
sempre sia vui laudata.

Ms. U, 15; P, ff. 30:r—31:r; Arch. cap. de Pise.[1] (Fa.)

Laudemo Cristo, nostro signore,
e la soa santissima degna possanza.

Ms. U, 7; P, ff. 19:v—20:v; C 2.

La strophe 5 de PC manque à U. Les strophes 3 et 4 de PU ont changé de place dans C.

La virgine Maria loldemo cun dolz cor,
ch'avia tanti dolor quando lu fiol transiva.

Ms. U, 28.

Madona santa Maria,
mare d'ogni pecadore,
fate prego al dolze Cristo
che ne debia perdonare.

Ms. U, 4; P, ff. 13:r—16:r; Cortona 91, ff. 8:v—10:r[2]; Arezzo 180[3]. — Dans le ms. de Cortona cette *lauda*, qui n'y a que 8 strophes contre 23 dans UP, porte le numéro 4. Les strophes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 de Cortona correspondent aux strophes 1, 2, 9, 4, 3, 10, 6[4], 13 de UP. L'accord entre 8 de Cort. et 13 de U P se borne aux deux premiers vers, mais le sens de la strophe entière est le même. Dans toutes les strophes communes aux trois ms., on constate des divergences de détail considérables entre UP d'un côté et Cort. de l'autre.

M. Fabris relève la ressemblance entre les vers 21—32 de U et quelques vers d'une *lauda* de Rendena[5] ainsi qu'entre les vers 53—56 de U et d'autres vers de ladite *lauda* auxquels ressemblent aussi quelques vers d'une *lauda* de Carmagnola.[6] Ces ressemblances sont incontesta-

---

[1] P. Pecchiai, Una nuova raccoltina di laudi sacre (Bulletino critico di cose francescane I, p. 63). Cf. Fabris, p. 91.

[2] Guido Mazzoni, Laudi cortonesi del secolo XIII. Bologna 1890.

[3] Landini, l. c., p. 54.

[4] C'est à tort que M. Fabris dit, p. 89, que la strophe 6 «non trova esatta corrispondenza nella redazione udinese.»

[5] A. Panizza, Di alcune laude dei battuti di Rendena. (Archivio trentino, II, 99).

[6] F. Gabotto e D. Orsi, Le laudi del Piemonte (Scelta di cur. lett. ined. o. r. CC, XXXVIII), p. 97.

bles, mais on peut se demander, s'il est permis de conclure d'analogies partielles entre un ou deux vers de *laude* de différentes contrées à un rap port quelconque entre ces *laude*. C'est une question qui dans chaque cas demande un examen spécial.[1]

Mare de Cristo, dolce vergine e pura,
degna da noi sovra ogni creatura.

Ms. U, 23.

Mercè, virgin gloriosa,
degna madre, vera sposa.

Ms. U, 24.

Mirando al vostro grant valor,
donna del paravis,
a voi retorna li pecator.

Ms. U, 26.

O gloriosa de Cristo sposa,
verzene Maria, no ne abandonade.

Ms. U, 17; P, ff. 32:v—33:r; Bibl. Communale d'Udine 172 (copie moderne)[2].

O gloriosa vercene Maria,
per vui tuto'l mondo
s'alumina et inclina.

Ms. U, 20; P, f. 36:r—36:v.

Oi Cristo, signor glorioso,
sempre sia vui benedeto e laudato.

Ms. U, 14; P, ff. 28:v—30:r.

Les deux dernières strophes (v. 43—50) sont écrites, aussi bien dans U que dans P, isolément et avec une initiale du même genre qu'au commencement de chaque nouvelle composition.[3]

[1] Quant à la lauda enregistrée par Feist, p. 150, sous le n:o 645, elle n'a, malgré le commencement identique, rien à faire avec celle qui nous occupe. Elle est reproduite par Gabotto et Orsi, l. c., p. 89.

[2] Mazzatinti, l. c., p. 203.

[3] Voir ci-dessous, p. 12.

Oimè, dolce fiol biado,
com'io ve vezo crucificà!

Ms. U, 36.

Oimé, fiol glorioso,
lassa me, co la deo far?

Ms. U, 29; C 3; Ferrara 307 ND 1 (Feist); Ferrara 3409 ND (Feist); Ferrara 307 OD 1[1].

Cette *lauda*, qui, dans U, n'a que 4 strophes, en a dans C 26 et dans Fer. 307 OD 1 (= F) 23. Les vers 1, 2, 4 de U correspondent à 9, 6, 15 de C et à 17, 3, 19 de F, 3 de U manque à C et correspond à 1 de F. Les vers 2, 3, 4, 5, 21, 22 de C correspondent à 16, 14, 15, 7, 23, 6 de F. Les autres vers ne se trouvent que dans un manuscrit.

Ostia preciosa
Corpo de Cristo veras.

Ms. P, ff. 48:v—49:r.

Planzemo cun li ochi e cun lo core
la passion del salvadore.

Ms. U, 30; P, ff. 39:v—42:r; C, 6; Bologna 157 (Feist); Ferrara 307 ND1 (Feist); Ferrara 3409 ND (Feist); Genova D 1, 3, 19 (Landini); Caiselli à Udine (Fabris, p. 115); Arezzo 180[2]; Ferrara 307 OD 1[3].

Dans C, qui n'est que de 8 strophes contre les 18 de UP, les 7 premières strophes correspondent à 1, 2, 3, 5, 6, 7, 13 de UP, la strophe 8 à P 15 U 16. Les strophes 15, 17, 16 de P correspondent à 16 15, 17 de U. Quant à Ferrara 307 OD 1, les strophes 1, 3, 4, 5, 6 correspondent à 2, 1, 3, 4, 5 de C, à 2, 1, 3, 5, 6 de UP.

Santo Merchiol biato,
Gaspar e Baldesar baroni,
facemo oracione,
pregà per noi lu segnor.

Ms. U, 27.

---

[1] G. Ferraro, l. c., p. 40.
[2] G. Landini, l. c., p. 55.
[3] G. Ferraro, l. c., p. 34.

Segnori e donne, or ve pensà
e sì pianziti i vostri pecà.

Ms. U, 31; P, ff. 42:r—43:v.

Solo da Dio conven devegnir
c'om possa avere paxe
e bon stado mantegnire.

Ms. U, 32; P, ff. 43:v—45:r.

Tutti la pregemo de bon cor
la verzene Maria.[1]

Ms. U, 3; P, f. 10:r—13:r.

Pour les vers 37—38, qui paraissent corrects dans P, mais qui sont incorrects dans U, voir ci-dessous, p. 13.

Vergene biada,
dona incoronada,
vui sempre ne aida.

Ms. U, 2; P, ff. 7:v—10:r; Senese J. V. 19 f. 60:r. (F)[2].

Verzen sacra e gloriosa,
prega per noi peccatori.

Ms. U, 6; P, ff. 17:v—19:v.

Vergene santa Maria,
prega' per noi peccadori

---

[1] Dans cette *lauda*, qui raconte la passion du Christ, cinq strophes commencent par *Li can Zudei*. Ainsi la strophe 17 commence:

Li can Zudei l'à piato,
poi lo menà davanti a Pilato...

Dans *Preghiere popolari veneziane*, raccolte da Dom. Giuseppe Bernoni, (Venezia 1873), je trouve, p. 19, un fragment intitulé *l'Orazion del Venare* et débutant pas ces lignes:

Quei can Giudei ve l'à ligato,
Sul monte Calvario i l'a menato...

Ne serait-ce pas là un de ces échos modernes des anciennes *laude* qui ne sont pas rares dans la poésie populaire italienne?

[2] Commence *O vergine beata*. Je n'ai pu constater si réellement il s'agit de la même *lauda*.

lo vostro dulcissimo fiol,
Jesú Cristo, ch'el ne perdoni.

Ms. U, 19; P, ff. 34:r—36:r.

Voi ch'amat lu criator,
poneta mente a lo mio dolor.

Ms. U, 25; Siena I, VI, 9[1]; Magliabecchiano II. I. 122 (T); Magl. II. I. 212 (T); V. Emanuele 350; S. Croce di Urbino (T).; Arezzo 180[2]; Fior. (T.)[3]; Braidense di Milano A. D. IX, 2 (T.); Arsenal 8521; Chigiano LVII, 266 (T.); Longiano 47 (Mazzatinti); Torino N. V. 37[4]; Ferrara 307 ND. 1 (Feist); Ferrara 3409 ND. (Feist)[5]; Genova[6] (Wechssler)[7]; Modena[8]; Bibl. Communale d'Udine 172 (copie moderne)[9].

Les ms. de Longiano, de Turin e de Modène n'ont de commun avec U, 25 que le refrain et le premier vers. Ars. a 12 strophes dont 1, 11, 8 et 10 correspondent aux 4 strophes de U.

Zaschadun pianza, grandi e picinini,
la passion del dolce Jesù Cristo.

Ms. U, 35; P, ff. 47:v—48:v; C, 8; Genova (Fabris)[10];
C ajoute une strophe aux 7 de UP. et répète le refrain après la dernière strophe.

* * *

[1] G. Rondoni, Laudi drammatiche dei disciplinati di Siena (Giornale storico della letteratura italiana, II, p. 283).

[2] G. Landini, l. c., p. 55.

[3] E. Cecconi, Laudi di una Compagnia fiorentina del sec. XIV. Firenze 1870.

[4] Gabotto e Orsi, l. c., p. 27.

[5] Dans les deux ms. de Ferrare, la *lauda* commence:
O vui che amati Cristo lo mio amore
Ponite mente a li mei dolori
Je n'ai pu constater s'il s'agit du même morceau.

[6] V. Crescini e G. Belletti, Laudi genovesi del sec. XIV (Giornale ligustico, X, 9).

[7] E. Wechssler, Die romanischen Marienklagen. Halle 1893.

[8] G. Bertoni, l. c., p. 40.

[9] Mazzatinti, l. c., p. 172.

[10] Crescini e Belletti, op. cit.

Dans les cinq *laude* qui sont communes à U, P et C, ce dernier manuscrit diffère d'une façon frappante aussi bien pour les lacunes que pour les variantes de U et de P, lesquels, d'autre part, sont en général d'accord. Ce qui nous intéresse ici, c'est la relation entre U et P.

Cette relation est si étroite qu'on peut se demander si P, qui est du XVe siècle, tandis que U doit être du XIVe, n'est pas une copie directe ou indirecte de U. Certaines circonstances parlent en faveur d'une pareille hypothèse. En premier lieu, le fait que les deux dernières strophes de U 14 se trouvent isolées du reste du morceau et commencent par une initiale ornée et coloriée, comme s'il s'agissait d'un nouveau morceau, et que la même inadvertence est reproduite dans P. — Le vers 35 de U 2 porte *molte gene greve* (corrigé par M. Fabris à *m. gente g.*). Même erreur dans P. — La strophe 9 de U 11 a un vers de trop, qui se retrouve aussi dans P. — La strophe 2 de U 17 a de même un vers de trop, reproduit par P. — Le vers 37 de U 5, qui doit être un décasyllabe, est trop court dans les deux manuscrits (*quando averemo finire*).

Si P est une copie de U, cette copie est pourtant assez négligée. Je ne parle pas de certaines parties de U (les *laude* 22 jusqu à 29 comprise ainsi que les numéros 36 et 37) qui évidemment auraient été exclues intentionnellement. Mais P abonde en petites lacunes et en fautes évidentes, tandis que U paraît correct. Il est inutile de les énumérer[1]; je me borne à rappeler le morceau 8 de P, qui se compose du premier vers du refrain de U 8 + U 9 à partir du vers 12, qui est identique au second vers du refrain de 8. Le copiste a donc évidemment par négligence sauté presque tout le morceau 8 et le commencement de 9.

D'autre part, il y a pourtant aussi des faits qui parlent sérieusement contre l'hypothèse, selon laquelle P dépendrait directement de U. En premier lieu, il faut rappeler le morceau 15 de P qui contient trois strophes manquant à U.[2] Et si, d'une façon générale, les variantes de P

[1] En voici quelques exemples: U 1 v. 178 rime correcte *serore*, P *mese;* U 1 v. 129 *lasso*, P *la;* U 3, v. 52 rime *tavola*, manque dans P; U 3 v. 66 rime correcte *prendia* P *piava;* U 3, v. 70 rime correcte *miga*, P *nesuno;* U 4, v. 16 rime correcte *zudegare* P *çudise*; U 6, v. 1 *vergene sacra e gloriosa* P *vercene virgine g.*; U 6, v. 52 rime *Cristo* manque dans P; U 7, v. 6 et 26 rime correcte *alegranza* P *alegreça;* U 12, v. 10 rime *piurava* manque dans P; U 14 rime *fero* manque dans P; U 14, v. 38 rime correcte *forfatto* P *forca;* U 31, v. 13 rime *tutor* manque dans P; U 31, strophe 7 manque dans P; U 33 str. 10 manque dans P.

[2] *Ave dona gloriosa*, v. ci-dessus p. 4.

font l'impression de négligences, il y a aussi des cas où il en est autrement.

Ainsi les vers 37 et 38 de U 3:

e per aida
a la zente che se perdiva.

sont corrects dans P:

E per aidar la, cente che se perdeva
Che tuti al limbo andeva.

Vers 74 de U 4 manque du mot *possa* qui se trouve dans P (ch'elli possa a vui tornare). — U 7 manque d'une strophe qui se trouve dans P.[1] — La strophe 3 de U 14 manque d'un vers qui se retrouve dans P (fossi desteso per certança).

Quelques vers de U 18 offrent dans P des divergences qui s'expliquent difficilement par l'hypothèse d'une copie.

Vers 13 U: Benedetto sia Cristo, si me a ello comprato
P: Benedetto sia Cristo, che ne a liberati

Vers 24—25 U: più me tegno sacio de na menestra,
quando me remembra de l'alto podesta;
P: Plu temo lo zorno chel veng[a] la sentencia
De quel alto dio che in gran potesta(de).

U 31, v. 8 est incorrect, ne satisfaisant pas aux exigences de la rime qui est en *a*:

e servir a Cristo chè mester li è.

Dans, P, le vers est correct:

e servira Cristo che ministro lial.

Ces considérations nous font croire que P et U représentent des rédactions remontant directement ou indirectement — ce qui est le plus probable pour P — à un original commun.

Si les morceaux de U qui manquant à P ont appartenu à cet original ou s'ils ont été ajoutés par le rédacteur du recueil d'Udine, c'est une

[1] Cette strophe, qui se trouve dans C (cf. ci-dessus p. 7), est dans P la cinquième. La voici:

Or lo laudemo cun devocione,
Se signor sauti fa confessione.
Veraxio Cristo ne faça perdone,
Al so regno ne dea consolatione.

Observer que *consolatione* est fautif pour *consolança*.

chose sur laquelle on ne saurait rien affirmer. Mais il faut observer que la plupart de ces *laude* — c'est le cas des numéros 22—28 — offrent un caractère différent du reste du laudario par la forte empreinte frioulane qui les caractérise.[1]

Appendice.

Nous donnerons ici la reproduction des morceaux de P qui sont particuliers à ce ms.[2] Dans ces reproductions, je résous les abréviations, je sépare les mots et j'introduis la ponctuation qui me paraît indiquée, tout en relevant les points douteux.

I. f. 48:v Ostia preciosa
Corpo de Cristo veras.

(E) voy fosti consecrata delalto dio salv[a]dor
In la cena biata de Cristo salvador
E voy fosti morta e lançata per tuti li peccadori
E chi no lo crederay andera al fogo penar[3].
Hostia.

E tuti Cristo pregemo cun grant devocion
Et so corpo prendemo cun grant contricion
Et so sangue benegno, ch'el spars in pasion,
Lave le anime nostre d'ogne penser malvas.
Hostia.

Aquesto e quel vivo pane che desende dal cele
Çescha anima cristiana, che vol eser fidele,
Si l debia prender ogne anno e no eser crudele,
E chi visto no lo prenderai, contra la fe el fas.
Hostia.

---

[1] Je réserve à une publication ultérieure quelques observations linguistiques sur les deux manuscrits.

[2] La lauda *Dolce rayna, madre de Cristo* (App. V) a été reproduite par M. Neri, l. c., p. 1032. Il me paraît pourtant que l'absence de ce texte constituerait une lacune regrettable, lorsqu'il s'agit de donner une idée complète de P.

[3] *Ms.* penas.

Aquesta e l'armatura che ne a dispegnati
Dela preson scura del inferno dampnati
La qual era si dura per lo antigo peccat
Che a tolto la força del falso sathanas.
Hostia.

Deo gratias Amen.

II f. 49:v. O padre nostro o creator
o suma sapiencia,
la to grande clemencia
ti fece servo de signor.

Jesu corona e gloria
deli beati spiriti,
contra gl'iniqui spiriti
concedine vitoria.

Noi semo fuor si de virtu
che non possemo su levar,
hora ti piacqua perdonar
ali toi servi, bon Iesu.

Spira dela to gracia
per to bonta nel nostro cor,
purga iesu col to spiendor
la nostra contumacia.

Gloria tibi domine
qui natus es de virgine
cum patre et sancto spiritu
in sempiterna secula.

Amen.

III. Les deux *laude* suivantes sont des plaintes de la Vierge. L'absence de rimes entre le vers 4 de la strophe 14 et le vers 1 de 15 et

entre le vers 4 de 15 et le vers 1 de 16 indique des lacunes dans le premier morceau. Quant au second, il me paraît manquer d'une ou de plusieurs strophes au commencement. Le refrain de la première se retrouve avec notation musicale dans le ms. d'Udine dont parle M. Fabris, op. cit., p. 19.

f. 50:r. Aj me fiollo mie delicato
O come sej transfig[urato].

Se tuto el ciel e gia turbato
vedendo el mio fiol atorto
et servilmente in croce morto,
o lasa me, com degg'io fare!

Non so far piu se non cridare
et poj bagnar con li ogi mej
la fazza e l seno, ch'io vorej
esser sepulta gia gran tempo.

Io posso dir che troppo tempo
rimasa son in questa vitta
vedendo gia esser smarita
la fazza del mio car signore.

f. 50:v. b. Aj me fiol, ch'el mio Dollore
se fa magior ch'alo lamento,
per che ormaj tutta me sento
esser venuta lassa et trista.

O bon Giovane evangelista,
de dime se gia maj al mondo
fu vista dona in tal profondo
quanto jo son qui nel presente.

Qual cor crudel e dispiacente
de gran pieta non e componto
et come, lassa, non e gionto
a condolersi di mjej guaj.

Ay lassa me, non cretti maj,
caro figliol, ch'io ti perdesse,
ne may pensaj ch'io ti dovesse
aver al fin si gran dollore.

f. 51:r a. O frescho fior dov'e l colore
del tuo gentil e dolce viso,
che era certo al paradiso
de tutte le anime fidele.

Meschina me quanto crudelle
e statto quel popul vilano,
el qual a posto la sua mano
nel sangue iusto et inocente.

O populo dischognosente,
perche haj tu crucificatto
coluj che te ha liberato
del'aspre man de faraone?

O gente vil per che ragione
havete vuj costuj destruto,
il qual ha fato tanto fruto
et tanto ben ai vostrj infermi?

Per che cagio[n] o aspri vermj
haveti vuj cossi a torto
il mio fiol afflito e morto
che era il vostro benfatore?

f. 51:r. b. O quanto esta grant l'amore,
o bon Jesu, che tu portasti
a quella forma che creasti
a te medesimo semigliante!

Jo vedo ben che tu costante
sei stato quel che ha mendato

col sangue to lo gran peccato
per che fu gia danato l'omo.

Piangi tu mecho, o Madalena,
piangete mecho, o tutti voi,
che recevesti da cestui
ney vostri guay si grant aiuto.

Non posso piu cridar omai,
pyangete uoi, per che non posso
portar si grave peso adosso,
per che la voce gia mi manca.

IV f. 50:v. b. Col to parlar tu me soleve
gia consolar si dolce mente,
che io lassava incontenente
ogn altra cosa per udirti.

Filiol se io t'avesse im brazzo
per certo so, ch'io moreria.
O lassa e misera maria
perche non mori senza quello!

O boca santa hor che ti tene
si stretta su quell'aspra croce
che io cridando ad alta voce
tu non ti degni da parlarmi?

O singular speranza e sola,
qual stretto fero o qual catene
la su ligato si ti tene
ch'io non ti poso pur tocare?

O quanto son disventurata!
Per che non trovo una persona
in questo mondo tanto bona,
la qual me daga il mio filiol.

Piangan li cieli e l sol apresso,
piangan le stelle e poy la luna
questa crudele mia fo[rt]una
e questa horibile mia pena.

V. Au recueil de *laude* (U) tirées d'un manuscrit appartenant aux archives de l'Hôpital civil d'Udine, M. Fabris ajoute cinq *laude* tirées de trois autres manuscrits. Les deux premières, qui sont conservées dans un ms. de la Bibliothèque communale d'Udine, sont datées 1494 et 1495 et sont attribuées à Pietro Edo ou Capretto, chapelain de la confrérie des *battuti* de Pordenone, qui, selon M. Fabris, doit être identique au «pre'Piero Del Zochol», auteur d'une traduction versifiée de l'Office de la Vierge.[1] Le même ms. contient les strophes initiales de onze *laude* avec notation musicale reproduites par M. Fabris et dont 5 se retrouvent dans P signées là comme ici *P. hædus*.[2]

La troisième des *laude* précitées, tirée du ms. 106 de la Communale d'Udine, est datée 1490 mais n'est pas signée. Il n'est donc pas certain qu'elle soit de Petrus Hedus comme les trois hymnes latins que le ms. lui attribue mais que M. Fabris ne reproduit pas.[3]

Nous ajoutons ici au bagage littéraire de Pietro Edo la composition contenue dans P.[4]

---

[1] Mazzatinti, l. c., p. 213, enregistre sous le n:o 44 Bibl. Joppi «Traduzione in ternari dell' Uffizio della Vergine di Pietro Edo (anche detto Pietro Cavreto Dol Zocco) di Pordenone, (sec. XVI ineunte)».

[2] Mazzatinti, l. c., p. 211, enregistre sous le n:o 18 Bibl. Joppi un autre ms. contenant «laude musicate da prete Pietro Edo di Pordenone, cappellano della fraternita dei Battuti di Pordenone». La première de ces *laudi* est identique à la première de celles reproduites par M. Fabris (*Salve regina de misericordia*).

[3] Citons pour compléter nos indications bibliographiques sur P. Edo, toujours d'après Mazzatinti, l. c., le ms. Joppi 42 «Diapsalma Petri Aedi civis Portusnaoniensis sive expositio in Davidicos psalmos; in fine 1493 Idibus Iuniis P. Hædus presbyter civis Portunoniensis (sec. XV)».

[4] Les *laude* avec notation musicale qu'on retrouve dans P sont celles-ci:
f. 51:v—52:r *Ave Maria verzene coronata*
f. 52:v—53:r *O verzene zentile piu che Cesar e Claudio*
f. 53:v—54:r *O clementissimo signore*
f. 54:v—55:r *Segnor non me reprender cun furore*
f. 55:v—56:r *O croce santa o nobel confalone*

f. 55 v.

O dolce insegna de la passione
de Jesu christo liberal segnore,
che sol per nostro amore
volse morir con tanto vituperio.

O albor la cui ombra e refrigerio,
o legno glorioso e sempre verde,
dove la morte perde
ogni so forza vinta da la vita.

O singular sperança et infinita,
o fidel scudo contra quel anticho
e capital nemicho,
il quale sempre cercha il nostro male.

O stendardo virile e triumphale,
dove consiste ogni nostra vittoria,
che a l'eterna gloria
poi ci conduce per soavi modi.

O sacrosancta croce e dolci chiodi,
o lança che ferendo fosti forte
ad aprir l'alte porte
del cielo, che fu gia a tutti scharso.

O sangue precioso per noi sparso,
o fele, aceto, o spinea corona,
o nobile colona,
o delicata purpura e o velo,

Voi sete scala del salir al cielo
pero pregamo con devotione
per intercessione
de vostri salutiferi mysterij.

Esser compiuti i nostri desiderij,
cio e che ogni nostro gran peccato
ci sia perdonato
e l nostro chor a la virtute aceso.

f. 56:r. Accio che descarchato il grave peso
possamo comminciar ben operare
e poi perseverare
fin a la morte per divina gratia.

Questa e colei che sola passe e sacia
li chori humiliati e ben contriti,
che del malfar pentiti
desiderano entrar in vita eterna.

Dove e riposo e pace sempiterna,
dove non e alchuno manchamento,
onde ciaschun contento
vive e triompha pieno d'ogni bene.

Ma quel celeste regno non obtene
colui il qual non vol patir in terra
alchun dolor ne guerra
de la carne, del mondo o del demonio.

Pregamo per quel sancto matrimonio
che e tra christo e la fidele chiesa,
che questa sia defesa
con le to forze, o croce benedetta.

Si che schivando ogni mortal saetta
cosi del nostro occulto e gran nemicho
chome del mondo inicho
pervengha al somo bene che l'aspetta.

Laus deo. Petrus hedus 1494.

VI. La composition suivante est une *lauda* funèbre destinée, comme le n:o 34 de U (P, f. 46:r.), à être chantée aux obsèques d'un membre de la confrérie. Là il s'agit d'un confrère défunt, ici c'est la mort d'une sœur qu'on déplore en recommandant son âme à la grâce de la Sainte Vierge.

Cette *lauda* se trouve d'ailleurs dans une certaine dépendance de U 34. Les vers 5—6 de celle-ci correspondent assez exactement au refrain de celle qui nous occupe et dont la strophe 2 rappelle U 34 str. 5, tandis que les strophes 6 et 7 en reproduisent presque littéralement les strophes 7 et 8.[1]

yh's

f. 57:r. Dolçe rayna madre de cristo
Do receve questa nostra seror.

E do la receve vo dolçe madona,
Se per algun tempo ela ve avesse falado,
Misericordia per ley domandemo.
Dolçe.

Sancta Maria, voy se tanto bella,
Questa nostra serore trayela ancoy de pena,
Al vostro fiolo si la fay vo dono.
Dolçe.

Ancora ve pregamo, dolçe madona,
Che denançi dal vostro fiolo sia inçenochiata,
Ch'el receva questa nostra seror.
Dolçe.

Sancta Maria de pietança,
Lo nostro conforto e la nostra sperança,[2]
Questa nostra serore trayela de dubitança,
Che lucifero non sia so signor
Dolçe.

---

[1] cf. **Neri**, l. c., p. 1033.
[2] *Ms.* **Lo uostro** c. e. l. uostra s.

Façemo le ovre e per dio non tardemo,
Passemo li poveri e la carne se batemo.
f. 57:v. Si bona çornata noy averen trovata
Per quella beata o verçene Maria.
Dolçe.

Si como de voy, stella diana,
Receve dio carne humana
E la via ye faça[1] piana
Che im paradixo poss'ella andare.
Dolçe.

E do la receve vo im paradixo
La si sera el çogo e'l rixo
A veder quel dolçe vixo
Como de voy dolçe cristo padre.
Dolçe rayna.

---

[1] *Ms.* fata.

A propos de l'étymologie du fr. c h e f.

Par

A. Wallensköld.

Il y a quelques années, dans un compte rendu de l'ouvrage d'Eug. Lerch intitulé *Einführung in das Altfranzösische*,[1] j'ai proposé comme étymologie du fr. *chef* la forme hypothétique *c a p e m (nom. *c a p i s), alléguant comme motif du rejet de la forme généralement admise *c a p u m (nom. *c a p u s) le fait que a p u d a donné a. fr. *od* et que, par conséquent, *c a p u m aurait dû aboutir en français à une forme **chou*. Je pensais alors aussi à l'évolution de -a v u m en *-ou*, suffisamment établie par c l a v u m > *clou*, A n d e g a v u m > *Anjou*, P i c t a v u m > *Poitou*, etc.[2], en regard de celle de -a v e m en *-ef* (c l a v e m > *clef*, n a v e m > *nef*), évolution propre à appuyer mon hypothèse, puisque les consonnes latines intervocaliques *p*, *b* et *v* ont, en général, eu en français le même sort (cf. s a p a > *sève*, f a b a > *fève*, l a v a t > a. fr. *leve;* a p e m > a. fr. *ef*, t r a b e m > a. fr. *tref*, n a v e m > *nef;* *s a p ē r e > *savoir*, h a b e r e > *avoir*, m o v e r e > *mouvoir;* *s a p u t u m > a. fr. *sēu*, *h a b u t u m > a. fr. *ēu*, *m o v u t u m > a. fr. *mēu*).[3] Quant à la forme hypothétique *c a p e m (nom. *c a p i s ou *c a p e s), elle me paraît pouvoir facilement s'expliquer comme due à l'influence analogique des substantifs du type m i l e s, m i l i t i s: le radical c a p i t - aurait amené

[1] V. Neuphil. Mitt., XXII (1921), p. 68.

[2] Dans l'ouvrage de H. O. Östberg, Les voyelles vélaires accentuées, la diphtongue *au* et la désinence *-avus* dans quelques noms de lieux de la France du Nord (Upsal 1899), p. 49 et suiv., on trouve énumérés un grand nombre de noms de lieux en -a v u m > *-ou* (pic. *-eu*).

[3] Il y a bien certains cas où le développement des trois consonnes en position intervocalique diffère (p. ex. s a p o n e m > *savon* en regard de t a b o n e m > *taon*, p a v o n e m > *paon*). En général, l'évolution soi-disant normale des consonnes labiales devant les voyelles arrondies n'est pas tout à fait claire.

le nom. *capes (*capis), d'où ensuite le nouvel accusatif *capem (d'après panis, panem, etc.). Le mot apem 'abeille' ayant donné régulièrement en a. prov. *ap*, il n'y a rien qui nous empêche d'admettre l'étymologie *capis, *capem pour tout le domaine galloroman.

Cette étymologie, je la considère encore comme admissible, mais je ne la juge plus indispensable, et je reviens à l'ancienne étymologie *capus, *capum. Voici pourquoi!

D'une part, apud, ayant été, en sa qualité de préposition, employé proclitiquement, a pu se développer plus rapidement que *capum, de telle sorte que le *p* de apud a pu devenir, avant celui de *capum, *b*, puis *w* bilabial, et se confondre avec la voyelle finale *u* avant la chute de celle-ci (apud > *abud > *awud > *awd > a. fr. *od*)[1]. D'autre part, il y a au moins *un* mot latin, napum, qui présente les mêmes conditions phonétiques que *capum et dans lequel *p* a abouti à *f* (a. fr. *nef* 'navet').[2]

Mais le problème du sort du *p* intervocalique latin devant la voyelle posttonique finale *ŭ* (= *o* fermé du latin vulgaire) ne laisse pas d'être

---

[1] Cette explication du développement soi-disant anormal de apud, avec la variante apud > *a(v)ud > a. fr. *od*, a été proposée plusieurs fois; voir p. ex. A. Nordfelt, Quelques remarques sur les consonnes labiales finales (Stockholm 1894), p. 17; W. Meyer-Lübke dans Zs. f. frz. Spr. u. Lit., XX (1898), 2:e partie, p. 70; P.-F. Bernitt, Lat. *caput* und *capum* nebst ihren Wortsippen im Frz. (Kiel 1905), p. 156, note 13; Schwan—Behrens, Gramm. de l'anc. fr., 2:e éd. (Leipzig 1913), § 105, Rem.; etc. Le raisonnement de M. A. Zauner (Zs. f. rom. Phil., XL, p. 612 et suiv.), selon lequel apud proclitique aurait dû, si l'on considère *chef* comme le développement normal de *capum, donner **at*, ne m'a pas convaincu, parce que je regarde comme admissible la supposition que l'*u* de apud ait disparu quand *p* était arrivé à l'étape *w*, tandis que le *p* de *capum avait abouti à *v* (fricative labio-dentale) avant l'amuïssement de la voyelle finale.

[2] V. dans Godefroy s. v. 2 *nef*: «Chous e *nes* a user» (Th. le Mart., 93, Bekker) et s. v. *nef salvage*: «Cucurbita agrestis, id est briona, *nef salvage*» (Gloss. du XIIe s., Léop. Delisle, Bibl. de l'Ec. des Ch., 6:e sér., t. V, p. 331). La forme singulière *naf*, donnée par M. Meyer-Lübke (REW. 5821), est probablement due à l'influence analogique des dérivés de napum (*navet*, etc.). Rapum (REW. 7065) n'a pas survécu dans le francien; *rave* est une forme dialectale. Quant à l'a. fr. *tref* 'tente' (REW. 8861: germ. trap), il est probablement emprunté de l'anglo-saxon træf (v. A. Thomas, Mél. d'étym. franç., p. 154 et suiv.). En ce qui concerne le franc. staup > a. fr. *esteu* (REW. 8238), je doute qu'on puisse admettre une forme latinisée *stapum.

tout de même assez embarrassant. Si l'on a, d'une part, *capum > *chef*, napum > a. fr. *nef*, on a, de l'autre, les mots lupum > a. fr. *lou*, *leu*, *strepum (REW. 8299: streup-) > a. fr. *estrieu*[1] et probablement *staupum (REW. 8238: franc. staup) > a. fr. *esteu*. Et nous voyons le même développement double en ce qui concerne les autres consonnes labiales dans la même position. D'un côté, nous avons un *f* final pour *v* latin dans *œuf* < ovum, *neuf* < novum, *vif* < vivum et tous les autres adjectifs en *-if* < -ivum (*craintif*, *fautif*, *hâtif*, etc.), ainsi que *if* < celt. *ivus (REW. 4560)[2]. De l'autre, nous rencontrons des cas nombreux où un *b*, un *v* et même un *f* paraissent s'être confondus, sous forme d'un *w*, avec la voyelle finale *ŭ* et avoir formé diphtongue avec la voyelle tonique: a. fr. *sieu*, *siu* 'suif' < sebum (v. sævum s. v. sebum dans A. Walde, Lat. etym. Wb.), a. fr. *tou* 'conduit d'eau' < tŭbum (REW. 8969), *ont* < habunt (Lex Rom. Utic. dans Zs. f. rom. Phil., V, p. 43); *clou* < clavum, *Anjou* < Andegavum, *Poitou* < Pictavum et les autres noms de lieux en *-ou*, *-eu*, a. fr. *pavou* 'pavot' < *papavum (A. Stimming dans Zs. f. rom. Phil., XXXIX, p. 129), *blou*, *bleu* < *blavum (germ. blâw), *flou* < *flavum (germ. *flâw, E. Mackel, Die germ. Elem. in der frz. u. prov. Spr., p. 124), a. fr. *fieu* < fevum (germ. *fëhu; M. Meyer-Lübke, REW. 3274, part cependant de la forme bas-latine feudum), a. fr. *riu* < rivum, tous les adjectifs picards en *-iu* < -ivum (*ententiu*, *tardiu*, etc.), a. fr. *Montgieu*, *Montjeu* < *Montejovum pour Montem Jovis (W. Fœrster dans Zs. f. rom. Phil., XIII, p. 545); a. fr. *sarcou*, *sarcueu* 'cercueil' < *sarcofum < sarcophagum; etc. etc.

On a essayé d'expliquer de diverses manières le traitement différent de la consonne labiale. Je ne mentionnerai que les hypothèses les plus remarquables.

En 1884, M. Fr. Neumann, dans ses articles si suggestifs sur les «doublets syntaxiques» en français,[3] voulut démontrer que le développement différent avait dépendu de la position antévocalique ou anté-

[1] Je reviendrai encore plus bas aux formes isolées *lof*, *louf* (v. A. Nordfelt, op. cit., p. 17) et *estrief*, *estref* (v. Godefroy, s. v.).

[2] A. Stimming (Zs. f. rom. Phil., XXXIX, p. 130) a préféré l'étymon germanique *iwa.

[3] Zs. f. rom. Phil., VIII, p. 243—72, 363—412 («Über einige Satzdoppelformen der frz. Sprache»); v. p. 371 (note 2), 382 et 396—402.

consonantique des mots en question. De même que h a b u i t, par l'effet de l'*u* en hiatus, a donné a. fr. *out*, *ot*, le mot *b l a v u devant voyelle s'est développé en *b l a v u̯, *b l a w, *blou*,[1] tandis que, devant un mot commençant par une consonne, il a donné *blef* (norm.). De la concurrence entre les deux formes des mots en question serait ensuite sortie l'une ou l'autre des formes conservées. La théorie des doublets syntaxiques de M. Neumann est certainement applicable aux mots peu accentués, aux mots proclitiques qui s'adjoignent intimement au mot suivant, mais on peut douter qu'elle soit valable quand il s'agit de mots ayant le plus souvent un accent marqué, comme c'est le cas avec nos substantifs et adjectifs (v. surtout les noms propres en *-ou*). Aussi l'hypothèse ingénieuse de M. Neumann a-t-elle convaincu peu de personnes.[2]

Toute différente est l'hypothèse de W. Fœrster, exposée en 1890 dans un petit article intitulé «*lieu* aus *locum*».[3] Selon lui, l'évolution double de la consonne labiale dépend du caractère de la voyelle finale. Si celle-ci est un *ō* latin (o v ō, *c a p ō), la labiale (*p*, *b*, *v*) devient *f* (*uef*, *chief*); si la voyelle est *ŭ* (o v ŭ m, *c a p ŭ m), il y a diphtongaison (*ou*, *chieu*). Même si l'on admet pour le galloroman une différence de timbre entre l'*ō* et l'*ŭ* finals du latin,[4] il semble bien

---

[1] Le développement admis par M. Neumann (v. p. 386 et suiv.) est un peu plus compliqué, mais cela n'a aucune importance ici.

[2] Voir la réfutation de la théorie de M. Neumann dans le mémoire précité de M. A. Nordfelt, p. 8 et suiv.

[3] Zs. f. rom. Phil., XIII, p. 543—5; v. p. 544; cf. aussi XXX (1907), p. 563, note.

[4] L'on sait que dans certaines parties de la Romania ces deux voyelles sont restées distinctes jusqu'à nos jours (v. Meyer-Lübke, Einf. in das Studium der rom. Sprachwiss.,[2] § 113). Ascoli, dans un article de l'Arch. glott. ital., X (1886—1888), p. 260—272 («Il tipo galloromano *seuv*= *sebō* e i franc. *orteil* e *glaive*»), avait déjà tiré parti de ce fait pour l'explication de s e b u m sur le sol de la Gaule. De même, M. Meyer-Lübke (Zs. f. rom. Phil., XI, 1887, p. 541) a voulu expliquer *lieu* par l o c u m et *lues* par l o c ō + *-s*. G. Paris lui-même, qui en 1881 (Rom., X, p. 38 et suiv.) avait admis pour la Gaule le développement identique de *ō* et de *ŭ* latins, avoua en 1889 (Rom., XVIII, p. 330), sous l'impression de l'article d'Ascoli, «qu'on a souvent le tort — — — d'assimiler trop complètement» ces deux voyelles en latin vulgaire. Il y a cependant bien des graphies qui montrent de bonne heure la confusion des deux sons, p. ex. *annus* pour *annos* sur des inscriptions chrétiennes (Grundr. de Gröber, t. I[2], p. 469, § 20); cf. les nombreux exemples donnés par E. Diehl, Vulgärlateinische Inschriften (Bonn 1910), p. 162 («*ō* zu *u*», «*um* zu *o* im auslaut»).

difficile de se figurer une survivance si tardive des différents cas obliques en latin vulgaire. D'ailleurs, comment expliquer, avec la théorie de Fœrster, que o p u s a donné a. fr. *ués*, et jamais **ieus* (cf. l o c u m > **lueu* > *lieu*)?

J'arrive maintenant à l'hypothèse de A. Stimming,[1] selon laquelle la consonne labiale, pourvu qu'on admette la disparition plus rapide de l'*u* final devant une consonne qu'en position finale absolue,[2] se serait développée autrement au nom. sing et à l'acc. plur. qu'à l'acc. sing. et au nom. plur. Ainsi *c a p u m aurait donné primitivement les formes c.-s. sing. *chiés*, c.-r. sing. *chieu*, c.-s. plur. *chief*, c.-r. plur. *chiés*.[3] Sous l'influence analogique du c.-s. plur. *chief*, du subst. *chief* 'bout', tiré postverbalement de *chevir*, *achever*, etc., ainsi que des formes collatérales *briés-brief*, *griés-grief*, *liés-lief*, *tres-tref*, la forme *chief* aurait supplanté le c.-r. sing. *chieu*, cette dernière forme ayant cependant été conservée dans le *queu* de la Vie de saint Léger,[4] le *cheue* du Fragment de Valenciennes[5] et le *chieu* du Premier Lapidaire anglo-normand.[6] Dans *lou* nous aurions, au contraire, la forme correspondant à l'acc. l u p u m, tandis que l u p u s aurait donné *los*.[7] Ce qui me semble parler le plus contre la théorie de Stimming, c'est que, selon lui, l'influence analogique serait partie en premier lieu du nom. plur., cas qui paraît en général avoir été déformé analogiquement (voir p. ex. tous les mots dont le radical se termine par une palatale: a m i c u m, f a g u m, etc.). Quant à l'appui en faveur du développement normal *c a p u m > *chieu* que Stimming croyait avoir trouvé dans les anciennes formes sporadiques *queu*, *cheue* et *chieu*, M. Meyer-Lüb-

[1] Zs. f. rom. Phil., XXXIX (1919), p. 129 et suiv., 137, note (dans «Zur Geschichte der Labialen und Palatalen vor *u* der Endung im Franz.», p. 129—155, 398, note).

[2] V. Stimming, art. cité, p. 137. La phonétique expérimentale semble corroborer cette supposition. Mon collègue F. Äimä a attiré mon attention sur le fait que dans le lapon d'Inari les voyelles finales sont en moyenne plus longues dans les syllabes ouvertes que dans les syllabes fermées (v. F. Äimä, Phonetik und Lautlehre des Inarilappischen, Helsingfors 1914, p. 158, 206).

[3] V. l'art. cité, p. 137, note.

[4] V. les vers 125, 158 et 229 (dans les deux derniers cas rimant en *-ie-*).

[5] V. ligne 11 (v°): *un edre sore sen cheue.*

[6] V. la nouvelle édition de P. Studer et J. Evans: Anglo-Norman Lapidaries (Paris 1921), p. 35 (v. 200: *E del chieu toilt la grant dulur*).

[7] V. l'art. cité, p. 138.

ke, dans sa critique de la théorie de Stimming,[1] a prouvé que l'*u* (= *v*) n'est, au moins dans le Lapidaire anglo-normand, qu'une mauvaise graphie pour *f* (*nou* 323 < n o v e m).

M. Meyer-Lübke, de son côté,[2] suppose, pour expliquer le développement différent de *c a p u m et de c l a v u m, que l'altération des deux consonnes labiales ne se soit pas effectuée parallèlement, c'est-à-dire que quand *p* était encore à l'étape *b* (*c a b u), *v* s'était déjà vocalisé (c l a u), et ainsi de suite.[3] Quant à l u p u m > *lou*, M. Meyer-Lübke n'arrive pas à une conclusion nette; il laisse la question ouverte.[4] Les mots en -v u m qui ont donné en français un *f* final (o v u m > *œuf*, n o v u m > *neuf*, v i v u m > *vif*, etc.), M. Meyer-Lübke les explique en admettant une influence analogique exercée en latin vulgaire par les cas où *v* se trouvait devant un *-i* ou un *-a* (n o v i, n o v a), le *v* ayant été régulièrement absorbé par un *u* suivant (n o v u m > **nou*).[5]

Enfin, M. A. Zauner a le dernier pris la parole dans cette question.[6] Il approuve la théorie de Stimming en ce qui concerne l'importance de la flexion casuelle en galloroman pour l'explication des formes à diphtongue, mais il désapprouve l'évolution supposée *c a p u m > a. fr. *chieu*. Il se demande si l'exemple de A n d e g a v u m > *Anjou*, etc. n'exigerait pas plutôt la forme a. fr. **chou*. Tout au plus la forme *queu* de la Vie de saint Léger pourrait-elle s'expliquer comme une forme dialectale (wallonne).

* * *

[1] Zs. f. rom. Phil., XXXIX (1919), p. 398—408 (« Zur Geschichte der Labialen und Palatalen vor *u* der Endung im Franz. »).

[2] V. l'article précité.

[3] M. Meyer-Lübke ne donne pas d'exemple de la terminaison -b u m, mais d'après l'exemple f a b a > *f a w a, parallèle à -a v u > -a u, on peut conclure qu'il place -b u m et -v u m dans la même catégorie.

[4] V. art. cité, p. 407. Ce que je ne saisis pas, c'est sur quoi se fonde l'auteur pour admettre, à côté de l'étape *c a b u, la forme inaltérée l u p u (< l u p u s).

[5] Cf. Meyer-Lübke, Einf.,[2] § 150. Pour l'absorption de *v* il suffit de citer l'App. Probi: 29 *auus* non *aus*, 62 *flauus* non *flaus*, 174 *riuus* non *rius*, ainsi que Probus, Inst. 113. 17 K: hoc *ovum* et non hoc *oum* (v. Lindsay-Nohl, Die lat. Sprache, Leipzig 1897, p. 60, § 53); cf. les nombreux exemples de la réduction de *vu* en *u* que F. Solmsen (Studien zur lat. Lautgeschichte, Strasbourg 1894, p. 45 et suiv.) a recueillis dans les inscriptions du C. I. L.

[6] Zs. f. rom. Phil., XL (1920), p. 612—6 (« Zwischenvokalischer Labial und Velar vor auslautendem *u* »).

L'on voit par l'historique succinct qui précède que les romanistes ne sont pas encore d'accord sur l'explication des formes françaises divergentes des mots latins à consonne labiale intervocalique devant une voyelle arrondie finale. Qu'il me soit donc permis d'apporter, moi aussi, une contribution modeste à la solution de ce problème!

Pour commencer, je crois avec M. Meyer-Lübke qu'il est nécessaire de séparer le traitement de _p_ de celui de _b_ et de _v_ (_f_). La consonne sourde _p_ a dû se sonoriser en _b_ à une époque où le _b_ latin était déjà devenu, comme l'était le _v_ latin,[1] une fricative bilabiale sonore. Ainsi, quand -avu était déjà prononcé -au, *capu n'était arrivé qu'à l'étape *cabu (k'abo), d'où, après le développement ultérieur de _b_ et la chute de la voyelle finale, la forme *_k'iaf_ (_k'ief_). De même, le nom. *capus a dû donner régulièrement *_chiefs_ (cf. le _dift_ < debet des Serments de Strasbourg), d'où ensuite, par l'amuïssement de la labiale devant la dentale (cf. *sapet > a. fr. _set_), la forme _chiés_ (cf. opus > a. fr. _ués_, nepos > a. fr. _niés_). Le mot _chef_ est donc pour moi le type du développement de ´pu après voyelle. Mais il y a les exceptions lupum > _lou_, *strepum > _estrieu_, *staupum > _esteu_ et probablement encore d'autres mots d'origine germanique! Quant à lupum > _lou_, je suis porté à croire que le fait que, dans ce mot, _p_ se trouvait entre deux _o_ fermés a pu empêcher le développement de la fricative bilabiale _w_ (< _b_ < _p_) en fricative labiodentale (_v_), de sorte qu'on aurait eu *lowo à l'époque de la chute de la voyelle finale.[2] Pour ce qui concerne les mots germaniques, le plus simple me paraît être d'admettre que leur _p_ n'ait pas eu exactement la valeur du _p_ latin, mais ait plutôt été plus ou moins identique au _b_ latin (occlusive mi-sonore?), d'où il s'ensuit qu'il faut les placer dans la même catégorie que les mots latins à _b_ intervocalique.

---

[1] V., sur la nature bilabiale du _v_ latin, E. Seelmann, Die Aussprache des Latein (Heilbronn 1885), p. 231 et suiv.

[2] M. Meyer-Lübke, art. cité, p. 407, admet la possibilité de l'absorption de _v_ entre les deux _u_. Les cas rares avec -_f_ (v. Godefroy, Suppl. s. v. _loup_ : _lof_, _lufs_, _louf_, _leuf_) s'expliquent ou bien comme des formes dialectales où le _p_ de lupum aurait eu le même sort que celui de *capum, ou bien comme des représentants réguliers du nom. plur. lupi. A cause de l'emploi certainement plus fréquent de lupus que de lupa, je ne puis en aucun cas admettre une influence analogique exercée par _louve_, sur le modèle de _neuve—neuf_, etc.

J'arrive maintenant aux mots avec *b* (ou *þ* germanique) et *v* devant une voyelle vélaire. Les exemples donnés par le grammairien Probus et l'Appendix Probi[1] suffisent à prouver que dans le latin vulgaire *v* et l'*u* final s'étaient confondus et que ce son unique, la semi-voyelle labiale *u̯*, a dû de bonne heure former diphtongue avec la voyelle tonique. Il s'ensuit que les formes *estrieu* (*strepum), *sieu* (sebum), *clou* (clavum), etc., doivent représenter le développement normal de *b* (+ *þ* germ.) et de *v* intervocaliques devant la voyelle posttonique *u* (= *o* fermé). La difficulté consiste alors à expliquer les mots avec *-f* (*neuf*, *œuf*, *-if*, etc.). Comme on l'a vu ci-dessus (p. 29), M. Meyer-Lübke en voit la solution dans une influence analogique exercée par les formes du même mot où le *v* latin se trouvait devant un *a* ou une voyelle prépalatale. Cette explication me semble possible pour les adjectifs, où la forme féminine a pu, à la rigueur, provoquer le rétablissement de *v* (noum > novum : nova = bonum : bona). Mais pour les substantifs elle ne me paraît pas convaincante, car il est très douteux que le nom. plur. seul (*ovi, etc.) ait été tellement usité qu'il ait pu changer le radical des autres formes des mots en question (*ous, oum, *oos > *ovus, ovum, *ovos). Je propose donc une autre explication qui embrasserait tous les mots en question.

Je pars du fait que, dans certains cas, le français nous présente un double développement de la même terminaison latine, résultant sans doute de la prononciation plus ou moins vulgaire des mots en question; ainsi -anea a donné *-agne* dans *montagne* (< *montanea), mais *-ange* dans *étrange* (< extranea), parce que ce dernier mot remonte à un lat. vulg. *estrania, tandis que *montagne* vient d'une forme entièrement vulgaire *montanya. Or, comme le montrent les enseignements des grammairiens latins,[2] la langue latine hésitait entre les formes «correctes» ovum, avus, etc., et les formes vulgaires oum, aus, etc. Pourquoi ne pas admettre alors que les formes françaises en *-f* (*œuf*, *neuf*, *-if*, etc.) remontent aux formes latines en -vum (ovum, novum, -ivum, etc.)?

Reste cependant une difficulté à résoudre. A côté des formes en *-u* on rencontre parfois dans les anciens textes français des formes en *-f*,

[1] V. ci-dessus, p. 29, note 5.
[2] V. ci-dessus, p. 29, note 5.

telles que *estrief*, *estref* (< *strepum), *sief*, *sif* (< sebum)[1]. Faut-il y voir des formes dialectales où *-f* représenterait un *-u* plus ancien,[2] ou bien peut-on les regarder également comme venant de formes latines «correctes» en -vum ? Je penche, pour ma part, vers la première alternative, sans oser pourtant me prononcer définitivement.

---

[1] La forme moderne *suif* semble provenir d'une contamination entre *siu* et *sif* (**siuf* > *suif*).

[2] Cf. les cas dialectaux (Grenoble) cités par M. Meyer-Lübke (Zs. f. rom. Phil., XXXIX, p. 403) où un *-u* est devenu *-f*: *def* < *deu*, *Andref* < *Andreu*, etc.

Quelques remarques sur les pléonasmes tautologiques.

Par

Kristoffer Nyrop.

1. Un pléonasme est une expression renforcée où la même idée est exprimée plusieurs fois. On y recourt surtout pour mettre bien en relief l'idée ou le fait dont il s'agit, pour souligner un jugement, pour augmenter l'énergie d'une expression ou simplement pour être plus clair, plus intelligible. Dans tous ces cas l'expression pléonastique a une valeur esthétique ou logique, et elle est due à un effort conscient. Il faut aussi remarquer que les pléonasmes servent parfois à renforcer les éléments de langage atteints d'atrophie[1]; il s'agit dans ce cas d'une réaction plus ou moins volontaire contre l'affaiblissement du sens et de la valeur des mots, amené par l'usage continuel. Dans quelques cas isolés les pléonasmes sont dus à une contamination d'expressions synonymes ou à une influence analogique.

2. Au point de vue historique il faut remarquer que la langue du moyen âge et de la Renaissance est riche en tournures pléonastiques. Je cite comme un exemple très caractéristique le passage suivant de Brantôme: Chascune portoit une fascine sur l'espaule. . .criants: France, France, dont M. le cardinal de Ferrare et M. de Termes en furent si ravis d'une chose si rare et belle qu'ils ne s'amuserent à autre chose (Mémoires: Les Dames. Seconde partie, disc. VI). Si l'emploi des pléonasmes s'est beaucoup restreint dans la langue moderne, c'est que les grammairiens, les puristes et les critiques jaloux d'un style impeccable les condamnent depuis Malherbe; pourtant le parler de tous les jours en fait constamment un usage étendu. Ex.: Je me suis toujours demandé ce qu'un conservateur de musée pourrait faire dans un musée. . . Les visiteurs, eux. . .ils ont quelquefois des choses à regar-

[1] Voir notre Grammaire historique, IV, § 156.



der, mais un conservateur? (Tristan Bernard et M. Corday, L'accord parfait, I, sc. 9).

3. On forme volontiers des pléonasmes tautologiques par la combinaison de termes synonymes. Nous citerons comme exemples les combinaisons suivantes: *C'est sûr et certain. Il est évident et manifeste que... Arriver sain et sauf. Jeter feu et flamme. J'en ai vu des vertes et des pas mûres.* De telles expressions abondent dans la langue populaire qui emploie *puis ensuite, si tellement, en fin finale, donc par conséquent,* etc. Rappelons aussi la réplique suivante du jardinier dans *Le mariage de Figaro*: Je vous la redresserai comme feu sa mère qui est morte (IV, sc. 6). Le jardinier veut souligner que la bonne femme est bien morte, et il recourt inconsciemment à la tautologie tout comme un professeur de philosophie qui disait toujours en terminant: *En résumé donc pour conclure.* Dans *Le Feu* d'Henri Barbusse Marthereau dit de Tirloir: Il est fou et loufoque (p. 12). L'auteur ajoute que Marthereau est un homme «qui a coutume de renforcer l'expression de sa pensée par l'emploi simultané de deux synonymes». Ce procédé est commun à la langue parlée de tous les temps; citons pour la vieille langue *liez et joious.* Il se rencontre également dans le style soutenu chez les poètes; on en trouve un exemple dès la *Vie de saint Léger,* la plus ancienne poésie française connue. Le poète nous raconte que le roi fait entrer saint Léger dans un monastère, et il ajoute:

Enviz lo fist, non volontiers
(v. 97).

Il s'agit ici probablement d'une locution toute faite, et la tautologie du rimeur médiéval nous choque moins que celle dont s'est servi Victor Hugo dans *Le Satyre* où il s'écrie:

Ouverture du puits de l'infini sans borne.

Des pléonasmes tautologiques existent même chez les poètes les plus sévères. Boileau parle d'un esprit qui:

Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même
(Art poétique, I, v. 20).

Les deux termes sont équivalents: au XVIIe siècle *méconnaître* avait le sens de 'ne pas connaître,' 'ignorer'.[1] Il est curieux de constater que le législateur du Parnasse français, qui met en garde contre les pléonasmes dans le vers bien connu:

[1] L. c., IV, § 25.

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,

n'évite pas lui-même les tournures pléonastiques; à l'exemple déjà cité du premier chant de l'*Art poétique* j'ajoute:

Un style trop égal et toujours uniforme
(v. 71).

Ce n'est pas un portrait, une image semblable
(ib., III, v. 419).

Remarque. Rappelons aussi les combinaisons tautologiques composées d'un substantif français et de son équivalent étranger: un *valet-groom*[1]. Le plus ancien exemple de ces sortes de tautologies est fourni par *loup-garou*.

4. A côté des tautologies ordinaires composées de synonymes il faut signaler les combinaisons particulières dans lesquelles l'élément pléonastique ne répète qu'une seule des idées contenues dans le mot principal. Ainsi le mot *psalmodier* signifie: 'chanter ou réciter sur un seul ton sans inflexion de voix'. Néanmoins Boileau blâme les auteurs ennuyeux:

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier
(Art poétique, I, v. 74).

Canoniser signifie: 'mettre au nombre des saints'. Pourtant V. Hugo écrit: La jeune fille n'avait pu être canonisée sainte faute de protection (Notre Dame de Paris, VI, chap. 2, p. 147).

Ces sortes de pléonasmes abondent dans le parler vulgaire qui a créé *reculer en arrière, descendre en bas, monter en haut, prévoir d'avance, redemander de nouveau, s'entraider mutuellement.*

5. La question de l'emploi d'expressions tautologiques relève surtout, comme nous l'avons déjà dit, de la stylistique. Dans plusieurs cas elle intéresse aussi la syntaxe, et nous finirons en étudiant quelques exemples qui contiennent un mélange pléonastique de particules synonymes.

1° Pour marquer l'alternative on se sert de *soit—soit* et de *ou—ou*. Les deux expressions se sont souvent confondues et on trouve les combinaisons pléonastiques curieuses *ou soit—ou soit, ou soit—soit, soit—ou soit, soit ou—ou*. Ex.:

[1] L. c., III, § 558,4.

Soit que je vive, ou bien soit que je meure,
Le plus heureux des hommes je demeure

(Du Bellay).

Tous animaux, ou soient ceux des campagnes,
Soient ceux des bois ou soient ceux des montagnes

(Ronsard).

Qui n'est jamais attaint du poignant aiguillon
Ou soit de prophétie, ou soit de poésie (id.).

Soit ou directement ou par quelque autre voie

(Molière, L'Etourdi, v. 1623).

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui. . ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite (id., Les amants magnifiques, III, sc. 1).

Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms

(id., Les Femmes savantes, v. 903).

Ce pléonasme est condamné par Vaugelas (Remarques, I, 91); il défend de mettre *ou* devant *soit* et qualifie cet usage de redondant. Il le permet pourtant aux poètes, «parce que les Poëtes ne font point de difficulté d'en vser, leur estant commode d'avoir vne syllabe de plus, ou de moins, pour les vers». L'Académie française, on le comprend, n'aime pas les expressions pléonastiques et elle trouve que «M. de Vaugelas a trop d'indulgence pour les Poëtes». Littré (s. v. *soit*, Rem. 2) est moins sévère et accepte *ou soit*.

2° Les pléonasmes analogues ne sont pas rares dans le style familier d'autrefois. Malherbe, qui n'aimait pas les redondances, a blâmé chez Desportes des pléonasmes tels que *plus* avec *désormais*, *derechef* avec *encore*, *reblesser encore*, etc. Pourtant le sévère critique n'hésite pas à écrire: Il se forme une peur de ce qui n'étoit que scrupule seulement (Œuvres complètes, II, 310).

Voici quelques pléonasmes analogues trouvés dans les auteurs classiques: Il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir (Molière, L'Avare, IV, sc. 4).

Signez donc: j'en fais de même aussi

(id., Ecole des maris, v. 1037).

Fors excepté ce qui touche au compère

(La Fontaine, Le faiseur d'oreilles).

Några franska uttalanden om fransk värs-bildning.

Av

Fredr. Wulff.

Mitt bidrag till hyllningsboken åt Johan Vising på hans 70-årsdag måste — på grund av trängseln om plats — inskränkas till att meddela några brev till mig från våra lärare Gaston Paris och Paul Meyer, samt ett från Edmond Rostand, och däräfter några provdikter av den alltför litet uppskattade poeten och värsbildaren C l a i r T i s s e u r (* 1826 † 1895 $^{30}/_{9}$). Jag hade ämnat att här också meddela mina slutgiltiga statistiska granskningar av Edm. Rostands disparata mosaïkdiktning i *L'Aiglon* och *Chantecler*, men det måste nu utelämnas.[1]

*

I min dagbok för 27.9.1900 har jag antecknat följande: Nog är det hårt, när man har bemödat sig så mycket som jag i min avhandling [La rythmicité, etc.] för att vara tydlig, otvetydig och lättfattlig, att få följande bekännelse från Paul Meyer [vilken ofta hade för mig visat sig ytterst liknöjd för de stora franska klassikerna, utom kanske Racine!]:

Dieppe, 23 sept. 1900.

Mille remerciements pour votre très savant mémoire sur *la rythmicité de l'alexandrin français*. Mais c'est trop fort pour moi: je n'y comprends absolument rien; la valeur même des termes et des signes que vous employez m'échappe absolument, malgré les efforts que j'ai faits pour comprendre les explications que vous donnez au commencement. Vous allez bien me mépriser quand vous saurez que j'ai fait pendant deux ans au collège de France un cours de versification comparée des langues romanes, sans avoir le moindre soupçon des questions que vous traitez! Bien à vous

Paul Meyer.

---

[1] Angående min kritik av Rostands *Cyrano*, hänvisar jag till min avhandling *La rythmicité de l'alexandrin français* i Lunds Univ. Årsskr. Bd. 36. Avd. I, n:r 6 (Lund 1900), och till övriga skrifter som angivas där.



Ett brevkort från honom 2.11.00 slutar så:

Quant au mémoire sur l'alexandrin, je crois bien que je ne comprendrais pas mieux *on second reading* [vilket jag hade föreslagit]: J'aime mieux donner ma langue au chat. A vous,

P. M.

Helt annorlunda förstående, om än icke i alla delar, svarar Gaston Paris, så många svenska romanisters vördade och älskade lärare.

Cerisy-la-Salle (Manche), 12. X. 00.

Mon cher ami,

Je suis honteux de ne vous avoir pas déjà écrit pour vous remercier de l'envoi réitéré — et embelli [genom inbindning] — de votre ouvrage, et la lettre que je reçois ce matin augmente ma confusion mais en même temps ma force de mettre la main à la plume. Je vous dirai que je suis depuis un mois enfoncé dans un travail qui m'absorbe tant que je ne trouve pas dans la journée un moment pour autre chose. Ce n'est pourtant pas quelque chose de fort intéressant: c'est une espèce de *primer* sur la littérature française du moyen âge que m'a demandé un éditeur anglais et que j'ai imprudemment promis; mon grand souci est de ne pas répéter ce que j'ai dit dans mon *Manuel* et ce que vient de dire Suchier dans son excellent livre. C'est un travail fastidieux, mais qu'il faut finir.

J'ai lu, malgré cela, au moins en partie, votre mémoire, et j'ai trouvé le commencement, la partie théorique, fort intelligible et conforme à mon idée. Je pense comme vous qu'il faut distinguer le ῥυθμός et le ῥυθμιζόμενον, le rythme du vers (indépendant des paroles) et les paroles qui s'y adaptent plus ou moins bien. Mais je crois qu'il faut constater qu'en France l'accord des deux ne se produit qu'aux places traditionnelles en fin de vers et d'hémistiches, et que dans toutes les autres places il y a accord ou désaccord à volonté, sans que cela préoccupe, gêne ou charme poètes et auditeurs [français]. Je pense, comme vous, que détruire l'hémistiche est détruire le rythme du vers, mais je ne puis trouver que les vers que vous reléguez dans les classes inférieures (V, VI) soient plus mauvais que d'autres [G. P. säjer ingenting om de ännu sämre rytmicitetsklasserna VII, VIII, med ända till sju inkongruenta stavelser intill varandra, så att schemat blir alldeles omkastat!] [1]

Mais il y en aurait long à dire sur tout cela, et j'espère un jour ou l'autre traiter toutes ces questions dans leur ensemble. Pour le moment j'en suis loin; je me borne à m'instruire en vous lisant, même quand je ne suis pas tout à fait de votre avis, et je *nod assent* à peu près tout le temps. Je ferai remettre à E. Rostand l'exemplaire que vous lui destinez et j'y joindrai un mot; mais je dois vous avouer que je n'ai au-

[1] Jag hade dock uppvisat, genom exempel från alla tider, att vida mer än hälften, ja vanligen två tredjedelar, av alla franska värser ha en »god» rytmicitet, d. v. s. förete vad jag kallar klasserna I—IV (med högst tre stavelser intill varandra inkongruenta mot schemat). Teoretiskt t v å n g föreligger icke, det är sannt; men praktiskt härdar ingen ut med endast 5:te, 6:te, 7:de-klassig rytmicitet. Fénelon m. fl. erkänna detta

cune relation avec lui. Je crois d'ailleurs qu'il est à Biarritz. Vous savez [Nej, ingalunda, — och Rostand överlevde G. Paris i 15 år!] qu'il est dans un état de santé inquiétant.

Je suis, avec autant de tristesse que de sympathie, ce qui se passe en Finlande [Bobrikoff]; mais je crois que les craintes des Suédois pour leur pays sont, heureusement, fort exagérées. Je vous remercie en tout cas de me les confier. Il serait ridicule, à moi qui n'ai aucune autorité en politique, de parler publiquement d'un pareil sujet; mais j'en causerai avec des gens dont il sera peut-être utile d'attirer l'attention de ce côté.

Votre idée du prix Nobel m'a bien fait rire. Il n'y a que mon cher ami Wulff pour en avoir de pareille! [Missförstånd: jag föreslog, gång på gång, G. P. till det litterära Nobelpriset — vilket han troligen skulle ha erhållit för år 1903 eller 1904, om han ej då hade lämnat detta jordiska]. Pour moi, si j'avais à voter, je la donnerais sans hésiter à Tolstoï, le seul homme, de notre temps, dont la parole ait pu vraiment faire sur les hommes quelque impression en faveur de la paix.

Bien cordialement à vous

G. Paris.

Jag tillåter mig att här genast meddela ett tyskt omdöme; det är Gustav Gröber, som samtidigt skriver från Strassburg:

Die Analyse hat mich ausserordentlich interessiert, und ich glaube nicht dass es gegen Ihre Schlüsse und Beweise einen Appell giebt.

Edmond Rostands humoristiska brev till G. P. är avtryckt i första årgångens första häfte av *La Civilisation Française*, April 1919, varest M. Paul Desjardins har låtit omsorjsfullt trycka detta och två andra lustiga brev till den för Rostand ännu personligen okände G. P.; tydligen har Rostand endast i ringa mån förstått mina utredningar av vad som är nyttigt eller skadligt i värsbildning över huvud.

Här meddelas nu ett avtryck ur *La Civilisation*, p. 74 o. följ. — Gliringen »Bertillon de la poésie» och andra lustigheter syfta på l'*Affaire Dreyfus*, i vilken just då såväl Rostand som P. Meyer och G. Paris stodo på »djävulsfångens» sida. — Den »phrase lumineuse» av G. P. som Rostand hämtar kraft av, och som han fann i min tungrodda *esquisse*, lydde så: »Nos poètes — — se privent d'accords qu'ils pouvaient sans peine obtenir» (La rythmicité, p. 1). Se avhandl., slutorden.

Cambo, 17 janvier 1901.

Monsieur,

Je suis profondément reconnaissant à M. Wulff de la lettre exquise que vous avez bien voulu m'écrire. Je ne pouvais manquer de m'engager — pour l'amour du maître que vous êtes — dans la lecture de ce que votre savant ami appelle, avec tant de grâce légère, une esquisse. Et je comprends maintenant la spirituelle crainte que vous avez eue de me demander cet effort avant que ma convalescence fût complète.

A ne vous rien cacher, je me suis, dès les premières lignes, senti altéré de clarté; et peut-être serais-je mort de soif si je n'avais rencontré, Monsieur, une phrase de vous, lumineuse et souple comme un ruisseau. J'ai bu et j'ai pu continuer.

Comme vous l'avez prévu en souriant, je me sens encore un peu trop faible pour suivre M. Fred. Wulff dans cette discussion. Je vous avouerai bien humblement qu'il me produit un peu l'effet du Bertillon de la poésie. Il a, de Bertillon, l'ardeur sombre et l'ingéniosité redoutable. Il promène sur les alexandrins des schémas péremptoires. Je m'attendais sans cesse à le voir décider de la beauté d'un vers au moyen de Kutsch! Il établit la valeur poétique comme l'autre la valeur d'un document, et par une méthode aussi scientifique. Et l'on ne saurait trop admirer la certitude à quoi il arrive, en de telles matières, au moyen de quelques graves *tititata*.

Son système a cela d'un peu semblable encore à celui de l'immortel Bertillon qu'évidemment, à première vue, il peut donner envie de rire aux personnes ignorantes et frivoles qui se hâtent d'imaginer le parti comique que Molière eût tiré de toutes ces rythmicités et rythmisations, de tous ces chiffres et termes cabalistiques; — mais lorsqu'on le pénètre, on cesse soudain de rire, on s'aperçoit avec terreur qu'on comprend; on est pris dans l'engrenage d'une logique inquiétante... et l'on s'arrête tout d'un coup épouvanté, en s'apercevant qu'on va être mathématiquement conduit à mettre Victor Hugo bien au-dessous de Clair Tisseur!

Lorsque je fus revenu de mon admiration, je tâchai donc de reprendre goût à mes anciennes erreurs. Et j'y parvins. Mais il me reste un grand respect, et j'oserai dire une sorte d'effroi religieux de M. Fredrik Wulff.

Monsieur, je n'ai jamais tant regretté de n'avoir pas le précieux honneur d'être connu de vous qu'en voyant les délicieux euphémismes et les tours jolis que vous avez si courtoisement employés pour me faire entendre que M. Wulff ne goûte pas ma poésie. Je vous prie de croire qu'il n'est rien que je trouve plus naturel. Je suis sûr de ne pas avoir l'irritabilité classique. Je n'ai jamais trouvé aucune critique impertinente. Je pense que chacun de nous doit faire ce qu'il peut, le mieux qu'il peut, sans s'inquiéter du reste; pommier, je produis mes pommes, étonné seulement que tant de gens y veuillent mordre. Et je n'ai jamais trouvé mauvais qu'on ne trouvât pas mes vers bons. Dieu me garde de vouloir soutenir qu'ils le sont à l'honorable et consciencieux Frederik Wulff!

Dites le lui bien, et qu'il ne m'a pas froissé. Si jamais je le rencontre, il le verra à la cordialité de ma main tendue, et à la bonne humeur de la discussion que, de vive voix, il m'amusera peut-être d'engager. Alors je tâcherai de lui expliquer que les vers ne se fabriquent pas tout à fait comme il semble l'imaginer, qu'un poète qui voudrait appliquer un programme de réformes décidées d'avance serait un monstre, que j'ai lu

André Chénier et non Becq de Fouquières, et que de ma vie je ne consentirai à *tititater*. Je lui dirai que je suis très convaincu qu'on peut faire mieux que je n'ai fait, que j'espère mieux faire, mais que le perfectionnement chez l'artiste doit venir inconsciemment. Nos voix s'assoupliront d'elles-mêmes, en chantant. Peut-être encore essayerai-je de lui faire comprendre ce que j'entends par vers de théâtre, et que ces vers doivent être ondulés, brisés, élargis, bercés, saccadés et hachés tour à tour, sur le rythme intérieur de l'émotion; que d'ailleurs il perd de vue l'ensemble, et que tel vers qui lui paraît blessant est celui qui assure l'harmonie d'une nappe de vers. Et bien entendu ce ne seraient pas mes vers qui serviraient d'exemples, mais ceux de véritables maîtres. Puis comme la diction joue un rôle important en tout ceci, et que M. Wulff paraît très satisfait de la sienne, comme j'ai la faiblesse, aussi, de croire que je dis bien les vers, je lui montrerai comment je pense qu'il faut réciter quelques détestables pages de poètes français. Puis...

Mais en me rappelant tel vers que je trouve divin et que M. Wulff abomine, je m'avise que tout simplement nous n'avons pas du tout le même goût, et que la discussion, même verbale, serait inutile. Comment ferais-je sentir ce que pour mon oreille et pour mon âme certains vers ont de vivant et de mystérieux? Les vers prouvent leur beauté en volant. Beaucoup de ceux que discute M. Wulff n'ont pas cessé de voler.

Je ne lui en suis pas moins reconnaissant. Il m'a appris des choses que j'ignorais. Comme M. Jourdain, de la prose, je faisais de la mosaïque sans le savoir! Je suis heureux de connaître les rythmicités de 1e, 2e et 3e classes, et l'idée que pour aller à la gloire Chénier et Hugo montaient quelquefois modestement en 3e, m'enchante! Enfin je sens avec force l'honneur que cet homme érudit me fait en s'occupant si sérieusement de mon œuvre; je suis très fier d'avoir été celui qui a fait sortir ce Wulff du bois; il n'est pas donné à tout le monde de faire déborder une bile si savante; et les scansions hasardeuses mais solennelles, auxquelles se livre l'éminent professeur devant ses élèves, me semblent assurer à mes vers une importance toute nouvelle. — — —

Voici une lettre bien longue. Je ne sais comment m'excuser d'avoir pris tant de vos minutes si précieuses. D'ailleurs il fait un soleil magnifique, on m'appelle. Vite, je supplie M. Wulff de ne jamais abandonner cette vaillante devise française que — selon son langage — il *arborise* [tryckfel av mig för *arbore*]: et je retourne *herborer* [skämtsamt fel av Rostand för *herboriser* 'botanisera'] dans la montagne.

Veuillez trouver ici, Monsieur et cher Maître, l'hommage de ma plus respectueuse admiration pour votre haute figure littéraire, de mon passionné désir de ne vous pas déplaire, et de mon absolu dévouement.

Edmond Rostand.

Det brev i vilket G. Paris sände mig Rostands lydde så:

Collège de France, 23. I. 1.

Mon cher ami,

Je n'ai que le temps de vous envoyer cette lettre de Rostand; j'espère qu'elle vous amusera plus qu'elle ne vous blessera. Pour en comprendre certains passages, vous devez vous rappeler que j'ai longtemps tardé à lui envoyer votre livre [*La rythmicité, etc.*], et que je m'en étais excusé dans ma lettre sur la crainte de le fatiguer, vu l'état



de sa santé. Il est à Cambo (Basses Pyrenées), et c'est là que vous pourrez lui écrire, si vous voulez lui répondre directement.

Bien que sa lettre à moi soit réellement adressée à vous, je vous serai obligé de me la renvoyer.

Je ne saurais assez vous dire combien je suis touché de votre persévérance dans votre proposition à mon sujet [till Nobelpriset i litteratur]; elle me vaudra l'honneur d'être nommé [d. v. s. nämnd i diskussionen], et je trouve que c'est quelque chose, mais surtout je suis sensible à cette preuve de votre vieille amitié [alltifrån 11 februari 1874]. Bien cordialement à vous

G. Paris.

Den 31 januari 1901 skriver han ytterligare:

Mon bon ami,

D'abord laissez-moi vous dire encore que je vous serai reconnaissant toute ma vie jusqu'au fond du cœur de la preuve d'amitié et de haute estime que vous m'avez donnée.[1] Que mon nom ait été prononcé en de telles circonstances, c'est un honneur auquel sans vous je n'aurais jamais été appelé. Maintenant je vous demande de faire ce que vous pourrez pour appeler l'attention de l'Académie sur notre Sully [Prudhomme], dont le choix serait vraiment digne de l'Académie [Suédoise] et de la France.

J'ai reçu la nouvelle de Mlle Lagerlöf, mais je suis pour le moment tellement é c r a s é de besogne que je n'ai même pas pu y jeter un coup d'oeil. Mlle B[oman][2] est à Biarritz avec Griette [Marguerite Paris, hans ömt älskade lilla dotter]. Je ne comprends pas d'ailleurs ce que vous me demandez. Je croyais que vous deviez m'envoyer la traduction en me priant de la proposer à un éditeur (ce qui d'ailleurs aurait bien peu de chances de réussir). Quoi que ce soit que vous désiriez, indiquez-le moi, et comptez que je le ferai avec plaisir.

Le thème [Se mina Kandidat- och licentiat-stilar, senare utgivna av M. Camille Polack, (Lund, Gleerups Bokhandel), sid. 24 och 31] n'est pas mal, et l'idée que vous avez eue m'a surtout touché. Je suis content que vous aimiez mon «Barlaam moderne»; quand je serai mort, vous direz que c'est ainsi que je pensais sur la vie et le devoir.

Mon cher ami, je n'avais qu'une minute pour vous écrire, et elle s'est passée avec plus d'une autre; on m'appelle, on m'attend, et je vous quitte en vous remerciant encore de tout cœur. Votre

G. Paris.

*

Ur Clair Tisseurs diktning.

Det var, som sagt, egäntligen min avsikt att uppvakta vännen Johan Vising med en sluträkning av den talangfulle meteoren Edmond Rostands värsteknik, den barocka mosaïk-översvämning varmed han trodde

[1] Jag hade sänt honom min långa hemställan, nio sidor.

[2] Fröken Boman var länge i G. P:s familj, hon var särskilt anlitad för att läsa högt för honom svenska litteraturverk. Själv förstod han alla de nordiska modärna språken och hade en betydande talang att f r å n b l a d e t översätta t. ex. Ibsen, Björnson och Lie.

sig kunna ersätta den gamla tama och tråkiga alexandrinen i dess klassiska skick (före André Chénier och Victor Hugo), d. v. s. vad jag kallar »66», och dess legitima varianter »633» och 336»: jag ville än en gång uppvisa att den »romantiska» fantasien »444» bör bannlysas från alexandrinen, och även den galopperande förmenta »normalalexandrinen 3333» inskränkas. Felet med Rostand — och andra — var att de valde till dramatisk diktning så disparata värser, eller över huvud alexandrinen eller ens fransk värs i någon form alls, under nu rådande traditionella förhållanden.

Nu inskränker jag mig till att visa att Clair Tisseur — alias Monsieur Nizier du Puitspelu — var på goda vägar till en sund reform. Han inser, liksom Fénelon, att en god värs bör, vid framförande, giva sin åsyftade rytm tillräckligt tillkänna, och han yrkar (emot Becq de Fouquières) att den anapästiska »3333» alldeles icke är »normalalexandrinen», och att den nästan lika litet passar i stycke med »66» som den peoniska ternären »444» gör (båda sakna ju mittpaus).

Jag meddelar här några av Tisseurs tilltalande småstycken, stycken av begränsat omfång, i vilka rytmerna äro så väl årdnade, att de icke svära mot varandra vid uppläsningen. Läsaren eller åhöraren skall säkert med lätthet finna sig till rätta.[1]

1. Doricha.

Schemat är idel peoner, 444, d. v. s. tititiitam tititiitam tititiitam 77[2]

II (II). O Doricha, fleur de l'Hadès, ton corps si tendre,
II (II). Que Cypris même eût jalousé, n'est plus que cendre!
R. II. Et ta tunique au tissu d'air, dont les tiédeurs,
(II). Dans l'air subtil, semblaient répandre les ardeurs;

---

[1] Som vanligt, där icke annat antydes, menar jag här med en utsatt ⌣ eller — över en stavelse, att denna stavelse är inkongruent (= *en désaccord*) mot det underliggande värsbyggnadsschemat. Rytmiciteten är »god», så länge icke flera än 3 eller högst 4 stavelser intill varandra äro inkongruenta.

[2] »Il y a longtemps que j'étais hanté par ce 4+4+4, qui susurrait à mon oreille comme une musique mélancolique», säjer Tisseur (1893) i sina *Modestes observations* (p. 86). För min del finner jag den rytmen helt glad och travande. — Doricha var en skön kurtisan, älskarinna till Charaxus, Sapfos broder. — Angående läxikografen Clair Tisseurs värksamhet hänvisar jag till nekrologen i *Romania*, XXIV (1895), sid. 619. Av vad jag här meddelar ur den blygsamme forskarens egna dikter (i *Pauca Paucis*) och förståndiga kritiker (i hans *Modestes observations sur l'art de versifier*) framgår tydligt att han hade förtjänat större uppmärksamhet än som bestods honom.

(II). Et le bandeau qui retenait tes sombres tresses,
(II) (II) II. Où donc sont-ils? Tes longs regards, lourds de caresses,
II. Comme un poison s'insinuant jusques au cœur,
(II) II. Au fond des os ne verseront plus la langueur.
(II) (II). Tes flancs polis ont échangé le lit superbe
II. Pour l'humus noir et destructeur; et la folle herbe,
II II (II). Fille des vents, souille et disjoint le blanc paros,
(II). Qu'à ta mémoire a ciselé Scopas d'Imbros!
(II). Mais vainement à dévorer le Temps s'obstine:
(II) III (II). Sa dent ne peut rien sur tes vers, Sapho divine!

Visserligen kunde schemat tänkas vara jambiska trimetrar; men här har Tisseur själv angivit det som peoniska ternärer, och d å blir ingen enda värs »förstaklassig». I alla händelser äro inkongruenserna endast välgörande. Låt oss aldrig glömma att varje fransmann (liksom många många svenskar) föredraga »andraklassig» rytmicitet framför »förstaklassig»; de finna följande »hamrande» niostavingar — av van Hasselt — tröttsamma och rent av komiska:

Schema: tititam tititam tititam 7.

I. Où faut-il la chercher sur la terre,
I. Où faut-il la chercher dans le ciel,
I. Cette fleur, cette fleur du mystère,
I. Idéal complété du réel?

D e t t a är värkligen ett anapästiskt »Geklapper»; ordet nyttjades av v. Platen om de germanska jamberna och trokéerna, men detta omdöme är vilseledande och överdrivet. Se t. ex. Heinrich Heines *Lieder*! Eller läs — logiskt och naturligt — mitt vanliga lilla exempel ur Topelius' *Ljungblommor:*

Schema: tamti tamti tamti tamti.

(II). Vintergranen har sin grönska
II. Och sin doft har ödemarken;
II. Ljungen har sin bleka rådnad,
(II, II). Själva heden har sin glädje:
II, (II). Och det rika mänskohjärtat —
III. Skall d e t, armare än heden,
I. Sorjsnare än ödemarken,
I. Inga ljuva blommor bära
(II, II). Då dess vintrar stå så nära?

De klass-tvåor som jag här har satt inom parenteser äro »rytmiserade äfter undanhållning», betecknat med ◡; men o m de läsas helt

»undanhållna» (= akcentuellt »upphävda»), så bortfaller bitrycket (alltid i »undanhållnings t o n»), och då bli alla dessa stavelser inkongruenta, alltså »andraklassiga». Läs hällre så många som möjligt inkongruenta. Endast d å l i g a uppläsare läsa alla de »rytmiserade» med fulltryck och med huvudstavelseton, d. v. s. de »skandera» mekaniskt, som skolpojkar göra. En rytmiserad stavelse (= ◡́) k a n helt »undanhållas», en svag (= ◡) m å s t e undanhållas; men ingendera kan få heltrycks t o n.

2. A un enfant.

3333 I. Pourquoi dort en ton sein cet amour dévêtu?
3333 I. Tu grandis. Il s'éveille. Il t'enivre de roses.
336 (II). Hâte-toi; jouis-en! Sous lës soucis moroses
336 I. Tu te courbes; il fuit. Subis le cours des choses!
R. 66 II. La race est préservée: à quoi servirăis-tu?[1]

3. Le repos.

3333 I. Et le maître parlait: »Le repos, pour ton âme,
66 II. Il est dans le Divin! Lă seul est le dictame:
3333 I. Pour le cœur, le Parfait; pour l'esprit, l'Absolu.»
66 III. — Māîtrĕ, si tu dis juste, en suis-je moins à plaindre?
R. 66 II. Comprendre l'infini, je nĕ l'ai jámăis pu;
R. 66 II. Et le parfait, hélas! je nĕ puis pás l'atteindre!

4. Epitaphe.

66 III. Amis, si vous voulĕz⁀pēindrĕ ce que je fus,
R. 66 I. Vous n'aurĕz pas besoin de grands discours diffus.
336 I. Sur mon cippe, écrivez le mot que je préfère:
R. 336 I. »Il est bien malheureux de n'ávoir rien à faire.»

Överklivningen i v. 1 är ovanlig hos Tisseur. Han tyckte förmodligen att *-lez* (i voulez) var stark; men stavelsen är »undanhållen» och här icke rytmiserad. Se nedanför, om överklivningsfel!

5.

66 I. Poètes, glorïeux de vos illusions,
3333 I. Colorez les objets de vos propres rayons!

---

[1] Ett R. framför värsraden antyder att något ord får återvärkande bitryck, d. v. s. är sats-rytmiserat, här *servirais-tu* (= ◡ — ◡ ◡́ i st. f. ◡◡ — ◡); jämför *Hâtez-vous* (— ◡ ◡́); *Jouis-en* (— ◡ ◡́); och nedanför *n'avoir rien* (— ◡ ◡́); *n'aurez-pas* (— ◡ ◡́); *je le croyais mort* (— ◡ — ◡ ◡́). På samma sätt *maison rouge, mauvaise grâce* (— ◡ ◡́); ital. *bichier d'acqua* (— ◡ ◡́ ◡); sv. *kápten* Malm, *kámrer* Berg, *mádam* Grot (— ◡ ◡́).

R. 336 I. Jouissez, jouissez de vous sentir la proie
66 II. Du dieu par qui Zeus même était tyrannisé!
R. 633 I. Mais ne nous plaignez point, car il est quelque joie
R. 66 II. Dans le ressentiment d'être désabusé.

6.

336 (II). On me dit: »Le Cosmos, et ses milliards de mondes,
336 I. Molécules vibrant dans l'infini des ondes;
336 I. Cette lyre qui règle, en éternels accords,
633 (II). Le rythme universel des esprits et des corps,
3333 I. N'ont ni cause ni but, et sont pure chimère.»
66 II. — Soit. Avouez pourtant que c'est extraordinaire!

7. L'Adieu.

66 I. Mourons discrètement. Il est d'une âme bonne
336 II. De quitter le salon sans déranger personne.
633 I. Pour peu que nous sachions dérober notre sort,
633 III. Nul ne s'apercevra du départ. La nouvelle
3333 I. Touchera nos amis d'une peine réelle, —
3333 I. Qui diront (leur mémoire exerçant quelque effort):
R. 66 I. «Vraiment? Voici longtemps que je le croyais mort.»

Märk den vackra »rytmiseringen bakåt» i de fyra näst sista stavelserna.

På svenska, med samma schema i varje värs:

Dödsbudet.

66 Jag vill gå bort så tyst, som när man lämnar balen —
336 Och kalaset — i smyg, knappt sedd av en i salen.
633 Lēv blott så undangömd som du nånsin förmår,
633 Så märker ingen själ när du går till de Döda.
3333 Jā, annonsen skall nog väcka minnet .. med möda;
3333 En och annan tör skänka den döde en tår:
66 »Ā, levde han ännu? . . . Så många Härrans år!»

*

Det är tydligt att man vid ovanliga eller invecklade schemata måste undvika högre inkongruenser, d. v. s. klasserna V, VI, VII, enär annars schemat blir oskönjbart och läsaren förbryllad. Så länge man endast väntar »alexandriner» eller andra traditionella romanska schemata, må rytmiciteten — för fransktalande — gärna vara så pass dålig

som klass V, VI (såsom G. Paris försäkrade i brevet av 12. X. 00, åvanför), ehuru redan Fénelon uppenbarligen fordrade den [rytmiska] *harmonie* som skänkes av klass I—IV, eller låt oss säja II—IV, d. v. s. med högst tre inkongruenta stavelser intill varandra i en och samma värs. Här vill jag nu[1] meddela ett par mera komplicerade schemata, av Tisseur behandlade högst berömligt, särskilt med respekt för schemats konstitutionella pauser. Det första exemplet har schemat »4 + 9», d. v. s. ⏑ — ⏑ ⏑́ / [⏑] — ⏑ — ⏑ — / ⏑ — ⏑ ⏑́ [⏑] eller, på mitt vis, såsom grundschema med utfyllbara pauser:

7 tamtitam 7 tamtitamtitam 7 tamtitam.

(Tecknet 7 läses i schemat varje gång: »Paus»; ti = svag, tam = stark). Läsningen är alltid logisk.

8.

Schema (enligt Tisseur): »4+9».

II, III. Ō Père saint! 7 Si tu détenais, dans tă măin droite,
III. Ce pur trésor 7 qu'éternellement l'hŏmmĕ convoite:
I. La Vérité! 7 Puis, dans l'autre main, l'ardent désir 7
II. Qui la poursuit, 7 sans mêmĕ l'espoir de la saisir, 7
III, III. Je te dirais: 7 «Source dĕ tŏut bien, ŏuvrĕ ta gauche!
IV. Conserve-moi 7 lĕs sŏngĕs errants que l'âme ébauche,
R. I. Ma passĭon 7 — irrémédiable — du Pourquoi! 7
IV, II. L'éclat du Vrai, 7 trop vĭf pŏur nŏs yeux, n'est quĕ pour Toi! 7
II, II, II. Riĕn n'ennoblit 7 quĕ l'effort, l'effort, même illusoire.
III, III. Ce qui m'émeut, 7 c'est l'âprĕ combat, nŏn lă victoire.»

9.

Schema: »8+4», d. v. s. ⏑ — ⏑ ⏓ | ⏑ — ⏑ ⏑́ | ⏑ — ⏑ ⏓ [⏑ — ⏑ ⏓].

II, II. Jeté dans lă brumeuse geôle dĕ la vie 7
I. Sans pressentir qu'elle est la faute en toi punie 7
III. Tu dois ne lăissĕr ta prison que pour mourir. 77
II. — Mais une fleur, au froid préau, vient ă s'ouvrir! 77
II. Troublé dans lĕ parfum d'amour ton cœur se noie: 7
R. II. Bénis Celui qui tĕ permet cĕs brèves joies.

Märk det »djärva» rimmet *noie: joies* i sista raden, och märk hans alltid diskreta utnyttjande av *e sourds*.

---

[1] Jfr min *Värsbildning* (Lund 1896), sid. 77 och 115. — Tisseur talar icke om »oskadliga inkongruenser», och han nämner icke »schematiska pauser». Men när han talar om »cesurer», menar han just schemats fordran. Extra täxt-pauser invärka icke, de kunna stå var som hälst.

Såsom motstycke till Clair Tisseurs vackra och för varje poetiskt öra njutbara försök att komma ifrån den traditionella och löjliga tvångströjan, utan att förstöra rytmen, meddelar jag några av de exempel — från berömda nutida poeter — som just skrämde Clair Tisseur in på en sundare väg, och märk väl, i dessa alexandrinexempel är det mäst överklivningen som klandras, såsom själva grundfördärvet.

Lösryckta värsrader:

Travaille au bas, sans y | mettre d'attention . . . (Aicard).
De la Thrace, avec les | Naïades, ses compagnes . . . (Banville).
Où tu l'attachas, dans | la mer solidement . . . (Banville).
Les clairs feuillages, sous | les rayons, semblaient rire . . . (Banville).
L'habilleuse avec des | épingles dans la bouche . . . (Coppée).
Et les taureaux et les | dromadaires aussi . . . (De l'Isle).
Et quelle que soit la | voix qui s'affame et brame . . . (Kahn).
J'ai tellement soif, ô | mon amour, de ta bouche . . . (Moréas).

Om överklivningsfördärvet hänvisar jag till min uppsats *Svenska språkets tjänlighet*, etc., och anför här endast två flagranta svenska exempel. Det ena är en trokaisk svensk stråf med fyra rimmade 8-stavingar, vilken stråf logiskt måste läsas (och uppfattas) som 10- och 5-stavig, med rim endast i andra och fjärde raden:

Och med tunga steg och tunga ⌒ Tankar
Går en gammal mann
Samma gata, där hans unga ⌒ Visdom
Fladdrade och brann.

Det andra exemplet på detta beklagliga narrspel hämtar jag från en »Ode till den höstlige Neptun», varur jag citerar några lösryckta värser, vilka tävla i självsvåld med de åvanstående franska; schema: tamti tamti tamti tamti | tamti tamti tamti tamti.

Var det dig jag såg, i gubbigt ⌒| ryggsim, drivande mot väster,
Medan bister östan rev i ⌒| tovigt brösthår, grönt som tång? . . .
Ebb och flod ha rullat hän, mång- ⌒| tusenårigt, o Neptune! . . .
Mången duktig sjömansrygg har ⌒| stått i fuktig korderoj. . .
Ingen Venus mer begär ditt ⌒| skydd, i naken högtidsskrud. . .
Men, bevars! Man ilsknar till; man ⌒| är en gud, och vill regera. . .
Ty ett ök av eld och rök, som ⌒| du ej mäktar kommendera. . .

Kommer härtill den idiotiska ävlan, hos vissa modärna uppläsare, att »läsa så likt prosa som möjligt», — då säjer den svenska sånggudinnan: *Adieu, mon plaisir!*

Jag slutar här, för denna gång; men först mitt enkla varningsord mot överklivning, åtminstone från varje diktares sida:

Respektera alla schematiska pauser! Anbringa aldrig å någondera sidan av en schematisk paus (eller rytmisk värspunkt) ett ord som logiskt måste, utan minsta uppehåll, förbindas med något ord på andra sidan!

I annat fall är den vackraste dikt av den förträffligaste värsbildare en löjlighet.

*

Till allra sist torde det vara lämpligt att här belysa den fria och växlande utfyllning av »tesishalvan» som vi germaner ha utvecklat. Särskilt dansken Holger Drachman är en mästare i nutiden, och ur en gravsång som han i Februari 1902 skrev över sin vän Viggo Hørup (i »Politiken») lånar jag följande stråfer. Stavelseräkningstvånget är här upphävt, och ⏑ ⏑ tager *icke* längre tid än ⏑.

Schemat tager sig brokigt ut, på papperet. Grundschemat, utan utfyllningar, är amfibrackiskt:

⏑ –́ ⏑ / ⏑ –́ ⏑ / ⏑ –́ ⏑ / ⏑ –́ [⏑].

Med maximum av tesisutfyllningar (aldrig samtidigt!):

(⏑) ⏑ –́ ⏑ (⏑) / (⏑) ⏑ –́ ⏑ (⏑) / (⏑) ⏑ –́ ⏑ (⏑) / (⏑) ⏑ –́ [⏑ ⏑].

Han kendtes af de Færre, 7 han undveg 7 de Mange. 7
7 Ingen har han røbet 7 sit lønligste Maal: 7
hans Indre 7 gav Rum 7 for de blødeste Sange, 7
mens Pennen i hans Haand 7 blev det skarpeste Staal. 7

Ak, Broder! 7 Hvad nytter det at rime til din Hæder? 7
II. Sē, Ven 7 efter Ven 7 langs vor Livs-Vej 7 gik tabt; 7
om man kvæler 7 sin Graad, 7 om man flænger sine Klæder, 7 —
de Døde farer bort, 7 og de rider 7 saa rapt! 7 ...

II (II) II. Dā gribes man af Lyst 7 til at løbe vǣk fra Livet, 7
II. og følge, efter Vennen, til den stille, brēde Strøm 7
hvor der aandeagtigt suser 7 en Brise gennem Sivet, 7
II. hvor det Hele munder ud 7 i en stor og rōlig Drøm.! 7

Märk att schemat gör sig gällande i varje värsrad, trots en och annan överflödande utfyllning eller, här och där, en logisk paus, d. v. s. patetisk läsningspaus. Se härom min *Värsbildning*. Tills vidare är sådant

lika omöjligt eller obegripligt för flertalet franska diktare, som det var för Paul Meyer, enligt hans eget erkännande. När Gaston Paris en gång talade om nödvändigheten att »remettre l'instrument à neuf», menade han delvis även detta.

12. 12. 24.

Une vieille chanson française.

Par

E. Löseth.

Elle est conservée dans les Archives nationales de Norvège à Oslo et fait partie, sous le numéro d'ordre 4247, de la collection dite de Munich, c'est-à-dire les nombreuses lettres et autres documents manuscrits provenant des anciennes archives du roi scandinave Christian II, qui vécut exilé pendant les années 1524—1531 à Lierre en Brabant. Après son départ pour la Norvège, ses archives passèrent de Lierre en Allemagne, restaient quelque temps déposées à Munich et arrivèrent enfin de là, en 1830, à Oslo, ayant été acquises par le gouvernement norvégien.

On ne s'étonnera pas que notre chanson se soit trouvée à la modeste cour de Lierre. Le roi et la reine, sœur de l'empereur Charles-Quint, avaient des secrétaires et des serviteurs français, et ils étaient en relations avec beaucoup de Français et de Françaises.

Elle nous est parvenue en fort mauvais état, avec nombre de fautes et de négligences. Elle est écrite sur la première des quatre pages d'une petite feuille de papier in -8⁰; le dernier quart de la quatrième page est déchiré. Elle paraît être du XVe siècle, ou du commencement du XVIe; sa patrie est indiquée au deuxième couplet comme la Flandre française, et son sujet se rencontre bien souvent dans la poésie lyrique: c'est la complainte d'amour de l'*amie* qui regrette son *ami* absent.

Je ne l'ai pas retrouvée ailleurs; des pièces assez semblables ont été publiées, par exemple, dans le recueil que Gaston Paris a édité pour la Société des anciens textes français (1875): *Chansons du XVe siècle* (pp. 70—71, 73, 89, 120, 125).

Voici maintenant la petite chanson, que je transcris telle quelle; j'ajoute quelques observations.



Chanchon

A dieu mon soullas
A dieu mes esbas
puis quamours mont lessee
Ie nay aultre soullais
for que dire hellas
toutte la nutee

Nen Flandres nen artois
Ny a point quy magree
Noble coieur courtois
gardes bien mes Drois
et penche a la Iournee

Tant que de ma part
teout Iours esplouree
cest pour mon ammy
quy nest point ychy
elas Il ma lessee

A Dieu mon espoir
Dont Iay prins lunere
gris demi deia noir
que name dauoir
puis quy ma lessee

La séparation entre les couplets 1, 2 et entre 3, 4 est marquée à la marge.

Originairement, chaque couplet a dû être de cinq vers, dont les 1, 3, 4 auront eu cinq syllabes, et les 2, 5 six syllabes + une à *e* atone; les rimes sont réparties d'après la forme *a b a a b* (*b* féminine). Mais ce système a été détruit par les copistes; le poète, d'ailleurs, a pu ne pas l'observer rigoureusement, pour varier.

Le premier couplet se présente avec six vers, un même mot rimant (*soullas*), une syllabe de trop au v. 4 et une de moins, paraît-il, au v. 6. On peut restituer aisément comme suit:

Adieu mon soullas,
Puisqu'amours m'ont lessée,
Je n'ay aultre esbas
Fors que dire helas
Trestoute la nuitée.

Couplet 2.

V. 1; lire: *N'en Flandres n'Artois* (ou serions-nous en présence d'une césure féminine, ou d'une simple licence poétique?).

V. 2. Je comprends: 'Il n'y a point celui qui m'agrée; personne autre ne me plaît' (cf. G. Paris, p. 42: *mon bel amy qui tant m'agrée*), plutôt que: 'Il n'y a pas un point, il n'y a rien qui me plaise'; cf. p. 58.

V. 3; lire *coeur.*

V. 4—5. La 2:e personne du pluriel (*gardés*) en apostrophant le cœur, peu après le singulier (*pense*) en exhortant l'homme, — à moins qu'il ne faille lire *garde.*

La journée, tout court, n'est pas très clair. Est-ce une journée qu'ils ont passée ensemble autrefois? Est-ce la journée où l'*ami* est parti, en promettant de ne pas fausser sa foi? Est-ce une allusion soit à ce qu'on doit faire dans une journée, soit au jour où l'*ami* reviendra? Ou *journée* au sens de voyage? Ou l'*amie* veut-elle dire d'une façon générale que désormais la journée ne lui apportera que de la peine? Ou faut-il lire *l'ajournée* ('pense au jour qui viendra')? Ou bien manque-t-il après ces mots toute une strophe qui aura fourni des explications?

Couplet 3.

Le premier vers est très altéré. La rime semble exiger *parti*, et on pourrait lire: *Tant qu'à mon parti*, 'quant à ma situation, pour ce qui est de mon état, pour ce que je ferai,' et cet état serait défini par le vers suivant où il faudrait lire: *Tout* (l'*e* du *teout* n'est pas sûr) *jour* (ou *Tous jours*) *suys esplourée* ('Pour moi, je n'ai qu'à pleurer toujours'). Une correction moins probable du v. 1 serait: *Quant de moy parti* ('Puisqu'il est parti d'auprès de moi').

Au v. 3, le scribe a mis d'abord *anmoj;* il corrige: *annoj* ou *ammy* (pour *amy*).

Couplet 4.

V. 2. Le manuscrit a *lunere* ou *limere, liniere;* lire: *Dont j'ay pris*

ma liurée. La métaphore de la livrée était un lieu commun dans les chansons de ce genre; cf. G. Paris, 120, 121.

Le v. 3 a une syllabe de trop; on pourrait lire: *De mi* (ou *Demi*) *gris ja noir,* ou peut-être: *De gris, ja mi noir.*

V. 4; *name* doit être *n'ay mès:* 'Car je n'ai plus d'avoir, de possession; je n'ai plus rien'.

Au v. 5, pour rétablir la syllabe qui manque, lire, si on ne veut pas admettre que le poète se soit permis un vers irrégulier: *Depuis qu'il m'a lessée,* ce qui semble valoir mieux que *Puis que il m'a lessée,* l'*e* de *que* s'élidant généralement devant *il* dans les chansons de l'époque; toutefois, il serait possible que l'*amie* eût dit *que il* pour mettre en relief le *il.*

Fr. *chagrin* 'ledsen'; *colère* 'ond'.

Av

Carl S. R. Collin.

Under mina undersökningar över betydelseutvecklingen av abstrakter till konkreter (Se Etude sur le développement de sens du suffixe *-ata* dans les langues romanes, sid. 70 ff.) har jag ofta kunnat konstatera den stora roll, som spelas vid betydelseförskjutningar av språkets »förväxlingsmöjligheter», såsom Professor Jespersen kallat dem.[1] Jag har själv i ovannämnda arbete på dylikt sätt sökt förklara en mängd företeelser, bl. a. uppkomsten av det skånska uttrycket: »Jag gav dem vars en krona» (»vars två kronor», etc.)[2] i stället för uppsvenskt »var sin krona», men jag skall här göra ett litet tillägg till min där givna förklaring. Det är sannolikt neutrala uttryck, såsom t. ex. *var sitt äpple*, som ha givit den första anledningen till missförstående av konstruktionen, ty i skånskan uttalas *ett äpple* (*öre*) = *itt äpple* (*öre*), och man kan då lätt förstå, att *var sitt äpple*, etc. omtytts till *vars itt äpple*. Sedan bildas lätt analogiskt *vars två*, *vars tre* m. fl.

Ett annat exempel på feltolkning av ett ord med ty åtföljande betydelseförskjutning erbjuder det fr. *abois* 'cris de la meute au moment où elle entoure la bête' (Dict. Gén.). Detta ord användes nu knappast annat än i frasen *être aux abois* 'ligga i dödskamp, befinna sig i yttersta nödläge'. *Abois* betyder emellertid egentligen detsamma som *aboie-*

---

[1] Jfr Jespersen, Nutidssprog, sid. 289, samt Sandfeld-Jensen i Sprogvidenskaben, § 52 ff. Jfr Jespersen, Language, sid. 175: »In these cases the change is occasioned by certain connexions, where the whole sense can only be taken in one way, but the syntactical construction admits of various interpretations, so that an ambiguity at one point gives occasion for a new conception of the meaning of the word». I samma kapitel framhåller Jespersen, att dylika betydelseförändringar, förorsakade av tvetydiga syntaktiska förbindelser (»ambiguous syntactic combinations») icke ensamt förekomma i de vuxnas språk, utan även ofta framkallas genom missförstånd av barn.

[2] Se sid. 119, anm.



ments, hundarnas skall[1], och säges om ett jagat djur, som är inringat av de förföljande hundarna. Man har emellertid även kunnat säga *rendre les abois* 'rendre ses derniers soupirs', vilket visar, att man glömt bort den ursprungliga betydelsen och tolkat uttrycket snarare med syftning på det förföljda djurets tillstånd. Man finner till och med frasen *sauver des abois* 'sauver de la dernière extrémité, du dernier péril', så t. ex.: Sauver des abois toute la République (Corneille, Sert. 290). Jag skall nu försöka lämna en förklaring till den, så vitt jag vet, hittills oförklarade adjektiviska användningen av subst. *chagrin* och *colère*, men måste först giva en liten överblick över ordens förekomst och olika betydelser, såsom de te sig vid studium av lexika.

I Richelets Dictionnaire (1688) finner man fyra ord, som heta *Chagrin:*

1) *Chagrin, -ine,* adj.: fâché, triste [esprit chagrin, humeur chagrine].
2) *Chagrin* s. m. Tristesse, fâcherie [On a beau chasser le chagrin, il revient toujours].
3) *Chagrin* s. m. Sorte de cuir d'un poisson, ainsi appellé par les Turcs, dont on couvre des Livres et de petits cofres et qui sert à faire des étuis, des tablettes etc.
4) *Chagrin* s. m. Sorte d'étoffe légère dont on se fait des habits.

Hos Richelet finnas vidare två ord *Colère:*

1) *Colére* s. f. Désir de vengeance etc.[2]
2) *Colére* adj. Qui est sujet à se mettre en colére. [Esprit colére. Femme colére].

Ser man efter *chagrin* i Dictionnaire Général, finner man där ungefär samma betydelser, som hos Richelet (utom n:o 4), och ordningen mellan dem är bibehållen. För substantivet *chagrin* ges såsom etymologi adjektivet, vilket å sin sida förklaras vara av okänt ursprung.

Littré anför betydelserna i följande ordning:

1) s. m. Cuir grenu fait d'une peau de mulet, etc.
2) s. m. Déplaisir, causé soit par une affliction, soit par une colère.
3) *Chagrin, -ine* adj.: Qui a du déplaisir, etc. (Vous paraissez bien chagrin. Quel esprit chagrin! Âme chagrine, etc.).

Gå vi nu över till de etymologiska ordböckerna, så finna vi, att Meyer-Lübke, REW. 7513, *sagry*, yttrar sig mycket försiktigt om

[1] Jfr La Fontaine, Adonis: Aux chiens qui dans le ciel poussaient de vains abois.

[2] [Se mettre en colére contre quelqu'un. Apaiser sa colére. L'amour est sans raison & la colére sans conseil].

ordet: »Dass frz. *chagrin* 'Kummer' dasselbe Wort sei (nämligen som Richelets och Dict. Gén. *chagrin* 3), ist schwer anzunehmen». Körting däremot (8265) har upptagit Littrés gamla förklaring[1]: »*Chagrin*, genarbtes Leder, etc. (in übertragener Bedeutung 'Kummer', vermittelt durch den Begriff 'rauh, reibend' etc).» Angående det eventuella sammanhanget mellan dessa båda ord (d. v. s. Richelets och Dict. Gén. *chagrin* n:o 2 och 3) vill jag icke uttala någon mening, men jag skall i det följande framhålla några omständigheter, som torde kunna bidraga till att förklara, huru det tillgått, att substantiverna *chagrin* och *colère* kommit att uppfattas och användas såsom adjektiv.

Enligt mitt förmenande är för båda orden den substantiviska användningen ursprungligast, vilket ju för *colère* ej heller bestrides av lexika. Det förvånar mig däremot, att Dict. Général sätter den adjektiviska betydelsen av *chagrin* först. Detta synes mig nämligen ej styrkas av de uppgifter, jag lyckats insamla. Ordets adjektiviska betydelse är för första gången belagd hos Villon (1462) i Grand Testament: Pauvreté *chagrine* et dolente. Som första beläggställe för substantivet anföres Palsgraves lexikon (1530): *Chagryn* fait les gens aager bien tost. Men äldre beläggställen torde kunna uppletas. Hos Littré har jag funnit ordet citerat efter Olivier Basselin, vilken enligt Meyers konversationslexikon skall ha stupat vid Formigny år 1450 i strid mot engelsmännen. Stället lyder så här (Basselin, Vau-de-Vire XL):

Il faut laisser le *chalgrin* importun
À tout le moins à la table buvant.

Huru nu förf. till Dict. Général kunnat ansätta den adjektiviska betydelsen såsom ursprungligast, är mig ofattligt, så vitt de ej föranletts därtill av ett ävenledes av dem anfört adj. *chagrineux* (Al. Chartier, † 1435), vilket jag citerar efter Littré:

Discorde haineuse
Fait vie oultrageuse...
Au cueur chagrineuse,
Au corps perilleuse.
(Lai de paix)

Detta citat kan visserligen vara äldre än nyssnämnda Basselincitat, men det innehåller ju ej ordet *chagrin*, utan *chagrineux*. För övrigt

[1] Jfr Littré, sid. 537, sp. 1.



skulle man ej kunna tillmäta adjektivets uppträdande i litteraturen före substantivet (om det nu vore bevisat) någon avgörande betydelse, enär det kunde bero på en ren tillfällighet. Här lämnas ytterligare ett exempel på substantivet, ävenledes hämtat från Basselin (Vau-de-Vire XXXVI):

Me voulez-vous quand je suis en *cholere*,
Ragaillardir le cueur?
Tant seulement il me faut boire
Ceste bonne liqueur
Qui le *chagrin* converte en bonne chere.

Jag tvekar således ej att ändra om ordningen mellan ordets betydelser och sätter den substantiviska främst.

Den adjektiviska betydelsen av *chagrin* är emellertid även den belagd hos Basselin (Vau-de-Vire XXXIX):

En despit de nos voisins,
Gens trop *chagrins*.

För fullständighetens skull anför jag här, efter Littré, även de älsta kända beläggställena för *colère* (Jfr även Basselins nyss citerade Vau-de-Vire XXXVI):

Je ne perds point la raison
Pourtant a force de boire,
et ne vay point en *cholère*
Tempester à la maison.
Coule à val, et loge, loge,
Il fait grand bien à la gorge.
(Basselin, Vau-de-Vire XXIII).

Il n'est meurtrier, ni sanguinaire,
Car tout le feu de sa *cholère*,
Beuvant bien, il trempe et destaint.
(Basselin, Vau-de-Vire LV).

Adjektivet finnes första gången hos Amyot († 1593): Celui qui est *cholère* semble remuant et actif.

Hur skall man nu kunna förklara, att dessa båda substantiv kunnat övergå till adjektiv? Det är enligt mitt förmenande de i franskan så omtyckta alternativa förbindelserna med *tout* (el. *toute*)[1] + *substantiv*

[1] Det är här ej någon anledning att gå in på den mycket omdebatterade *böjningen* av *tout*.



eller *adjektiv*, som ha givit första impulsen till övergången. Här meddelas några exempel på denna företeelse. Det torde observeras, att båda typernas betydelse är ungefär densamma, att således exempelvis »Elle était toute grâce, toute beauté» är liktydigt med: »Elle était toute gracieuse, toute belle.»

Tout + *subst.*:	*Tout* + *adjektiv*:
Il est, pour ses amis, *tout zèle, tout dévouement.* (Dict. de l'Académie 1878)	Il est *tout dévoué.*
L'obéissante et joyeuse fille sauta sur les genoux du peintre. Elle était *toute grâce, toute beauté*, jolie comme un printemps. (Balzac, Le chef-d'œuvre inconnu.)	Elle était *toute gracieuse, toute belle.*
Elle était *toute honte, toute tristesse.*	Elle était *toute honteuse, toute triste.*
Mon Dieu, vous êtes *tout amour* et, par conséquent, *tout jalousie.*	Vous êtes *tout amoureux* et, par conséquent, *tout jaloux.*
Elle était *toute sensibilité.*	Elle était *toute sensible.*

Som man ser, är det sådana fall, där *tout* kan fattas i den dubbla betydelsen av *idel* (med subst.) eller *helt* (med adj.), som jag här avser.[1] Företeelsen är så vanlig, att ytterligare exempel torde vara överflödiga.

Ingenting hindrar nu, synes det mig, att antaga, att den adjektiviska användningen av ordet *chagrin* kan ha uppstått genom ett slags omtydning (»false interpretation») i uttrycket: »Il était tout chagrin» (alltså egentligen: han var idel sorg). Det finns ju en hel del adjektiv, vilkas maskulina former sluta på *-in*, till exempel: *câlin, enfantin, félin, voisin*, och *chagrin* ser ju till formen alldeles ut som ett dylikt adjektiv. Härifrån var steget inte långt till att vid feminint subjekt säga: »Elle était *toute chagrine.*»

För *colère*, som liknar den feminina formen av ett adjektiv av typen *fière, amère*, duger tydligen icke samma utgångspunkt som för *chagrin*. Vi få beträffande detta ord antaga, att impulsen till förväxlingen utgått från uttryck med feminint subjekt såsom: »Elle était toute colère.» D. v. s. vi måste för detta ords vidkommande utgå från att femininfor-

---

[1] Jfr engelskans: She was all tears. He was all tears and tatters.

men varit ursprungligare och att således uttrycket: »Il était tout colère» är analogiskt. Jag kan med flera Littrécitat styrka, att ordet verkligen använts om män: Un prince avare et colère (Fléch., Panég.), ehuru i detta fall den maskulina formen ej differentierats från den feminina genom olika stavning. Il est fier et colère (Corneille, Attila). Dieu n'est point colère (Béranger). Enligt Albert Menut, The Semantics of Doublets studied in Old and Middle French (Diss. Columbia Univ., New York 1922) är *colère* i adjektivisk användning föråldrat i modern franska. Detta kan sammanhänga med svårigheten att till detta ord bilda en lämplig maskulinform.

För den händelse man skulle invända, att den av mig åsyftade användningen av *tout* (*toute*) i ovan antydda förbindelser ej förekommer i vardagsspråket, vill jag hänvisa till uttrycket *tout* (*toute*) *chose* (= *tout curieux*), vars vulgära karaktär väl ingen torde vilja förneka. Ex.: Tu as l'air *toute chose* quand tu me racontes ça (Tristan Bernard, Les Phares Soubigou). Je me sens *tout chose*, et j'ai des fourmis dans les jambes (Maeterlinck, L'oiseau bleu).

En spansk anakolut.

(Ur anteckningsboken).

Av

Åke W:son Munthe.

När Antonio de Trueba i Cuentos campesinos (Leipzig 1875, p. 11) skriver:

(1) *'La que está mano sobre mano, es porque quiere'*,

har man där ett exempel på en, som det torde vara bekant, i modern spanska rätt ofta förekommande anakolut. I detta fall, och det är det vanliga, fogas *'es porque ~'* anakolutiskt till ett av sin relativsats åtföljt determinativt pronomen, vilket man egentligen väntar skulle utgöra en satsdel (här, liksom oftast, subjekt) i den på relativsatsen följande delen av satsfogningen, men som i själva verket ej har något som helst formellt grammatiskt samband med denna utan fullständigt svävar i luften. I stället för determinativpronominet kan också ett substantiv uppträda såsom korrelat till relativsatsen. Den senare, anakolutiska leden av satsfogningen inledes ofta med *'es que'* i stället för *'es porque'*.

Här nedan meddelas en liten samling litteraturbelägg för denna anakolut, varvid de fall, där senare leden börjar med *'es porque'*, skiljas från dem, där den börjar med *'es que'*:

(2) *'El que no veranea, es porque no tiene dinero'* (Vital Aza, S. Sebastián Mártir (1885), Teatro moderno II 1894, p. 28).

(3) *'El que no da limosna, es porque no lleva dinero o porque no lleva suelto'* (Carlos Frontaura, Tipos madrileños, 1888, p. 278).

(4) *'El que se muere, es porque debe morirse'* (Pedro Mata, Ganarás el pan, 1904, p. 240).

(5) *'De estos, el que no se ha caído ya, es porque no se le ha dado licencia'* (B. Pérez Galdós, Gerona, p. 29).

(6) *'El que escribe un anónimo, es porque tiene interés en producir cierto efecto'* (E. Gutiérrez Gamero, Sitilla, 1908, p. 110).



(7) *'Quien no sabe reirse, es porque tiene el alma negra'* (Martínez Sierra, El agua dormida, 1909, p. 137).

(8) *'Lo que no la diga, será porque no me deje la rabia'* (Carlos Arniches, Sainetes, 1918, p. 80).

(9) *'La mujer que anda mal vestida, es porque no puede ir mejor'* (V. Blasco Ibáñez, La horda, p. 116).

(10) *'El ciudadano que no lo [un 'hotel'] posea, será porque no quiere'* (J. Pérez de Zúñiga i Nuevo Mundo 14/9 1923).

(11) *'Esa arroba de fango que tiene en la cabeza, es porque ∼ rodó ∼ hasta el fondo de la zanja'* (Pérez Galdós, Gerona, p. 54).

(12) *'Los artículos que se le tomaron, fué porque el director le cogió un poco de asco'* (E. Pardo Bazán, La sirena negra, 1908, p. 98).

(13) *'Quien se expone a sufrir el segundo [desengaño], es que mereció el primero'* (José Echegaray, La rencorosa, 1894, p. 15).

(14) *'El que no vea esto, es que está ciego'* (Angel Guimerá, María Rosa, öv. av J. Echegaray, 1904, p. 12).

(15) *'El que ve estas materias de un modo tan disparatado, es que le falta la rueda catalina'* (Pardo Bazán, l. c., p. 98).

(16) *'Quien pregunta lo que debe hacer, es que no quiere hacer lo que debe'* (Gutiérrez Gamero, La piedra de toque, 1910, p. 269).

(17) *'El que no ama, es que lleva el alma muerta'* (Blasco Ibáñez, El intruso, p. 185).

(18) *'Los que hablan mal de nuestro municipio, es que no lo conocen'* (Caballero Audaz, Lo que sé por mí, VIII, p. 69).

(19) *'A un escritor que no se le combate, es que ha pasado a la inmortalidad'* (J. Benavente i en intervju av L. de Taxonera i Nuevo Mundo 31/3 1922).[1]

(20) *'La mujer que teme a un hombre, es que le quiere ya'* (E. Zamacois, Una vida extraordinaria, 1923, p. 320).

Denna anakolut bör nu givetvis ses mot bakgrunden av möjliga korrekta, men med densamma homosema satsfogningar. Den får väl närmast tänkas ha utgått från en korrekt satsfogning, vars första led är homomorf med dess egen och även blir uttryckt i denna form, under det fortsättningen lånas från en annan korrekt satsfogning, som är homosem men icke homomorf med den ursprungligen tänkta. Om

[1] Belägget visar en våldsam, ehuru (särskilt i journalistspråket) icke alltför ovanlig prepositionsattraktion.



man t. ex. tar belägget (4) ovan, *'El que se muere, es porque debe morirse'*, kan man tänka sig följande korrekta, med anakoluten homosema satsfogningar med samma första led som i denna:

a) *'El que se muere, debe morirse';*

b) *'El que se muere, se muere porque debe morirse'.*

De båda senare lederna i dessa två satsfogningar kunna nu också tänkas såsom korrekta fortsättningar till en första led med form av *si*- eller *cuando*-sats, alltså: *'Si (cuando) una persona se muere, debe morirse'* eller *'se muere porque debe morirse'*. Men denna *si*- eller *cuando*-sats kan å andra sidan även utgöra första led i en korrekt satsfogning, där andra leden börjar med *'es porque':*

c) *'Si (cuando) una persona se muere, es porque debe morirse'.*

Alla tre dessa korrekta satsfogningar finnas nu faktiskt i språket, och särskilt är naturligtvis formen a) mycket vanlig. Ett par litteraturbelägg för formerna b) och c) må här anföras:

(21) *'El que no hace dinero, no lo hace porque pierde el tiempo'* (Carlos Frontaura, Blanco y negro, p. 113).

(22) *'Un marido, si se enamora*[1] *de otra mujer que la suya, es porque no lo sabe remediar'* (Id., Sermones de Doña Paquita, 1887, p. 61).

(23) *'Cuando la gente sale poco de casa, es que anda mal de ropa'* (J. Benavente, Figulinas, 1904, p. 45).

Man torde sålunda kunna tänka sig anakolutens tillkomst ungefär på följande sätt. Den talande börjar med en första led som i satsfogningarna a) och b) (*'El que se muere* ∼*'*) och »tänker» sig väl också närmast en andra led som i den ena eller den andra av dessa samma satsfogningar. Men dessa båda andra led finnas nu i hans språkmedvetande, och så att säga i närmaste grannskap till a) och b), också såsom korrekta fortsättningar till första leden av den likaledes helt nära liggande formen c), vars andra led är *'es porque debe morirse'*. Det synes under sådana förhållanden icke vara alltför överraskande, att tankegången och uttrycksformen kunna glida in på ett så närliggande sidospår. Man kunde kanske också tänka sig en särskild anledning till en dylik »urspårning». Dels kan andra leden i formen c), där orsaksmomentet så kraftigt framträder, tänkas locka genom större uttrycksfullhet, åtminstone i jämförelse med andra leden i formen a);

[1] = *'Si se enamora un marido* ∼*'* d. v. s. med bisatsens subjekt, som så ofta, framryckt före konjunktionen.



och dels kan andra leden i formen b), där orsaksmomentet visserligen också framhålles, väl tänkas verka en smula tungt genom upprepandet av relativsatsens predikat och därför bjuda emot (t. o. m. mycket tungt måste en sådan form verka i ett fall som t. ex. belägget (12) ovan: *'Los artículos que se le tomaron, se le tomaron porque ~'*). I varje fall får man väl alltid tänka sig anakoluten (typen — om icke precis varje särskilt fall) såsom en korsningsprodukt av de ovan anförda korrekta, med densamma homosema satsfogningarna, närmast kanske av b) och c), alltså: *'El que se muere, se muere porque debe morirse'* × *'Si (cuando) una persona se muere, es porque debe morirse'* = *'El que se muere, es porque debe morirse'*.

I det föregående har nu det tysta antagandet gjorts, att den form av den här behandlade anakoluten, där andra leden börjar med *'es porque'* (beläggen 1—12), är fullt likvärdig med den form, vars andra led börjar med *'es que'* (beläggen 13—20), med andra ord, *'es que'* har här fattats såsom synonymt med *'es porque'*. Så kan det utan tvivel också fattas, åtminstone i de allra flesta beläggen. Belägget (17) t. ex., *'El que no ama, es que lleva el alma muerta'* torde få anses fullt ensartat med belägget (7), *'Quien no sabe reirse, es porque tiene el alma negra':* meningen synes bli absolut densamma, om man i det förra sätter in *'es porque'* i stället för *'es que'* eller i det senare *'es que'* i stället för *'es porque'*.

Men i själva verket kan nog detta *'es que'* också fattas på annat sätt, nämligen såsom det allmänna explikativa *'es que'* (vilket visserligen ofta snuddar vid den kausala betydelsen) med det i spanskan så vanliga framryckandet av subjektet i spetsen av satsen eller satsfogningen. Belägget (20) t. ex. synes mycket väl kunna tänkas under formen: *'Es que la mujer que teme a un hombre, le quiere ya'*.[1]. I belägget (13) synes en explikativ betydelse av *'es que'* rent av vara att föredraga framför den kausala, och i ett fall som t. ex. följande:

(24) *'Aquel hombre que a las altas horas de la noche parecía, toman-*

[1] Även i det icke anakolutiska belägget (23) ovan kan naturligtvis *'es que'* mycket väl fattas explikativt liksom, och kanske med ännu större skäl, i ett fall som: *'Cuando una mujer se pone ciega, es que ve demasiado claro'* (E. Sellés, Las vengadoras, 1892, p. 26). I följande, med det senare formellt besläktade belägg måste det uppenbarligen så fattas: *'Hasta que una mujer no llora por un hombre, es que no le quiere'* (J. Echegaray, Siempre en ridículo, 1891, p. 30).

do precauciones con objeto de que no oyesen su vuelta, es que deseaba evitar encuentros' (Gutiérrez Gamero, La piedra de toque, p. 318), förefaller en sådan innebörd av *'es que'* vara den enda naturliga. Likaså i följande belägg:

(25) *'¡Si el que se casa no teniendo mucho trigo, es que se ha vuelto loco!'* (C. Frontaura, Documentos humanos, 1894, p. 216), där man uppenbarligen har det vanliga utropande *'¡Si es que ~!'*

T. o. m. i ett fall som belägget (15) ovan torde *'es que'* kunna fattas explikativt, ehuru man ju då egentligen borde ha väntat *'Al que ~'* i stället för *'El que'*. Men ett sådant anakolutiskt ersättande av dativ eller annan oblik kasus med nominativ är ju någonting synnerligen vanligt, särskilt i sentensartade uttryck[1] — och de allra flesta av de ovan anförda anakoluterna ha i själva verket en sådan karaktär.

Om nu i alla de ovan meddelade beläggen (13—20) *'es que'* verkligen vore att fatta explikativt, såsom det otvivelaktigt är i beläggen (24—25), skulle man alltså i de förra beläggen icke ha någon anakolut alls. Men om så också vore fallet, är det icke omöjligt, att dessa satsfogningar med explikativt *'es que'* och i spetsen av satsfogningen framryckt subjekt, vilka onekligen ha starkt tycke av anakoluter, kunna ha spelat en viss, och kanske ej så obetydlig, roll såsom lockande mönster vid *es porque*-anakolutens bildande.

---

[1] T. ex.: *'Quien junto a la orza [de miel] vive, no es mucho que se le derrita la boca'* (Feliú y Codina, Miel de la Alcarria, 1895, p. 46). *'El que nada desea, todo le sobra'* (Fernán Caballero, Cuentos, oraciones, adivinas, refranes, etc., Leipzig 1878, p. 197). *'El que da lo que ha menester, el diablo se ríe de él'* (ib.) o. s. v.



En omtvistad metod för fornskrifters utgivande.

Av

A. Nordfelt.

Det är svårt att avgöra, vad som är mer eller mindre viktigt i fråga om vetenskapliga spörsmål, men det synes dock vara ganska klart, att frågan om lämpligaste sättet för fornskrifters utgivande är av en så fundamental betydelse, att den bör intressera språkvetenskapsmän av de mest olika kategorier.[1] Jag behöver blott erinra om det kända förhållandet, att de gamla texterna — d. v. s. det material, varpå vi bygga hela den historiska språkvetenskapen — icke ligga där färdiga, sådana de utgått ur författarnas händer, utan i regeln endast förefinnas i ett antal senare avskrifter, om vilka man i vanliga fall icke med säkerhet vet något annat, än att de äro mer eller mindre ofullkomliga kopior efter ett förlorat original. Det tillhör textkritiken att utforska, hurudant originalet kan ha varit, och det är lätt att förstå, av vilken vikt det är, att betryggande metoder härvid komma till användning.

För att anföra ett par exempel kan man ju känna en texts ålder — denna kan t. ex. vara dokumentariskt fastställd — och av ett rim sluta till att en viss ljudskridning varit färdig vid en viss tidpunkt. Om man då vid en undersökning av de olika handskrifterna skulle finna, att rimmet i fråga endast tillhörde en senare kopia utan värde i detta avseende, d. v. s. att det blivit tillagt av en senare avskrivare, som i varje fall levat långt efter nämnda ljudskridnings färdigblivande, så förfaller givetvis den slutsats man dragit i fråga om dennas ålder.

Det kan å andra sidan hända, att man känner en viss ljudskridnings ålder och av dess förekomst i en vers sluter sig till textens datering.

[1] Ovanstående uppsats utör i huvudsak ett föredrag, som år 1924 hölls i romanska seminariet i Uppsala, vilken omständighet nämnes för att förklara, varför en del exempel och upplysningar medtagits, som skulle varit obehövliga inför ett mera erfaret auditorium. Bristande tid har icke medgivit en omredigering av det hela.



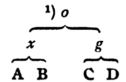
Men om det befinnes, att versen är ditsatt av en senare kopist, blir hela resonemanget förfelat.

Det bör tilläggas, att sådana tillskott av kopisterna — s. k. interpolationer — voro mycket vanliga; ja, att döma av vissa fornfranska texter synas dylika ifyllningar och utvidgningar ha tillhört deras käraste sysselsättning, vilket å andra sidan icke hindrat dem från att här och där, av förbiseende eller med avsikt, göra sig skyldiga till större eller mindre utelämningar, s. k. luckor.

När nu språkforskarna givit ut kritiska texter, har förfaringssättet hittills i huvudsak gått i endera av två riktningar, åsyftande antingen en s. k. *normaliserad* text eller ock vad som i det följande kallas en *manuskript-edition*.

Den normaliserande metoden kräver först en noggrann utredning av förhållandet mellan textens samtliga bevarade handskrifter, varav man bland annat kan bedöma, vilka som stå originalet närmare och vilka som stå detsamma fjärmare samt huruvida några endast äro avskrifter av andra eller om alla äro självständiga i förhållande till varandra.

Resultatet av en sådan utredning eller *klassifikation* blir uppställandet av ett skematiskt stamträd (som också brukar kallas klassifikation), av vilket avskrivningens gång kan bedömas. Om vi t. ex. ha ett så enkelt fall som fyra handskrifter, som vi kalla A, B, C, D, och ha konstaterat, att A och B närma sig varandra liksom också C och D — särskilt på grund av gemensamma felaktigheter —, samt funnit, att intet av de fyra är en avskrift av något av de andra, så få vi följande uppställning:



De små bokstäverna betyda förlorade manuskript, som antagas ha utgjort underlag för de till eftervärlden bevarade (*o* = originalet).

Finna vi däremot, under samma förutsättningar i övrigt, att endast A och B hålla ihop men att C och D äro olika icke blott dessa utan i lika hög grad varandra, så få vi denna förgrening:

2) *o*
x C D
A B

Äga vi endast tre av varandra oberoende handskrifter, blir klassifikationen ännu enklare:

3) o

A B C

Sedan stamträdet är uppsatt, skrider utgivaren till rekonstruktion av verket, varvid hans princip, ord för ord, blir och måste bli, att majoriteten fäller utslaget. Om vi t. ex. ha fallet 3) och antaga, att två personer, en manlig och en kvinnlig, förekomma i texten men att manuskripten ha olika uppgifter, huruvida det i ett visst fall är *han* eller *hon*, som säger eller gör något, så få vi undersöka saken i vår klassifikation. Står det då *han* i A, *hon* i B men *han* återigen i C, så bör originalet ha haft *han*.

Antaga vi klassifikationen 2) och finna, att det står *han* i A och B men hon i C och D, bör originalet ha ägt den senare läsarten, ty A + B gälla i denna typ såsom ett mot två. Om vi återigen ha typ 1) och finna *han* i A + B men *hon* i C + D, så väga de båda möjligheterna lika, och det beror på utgivarens eget omdöme att välja det riktiga.

Efter samma principer bedömas givetvis de felaktigheter, som kallas interpolationer och luckor. Om det t. ex. i typ 3) saknas några verser endast i A, så anses A här ha en lucka, men om några andra verser saknas både i A och C, antages B här ha en interpolation.

Metoden säges ha till upphovsman den kände tyske språkforskaren Lachmann, som utgivit texter inom flera språkområden.

Det är tydligt, att denna metod, som torde ha använts inom en hel del fornspråk, icke minst de romanska, har sina fördelar, särskilt därigenom att med densamma kan åstadkommas en text, som, så vitt möjligt, är befriad från grövre felaktigheter och alltså i någon mån kommer originalet nära. I varje fall äro sådana texter särdeles nyttiga för de studerande, som icke ha hunnit så långt, att de med kritisk blick kunna läsa de olika handskrifterna, och för var och en i övrigt synnerligen bekväma.

Men å andra sidan har metoden också sina svagheter. Den åstadkommer nämligen, så fort det blir fråga om något mera komplicerade förhållanden — och sådana föreligga nästan alltid inom språkområden med rikare kulturutveckling — en artificiell produkt, ett slags språkmosaik, om vilken man med säkerhet vet, att den endast mycket ofull-

ständigt liknar originalet; tyvärr vet man också, att i denna gestalt har texten i fråga aldrig någonsin förelegat under sin vandring genom tiderna. Allra betänkligast är måhända, att sålunda framställda läsarter kunna innehålla en del oriktigheter, som varken funnits i originalet eller i de bättre avskrifterna.

Den andra metoden, vars resultat jag kallat manuskript-edition, har likaledes i allmänhet börjat med en klassifikation av de olika handskrifterna — eller åtminstone en mera summarisk gruppering av dessa —, varefter man utvalt den bästa, d. v. s. den, som ansetts vara mest lik originalet, och troget avtryckt denna, med rättande av ett och annat uppenbart fel och med angivande av olika läsarter, s. k. varianter, från ett eller flera andra manuskript. Fördelen med denna metod är, att genom densamma åstadkommes en naturlig produkt, enär man har säkerhet för, att texten dock en gång förelegat i en sådan form. Dess svaghet är återigen, att man ständigt får räkna med den valda handskriftens brist på överensstämmelse med originalet, en brist, som åtminstone inom den fornfranska litteraturen är så gott som genomgående. Det kan även sägas, att utgivaren med denna metod kan komma ifrån saken mera lättvindigt: han hänvisar till manuskriptet, sådant det föreligger, och så att säga tvår sina händer i fråga om dess tillförlitlighet.

Man skulle kunna jämföra de båda metoderna med olika sätt att restaurera gamla kyrkor. Det, som jag tror, numera utdömda sättet att strängt återföra byggnaden till dess ursprungliga stil är att jämföra med den normaliserande metoden, medan det modernare sättet att pietetsfullt bibehålla byggnadsverket, sådant det är, med en och annan strykning av alltför stötande noviteter, är något i samma väg som utarbetandet av en manuskript-edition.

Redan i *Les légendes épiques* gör J. Bédier en mera allmänt hållen attack på den normaliserande metoden, särskilt i fråga om luckor och interpolationer. Om en passus fattas, som skulle överensstämma med utgivarens teorier, så är denne enligt Bédier benägen för den meningen, att här föreligger en lucka, och förefinnas några verser, som strida mot hans antaganden, så tillgriper han gärna hypotesen om en interpolation. Men det är egentligen i sin andra edition av den fornfranska dikten *Le lai de l'Ombre* [1] som han på allvar angriper de normaliserade texterna, och sker detta huvudsakligen därigenom, att han söker beröva oss tron på

[1] I Société des anciens textes français (1913), sid. XXIII ff.



dessas egentliga grundval, klassifikationen av handskrifterna, vars vanskligheter han utvecklar med lika mycket lärdom som skarpsinne.

Jag skall emellertid först i största korthet redogöra för innehållet i nämnda, av honom utgivna dikt, enär kännedom därom är av en viss betydelse för den följande framställningen.

En ung och galant riddare har hört en ovanligt skön dam omtalas. I sällskap med några vänner spränger han av till hennes slott, besluten att vinna hennes gunst. Han mottages med all tidens höviskhet, men hans i sak eldiga och till formen sirliga kärleksförklaringar göra intet större intryck på husets härskarinna, som med stor fyndighet parerar hans ordfinter. Det enda han lyckas åstadkomma är att i ett obevakat ögonblick trycka en ring på hennes finger. Till sist ger han spelet förlorat och säger henne ett sorgset farväl, där hon sitter i sin trädgård bredvid en källa, på vars klara yta skuggan av hennes gestalt faller. Då hon lämnar honom ringen tillbaka, säger han, att han på stället skall skänka densamma åt den, som han älskar högst på jorden näst henne själv. Förvånad och väl även en smula pikerad frågar hon, hur detta skulle kunna gå till. »Jo, så här,» svarar han och låter ringen sjunka ned över skuggbilden i källan samt utropar: »Se, hon har tagit emot den!» Slagen av så mycken fintlighet och ståndaktighet, ger hon honom sin egen ring och lovar att bliva hans dam.

Angående sin första upplaga av dikten (år 1890) erinrar Bédier, att han ställt upp klassifikationen så, att handskrifterna bildade *två* huvudgrupper eller s. k. familjer (jfr. i princip typ 1 här ovan). Att i detalj följa hans framställning har jag ej ansett vara lämpligt, enär detta skulle upptaga alltför stort utrymme och det uteslutande är det principiella i frågan, som denna artikel avser att belysa (se dock noten å sid. 72). Emellertid hade en kritiker (Gaston Paris) anmärkt, att man i stället borde ställa upp ett stamträd med *tre* familjer (jfr typ 2). Bédier framhåller nu i sin andra upplaga, att det ena går för sig lika väl som det andra, allt beroende på om vissa uttryck skola anses som felaktiga eller riktiga läsarter; men han nöjer sig icke med detta utan visar, att åtskilliga andra kombinationer också äro möjliga eller åtminstone tänkbara. Bland annat framkastar han den eventualiteten, att en kopist kan ha tagit sig för att rätta en del felaktigheter i sitt original, vilket givetvis bringar hela proceduren i oreda, eftersom systemet uppbygges på grundval av felen, samt antager till sist den möjligheten, att författaren själv

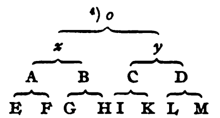
senare kan ha reviderat sin dikt, varigenom den malören skulle inträffa, att den handskrift, som vi anse som den minst tillförlitliga, helt enkelt skulle vara den bästa. Det är nämligen att märka, att nästan all den fornfranska litteraturen är senare omredigerad, av manuskriptredaktörer och andra, och det faller av sig självt, att ingen av dessa redaktioner i värde kan mäta sig med en av författaren företagen revision. Korteligen, han får på detta sätt fram ett flertal av klassifikationer, av vilka några äro lika mycket eller lika litet berättigade. Han framhåller därjämte, att en tredelningsprincip (se typ 2 och 3) i tillämpningen visar sig utgöra en högst tyrannisk regulator, som mekaniskt och obönhörligt normaliserar texten i en viss riktning, med eller mot utgivarens egen vilja, under det att tudelningen (se typ 1) däremot lämnar honom tillfälle att välja mellan den ena och den andra läsarten och därföre är vida mera tilltalande.

Innan jag går vidare, vill jag påpeka ett annat slag av möjligheter, som Bédier icke omnämnt men vilka bevisligen inträffat och som innebära rika uppslag till ytterligare komplikationer, nämligen att en avskrivare kan ha begagnat mer än *en* handskrift till underlag eller att en kroasering kan ha ägt rum på annat sätt. Ty det låter tänka sig, att man i ett kloster haft två manuskript av samma text; kopisten kan då i huvudsak ha hållit sig till det ena men tagit sin tillflykt till det andra, när det förra varit otydligt eller ofullständigt; han kan ha börjat med det ena men av någon anledning fortsatt med det andra eller bitvis måst välja detta senare, emedan det förra då och då icke varit tillgängligt o. s. v.

Och om man ville löpa linan fullständigt ut, skulle man, *teoretiskt* sett, kunna rikta ett verkligt dråpslag mot hela det Lachmann'ska systemet genom att resonera på följande sätt. Det finnes, kunde man säga, knappast något fall, där man säkert kan lita på det utslag, som fälles av de till eftervärlden bevarade handskrifternas majoritet. Ty den möjligheten föreligger nästan alltid, att majoriteten, om man återfunne alla de förlorade manuskripten, kunde förvandlas till minoritet — och de av utgivaren förkastade läsarterna skulle bli de riktiga. Emellertid föreligga alltid sådana vanskligheter i vår ofullkomliga värld, och det finnes intet annat att göra än att draga slutsatser av det, som i verkligheten är tillgängligt, blott man är på det klara med och erkänner, att det här icke är fråga om fastslagna fakta utan endast om sannolikheter.

Allt detta utgör ju för övrigt ytterligare stöd för Bédiers åsikt om klassifikationens osäkerhet.

Det intressantaste i hans framställning är emellertid följande. Han har undersökt ett åttiotal klassifikationer av utgivna franska texter och gjort den överraskande iakttagelsen, att nästan alla — 78 av 80 — utmynna i *två* huvudfamiljer och att även vardera av dessa förgrena sig i *två* underfamiljer samt var och en av dessa återigen i *två* grupper eller handskrifter, så långt antalet manuskript räcker. Renodlad skulle typen, under antagande att ett dussin handskrifter föreligga, alltså te sig så här[1]



Han säger, att om man icke vill tro på det underbara, så måste man anse, att denna mystiska tudelning tyder på något svårt fel i hela systemet, och med stöd av de med klassifikationen förenade vanskligheter, om vilka ovan talats, kommer han till det uppseendeväckande resultatet, att en hel mängd fornfranska texteditioner äro baserade på delvis felaktiga och vilseledande stamträd, och han frågar sig, på huru många texter inom andra språk — latin, grekiska och tyska o. s. v. — dessa anmärkningar äro tillämpliga.

Emellertid tillägger han, att nämnda arbete icke är platsen att verkställa en grundlig undersökning av detta ämne.

Då det nu är omkring tolv år sedan dessa uttalanden gjordes, men någon fortsatt utredning ännu icke hörts av, har jag ansett det icke vara opåkallat att upptaga Bédiers synpunkter till en närmare granskning. Vare sig de funderingar, åt vilka jag här nedan skall giva uttryck, förtjäna avseende eller icke, så kan det ju icke skada, att uppmärksamheten åter riktas på de intressanta spörsmål, för vilka ovan redogjorts.

Vad då först den omständigheten beträffar, att det alltid är vanskligt

[1] Bédiers första klassifikation påminner mycket starkt om denna typ; frånsett den omständigheten, att de av hans text *bevarade* handskrifterna icke äro så många, är enda skillnaden i schemat, att L och M saknas. Om den i ovan omtalade kritik föreslagna förgreningen kan man få en föreställning genom att i typ 4 stryka *y* och flytta upp C och D i jämnhöjd med *x* såsom av varandra oberoende.

att uppgöra en tillförlitlig och i övrigt tillfredsställande klassifikation, så bör det först som sist erkännas, att dithörande svårigheter, som visserligen icke varit för textcritici okända, blivit av Bédier klarlagda på ett sätt, som icke lämnar plats för några avsevärda invändningar. Men måhända vore det av intresse att ytterligare belysa dessa vanskligheter genom att något yttra sig om deras egentliga ursprung, d. v. s. de verkliga eller förmenta felaktigheterna i olika handskrifter.

Såsom Bédier vederbörligen framhållit, är det icke alltid lätt eller ens möjligt att avgöra vad som är fel eller icke fel i ett manuskript, än mindre vad som är en bättre eller sämre läsart. Denna svaghet beror helt enkelt därpå, att den vetenskapliga utvecklingen ännu icke hunnit så långt, att alla hithörande frågor kunna slutgiltigt avgöras. Så t. ex. säges i den passus i Le lai de l'Ombre (v. 608), då damen först upptäckte ringen på sitt finger, enligt ett manuskript att hon *s'esbahi*, d. v. s. häpnade, enligt ett annat att hon *s'esvanui*, d. v. s. svimmade. Bédier anser det senare vara att föredraga, emedan det bildar ett rikare rim (till *esfui*), men han medger, att det förra kan vara det riktigare, och från innehållets synpunkt tyckes mig så också vara fallet. Det är dessutom bekant, att en formellt sett bättre läsart ofta visat sig vara en senare förbättring av ett äldre, otympligare original; varvid emellertid alltid föreligger en fara för att betrakta en läsart såsom ursprungligare blott därför att den är klumpigare. Redan detta exempel torde sålunda vara tillräckligt för att visa, hur svårt det kan vara att bestämma sig för det ena eller det andra.

Emellertid torde även en del andra, av Bédier endast delvis eller mera i förbigående berörda och eljest ofta förbisedda omständigheter förtjäna att vid felaktigheternas bedömande tagas i betraktande, t. ex. den, att vissa för två handskrifter gemensamma fel icke alltid behöva ha samma källa utan kunna vara alldeles oberoende av varandra samt därför icke borde få inverka på klassifikationen. Så kunna två kopister, utan att ha någon beröring med varandra, på samma sätt tolka ett dunkelt ställe oriktigt eller på samma sätt skriva fel på samma ord, t. ex. genom förväxling av bokstäver, som äro varandra lika. Ett annat slags fel, som kan begås av två avskrivare, utan att de äro på något vis beroende av varandra, framkallas genom den företeelse, som kallas *bourdon* och som uppstår därigenom, att en versrad börjar t. ex. med orden »les sarrazins» och en annan rad längre ned inledes med samma ord. Det är då mycket

vanligt, att avskrivaren hoppar över till sistnämnda rad, varigenom en större eller mindre lucka uppkommer. Om detta kan hända den ene kopisten, kan det på samma ställe hända även den andre, men utgivaren är helt naturligt benägen att anse detta som ett fel, som tyder på en gemensam källa för ifrågavarande två handskrifter, i vilken nämnda lucka redan skulle ha förekommit. Samma är förhållandet i fråga om anticipationer mellan två närstående ord, t. ex. när en avskrivare sätter »mon manteau» i stället för »son manteau», därför att det senare ordet börjar på *m*, en företeelse som var och en kan iakttaga i sin egen skrivning.

Slutligen kan den rena slumpen enligt min mening spela utgivaren de mest fatala spratt genom att även i andra avseenden komma två av varandra oberoende kopister att förfara på likartat sätt. Klart är, att en utgivare icke gärna vågar basera någon viktigare slutsats på ett dylikt antagande, men erfarenheten visar, att slumpen såsom *allmän* faktor icke låter avvisa sig utan vidare. Därför att den är oåtkomlig, är den så mycket farligare. Såsom en kombination av slump och reflexion kan till sist anföras de tillfällen, då två av varandra oberoende men i jämförelse med andra skrivare mera kunniga eller mera vakna kopister kunna rätta samma uppenbara fel i sina original.

Emellertid övergår jag nu till den intressantaste punkten i hela frågan: den mystiska tudelningen. Bédier säger rent ut (sid. XXVII), att den visar, att man har att göra icke med faktiska omständigheter vid forntexters spridning utan i allmänhet med fenomen, som försiggå i utgivarnas hjärnor. Jag tror för min del, att den beror på båda delarna, d. v. s. att orsakerna äro dels *personliga*, beroende på textutgivarna, dels *faktiska*, beroende på yttre omständigheter vid spridningen, och skall indela min framställning därefter.

Vad då först de personliga orsakerna beträffar kunna vi väl, efter vad som ovan blivit anfört, icke förneka, att utgivarna ofta äro benägna att anse såsom fel vad som icke är fel samt på grund såväl härav som av andra omständigheter kunna förledas till en oriktig klassifikation. Därutöver synes emellertid Bédier såsom en bidragande anledning vilja framhålla, att de stötas tillbaka av den svåra situation, som uppstår genom en tredelning. Såsom han visar, blir nämligen utgivaren i ett sådant system slav under sin klassifikation i stället för att vara dess herre. Den text han får fram blir allt besynnerligare, han tvingas till rekonstruktioner, som alldeles strida mot hans åsikt — och han över-

ger till sist systemet samt övergår till tudelningen, som däremot lämnar honom fria händer att välja.

Även om sådant kan hava hänt en eller annan utgivare, är det dock svårt att tro därpå såsom någon allmännare företeelse, utan torde den ovan angivna orsaken, benägenheten att betrakta smärre olikheter såsom fel, vara den huvudsakliga och primära. Jag anser i varje fall, att hans motiv i grund och botten icke varit någonting annat än helt naturliga utslag av den vetenskapliga samvetsgrannheten. Om utgivaren t. ex. har att avgöra förhållandet mellan tre handskrifter A, B och C, som äro varandra mycket lika men — på grund av de rikliga tillfällen till felskrivning, som ovan omtalats — dock äro varandra något olika, så finner han det både riktigare och försiktigare, för att icke säga ärligare, att föra ihop de två, som stå varandra allra närmast, t. ex. A och B — och får härigenom en tudelning (jfr samma exempel från en annan synpunkt å sid. 79).

Riktigheten av detta resonemang är jag själv i viss mån i tillfälle att kunna intyga. Ty i den klassifikation av *Les Enfances Vivien*, som ingick i min gradualavhandling, förelågo icke mindre än fyra handskrifter (C^1, C^2, C^3, C^4), som voro varandra exceptionellt lika; men det var först efter en långvarig tvekan, särskilt på grund av fallets ovanlighet, som jag vågade mig på att uppställa dem som en fyrdelning och icke som den vanliga tudelningen, vars talrika förekomst icke undgått min uppmärksamhet, ehuru jag då ingalunda var medveten om dess utbredning i den omfattning, Bédier konstaterat.

I detta sammanhang har emellertid Bédier gjort en annan iakttagelse, som är intressant nog, nämligen att om textutgivarna i regeln följt itudelningssystemet, så ha deras kritici ofta nog i stället förordat tredelningen, men han tillägger, att det är tvivelaktigt, huruvida de senare skulle ha använt tredelningssystemet, om de själva hade utgivit texterna. Detta stämmer alldeles med min egen åsikt, att den som tränger till botten av saken, stöter på åtskilliga för två och två handskrifter gemensamma egenheter, som avskräcka honom från att ställa upp tre eller flera såsom alldeles oberoende av varandra, under det att den, som endast ägnar sin uppmärksamhet åt huvuddragen och så att säga betraktar saken utifrån — vilket givetvis icke hindrar honom att ofta nog vara mera klarsynt än den förre — är mindre benägen för en så detaljerad gruppering.

På grund av vad sålunda blivit framhållet, tror jag, att saken skulle kunna uttryckas så, att de okända faktorernas inverkan vid fornskrifters spridning varit så stark, att en utgivare mycket sällan vågar antaga, att mer än två och två manuskript varit av varandra oberoende.

Härmed har jag, såsom synes, icke velat taga parti för tudelarna, men min avsikt har varit dels att ytterligare förklara, vad som gjort dem benägna för ett sådant förfarande, dels att rättvisligen betona, att deras motiv varit de mest solida. Deras bästa försvar är för övrigt, att det i de flesta fall torde befinnas svårt eller omöjligt att bevisa, huruvida en tu- eller tredelning varit det riktiga.

Vad jag emellertid i denna fråga egentligen avser att framhålla, det är, såsom av det följande kommer att framgå, att jag icke tror, att denna benägenhet för tudelningssystemet hos utgivarna är tillräcklig för att förklara problemet, med andra ord att de icke ensamma äro skuld till den fatala tudelningen.

Jag övergår därför till de *faktiska* anledningarna till denna delning.

Låtom oss då först konstatera, att tudelningssystemet icke är alldeles utan undantag. Bédier har på sina 80 undersökta fall funnit två sådana, och förutom den av mig omnämnda fyrdelningen vilken ju är ett ännu starkare undantag, kan åtminstone ännu ett uppvisas, nämligen i H. Kjellmans edition av L'Ordre de chevalerie[1], där två tredelningar förekomma.

Det är därjämte att märka, att det i en del klassifikationer antages, att vissa handskrifter icke tillhöra någon förgrening utan äro *enstaka* kopior av äldre sådana, förlorade eller bevarade, enligt följande typ:

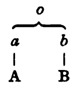
5) *o*
x A
|
B

Dessa fall skulle utan betänklighet kunna flerdubblas, ty om vi ha klassifikationen:

o
A B

så kan det aldrig visas, att den icke i stället bort vara:

[1] Studier i modern språkvetenskap, utg. av Nyfilologiska Sällsk. i Stockholm, VII (1920).



men väl är detta i åtskilliga fall det sannolikaste.

Undantagen från tudelningen äro alltså faktiskt taget icke så många, det bör erkännas, men de påpekade förhållandena äro värdefulla, emedan de ge utsikt till en naturlig förklaring. I varje fall ha vi sålunda konstaterat, att, enligt vad de uppställda stamträden hittills givit vid handen, manuskript i några, kanske många, fall avskrivits i 1 exemplar, i enstaka fall i 3, i ett fall i 4 men i det övervägande antalet fall i 2 exemplar. Vi göra oss då den frågan, varpå denna rikliga tudelning — frånsett utgivarnas benägenhet för ett dylikt system — kan bero?

Kanske skulle man a priori kunna svara, att det hela icke förefaller besynnerligare, än att det av varje skrivelse, som av en ämbetsman författas, finnes två exemplar, det ena det, som avgått till vederbörande, och det andra det, som stannar i verkets arkiv, men att det någon gång, av särskilda anledningar, kan finnas tre eller flera och av andra anledningar endast *ett* exemplar.

Men låtom oss lämna vår egen tid och söka förflytta oss till en längesedan förgången. Vi veta, att vad som skrevs på den tiden icke var några småbitar. Ett ganska gott exempel är Le lai de l'Ombre, vars lilla fyndiga anekdot, som kan berättas i några få rader, är uttänjd till en dikt på ett trettiotal trycksidor. Men att skriva av sådana alster var utan tvivel ett mödosamt och även i övrigt krävande arbete. Man får förlåta dåtidens människor, om de i regeln tyckte, att det kunde vara nog med två avskrifter, och endast i undantagsfall kostade på sig att taga tre eller flera samt då och då nöjde sig med blott *en* kopia. En bidragande omständighet var måhända, att jonglörerna, som drogo omkring på marknader och andra folkets eller de stores fester, vid pilgrimsorter och krigsläger, samt av uppläsningen där hade sitt levebröd, voro angelägna om att icke släppa sina dikter i konkurrenternas händer och därför ogärna utlämnade dem till avskrivning.

Såsom ytterligare stöd för den uppfattning, som ovan uttalats, vill jag göra följande motfråga: Varför taga vi, när vi hålla på att trycka något, i allmänhet korrektur just i *två* exemplar? Helt enkelt därför att normal omtänksamhet bjuder oss att av en så viktig sak försäkra oss

om det ena exemplaret såsom reserv, men att vi i regeln finna ett större antal obehövligt — och vi skola icke inbilla oss, att forna tiders människor voro i detta avseende mindre kloka än vi.

Till sist må framhållas, att om man icke hade att räkna med en sådan, naturlig knapphet — dels ursprunglig, dels senare uppkommen (se nedan) —, så skulle man icke kunna begränsa sig till att söka efter den av Bédier efterlysta tredelningen utan även böra fråga sig, varför fyrdelning är så ytterst sällsynt och varför det icke finnes klassifikationer med fem- eller sexdelningar o. s. v.[1]

Vad man för denna och åtskilliga andra frågors bedömande skulle önska, det vore att få utrett, på vad sätt utskrivandet av originalen och dessas kopiering egentligen gick till. Att avskrivandet huvudsakligen skedde i klostren, veta vi, men om arbetets detaljer saknas tillräckliga upplysningar. Det är väl antagligt, att författarna själva, såsom konstaterats i fråga om vissa tyska medeltidsskalder, icke alltid voro skrivkunniga, eller åtminstone icke i den grad, att de kunde utarbeta för andra läsbara handskrifter; flera omständigheter tyda nämligen på att skrivkonsten under medeltiden hade karaktären av ett yrke, som i allmänhet icke utövades av andra än dem, som hörde till skrivarskrået.

Min slutsats blir i varje fall, att tvåfalden icke är en sak, som bara spökar i utgivarnas hjärnor utan tvärtom i fråga om olika slag av skrifter och i långliga tider torde ha varit en naturlig, ledande princip, som i praktiken varit mera genomförd i forna dagar, innan tryckpressarna tillskapat den senare, alltmera mångynglande produktionen.

Därefter övergår jag till den andra *faktiska* anledningen till tudelningssystemets uppkomst.

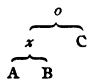
Det är allmänt bekant och har redan ovan antytts, att de handskrifter, som hittills bevarats till eftervärlden, endast utgöra en del av det antal, som en gång funnits, och vi veta, att nya manuskript upptäckas mycket sparsamt. Hur stor del som räddats undan glömskan och de

---

[1] Såsom en liten illustration — jag vill visst icke kalla det bevis — till den av mig förmodade, vanliga kopieringen i två manuskript må nämnas, att det fallit någon in under 1400-talet att omskriva Les Enfances Vivien på prosa. Originalet är förlorat, men vi ha kvar två avskrifter, som äro oberoende av varandra men sinsemellan mycket lika. Varför äro de just två? Antagligen därför, att originalet aldrig avskrivits i mer än dessa två exemplar.

förstörande faktorerna, är givetvis alldeles omöjligt att beräkna, men jag tror säkert icke man tar till för lågt, om man anser, att endast en bråkdel, som mer eller mindre understiger hälften, gått till eftervärlden.

Det ligger då inom området för en enkel sannolikhetsberäkning att draga den slutsatsen, att även *om* kopior ofta nog tagits i tre eller flera exemplar, så har man all anledning att i de flesta fall vänta sig räddandet av ett mindre antal än tre parallella avskrifter av samma källa. I huru hög grad denna faktiska omständighet kan ha givit anledning till tudelningen, undandrager sig visserligen varje bedömande, men *att* den haft en sådan verkan, kan anses såsom alldeles säkert. Och det är lätt att visa, vilka fatala följder den i vissa fall måste ha fått. Vi antaga t. ex., att en dikt förelegat i ett tiotal handskrifter men att endast tre av dessa, som vi kalla A, B och C, äro i behåll samt att dessa tre i verkligheten representera en tredelning. Om vi vidare antaga, att de tre, såsom helt naturligt är, härstamma från spridda delar av förgreningsnätet och betänka alla förändringar och vanskligheter, för vilka avskrifter äro utsatta, så skulle det vara underbart, om A förhölle sig till B precis som B till C. Utan tvivel finnas vissa drag, som t. ex. mera närma A till B än B till C, och följden blir att utgivaren tvingas till följande schema:



där vi sålunda genast få två tudelningar. I sådana fall måste det medges, att felet är metodens och icke utgivarnas.

Orsakerna till tudelningssystemet äro alltså enligt min mening dels och framför allt en i sig själv naturlig och av den tidens begränsade tekniska hjälpmedel skärpt sparsamhet med utförandet av avskrifter, dels förlusten av sådana manuskript, vilka, inom de grupper de tillhöra, skulle ökat antalet till tre eller flera, varjämte slutligen textutgivarnas återhållsamhet att icke utan synnerligen starka och sällan föreliggande skäl antaga en tredelning ytterligare gynnat tudelningssystemet och bragt detsamma till en viss överdrift. Naturligtvis är det min mening, att den ena av dessa anledningar föreligger i vissa fall, den andra i andra fall och att vi i vissa ha att räkna med en kombination av två eller tre utav dem.

Att avgöra, i huru hög grad utgivarna med orätt bidragit till systemets utbredning, är givetvis inte möjligt. Svårt är det också att bedöma, hur stor del av skulden som bör tillskrivas den Lachmann'ska metoden; Bédiers mening synes vara, att det är metoden, som förleder eller tvingar utgivarna till tudelningen och som därför närmast bär ansvaret för de fel, som begåtts. Huruvida man härav bör draga den slutsatsen, att metoden skall slopas, därom kommer jag att yttra mig här nedan.

Emellertid återstår i detta ämne ännu en hel del frågor att framställa och besvara, närmast denna: hur anser då Bédier, att man skall förfara vid utgivandet av en text? Man väljer, säger han, det manuskript, som man minst ofta är frestad att ändra, rättar däri uppenbara fel, som man skulle ha märkt, även om man blott ägt denna enda avskrift, rättar andra fel, som bli lika påtagliga genom jämförelse med andra handskrifter samt gör även ett fåtal andra ändringar, som icke äro alldeles nödvändiga och som man därför särskilt motiverar och kritiskt diskuterar, så att läsaren har tillfälle att själv döma. Valet av läsart bör i varje fall icke bero på en förut uppställd, mekanisk klassifikation utan på utgivarens omdöme, takt och klokhet samt framför allt på den vanskliga faktor, som kallas *smak*. Man upptager dessutom rikliga smärre varianter i noterna under texten.

Denna metod är, såsom man ser, icke i allo ny. Den överensstämmer till sin grundtanke med det kända förfarandet vid manuskript-editioner, varom jag i början talat, och det nya från *metodisk* synpunkt är, att de hittills förekommande, kortfattade anmärkningarna efter texten bli utvidgade till en mer eller mindre utförlig, resonerande avdelning.

Det bör i förbigående erinras, att ett stort antal av våra fornsvenska litteraturalster, t. ex. riddardikter och krönikor, äro utgivna enligt detta system, ehuru anmärkningarna efter texten vanligen endast innehålla några knapphändiga varianter och att sådana saknas under textsidorna. Denna metod har t. ex. R. Pipping i sin edition av Erikskrönikan förbättrat och fullständigat därhän, att han i noter under texten angivit varianter av nästan alla ord — ett rätt så omständligt men särdeles nyttigt och därför praktiskt tillvägagångssätt —, varjämte han utarbetar en särskild, utförlig kommentar.

Man skulle kunna säga, att det karakteristiska i Bédiers metod ligger däruti, att han icke gör anspråk på att avgöra de svårare frågorna utan tillsammans med läsaren diskuterar de olika möjligheterna för deras

lösning — en självkritisk för att icke säga raffinerat kritisk ståndpunkt, som dock synes mig mera sympatisk än ändamålsenlig.

Vidare kan man fråga sig: vad har då Bédier åstadkommit med sitt alltid i och för sig skarpsinniga och intressanta inlägg? Jag tror, man kan svara, att han, vad det romanistiska området beträffar, antagligen för långliga tider gjort slut på utgivandet av normaliserade texter. Däremot tror jag icke, att hans angrepp på klassifikationen, så nyttigt hans påpekande av dess vanskligheter än må vara, leder därhän, att den hädanefter kommer ur bruk, utan anser, att man av den Lachmann'ska metoden åtminstone bör bibehålla detta moment såsom fortfarande användbart och värdefullt.[1] Uppställandet av en klassifikation såsom en ren ordningssak, innan man bestämmer sig för huvudmanuskript, torde nämligen även för framtiden visa sig nödvändigt, ty man tager knappast en god handskrift, såsom Bédier säger, utan att ha noga jämfört den med de andra, och man rättar näppeligen några fel i den ena med tillhjälp av läsarterna i den andra utan att ha sett efter, i vilket förhållande de stå till varandra.

Visserligen går Bédier till sist så långt i upplösande riktning, att han säger, att det på det hela taget är likgiltigt, om utgivaren i tvivelaktiga fall väljer sina läsarter illa eller bra, blott han tydligt säger ifrån, varför han handlat på det ena eller det andra sättet. Men denna hans käckhet att draga de yttersta konsekvenserna av det nya systemet behöver väl ändå icke tagas alldeles efter orden.

Emellertid får man hädanefter, synes det mig, i fråga om klassifikationen vara mycket mera kritisk och försiktig än förut, särskilt på det sätt, att man uttryckligen, där någon tvekan kan råda, betecknar den som hypotetisk eller nöjer sig med en skizzering av stamträdet, vilken dock i tvivelaktiga fall kan tjäna till ledning och kontroll. Man får med andra ord söka att mjuka upp de stränga Lachmann'ska principerna. Det torde för övrigt redan förut ha varit en känd sak, att ingen klassifikation kan uppställas så, att den icke ger anledning till invändningar, och detta beror givetvis på de vanskligheter, som Bédier så skarpsinnigt har framhållit och som, enligt vad vi sett, kunna ytterligare exemplifieras.

Den slutsats jag kommer till i denna punkt är alltså, att man av den

[1] Metoden i dess helhet torde fortfarande vara användbar i de fall, då man har anledning förmoda, att endast ett fåtal handskrifter av texten gått förlorade, och alldeles osannolikt är det väl ej heller, att den en dag kan stå upp i förbättrad gestalt.



Lachmann'ska metoden bör bibehålla åtminstone en modifierad klassifikationsprocedur.

Ännu återstår dock en fråga att besvara, som ingalunda är den minst viktiga. Om man nämligen måste ge Bédier rätt så till vida, att en detaljerad klassifikation alltid är mer eller mindre osäker och att en på grundval därav normaliserad text kan innehålla en del oriktigheter, så frågar man sig icke utan oro, hur mycken skada den gamla metoden hittills kan ha åstadkommit inom språkforskningen? Om man helt allmänt och med sträng begränsning till det romanistiska området skulle försöka att svara något på denna vittutseende fråga, så tror jag dock, man skulle våga säga, att skadan icke behöver vara alltför svårartad.

Ty visserligen kunna normaliserade texter innehålla rena felaktigheter, men det är väl knappast troligt, att man av dessa dragit viktigare och mera genomgripande slutsatser. Jag menar, att om en allvarlig forskare skall undersöka en betydelsefullare företeelse och i en normaliserad text finner t. ex. ett rim, som för hans ändamål är av vikt, så stöder han sig icke på den där upptagna läsarten utan att undersöka, i vilka handskrifter hans belägg förekommer och av vilken beskaffenhet dessa manuskript äro. Med andra ord: även om där finnes oriktigheter, så äro de icke alltid till sina följder farliga; några kunna ju för övrigt praktiskt taget vara alldeles betydelselösa.

Det är vidare klart, att de normaliserade texterna dessutom innehålla åtskilligt, som, även om det icke funnits i samma form i originalet, likväl icke kan anses innebära direkta oriktigheter utan närmast äger karaktären av hypoteser. Fråga är emellertid, om icke en välfunnen hypotes — blott den överensstämmer med vad som *kunnat* stå i originalet — kan vara värdefullare än en faktisk otydlighet i ett medelmåttigt manuskript. I varje fall bör erkännas, att även de normaliserade texterna gjort de romanistiska studierna stora tjänster.

Dessutom har jag att på den uppkastade frågan svara något, som till en början kan synas rätt så egendomligt, men likväl måste äga sin giltighet, nämligen att situationen till stor del räddats just genom det ovan omtalade tudelningssystemet. Ty det är givet, att om man får uppdela såväl huvudmanuskripten som de sekundära handskrifterna i två grenar, då behöver man icke låta tyrannisera sig av klassifikationen, utan den med lärdom och takt och smak utrustade utgivaren kan välja det ena och förkasta det andra, allteftersom det faller sig. Om däremot

tredelningen varit en genomgående företeelse, så hade texterna framställts efter majoritetsprincipen, och skadan hade varit vida större.

Ja, den normaliserande textutgivaren skulle kunna använda Bédiers egen argumentering och säga: Så här såg originalet ut enligt *min* mening, men en annan mening kan vara lika riktig, och det står den kritiske läsaren fritt att ur handskrifterna utläsa den text, han anser vara den ursprungliga.

Endast i de fall, då den normaliserade texten uppträtt med anspråk, som ville den säga, att så och så såg originalet ut och icke annorlunda, är den bestämt förkastlig och skadlig, ty då har den påstått sig kunna lösa en uppgift, som är i sig själv olöslig och som kan jämföras med försöket att rekonstruera bilden av ett träd, när man blott känner några få av dess yttersta grenar. Jag tror därför, att man trots allt icke behöver taga Bédiers inlägg alltför hårt.

Till sist måste jag emellertid säga, att jag i ett avseende erfarit en viss missräkning vid läsningen av hans uttalanden i detta ämne. Det synes mig nämligen, att hans argumentering bort leda därhän, att den enda fullt tillfredsställande metoden för fornskrifters utgivande är den, som blivit tillämpad av Feilitzen och Wahlund i deras edition av Les Enfances Vivien. De ha nämligen in extenso tryckt av de fyra huvudmanuskripten och placerat dem sida vid sida på ett sådant sätt, att olikheterna bli i ögonen fallande, varjämte de övriga handskrifternas varianter på det noggrannaste angivits i noterna. Må vara, att en sådan edition icke är möjlig att i någon större utsträckning efterbilda, bland annat på grund av de stora omkostnaderna, men den är dock den i princip mest rationella.

Med ovanstående uppsats har jag, utom i fråga om klassifikationens behövlighet, icke velat direkt polemisera mot Bédier — hans utredning är ju för övrigt icke avslutad —, utan min avsikt har varit att ytterligare belysa orsakerna till att ett sådant inlägg som hans förr eller senare måste komma till stånd och samtidigt söka bedöma den räckvidd, som rättvisligen bör detsamma tillerkännas.

Klangeffekter i modern franska.

Av

Alfred Stenhagen.

Le langage sort d'un fond populaire.
Anatole France.

Under min läsning av fransk litteratur har jag tecknat mig till minnes åtskilliga alliterationer och andra verkningsfulla sammanställningar av ord och bokstäver. Jag har även fäst mig vid några barnkammarord och hypokoristiska bildningar. Dessa fall av vad jag kallar klangeffekter har jag sammanfört i denna lilla uppsats. Det faller av sig självt, att jag härvidlag inte avsett någon fullständighet och inte heller kunnat åstadkomma en sådan, då ju dylika bildningar allt fortfarande göras och jag förmodligen endast stött på en ringa bråkdel av dem. Min uppsats är därför bara ett blygsamt kåseri över en företeelse, som blott i förbigående omnämnes i lexika och grammatikor.

Alliteration är ett av de många medel en författare använder för att åt sina ord skänka större kraft och eftertryck. Är nu denna alliteration väl avvägd och lämpligt placerad, förlänar den dessutom åt satsen, både i vers och prosa, en harmonisk avrundning. Denna språkliga företeelse är ju speciellt germansk. Alliteration är ett uddrim, som träffar stamstavelsen, och i franskan med sina mera ändelsebetonade ord, såsom i romanska språk i allmänhet, måste därför alliterationen träda tillbaka för rim och assonans. Men det oaktat förekommer dock i franskan i viss mån detta bokstavsrim, och en sammanställning som *bel et bien* är ju en regelrätt alliteration. Denna *flos orationis* odlas och omhuldas inte i samma utsträckning av franska författare. Man torde kunna säga, att den realistiska skolans män göra ett sparsammare bruk av detta stilmedel än de som företräda romantiken. Dessa vilja därigenom fastslå vissa visdomsord, väl värda att ihågkommas. Denna *flos orationis* blir då för dem vad Rostand i Chantecler kallar *une fleur de folk-lore.*

De romerska författarna voro inte främmande för denna lek med bokstäver. Från Miles gloriosus, där dylika exempel överflöda, och där Plautus visar sig som en sannskyldig Rostand, må anföras:

Ei nos facetis fabricis et doctis dolis
Glaucumam ob oculos obiciemus.

Andra fall äro det av franska författare, speciellt François Coppée, citerade *urbi et orbi* — *la bénédiction du pape: urbi et orbi*, Émile Souvestre, Un philosophe sous les toits, sid. 186 — eller *fex urbis, lex orbis*, detta uppvisande för övrigt både rim och alliteration, anfört av Victor Hugo i Les Misérables och enligt honom yttrat av den helige Hieronymus. — Deras efterföljare på gallisk mark fortsatte i samma spår. Det mest typiska exempel på alliteration torde vara den bekanta versraden hos Racine:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

Och Rabelais skrev: *Au son de ma musette mesuray les musarderies des musards*. Härom säger Anatole France i Les Annales 1911, sid. 17 (= Les Annales politiques et littéraires): *Parfois, c'est le son des mots qui l'excite et l'amuse comme une mule qui court au bruit des grelots. Il se plaît à des allitérations puériles*. Men fastän Anatole France i denna smått överlägsna ton talar om sin höge lärofader, gör han dock sig själv skyldig till samma sak. I La Révolte des Anges, sid. 300, läser man: *En ce monde, dit Arcade, en ce monde qu'on appelle monde, bien qu'il s'y trouve moins de choses mondes que de choses immondes. . .* Och även Voltaire, den tredje i det celebra klöverbladet, nedlåter sig till en alliteration, som han emellertid senare tycks ha ångrat. I sin komedi Nanine, akt III, scen 8, skriver han:

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Här blir det rent av för mycket, och Larousse kallar denna versrad: *un vers malheureux*. Denna vers ändrade sedan Voltaire till:

Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.

Här må ock erinras om den från 1700-talet bekanta versraden:

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Efter dessa allmänna anmärkningar vilja vi övergå till mera speciella fall. —

I svenskan kan alliterationen vara upplysande dels för ett ords äldre uttal, dels för ett ords betydelse. När de båda orden *korn* och *kärna* sammanställas, visar denna alliteration, att *kärna* en gång uttalats med gutturalt *k*. Något sådant kan inte förekomma i franskan. *Faudra que ça cesse ou que ça casse*, Les Annales 1903, sid. 336, uppvisar ett haltande rim. Något annat kan inte framgå av den sammanställningen, ty *c* hade ju för århundraden sedan upphört att uttalas som *k*. För konsonanternas vidkommande torde således inga upplysningar kunna vinnas genom alliterationen. Möjligen torde den kunna angiva ett ordspråks ursprungliga lydelse. Det heter *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise*. I stället för *se brise* får man ibland se *se casse*. Detta senare ord är kanske på grund av alliteration med *qu'à la fin* den ursprungliga. Men rimmet, oavsett naturligtvis slutrimmet i vanlig poesi, har däremot en och annan lärdom att lämna. *Ils demandent de l'obscène plutôt que de l'Ibsen*, François Coppée, Mon franc parler I, sid. 120, är upplysande för uttalet av *Ibsen*, och i *net comme torchette*, François Coppée, Contes tout simples, sid. 132, får man veta, hur *net* uttalas. För kuriositetens skull vill jag anföra ett par versrader, som också kunna antyda uttalet. Les Annales 1903, sid. 27:

Par le bois de Djinn où s'entasse de l'effroi,
Parle, bois du gin ou cent tasses de lait froid.

Härom säger Adolphe Brisson: «Il (= Banville) applaudirait presque à ce distique, créé par la fantaisie d'Alphonse Allais.»

Sällsynta ord kunna också leva kvar tack vare alliteration eller rim. I svenskan förekommer t. ex. ett ord *rör*, vars betydelse nu är fördunklad, men som får ljus över sig genom uttrycket *rå- och rörshemman*. Så även i franskan. Det gamla ordet *prou* lever kvar tack vare förbindelsen med *peu*, och vet man inte, vad *prou* ursprungligen betydde, får man upplysning härom genom dess motsättning mot *peu:* Claude Vignon, Une Parisienne, sid. 252: — *Les théâtres?* — *On y va peu ou prou*. Det franska substantivet *la lame* är ju ett vanligt ord med vanliga betydelser. Men att det också betyder stenplatta, som täcker en grav, får man veta genom ett citat av Anatole France i L'Orme du mail, sid. 320: *Enfin, comme on disait au temps de la reine Marguerite:*

Elle est sous lame,
Dieu ait son âme.

Äldre former av ett ord förekomma naturligtvis i gamla rim och ramsor:

Neige que donne février
Met beaucoup de bled en grenier,

Les Annales 1903, sid. 84.

I förbigående må nämnas, att Anatole France, som älskar gamla former, använder formen *bled.*

Alliteration. — När Anatole France talar om den ovannämnda alliterationen hos Rabelais, fattar han denna term i den något ytliga bemärkelsen av ett sammanställande i samma sats av ord, som alla börja med samma konsonant. En sådan alliteration är ett jonglerande med ord och bokstäver och kan, om det drives för långt, med rätta förtjäna tillläggsordet *puérile,* som Anatole France säger. Som exempel härpå skall jag be att få anföra en hel sonett, där varje ord börjar med *p.* Denna *sonnet-tautogramme* lyder:

Par plusieurs points Paris peut passer pour parfait:
Palaces, parcs peuplés, ponts, passages pratiques,
Pavillons pomponnés pour pauvres prolifiques,
Partout puissante paix, plaisirs, pompes, progrès!

Paris... preux paladin paré, pimpant, propret,
Paris... pur paradis pour passants pacifiques,
Parterres parfumés, promenoirs poétiques,
Paris... passé, présent, plus-que-parfait, plaît... plaît...

Palerme, Pompéi, pâtissez, piteux princes...
Pâtissez, périssez, pestez... pâles provinces...
Paris... Pan! Patatras!... Pardon... Pourquoi Paris?.

Paris? ... Pouah! ... Pitié!... Pur poison! Piment! Poivre!
Perfide, périlleux, purgatoire... permis,
Paris pour petits pieds... Paris... pour parents pauvres.

Les Annales 1924, sid. 520.

I detta konststycke är det ju både rim och i någon mån reson. I sista terzetten ha emellertid krafterna svikit den anonyme författaren, och han har låtit *Poivre* rimma med *pauvres.* Men även författare av

rang ha låtit sin lätthet att kasta boll med ord förleda dem till dylika *tours de force*. Edmond Rostand låter Chantecler i akt III, sid. 169, säga:

Oui. Coqs affectant des formes incongrues,
Coquemars, Cauchemars, Coqs et Coquecigrues,
Coiffés de cocotiers supercoquentieux. . .
— La fureur comme un Paon me fait parler, Messieurs!
J'allitère. . .

Och sedan fortsätter han, hänförd av sin alliterationsförmåga, med 18 versrader, där inte mindre än 37 ord börja med *co*. Detta är emellertid bara en lek med ord. På alliteration som stilistisk prydnad måste ställas större anspråk.

I Grammaire historique de la langue française, IV, sid. 478, säger prof. Nyrop, att alliterationen vanligen sammanställer synonymer eller uttryck, som komplettera eller förklara varandra. Man torde kunna tilllägga: eller utgöra varandras motsats. Bör den inte också vara avsiktlig? Under sådana förhållanden skulle man kunna sätta i fråga, huruvida ett sådant uttryck som *tôt ou tard* är en verklig alliteration. I alla händelser gör denna sammanställning eller en sådan som *fleurs et fruits*, där orden infinna sig av sig själva, ett mycket svagare intryck än *pieds et poings*, där man märker avsikten och därmed förnimmer en fläkt av poesi. Sätt in *mains* i stället för *poings*, så har man den rama prosan.

Jag ber nu att få anföra några exempel på alliteration. De äro tagna direkt ur litteraturen. I ett par fall ha mina anteckningar om deras källa förkommit. Där de äro tagna ur lexikon, är detta angivet.

Ponsard, L'honneur et l'argent, sid. 3: *C'est bel et bon;* Jules Claretie, La vie à Paris 1884, sid. 336: *La diarrhée était bel et bien le choléra;* Annales 1910, sid. 226: *Ces taudis improvisés de bric et broc;* Annales 1904, sid. 397: *A trente ans il faut que le cœur se brise ou se bronze; De broc en bouche* (lexikon); Anatole France, La Révolte des Anges, sid. 182: *Une société qui ne connaît ni bourse ni banque;* Renan, Pages choisies, sid. 54: *Par des considérations de bourse ou de boutique;* Annales 1903, sid. 300: *Nous prenons tout, bourre et balle, ou à peu près;* Annales 1913, sid. 516. . . *et font rouler pêle-mêle en boule et en bouillie. . .*; *De but en blanc* (lexikon); Annales 1911, sid. 537: *Nous sommes à chien et à chat*

avec mes collègues; Erckmann-Chatrian, Contes populaires, sid. 104: *Ni chien ni chat ne reparaissaient plus jamais;* Hector Malot, Sans famille, sid. 55: (skolupplagan): *Le soleil lançait des rayons chauds et réconfortants aussi bien pour le cœur que pour le corps*[1]*;* Jules de Carné, Un homme chauve, sid. 84: *demander à cor et à cris la masse du ton;* Paul Albert, La littérature française, II, sid. 304: *La pièce qui clôt et couronne cette période;* Barbusse, La Clarté, sid. 289: *aimer, c'est la même chose que connaître et comprendre;* Maeterlinck, L'Intelligence des fleurs, sid. 240: *Entre la chute et le choc, elle a du temps de reste;* Contes de fées (Perrault), sid. 157: *Quand Avenant servait carpe et corbeau;* Maxime Formont, Perversités, sid. 64. *Elle flirtait avec des Desgenais crispés et cruels;* Les femmes du jour, avril 1886: *On se figure que les actrices sont des ci, sont des ça;* François Coppée, Mon franc parler, II, sid. 85: *D'abord et d'une, comme disent les bonnes gens; D'ores et déjà;* Annales 1924, sid. 603.: *les apparences, les dehors et les décors;* Annales 1912, sid. 531: *Le soldat qui affronte le feu et le fer;* Barbusse, La Clarté, sid. 106: *On continua la marche sans fin et sans fond;* Annales 1908, sid. 54: *Un livre où, forme et fond, tout sera de lui, de lui seul;* Charles de Moüy, Mademoiselle de Valgenseuse, sid. 189: . . . *de vivre comme un dévot ermite et de ne regarder ni femme ni fille en son chemin;* Jules de Carné, Un homme chauve, sid. 11: *Fin et fort, clair et coloré, tels sont les grands principes;* Gaston Paris, Penseurs et Poètes, sid. 227: *L'aile «frêle et farouche» d'un beau papillon tremblant;* Catulle Mendès, La Princesse nue, sid. 59: *O gorge, si fraîche et si frêle;* Théophile Gautier Fils, La Baronne Véra, sid. 23: *Un luxe fiévreux et factice;* Barbusse, La Clarté, sid. 156: *On sort dans un chaos de fracas et de flammes;* Les dangers de la passion du jeu, Paris 1793, sid. 107: *mais jetant feu et flammes contre la Baronne;* Annales 1906, sid. 185: *Ton livre est ferme et franc;* Annales 1908, sid. 513: *femmes et fourrures changent et changeront tôt et souvent;* Barbusse, La Clarté, sid. 143: *Toute cette vie noie la flamme et l'acier et se referme et se reforme comme la mer;* Balzac, Les Parisiens en province, sid. 18: *Gaudissart était un homme de trente-huit ans, gros et gras;* Annales 1911, sid. 563: *Le pavé était gras et glissant;* Annales 1904, sid. 363: *Notre république des lettres où chacun est jugé et jaugé à sa valeur;*

[1] Sid. 13: *les langes et les linges.*

Annales 1911, sid. 498:

Jeune et jolie,
Remplie de larmes aux yeux,
Jeune et jolie,
J'viens vous faire mes adieux;

Richepin, La Glu, sid. 73: *Il était petit et trapu, les épaules trop larges et lourdes;* Lemonnier, Au cœur frais de la forêt, sid. 161: *Le fer s'abattait, mousse et mouillé d'avoir frappé dans le sang vert;* Richepin, La Glu, sid. 9: *Elle était maigriote et mièvre;* Paul Bonnetain, L'Impasse, sid. 183: *N'avait-il pas demandé que les marsouins et mathurins eussent droit à l'antiseptique;* Jules Lemaître, Impressions de Theâtre, sid. 86:*... à savoir les «mœurs et maximes» des Turcs;* Ernest Daudet, Pervertis, sid. 18: *Le jeune baron de Jussac se dépensait en adorations muettes et mystérieuses;* Barbusse, La Clarté, sid. 8: *elle a une grande bouche qui remue et rumine la douleur; monts et merveilles* (lexikon); Leblanc, Arsène Lupin, sid. 118: *Arsène Lupin qu'un hasard propice lui envoyait pieds et poings liés;* Paul Bourget, Un homme d'affaires, sid. 240: *J'allais jusqu'à leur cacher que je m'occupasse peu ou prou de la littérature moderne;* Annales 1911, sid. 542: *Sans rien en lui qui pèse ou qui pose;* François Coppée, Les vrais riches: *Peur et plaisir;* Annales 1906, sid. 150: *Une chopine prise à un qui vendait le vin à pot et à pinte;* Annales 1906, sid. 282: *Ce grand concours qui, je l'espère, vous apportera plaisir et profit;* Maxime Formont, Perversités, sid. 239: *... exquises de grâces, peintes et poudrées;* Charles de Moüy, Mademoiselle de Valgenseuse, sid. 13: *Un tour romanesque qui l'exposait à beaucoup de périls et de peines;* Adrien Chabot, Un Parvenu, sid. 105: *Je n'ai ni plaisir ni peines à vous confier;* Barbusse, La Clarté, sid. 152: *Je traverse les ruines d'une gare, pierre et poutres;* Annales 1924, sid. 247: *Pincés et punis, ils n'expriment qu'un regret;* ib., sid. 247: *Ceux qui s'y exercent ne soupçonnent point les périls et les pièges;* Theophile Gautier Fils, La Baronne Véra, sid. 36: *Grandes et petites l'assaillirent avec toute sorte de quolibets et de questions;* Romain Rolland, Jean Christophe, La nouvelle journée, sid. 34: *Rien de raide ou de rogue;* Victor Hugo, Ruy Blas, akt I, scen 3: *Qui vit, seul et superbe, enfermé gravement...;* Annales 1924, sid. 229: *Il trouva sa femme saine et sauve;* Lemonnier, Au cœur frais de la forêt, sid. 161: *Une chanson chantée à tue-tête;* Barbusse, La Clarté, sid. 228: *Tous ces*

buveurs crient à tort et à travers; ib., sid. 278: *les ténèbres et les terreurs;* Annales 1907, sid. 291: *Une réforme qui va au fond des choses et qui touche le tuf.* *Être à tu et à toi* (lexikon); Anatole France, La Révolte des Anges, sid. 28: *Mais de l'animal qu'il cherchait il n'avait encore ni vent ni voie;* Ponsard, L'honneur et l'argent, sid. 9: *Je n'ai pas comme vous voitures et valets.*

Ibland kan man träffa på både alliteration och rim; Annales 1906, sid. 143: *Ses cheveux, fous et flous, venaient jusqu'à mes lèvres —.*

Hit torde också kunna föras, ehuru kanske med mindre anspråk på verklig alliteration, några andra sammanställningar; Maxime Formont, Perversités, sid. 262: *Un cestino de fleurs et de fruits;* Richepin, La Glu, sid. 204: *Les arbres mi-partie feuille et fleur;* Barbusse, La Clarté, sid. 19: *Il va et vient dans sa cage;* Souvestre, Un philosophe sous les toits, sid. 123: *Mais tôt ou tard les journaux seront ouverts.* Man kanske också kunde räkna hit sådana sammanställningar av ord eller med varandra förbundna ord, vilkas ursprung är dunkelt och som kanske ha alliterationen i förening med växelljud att tacka för sin uppkomst; Albert Delpit, Belle-Madame, sid. 361: *Elle riposta du tic au tac;* Richepin, La Glu, sid. 9: *Ce n'est pas ça qui lui eût donné le tic-tac dans la poitrine;* ib., sid. 141: *Le frôlant presque ric à rac;* Richepin, L'Aimée, sid. 35: *Je pénétrai chez le bric-à-brac.* Ordet står här i samma betydelse som *marchand de bric-à-brac.* Ett sådant ord är väl också *trictrac.* I Les Annales 1913, sid. 156, sammanställer Yvonne Sarcey *chevaux et jockeys* och, som dessa ord stå i omedelbart sammanhang med *boule et bouillie,* torde man kuna fatta dem också som alliteration. Victor Hugo visar i Les Misérables, I, sid. 294, 299: *Comment Jean peut devenir Champ* genom dialektal inverkan: *Il va en Auvergne. De Jean la prononciation du pays fait chan.* Ett annat ställe i samma arbete, I, sid. 393, lämnar bevis på att man i vissa folklager inte är så nogräknad med uttalet av *ch* och *j*; *On introduisit Chenildieu... Ses compagnons du bagne l'avaient nommé je-nie-Dieu.*

Ibland uppradas efter varandra samma ord med olika avledningsändelser. Som de på sätt och vis fullständiga varandra, torde även de kunna kallas allitererande. George Sand, François le Champi, sid. 195: *On ne paie pas dans nos pays, et vous n'avez droit sur passière, passerelle, passerette ou passerotte;* Annales 1907, sid. 383: *de profondes cavées où foisonnaient rus, ruisseau, ruisselets;* Balzac, Les Parisiens en Province,

sid. 21: *Mais je leur promets tant de belles choses que je ne sais pas, ma parole d'honneur, comment les globules, globistes, globards ou globiens feront pour les réaliser.*

En annan sammanställning göres ibland av ett enstavigt eller bara för örat enstavigt ord och ett tvåstavigt, då det förra allitererar med senare halvan av det tvåstaviga. Verkan härav blir då densamma som vid alliteration mellan två enstaviga ord. Anatole France, M. Bergeret à Paris, sid. 120:. . . *et le monstre tend le col au licou;* Annales 1907, sid. 290: *la chasse tient toujours la corde et le record;* ib. 1900, sid. 119: *Voulez-vous que j'attende d'être vieux et envieux;* Halévy, La famille Cardinal, sid. 30: *de vieux couloirs délicieux avec un tas de coins et recoins.* Andra sammanställningar i den stilen äro: Perrault, Contes de fées, sid. 114: *La belle princesse se mira et s'admira elle-même;* Cherbuliez, Le roman d'une honnête femme, sid. 211: *Un fossé, une barrière... comparaison n'est pas raison;* ib., sid. 213: *Oui, débattre et rebattre, voilà la vie!;* Catulle Mendès, Rue des Filles-Dieu, 56, sid. 112: *Cet homme, dans le miroir, apparu et disparu, c'était l'assassin lui-même;* Barbusse, La Clarté, sid. 63: *Il fait des gestes et enfonce et défonce du poing son chapeau;* ib., sid. 44: *Ils sont à la fois en ordre et en désordre;* Annales 1924, sid. 224: *Étonnez-vous, dès lors, que la fille de Grévy ait voulu épouser le chanteur — enchanteur.*

Stundom kan en författare, för att skänka läsaren en åskådligare och färgrikare bild av det han vill framställa, mitt i prosan infläta ord, vanligen adjektivattribut eller verb, som rimma med varandra, och på så sätt riktigt inpränta i den läsandes minne de olika moment, som ingå i en beskrivning. Victor Hugo har gjort ett flitigt bruk av denna metod. Les Misérables, IV, sid. 305: *Il faut que jeunesse se passe et que vieillesse se casse.* Denna tanke är kanske dock inte av honom själv, utan ett gammalt ordspråk. Anatole France, La Rôtisserie de la reine Pédauque, sid. 151: *Leur maître, un jeune gentilhomme, courtaud et rougeaud;* Anatole France, Le lys rouge, sid. 118: *Le gouvernement apparent, composé de pauvres diables piteux, miteux, marmiteux* et *calamiteux;* Victor Hugo, Les Misérables, I, sid. 257: *Elle était sèche, rêche, revêche, pointue, épineuse, presque venimeuse;* ib., III, sid. 5: *Cet être braille, raille, gouaille, bataille;* ib., IV, sid. 388: *On s'y évertue, on s'y destitue, on s'y prostitue, on s'y tue, on s'y habitue!;* ib., III, sid. 289: *Jondrette fait son emplette;* ib., IV, sid. 467: *Buvard, bavard.* (de båda sista exemplen vid

överskrifter på kapitel); Cherbuliez, Ladislas Bolski, sid. 20: *dans nos expéditions diurnes ou nocturnes;* George Sand, François le Champi, sid. 220: *Je vous jure bien ma foi et ma loi;* Daudet, Les rois en exil, sid. 296: *mon droit, mon roy;* François Coppée, Les vrais riches, sid. 31: *Très fané et très vanné;* Annales 1911, sid. 507: *elle lui conte un tas de gentillesses, jabote, popote, clapote;* Balzac, Les Parisiens en Province, sid. 54: *des gens sans aveu, sans feu ni lieu;* Catulle Mendès, La Princesse nue, sid. 51: *avec un grincement de soie lisse qui glisse;* Barbusse, La Clarté, sid. 6: *elle (la lampe) éteinte, sue l'essence et pue*; ib., sid. 122: *on voyait les cadavres de deux officiers, troués et cloués autour d'une table;* ib., sid. 149: *Les ruelles — qui s'écrasent et s'évasent;* Halévy, La famille Cardinal, sid. 87: *le moment d'effleurer la glace sans laisser de trace;* Annales 1901, sid. 281: *il en abuse, il les use;* ib., 1924, sid. 225: *Quand je parle de ma paresse, je suis comme à confesse;* ib., 1911, sid. 169: *Tout passe, tout casse, tout lasse;* ib., 1911, sid. 110: *Paresse et sagesse;* Lavedan, La Haute, sid. 195: Je *suis une honnête fillette, sage comme une image.*[1]

Att anföra exempel på rim och alliteration i ordspråk och allehanda talesätt torde vara av föga intresse. Sådana fall som *à force de forger on devient forgeron* äro ju allbekanta. — Jag skall endast tillåta mig att anföra ett enda, eftersom Anatole France angiver dess upphovsman. I Le petit Pierre, sid. 184, läser man: *Gai comme un papegai, dit Rabelais.* Den vanliga lydelsen är ju annars: *gai comme un pinson.*

Vokalväxling. — Att ett ombyte av vokal i några ord av typen *sicksack* förekommer även i franskan, är bekant. Huruvida åter detta vokalbyte beror på germanskt inflytande, är en omstridd sak, se Nyrop, Gr. hist. de la langue fr., III, sid. 21. Det förefaller mig, som om den franska språkkänslan vore tillfredsställd, bara ett ombyte av vokal äger rum, likgiltigt sedan, i vilken följd vokalerna ordna sig. Detta synes framgå av följande exempel. Victor Hugo, Les Misérables, IV, sid. 190: *c'est mon dogue, ma dague et ma digue.* Det är ett vokalbyte, men ingen germansk avljudsserie, och det fastän *ma digue* här betyder hustru och således borde gå före både dolken och hunden. Andra likartade fall förekomma. Les Misérables, II, sid. 367: *Je connais les trucs, les trocs,*

[1] Lemaître, Impressions de théâtre, sid. 230: *Froufrou s'habille, babille, brille et froufroute.*

les trics et les tracs; Gustave Droz, Monsieur, Madame et Bébé, sid. 301: *le fourreau de votre sabre qui faisait tic, toc, tac;* Annales 1911, sid. 197:

Et zic et zoc
Et fric et froc
Et zic et zic et zoc.

Det är givet, att även *i* kan börja sammanställningen. Ladislas Bolski, sid. 307: *Elle est partie bredi-breda;* François Coppée, Mon franc parler, IV, sid. 268: *mais sans aucune prétention à la thèse sociale et au prêchi-prêcha;* Annales 1905, sid. 25: *notre ensemble a l'air d'une fête travestie, d'un joyeux méli-mélo de cavalcade.* I sista exemplet har inte *i* förmått framkalla ett *a* i följande led. Sådana ord som *mélo(die)*, *mélo(drame)* kunna ju ha inverkat; Annales 1913, Les jeux et les ris, sid. 17: *Et patali et patala* (sic!); Henry Gréville, Jolie propriété à vendre, sid. 53: *Joseph arriva clopin-clopant;* Annales 1906, sid. 354: *Le fiacre allait trottinant, cahin-caha, hue dià, hop là!;* ib., 1910, sid. 502: *Les œufs allaient cassi-cassants.* I en *Chanson de la vigne*, Annales 1911, sid. 62 förekommer en växling mellan *i* och *o* i varje strof.

Cépi, cépon, cépons le vin;
Feulli, feuillon, feuillons le vin;
Fleuri, fleuron, fleurons le vin;
Graini, grainon, grainons le vin;
Grappi, grappon, grappons le vin;
Mûri, mûron, mûrons le vin;
Cueilli, cueillon, cueillons le vin;
Hotti, hotton, hottons le vin;
Cuvi, cuvon, cuvons le vin;
Pressi, presson, pressons le vin;
Tonni, tonnon, tonnons le vin;
Cavi, cavon, cavons le vin;
Tiri, tiron, tirons le vin;
Cruchi, cruchon, cruchons le vin;
Verri, verron, verrons le vin;
Trinqui, trinquon, trinquons le vin;
Bouchi, bouchon, bouchons le vin;
Téti, téton, tétons le vin.

Barnkammarord. — Det utmärkande draget för barnens språk är det vidsträckta bruk de göra av reduplikation. Härigenom stärkes ordets innerlighet och smeksamhet. Jag skall be att få anföra ett par fall. Ibland räcker inte reduplikationen, utan ordet får ytterligare en begynnelsestavelse; Annales 1910, sid. 206: *Papapa, veux-tu me donner la permission d'avoir mangé les confitures ce matin?;* Balzac, Eugénie Grandet, sid. 203, 204: *Pas vrai, fifille? . . . Eh, bien, la mère, mémère, timère, allons donc!* I ordet *timère* är väl *ti* sista återstoden av *petite*. I barnspråket förekommer ett ord *riquiqui*, som betyder lillfinger. Det är tydligen bildat av *quiqui*, fågel; jfr. det svenska pippi. Det tycks även kunna skrivas *kiki;* jfr. ett lustspel av André Picard: *Kiki*, vilket lämpligen skulle kunna översättas med »Vildfågel». Att det betyder fågel, framgår av ett ställe hos Anatole France, La Rôtisserie de la reine Pédauque, sid. 8:. . . *il me prenait la main, soulevait, l'un après l'autre, mes doigts en commençant par le pouce, et disait: — Celui-là l'a tué, celui-là l'a plumé, celui-là l'a fricassé, celui-là l'a mangé. Et le petit Riquiqui qui n'a rien du tout.* Ett annat *riquiqui* förekommer i Zola, L'Assommoir, sid. 287, och betyder en sorts likör: *Virginie ramenait la rigolade avec Mon petit riquiqui; elle imitait la vivandière; eller versait la goutte.* Den första stavelsen *ri* är väl ingenting annat än *re*, som genom sin iterativa betydelse också blir ett förstärkningsprefix. Det bildar en sorts superlativ som i spanskan. Att *re* blivit *ri* beror på de båda följande *i;* jfr. *carnaval, mascarade.* Ett annat ännu tydligare bevis på den förstärkningsförmåga, som ligger i *ri*, finner man i ett exempel från Les dangers de la passion du jeu, Paris 1793, sid. 139: *J'y prends mon Ricoco, mon singe à calotte.*

Gustave Droz, Monsieur, Madame et Bébé, sid. 275:. . *qui ne demandent au bon Dieu qu'un brin de sóleil, du lolo pur et la paix pour être heureux.* Vad är detta *lolo*, som betyder mjölk? Skulle det möjligen kunna vara en reduplikation av *lait*, som sedan analogiskt anslutit sig till *dodo?* Barnflickan har sagt: nu ska vi göra *dodo*, men först ska vi dricka lite *lolo*. Eller skulle det vara fördubbling av *looch*, även skrivet *lok*, bröstsaft, som ofta torde förekomma inom barnmedicinen? *Dodo* är bekant genom en vaggvisa; Annales 1913, sid. 112:. . . *les paroles de cette berceuse enfantine qui firent s'endormir tant de générations:*

Do, do, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Gustave Droz, Monsieur, Madame et Bébé, sid. 76: *Ma petite tantante, comme je l'appelais alors, était bien la plus jolie femme du monde.* Denna form *tantante* tycks bekräfta professor Nyrops antagande — för att förklara *amita* > *tante* — att man kanske först sagt *anteante* > *antante* > *tante,* Gr. hist. de la langue fr., I, sid. 446. Richard O'Monroy, Sans M'sieur le Maire, sid. 53: *Quand les petits pioupious s'en iront en guerre. Pioupiou* är en reduplicerad form av *pion,* som väl i sin tur är *pion* av p e d o n e m. *Pion* har givit *piou,* som c o n v e n t u m givit *couvent,* förut *convent;* jfr Maxime Formont, Les Perversités, sid. 197: *elle reprit le chemin des petites chapelles, allant comme Macette de convent en convent* (*convent* med spärrad stil i boken). Även *chou* förekommer reduplicerat; Gyp, Ces bons Normands, sid. 96: *T'as beau êtr' son chouchou;* Pierre Veber, Les Rentrées, sid. 12: *c'est toi le chouchou, la chérie.* Adolphe Brisson har härav bildat ett femininum *chouchoute,* men sätter formen inom citationstecken; Annales 1902, sid. 151: *Pauline est sa «chouchoute». Plon-Plon* är ju också en sådan form, bildad av Napoléon, som ger *Plon* och sedan reduplicerat *Plon-Plon.* Enligt Villatte, Parisismen, skulle *lolotte* ha en dålig bemärkelse. Han tycks sammanställa det med *lolo. Lolotte* kan vara bildat av *Charlotte,* och det kan helt enkelt betyda flicka. Detta framgår av ett ställe i en liten pjäs av Henri Lavedan, Que fait-on, tantôt? i Annales 1910, sid. 595: *Justement, voilà les petites lolottes,* säger en pappa om sina flickor, som komma in: *les lolottes entrent l'une derrière l'autre.* Ett omisskänneligt barnkammarord är *tutu.* På *cul* har bildats *cucu,* men som småbarnen säga *t* för *k* — Gustave Droz, Monsieur, Madame et Bébé, sid. 276: . . . *pour faire tomme* (= *comme*) *papa* — har man fått *tutu.* Det betyder bland annat liten kort balettkjol; O'Monroy, Sans M'sieur le Maire, sid. 109: . . . *quelque pauvre hère, fourvoyé par hasard au milieu des gazes et des tutus.* I detta sammanhang må påpekas, att småbarn kalla hunden för *toutou,* och detta ord förklaras såsom härmande hundens skällande. När en hund på svenska skäller *vov-vov,* på tyska *wau-wau* och på engelska *bow-wow,* skulle han på franska skälla *tou-tou!* I Annales 1924, sid. 77, förekommer ett ord, som också torde höra till denna kategori: *Je ne crois pas au «rabibochage», comme on dit ici.* Ordet är väl bildat av *boche,* huvud, med reduplicerat *b* och förstärkningsprefixet *ra.* Detta *ra* är en avläggare av *re* och uppkommet av *re* + *a* i verb som *re-apporter* > *rapporter.*

Men ibland har *ra* blivit prefix till verb, som aldrig börjat med *a* t. ex. *rajeunir*. Även ett *rabibocher* förekommer; Barbusse, La Clarté, sid. 112: *Ça a passé son temps à rabibocher la haine.* Det tycks egentligen betyda föra huvudena tillsammans, sammanjämka stridiga viljor, gottgöra, försona.

Egennamn. — Att franskan är mycket mån om välljud och ögonblickligen reagerar mot allt, som på minsta sätt stöter örat, framgår redan av dess motvilja mot långa och klumpiga former i imperfektum konjunktivus. En författare kan skriva ned en kort imperfektform, men hejdar sig i samma andetag inför en längre sådan och tillgriper presensformen; Annales 1907, sid. 104: *je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je cessasse de t'aimer et que je t'affectionne seulement.* Vissa verb bilda också en frågeform, som en vitsmakare inte skulle försumma att utnyttja till ett lättköpt skämt; Annales 1911, sid. 321: *On ne dit pas «où cours-je» à cause de la bouffonnerie du calembour.* Formen *cours-je* sammanfaller ju med substantivet *la courge.* Det är givet, att det som gäller om vanliga ordformer i ännu högre grad har sin tillämpning på egennamn. Det finns namn, som i och för sig förefalla ett fint öra rent av omöjliga. I Impressions de Théâtre, sid. 26, säger Jules Lemaître: *Polyeucte... Mais quel nom singulier! Y avez-vous pris garde? Quelle finale sourde, disgracieuse, difficile à prononcer! Corneille n'aurait-il pas trouvé à son martyr un nom plus sonore et plus harmonieux — un nom qu'il pût mettre à la rime? Car cherchez un peu pour voir une rime à Polyeucte? A moins de faire dire, par exemple, à Pauline:*

Arrête un moment: je ne veux qu'te
Dire un mot, mon cher Polyeucte.

Ännu värre är det, i fall namnet skulle väcka otrevliga idéassociationer. I La vie en fleur av Anatole France, sid. 118, gör sig en person lustig över namnet Fontanes: *Ce sont des momies, me disait-il, des Fontanes. Et jouant sur les mots, très agréablement à mon sens: — Fontanes! ajoutait-il, Fontanes, faciunt asinos.* M. Barbusse har förmodligen ingenting att invända mot uttalet av sitt namn; men annat är det med Alfred Capus. Hans namn skulle ju uttalas *Capusse* liksom *Pétrus* uttalas *Pétrusse.* Denna form är också överskriften på ett kapitel i Graine d'étoile av Richard O'Monroy. Emellertid har

en skämtare i Les Annales 1911, sid. 179, över Capus skrivit en versifierad biografi, som börjar:

Capus (ne dites point Capusse)
N'étant pas plus gros qu'une puce, etc.

Anatole France har också sina funderingar om rim och namn. M. Bergeret säger i Propos d'Anatole France, sid. 184: *Gallet, dit-il, me confie qu'il ne pourrait conserver à mon héros le nom de Paphnuce, parce qu'il lui était difficile de le faire rimer avec des mots nobles. Il trouvait bien puce et prépuce. Mais cela ne le contentait point.* Att det bör vara en samhörighet mellan klang och namn, har Baudelaire uttryckt på följande sätt:

Les parfums, les couleurs et les noms se répondent.

Murger ville giva sitt namn *une allure romantique* (Ph. Martinon). Det skulle då inte uttalas som *berger*, utan rimma med *bergère*, vilken han sedan med innerligare känsla kunde ägna sina vers. I sammanhang med klangen i namn må i förbigående nämnas, att Schopenhauer lär ha blivit mycket förtörnad, om han hörde sitt namn uttalas som Schoppenhauer. Det har stått mycken strid om hur namnet *Claretie* bör uttalas. Somliga anse, att man skall säga *Clarti*, andra vilja ha uttalet *Clarci*. Den frågan har Jules Claretie själv avgjort i La vie à Paris 1884, sid. 401: *Que de lettres de moins,* säger han, *j'aurais à écrire si mes amis inconnus voulaient bien se souvenir que mon nom — périgourdon depuis longtemps, quoique mon ami Campordon ait retrouvé aux Archives Nationales des de la Claretie dans les vieilles chartes en Bretagne — se dit, en patois du pays, Claretio et que, si je signais comme le nom se prononce, je ne signerais point Jules Clarecie, mais Jules Clarti. Hélas! en dépit de cette explication, je recevrai encore bien des lettres et je m'attends encore à être forcé de m'ériger en juge entre bien des paris.*

Men även på vers har Jules Claretie besvarat frågan om uttalet av sitt namn. I Les Annales 1905, sid. 278, ställer M. Gabriel Maris till honom följande fråga:

Je viens te demander si ton nom, «Claretie»,
Doit noblement rimer avec noble Helvétie
Ou Pythie; or, j'ai cru, de bonne foi, toujours,
Excuse-moi — souvent, je fais des calembours —
Qu'il se termine en «si» comme un air de musique.

Härpå svarar Claretie:

Ce n'est point avec Helvétie,
Poète, que rime mon nom;
Ce n'est point avec Béotie,
Non, certes, non, mille fois non.
Vous dites: «Est-ce avec Pythie?»
C'est ambitieux; mais pardon,
Votre pièce donne le ton,
Et je rime avec sympathie.

Det är således, som man ser, inte för att undvika det otrevliga *la scie,* som Claretie uttalar sitt namn Clarty.

Det finns ett annat namn, som skulle förtjäna en förklaring, om någon sådan kunde givas. Man säger, att namnet Voltaire är ett anagram av Arouet. Skulle i fråga om Arouet en idéassociation med otrevliga ord gjort sitt till vid namnombytet? Det är inte långt från Arouet till *à rouet, roue, roué,* alla tre rätt otrevliga i ett namn. Det berättas, att, när Göran Perssons son skulle adlas, kungen då skulle sagt till honom: »Du förtjänade att heta Stegel.» Han bad då att av nåd få ta bort *s,* och på så sätt skulle Erik Göransson Tegel fått sitt namn. Om nu Arouet av en eller annan anledning funnit sitt namn otrevligt, hur har han då kunnat göra om det till Voltaire? Ett anagram av Arouet kan det inte vara. Det fattas två bokstäver, *l* och *i.* Då har man tillgripit *le Jeune.* Detta är väl en otillåten nödfallsutväg, eftersom han aldrig hetat *Arouet le Jeune.* Det hade väl i så fall varit naturligare, som Levertin säger, att man kallat honom Arouet Cadet. Man skulle möjligen kunna tänka sig, att någon egendom i Frankrike med namnet Voltaire varit i familjens ägo. Men då ingen sådan tycks vara uppvisad, bortfaller också den möjligheten, och det återstår endast den naturliga förklaringen. Sista leden i Voltaire är *-taire,* som också kunde skrivas *-terre.* I Les Misérables förekommer ett sällskap, La Société des Amis de l'ABC. Till denna grupp anslöt sig en person, som vanligen tecknade sitt namn R. Denna rebus är uttydd: Grantaire = grand r. Om nu *-taire* är *terre,* vad är då *Vol?* Det var efter uppförandet av Œdipe, som Arouet tog namnet Voltaire. Framgången av detta stycke hade lärt honom känna sin makt. Han ville få utvecklingen in på en ny bana, han ville

faire volter la terre — och så antog han namnet Voltaire. Det ena *t* föll naturligtvis bort. Man skall nu säga, att denna förklaring är fantastisk och orimlig. Den är, såvitt jag förstår, språkligt möjlig och, sedd mot den historiska bakgrunden, inte omöjlig.

Smeknamn. — Det faller av sig självt, att de flesta smeknamn uppstått i barnkammaren, och att därför principen för deras bildande är densamma, som gäller för de ord barnen bilda. I allmänhet tycks man gå så tillväga, åtminstone vid tvåstaviga ord, att man fördubblar den betonade slutstavelsen av namnet. I Peints par eux-mêmes av Paul Hervieu förekommer en herre, som heter *Monsieur le Hinglé*. I intima brev till honom får han heta *Mon Glé-Glé*, sid. 29. Så blir *Ledoux* i La Pucelle de Belleville, sid. 20: *Doudoux*, och *Aline* i Sans M'sieur le Maire, sid. 162, av O'Monroy uppträder som *Liline*. François Coppée, Contes en prose, sid. 28, presenterar en gammal gumma, *Maman Nunu, comme nous la nommions*, men som egentligen hette *la mère Bernu*. Catulle Mendès, La maison de la vieille, sid. 195, visar, hur det går till att bilda sådana namn: *Sur ses cartes de visite officielles: «Rita de Loches». Famille Ancienne. D'où Ri-Ri, puis Ta-Ta — puis Taloche.* På samma sätt förklarar Zola uppkomsten av namnet *Nana*, L'Assommoir, sid. 130: *On l'appelait Nana, la caresse du nom d'Anna, que portait sa marraine.* Enligt denna princip skulle nu *Claudet* bli *Dedet*, men vokalljudet i förra stavelsen har bibehållits, och man har fått *Daudet*. Ett annat sätt är att behålla den sista betonade stavelsen av ett namn och låta de andra falla bort. På så sätt förkortas *Madeleine* till *Leine*, men i Nêne, sid. 74, av Pérochon, ser man, att det också kan bli *Nêne: Madeleine était trop long pour lui. Un jour il se mit à crier Nêne. C'était bien l'abrévation de son nom, mais c'était l'abréviation d'un autre nom. A Chantepie, comme à Saint-Ambroise, comme dans les autres pays, on disait Nêne pour marraine.* I vissa folklager i Paris tycks *l* assimilera sig med ett föregående *n;* Roqueplan, La vie parisienne, sid. 30: *nune part pour nulle part.* I trestaviga namn, där betoningen är lika mycket på den första stavelsen som på den sista, blir, just genom betoningen, den första reduplicerad; Alexandre Brisson, Le bon juge, sid. 55: Duvigneul säger: *soit... appelez-moi Dudule! — Dudule? — C'est le nom que l'on me donnait quand j'étais tout petit.* Det finns ett smeknamn på en figur, som i Paris i alla tider spelat en större roll än hans samhälls-

ställning berättigat honom till. Han har haft två författare med världsrykte, som förhärligat honom. *Le gamin de Paris* har hyllats på prosa av Victor Hugo i Les Misérables och på vers av Edmond Rostand i Chantecler. Den förre har gått så långt i sin beundran för detta gatans barn, att han inte låtit honom behålla sin vedertagna benämning *le gamin*, utan gett honom ett särskilt, av honom uppfunnet smeknamn. Les Misérables utkom 1862, och Victor Hugo säger i denna bok, III, sid. 14: *Ce mot gamin fut imprimé pour la première fois et arriva de la langue populaire dans la langue littéraire en 1834. C'est dans un opuscule intitulé Claude Gueux que ce mot fit son apparition. Le scandale fut vif. Le mot a passé.* Victor Hugo ville ha ett nytt namn på denna gatpojke, vars karaktär han så ingående analyserat. Om det är sant, att ordet *gamin* är av tyskt ursprung, vilket förefaller tvivelaktigt, vad är då *le gavroche*? Victor Hugo besvarar denna fråga, l. c., sid. 31: *Pourquoi s'appelait-il Gavroche? Probablement, parce que son père s'appelait Jondrette.* Gåtans lösning ligger i fortsättningen: *Casser le fil semble être l'instinct de certaines familles misérables.* Den enda förklaring jag sett av *gavroche* är den, som Georges Delesalle givit i Dictionnaire Argot-Français och Français-Argot. Han säger under ordet *gavroche: Il gaffe en curieux, et fait son éducation dans la «rue»; suffixe oche pour uche.* Denna etymologi förefaller så osannolik, att man inte riskerar något på att föreslå en annan. År 1838 hade Victor Hugo skrivit sin odödliga versrad i andra akten av Ruy Blas:

Qui souffre, ver de terre, amoureux d'une étoile.

Den olycklige, den hjälplöse, den föraktade, den förtrampade är *un ver de terre.* Bilden har inte heller släppt honom i Les Misérables. Där låter han, I, sid. 59, den fromme biskopen i känslan av sin ringhet inför Allmakten säga: *Vermis sum. — Un ver de terre, grommela le conventionnel.* Denna bild är väl inte ovanlig. I The Countess Cathleen av Yeats, sid. 41, heter det:

Maybe it is not on this arm you slumbered,
When you were as helpless as a worm.

Nu comme un ver är ju ett vanligt uttryck. Den stackars hemlöse och föräldralöse gatpojken är just en sådan *ver de terre.* Att *oche* är suffix, är väl säkert. Det lägges också till namn, André

Picard, Kiki, sid. 55: *Qu'est-ce que tu veux, toi, la Bertoche?* Utav *veroche* bör det bli *vroche*, liksom det av *verai* blir *vrai*. Förstavelsen *ga* kan vara *gars*. Det uttalas *ga*, och Richepin skriver det alltid *gas* i La Glu. Man vore då framme vid *gavroche*. — Nu kan man säga om denna etymologi som Chevalier de Cailly sade om *equus* och *alfane: il a bien changé sur la route*. Må vara! Tant pis pour moi!

Les choses parlent. — Liksom fransmännen ha en medfödd böjelse att i klar form framställa sina tankar, vilja de också genom vissa sammanställningar av bokstäver ge ett åskådligt uttryck för de ljud, som verktyg, maskiner och allehanda redskap och föremål åstadkomma, då de äro i rörelse eller användes till sin bestämmelse. Hit höra också djurläten. Jag skall be att få anföra några sådana fall. —

När dolken utför sitt blodiga arbete, höres ett ljud, som Alexandre Brisson i Le bon juge, sid. 68, återger med *Dzing! Dzing!* Nycklarnas skrammel heter i Le Petit Chose: *Frinc, frinc, frinc*. När ett skott knallar eller en sak slår mot en annan, blir den synliga bilden av det ljudet i Zola, L'Assommoir, sid. 35: *Et elle causait se rappelant une chanson de lavandière: Pan! pan! Margot au lavoir! Pan! pan! à coups de battoir. Pan! pan! va laver son cœur! Pan! pan! tout noir de douleur!*. Här är det tydligen ljudet av klappträ det är fråga om. Klockornas ljud: *Bing, bang, boum! Ce sont les cloches;* Annales 1911, sid. 632. När vinet hälles ur buteljen, låter det i Balzac, Les Parisiens en Province, sid. 7: *imite à table le glouglou d'une bouteille*. När man knackar på en dörr, låter det, O'Monroy, Graine d'étoile, sid. 45: *Félix Dutilleul entendit frapper deux petits coups: Toc! toc!*. Ett annat *toc* är det, som förekommer, l. c., sid. 125: *Une pauvre jeunesse qui de tout temps a été un toc toc* (= *toquée*). Klockans ljud: Maurice Cabs, Miettes d'amour, sid. 142: *pas d'autre bruit que le tic-tac de la pendule*. Stråkens gnidning mot strängen är *crin-crin*, vilket sedan övergår till att betyda själva fiolen; Richepin, La Glu, sid. 47: *Marie-Pierre tirait de l'armoire son crin-crin*. När en fågel lyfter, hörs ett ljud, l. c., sid. 172: *Et pft! elle avait pris la clef des champs*. Ett annat sådant ljud får sitt uttryck i Jules Claretie, L'Américaine, sid 271: *battre les ailes frt! frrt!*. Järnvägståget säger, l. c., sid 176: *parmi les rampanpans du train sur les plaques tournantes*. Ett annat ljud åstadkommer tåget i Barbusse, La Clarté, sid. 95: *Dans le ronron du train, ronron-*

naient quelques conversations. Jfr Anatole France, Propos, sid. 187: *Sur six ou huit vers il n'y en a parfois que deux qui comptent. Les autres ne sont qu'un ronron.*

En elektrisk klocka ringer i Halévy, La Famille Cardinal, sid. 28: *Puis, tout a coup, brrr! brrr! Sonnerie électrique.* Handklockan ringer, l. c., sid. 31: *Drelin ... drelan ... on sonne.* Bilens ljud, utom *teuf-teuf*, är i Les Annales 1899, sid. 213:

> *En me disant: Écoute, esprit fertile:*
> *«Flou, flou, flou, flou»,*
> *Le bruit que fait l'humble automobile*
> *M'a rendu fou.*

Fraset av siden blir i René Maizeroy, Celles qu'on aime, sid. 29: *le froufrou de sa robe.* När skorna smälla mot golvet, höres, l. c., sid. 247: *le toc-toc de ses petits talons.* Äro skorna grövre och golvet hårdare, blir detta ljud återgivet av Francois Coppée, Le Coupable, sid. 162: *Cloc! cloc! Cloc! cloc! sur le dallage de la chambre de discipline les sabots résonnent.* När man ropar på någon, säger man *Psst! Psst!* i Bilhaud & Hennequin, M'Amour, sid. 8, och fryser man, säger man *Brrr!*, l. c., sid. 9. Pilens ljud, när han lämnar bågen, låter i Contes de fées, sid. 137: *puis, mirant bien l'aigle, croc! il lui décocha la flèche dans le corps.* Ett smackande med läpparna låter i Richepin, La Glu, sid. 223: *il fit ploc ploc ploc plusieurs fois avec sa lippe.* Blåsten säger, l. c., sid. 260: *le houhou du vent.* I Contes de fées, sid. 219, säger ankan: *Un canard dit plus haut que les autres: can, can, can,* och kalkonen säger i Richepin, La Glu, sid. 145: *Et toi, tu as toujours l'air d'un grand dindon qui fait blou, blou, blou.*

The English Place-Names *Etchells, Nechells.*

By

Eilert Ekwall.

Etchells is the name of two townships in Stockport and Northenden parishes, Cheshire: *Northen Etchells* and *Stockport Etchells*, situated on both sides of a stream. The name is found as *Echelis* 1248 Inquisitions Miscellaneous (Record Ser.), as *Echeles* 1330 in the Cheshire Plea Rolls (Wm Salt Archeol. Soc., Collections XVI, p. 1), as *Echelles* 1531—5 Lancashire and Cheshire Record Soc. VII, p. 131. According to Duignan, Staffordshire Place-Names, *Etchells* is used by the side of *Nechells* of a place in Erdington (Warwickshire), and *Echeles* in the 14th century was the name of one place in Wombourne (Staffordshire) and of another in Drayton Basset (likewise in Staffordshire).

Identical in origin with *Etchells* is clearly *Nechells*. The initial *N-* is a rest of the old dative (*þœm*, later *þan*) or instrumental (*þon*) of the Old English definite article. One Nechells is a hamlet east of Wolverhampton (Staffordshire). Early forms of the name are *Echeles* 13th cent., *Echels*, *Escheles* 14th cent., *Necheles* 15th cent (Duignan, op. cit.). Another Nechells is in Aston, near Birmingham (Warwickshire). Early forms are: *de Echelis* 1291 Inq. post mortem, *Necheles* 1365 Bodleian Charters; Duignan, Warwickshire Place-Names, gives *de Echeles* 13th cent., *les Echelis* Inq. post mortem.

The same element forms the second member of *Harracles* (*Mill, Hill*) near Leek, Staffordshire. Duignan gives a 13th cent. form *Harecheles*. It is not clear what the first element *Har* is. It might possibly be OE *hearra* 'higher'. O.E. *hār* 'grey, hoar' does not seem to give very good sense; the meaning 'situated on a boundary' suggested by Duignan as a meaning of O.E. *hār* is purely hypothetical.

In a different form the name finally appears in *Hitchell's Wood* (Bessacar Grange, near Doncaster, Yorkshire), found as *Escheles* (boscus), *Echeles* 1187 in the Kirkstall Cartulary, p. 162.

Duignan derives *Etchells* (*Nechells*) from O. Fr. *echelle* 'a ladder, steps, staircase', the word being here used (in the plural form) to designate »a two-story house, where access to the upper floor was by an internal ladder or outer steps». He compares Engl. *Lofthouse, Loftus*, from O. N. *lofthus* 'a house with an upper story'.

This ingenious etymology has hitherto been unchallenged, and it has been adopted by more than one place-name student. Yet I do not think it can be correct. The very fact that the name is so common tells strongly against French origin, for place-names of French provenance are rare in England. However, the etymology might pass muster if the French word were well evidenced in English as a common noun, and if the word had been found in French with the meaning 'a two-storied house'. Neither is the case. The only example of French *é helle* known in English is *echelle*, found once (in 1690) and rendered in the N. E. D. by »? an arrangement of ribbons in the form of a ladder; a lacing of ribbons in front of the stomacher.» This is clearly a late loan.

In the circumstances I have no doubt *Echeles* is a native English word. Its explanation is not far to seek. I derive it from an unrecorded Old English **ēcels* (West Saxon* *iecels*) formed from O. E. *ēcan* (*iecan*) 'to increase' by means of the well-known suffix *-isla* and with a meaning such as 'addition, something added'. The base would be **aukisla*. The suffix *-isla* is commonly used in Old Germanic languages to form concrete nouns from verbs, especially weak *ia*-verbs. O. E. examples are *gyrdels* 'girdle' (from *gyrdan*), *rēcels* 'incense' (from *rēcan*), *byrgels* 'tomb' (from *byrgan*), *brigdels* 'bridle' (from *bregdan*). Most of these are instrumental in meaning, and such a sense would do well for *ēcels*, which would then mean 'that by which something is increased'. Another possibility is that we should compare with *ēcels* abstract nouns formed with the suffix *-isla*, as *byrgels* 'burial', *rǣdels* 'riddle'. An abstract noun meaning 'addition, increase' would easily come to mean 'something added.'

This derivation accounts for the fact that the name always ends in *-s*. This *-s* is not, as has been assumed, a plural ending. The intrusive *e* (*Echeles* from **ēcels*) may be compared with that in M. E. *birieles, recheles* from O. E. *byrgels, rēcels*.

The meaning of *ēcels* in topographical use would be something like 'a piece of land added to a village or an estate'. The meaning may be

more accurately that of Norw. ***aukland*** 'land added by clearing' or also 'land added by draining a marsh'. *Etchells* in Cheshire is on very low-lying land and may well be conceived of as having been originally land reclaimed from the marsh. Hitchell's Wood might have been named from a clearing called *Echeles*. But it is quite possible the word had some special technical meaning, which might possibly be determined by special research. Provisionally we must be content with a general meaning 'land added'.

Special local knowledge may be able to prove that the places called *Etchells*, *Nechells* were really in their origin patches of land added to a village or estate by clearing or reclaiming or by purchase or gift. No evidence pointing definitely in such a direction is available to me. But the fact that in Cheshire *Etchells* is used with *Northen* and *Stockport* prefixed may suggest that the townships were originally annexes of the older villages of Northenden (Northen) and Stockport. It is further noteworthy that the name *Etchells* (*Nechells*) is used only of hamlets or homesteads, which we must suppose to be generally later settlements than villages.

Romanisches in der ältesten isländischen Literatur.

Von

Nat. Beckman.

Die isländische Wissenschaft erreichte im 12-ten Jahrhundert eine staunenswerte Höhe. Man machte gute astronomische Beobachtungen, z. B. über das genaue Datum der Sonnenwenden und die wirkliche Grösse des scheinbaren Sonnendurchmessers. Man fand die absolut beste aller denkbaren Methoden, das isländische Wochenjahr mit der julianischen Zeitrechnung in Einklang zu bringen. Man studierte die lateinische Literatur derart, dass es sich als notwendig erwies, den Schülern zu Holar die Lektüre von Ovids *De arte* (*amandi*) zu verbieten. Gegen Ende des Jahrhunderts kannte man sogar von der arabischen Astronomie wenigstens einige Sternnamen, ein für diese frühe Zeit überaus seltenes Wissen. Auch die altfranzösische Sprache ist im mittelalterlichen Bücherbestand Islands vertreten und zwar durch einen lateinischen Psalter mit altfranzösischer Übersetzung, alles im 12-ten Jahrhundert geschrieben.[1]

Dasselbe Jahrhundert hat auch einen hervorragenden Sprachforscher erzeugt, dessen kleine Schrift über die Rechtschreibung gute Beobachtungen über Quantität der Vokale, über Nasalierung derselben u. s. f. enthält. Neben seiner Muttersprache zitiert er Lateinisch, Griechisch, Hebräisch und »Schottisch».[2]

Was dieser Verfasser über seine Muttersprache mitteilt, ist ja seit lange von den nordischen Sprachforschern verwertet worden. Die kleine Notiz, die ich hier mitteilen werde, ist auch früher mehrmals, auch von mir selbst, erörtert worden. Ich habe es aber angemessen gefunden, sie hier dem werten Freund und seinen Fachgenossen vorzulegen.

[1] Die Handschrift wird in der Arnamagnæanischen Sammlung zu Kopenhagen unter N:r 618, 4:o aufbewahrt; sie ist leider verwischt.

[2] Die Schrift ist veröffentlicht in Edda Snorra Sturlusonar, II:1—43, mit lateinischer, in Islands grammatiske Litteratur, I: 1—49, mit dänischer Übersetzung.



Die Notiz lautet folgendermassen:[1]

»Der Buchstabe, der hier *C* geschrieben ist, und den die meisten Lateiner *ce* (d. h. *tse*, vgl. unten) nennen, und den sie statt zweier Buchstaben, statt *T* und *S* gebrauchen, wenn sie ihn mit *E* oder *I* verbinden, obgleich sie ihn in Verbindung mit *A*, *O* oder *U* wie *K* aussprechen, wie ihn die Schotten in Verbindung mit allen Vokalen im Latein aussprechen, und ihn *che* (d. h. *ke*) nennen, den lasse auch ich in unserem Alphabet *che* heissen, und ich spreche ihn neben allen Vokalen wie *K* oder *Q*; diese aber schliesse ich aus dem Alphabet aus, und setze den einzigen Buchstaben *C* anstatt jener beiden und auch anstatt seiner selbst, da sie von vornherein an den meisten Stellen denselben Laut und dieselbe Bedeutung hatten.»[2]

Im Folgenden behandelt Verf. das Zeichen, das er infolge seiner Grundsätze für den geminierten *K*-laut verwenden und *Eck* nennen will. Diese Auseinandersetzung geht uns hier nichts an.

Das hier mitgeteilte Stück lässt uns wissen, dass der isländische Grammatiker zwei verschiedene Aussprachen des lateinischen *C* vor palatalen Vokalen kennt. Auf der einen Seite stehen die Schotten, aus historischen Gründen möchte man vielleicht an die Kelten Irlands denken. Diese »Schotten» sprechen *C* überall wie *K*. Die gewöhnliche Aussprache aber verlangt, dass man vor palatalen Vokalen *TS* spricht.

Betreffs des Schottischen (Irischen?) hat man meines Wissens keinen Grund, die Behauptung des alten Grammatikers zu bezweifeln. Die veränderte Aussprache des lateinischen *C* beruht natürlich auf romanischen Lautgesetzen, deren Ergebnis zwar auf romanischem, aber wenigstens von Anfang an nicht auf keltischem Gebiet die Aussprache des Lateins beeinflusst hat. Auch die Angabe der gewöhnlicheren Ausprache des lateinischen Buchstabens muss wohl auf richtiger Beobachtung beruhen. Nur ist zu bedauern, dass man nicht ganz genau bestimmen kann, wo und wann die betreffende Beobachtung gemacht worden ist. Unser Verfasser wird um 1150 gelebt haben, aber er kann sein Wissen einem älteren, einem Lehrer, verdanken. Man weiss, dass ein »Franzose» mit dem deutschklingenden Namen *Rikinne* vor 1121 als Lehrer des Gesangs und der lateinischen Versifikation auf Island tätig gewesen ist. Könnte man die Beobachtung auf ihn zurückführen, so müsste man wohl an die Grenzgegenden denken, wo französische und deutsche Sprache neben

[1] Die eingeklammerten Worte sind Erläuterungen von N. B.

[2] S. 32 f., bezw. 38 f.

einander gesprochen werden, wo z. B. eine gemischte Ehe leicht einem Knaben mit deutschem Namen und französischer Sprache das Leben hätte geben können. Sonst kannten wohl die Isländer die französische Sprache mehr aus anglonormandischen als aus rein französischen Quellen. Mit der hier gegebenen Aussprache stimmen spätere Schriftformen wie *Franz* 'Frankreich', *franzeis* 'französisch' überein. Sie können wohl auf Schrifttradition beruhen.

Eine spätere Stufe der lateinischen Schulaussprache lässt sich nämlich in demselben Jahrhundert belegen. Die Kopenhagener Handschrift »Gammel Kongelig Samling 1812, quarto» enthält eine kleine Liste von lateinischen Wörtern. Die Handschrift ist mit ziemlich grosser Sicherheit in das Jahr 1187 zu verlegen. Hier kommen als Namen des kleinen Bären teils *Ursa minor*, teils *Sinosura* vor. Letzteres ist natürlich auf eine Lateinisierung *Cynosura* des ursprünglich griechischen Namens *κυνός ουρά* zurückzuführen.

Der Name *Cynosura*, *Sinosura* muss auf literärem Wege nach Island gekommen sein. Man kennt andere griechische Wörter, z. B. *Kipr* 'Cypern', *Sikilcy* 'Sicilien', die mit *K* geschrieben werden. Diese Formen beruhen auf mündlicher Überlieferung und sind von Leuten herübergebracht worden, die sie selbst an Ort und Stelle gehört haben, also von romanischen Sprechgewohnheiten unabhängig geblieben sind.[1]

Von grösserer Bedeutung wird die isländische Beobachtung kaum sein können. Aber vielleicht wird sie einiges Licht auf die Geschichte des Überganges *c* > *ts* > *s* werfen.

---

[1] Vgl. die von Kålund und mir besorgte Ausgabe von Alfraedi islenzk II, S. 72, und Einleitung, S. CXXXIX. Dieselbe Stelle hat die oben erwähnten arabischen Wörter: *Aramec* (= Arcturus), *Wega*, *Alakol* (= Algol) und (nicht ganz deutlich) *Alcaph* (= Cassiopeia).

Sankt Elin.

Av

H. O. Östberg.

Namnet *Æline* är i medeltida urkunder, bortsett från Skövde kyrka, knutet till tre lokaliteter i Skaraborgs län, två socknar benämnda efter sina kyrkbyar, Elin, nu del av Göteve, Vilske härad, och Eling, Barne härad, samt Elins källa utanför Skövde. Alla tre platserna förete enahanda karaktär: en terräng genomskuren av en långsträcktare fördjupning med rinnande vatten. Särdeles typiska lägeförhållanden och äldre och yngre namnformer tillåta ej något tvivel på att man har att göra med ett *alwine*, sammansatt av *ál*, skåra i marken, och *wine*. De båda första fallen äro också fullt klara; vid det tredje står man trots allt tveksam; man har nämligen från barnsben bibragts den uppfattningen, att den heliga Elin, Skövdes bekanta helgon, fäst sitt namn vid källan. Betänker man emellertid, att namnet *Elin* med sin dialektala form *Åli* ej tillhör de gamla germanska personnamnen och ej heller med någon sannolikhet kan ledas fram ur det importerade *Helena*, och är man dessutom en smula bevandrad i den hagiografiska legendens obegränsade möjligheter, föranlåtes man lätt inför det vältaliga språk, terrängen vid Källegårdsbron för, att se Elinlegenden i ett nytt ljus, och bringas nästan ofrivilligt in på följande tankegång:

Under 11- och 1200-talen levde de i Skövdetrakten anställda prästerna i ytterst knappa omständigheter. Utanför östra mynningen av den dalklyfta, som genomskär Billingen, lågo såsom på många andra ställen i Västergötland redan i tidig kristen tid kyrkorna särdeles tätt, ett arv från hedendomen, då ofta varje liten by hade sin kultplats. Kyrkornas existensmöjligheter voro med nödvändighet små; en och annan försvann också redan under medeltiden; ett par har gått samma väg i nyare tid. Skövde var såsom även längre fram en högst obetydlig plats. Dess invånare hade ej mycket att giva sina präster, och berörda,

som de väl gång efter annan blevo av den hedniska reaktionens dyningar, hade de kanske ej heller stor lust att giva. Bidrag från främmande håll, som väl under det första kristna arbetet varit nödvändiga, hade sinat. Några förläningar hade ännu ej tillkommit. För kyrkans underhåll, för gudstjänstens uppehållande med mässkrudar, sång, rökelse, ljus och klockringning, för sitt eget uppehälle voro prästerna hänvisade till ortens resurser, och dessa kunna, såsom antytts, ej ha varit stora; en utökning av inkomsterna var nödvändig; man beslöt sig för en trafik, som utom vårt land redan hade sekelgamla anor, att förse sin kyrka med reliker. Detta var emellertid ej så lätt. Den kristna kulten var ej gammal i trakten. Den sträckte sig ej mycket över mannaminne tillbaka i tiden. Med orienten, känd för sin uppsjö på lämningar av martyrer och bekännare och på passionsminnen, hade man ej sådana förbindelser, att en import från det hållet kunde göras sannolik. Rom hade ännu ej ordnat för den relikhungrande kristenheten den *dispensatio reliquiarum*, furnerad ur katakombernas rika förråd, vilken väckte så stort uppseende på 1600-talet.[1] Omvändelsearbetet på orten hade varit mycket fredligt; spänningen mellan det gamla och det nya hade ej varit av art att skapa martyrer eller sätta bekännare på hårda prov. För helgonglorian hade ingen haft tillfälle att meritera sig. Den enda, som, när allt kom omkring, kunde komma i fråga, var en kyrkans egen dotter.

Utanför Skövde låg Æline källa, dit människor i sin nöd eller för att betrygga uppfyllandet av någon sin önskan redan i djup hednatid hade vandrat för att framsäga sina böner och nedlägga sin offergärd. På denna källa riktade de kristna missionärerna tidigt sina blickar, och det dröjde ej länge, förrän de fått den i sin besittning. I offrandet och bönen hade aldrig blivit något avbrott; tron på övernaturlig hjälp hade ej rubbats, och dock var förändringen stor: den hedniska källkulten hade helt omärkligt antagit kristlig form, undren skedde nu i kyrkans namn, och det gamla ortbetecknande *Æline* hade blivit namnet på en helig kvinna, benämnd än Æline än Helena, till vilken offren och bönerna framburos. Liksom Minerva fullrustad sprang fram ur Jupiters huvud, så hade denna Helena redan glorifierad stigit upp ur kyrkans moderliga sköte. Hon var en god dotter och var ofta sin moder och dennas tjänare ett gott stöd. Till gengäld visade dessa henne stor hängivenhet och

[1] Jmf. Weismanni, Introductio in memorabilia ecclesiastica, etc., t. II, s. 499.

sjöngo hennes lov. Med folket stod hon på bästa fot; hon mottog, vad det hade att giva, och gav, vad hon hade att giva.

Frågade någon av förvetenhet eller av sinne för ordning i tingen efter Helenas föregående, fick han ej mycket till lifs; alltförtonade i ett avlägset fjärran. Dock kunde han skönja några av de stegar, på vilka människorna nå himlen. Dessutom talades det något om under. Helgonglorian strålade väl ej så klart, men i brist på bättre äter höken kråkor.

Det enda, som behövde övervägas, var den ekonomiska sidan. Skulle en förflyttning av Helenakulten från källan till kyrkan medföra ökning i inkomster? Man tvekade ej länge. Då man ej har något att äta, gör man kalas. En vacker dag förkunnade klockorna i den lilla stadskyrkan för inbyggarna vid Billingens östsida, att något utomordentligt var å färde, och i närvaro av främmande herrar blevo ben upptagna ur en grav och under mycket mässande, stor högtidlighet och den tillströmmande allmänhetens stumma andakt inlagda i ett skrin, som placerades i ett i kyrkan inrättat valv. Härvid bestämdes, att Helenas minne skulle firas med högtidlig mässa varje år den 31 juli, och avlat utlovades åt alla, som i gudligt uppsåt sig därvid infunno och skänkte något till kyrkans och prästernas underhåll.

Troligen kommer en och annan vid läsningen av detta att utropa: Den heliga Elin skulle sålunda endast vara en prästdikt? Frågan bör besvaras jakande, endast man kommer ihåg, att allmänheten i regeln har en betydlig del i dikter av detta slag. Den blir genom sitt intresse och sin mottaglighet en eggelse för den diktande inbillningskraften och bestämmer i mångt och mycket även innehållet, så att, liksom man i en kulinarisk framställning avläser de ätandes smak, man i dessa legender finner den andliga kost, som vid tiden för deras tillkomst var njutbar och värderad.

Den heliga Elin har sålunda enligt vårt förmenande aldrig haft någon mänsklig tillvaro. I detta avseende står hon emellertid ej ensam i helgonens värld; åtskilliga imaginära personligheter ha där fått medborgarrätt, och ej ens djurvärlden skall vara orepresenterad.[1] Och dock är den jordiska tillvaron för ett helgon särdeles viktig. Det är en tröst att veta, att människor av en svag och syndig natur, utsatta för frestelser och faror, kunna föra en helig vandel och vinna den eviga segerpalmen:

[1] Jmf. Hammerich, Den kristna kyrkans historia, II, s. 238.

heligheten blir ej oupphinnelig, efterföljelsen ej omöjlig. Vidare är det här i livet helgonen samla det rikliga överflöd på upplagsnäring, varigenom de i evighet, allom till glädje och fromma, frambringa de skönaste blommor och ljuvaste frukter. Prästerna ha också av ålder insett vikten av denna del av ett helgons tillvaro och ägnat densamma den varmaste omsorg. Pennan har aldrig vilat; den har skapat, förstorat, förhärligat och, där grunden sviktat, anbragt nya stöd, och vi gå nu att se, vad som under tidernas lopp kommit den nordiska Helena till del, på samma gång vi ärna något skärskåda de skäl, som förmått oss att söka sätta hennes legend i ny belysning.

Legenden[1] lyder i sammandrag:

För att ej allt om den heliga Helena, hennes föredöme och underverk, skall glömmas av ett otacksamt släkte, meddelas här något om hennes berömda liv, stora förtjänster och saliga bortgång.

Då kristendomen på trakten ännu var i sin första gryning, föddes Helena av förnäma föräldrar och blev såsom fordom Susanna fostrad i alla Herrans bud och rätter. Då hon nått giftasåldern, bestämdes åt henne en man, vilken hon, lik Tobiæ hustru i gudaktig lydnad, samtyckte att mottaga. Gud gav henne Leas fruktsamhet och Rachels stillsamma skönhet. Lik Ester var hon allom behaglig och en prydnad för sitt släkte.

Mannen dog, och ehuru ålder och ställning manade Helena att ingå nytt äktenskap, föredrog hon föreningen med sin himmelske brudgum framför en förbindelse, som börjar i glädje, men lätt slutar i sorg. Hon trampade änkans mödosamma stig och levde, en Judit, i gudaktighetsövningar, fastor och böner. Hennes dörr stod såsom den helige Jobs öppen för vägfarande, och med sina fårs ull värmde hon de fattiga. Stor vän av vackra och värdiga hus för gudstjänsten byggde hon på egen bekostnad en stor del av Skövde kyrka, där nu hennes heliga kropp vilar.

På en gård, Göteve,[2] hade hon en aningsfull dröm. Hon tyckte, att kyrkan på platsen, medan hon var inne i densamma, flög hän med henne till Skövde. Genom gudomlig ingivelse tolkade hon drömmen så, att hon skulle dö i Göteve, men begravas i Skövde, vilket ju ock sedermera skedde. Vidare, då den bekanta portiken mellan tornet och kyrkan i Skövde byggdes, svarade hon dem, som frågade, vartill detta mellanrum skulle tjäna: Gud skall giva oss något helgon, vars jordiska lämningar anständligen kunna placeras här. Detta befinnes hon ha sagt om sig själv liksom om någon annan, ty på detta ställe vila ju efter hennes död hennes dyrkade kvarlevor. Härav förstår man tydligen, att hon liksom Debora och Hulda varit begåvad med profetians ande.

Men den gamle fienden, som såg kristna kyrkor byggas, hednatempel störtas och lundar nedhuggas, i vilka de otrognas förryckta skara förr ävlades med sina skändliga offer, bar hat till den kristna kulten, som han såg vinna framgång genom Helena, och ville

---

[1] Legenda S. Helenæ Schedviensis, Scriptores rerum svecicarum, t. III, s. 135 ff., och Forssenius, De Schedvia, II, s. 59 ff.

[2] Den ena handskriften har *Götene*, vilket må anses som kopistfel, då det gamla namnet Æline med Elins kapell talar för Göteve.



genom ogärningsmäns händer släcka detta i Guds hus klart lysande ljus. Nu begav det sig, att en betydande person, som var gift med Helenas dotter, var hård mot sin hustru i ord och handling. Husets tjänare, som i hög grad ogillade sin matmoders orättvisa och skymfliga behandling, lade sig i försåt för sin husbonde och dödade honom. Den dödades anförvanter försmådde att sträcka en hämnande arm mot tjänarna. De ansågo Helena för anstiftare av dråpet, och härigenom fick denna oförsonliga fiender och utstod många och svåra vedervärdigheter från deras sida. De, som människorna redan anse för fullkomliga, ha ju merendels något ofullkomligt i den Högstes ögon; mindre konstförfarna människor beskåda den ännu ej färdigsnidade bilden och prisa den som fulländad, under det att konstnären själv alltjämt granskar och glättar den, och ehuru han redan hör den berömmas, upphör han icke att bearbeta och förbättra den. På samma sätt fullkomnade Herren sin tjänarinna genom förföljelsens luttring, och härigenom växte hon dagligen i kärlek till sin skapare och längtade ivrigare efter den himmelska glädjen och friden.

För att undvika sina dåraktiga och fräcka motståndare och även för att giva sina vedersakares vrede tillfälle att svalna beslöt Helena på Guds ingivelse att fara och besöka de heliga orterna. Hon skydde ej mödan, och med manligt mod begav hon sig på väg till Jerusalem för att, såsom fordom Constantins högtsaliga moder Helena, se Jesu grav och platsen för hans lidande. Efter att ha besökt den heliga staden besåg hon åtskilliga andra ställen, där helgonens kvarlevor höllos i vördnad, och, då hon därefter, stark i gudsförtröstan och utan fruktan för något, som kunde möta, återkom hem, befanns det, att hennes fiender, hårdnackade och förhärdade i sin ondska, fortfarande traktade efter den rättfärdigas liv, törstande efter oskyldigt blod. Men hon själv, en godhetens och fridens dotter, ett oskuldens skötebarn, visste, vilket fullkomligt verk saktmodet utför, välsignade dem, som hatade henne, och bad för dem, som förföljde och förtalade henne, förvissad om att hennes fiender förskaffade henne ärones krona i himlen. Och då hon kämpat redligen, täcktes Gud befria sin hjältinna ur kroppens fängelse, och för att förhärliga henne lät han henne dö martyrdöden för sina vedersakares svärd, något, som intill denna tid var sällsynt i vårt land. Då hon en dag för att undfå avlat var på väg till invigningsfesten i Göteve kyrka, överfölls hon och dödades, likt ett oskyldigt lamm, av sina illvilliga fiender. Hon rycktes bort den 1 augusti, gående från strid till en frid, som övergår allt förstånd.

Här beskrives ett tiotal underverk, som alla inträffat efter Helenas död, varefter legenden fortsätter:

Men emedan Gud ville utmärka sin älskade genom så tydliga tecken och under, ansåg påven Alexander III efter ingånget memorial från ärkebiskop Stephan i Uppsala, att Helena skulle inskrivas i helgonens bok.

Alla under, som intill denna dag skett genom henne, kunna vi nu ej uppräkna. Dessa ha i korthet antecknats till bidragande bevis på hennes helighet, till de troendes uppbyggelse och jämväl till dens ära, som ensam gör stora under. Hans vare makten och härligheten i evighet. Amen.

Ett par medeltida annaler uppge, att Helenas kanonisering skett 1164.[1]

[1] Script. rerum suecic., t. I 1, s. 51 och 61 och 62.

Eftervärlden har funnit skildringen av Helenas levnadsomständigheter väl knapphändig och sökt, så gott sig göra låtit, avhjälpa de brister, som ansetts föreligga. Särskilt har man sysslat med spörsmålet, vem Helena varit. En svenskfödd katolik, Vastovius, som levde på 1600-talet, lät henne vara dotter till jarlen Gutorm. Denne hade väl en dotter Helena, men denna kan ej ha kanoniserats 1164; hon födde nämligen en oäkta son med Valdemar II av Danmark ungefär 40 år senare.[1] Ett annat antagande, väl rimligare men knappast lyckligare, är med all reservation gjort av bibliotekarie Claes Annerstedt[2] och senare tämligen utförligt dryftat av professor Nat. Beckman.[3] Enligt detta antagande skulle Helena ha varit syster till Blot-Sven och gemål till Inge d. ä. Man vet nu ej med säkerhet, vem Blot-Sven varit, men han antages ha varit son till Ingvar Vittfarne. Hans syster, som i den isländska källan kallas Mö, kan, såsom prof. Beckman påpekar, då Mö ej är ett dopnamn, mycket väl ha hetat Helena. Men då Ingvar, den sålunda förmodade fadern till drottning Helena, dog redan 1041, och hennes gemål Inge d. äldres död ej med någon sannolikhet kan förläggas tidigare än till 1110, blir denna Helena väl gammal för att såsom änka företaga den i legenden nämnda Jerusalemsresan. Man har emellertid låtit henne uthärda strapatserna. Men även om man vid en hög ålder stundom kan utstå en lång resas besvärligheter, är dock en sådan ålder åtminstone tämligen oförenlig med giftastankar. Om legendens Helena heter det emellertid, att hon blev änka vid en ålder, som manade henne att ingå nytt äktenskap. Nu hade vidare enligt legenden Helena en elak måg, som blev ihjälslagen av sina tjänare. Magnus Barfot, gift med Margareta, dotter till historiens Helena, hade visserligen för många oäkta barn för att vara en exemplarisk måg, men han dog i öppen strid på Irland 1103. Nils Svendsen, konung i Danmark, Margaretas andra gemål, var en älskvärd man och överlevde sin drottning flera år. Den ryske storfursten Wstislav, gift med dottern Kristina, kan ej heller vara avsedd, lika litet som Björn, sonson till Erik Ejegod och gift med dottern Katarina. Då historien ej känner flera döttrar av drottning Helena, måste ännu en dotter anskaffas för att möjliggöra den

[1] Jmf. Claes Annerstedt, Script. rerum suecic., t. III, s. 135, och Beckman, Vägar och städer i medeltidens Västergötland, s. 33 och 34.

[2] l. c., s. 136.

[3] l. c., s. 34 ff.

elake mågen. Detta sker, och mågen blir en västgötsk storman. Efter denna tillökning i familjen befinnes ingenting hindra, att legendens Helena är historiens drottning Helena. Saken anses dock ej för bevisad, och däri måste man ju instämma. En kryssning av detta slag i det historiska och hagiografiska farvattnet är äventyrlig även för vana seglare

* * *

Helenalegenden, som ej kan sägas göra sin redaktör synnerlig heder, har kommit till oss i en form, som tydligen ger vid handen, att den avfattats närmast som ledning vid Helenas årligen återkommande minnesfest. Relikerna framtogos då ur sitt valv och förevisades offentligen, och någon av prästerna framhöll vid ljudet av slantens klang i offerkistan helgedomarnas äkthet och redogjorde för deras tidigare historia och undergörande förmåga, allt under det han gav en teckning av helgonets liv. I en sådan framställning avsågs uppbyggelse och naturligtvis även historisk autenticitet.

Vid en genomläsning av Helenalegenden undgår man ej att märka, att framställningen lider av en betänklig brist på konkretion, individualitet och det levande livets logik. De data och synpunkter, legenden ger, verka sammanförda och bilda ej ett helt.

Födelseort, föräldrar, släkt, avkomlingar antingen förbigås helt och hållet eller beröras i högst allmänna ordalag. Då det var en ära för en ort och en släkt att ha ammat ett helgon, synes tystnaden här svårförklarlig och kan ej ha varit till fördel för den kyrka, som hade förmånen att äga helgonets kvarlevor. Glömska kan ej föreligga, ty den kristna äran, under vilken legenden låter Helena uppväxa och framleva sina dagar, gick ej synnerligen långt tillbaka i tiden; vid skrinläggningen, då legenden i sina huvuddrag måste ha varit färdig, levde ännu många, som borde ha sett Helena med sina egna ögon. Förklaringen ligger emellertid nära till hands. Det gällde sidor i tillvaron, som voro lätt kontrollerbara, och ett angivande av födelseort, föräldrar, anförvanter hade lätt kunnat leda till betänkliga kollisioner med verkligheten. Tystnaden härvidlag förråder, att läget var sådant, att legendens danare tvungos till försiktighet.

Legendens slutlige redaktör och väl även dess tidigare vårdare visa sig väl hemmastadda i Bibeln och i helgonlitteraturen, och jämförelser

och drag hämtas från bådadera hållen, man frestas att säga, allt för rikligt.

I helgonens värld ha änkorna hög rang; de kunna visserligen ej utan vidare ställa sig i jämnbredd med blodsvittnen och stora bekännare, men de stå absolut framför fruarna och tävla framgångsrikt med jungfrurna. Där legenden har fria händer, ingås äktenskap mera av lydnad än kärlek, men blir dock lyckligt; änkeståndet inträder tidigt, nya anbud saknas ej, men avslås. Här trampar vår Helena den sedvanliga stigen, ja, hon t. o. m. överträffar sina föregångare: ehuru änka vid unga år är hon redan en Lea i fruktsamhet, och detta trots att hon har en Rachels kontemplativa, sedesamma väsen.

Den egentliga förebilden för Helena har otvivelaktigt varit hennes stora namne, kejsarmodern Helena, även hon änka. Utom i det gemensamma namnet mötas de i gudaktighetsövningar, i frikostighet mot de fattiga, i intresse för kyrkbygge, i den på gamla dagar företagna pilgrimsfärden till Jerusalem, i den starkt understrukna vördnaden för de heliga platserna och heliga föremål. Då man ej kan skriva alla dessa likheter på tillfälligheternas konto, är det svårt att värja sig för misstanken, att den nordiska Helena genom legenddanarens välvilja råkat i betydlig tacksamhetsskuld till sin äldre, ryktbara kollega.

Besittningen av reliker var ej sällan föremål för avund, vilken gärna gick ut över äktheten och åtkomsten. I relikhistorierna finner man därför ofta stötar med avvärjande syfte eller av försiktigheten förestavade utredningar. Såsom vi inledningsvis sett, fanns det ett Æline även i Vilske härad. Denna plats kunde ej vara obekant för alla, och för att förebygga störande funderingar med anledning av detta namn förlade man en del av helgonets liv dit och väl den största delen, ty där hade hon en gård, där sin aningsfulla dröm, och där blev hon dödad på vägen till kyrkan.

Om Helenas tidigare förhållanden till Skövde lämnas man i ovisshet. Legenden låter henne bygga en stor del av Skövde kyrka, men man får ej veta, i vad egenskap eller av vilken anledning hon gjorde detta; vidare skall hon ha yttrat med syftning på sig själv om ett mellanrum, som uppkom vid anbringandet av en portik i kyrkan, att det kunde bli ett lämpligt vilorum för något helgon, och slutligen blir hon i sin dröm förflyttad från Göteve till Skövde och tolkar själv drömmen så, att hon skulle bli begraven på denna senare plats. Man ser försöket att bringa

helgonet under dess livstid i förbindelse med den ort, vars palladium det under århundraden skulle bliva. Banden förefalla lösa, men den goda viljan är tydlig.

Den slutliga ankomsten till Skövde ligger däremot i full dager; den sker i undrens och bevisens tecken. För att vila nedsätta bärarna båren, på vilken den döda kroppen ligger, och strax framspringer en källa, som ju ännu i dag bär Sankt Elins namn. På kyrkogården råkar vid kroppens tvagning en bloddroppe falla från hennes sår på en stenhäll. Denna klyver sig, och den del, som berörts av blodet, reser sig och har ju stått där långa tider.

Hagiografiens gestalter äro inga vardagsmänniskor. Då de leva och lida för Gud (och de göra ju ej annat), känna deras styrka och mod inga gränser: intet offer är för stort, döden det mest eftersträvansvärda. Skövdelegenden har velat skapa ett helgon av högsta rang, och endast martyrdöden kunde tillfredsställa. Då det kommer till motiveringen blir legenddanaren emellertid villrådig. Utan ett händelseförlopp till ledning famlar han bland synpunkterna och lyckas ej bra. Först framställas förövarna av dådet såsom redskap åt djävulen, som traktade efter Helenas argesta, men en annan synpunkt framkommer i samma andetag: Helena var ej fullkomlig, ehuru en ofullkomlig värld så tyckte, och Gud ville fullkomna henne genom lidande. Även i denna senare procedur bli mågens anförvanter redskap. Men i intetdera fallet blir det en martyrdöd, och Johannes Magni anser sig böra förbättra hela denna passus genom att helt enkelt förklara, att hon blev dödad av Kristi fiender.[1]

Tilläggas bör, att man bland helgonen ej är alltför njugg på titlarna. Någon gång anträffas martyrer, som dött sin saliga död i sängen[2] eller, om för våldsam hand, av skäl, som ligga utanför kyrkliga och religiösa spörsmål[3].

Även efter döden tillerkännes Helena den högsta form av upphöjelse, som kan komma en människa till del, plats i den gyllene boken. Kanoniseringen synes emellertid mycket tvivelaktig. Hennes imaginära personage lade visserligen intet hinder i vägen för denna upphöjelse, men det påvliga arkivet har inga upplysningar att giva; vårt äldsta kalenda-

[1] Historia Pontificum, etc. Script. rerum suecic., t. III, sect. post., s. 31, 32.

[2] Jmf. Hense, Heiligen-Legende (Freiburg 1903), s. 687 f.

[3] Guillois, L'évangile en action, etc. (Paris 1852), III, s. 67 ff.

rium, det från Vallentuna av 1198, upptager ej Helenas dag, och vad som är ännu allvarligare, i äldre och yngre, mycket fullständiga helgonförteckningar, gällande för hela kyrkan, är ej hennes namn anträffbart. Det är sålunda mer än sannolikt, att ingen högre kyrklig myndighet handlagt Helenas upphöjelse; och detta var ej heller nödvändigt vid den tid, skrinläggningen ägde rum.

Tvivel underkastad är även uppgiften, som man ofta möter, att den nyblivne ärkebiskopen Stephan vid återkomsten från invigningen till sitt ämbete skulle personligen ha övervarit skrinläggningen.[1] Invigningen ägde rum i Sens i närvaro av påven någon söndag i början av augusti 1164,[2] och skrinläggningen bör ha skett den dag, på vilken den sedermera årligen firades, nämligen den 31 juli, sålunda före invigningen.

Båda uppgifterna torde vara av tämligen sen dato, och deras tillkomst tycks tämligen lätt förklarlig. Påven hade sedan långt tillbaka gjort anspråk på ensamrätten till helgonkoringen, och den blev honom också slutligen tillerkänd, och då denna rätt snart blev förenad med betydliga intäkter för den påvliga skattkammaren, kunde i fiskaliskt syfte undersökningar anställas även å platser, där helgondyrkan redan länge försiggått. I Skövde tycks man av försiktighetsskäl i god tid och på egen hand ha kompletterat sina handlingar och försett sig med goda referenser. Året 1164 valdes, emedan man då haft, som känt var, förbindelse med påven. Kritiken var för övrigt ej stark och kontrollen ej lätt i en gammal affär. Klara papper gjorde även ett vederhäftigt intryck på den besökande pilgrimen, liksom det järngaller och den med två starka lås försedda trädörr, som stängde ingången till helgonets gravvalv.

* * *

Namnet *Æline* har spelat en betydande roll vid daningen av vår legend. Likheten mellan detta namn och namnet *Helena*, som hade börjat bli bekant i vårt land genom den kristna kalendern, var, ehuru endast skenbar, för stor för att ej medeltidens kända etymologiseringskonst med litet god vilja skulle finna båda namnen identiska, och med

[1] Johannis Magni, l. c., s. 31, 32. Eric Uggla, Sverige, geografisk, topografisk, statistisk beskrivning, III, s. 667.

[2] Jmf. Söderblom, Ärkebiskopen Stefans invigning i katedralen i Sens år 1164. Kyrkohistorisk årsskrift 1914.

namnlikheten följde, såsom vi sett, åtskilliga vackra sidor och förtjänstfulla handlingar. De båda namnen brukades genom litterärt inflytande stundom om varandra men sammansmälte aldrig, och *Æline* har, trots sin funktionsförändring, gent emot sin rival levat ett fullt självständigt liv, och är nog starkt att ensamt genom sitt obestridligt toponomiska ursprung förvisa Skövdehelgonets mänskliga tillvaro till fabelns värld. Denna förvisningsdom utläses för övrigt, såsom vi redan sett, även ur hela legenden, både ur vad den giver och icke giver. Då den hedniska källgudomligheten skulle utrustas för sin kristna karriär, lånade man ur helgonens klädkammare hela ekiperingen, från och med de sedvanliga förnäma föräldrarna till och med martyrkronan, allt gamla kända, ärevördiga persedlar; draperingen, ehuru rikt tilltagen, täcker ej väl, och den kyrkliga myten och dess art lysa fram både här och var.

* * *

Helena står ej så ensam i världen, som man kanske skulle kunna tro; hon har t. o. m. i sin hemtrakt en syster. Om vi förflytta oss ett par mil söderut från Skövde till skogen på gränsen mellan Ljunghems och Dala socknar, stöta vi på den heliga Ingemo källa och lund; även här stå vi inför en offerkälla med hedniska anor. När livet på trakten antog kristen gestalt, och de gamla hedniska institutionerna ändrade karaktär och fingo en efter de nya förhållandena avpassad uppsättning, blev ortnamnsepitetet *Ingemo* (av mansnamnet *Inge* och *mo* 'sandhed') tolkat såsom namnet på ett kvinnligt helgon, vilket människorna snart ägnade samma vördnad och dyrkan, som de ägnat den gudomlighet, som förut sökts vid källan. Då Skarabiskopen A. A. Omenius 1681 var på visitation i Dala, infordrade han upplysningar om kvinnan Ingemo och hennes källa och lund och fick veta, att Ingemo på sin tid ansetts för en helig kvinna och blivit efter sin död begraven på den plats, där källan och lunden nu voro, men att hennes lik sedermera förts till Dala kyrkogård, och att sedan urminnes tider vidskepelse övats vid källan och i lunden, att böner och offer framburits o. s. v., dock mera förr än nu.[1] Ett rimmat böneformulär finnes kvar, och ett kapell har även funnits där.

Fallen i Ljunghem och Skövde äro tydligen fullt likartade. T. o. m. en lund, motsvarande den i Ingemolegenden nämnda, torde en gång ha

[1] Lindskog, Försök till beskrifning om Skara stift, h. III, s. 92 ff.

funnits även i Skövde, att sluta av Helenalegenden och av betydelsen av det gamla namnet *Skedevi*, Skövde. Lika litet som en kvinna kunnat heta Ingemo, har en kvinna före Skövdelegendens tid kunnat heta Æline. Är arten av den kyrkliga mytbildningen i Ljunghem på grund av anspråkslöshet, enkelhet och folklighet genomskinlig och klar, är den det även i Skövde trots dess ängsliga, banala och lärda apparat.

* * *

Skulle någon till sist fråga: Vems ben blevo då skrinlagda i Skövde?, har jag ej annat att svara, än att det finnes mycket ben i den svenska jorden. Helt outredd behöver dock ej en sådan fråga förbli. Både Orientens och Occidentens kyrkor ha haft stora experter på området och ha väl sådana ännu i våra dagar. Genom ett oförlåtligt slarv hade den helige Franciskus' av Assisi kvarlevor gått förlorade och varit borta under långliga tider. En vacker dag trodde sig någon ha återfunnit dem. Tvivlet, som alltid vill göra sig brett, kunde ej tiga, och saken blev hänskjuten till påven Pius VII, och hans helighet kunde trots sina 80 år avgöra, att fyndet var äkta och allting i full ordning.[1] Detta skedde 1819.

* * *

Helena hade sina första mottagningar vid källan, och även sedan hon inflyttat i kyrkan, söktes hon på sin gamla plats av en del av sitt klientel. För att tillmötesgå detta klientel och kanske mest, emedan det var förbundet med fördel, höll prästerskapet sin skyddande hand även över denna rörelse: ett kapell byggdes över källan, och besökarne uppmuntrades genom upprepade löften om avlat. Denna sin gamla karaktär av källgudomlighet behöll Helena in i det sista, och då hennes dyrkan framträdde på andra orter, var den även där knuten till källor, såsom i Götene, Barne härad, och vid Tisvilde på Själlands kust.

Sannolikt är ock, att utflykterna till källan voro glanspunkter vid Elinsfesterna och det, som ansågs mest värt att taga vara på och efterbilda. Festerna kommo med tiden att firas de båda sista dagarna i juli månad, sålunda under den vackraste delen av sommaren och vid den

[1] Guillois, l. c., s. 131.

tid, då människorna på hela Guds långa år med minsta självförebråelse kunde lösslita sig från dagens släp för att ägna några stunder åt vila, förströelse och uppbyggelse. De människor, som på de olika vägarna färdades upp till Skövde i slutet av juli för att deltaga i dessa fester, voro ej alla krymplingar, åldringar eller botgörare med beklämda hjärtan och i säck och asko; det var människor av alla åldrar och mest ungdomar i sina nyaste kläder, med sorglösa sinnen. Den trånga, mörka kyrkan kunde ej rymma många i sänder; många sökte ej ens att komma in där. Men i den procession, som över de stilla och leende ängarna, än i mera slutet tåg, än i mindre, mera rörliga grupper, ringlade hän mot källan, fanns plats för alla. Den vackra årstiden, vilan från världsliga omsorger, känslan av samhörighet med församlingsbröderna, medvetandet om dens närvaro, i vars namn de voro församlade, alstrade högtidsstämning och kommo allas blickar att lyfta sig mot höjden.

Nu är Sankt Elins minne starkt bleknat. I Skövde känner man ett och annat om sitt forna helgon, dock mest på litterär väg, och i Vilska Elin utpekar man på en liten förhöjning nära Marbogården platsen, där kapellet en gång stod. Ett vackert och varaktigt minne är namnet *Elin*, som genom legenden överflyttats från ortnamnens klass till personnamnens och tidigt blivit omtyckt av hög och låg.

Guernes de Pont-Sainte-Maxence et la «légende de Becket».

Par

E. Walberg.

Dans l'édition que j'ai donnée, en 1922, de la *Vie de saint Thomas le Martyr* par Guernes de Pont-Sainte-Maxence,[1] les deux premiers chapitres de l'introduction traitent de la date de la composition du texte et des rapports des biographies latines de Thomas Becket avec le poème de Guernes et entre elles. Un chapitre ultérieur (chap. IV) contient un tableau qui montre en détail les relations du poème français, dans toute son étendue, avec les textes latins qui s'en rapprochent le plus. Voici les principaux résultats auxquels mes recherches avaient abouti.

Guernes de Pont-Sainte-Maxence, ayant d'abord composé un «premier roman», sans doute commencé au cours des tout premiers mois qui suivirent le meurtre de Becket,[2] se rendit à Cantorbéry et y entreprit, en 1172, une nouvelle rédaction de son poème, corrigée et considérablement augmentée, qu'il termina vers la fin de 1174. C'est celle qui nous est parvenue. En ce qui concerne les biographies latines de Becket, il faut mettre à part celles de Guillaume Fitz-Stephen (1173—1175, probablement 1173—1174), d'Alain de Tewkesbury (1176—1179) et de Herbert de Bosham (1186), qui sont des œuvres originales, très différentes des autres. Édouard Grim (1172), le soi-disant Anonyme de Lambeth (fin de 1172 ou commencement de 1173) et Guillaume de Cantorbéry (1173 ou printemps de 1174) se ressemblent sur certains points, sans qu'on ose affirmer que ce dernier se soit servi directement des deux autres. La *Vita s. Thomæ* de Jean de Salisbury a été composée (entre

[1] Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund, V.
[2] On sait que cet événement eut lieu le 29 décembre 1170.

1173 et 1176) à l'aide des ouvrages de l'Anonyme et de Guillaume. De Grim et de Guillaume procède Guernes de Pont-Sainte-Maxence, duquel dérive à son tour Roger de Pontigny (fin de 1176 ou commencement de 1177). Celui-ci a, en outre, utilisé Grim et, à un moindre degré, Jean de Salisbury, peut-être même Guillaume de Cantorbéry. Benoît de Cantorbéry (1173 ou 1174), — connu aussi sous le nom de Benoît de Peterborough, — a peut-être lu la *Vita* d'Édouard Grim. De son côté, il a été consulté sur quelques points par Guernes de Pont-Sainte-Maxence. Il n'est pas impossible que ce dernier ait fait aussi un certain nombre d'emprunts à Fitz-Stephen.

La démonstration dont je viens d'indiquer les principales conclusions, n'a pas convaincu Mlle Claudine Wilson, qui dans la *Modern Language Review*, XVIII (1923), p. 491—499, a fait de mon édition un long compte rendu, dans lequel elle s'occupe presque exclusivement des chapitres en question.[1] Je crois rendre fidèlement sa pensée en la résumant comme suit.

En se hasardant à étudier les rapports qui unissent les biographies de Becket, l'éditeur de la *Vie de s. Thomas le Martyr* a fait preuve d'un courage louable, mais aussi d'une certaine imprudence, étant donnés les dangers de l'entreprise. Les biographies, latines et françaises, qui nous ont été conservées, et qui nous paraissent aujourd'hui des productions individuelles, ne sont que les restes d'une création collective, de la «légende de Becket», des «vibrations qui, émanant de l'horreur inspirée par l'énorme crime, ébranlèrent les airs de Cantorbéry, de l'Angleterre, de la Chrétienté».[2] Dans ces conditions, uniquement des res-

[1] Le reste de mon travail y est mentionné dans ces termes (p. 492): «M. Walberg's edition is a great advance upon [those published by Bekker in 1838 and by Hippeau in 1859] in completeness, and will be welcomed by students of Old French and Anglo-Norman. His text is based on. . . . [Suit l'énumération des mss.] The text is accompanied by a useful glossary, very full notes and an introduction, all in French, the whole making up a volume, whose bulk and consequent price appear somewhat excessive. The introduction contains a chapter on the classification of the six MSS., where M. Walberg shows himself a disciple of M. Bédier in his wary refusal to postulate convergence between his groups on this side of infinity (*sic*). There are also chapters on the language and the versification of the poem.»

[2] «In adventuring into these troubled regions . . . . perils by this and by that, but, above all, perils by air, by atmosphere. . .. the vibrations that stirred the air of Canterbury and England and Christendom, pulsing out from the central horror of the murder on the steps of the sanctuary» (p. 492).

semblances textuelles, assez frappantes pour exclure toute autre hypothèse que celle d'un emprunt direct, pourraient servir de preuves. Même des ressemblances textuelles qui ailleurs seraient probantes, peuvent être suspectes ici. Pour n'avoir pas assez tenu compte de tout ceci, l'auteur de l'ouvrage critiqué a tiré des conclusions d'une rigueur que ne comportait pas la nature du sujet étudié. Toujours suivant Mlle Wilson, je n'aurais fait que mentionner en passant, pp. XIII et XIV, «the wide-spread interest and activity» suscités par le meurtre de Becket, toutefois «without sufficient regard to their implications». Aussi la filiation et les dates indiquées ci-dessus sont-elles, en ce qui concerne Grim, Guillaume de Cantorbéry, Roger et Guernes,[1] pour le moins douteuses. Il n'est pas prouvé que Guernes ait utilisé Grim ni Guillaume; Roger de Pontigny, au lieu d'avoir suivi Guernes, dont le poème, selon Mlle W., n'a été terminé que dans la seconde moitié de 1175 ou en 1176, pourrait bien lui être antérieur. Toutes les biographies ont été composées à peu près simultanément, ce qui nous ramène à la création collective de la légende («the collective legend-making») qui a été le point de départ de la critique.

En répondant aux observations de Mlle Wilson, je ne suivrai pas partout le même ordre qu'elle, mais je tâcherai de ne laisser de côté aucun point essentiel de sa critique. Commençons par le premier.

Au dire de Mlle Wilson, je n'aurais pas vu les difficultés particulières qu'offrait le sujet que j'ai eu la hardiesse d'aborder après A. Mebes, E. Magnússon, E. Étienne, J. Morris, Dom A. L'Huillier, E. A. Abbott, M. Louis Halphen et d'autres. C'est inexact. En réalité j'ai fait allusion, plus d'une fois, à cette «ambiance» dont parle Mlle W., à cette légende orale de Becket, formée à Cantorbéry, pour ainsi dire au lendemain du martyre, et aux dangers qui en résultent pour qui essaie de débrouiller les fils qui relient entre elles les biographies du saint. Ainsi, pp. XLIII—XLIV, après avoir relevé certaines concordances de fond, en partie très remarquables, entre les œuvres de Grim et de Guillaume de Cantorbéry, — faits rapportés ou erreurs commises par ces deux biographes seuls (ou avec Guernes et Roger), etc., — j'ajoute: «Cependant les coïncidences frappantes sont rares, et il n'y a guère une seule ressemblance textuelle. Il me paraît donc plus probable qu'ils ont eu,

[1] Mlle Wilson ne parle pas des autres biographies.

en partie, les mêmes sources d'information orale ou qu'ils se sont consultés mutuellement, pendant qu'ils travaillaient l'un et l'autre à leurs œuvres respectives».[1] Immédiatement après je dis, à propos des passages assez nombreux où le poète français pourrait bien avoir consulté Fitz-Stephen: «Je n'ose donc pas affirmer que Guernes ait utilisé Fitz-Stephen. Peut-être ses informations proviennent-elles, dans les cas cités, de sources orales, comme elles le font assurément dans bien d'autres cas.» Mais il y a mieux. Plus loin, toujours dans le même chapitre (p. XLIX), on lit ce qui suit: «Il me paraît certain qu'au sujet des derniers instants de Thomas une tradition solide s'est de bonne heure formée parmi les clercs du défunt et les moines de la Sainte-Trinité, qui ont dû raconter, des centaines de fois, ces tristes événements aux innombrables pèlerins qui ne tardèrent pas à affluer à Cantorbéry». A ceci il y a lieu de comparer les lignes suivantes du compte rendu de Mlle Wilson (p. 492): «One has but to think of the stereotyped recitative which guides the modern pilgrim-tourist over the scene of the saint's murder, to imagine the similar repetitions in unvarying words which must have edified all but the very earliest pilgrims to the spot». Si je ne m'abuse, cela ne diffère pas énormément de ce que j'avais dit dans le passage cité en dernier lieu. Et ce n'est pas encore fini. A la p. LII je signale, dans une longue note, les ressemblances qu'on peut constater, non seulement dans les grands traits de leurs œuvres, mais aussi dans les détails, entre Guillaume de Cantorbéry et l'Anonyme de Lambeth. Après quoi je continue: «Je ne pense pas que l'un d'eux ait nécessairement lu l'ouvrage de l'autre; dans ce cas-là les ressemblances devraient être plus nombreuses. Peut-être les auteurs ont-ils communiqué ensemble, pendant qu'ils étaient tous deux à l'œuvre.[2] En tout cas, ce qu'ils ont en commun ce sont des idées que les fidèles de Thomas auront eu l'occasion d'émettre et de discuter entre eux bien souvent.» Peut-être me trompé-je, mais il me semble entendre comme un écho de mes propres paroles dans ce que dit Mlle Wilson, p. 492: «In that atmosphere,[3] . . . among the friends and followers of the martyr, oral transmission, discussion, exchange of anecdotes, sermons, miracles attested,

[1] La *Vita* de Grim doit être, à mon avis, antérieure à celle de Guillaume, au moins de quelques mois. Cf. ci-dessus et plus loin.

[2] Pour les dates de leurs biographies, cf. plus haut, p. 123.

[3] Cf. la phrase citée plus haut, p. 124, n. 2, à laquelle celle-ci fait suite.

must have bulked as large as — possibly larger than — the written word, more permanent but less pliant».

Mlle Wilson semble n'avoir remarqué aucun des passages de mon livre que je viens de citer; du moins elle n'y fait pas la moindre allusion. En revanche elle renvoie, — on l'a vu ci-dessus, p. 125, — aux deux premières pages de l'introduction, où il est parlé d'une façon générale de l'immense impression produite par le meurtre du primat et de la littérature, en latin et en langue vulgaire, que suscita cet événement tragique. On conviendra que ce renvoi-là n'était pas particulièrement utile. Pour ce qui est du reproche qu'elle m'adresse en même temps, de n'avoir pas compris la portée des faits indiqués («without sufficient regard to their implications»), le lecteur sait déjà, jusqu'à un certain point, ce qu'il faut en penser.

Mais, si la thèse principale de Mlle Wilson n'est, dans ce qu'elle contient de juste, qu'une répétition en termes différents, — quelquefois peu différents, — de ce que j'avais dit dans mon livre, sa critique pourrait naturellement n'en être pas moins bien fondée en ce qui concerne les relations de Guernes de Pont-Sainte-Maxence avec Édouard Grim, Guillaume et Roger de Pontigny. Examinons ce qu'il en est.

Tout d'abord il convient de faire une réserve à la thèse de Mlle Wilson. C'est qu'il ne faut pas essayer d'en tirer trop de conséquences. Il est évident, — et les divergences que l'on constate entre les différentes biographies le montrent de reste, — que la tradition orale n'a pu embrasser la vie entière de Becket, toute son histoire. Ce qui intéressait avant tout le vulgaire, y compris le gros des clercs et des pèlerins, ce qu'on discutait et racontait, c'était le meurtre, la «passion» du saint, et ce qui s'y rattachait plus ou moins directement (plus tard aussi les miracles). A mon avis il ne serait pas raisonnable d'exiger, en s'appuyant sur l'existence, — non douteuse, dans un certain sens, — d'une «légende de Becket», pour admettre la dépendance d'une biographie par rapport à une autre, des ressemblances également frappantes dans toutes les parties des deux récits. C'est pourtant ce que Mlle W. paraît faire. Voyons si, même avec des prétentions aussi exagérées, on est en droit de nier l'existence de rapports directs entre les textes en question.

Mlle Wilson déclare catégoriquement (p. 494) que je n'ai pas produit les ressemblances textuelles frappantes entre les divers auteurs que ma

démonstration aurait exigées; tout ce que j'ai réussi à démontrer, ce serait un certain parallélisme entre Guernes, Grim et Roger (p. 493). Il est vrai que je n'ai pas reproduit in extenso tous les passages latins imités par Guernes (ce qui aurait rendu le volume beaucoup plus « bulky » qu'il ne l'est déjà, au grand mécontentement de Mlle W.), mais je les ai indiqués soigneusement dans le tableau mentionné ci-dessus, p. 123. Je ne discuterai pas ici les trois courts passages allégués, et jugés non probants, par Mlle Wilson, qui a soin de faire remarquer, par deux fois (qui donc oserait en douter?), qu'elle les a choisis au hasard (« at random », « more or less at random »).[1] Loin de suivre son exemple, j'en citerai quelques autres, d'une certaine étendue et choisis bien à dessein dans différentes parties du poème de Guernes, en donnant en regard le texte correspondant de Grim.[2]

Guernes, vv. 886—920.

178. E uns abes i fu, ki dunc vint d'ultre mer,
Philippes de l'Almodne, einsi l'oï numer.
L'arceveske deveit e le rei acorder;
E la pape, ceo dit, l'en aveit fet passer,
E ses lettres l'en ot fetes od sei porter.

179. A l'arceveske dit e jure en verité
Que Alisandre pape li ad par lui mandé
Ke il s'acort al rei, face sa volenté.
En peril de sun ordre li aveit bien loé;
E ad tut pris sur sei, s'i ad rien meserré.

180. Les briefs as cardunals l'en aveit aportez,
E jure que li reis les ad aseürez
K'il ne quiert riens fors tant k'il en seit onurez,
E veant sun barnage, quant il ert asemblez,
Sulement de parole greant ses volentez.

181. Ne ja cuntre sun ordre ne li ert demandé
Custumes a tenir ultre sa volenté.
N'en volt estre vencu, mes greant li sun gré,
E tut li coruz erent d'ambes parz parduné;
Li reis fera de lui tut seignur del regné.

Grim, s. 378—9, ch. 27.

Veniens interea de transmarinis... abbas de Eleemosyna, missum se a domino papa Alexandro, cujus et apices secum deferebat, asseruit.

Forma vero litterarum erat ut *archiepiscopus regis consentiret voluntati* et sic *sociarentur in pace*. Abbas etiam *in periculo ordinis monet*, ut quod *dominus papa mandavit*, hoc faciat, et *ipse in culpa sit si in aliquo* archiepiscopus *oberraverit*; tantum paci consentiat. *Litteras quoque cardinalium* abbas *habuit*, in quibus mandabant *securitatem accepisse a rege*, quod *non quærat aliud* ab archiepiscopo, *nisi ut verbo tantum* statutis *assentiat* quæ traditurus est, quatenus publice *honoretur coram potentibus regni, cum simul fuerint, nec contra ordinem suum exigeretur ab eo consuetudini consentire*. Adjunxit etiam abbas .. regem *nullatenus velle vinci*, nec decere; *annuat* ille regi, et pax erit, *regnumque illi subjicietur* ut ante, et omnia quæ regis sunt illius erunt, *nec veniet in memoriam omnis illa commotio*.

[1] J'en dirai quelques mots plus loin, p. 131, n. 2.

[2] Dans le texte latin je souligne les mots et expressions qui se rapprochent particulièrement de ceux de Guernes.

182. E li reis l'aveit ainz sur tuz humes amé,
E il l'aveit servi par mult grant lealté. —
Tant l'aveit de paroles li abes enchanté,
Pur ceo ke il le vit de tel auctorité,
Que tresqu'a Wedestoke l'aveit od sei mené.

«Cæterum vestram», inquit, «personam rex supra omnes homines honoravit, et tu ei quanta nemo unquam fidelitate servisti....» Quid plura? non cessavit abbas usque dum persuasibilibus... verbis seductum archiepiscopum secum duxit ad regem: facile quippe creditum est viro qui tantæ videbatur auctoritatis.

183. La li unt fet pramettre al rei e greanter
Que ses custumes volt en bone fei guarder
E lealment. Car mes n'en quide oïr parler.
Ce li respunt li reis: «Sei volez agreer,
«Veant tuz mes barons le vus estuet mustrer.

184. «Tuit unt oï coment m'avez contralíé.
«E se volez tenir qu'avez covenancié,
«Fetes de vostre part asembler le clergié,
«E jeo tuz mes barons, ja n'i avra targié;
«La dites, oiant tuz, kel m'avez otreié.»

...promittit archiepiscopus regi quod avitas consuetudines in fide servabit, nihil de eo ulterius auditurum se confidens... Quod audiens rex: «Ut sponsioni», inquit, «tuæ fidem demus, dignum est ut publica audientia hæc fatearis; universis siquidem notum est in quantis mihi contrarius exstiteris, publicis regni legibus contradicens. Et nunc convocemus ad diem certum, ego quidem optimates et primos regni, tu vero episcopos et clerum; ut te coram multitudine consentiente, cæterorum nemo legibus nostris audeat refragari.»

Guernes, vv. 1506—1535. — *Grim, p. 392, ch. 40, l. 14— ch. 41.*

302. Or veit li arcevesques altre respit n'avra.
Quant ço vint vers lu seir, a l'ostel s'en ala.
Li mals del flanc le prist, jur e nuit li dura.
Achaisunus en ert, e suvent lui greva;
Par cel'ire qu'il out, dunc lui renovela.

... nec longiores dabuntur induciæ, sed in crastino respondebit. Sanctus igitur, expensa in litibus die et jam advesperascente, receptus hospitio, et gravi mox tactus dolore splenis, lecto decubuit, noctemque sine cibo et insomnem ducens, miserabili decoctus dolore, vix diem præstolatus est. Solebat hoc modo vexari, sed nunc anxius solito, turbato nimirum sanguine post iras diurnas et litigia.

303. Mais li reis l'endemain pur lui main enveia,
E jure les oilz Deu que sen acunte avra.
Il dit: n'i puet aler, d'anguisse tressua;
E se Deu plest, ço dit que ses mals tresira,
E qu'il irra a curt, si tost cum il purra.

304. Li reis jure les oilz venir li estovra,
E, u il voille u nun, ses acuntes rendra.
E cum plus ert malades, de tant plus l'anguissa.
L'arcevesque Thomas encontre li manda:
Pur amur Deu le sueffre, ki tut le mund cria.

305. Quant veit li reis Henris qu'il nel purra aveir,
Quida qu'il se fainsist tut pur lui deceveir.
Dous cuntes enveia pur s'enferté veeir,
Celui de Leircestre, qui pris out de saveir,
E cel de Cornewaille, que l'en dient le veir.

Adsunt ministri regis, qui sanctum urgerent ad concilium. Excusat ille, prætendit morbum et indicem anxietatis sudorem ostendit; ad curiam se iturum, cum transierit vehementia ægritudinis, pollicetur.

Jurat rex terribiliter: «Venire illum oportet, nulla erit excusatio». Quantoque anxius querebatur archiepiscopus, eo plures rex nuncios misit qui ipsum curiæ præsentarent.

Suspicatus denique ne forte affectata esset infirmitas ut audientiam declinaret, duos mittit de nobilioribus et primis regni, consules Leicestriæ et Cornubiæ, qui renunciarent regi ne simulationis suæ archiepiscopus tempus conetur redimere.

306. E quant il vindrent la, virent s'enfermeté.
Dient li que li reis li ad par els mandé
Que il vienge a la curt. Il lur aveit mustré
Que ses mals l'ot la nuit mult durement grevé,
E encore le tint; mais un poi out sué.

Astant comites viro sancto, dicunt oportere eum absque mora et excusatione curiæ præsentari; sanctus vero quantis premeretur angustiis indicavit. Urgent comites, ille supplicat.

307. E prie lur pur Deu que le leissent gesir;
E se li reis le volt tresqu'al demain suffrir,
Il irra a la curt, si orra sun plaisir.
Ne larra qu'il n'i aut, pur vivre u pur murir;
Ainz s'i fereit porter e sur biere tenir.

Ille adjurans per nomen Salvatoris, ut vel illius diei concedantur induciæ: «Cras», inquit, «vita comite, auditurus quid domino regi placeat, vel in sella portatus assistam».

Guernes, vv. 2641—2675.

529. Quant ot li reis Henris de la pape conter,
K'il feseit par ses briefs les evesques mander,
A Clarendune ad fait sun concilie asembler.
Iluec voleit il faire as evesques jurer
Que nul d'els pur apel ne passereit mais mer,

530. E qu'a pape Alissandre de rien n'obeïreient,
Ne pur ses mandemenz nule rien ne fereient,
Ne que nul de ses briés des or ne recevreient,
N'a Thomas ne as suens de rien nen aidereient.
Il ne l'unt pas juré, mais ensi l'otrieient.
531. Li lai en furent mis par tut al serement...
532. Encore aveit li reis comandé e bani
Que, s'en tute sa terre eüst clerc si hardi
Qui a Rume apelast, a l'ués le rei Henri
Sereient erramment tuit si chatel saisi
E il mis en prisun, cum s'il eüst mal cri.
533. Tuit apeleient dunc la presence le rei,
Plaidouent en sa curt; n'i aveit mot de lei.
Traitié erent iluec povre clerc a beslei,
Car l'iglise en porteit li riches ovec sei.
Bien puis dire pur veir ço que jo oi e vei.
534. E li deniers saint Piere fu dunkes retenuz,
Si fu a l'eschekier e portez e renduz;
Li rivages de mer guaitiez e purveüz:
Se nuls aportast brief, e fust aparceüz,
Qui de Rume venist, tost fust pris e penduz.

535. Mais pluisur en i vindrent par le comandement
L'apostolie Alissandre, mais mult celeement,
Qui aporterent briefs, tel de castiement
De ço que li prelat errouent malement,
Tel de suspensiun e tel de damnement.

Grim, p. 405—6, ch. 56.

Audiens interea rex quod episcopos Angliæ dominus papa mandasset, Clarendunam coegit concilium, ubi juramentum exegit a pontificibus ne quis eorum pro quavis appellatione patria egrederetur,
nemo mandatum domini papæ susciperet. Et quidem in hunc modum episcopi promiserunt,

a laicis vero juratum est.
Clamatum est ex ore regis, quod si quis pro quocumque negotio sedem apostolicam appellasset, omnia quæ illius essent scriberentur ad opus regis et ipse truderetur in carcerem...
Omnes judicium regis et præsentiam appellabant. Causas ecclesiæ tractabat populus qui ignorat legem Dei.... conticuit ratio... pauperes spoliantur ecclesiis, vestiuntur nummosi.
Oblatio illa fidelium quæ nummus Petri dicitur,... detinebatur cum censu publico reponendus. Portus et littora maris arctius servabantur, ut si quis mandatum aliquod detulisset, suspendio statim vel aliqua dira morte periret.
Plures tamen eo tempore dominus papa direxit epistolas, quibus prælatorum arguebat errata, et suspensionem minabatur officii si non resipiscerent.

Guernes, vv. 3751—3780.

751. Al rei de France ad un cel afaire mustré,
Coment li reis l'aveit de Punteigni osté.
Quant li reis l'ad oï, Deu en ad mercïé;
Or dunra l'arcevesque, s'il l'a en volenté,
Ço qu'il li out sovent offert e presenté.
752. Car quant il fu de primes d'Engleterre fuitis,
Li reis de France l'a soventefeiz requis,
E par li e par autres, par clers e par amis,
K'entur lui remansist el regne saint Denis;
De quanqu'avreit mestier ne sereit point mendis.

Grim, p. 414—415, ch. 64, l. 1—17.

Itaque mandavit regi Francorum qua arte eum de Pontiniaco deposuisset rex Angliæ, paratum se suscipere dicens[1] quæ pridem oblata fuerant.
Siquidem cum primo fugitivus ab Anglia venisset ad regem Ludovicum, obtulit illi rex, et multis precibus adjuravit, ut circa se maneret, quomodo vel ubicunque potius elegisset;

[1] Pour les quatre derniers mots, cf. le v. 3765.

753. Mais les offres le rei n'a il dunkes pas pris,
Car il cremi forment que li fiers reis Henris
Ne desist qu'il se fust e allez e mis,
Tut pur li guerreler, od le rei Loëwis.
Mais de ses offres prendre ne sera mais eschis.

quod tunc quidem renuit, ne quis objiceret quod ad injuriam domini sui regis Angliæ obligasset se regi Francorum, quasi potentiori; consilio domini papæ Pontiniacum elegit, parciore victu et vita sobria delectatus.

754. . . . .

755. Mais li reis Loëwis sur ses chevals munta,
Prist ses hummes od li, a Punteigni ala.
Od le saint arcevesque dedenz capitle entra.
L'abé e tuz les monies durement mercia
Del honur que li ber entur els trové a.
756. Car mult unt fait, ço dit, a France grant honur
De ço k'unt receté entr'els cel bon seignur.
Ne volt des ore mais qu'il aient la haür
Del rei Henri, quis volt deserter pur s'amur;
Or volt qu'il ait od lui des ore le sujur.

Rex vero mandatum archiepiscopi cum omni devotione suscipiens, Pontiniacum festinus occurrit,[1] ingressusque monachorum capitulum gratias abbati et fratribus egit qui Franciam honorarunt in tanti hospitis susceptione. «Et nunc», ait, «ne pro beneficiis aliquis vestrum offensam regis odiumque pro subventione sustineat, mecum veniat.»

Il serait oiseux d'augmenter le nombre de ces citations. Chacun peut le faire soi-même, du reste, à l'aide du tableau dressé au chapitre IV de l'introduction de mon édition de Guernes. Quoi qu'en pense Mlle Wilson, il est de toute évidence que des ressemblances pareilles ne s'expliquent que par l'hypothèse d'emprunts directs, par conséquent on a bien le droit de reconnaître comme tels même des passages où les coïncidences sont moins frappantes que dans ceux qu'on vient de lire, puisque l'ordonnance du récit est la même dans les deux textes: du commencement à la fin on trouve dans l'un et l'autre les mêmes événements présentés d'une façon analogue et pour ainsi dire toujours dans le même ordre, même là où celui-ci est erroné.[2]

---

[1] Comme je l'ai fait remarquer dans la note des vv. 3772 ss., Grim et Guernes sont seuls à prétendre que Louis VII se serait rendu en personne à Pontigny pour inviter Becket à s'installer sur son territoire. Herbert de Bosham, qui porta lui-même au roi Louis la nouvelle du départ imminent de l'archevêque, raconte qu'il trouva le monarque en voyage, et que celui-ci le chargea de transmettre à Becket l'invitation dont il s'agit. Par conséquent Grim et Guernes sont dans l'erreur.

[2] Cf. mon édition, p. CI. — Incontestablement, le hasard a bien mal servi Mlle Wilson. Pour contrôler la parenté de Guernes avec Grim, ne voilà-t-il pas qu'il lui a fait choisir, sur trois passages de Guernes qu'elle allègue, un (vv. 277—280) dont j'ai fait observer expressément qu'il contient une mauvaise traduction, et un autre (vv. 161—5) que j'ai désigné comme original, en signalant toutefois une vague ressemblance avec la fin du prologue de Grim. (Voy. p. LXV: «Vv. 1—165. — Préambule de l'auteur. Original. Cf. pourtant aux vv. 161—5 les lignes suivantes de Grim. . . . .»). Dans le troisième cas il s'agit d'une courte phrase (vv. 739—740) dont la ressemblance avec le texte de Grim n'est en effet pas particulièrement étroite, mais où l'on trouve pourtant les pendants que voici: *li reis l'a pris en haür*. . . *l'esluina de s'amur* — «rex. . . subintrante

Pour Guillaume de Cantorbéry et Roger de Pontigny je serai plus bref. Voici d'abord quelques ressemblances textuelles entre Guernes et Guillaume.

Guernes, vv. 1826—1833.

366. Li prelaz d'Evrewic, cil de Lundres, ço qui,
Conseil li unt duné priveement andui
Que, veant si grant gent, ne li fesist anui;
Mais l'endemain le mant, quant n'i avra nului;
Priveement le mete senz noisse en sun estui.

367. Par ço s'est mult li reis de s'ire refrenez,
E desfaiz li malices qui dunc ert aprestez,
E lur mals engins fu a grant bien aturnez.

Guill. de Cant., p. 37, ch. 28, l. 1—13.

At Eboracensis et Londoniensis seorsum suggerunt, ne in tanta solemnitate et frequentia populi violentiam inferat, sed cum concilio dimisso, quando redierint ad propria, vocet eum, custodiæque carcerali sine testibus assignet. . . .

Optimum sane consilium, quamvis de fonte pravitatis emerserit. Comprehensi sunt prudentes in astutia sua. . . Sic vana promissione deliniti regis modicum furor quievit.

Guernes, vv. 2151—2160.

431. Mais mult li esteit bien a cel'ure avenu,
E maint humme l'unt puis a miracle tenu:
Car danz Henris de Pise, qui des chardenaus fu,
E li reis Loëwis sunt d'autre part venu;
Es rues de Seissuns sunt entreconeü.

432. Sa cause e sun eissil lur aveit denuntié.
Li buens reis Loëwis en ad eü pitié,
E sil volt retenir par mult grant amistié.
E danz Henris de Pise li ad covenantié
Par tut li aidera. Si fist il senz faintié.

Guill. de Cant., p. 43, ch. 34, l. 11—18.

Factum est autem, cum urbem Swesionem ingrederetur, non sine divino nutu, quod et miraculo ascribi posse quidam putaverunt, rex Francorum Lodowicus et Henricus Pisanus cardinalis pariter urbem ingressi sunt.

Quibus cum exsilii sui causam exsul exposuisset, jussit eum rex apud se residere, et consilium et adjutorium per omnia promisit; cardinalis, in causa patrocinium.

Guernes, vv. 4701—4715.

941. Roberz li segretains rest a Dovre arivez.
Pris fu pur ço qu'il n'ot briés del rei aportez,
E qu'il ert senz congié en Engleterre entrez.
El message, ço dit, le primat ert alez;
Pur sa cruiz aporter contre lui s'est hastez.

942. «Vient il?», funt il. — «Oïl», fait Robert, «veirement.»
Funt il: «Mais tu deüsses venir plus sagement;
«D'altre seignur deüsses aveir avoement.»

Guill. de Cant., p. 88, l. 5—22.

Cantuariensis ecclesiæ cimiliarca Robertus littus Dovrense tenens tentus est, quia sine litteris a regia clementia impetratis terram regis irrumpere præsumpsisset. Quo respondente se a domino primate præmissum ad præparatoria necessariorum quæ suscipiendis exsulibus providenda erant,

«Numquid», aiebant, «venit?» Subintulit: «Procul dubio venit; die crastina præsentiam suam, si mare permittit, exhibebit.» «Expediebat», addebant, «tibi con-

---

odio, a consiliis illum secretario. . . efficit alienum». Rien n'eût été plus facile que de choisir parmi les nombreux passages sur lesquels j'ai mis l'étiquette 'Accord presque littéral', 'Grande similitude' 'Concordance exacte', ou quelque chose dans ce genre. Il faut se méfier du hasard; il ressemble quelquefois singulièrement à. . . autre chose. (C'est sans doute par la faute de ce même hasard que Mlle Wilson a été plutôt malheureuse dans ses citations sur un autre point aussi; cf. ci-dessus, p. 127.)

Le segrestain unt mis par fiance erramment
Qu'al premier flot irad ariere, s'il ad vent.

sultius venire... vel alium hujusce adventus auctorem laudare. Volumus igitur te fide interposita vel sacramento præstito de retransfretando cum primam dederit aura navigationem satisdare.» Data itaque fide dimissus est.

943. La pais le rei Henri ot saint Thomas seüre
De raler el païs, de raveir sa dreiture.
Mais s'ele fust bien clere e senz nule emposture,
N'eüssent fait as suens desonur ne enjure;
Mais conuistre i pout l'un mult tost l'encloeüre.

Ecce reformatæ pacis initium! Revera si careret impostura, aut non injuriaretur, aut repatriantem primatem primitivis donaret obsequiis, dominumque veneraretur in serviente.

Guernes, vv. 5596—5600.

1120. A Saltewode sunt li felun returné.
De lur grant felunie se sunt la nuit vanté;
Vuillaumes de Traci a dit e afermé
Johan de Salesbire aveit le braz colpé:
Par ço savum qu'il eut maistre Eduvard nafré.

Guill. de Cant., p. 134, ch. 43, l. 6—10.

Sed de auctore vulneris [Edwardi] inde conjicimus quod Willelmus cooperatoribus suis apud castrum Saltwede quantum quisque sævisset in martyrem referentibus, scelusque suum jactantibus, dixerit etiam se brachium Joannis Saresberiensis præcidisse.

Les ressemblances entre Guernes et Roger de Pontigny ne sont pas moins frappantes, comme le montrent les passages suivants.

Guernes, vv. 206—225.

42. En la maisun son pere se soleit osteler
Richier de Legle. Od lui soleit Thomas aler
En bois e en riviere e od li converser
Bien demi an ensemble, si cum j'oï cunter.
Dunc cumença mult chiens e oiseals a amer.

Roger de Pont., p. 6—7, ch. 8, l. 1—30.

Hospitabatur in domo patris sui miles quidem nomine Richerius de Aquila, vir quidem secundum sæculum nobilis et honorabilis, canum tamen et avium exercitationi fere semper intentus. Hunc Thomas adhuc puer, cum per dimidium annum a scholis vacaret, ad talia negotia procedentem libenter frequenterque sequebatur, plurimumque talibus occupationibus delectabatur....

43. Od lui ala un jur li enfes en riviere;
Des oiseals volt aprendre les gez e la maniere.
Vindrent a un grant duit; n'i ot punt ne charriere
K'une planche, u passa cele gent poüniere.
Li ber ala devant e li enfes deriere.

Contigit autem ut memoratus miles quadam die ad simile negotium more solito exiret, et Thomas eum equo sedens sequeretur; eratque iis transitus per quendam fluvium rapidissimum, in quo erat pons parvus et arctus, qui tantum pedestres transmittere posset. Erat quoque non longe inferius molendinum....

44. Par desus la planche est li chevaliers passez.
Thomas ala aprés, tut enchaperunez;
Mes a sun cheval est un des piez eschapez:
Il e li cheval est enz el duit reversez;
Il ad voidié la sele, aval esteit flotez.[1]

Miles autem compendii causa periculum contemnens, transivit pontem prior; quem Thomas, tutus et capuciatus, quippe qui nihil infortunii suspicabatur, e vestigio subsequitur. Et ecce, cum ad pontis medium venisset, subito pes equo labitur, et puer cum ipso equo in medium fluminis prolabitur. Excipitur igitur ab aquis, et violento undarum impetu ab equo disjunctus ad inferiora rapitur;

[1] Pour cette strophe et le passage correspondant de Roger, cf. Vie de s. Thomas, pp. XXX s. et LXVI.

45. Dejuste la planche ot un molin tut molant;
De grant ravine ala; Thomas vint la flotant:
Quant il dut en la roe chair, le chief devant,
Li molniers out mulu; mist la closture atant.
Si guari Deus de mort a cele feiz l'emfant.

jamque molendino, tam a rota conterendus quam ab aquis suffocandus, approximabat. Dum hæc agerentur... homo qui molendinum curabat, nihil penitus de his quæ agebantur sciens, aquam subito a rota exclusit.

Guernes, vv. 2001—2030.

401. Endementres ad fait tut sun eire aprester.
Mais poi i eut des suens qu'il le volsist mustrer;
N'unkes n'en volt un sul de ses chevals mener,
Mais quatre forz destriers fist la fors amener,
Cum s'il fussent as ostes qui deüssent errer.

Roger de Pont., p. 53—4, ch. 51.

Ad majorem quoque cautelam, ne scilicet de sua profectione suspicio aliqua saltem in suos oriretur, nullum de suis equis ducere secum statuit sed... adducti sunt statim quatuor dextrarii optimi et prælecti; et extra januam domus, ac si hospitum essent, usque ad horam competentem sub familiari custodia sunt detenti.[1]

402. ....
403. Quant il fu anuitié e tut fu aseri,...
404. Dous freres blancs mena ovec sei li buens ber:
Robert de Cave ot l'un des dous apeler,
E frere Scalman ot l'autre numer.
E un suen escuier n'i volt il ublier:
Rogier de Brai, un brun, un prode bacheler.

Mutabatur dies interim in noctem...
et vocavit ad se vir Domini duos conversos religiosos quos in comitatu suo habebat, quorum unus vocabatur Robertus de Cava, alter vero Scaillmannus, et quemdam famulum suum proprium nomine Rogerium de Brai, strenuum valde et fidelem;

405. A ces dous freres a sun conseil coneü,
Qui de Sempingeham fureut a lui venu,
E a sun escuier, qui privez de lui fu.
Par la porte del nort s'en sunt nuitantre eissu:
N'i furent encontré, nul d'els, n'apareeü.

et his tribus tantum consilium quod de profectione sua inierat, secretius intimavit, præcipiens ut sine mora parati essent.

406. Mais um faiseit les portes del burc tutes guaitier;
E pur quei um le fist, nel vus sai acuintier.
Purquant sulunc le tens en poum bien jugier.
Mais li ber enveiad pur les portes cerchier:
Cele sule trova sens guaite e senz portier.

Cumque autem omnes portæ oppidi diligenter observarentur, exploratum est per quam portarum competentius et tutius vir Domini elabi posset. Inventum est vero quod nondum ad aquilonarem portam custodiæ adessent... sicque nullo penitus sentiente per portam septentrionalem egressus est.[2]

Guernes, vv. 2121—2145.

425. Dunc enveia li bers al cunte dous abez,
Qu'il li doinse cunduit, qu'il seit ultre passez
Par Flandres, u il est venuz e arivez;
Car d'Engleterre esteit priveement turnez
Pur le rei sun seignur, vers qui il ert meslez.
426. Li cuens a respundu sun conseil en prendra.
E tant est riches huem qu'en la terre qu'il a,
Ço dit, qu'un arcevesque retenir bien purra.
Quant l'arcevesque l'ot, a l'evesque en parla,
Celui de Terewane, qui la nuit l'en mena.

Roger de Pont., p. 57—8, ch. 57.

Misit igitur venerandus antistes duos abbates ad comitem Flandrensem, petens ut ei conductum præbeat, donec transeat terram ejus.

Comes vero, qui regis Anglorum erat consanguineus et parti ejus favebat,[3] respondit consilium se supra hoc habiturum; addens etiam se satis potentem qui unum archiepi-

[1] Dans Roger ces lignes viennent après les mots « ut sine mora parati essent ». Cf. plus loin (en regard de la str. 405).
[2] Cf. vv. 2024—5.
[3] Cf. vv. 2133—4.

427. Car mult cremi de sei, quant le respuns oï.
Mult nota les paroles que li quens respundi,
Pur ço que li quens ert cusins al rei Henri,
E erent d'un conseil e durement ami.
A l'evesque Milun sun conseil en gehi.
428. Il ert le jur venuz l'arcevesque veeir.
E quant il s'en ala la nuit en l'oscur seir,
L'arcevesque Thomas, ki mult ot de saveir,
Le conveia la fors. Pur desaparceveir
Fist estaindre les cirges, qu'um nel peüst veeir.
429. «Esteigniez», fait lur il, «ces cirges alumez.
«Laissiez l'aler a Deu.» Ensi s'est delivrez.
Il se trestrent ariere, e il esteit muntez
Sur un grant cheval blanc, qui li fu amenez
De la curt cel evesque. Einsi s'en est turnez.

scopum in sua dominatione et terra detineat. Quo audito archiepiscopus suspectam habuit hujuscemodi responsionem; timens ne forte comes aliquid erga se violenter ageret, ut exinde gratiam sibi majorem apud regem pararet. Quapropter retulit verbum istud ad Milonem Carvanensem[1] episcopum qui tunc forte visitationis gratia ad eum venerat.... Cumque jam nox esset et tenebræ cuncta occupassent, surgens episcopus cœpit velle recedere; quem archiepiscopus præeuntibus cereis usque ad portam persecutus est. Tunc jussit archiepiscopus luminaria amoveri, et quasi secretius aliquid cum episcopo locuturus paullulum a circumstantibus avulsus est; sicque ascenso equo albo quem ei episcopus præparaverat, una cum eodem Carvanam[1] usque nocte ipsa pervenit.

Cela doit suffire. On comprend que ni «vibrations atmosphériques» ni «création collective»[2] ne sauraient rendre raison de ressemblances aussi étroites. Elles ne peuvent provenir que d'emprunts directs. Il serait facile de montrer, — ou plutôt, je l'ai déjà montré, op. cit., p. XLIX s., — qu'il en est de même pour Guillaume de Cantorbéry, l'Anonyme de Lambeth et Jean de Salisbury : ce dernier a emprunté aux deux autres de nombreux passages, quelquefois sans y changer un mot. D'un autre côté on sait déjà que Fitz-Stephen, Alain de Tewkesbury et Herbert de Bosham diffèrent foncièrement des autres biographes (cf. ci-dessus, p. 123). Tout ceci confirme bien ce que j'ai dit plus haut (p. 127), à savoir qu'il faut singulièrement restreindre le rôle joué par la «légende de Becket», — au sens que Mlle Wilson donne à cette expression, — dans la genèse des plus anciennes biographies de l'illustre martyr de Cantorbéry.

Il s'agit maintenant de savoir si l'ordre de succession: Grim et Guillaume, Guernes, Roger est exact. Que ce soit Guernes qui ait copié Grim et Guillaume, et non l'inverse, cela est si évident, et si vraisemblable a priori, que je me bornerai à renvoyer à ce qui en a été dit par M. L. Halphen dans la *Revue historique*, CII, 41 ss., et par moi, op. cit., pp. XXXV s., XLI et CI. Mlle Wilson ne conteste d'ailleurs pas l'antériorité des

[1] *Sic* ms.; lire *Tarvanensem*, *Tarvanam*.
[2] Cf. ci-dessus, p. 124.

biographes latins par rapport au poète français.[1] Parlons donc de la date de la composition de l'œuvre de Guernes. Que le poème, — j'entends la version conservée, — ait été commencé en 1172, l'auteur le dit lui-même et tout le monde est d'accord là-dessus. Mais a-t-il été terminé en 1174, comme je le soutiens, ou en 1175, voire même en 1176, comme le voudrait Mlle Wilson? Examinons ce qu'elle objecte à mon argumentation.

En critiquant la date que j'ai fixée pour l'ouvrage de Guernes, Mlle

---

[1] Mlle W. me reproche d'avoir conclu du 'post hoc' au 'propter hoc': «M. Walberg, in his turn attacking the question of chronology, demonstrates to his own satisfaction (*sic*) that the dates of these three authors are such as to make the series Grim, Guernes, Roger a chronological one... and M. Walberg, stepping firmly from his dates, strides across the plank 'post hoc, ergo propter hoc', rather an unsuitable medium for the airy progress(*!*) whose perils have already been chartered» (p. 494). En présence des ressemblances relevées plus haut, ce procédé aurait évidemment été tout à fait légitime, s'il y avait eu moyen de l'appliquer. Or, en réalité j'ai agi tout autrement. Ayant montré que pour des raisons d'autre nature il faut admettre que Guernes a puisé dans Grim et Guillaume (cf. ci-dessus), je me suis servi de cette constatation pour fixer le 'terminus ad quem' des œuvres de ceux-ci, à l'aide du poème français, dont j'avais préalablement établi la date (voy. op. cit., pp. XXXVI, XLIII). Au sujet de Roger de Pontigny on verra plus loin, p. 143 s., que mes arguments sont de divers ordres. — Il y a longtemps qu'on a remarqué que le texte primitif de Grim s'arrête avec le chap. 88 (qui finit par un *Explicit* en règle), et que le reste (chapp. 89—95) a été ajouté plus tard. Selon E. Étienne, à l'avis duquel je me suis rangé, il y a même deux appendices différents: le premier, qui comprend les chapp. 89—93, renferme le récit de la pénitence de Henri II (12 juillet 1174), le second raconte comment, par une vision, le saint réconcilia le roi avec le prieur Benoît (prieur de la Sainte-Trinité juillet 1175—29 mai 1177). Mlle W. ne voit aucune raison d'admettre plus d'une addition. Il est vrai, dit-elle p. 495, que le chap. 93 se termine par un 'Amen', mais cela provient uniquement de ce que «after the account of the king's penance, and the signal benefits which God, moved by the intercession of St. Thomas, had then shown to Henry, the writer himself seeks the intercession of this powerful mediator, and ends his prayer with an 'Amen'». Pour permettre au lecteur de juger lui-même si l'affirmation de Mlle W. est exacte et si la prière en question n'a pas le caractère d'une péroraison, je la citerai ici encore une fois (cf. op. cit., p. XXXVI): «Hinc nos tibi, martyr insignis, f r u c t u m l a b i o r u m e t l a b o r e m m a n u u m i m m o l a m u s, orantes ut s i c u b i n o s t r a l i n e a s v e r i t a t i s e x c e s s i t o r a t i o, tua sancta intercessione et meritis indulgentiam consequamur et vitam. Amen». (Que l'auteur ne termine pas cet appendice par une invocation à Dieu ou à Jésus-Christ, c'est tout naturel, puisqu'il s'est servi d'une formule de ce genre [«Qui est cum Patre et Spiritu Sancto Deus benedictus in sæcula. Amen.»] à la fin du chap. 88. Le second appendice finit d'une façon beaucoup moins solennelle encore: «Aliter alii hinc dixerunt, sed sic fuit visio».)

Wilson me blâme d'abord d'avoir négligé de rechercher l'influence exercée par le «premier roman» du même auteur. Mlle W. ne fait là que répéter le reproche adressé il y a quarante ans par H. Morf à E. Étienne. Seulement elle oublie que d'autres se sont occupés de cette question depuis lors. Que sait-on du poème perdu? Rien que ceci: Selon le témoignage de Guernes lui-même, le «premier roman» avait été composé «d'ouïe», c'est-à-dire loin du théâtre des événements et d'après les bruits parvenus jusqu'à l'auteur; en conséquence il contenait, lorsqu'il fut volé et divulgué par des copistes, maintes erreurs à côté d'une part de vérité. Aussi l'auteur l'a-t-il désavoué, en ne se déclarant satisfait que de la rédaction remaniée et complétée qui nous est parvenue.[1] Sans doute il pourrait être intéressant de chercher à déterminer ce qui est passé de la version volée et perdue dans celle que nous connaissons; mais il va de soi que les résultats d'une telle recherche seraient forcément plus qu'incertains. Mlle W. est d'avis (p. 496) que la seconde version ne peut guère différer de la première dans tous les détails, et je n'ai garde d'y contredire. Toutefois l'argument qu'elle allègue à l'appui, est pour le moins étrange: «The second version can hardly differ in every particular from the first, since Guernes tells us himself, l. 6162, that number two also was 'amendez'». Comment le fait qu'un ouvrage littéraire a subi des corrections de la part de son auteur (*A Cantorbire fu e faiz e amendez*, v. 6162) peut-il prouver que l'ouvrage en question ne diffère pas complètement d'une version antérieure inconnue? Il faut avouer que ce raisonnement n'est pas d'une clarté impeccable.

Quoi qu'il en soit, je ne vois pas bien quelle importance la «simplification des faits connus» qu'on me reproche, pourrait avoir pour la question des rapports de la *Vie* conservée avec les biographies latines de Becket ou pour celle de la date de notre poème. Il est vrai qu'il en serait autrement, s'il y avait la moindre vraisemblance à ce que Grim et Guillaume de Cantorbéry, qui avaient tous deux assisté à la fin sanglante de Becket, se fussent mis a copier un poème français tel que le «premier roman» de Guernes, fait tout entier de seconde main et dont ils étaient à même de constater les inexactitudes sur bien des points. Évidem-

[1] *Primes traitai d'oïe, e suvent i menti. A Cantorbire alai, la verité oï. . . . Mes cel premier romanz m'unt escrivein emblé, Anceis que jo l'oüsse parfet e amendé. . . . Par lius est mençungiers e senz pleneireté; E nepurquant i a le plus de verité. . . . Mes cestui ai del tut amendé e finé.* (Vv. 146—160.)

ment cette hypothèse est en soi tout à fait improbable, et il suffisait de renvoyer, comme je l'ai fait dans mon livre, aux pages où M. Halphen l'avait déjà repoussée.[1]

Quant à la date exacte du «premier roman», on l'ignore naturellement. Mais, dit Mlle Wilson, sans connaître la date où ce premier poème fut commencé, les conjectures de M. Walberg: «sans doute [commencé] au cours des tout premiers mois qui suivirent le meurtre» (p. XXIV), et d'Abbott: «immediately after the Martyrdom», n'ont pas de base réelle.[2] Sans insister sur la singulière logique de cette dernière phrase, — point n'est besoin de faire des conjectures au sujet d'une chose que l'on connaît déjà, — je ferai remarquer que mon hypothèse reposait sur une considération que Mlle W. n'a pas jugé utile de mentionner, mais qui se trouve indiquée à la page citée, à savoir «l'impulsion immédiate des sentiments d'horreur et d'indignation d'une part, de pitié et d'admiration de l'autre, que produisit cet événement tragique».[3] J'ose croire que cet argument paraîtra assez plausible à la plupart de mes lecteurs, d'autant plus qu'on sait que Guernes se rendit à Cantorbéry en 1172 et que, partant, la première rédaction tombe avant cette date. Ma supposition est d'ailleurs corroborée par ce qu'on va lire.

Au commencement de son poème (v. 144) Guernes affirme avoir travaillé quatre ans à la composition de la *Vie* du saint martyr: *Quatre anz i ai pres mis al feire e al furnir*. A la fin (v. 6166—6170), il date son œuvre d'une façon très précise mais qui, au premier abord, semble s'accorder mal avec ce qu'il avait dit auparavant:

L'an secund que li sainz fu en s'iglise ocis,
Comenchai cest romanz, e mult m'en entremis.
Des privez saint Thomas la verité apris:
Mainte feiz en ostai ço que jo ainz escris,
Pur oster la mençunge. Al quart an fin i mis.

Cependant cette contradiction n'est qu'apparente. Si l'on rapproche des lignes citées en dernier lieu ce que nous venons de dire du «premier

[1] Cf. ci-dessus, p. 135.

[2] «Without knowing the date when this first poem was begun, the conjectures... have no foundation in fact» (p. 497). — Mlle W. aurait pu ajouter que Morf était du même avis qu'Abbott et moi: «... der erste mangelhafte Entwurf seines Gedichts, den er augenscheinlich gleich nach Beckets Tod begann», Deutsche Litteraturzeitung, 1884, col. 1049.

[3] Abbott, St. Thomas of Canterbury (Londres 1898), I, p. 25, avait dit à peu près la même chose avant moi.

roman» du poète, tout devient clair, sans qu'on ait besoin d'interpréter le v. 6170 comme voulant dire 'dans la quatrième année de travail', interprétation toute gratuite et qui est rendue extrêmement invraisemblable par le parallélisme indéniable entre le *quart an* et *L'an secund* (*que li sainz fu en s'iglise ocis*), quatre lignes plus haut. Comme je l'ai dit, op. cit., p. XXIII, rien ne nous défend de supposer que c'est la seconde rédaction du *romanz* que l'auteur dit, aux vv. 6166—7, avoir entreprise en 1172, tandis que, en parlant au v. 144 de «quatre ans» consacrés à son travail, il a en vue tout le laps de temps écoulé depuis le commencement de la composition du «premier roman» jusqu'à l'achèvement de la rédaction définitive.[1] Du commencement de 1171 à la fin de 1174 il y a en effet près de quatre ans. Le compte y est.

Mlle Wilson n'est cependant pas contente. J'avais signalé le fait qu'au v. 6170 les mss. HWC portent *quint an* au lieu de *quart an*, leçon que présentent BP (D change), et j'ajoutais cette explication que deux copistes, celui de H et celui de la source commune de W et de C, choqués de la contradiction qui paraissait exister entre les deux strophes en question, y avaient remédié en remplaçant *quart* par *quint*. Mais, réplique Mlle W., puisque, d'après le classement des manuscrits, B+H (et D) forment un groupe, P+WC un autre, la même altération aurait donc été faite par deux scribes indépendants l'un de l'autre, et du reste les deux leçons sont également bien appuyées, chacune par deux autorités appartenant l'une au premier groupe de mss., l'autre au second. D'accord. Seulement, à supposer que *quint* soit la leçon originale, la situation est en apparence exactement la même que dans le cas précédent, en réalité bien plus inexplicable: non seulement l'altération aurait été, dans ce cas aussi, opérée dans deux mss. appartenant à des

[1] H. Morf et E. A. Abbott avaient déjà émis cette hypothèse, indépendamment l'un de l'autre; de mon côté je suis arrivé au même résultat avant de connaître mes devanciers (voy. op. cit., p. XXIII, n. 1). — Mlle Wilson s'étonne (p. 496) que je n'aie pas allégué à l'appui de mon interprétation du v. 144 un fait qui, à son avis, pourrait la confirmer, à savoir qu'au v. 141 ss. Guernes parle de «la vie» du martyr, tandis qu'ailleurs il parle du «roman»: d'un côté, du «premier roman», de l'autre, de *cestui*. Je crois avoir bien fait de ne pas affaiblir ma thèse par un argument pareil. Un critique avisé n'aurait sans doute pas manqué d'objecter que, si au v. 6167 Guernes qualifie son poème de «roman» (*cest romanz*), quatre lignes plus loin il le désigne par l'expression «cette vie»: *E ço sacent tuit cil qui ceste vie orrunt Que pure verité par tut oïr purrunt.* Les deux termes désignent donc ici la même chose.

groupes différents, — ce qui ne paraît pas avoir frappé Mlle W., — mais on ne s'expliquerait pas la raison du changement de *quint* en *quart*, tandis que l'inverse se comprend très facilement. Ajoutez-y que le copiste de H, comme je l'ai montré, op. cit., p. CXXX s., a quelquefois consulté un manuscrit apparenté à WC, et que par conséquent il a pu trouver dans cette seconde source la leçon qu'il a introduite dans son texte. Il est donc manifeste que la leçon *al quart an* est, du point de vue des mss., la plus autorisée.

Cela n'est d'ailleurs pas la seule raison qui m'a induit à fixer à l'année 1174 l'achèvement de notre poème. Dans un des mss. qui ont conservé celui-ci, on trouve, à la fin du texte, un épilogue en vers dans lequel l'auteur, qui s'y nomme lui-même, exprime sa reconnaissance envers la sœur de Becket, Marie, abbesse de Barking depuis 1173, et envers «Oede le buen priur de Seinte Terneté» et «le covent des seignurs», qui lui

Unt fet mult grant sucurs, del lur sovent doné,
Maintenu an e jurz e entr'els governé.

Eudes, qui était prieur de la Sainte-Trinité, à Cantorbéry, depuis 1167, fut élu abbé de Hastings au commencement de juillet 1175. De l'avis de Mlle Wilson (p. 497), les paroles de Guernes ne prouveraient point qu'Eudes fût encore prieur à l'époque où le poète les écrivit; même si l'avancement avait déjà eu lieu, le poète, n'ayant connu Eudes que comme prieur, était parfaitement libre de ne pas faire mention de sa nouvelle dignité, d'autant que cette mention aurait dû prendre la forme un peu incommode d'un alexandrin. Il m'est impossible de partager cette manière de voir. L'épilogue de Guernes est, on le sait déjà, un hommage de gratitude offert à ses bienfaiteurs, l'abbesse et les religieuses de Barking d'un côté, le prieur Eudes et les moines de la Sainte-Trinité de l'autre. Guernes fait preuve dans son poème d'un souci de l'exactitude digne d'un véritable historien (cf. op. cit., p. CII s.). Si, au moment où Guernes écrivit l'épilogue en question, Eudes avait déjà été promu abbé de Hastings, il me paraît indubitable que le poète, en parlant de lui, ne l'aurait pas qualifié de *priur de Seinte Terneté* tout court, étant donné surtout qu'il ajoute aux vers cités ci-dessus:

Quel part que seit mis curs, e de long e de lé,
A els est mes returs, tut pur lur grant bunté.

Il promet donc de revenir auprès de ceux qui l'ont reçu avec une si généreuse hospitalité.[1] On conviendra que, si le prieur n'était plus là, il serait bien singulier de l'associer, de cette façon, à ses anciens subordonnés. L'argument que le poète aurait reculé devant la nécessité de donner à la mention du départ de son protecteur la forme d'un alexandrin, n'est pas sérieux. Il suffit de rappeler que Guernes écrit avec une grande facilité et qu'il ne s'est pas dérobé à la tâche autrement ardue de traduire en vers français de longs raisonnements abstraits, des textes de loi et des édits administratifs. Mlle Wilson objecte aussi (l. c.) qu'il n'est nullement certain que l'épilogue ait été écrit après l'achèvement du poème. Or, d'une part on sait que la *Vie de saint Thomas* a été composée tout entière à Cantorbéry, — Mlle W. le rappelle elle-même, p. 496, — d'autre part il ressort des vers que je viens de citer et de ceux qui vont suivre que l'épilogue a été écrit lors de, ou après, un départ plus ou moins définitif de Cantorbéry, à un moment où le poète, las de son long travail littéraire, s'en va, bien content de l'avoir fini et tout heureux de la façon dont il a été récompensé de ses peines: *De ço k'ai esté sovent las de rimeier sa passiun, Il* [= saint Thomas] *me rent bien, neent a gas: assez me trove guarisun, Or, argent, robes en mes sas, chevals, autre possessiun. Se nuls me dit: «Guarniers, ou vas?», tuz li munz est miens envirun* (vv. 11—14).

A mon avis, il est donc hors de doute qu'aussi bien l'épilogue que la *Vie* ont été terminés avant la promotion du prieur Eudes à la dignité d'abbé de Hastings, c'est-à-dire avant juillet 1175. Cela étant, il devient tout à fait nécessaire d'admettre que Guernes a compté, — comme c'est bien naturel, en somme, — les quatre années employées à «faire et à fournir» son travail à partir du moment où il commença la première version de la *Vie* du martyr.

Cependant Mlle Wilson croit (p. 498) avoir trouvé dans le poème certaines preuves d'une date postérieure à 1174. Je ne m'arrêterai pas longtemps au v. 6078, que Mlle W. interprète d'une manière erronée, à mon avis, et qui, de toute façon, ne prouverait pas grand'chose.[2] Des

---

[1] Cf. les vers cités un peu plus haut. Mlle Wilson parle de «the welcome he had received... from Odo, prior of Christchurch», comme s'il s'agissait simplement d'une courte visite faite par Guernes au prieur Eudes, qui aurait été content de le voir

[2] La phrase *Pere e fiz sunt tut un, qui dreit volt esguarder*, ne signifie pas, comme le veut Mlle W.: «Le père et le fils (c'e.-à-d. Henri II et Henri le Jeune) sont [maintenant] par-



allusions aux lois forestières, sur lesquelles Mlle W. voudrait aussi faire fond, il n'y a rien à conclure; elles seraient naturelles à n'importe quelle époque du XIIe siècle. D'ailleurs, dans les nombreuses et iniques poursuites pour infractions aux lois sur la chasse qui eurent lieu après la répression du soulèvement de 1173—1174, notamment en 1175, Henri II se contenta d'infliger de fortes amendes;[1] et ce qui causait l'indignation de Guernes c'est que le braconnage fût puni de la peine de mort ou de mutilation; cf. vv. 3598, 5649, 5686—7, 6084. Le principal argument de Mlle W. est emprunté aux vv. 6051—6060. On sait que Henri II, en présence du suprême danger qui le menaçait de la part d'ennemis de l'extérieur et de vassaux insurgés, conduits par ses propres fils, se soumit à une pénitence humiliante devant le tombeau de Becket, pour obtenir son pardon et le secours du saint, et qu'il fut en effet sauvé, comme par miracle. Ayant raconté la pénitence subie par le roi, Guernes ajoute (vv. 6049—6050): *De plus repentant prince ne vus puet nuls cunter; Mais al martyr requerre dut il trop demurer.* Pour motiver ce dernier vers, il continue immédiatement: le roi eut le tort de tarder plus de quarante mois à faire pénitence; s'il avait laissé passer encore quarante semaines et quarante jours, la justice de Dieu l'aurait frappé; en effet, lorsque la « quarantaine des mois » se fut écoulée et que la « quarantaine des semaines » (fin avril 1174—fin janvier 1175) fut commencée, des troubles éclatèrent dans le royaume et, sans l'intercession du martyr, la colère de Dieu se serait manifestée « dans l'une de ces trois [quarantaines] ». Or, dit Mlle W., comment l'auteur pourrait-il prendre ses auditeurs à témoin que le roi avait échappé à la vengeance divine, si les « quarantaines » n'étaient pas passées toutes les trois, autrement dit s'il n'écrivait pas après le milieu de mars 1175? L'explication est bien simple: c'est que le roi avait, avant l'expiration du dernier délai concédé, expié son péché, — le

faitement d'accord » (dans ce sens on dit plutôt *estre a un* ou *en un*). Les substantifs *pere* et *fiz* sont ici pris au sens général (comme au v. 2781: *Del tut erent a un, plus que uncles e niés*); remarquez l'absence de l'article défini, contrairement à ce qu'on trouve dans les deux vers suivants ainsi qu'aux vv. 6146 et 6153, où il s'agit bien des deux Henri en particulier. Le passage en question signifie donc: « Père et fils sont un, tout bien considéré (ou: conformément au droit [divin]); ceux qui voulaient désunir le fils et le père, désiraient la ruine de tous les deux. »

[1] Voy. Ramsay, The Angevin Empire, p. 223, et les chroniques citées ib., p. 186, n. 7.

poète a relaté en détail cet événement et l'a daté, fort exactement, du vendredi 12 juillet 1174 (vv. 5916—5919), — le saint avait «changé la face de Dieu» (v. 6059), il avait obtenu du souverain juge la grâce du coupable. La prédiction, si on peut dire ainsi, de Guernes n'est donc qu'un jeu d'esprit (au reste peu logique, du moins dans la forme, puisque la première des trois quarantaines était déjà passée, quand Henri fit son voyage expiatoire à Cantorbéry). Dans les vers qui suivent immédiatement les strophes citées par Mlle W., et que je viens de résumer ci-dessus, le poète dit expressément: *Or ad Deus pardunè al rei sun maltalent*, et comme preuves il allègue la capture du roi d'Écosse, opérée au lendemain même de la pénitence de Henri, la retraite du comte de Flandre, la délivrance de Rouen, etc., tous événements qui se produisirent en moins de cinq semaines et qui décidèrent de l'issue de la révolte. Le 30 septembre 1174 Henri le Jeune et ses frères se soumirent à leur père, qui leur pardonna généreusement.

Les strophes en question ne contiennent donc rien, non plus que les autres passages allégués par Mlle Wilson, qui nous empêche de fixer la date de l'achèvement du poème aux derniers mois du *quart an qu'ot suffert li martyrs passiun* (v. 5916).

Il ne reste qu'à dire quelques mots de l'ordre chronologique de Guernes et de Roger de Pontigny entre eux. Comme ce dernier mentionne (p. 2) le successeur du prieur Eudes, Benoît («vir venerabilis Benedictus, Cantuariensis prior»), qui fut prieur de juillet 1175 au 29 mai 1177,[1] et qu'il connaît Jean de Salisbury comme évêque de Chartres, dignité à laquelle celui-ci fut élu en juillet 1176,[2] il est évident que sa *Vita* a été composée dans la seconde moitié de 1176 ou au commencement de 1177. Mlle Wilson, qui pense que Guernes n'a terminé son poème que vers la fin de 1175 ou en 1176 (p. 499), tire de ces dates la conclusion qu'il n'est aucunement sûr que le poète français soit antérieur à Roger. Il est regrettable que Mlle W. ne nous dise pas comment, alors, elle explique les faits suivants, qui sont bien mentionnés dans mon travail mais au sujet desquels elle a préféré ne pas se prononcer.

Aux vv. 5146 suivv. Guernes raconte comment les quatre meurtriers de Becket traversent la Manche, passent la nuit au châteu de Saltwood,

[1] Cf. Vie de s. Thomas le Martyr, p. XXXIV, n. 4.

[2] Op. cit., p. XXXVI.

chez Randoul du Broc, ennemi juré de l'archevêque, et se rendent le lendemain à Cantorbéry, accompagnés d'une troupe de chevaliers et de soldats réunis par Randoul. Ils entrent dans le palais archiépiscopal: *Li quatre sulement sunt en la sale entré E uns archiers Randulf, qu'il unt od els mené* (v. 5181-2). Ces vers correspondent aux mots suivants de Grim (p. 430, chap. 76): «Soli quatuor cum satellite uno ingressi sunt». Sans aucun doute *Randulf* est au datif(-gén.), et désigne le seigneur de l'archer, Randoul du Broc. Pourquoi le poète aurait-il donné le nom d'un obscur archer qui ne prit aucune part active au drame qui allait se dérouler? C'est ce que ne s'est pas demandé Roger de Pontigny, qui écrit (p. 70, chap. 70): «Ingressus fuerat cum eis quidam sagittarius nomine Randulfus». — Encore plus probant est le fait que, dans certains passages où les mss. du poème de Guernes présentent deux leçons différentes, Grim est d'accord avec l'un des deux groupes de mss., Roger avec l'autre. En voici des exemples.[1] V. 431—2 H *Dunc enveia li reis a Seinte Ternité T r e i s eveskes, ki sorent mult de sa volenté*; B manque; PWC portent *D o u s evesques*. Cf. Grim, 366: «t r e s episcopos destinavit Cantuariam»; Roger, p. 14: «Missis igitur d u o b u s episcopis». (Guernes, v. 457—8, et Roger, p. 16, ne mentionnent que les évêques de Chichester et d'Exeter, mais le chroniqueur Gervais de Cantorbéry [I, 169] donne le troisième, Gautier de Rochester.) — V. 1038—1040 H *Li reis dist que tuzdis em purreit mes parler, Se il ne poeit tant vers l'apostoile ovrer K'en sun s e e l volsist les leis enseeler*; B manque; PWC *K'en sa b u i l l e fesist ses l. e.* Cf. Grim, p. 384: «... ut s i g i l l o suo leges regni mei consignet et sanciat auctoritate»; Roger, p. 37: «... b u l l a propria consuetudines... confirmaret». — V. 1978—1980 BH *Tuit s'en erent fuï e clerc e chevalier; N'en i trovast pas s i s, s'il en eüst mestier, Kar la poür del rei les out fait desfuchier*; PWC *N'en i t. pas d i s.* Cf. Grim, p. 399: «... cum de tam numerosa familia sua non amplius quam s e x servientes invenisset»; Roger, p. 52: «... vix d e c e m».

Pour ma part je ne vois, à cela, qu'une explication: Roger a utilisé le poème de Guernes, dont il a eu sous les yeux une copie apparentée à PWC. Si Mlle Wilson en a trouvé une autre, elle aurait bien fait de nous la révéler. P. 493 elle dit en passant: «further we find that Roger and Grim sometimes agree respectively with the different readings of the

[1] Cf. op. cit., p. XXXVI.

two groups of Mss. of the poem»; mais, comme si c'était là une chose dénuée d'importance, elle ne perd plus un mot là-dessus.[1]

A la fin de son compte rendu Mlle Wilson fait allusion à certains passages de la *Vie de saint Thomas* dont, selon elle, je n'ai pas apprécié assez haut la valeur littéraire, et elle termine par ces mots: «But we must be grateful to him for at any rate rendering them accessible to us, and they speak for themselves». Sans doute les bons sentiments de Mlle W. me sont très sensibles. Avouerai-je pourtant que, si c'était là le seul mérite de mon travail, je trouverais fort mal employées les années, — elles sont, hélas!, au nombre de bien plus de quatre, — que j'ai mises à «faire et à fournir» ce gros livre? Heureusement, il m'est peut-être encore permis de croire qu'il n'en est pas ainsi. En tout cas il ne me semble pas, — évidemment, je peux me tromper, — que Mlle Wilson ait réussi à ébranler un seul des résultats qu'elle a attaqués. Ce qui ne veut pas dire que je regarde mon travail comme «parfet» et n'ayant pas besoin d'être «amendé» encore. Au contraire, une critique compétente et objective est toujours pour moi la bienvenue.

---

[1] Au lieu de cela, Mlle W. a jugé plus commode de m'accuser de raisonner de parti pris («. . . a later 'terminus ad quem' than M. Walberg, anxious to place Guernes before Roger de Pontigny, i. e. before July 1176, is willing to admit», p. 498). Par contre M. L. Halphen, dont Mlle W. croit défendre l'opinion, semble, dans le compte rendu qu'il a fait de mon livre (Revue historique, CXLIII [1923], pp. 242—3), prêt à se ranger à mon avis: «Nous avions fait de Roger de Pontigny la source de Guernes; M. Walberg retourne la thèse pour des raisons qui paraissent en effet convaincantes».

Adjektivet t r ö g.

Av

Hjalmar Lindroth.

Härledningen av det svenska adjektivet *trög* 'som är svår att få i gång, långsam och senfärdig, indolent', har vållat åtskilligt bekymmer. Att icke full klarhet vunnits, därav får man ett intryck om man tar del av ordets behandling i Hellquists Etym. ordbok.

En gammal tanke, som ännu spåras hos Söderwall (under t r ö g h e r), var att ordet borde förbindas med fvnord. *tregr* 'uvillig, vanskelig at bevæge til noget' (Fritzner[2]). Men denna sammanställning har uppgivits av senare etymologer, åtminstone såtillvida som ingen numera anser de båda orden vara identiska (jfr vidare nedan). Också är den omöjlig att upprätthålla.

I stället har man alltmera enstämmigt fört *trög* tillsammans med fvnord. *trauðr* 'uvillig, utilbøielig osv.' (Fritzner[2]). Därvid har blott svenskans *-g* gentemot västnordiskans och grundformens *-ð* vållat svårighet. Man skulle vänta *-d*, resp. i de flesta dialekter bortfall. För att förklara det egendomliga förhållandet ha flera utvägar försökts.

Noreen, Sv. etym., s. 40 ff., lät ordet, med övergivande av en äldre ståndpunkt, enligt vilken grundformen vore **trōʒi-* (Urgerm. lautl., s. 43)[1], vara med bland stöden för den av honom förfäktade ljudlag, enligt vilken ett *ð* mellan två labiala vokaler skall övergå till *ʒ* (*gh*), varav sedan särskilt i östnordiskan *g*. I ifrågavarande *trauðr* skulle övergången då ha inträtt i sådana former där ändelsen började med (kvarstående) *u*, t. ex. i dat. sg. m. och n. *trauðum*, *-u* > **trauʒum*, *-u*. Denna förklaring vidhålles ännu i Altisl. Gr.[4] (1923), s. 188. Det är dock tydligt att det är en vinst om man slipper operera med denna

[1] Så ännu Persson, Beitr. z. indogerm. Wortforschung, s. 47, som dock återtager denna uppfattning s. 931, på grund av finl. former med diftong.

i sig själv problematiska ljudlag, som här blott skulle inträda i jämförelsevis helt få, oblika kasus. Noreen söker stödja dess tillämplighet speciellt i vårt fall genom att anföra bl. a. no. dial. *blaug*, *raug* vid sidan om *blaud*, *raud*. Sådana former återfinnas, med växlande vokalism, hos Aasen, resp. Ross; från den senare kan ytterligare hämtas *däug*, *döug* 'död'. Hellquist (Etym. ordb. under t r ö g) anser det emellertid »synnerligen ovisst», om dessa former böra sammanställas med *trög*, och finner det i stället »sannolikt» att de bero på en särdialektisk utveckling. H. hade kunnat uttrycka sig ännu mera bestämt. Själv anför han ju no. dial. *saug* = *sauðr* 'får', där uppkomst enligt Noreens antagande skulle förutsätta seger för stamformen i dat. pl. Det kan anses fullt visst, att *-g* i alla dessa ord sekundärt utvecklats ur ett *w* (*u̯*) genom höjning av baktungan till full spärrning; se i fråga om Solør redan Am. B. Larsen, Lydlæren i den solørske Dial., s. 123, Ross i Christiania Videnskaps-Selskabs skr. 1907, Histor.-filos. Klasse, nr 5, s. 62, i fråga om Ryfylke Dens., Därs. 1909, nr 3, s. 100. Det västerbottn. *traug*, som ävenledes nämnes hos Noreen, och som jag blott återfunnit hos Rietz, kunde tänkas ha samma förklaring; det utginge då från sådana former som kalixmålets *træu̯*, *træ̯u̯*, upptagna av Rutberg, Folkm. i Nederkalix o. Töre socknar, s. 94, resp. Pihl, Överkalixm., s. 275. Men om formen är sydvästerbottnisk, och kvaliteten *au* kanske tyder därpå, är den kanske snarare att jämställa med det *trög* som vi just söka förklara, och den kan då ej användas som ett utifrån hämtat stöd för dettas tydning i någon speciell riktning. — Alltså duga överhuvud dessa exempel med *-aug* o. d. ej till stöd för Noreens ljudlag.[1]

Att Hellquist ej yttrat sig mera kategoriskt, synes sammanhänga med att han alltjämt vill hålla den möjligheten öppen, att *g* i *trög* till sist dock skall förklaras efter Noreens ljudlag, trots de anförda analogiernas bristfällighet. Men i andra rummet framför han själv en annan lösning: *trög* skulle kunna vara en ombildning av **tröþer* i an-

[1] En förvirrad tolkning av dessa *g*-former ges av Falk o. Torp, Etym. wb (under t r ø g): no. dial. *traug* säges förmodligen vara < **traudug* (=no. dial. *traudig*), alltså uppkommet enligt Noreens ljudlag, som då här inträtt i hela paradigmet. Om sv. och da. *trög* självt säges emellertid att det härstammar från *trauðr*, varvid åter den Noreenska ljudlagen torde tagas i anspråk (jfr litteraturhänvisningen, s. 1568). Samtidigt andrages dock *saug* = *sauðr* som parallell, en parallell som saknar betydelse både för den givna förklaringen av *trög* och än mer för den av det dialektala *traug*.

slutning till det ovannämnda, obesläktade isl. *tregr* osv. Därtill kan man emellertid säga, att något **trägher* alls icke är känt från östnord. språkområde, om man undantar det i rätt sen tid inlånade (jfr Falk o. Torp, s. 1291) da. *træg*. Att antaga inflytande från *trägen*, förbjudes av detta ords betydelse; det nämnes heller ej av Hellquist.

Ytterligare en tydning bjudes av Torp, Nyno. etym. ordb., som med rätta icke känt sig tillfredsställd med den nyss i noten refererade framställningen hos Falk o. Torp. Nu göras *traud* och *traug*, vilket senare uttryckligen identifieras med fsv. *trøgher* (sv. *trög*), till skilda ord. Men något om uppkomsten av *g* få vi inte veta. Det ser dock ut som om förf. trodde på att velaren vore ursprunglig.

Problemets lösning synes mig enkel nog. Formen *trøgher*, nysv. *trög*, är uppkommen i de synkoperade kasus av adj. **trauðigr*, äldre östnord. **trauðugr*, alltså i stammen *trauð-g-*. Detta adj. är ju väl styrkt i no. dial., se Aasen och Ross under traudig; det har i huvudsak samma betydelser som stamordet *trauðr*. Det har kunnat synas ta emot att härleda sv. och ä. da. *trög* ur *trödh-g-*, så länge inte något **trödhogher*, *-igher* varit känt utanför norskan. Nu är jag emellertid i tillfälle att dels direkt påvisa detta adj., dels peka på vissa spår därav. — I Frillesåsmålet i Fjäre hd i norra Halland, ett till sitt kynne väsentligen götiskt mål, träffas enligt uppgift av redaktör Albert Anderson, en utmärkt kännare av dessa mål, adjektivet *trộdəgər* 'som har trög och klen fattningsgåva'; jfr no. dial. *traudig* i bet. 'tungnemmet, seen i at lære' (Aasen). Det nordhall. ordet företräder som synes den osynkoperade stamformen. Att i denna det inre *d* skall kvarstå före det svagt bitoniga *-ig*, är fullt i överensstämmelse med ljudreglerna i åtminstone stora delar av det götiska dialektområdet.

Tydligen har ordet **trødhogher* förr funnits över större områden än där det nu direkt kan påvisas. Först ligger det nära till hands att antaga, att det funnits i bohuslänskan. Därifrån har jag ordet *trög* i följande former eller sammansättningar: Tjörn (Klövedals sn) *trọ̄g*(-), upptecknat dels i förbindelsen *trọgt brọ̄* 'bröd som är trögt el. svårt att svälja' (jfr fsv. *thört oc trökt är brödhit wtan frukt oc bär* Birg. Uppenb.), dels i sammansättningen *trọ̀gmịnt* 'som har trögt minne', (Valla sn) *trög*, *trögbock* (om barn som har svårt för att lära sig läsa),

trögstamp (om trög häst), *trògvur* 'trög av sig'; Orust (Tegneby sn) *trög*, *trögben* 'trögbedd, trögbjuden', Stångenäs (Bro sn) *trög*, *trògsut* 'trögkörd', *trògvur*. Längre i N träffas *trø*, som är identiskt med *trauðr*, no. dial. *traud;* så i Sörbygden (Nilén); och från Bro sn i Stångenäs uppges vid sidan om det nämnda *trög* sammansättningen *tröbett* 'trögbedd'. — Den som känner bohusmålen frapperas av det genomgående *g*. Om grundformen haft *g*, skulle man ju i boh. vänta *w*, såsom t. ex. i *hög*, subst., *löga* 'bada, tvätta' osv. Skulle då *trög* i boh. vara ett sent inkommet lånord, från riksspråket eller möjligen östligare dialekter? Det finns intet som tyder därpå; tvärtom visar ordets användning hän på full inhemskhet: betydelsen 'som har svårt att lära', sammanställningen *trögt bröd*, sammansättningarnas folklighet. Att konstruera en grundform med *k* kan icke vara utvägen ur svårigheten. Visserligen har västsv. en i vanliga ord ingående stam *trøk-*, boh. *trøg-*, som är uppkommen ur *þrauk-* (no. dial. *trauk-*). Dess betydelse är 'arbeta under slit och släp, vara uthållig, härda ut, ge sig till tåls' o. d. Väl märkes i boh. en betydelseberöring mellan denna stam och boh. *trød-* < *þreyt-*, *þraut-*; men det som hör till vårt adjektiv *trög*, synes vara klart isärhållet från bådadera.

Lösningen synes i stället vara denna: boh. *trøg-* är < *trauð-g-*. Men då det blir fråga om den fullt ljudlagsenliga utvecklingen av detta, bör man beakta att *-ðg-* här efter allt att döma skall a s s i m i l e r a s till *-gg-*, och detta även efter gammal längd, vilken i stället förkortas (resp. förkortats redan före assimilationen). Med b o r t f a l l av *ð* bör man alltså näppeligen räkna, n. b. så länge den strängt ljudlagsenliga utvecklingen avses. Från skilda delar av landet, och inom Götaland både i Ö och V, är det lätt att ådagalägga att *ðg* blir *gg* med vokalkorthet även i ord som *glödga*, *nödga*, *vidga*; vad västsv. kustmål angår, kan det vara nog att hänvisa till Kalén (*glödga*, *vidga*), Nilén (*gl'ùga*) och Lindberg (*gl'ùgə*). Det ser för övrigt ut som om vi just av vårt *trög* verkligen skulle ha en äldre form med *gg*, som icke lätt kan förklaras annat än som en rest av den regelrätta assimilationsprodukten av *dhg*, och som i så fall även stöder den tolkning av ordet som här framlägges. Jag åsyftar fsv. *tröggaster* i Cod. Bildstenianus: *hans brodher gaff sik tröggaster* 'hans bror var den siste (den senfärdigaste) att överlämna sig', näml. åt klostret (den andra hdskr.

har [*gaff sik*] *troghaster j closter*). Jag kan efter en del jämförelser icke se annat än att *gg* i denna handskr. är ett ganska pålitligt vittnesbörd om uttal med långt *g*.[1] Jfr sådana fsv. exempel som *nøgga, vreggas* Noreen, Altschw. Gr., s. 222.

De boh. formerna tänker jag mig då som resultatet av en utjämning mellan osynkoperat **trødhogher*, med regelrätt kvarstående *d*, och synkoperat **trøgg-*.[2] Till att resultatet blev *trǫg*, därtill kan också ha bidragit faran för sammanfall med *trygg*, som i väl de flesta här närmast förevarande mål heter *trøg*, och som där är ett vanligt ord. — Det är i och för sig sannolikt att formen *trǫg*, med sålunda angivet ursprung, icke i boh. uppkommit förrän de äldre *-k-* redan blivit *-g-*. Och detta torde bekräftas just av *g*'s kvarstående i *trög;* ty om dialekten icke redan ägt ett antal *g* efter lång vokal, bör adjektivet ha attraherats av orden med äldre *-gh* och sålunda blivit *trøw*, detta vare sig övergången *-gh* > *-w* ännu ej skett eller genom attraktion efteråt. Om ett dylikt *trøw* har jag i själva verket uppgift från Öckerö utanför Göteborg och från Hjärtums sn vid Göta älv. Dessa mål tillhöra i vissa hänseenden gränsområden, och det är därför mindre förvånande att ordet efter assimilationen här gått samma väg som både i götamålen i övrigt och i sveamålen; detta så mycket mindre som vi finna samma utveckling till *gh* även i vissa sådana områden som i likhet med boh. ha *k* > *g*, t. ex. i s. Halland: *tɹöjət* Wigforss, S. Hallands folkm., s. 178. I den egentliga svenskan resulterade alltså utjämningen mellan *trǫd-* och *trøgg-* i ett *trǫgh-;* ty så framt den långa vokalen även här segrade, måste ett *trǫg-* omedelbart attraheras av typen *-ǭgh*, eftersom här ett klusilt *g* i äldre tid var främmande för språket.[3] Men av detta *trøgh-* blev s e d e r m e r a dels *trög* dels *tröj* o. d., allt efter behandlingen av *gh* efter palatal vokal.

---

[1] På annat ställe har samma Cod. Bildst. *throght*, n., näml. i S. Patrikssagan (Fornskr.-Sällsk. Saml., h. 2), s. 11. Men detta härrör från en annan hand (se sist. anf. st. XVII). — Från Landvetters sn, Sävedals hd Ö om Göteborg, har jag en direkt uppteckning av en form av adjektivet *trög* med lång kons. och vokalen ɵ; men av vissa skäl anser jag den ej fullt pålitlig.

[2] Om en möjlig modifikation av det här gjorda antagandet se Tillägg nedan.

[3] Om tvärtom den k o r t a vokalen hade segrat, hade *-gg-* blivit genomfört; jfr utvecklingen i preterita av typen *bo* (A. Noreen i Språkvet. Sällsk. Förh. 1916-18, s. 93 f.). Jag har ovan påpekat möjligheten att *trygg* bidragit att hindra denna utveckling.

Vi ha ett säkert exempel på just detta resultat vid en stam med *ødh-g*, nämligen det *anøgher* som en gång (VGL II DrB 7) anträffats som biform till fsv. *an(n)ø̄þogher* 'stadd i träldom' (se senast Kock, Sv. ljudh., V, s. 95, noten). Att slutleden här åtminstone i stor utsträckning ganska länge haft huvudtrycket, framgår av förledens senare utveckling (jfr fvnord. *ánauðigr*). Om denna accent ännu, resp. i ifrågavarande trakt, funnits vid övergången *nødh-g* > *nøgh-* i detta ord, är exemplet i allo analogt med *trødh-g* > *trøgh-*. Har stavelsen däremot haft blott bitryck, kan detta ha spelat en roll.

I övrigt har ju emellertid den osynkoperade formen segrat i adjektiven på *-ogher*, *-ugher*. Det bör därför tillses, om några rimliga skäl kunna åberopas för att så icke skett i **trødhogher*. Att synkope i här ifrågavarande ord, och därmed likställda, verkligen är det ljudlagsenliga, har ovan antagits, och det torde inte heller behöva bevisas. Inte heller är det för vårt syfte behövligt att utreda orsakerna till, att den osynkoperade formen så pass tidigt kom att genomföras, även om en sådan utredning nog i och för sig kunde vara behövlig.[1] Frågan för oss gäller varför blott i *trødhogher* grundformen blev slagen ur brädet redan innan den tid kom, då den borde läggas till grund för hela böjningen. Svaret torde ej vara svårt att ge. Skälet är utan tvivel det, att stammen *trø̄dh-* ej hade något stöd i närstående ord. Om vi samla övriga likställda ord, sådana som *blodhogher*, *girugher*, *idhogher*, *modhogher*, *nødhogher*, *stenogher*, *syndogher*, finna vi överallt vid sidan lätt associerbara ord med stammen på *-dh* bevarad (vid här ifrågavarande tid).[2] Men något *trø̄dh-* kunna vi på svenskt område (utom i nordboh.) icke spåra utanför vårt adjektiv. Att detta varit orsaken till att den synkoperade stamformen segrat, vare sig utan utjämning eller attraktion (*trøgg-?*) eller med sådan (*trø̄g-*, *trø̄gh-*), det bekräftas i sin mån av ordet *helagher*, där den synkoperade formens (*hælgh-*) starka ställning till god del beror på att en association med *hel* icke låg särdeles nära. (Adjektivet *manger* intar däremot måhända en särställning, såtillvida som påverkan från *margher* bör ha legat nära

[1] Kocks förklaring därav Sv. ljudh., V, s, 95 kan jag inte anse tillfyllest.

[2] Måhända kan detsamma icke med fullt samma rätt sägas om *lidhugher* (dock med mera rätt än i nysv.). Men med skäl kan detta ord till en del anses vara lån (jfr Kock, Sv. ljudh., I, s. 43).

till hands.) Att *an(n)ødhogher* mindre lätt associerades med *nødh* än *nødhogher*, bör ock vara klart; därav *anøgher*.

Till slut vill jag blott påpeka, att den biform *slög* till *slö* som finns både i ä. nysv. och i nutida dialekter, t. ex. s. ö. Blekinge (Nilsson, Ord o. talesätt från Sydöstra Blekings strandbygd och skärgård), S. Möre (Linder), Öland (*slø̨gə*, *slø̨gsǣ* 'slösäd', egna anteckningar), naturligtvis icke kan bidraga till att belysa formen *trög*. Ty där är *g* från början ett h i a t u s f y l l a n d e *ʒ*, uppkommet efter bakre vokal medan stammen ännu lydde *sliō-*. Detta framgår, utom av paralleller med likställda ord, direkt av den fsv. formen *sliohe(e)t* (Noreen, Altschw. Gr., s. 213).

T i l l ä g g. Sedan ovanstående utredning redan var i huvudsak utarbetad och nedskriven, kom jag (genom hänvisning hos Persson, Beitr. z. indogerm. Wortforschung, s. 931) att få ögonen på en not hos Hultman, De östsv. dial. (= Finländska bidr. t. sv. språk- o. folklifsforskn.), s. 146 (1894). Noten lyder i den del som här har aktualitet: »Jag uppfattar det [ordet *trög*] såsom utgånget från de synkoperade formerna af ett ord, som återfinnes i no. *traudig* 'uvillig, seenfærdig' och utgör en utvidgning af isl. *trauðr*. — — Betr. möjligheten af en utveckling *trauðg-* > *trög-* på hinsidan Östersjön, jf. VGL *nögha* f. *nöþgha*.» Att denna, för över 30 år sedan uttalade uppfattning inte ens upptagits till diskussion, torde ha berott dels på att inga spår dittills utanför norskan uppvisats av *trauðigr* (*-ugr*), dels väl på att assimilationsfrågan och villkoren för den synkoperade formens seger icke av H. i detalj utreddes. Vad assimilationen beträffar, gjorde han dock i texten på samma sida ett uttalande: »I *tröuv* o. d. 'trög', Öbott. *nöuvur* o. d. 'nödvändighetsartiklar' (< **trǫuðg-*, resp. **nǫuðgur* — —), v. Nyl. *frāga* 'fradga' — jte *fragga* — har *ð* i st. f. att assimileras bortfallit — —. Troligen tillhöra de olika behandlingssätten olika tider, sålunda att det ena — tilläfventyrs det sistnämda — egt sin tillämpning endast där *-ðg-* på analogisk väg blifvit återställdt.» Med anledning härav vill jag medge, att ett *trøgh-* kan ha uppkommit ur ett *trødhg-* även genom b o r t f a l l. Men även då torde vi böra räkna med den ovan omtalade attraktionen eller substitutionen, ty med sannolikhet är det ej från *-dhgh-* vi då närmast

ha att utgå, utan just från *-dhg-*. Men boh. *trøg* kunde då utan antagande av utjämning förklaras ur detta *trødhg-*. Det bleve blott fsv. *tröggaster* (och Landvettersmålets form?) som mera direkt hänvisade på att man åtminstone alternativt borde räkna även med *trødhg- > trøgg-*.[1]

[1] I det mig tillgängliga exemplaret av Hultmans Östsv. dial. finns i kanten antecknat med den avlidne, utmärkte kännaren av gutniska dial. Nils Carlssons hand: »nygutn. *traug!*» Denna form lägger intet hinder ivägen för ovan givna härledning. Men den visar att proceduren är g a m m a l.

Sopra una iscrizione metrica sepolcrale di Ostia.

Per

Harry Armini.

In Not. degli scavi 1920 p. 46 G. Moretti ha pubblicato una iscrizione sepolcrale metrica, trovata in Ostia. Il testo che è conservato in uno stato molto frammentario si legge così:

MORTIS · SAR · COFA
DIGNE SIT QVAM SIMILES
NICANDIDO · SAXO
VICVRVS · IVGVNTVR
OMIODV · GENIES SACRA · LYAEI
· STVPIENTE HORATENEBO
DIDVM LVMEN MIHI COMMENDABIT ·
DIS VOTA SVCCIPIVNT MAEA
RVM VIXI DVLCISSIMA VITA
ANIMA DEPOSVI MAEA
ISI · VRBAE QVAE GEMENTES
OSVERE PARENTES
IENDVM FVIT
ORRIPVIT MAEVS
DEDI · SICEIS
ENDV

In fine del v. 1 io propongo come quasi sicuro il supplemento *mortis sarcofa[gum*, il quale chiaramente è analogo alla locuzione *mortis monumentum*. Questa frase si trova per es. in B 1541.1 (Roma)[1] *tu qui prae-*

[1] B indica il Carm. lat. epigr. di Buecheler, E indica il Carmina di Engstroem, D indica le Inscr. lat. sel. di Dessau, CIL indica il Corpus inscr. lat.



teries spectas mortis monumentum meum, B 1083.1 (Capua) *tu*] *qui praeteriens spectas mortis monu*[*mentum*, B 1084.1 (Venafrum) *tu qui praeteriens legis hoc mortis monumentum*. Dunque possiamo completare il primo rigo così:

tu qui praeteriens spectas] *mortis sarcofa*[*gum*.

Anche altrove si incontra nella poesia epigrafica lo stesso verso più o meno cambiato: B 125.1 (Caes. Maur.) e B 1539.1 (Segusio) *tu qui praeteriens spectas monimentum meum*, B 1540.1 (Roma) *tu qui stas et spectas mortem monimenti mei*, B 1542.1 (Luca) *tu* [*q*]*ui s*[*tas atque spectas*] *m*[*o*]*nimentum meum*, E 450.1 (Montan in Spagna) *tu qui praeteriens spectas aram*, D 8144 (Caes. Maur.) *quid statis et recitatis titulum monumenti mei*. Della parola *sarcophagum* si hanno nelle iscrizioni sepolcrali molti esempi, come B 454.2, 504.1, 615.1, 638.2.

Quanto al verso 2 del nostro titolo, è notevole che in sette delle iscrizioni sopra citate dopo un verso del tipo:

tu qui praeteriens spectas monimentum meum

segue un rigo simile al seguente:

aspice quam indigne sit data uita mihi.

Così si trova in B 1540.2, 1541.2 (*misere* invece di *indigne*), 1542.2, 1539.2 (*mea* invece di *mihi*), 1083.2, 1084.2, 125.2 (*aspice indignans hic data morte*), e anche in un titolo romano B 502.2. In conseguenza il supplemento potrebbe essere questo:

aspice quam data uita in]*digne sit, quam similes*.

Seguitando, il concetto potrebbe essere presso a poco: *linquam dolores huic peren*]*ni candido saxo*, ed allora *similes perenni saxo* sarebbe l'attributo di *dolores* (= dolores tam aeternos quam lapis). Cfr B 1546.2 *similem lacrimis titulum*, E 124.2 *similem aelemosinam uiribus*. Talora nelle epigrafi il sepolcro è detto *perennis*, come in B 588.1 *in ista sede perenni*, B 1856.3 *pe*]*rennis sed*[*e*] *quieuit*.

Quale sia il senso del verso successivo, non è facile dire, forse: *quocum titulus semper*] *uic*(*t*)*urus iu*(*n*)*g*[*i*]*tur*.

I primi quattro versi sembrano essere senari, benchè siano cattivi. Forse i versi 5 e 6 sono esametri:

hic celebrant Br]*omio du*(*m*) *gen*[*t*]*es sacra Lyaei*
omnia Elysio] *stupient*[*ia*] *hora tenebo*.

Bromio sarebbe detto poeticamente invece di *uino*. Inoltre forse *stupientia* sarebbe scritto invece di *stupentia* (cfr D 6164 *diuidiatur*), *hora*

invece di *ora*. Cfr Verg. Aen. II 1 *intentique ora tenebant*. Oppure possiamo leggere:

omnes Elysia] *stupiente*(*s*) *hora tenebo*,

e allora *hora* = ora, regione. Credo che il senso sia questo: Mentre le genti vivono qui nella terra, nell' Elisio commoverò tutti raccontando la sorte mia disgraziata. Ma tutto ciò è incerto.

Non più certi sono i senari seguenti, vv. 7 e 8:

]*didum lumen mihi commendabit*
]*dis uota succipiunt maea*.

Legge forse esattamente Moretti: *can*]*didum*. Per la scrittura *succipiunt* nel v. 8 si veda CIL III 6423 *uoto succepto*.

Nei versi 9 e 10:

]*rum uixi dulcissima uita*
]*anima deposui maea*,

riconosciamo un paio di righi, dei quali i simili si incontrano frequentemente in iscrizioni metriche. Ne citerò taluni, B 1541.3,4 (Roma):

annorum VIIII uixi dulcissima parentibus meis
in X ascendens anima deposui meam;

B 1540.3 (Roma):

uixi annis VI, in VII escendens animam deposui meam;

B 1083.3,4 (Capua):

quattuor anno[*rum uixi*. . . .
in qu]*into scande*[*ns*] *deposui heic animam;*

B 1084.3,4 (Venafrum):

XV annorum quint[*o*] *dulcissima uixsi*
in sexto et decem ascende(*n*)*s deposui hanc anima;*

B 1542.3,4 (Luca):

quinque] *annos sui*[. . . . . . *pare*]*ntes*
sextu[*m annum insce*]*ndens anim*[*am deposui mea*]*m;*

B 1539.3,4 (Segusio):

annorum septem uixi dulcissima patri
octauo ingredies animam deposui meam.

Anche ritroviamo il v. 9 in B 502.3 (Roma) *XII ego* [*annoru*]*m uixi dulcissimae matri* ed il v. 10 in B 1220.2 (Roma) *bimulus in tertium escendens*, B 984.4 (Hadria) *octauom ingrediens sidera conficerent*, B 149.5 (Nemausus) *in quint*]*o adscindens amimai*. . . . È chiaro che il supple-

mento proposto da Moretti *pa]rum uixi dulcissima uita* non può essere accettato; piuttosto, l'epigrafe potrebbe a un dipresso venir completata così:

IV anno]rum uixi dulcissima uita
in V scandens] anima deposui maea.

I versi 11 e 12 potrebbero leggersi così:

infelix lucem am]isi urbaequae gementes
supremum munus miserae p]osuere parentes.

Non vi è dubbio che le parole *urbae quae gementes* stiano per *orbaeque gementes.* Quanto al v. 11 cfr B 702.4 *natosq(ue) gementes,* Anth. lat. Ries. 692.5 *orbique parentes,* per il v. 12 si veda B 405.3 *supremum munus misero posuere sodales,* B 802.3 *kari scripsere sodales,* B 526.10 *hunc miseri ingemuere parentes* ecc.

Nei righi 13 e 14 abbiamo un distico molto conosciuto nella poesia epigrafica. Vogliamo brevemente considerare le varie forme dello stesso epigramma. Il tipo più comune di questi due versi è:

noli dolere mater: faciendum fuit.
properauit aetas: hoc dedit fatum mihi.

Cfr B 145.

1) noli dolere mater.

La prima metà del primo verso in questa forma ritorna in B 1540.4 (Roma), CIL X 5153 (Atina), B 1536.3 (Delminium).[1] In luogo di *dolere* talvolta si incontrano altri verbi, come B 1539.5 (Segusio) *doleri,* B 150.1 (Comum) *plangere,* B 149.6 (Nemausus) *plorare.* Invece di *mater* si legge in epigrafi urbane B 146.1 *mamma,* E 36.1 *coiux,* B 1538.5 *frater,* B 81.1 *amica.* L'ordine delle parole è invertito in tre iscrizioni di Roma, B 1538.5 *dolere noli frater,* B 1537 B. 1 *dolere mater noli* e, con altra costruzione, B 147.1 *dolere noli matrem.* Altre volte si trova il plurale, p. es. CIL VI 6932 e 17196 (Roma), E 37.1 (Roma), B 1542.1 (Luca) *nolite dolere parentes,* CIL VI 5150 (Roma) *nolite doler[e. . .,* CIL VI 8023 (Roma) *nolite dolere.* Notevole è la forma in B 1543.1 (Roma; cristiano) *meam amice ne doleas sortem.*

2) faciendum fuit.

Questo emistichio si trova in quattro titoli di Roma, B 146.1, B 147.1, B 1538.5 (*faciundum*), anche in B 150.1 (Comum) e B 1536.3 (Delm.). Si trova inserito *hoc* in due epigrafi di Roma, E 37.1 (davanti a *faciundum*) e B 1537 B.1 (dopo *faciundum*). La frase *moriendum fuit* si legge

[1] In CIL VI 20182 (Roma) *noli do[lere . . .* è frammentato.

in una iscrizione cristiana di Roma, B 1543.1, ed in B 1542.5 (Luca). Probabilmente deve leggersi *faciendum fuit* in B 149.6 (Nemausus), CIL VI 5150 (Roma) e Not. d. sc. 1920 p. 46 (Ostia). In parecchie iscrizioni urbane invece della frase suddetta si ha *euentum meum* come oggetto al *dolere* precedente, per es. in B 81.3, E 36.1, CIL VI 6932, 8023, 17196, 20182. In luogo di questa forma si trova in B 148.1 (Atina) *factui meo*, in B 1539.5 (Segusio) *aetati meae*.

3) properauit aetas.

Così è concepito il principio dell' altro verso in moltissime iscrizioni di Roma: B 81.2; 1538.6; E 36.2; CIL VI 5150, 6932, 8023, 11592, 17196, 20182, 25703; pure in B 1542.6 (Luca), B 1536.4 (Delm.), B 149.7 (Nemausus); probabilmente anche nell' epigrafe in questione deve supporsi una forma quasi rassomigliante. L'ordine delle parole è invertito in B 150.1 (Comum).

4) hoc dedit Fatum mihi.

La fine del secondo verso si trova in questa forma solamente in titoli urbani: CIL VI 8023, 17196; colla variante *Fatus* B 81, CIL VI 6932; colla variante *Fato* E 36.2. Un poco differente è *Fatus hoc uoluit meus* in B 1540.4 (Roma), B 1542.6 (Luca), B 149.8 (Nemausus) e — colla variante *quod* invece di *hoc* — in CIL VI 11592 (Roma); l'ordine è invertito in due iscrizioni della città, B 1537 B.2 e B 1538.6 *uoluit hoc Fatus meus* e in una iscrizione Dalmatica, B 1536.4, nella quale le ultime due parole sono sostituite da *astrum meum*. Colla forma che ha *uoluit* sicuramente hanno relazione i titoli B 148.2 (Atina) *hoc tempus uoluit, hoc fuit Fatus meus* e B 1539.6 (Segusio) *Fatus quod uoluit abstulit*. Affatto particolare è nella iscrizione suddetta la forma di questo verso che si legge *c]orripuit maeus*. Può darsi che il senario sia stato presso a poco:

properans aetatem Fatus c]orripuit maeus.

Da ciò si vede che il distico in questione durante l'antichità romana era sparso quasi per tutto l'occidente, ed in particolare in Italia.

Le due ultime righe, 15 e 16, possono completarsi così:

me indigne tulerit infernis] dedi si ceis,
memento mortalem esse. mori]endu[st. uale!

Ceis = quis.

Come sopra ho mostrato, l'epitafio di Ostia contiene non meno di sei versi — vv. 1, 2; 9,10; 13,14 — che spesso si incontrano in altre epigrafi metriche, come risulta dalla tabella seguente.

Città	I seguenti versi dell' epitafio si trovano, con o senza varianti, negli epitafi qui sotto citati					
	1	2	9	10	13	14
Roma	B 1540.1	B 1540.2	B 1540.3	B 1540.3	B 1540.4	B 1540.4
	B 1541.1	B 1541.2	B 1541.3	B 1541.4		
		B 502.2	B 502.3			
				B 1220.2		
					B 81.1	B 81.2
					B 146.1	B 146.2
					B 147.1	
					B 1537 B. 1	B 1537 B. 2
					B 1538.5	B 1538.6
					B 1540.4	B 1540.4
					B 1543.1	
					E 36.1	E 36.2
					E 37.1	
					CIL VI 5150	CIL VI 5150
					6932	6932
					8023	8023
					17196	17196
					20182	20182
Atina					B 148.1	B 148.2
Capua	B 1083.1	B 1083.2	B 1083.3	B 1083.4		
Venafrum	B 1084.1	B 1084.2	B 1084.3	B 1084.4		
Luca					B 1542.5	B 1542.6
Hadria				B 984.4		
Segusio	B 1539.1	B 1539.2	B 1539.3	B 1539.4	B 1539.5	B 1539.6
Comum					B 150.1	B 150.1
Delminium					B 1536.3	B 1536.4
Nemausus				B 149.5	B 149.6,7	B 149.7,8
Caesar. Maur.	B 125.1	B 125.2				

Concludendo, il testo dell' epitafio di Ostia può ricostruirsi nella maniera seguente:

tu, qui praeteriens spectas] *mortis sarcofa*[*gum,*
aspice, quam data uita in]*digne sit, quam similes*
linquam dolores huic peren]*ni candido saxo,*
quocum titulus semper] *uic*(*t*)*urus iu*(*n*)*g*[*i*]*tur.*
hic celebrant Br]*omio du*(*m*) *gen*[*t*]*es sacra Lyaei,*
omnes Elysia] *stupiente*(*s*) *hora tenebo.*
. . . . . *can*]*didum lumen mihi commendabit*
. . . . .]*dis uota succipiunt maea.*
. . *anno*]*rum uixi dulcissima uita,*
in . . scandens]*anima deposui maea.*
infelix lucem am]*isi urbaequae gementes*
supremum munus miserae p]*osuere parentes.*
noli dolere mater, fac]*iendum fuit:*
properans aetatem Fatus c]*orripuit maeus.*
me indigne tulerit infernis] *dedi si ceis,*
memento mortalem esse! mori]*endu*[*st. uale.*

Fr. *ici — ainsi.*

Essai d'étymologie

par

Hilding Kjellman.

Parmi les préfixes adverbiaux du français — s'il nous est permis d'employer ce terme pour l'élément initial d'adverbes tels que *atant, alors, après, encontre, emprès, envers, devers, desus, aussi, autant, ici, idonc* — *i-* occupe une place à part. Ce n'est pas une préposition comme *a-, en-, de-,* et contrairement au préfixe égalitif *au-*[1], *i-* est un élément qui, sémantiquement, ne modifie en rien le mot simple auquel il est ajouté. S'appliquant, d'une manière toute facultative, non seulement à un certain nombre d'adverbes étant plus ou moins en rapport avec les pronoms démonstratifs, mais aussi à ceux-ci ainsi qu'à *tel,* cet élément peut être qualifié de préfixe démonstratif. Il répond en provençal à *ai-* et à *a-,* ce dernier se trouvant aussi dans les autres langues romanes, à l'exception de l'italien contraire aux initiales vocaliques.[2]

Chercher l'étymologie d'*ici,* c'est chercher l'origine du préfixe démonstratif français *i-,* question très compliquée sur laquelle nous espérons du moins apporter dans cette étude un peu de lumière. Que l'*i-* initial de cet adverbe soit celui auquel se rapportent nos remarques préliminaires, soit le même que l'initiale d'*icest,* d'*icel* et d'*iço,* c'est ce qui ressort avec évidence des autres langues romanes. Partout où la voyelle initiale n'est pas supprimée, les adverbes signifiant 'ici' et 'là' présentent invariablement le préfixe démonstratif particulier à la langue en question, ainsi prov. *aici, aqui,* esp. *allá, allí, acá, aquí, acullá,* port. *alá, alli, aqui,* rhét. *accò, aquà, aqui,* roum. *aci, acolo, aici.*

[1] Sur cet élément, cf. mon étude *Autresi — aussi — ainsi,* dans Studier i modern språkvetenskap, utg. av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, IX (1924).

[2] L'étude de ces questions, en particulier en ce qui concerne le provençal, sera reprise dans un mémoire intitulé *Les termes démonstratifs en provençal,* et qui, nous l'espérons, paraîtra sous peu.



Laissons de côté pour le moment la formation en *-k-*, à laquelle appartiennent la plupart des formes citées, et tenons-nous-en à la formation en *-c-*, particulière à la Gaule et qui comporte pour le provençal l'initiale *ai-*, pour le français *i-*. C'est un fait reconnu et dont on ne saurait douter que c'est le latin e c c e qui avec les pronoms i l l e, i s t e et l'adverbe h i c a donné les formes françaises (*i*)*cel*, (*i*)*cest*, (*i*)*ci*, de même que les formes provençales (*ai*)*cel*, (*ai*)*cest*, (*ai*)*ci*. Or, il est évident que le fr. *i-*, pas plus que le prov. *ai-*, ne peut remonter directement à e c c e. A en juger par e c c e > *es*, b a c c i n u > *bassin*, *baci*, e c c i l l e ne peut résulter qu'en **essel*, **ecel*[1], et e c c i c donnerait **essi*, **eci*. — Les lois phonétiques ne permettant pas de voir dans *ici* le reflet régulier de e c c i c, quelle est donc l'origine de cet *i-*? Cette question est intimement liée à une autre: L'adjonction du préfixe démonstratif étant facultative, laquelle des deux séries — *icel*, *icest*, *ici*, etc., ou *cel*, *cest*, *ci*, etc., — représente la formation primitive? Et enfin, le mouvement qui a englobé toutes ces formes, pronoms et adverbes, dans un système parfait, a-t-il commencé par les pronoms, comme cela doit être le cas pour la formation en *-k-*, ou faut-il en chercher l'origine du côté adverbial? Voilà les problèmes qui seront discutés dans les pages qui suivent.

En général on est parti des pronoms pour expliquer l'initiale des termes démonstratifs français. M. Rydberg[2] recourt à un composé i p s(e)ĭ l l e, à côté duquel, à un moment donné, on aurait eu également ĭ p s e i l l e, qui, grâce à son accentuation, se serait trouvé exposé à l'influence de i p s ī. La contamination de ces deux types ayant créé un nominatif **issilli* > **issil*, l'assimilation de cette forme hypothétique à **ezil* < e c c e i l l ī aurait résulté dans *izil*, *icil* avec le régime *izel*, *icel*, et ces formes avec *i-* se seraient ensuite généralisées, entraînant après elles *icest*, *iço* et probablement aussi *ici* < e c c e h i c. Voilà donc un processus très compliqué qui, faute d'exemples, ne se laisse ni prouver ni réfuter. Mais est-il vraiment probable qu'il ait jamais existé, dans un domaine où *en es le pas*, *en es l'oure* sont les seuls té-

---

[1] En munissant ces formes d'un astérisque, nous voulons dire qu'elles n'appartiennent pas à la langue littéraire. Exceptionnellement, on les trouve en effet, comme formes hybrides entre la formation en *-c-* et celle en *-k-*, dans des dialectes intermédiaires entre le français et le provençal. *E-* n'y est qu'un développement, particulier à ces dialectes, de l'*a-* des formes littéraires *aquel*, etc.

[2] Geschichte des franz. *ə*, pp. 318 & 326.

moignages d'une juxtaposition i p s e + i l l e, un vrai composé i p s í l l e, attesté d'ailleurs nulle part? Et pourrait-on vraiment admettre, dans un tel composé, l'influence d'une forme i p s ī? Nous ne le croyons pas. M. Rydberg paraît avoir lui-même des doutes. Plus tard, en parlant d'*iço*,[1] il est obligé de constater que le problème attend encore une solution.

La théorie de M. Rydberg a été reprise par M. Foulet,[2] qui se contente de dire que l'*i*- est dû à une première généralisation sans s'expliquer davantage là-dessus. Selon M. Foulet, les premières formes auraient été *icel*, *icest*, *ici*, **iça*, qui auraient déterminé l'apparition de *itel*, *itant*, *issi* et *idonc*, et des couples *itel:tel*, *itant:tant*, *issi:si*, *idonc:donc* s'étant ainsi constituées, elles auraient entraîné *cel*, *cest*, *ci*, *ça* à côté des formes anciennes avec *i*-.

Une généralisation de quoi? Si ingénieuse que soit la théorie de M. Foulet, elle reste une théorie sans fondement, si elle n'explique pas l'*i* primitif d'*icel*, etc., ce qui est le point essentiel de la question. Aussi l'auteur est-il obligé de mettre sur le compte du hasard plusieurs faits d'une importance capitale, sur lesquels nous allons revenir dans ce qui suit.

Nous citons enfin l'explication proposée par Ascoli[3], qui ne s'occupe cependant pas de l'*i*- initial des formes françaises. Ce qui nous intéresse dans sa théorie c'est la supposition d'une aphérèse ancienne, qui aurait frappé toutes ces formes, qu'elles soient formées à l'aide de e c c e ou — comme les formes méridionales — avec e c c u (ou a t q u e). Ascoli suppose donc une étape 'k u i l l e, 'k u i s t e, 'k i l l e, 'k i s t e et explique les formes allongées par l'agglutination d'un élément conjonctionnel a c, e t, conservé dans certaines régions, tombé dans d'autres. Cette explication pourrait suffire à la formation en *-k-*, dont la voyelle caractéristique, s'il y en a une, est toujours *a*-,[4] mais ne peut pas s'appliquer aux formes françaises, l'*i*- français ne pouvant résulter de e t ou de a c agglutinés aux formes primitives supposées par le grand savant italien. Cependant c'est de ce côté-ci qu'il faut à notre avis chercher l'explication du phénomène qui nous intéresse ici. Pour des raisons

[1] Ouvr. cité, p. 756.
[2] Rom., XLVI, p. 571 ss.
[3] Arch. Glott. It., XV, p. 308.
[4] Exception faite pourtant de la forme française *iqui* dont nous reparlerons.

que nous n'exposerons pas maintenant, nous sommes portés à adopter l'opinion d'Ascoli en ce qui concerne la chute de l'initiale de e c c e-[1], ce qui formera notre point de départ dans cette nouvelle tentative d'expliquer l'origine de l'*i*- français.

Signalons, avant d'entamer la discussion des formes françaises, que cette hypothèse, selon laquelle *cel, cest, ci* seraient les reflets réguliers de e c c i l l e, e c c i s t e, e c c i c, s'accorde parfaitement avec sursilv., eng. *tschel* < e c c e + i l l e, au neutre *tschei*, *tschai* ainsi qu'avec anc. cat. *cell*. A côté de ces formes, il y a, dans ces mêmes langues, d'autres formes en *-c-*, qui ne s'expliquent qu'en admettant la recomposition de formes antérieures privées déjà de leur initiale étymologique. C'est ainsi qu'il faut à notre avis considérer anc. eng. *atscho* < e c c e + h a c[2], cat. *aço* < e c c e + h o c, *aci* < e c c e + h i c, formes munies analogiquement de l'élément initial *a*-, particulier, dans ces langues comme dans les autres, à la formation en *-k-*. L'examen des plus anciens textes et de documents très vieux nous a enfin persuadé qu'en provençal *cel, cest, ci*, etc., sont les formes primitives, qu'*ai*- y est donc secondaire. Nous proposons de voir dans cet élément un apport d'*ais(s)i* < *a c c u s i c formé en même temps que *aquel* < *a c c u i l l e, *aqui* < *a c c u h i c, ainsi que les autres formes en *-k-*. La force de ce raisonnement réside dans sa simplicité même, cette théorie permettant en effet de faire remonter les formes si disparates du système démonstratif provençal à un seul et même fait, l'addition de *a c c u exigée par les langues romanes en commun. Il est donc évident que loin de s'opposer à une manière de voir comportant la supposition d'une aphérèse prélittéraire qui aurait frappé toutes les formes appartenant à la formation en *-c-*, les autres langues romanes parlent plutôt en faveur d'une telle hypothèse, qui ne demande qu'à être complétée, dans les différentes langues, par des explications particulières visant la discordance des initiales. Nous venons de dire notre pensée sur celles du rhétique, du catalan et du provençal. Il est temps de passer au français pour voir s'il est possible de trouver pour l'*i*- français une explication correspondant aux hypothèses émises au sujet des formes non-françaises.

Les mots dont il s'agit d'expliquer l'initiale, sont pour le français

[1] Mais non pas en ce qui concerne celle de e c c u probablement moins ancien que e c c e dans les composés démonstratifs.

[2] Sur cette forme, cf. Meyer-Lübke, Gramm. rom., III, § 475.

icel, icest, iço, ici, issi, itel, idonc, itant, ilors, iqui, iluec. De ces formules, les deux dernières occupent une place à part. Elles sont en effet les seules qui se rencontrent dans les textes antérieurs à Alexis, où l'on trouve les premiers exemples de *icel, icest, iço, ici, idonc,*[1] dont les plus anciens textes ne connaissent que les formes correspondantes sans *i-*, qui y sont fréquentes. Et tandis qu'*iluec* et *iqui* sont les formes normales, il en est autrement de tous les autres mots. De ceux-ci, quelques-uns ne présentent qu'exceptionnellement cet *i-* initial, et à généralement parler, les formes pleines sont, à n'importe quelle époque, moins fréquentes que celles ne présentant pas l'*i-* initial.[2] A côté d'*iqui*, il y a bien d'autres formes dissyllabiques, particulières à certains dialectes, mais pas plus que le provençal littéraire, le français du Nord n'offre un seul exemple d'une forme abrégée **qui*. Sans compter *lues* 'aussitôt' et *aluec* — forme rare en français et qui se rapporte à *iluec* comme *alors* à *ilors* — il y a, il est vrai, à côté d'*iluec* une forme *luec*. Seulement, c'est là une forme extrêmement rare et, qui plus est, beaucoup plus récente que la forme pleine, si bien qu'il n'est point douteux que, de ces deux formes, *iluec* est la forme originaire.

L'observation des faits linguistiques nous amène donc à établir une distinction très nette entre *iluec* et *iqui* d'une part et le reste de ces termes en *i-* de l'autre. Tout porte à croire que *cel, cest, ço, ci, si, tel, donc, tant, lors,* étant de tout temps les formes normales, étant les seules employées dans les plus anciens textes, sont aussi les formes originaires, sont, pour le français, les bases simples sur lesquelles se forment plus tard par analogie non seulement *issi, itel, idonc, itant, ilors,* mais aussi, contrairement à l'avis de M. Foulet, *icel, icest, iço.* Or, *cel, cest, ci,* etc., formes originaires, à côté de *iluec, iqui,* également originaires et dont le dernier n'admettait même pas de raccourcissement, posent ce problème: L'*i-* analogique serait-il un apport de ces deux adverbes *iluec* et *iqui*? L'opinion émise au sujet du prov. *ai-*, se vérifierait-elle par une évolution semblable en français, où *iluec* et *iqui* joueraient le même rôle qu'*aissi* en provençal? Examinons maintenant la question de ce nouveau point de vue.

---

[1] *Icel edre*, que Koschwitz introduit par conjecture dans le Fragment de Valenciennes, verso 20, nous paraît trop douteux pour être pris en considération. Partout ailleurs, comme p. ex. 12, 14, 15, 16, ce texte porte *cil edre, cel edre*.

[2] Cf. la statistique établie par M. Mathews et citée par M. Foulet, art. cit., p. 573.



A en juger par les textes, *iluec*, dont les premiers exemples remontent à Leod. et à HLied[1], était d'un emploi extrêmement fréquent dans la langue ancienne. Prise toujours au sens local de 'là', cette particule est également fréquente dans tous les dialectes de la langue d'oïl. Et elle n'est pas restreinte à la Gaule. L'Italie du Nord en offre des analogies frappantes. Nous visons notamment le piém. *iloc* et le lomb. *illó*, *illoga*, toutes formules qui correspondent parfaitement, pour la forme et pour le sens, au français *iluec*. Sans entrer dans l'examen détaillé de ces mots, et avec eux de lomb. *alló*, *alloga* — fr. *aluec*, it. *loco* — esp. *luego* — fr. *lues*, qui appartiennent à la même famille, étude que nous espérons pouvoir faire un jour,[2] nous concluons que notre adverbe, appuyé qu'il est, hors de la France, par des formes analogues, ne peut pas être une forme secondaire, analogique, que dans ce mot nous avons vraiment affaire à un *i*- primitif. Voilà un premier résultat acquis; c'est en partant de cette thèse que nous allons chercher la solution de notre problème.

Ajoutons en parlant d'*iluec* une dernière observation. Dans la poésie, la place habituelle de cette particule était en tête du vers ou immédiatement après la césure. Etant un mot de deux syllabes, dont la seconde était par l'action réunie de l'accent dynamique et du rythme[3] une syllabe forte, elle était par là nécessairement tonique. Il en était de même dans la prose. Choisissons, pour en faire la démonstration, les LRois, dont voici, sauf erreur, tous les exemples d'*iluec*:

I 6 12 ,*iloc* arestud
I 7 2 Remist *iloches* mulz jurs
I 15 34 Samuel d'*iloc* s'en turnad
I 19 24 ,*iloc* receurent sa grace
I 22 1 David s'en turnad d'*iloc*
I 23 13 David d'*iloc* s'en turnad
I 31 25 D'*iloc* en avant
I 6 12 e d'*iloc* s'en turnad
I 10 3 Quant d'*iloc* en irras
I 17 30 Turnad s'en d'*iloc* David
I 21 10 David s'en parti d'*iloc*
I 22 3 D'*iloc* s'en turnad
I 24 1 David s'en partid d'*iloc*

[1] En citant des textes, nous nous servons en général des abréviations usitées dans Adolf Toblers Altfr. Wörterbuch.

[2] Nous croyons que ces formes romanes sont dues à une contamination, survenue dans le latin vulgaire, entre *ĭllōc*, *lŏco* et *īlico*, porteur du sens de 'aussitôt' qui subsiste dans certains des adverbes romans.

[3] Il est indubitable que le vers français et notamment celui de l'époque ancienne a une prédilection toute marquée pour un rythme à alternance ïambique ou trochaïque; voir sur ces questions Wulff, La rythmicité de l'alexandrin français. Lunds Universitets årsskrift. Bd 36. Afd. 1. N:o 6 (1900).

II 2 2 Lores s'en turnad d'*iloc* David	II 5 21 li Philistien guerpirent *iloc* lur deus
II 16 5 vint d'*iloc* vers lui	
III 1 34 Si l'enuined *iloc* li prestres	III 1 45 E d'*iloc* sunt repaired
III 6 8 e d'*iluc* al suverain	III 8 64 e fist *iloc* les sacrefises
III 11 18 ;*iloc* reprist cumpaignie	III 12 1 ke *iloc* le feissent rei
III 12 25 D'*iloc* s'en turnad	III 13 10 li prudum d'*iloc* s'en turnad
2. Chr. 16 5 e de *iloc* en Thersa	III 16 17 E d'*iloc* murent
III 19 19 Helyes mut d'*iloc*	
IV 2 6 D'*iluec* s'en turnerent	IV 2 25 Helyseu s'en turnad d'*iloc*
IV 16 9 e remuad d'*iloc* ces ki	IV 23 10 que d'*iloc* en avant

Cet usage d'*iluec* nous permet de conclure que nous avons affaire à un mot tonique, qu'*iluec* est, par conséquent, un adverbe d'un sens local expressif gardant toute sa valeur démonstrative, ce qui l'oppose à *là*, qui est, de par sa position, souvent atone.

Iqui, synonyme d'*iluec*, se rencontre, sous la graphie *iki*, pour la première fois dans la Passion, au v. 80. 1, et comme il a été déjà dit, la forme *iqui* restera aussi par la suite, à côté de *equi*, *inqui*, *enqui-anqui*, la forme normale. Nous ne voulons pas aborder ici la question, intéressante en soi, de savoir si cette forme en *i-* peut être autochtone ou non dans une partie quelconque de la France du Nord, ce qui n'a que peu d'importance pour la présente étude. Il suffit que cette forme est ancienne et qu'elle soit assez répandue pour pouvoir jouer le rôle que nous voulons lui assigner. Voici maintenant la distribution dialectale des différentes formes de cet adverbe. Il est restreint en tout aux dialectes du Sud et de l'Est de la langue d'oïl. En ce qui concerne d'abord le franco-provençal, les *iqui* fourmillent littéralement dans les textes et les documents lyonnais et dauphinois.[1] Nous n'hésitons pas à affirmer, par l'impression très nette que nous en ont donnée nos lectures, que cet adverbe n'est nulle autre part d'un usage si courant, n'a nulle autre part une position si forte que dans cette région. Il s'accuse par là

[1] Il suffit de consulter les légendes en prose contenues dans Bibl. nat., ms. fr. 818, et publiées par Mussafia et Gartner (Wien 1895), ainsi que la première série des documents que Paul Meyer a réunis dans les Documents linguistiques du Midi de la France; cf. aussi Philipon, Rom., XIII, p. 550. — Dans ces dialectes, il y a aussi une forme *eiqui*, qui cependant, comme étant purement locale, peut être passée ici. Nous n'avons relevé nulle part dans ces textes les formes citées plus haut.

comme étant dans un rapport intime avec le prov. *aqui*, dont il n'est que la continuation directe en langue d'oïl.[1] Cette manière de voir est confirmée par la forme *equi*, particulière au bourguignon et surtout au poitevin et qui se trouve déjà dans la Passion 104.1, 111.1. C'est là une forme qui constitue pour ces dialectes limitrophes, où elle paraît même plus fréquente que la forme en *i*-, un développement tout régulier d'*aqui*.[2]

A l'Ouest et au Centre, notre adverbe est restreint aux dialectes voisins de la langue d'oc; à l'Est, au contraire, il a pris une extension considérable vers le Nord. On pourrait être tenté de voir là-dedans une migration du lyonnais *iqui*. Du moins, cette forme *iqui* est-elle répandue sur tout ce territoire de l'Est, où elle alterne avec les autres formes pas encore traitées ici et qui n'en sont que des variations locales. C'est ce fait qui nous donne le droit de parler d'un type *iqui*, lequel nous allons maintenant suivre vers le Nord. Nous le trouvons d'abord dans le franc-comtois, qui a ceci de commun avec le bourguignon qu'on y rencontre aussi la forme *inqui*, sur laquelle nous reviendrons plus tard en parlant d'*ainsi*. En lorrain, *enqui-anqui* s'y substitue, et cette forme appartient également au champenois, où l'existence de notre adverbe est attestée par les œuvres de Chrétien et de Villehardouin et d'autres textes encore ainsi que par des documents provenant de cette partie de la France.[3] La Wallonie ne paraît pas connaître ce type. Au contraire, à en juger par des exemples relevés dans Mon. Guill., Elie S Gile[4] et Rich. li Biaus, ainsi que dans différents mss. contenant les œuvres de Chrétien, là où le texte critique porte une autre leçon[5], il paraît probable qu'il a éte répandu du moins dans les parties de l'Ile-de-France et de la Picardie voisines de la Champagne. Nos matériaux

---

[1] Ce fait ressortira avec plus d'évidence de notre étude sur les termes démonstratifs en provençal. Dans ces mêmes régions, *iqui* subsiste encore dans les dialectes, et il est facile de déterminer, à l'aide de l'Atlas linguistique, l'extension actuelle de ce type.

[2] Les formes en *e*- sont fréquentes un peu partout dans cette région intermédiaire entre le français et le provençal, témoin Ev. S. Jean 13, 24 *equest*, Fragm. d'Alex. 24 *echest*, 35 *echel*, Godefr. *equeste* (Vienne), *equil* (Poitou); cf. aussi Gœrlich, Die südwestlichen Dialekte, p. 110, ainsi que Philipon, l. c., et Dauzat, Patois de Vinzelles, Phonétique.

[3] La forme *iqui* se trouve p. ex. dans les Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie, p. p. Longnon (Doc. inéd.), I, p. 325, II, p. 4 (Château-Thierry).

[4] Bibl. nat., ms. fr. 25516.

[5] Ainsi p. ex. Erec 3195, *P* (Picardie) *enqui*, 3966, *C* (Ile-de-France—Champagne) *iqui*, *V* (Picardie) *enqui*; Ch. lyon 1411, 3278, *H* = Erec *C*, *iqui;* Karr. 1362, *A* (Picardie) *enqui*.



attestent donc l'existence de la formule *iqui* jusqu'aux confins du territoire où s'est formée la langue littéraire française.

Pour nous, les deux adverbes *iluec* et *iqui*, tous deux signifiant 'là', tous deux très anciens et dont le premier du moins contient un *i*- primitif, forment le seul point de départ possible pour l'explication du préfixe démonstratif français. En admettant donc que l'*i*- de tous les autres mots de ce type est dû à une influence analogique partant de ces deux formules, il nous paraît naturel, pour des raisons sémantiques, de supposer que le premier mot assimilé à ce nouveau type ait été *ci* 'ici'. *Ici* n'est donc selon nous que cet ancien *ci* renforcé par l'*i*- d'*iluec* 'là', processus appuyé également dans le Sud et dans l'Est par *iqui* 'là'. Or, on se demande à quoi tient ce nouvel allongement d'un mot déjà abrégé, cette introduction d'une nouvelle initiale à la place d'une initiale que l'usure avait fait succomber. Pour trouver une réponse à cette question capitale, examinons la manière dont on se sert de la forme *ci* dans les plus anciens textes. — On est frappé de la fréquence avec laquelle *ci*, dans ces textes, se trouve employé proclitiquement devant le verbe ou dans une autre position comportant le même manque de tonalité, p. ex.: Al. 442 *Ci* vei jo morte, Rol. 145 que vus avez *ci* dit, 1240 Cels ki *ci* sunt, 2372 que *ci* sui consoüz, 1669 | *Ci* ad grant vasselage, Karls R 482 *ci* at mal gabement, 576 *Ci* at merveillos gap, 693 *Ci* estat Oliviers; Ph. Thaon Comp. 2531 Se *ci* ert uns mustiers; Al. 361 *Ci devant* tei, Ph. Thaon Comp. 2966 Cum veez *ci dedenz*, 2996 *Ci devant* e numai.

Dans aucun de ces cas *ci* n'est porteur d'un accent propre, et il est évident que cette forme ancienne était en train, à l'époque des plus anciens monuments de la langue, de devenir un mot atone, égal à *y*, et que cette faiblesse devait se faire sentir là où on avait besoin d'un terme tonique, fortement démonstratif. Nous voyons dans cet état de choses un effet du monosyllabisme de cette particule. Etant monosyllabique, *ci* avait toutes les chances d'être placé de manière à lui ôter tout accent, comme c'est le cas dans les passages cités. Dissyllabique, il ne tombait pas si facilement dans l'état d'atone dans une langue d'un rythme ïambique prononcé, où un mot présentant le schéma commun ⏑ ´ était tout naturellement conçu comme une unité rythmique indépendante. On pourra vérifier ce raisonnement sur les vers suivants

qui appartiennent aux plus anciens textes présentant des exemples de la nouvelle forme *ici:*

Al.	202	Se tei ploüst, | *ici* ne volsisse estre
Rol.	401	Tut cunquerrat | d'*ici* qu'en Orient
	1697	E! reis, amis, | que vus *ici* nen estes
	1956	Trenchet la teste | d'*ici* qu'as denz menuz
	2139	Pur vostre amur | *ici* prendrai estal
	2735	Plus pres d'*ici* | purrez truver les Francs
	2832	Mes teres tutes | *ici* quites vus rend
Karls R	277	Ne sai ou est li reis. | *Ici*'st barnages granz
Ph. Thaon { Comp.	2811	*Ici* ai aluet
	2559	S'*ici* ert alumez
Best.	3009	*Ici* n'en voil or plus traitier
Chans. Guil.	284	Veez paiens, | ki mult sunt pres d'*ici*.

C'est ainsi que nous concevons ce processus de composition, que nous supposons le même pour tous les autres mots dont il est question ici. Il est dans la nature d'un terme démonstratif, pronom ou adverbe, de porter un certain accent; étant d'autre part des mots d'un usage extrêmement fréquent, ils étaient éminemment exposés à l'usure, et ce conflit constant entre forme et fonction a amené, du moins pour les pronoms, des renforcements successifs. La composition par *i-* n'est qu'une phase de ce développement,[1] et le rôle de la composition nous paraît être précisément de donner à ces mots une forme dissyllabique propre à leur garantir l'indépendance rythmique qui correspondait à l'idée démonstrative et par cela même accentuée dont ils étaient porteurs. Il va de soi que du moment que les deux formes étaient à la disposition des poètes, le choix, dans un vers, de telle ou de telle forme, était déterminé, jusqu'à un certain degré, par le soin de remplir le nombre exact de syllabes. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver, en ce qui concerne la poésie, l'application stricte d'un principe tel que celui posé ci-dessus. Toutes

[1] L'histoire postérieure de cet élément *i-* demande un examen particulier. Il est presque disparu au XIII[e] siècle mais s'impose de nouveau au XIV[e], et, chose curieuse, toujours comme élément de renforcement. Alors que, pour renforcer les différentes formes du pronom démonstratif *cest* devenu trop faible pour le sens démonstratif expressif, on commençait à faire usage de *ci* et, moins souvent, de *la*, *celui* démonstratif — probablement pour le distinguer de *celui* déterminatif — était fréquemment renforcé par *i-*. *Icelui* restera ainsi longtemps la contre-partie de *cestui-ci*. Dans notre étude sur les termes démonstratifs en provençal nous aurons à aborder des problèmes du même ordre.

sortes de variations à part, l'emploi de ces formes en *i-* comporte pourtant un trait constant, qui, lui du moins, ne peut pas être dû au hasard. Leur place habituelle à toutes est en tête du vers ou immédiatement après la césure, constatation qui, disons-le en passant, n'est pas sans confirmer notre conception du rapport entre *iluec* et les formes à *i-* secondaire. Nous croyons que c'est là un fait intimement lié à la structure de ces termes. L'accentuation ïambique d'une forme à deux syllabes était bien faite pour la faire placer au début de la période rythmique, pour laquelle, dans l'ancienne poésie, on recherchait, d'une manière plus ou moins consciente, précisément le schéma ïambique, si éminemment d'accord avec la structure de la langue. Tout en étant, de par leur position, nécessairement toniques, ces formes, ainsi placées, faisaient donc débuter le vers ou l'hémistiche par un rythme agréable à l'oreille française.

Admettons donc qu'un *iluec* tonique ait fourni à *ci* son élément initial pour en créer un terme également tonique, et considérons le cas des adverbes apparentés *la* et *ça*. En ce qui concerne le premier de ces mots, qui, tout comme *ci*, était employé surtout en proclise, un renforcement correspondant à celui de cette dernière particule ne s'imposait évidemment pas avec la même force, *iluec* tonique à côté de *la* atone rendant superflue la création d'un nouveau terme tonique *ila*. Les exemples, il est vrai, ne nous en font pas tout à fait défaut[1], mais ces exemples sont en général tout récents et d'une rareté qui contraste de la manière la plus frappante avec l'emploi des autres formes en *i-* et en particulier avec celui d'*ici*. Ce fait, que M. Foulet, avec sa théorie, est obligé de mettre sur le compte du hasard, est donc parfaitement d'accord avec notre manière de voir. Notre hypothèse explique également l'absence d'une forme **iça;* c'est là un fait bien embarrassant pour M. Foulet, qui est contraint d'admettre qu'elle ait existé, bien qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans les textes. A notre avis, il n'en est rien. *Iça* n'a jamais existé, et voici pourquoi. De très bonne heure, on trouva pour l'adverbe *ça*, qui était originairement le synonyme de *ci*, des emplois particuliers bien faits pour empêcher la création d'une forme *iça*. Nous visons des constructions telles que celles-ci: Karls R 756 *sont entret çaenz*, Rol. 1784 *est loinz ça devant*, 2296 *Ça jus en est*, Ch. Guil. 913

[1] En dehors des exemples qu'on en trouve dans Godefroy, nous n'avons à citer, avant le XV[e] siècle, que Brand. Seef. 1219 Vindrent *ila*, si truverent, et Orson 1459 *Ilai* le vandi Hugues aus Turs par traïson.

Que ça dedenz, SThom. Walb. 3458 *m'a alevé ça amunt*, Troie 4974 *Ça en ariers;* Ch. Guil. 84 *deça la mer*, 1601 *De ça le Riu*, SThom. Walb. 4992 *tresqu'en cha*. Donc, ou bien *ça* était simplement proclitique, ou bien la préposition qui le précédait, remplissait, au point de vue rythmique, la même fonction que l'élément initial *i*-[1]. Ces emplois particuliers constituant l'usage normal de cet adverbe, il n'est que tout naturel, étant donné la manière dont nous envisageons ce processus, qu'une forme **iça* ne se soit jamais imposée à côté de l'ancien *ça*.

Sans compter les pronoms démonstratifs, la même analogie a frappé plusieurs autres particules, parmi elles l'adverbe *si*. C'est là certainement l'origine de la forme *issi*, qui nous conduit à la deuxième question qui sera traitée dans cette étude, l'origine d'*ainsi*. Cet *issi* n'est pas le seul composé de *si*. Il faut avant tout mentionner également *ensi* dû à une combinaison *en* (< i n) + *si* et qui appartient au même type que *ensemble*, *encontre*, *envers*, *entour*, *empres*, bien que dans ce cas isolé *en* désigne la modalité (= 'en ceste manière').[2] Il y a en outre un certain nombre d'autres formes composées, et toutes ces formes, dont *issi* et *ensi* devraient être anciennement les plus fréquentes, ne s'emploient point indifféremment dans les différents dialectes de la langue d'oïl. Il y a au contraire à cet égard des divergences dialectales profondes, dont on n'a pas suffisamment tenu compte jusqu'ici. C'est dans la répartition dialectale des différentes formes de ce mot que nous allons chercher la solution du problème *ainsi*.[3]

Issi appartient principalement à l'O u e s t et au N o r d du territoire dialectal français. C'est la forme normale du Poitou jusqu'en

[1] En français, il y a une tendance manifeste à éviter les formes allongées dissyllabiques après une préposition. Ainsi p. ex. *pour ço*, *a ço*, *de ço*, sont les formules normales, dans lesquelles la forme *iço* ne se trouve presque jamais. De même, en provençal, la position postprépositionnelle constitue un cas extrêmement fréquent d'aphérèse. Nous allons revenir autre part sur ces mêmes questions.

[2] Cette étymologie, appuyée par prov. *enaissi*, cat. *en axi*, anc. lomb. *encosi*, lomb. *insi* et rhét. *ysi*, est proposée par M. Rohlfs, Neuph. Mitt., 1921, p. 128 et s. Nous l'adoptons d'autant plus volontiers que nous y avions pensé avant de lire son article.

[3] Cette étude se base sur le dépouillement d'un très grand nombre de textes et de documents se rapportant à tous les dialectes de la langue d'oïl. Le caractère succinct de cet article ne permettant pas de citer en général nos références, notre exposé ne pourra être qu'un résumé de ces recherches assez étendues.

Picardie, où cependant *ensi* s'impose d'une manière décisive à ses côtés. Parmi les textes picards que nous avons examinés, Aiol (ms. fr. 25516), Alisc. Roll., Rich. li Biaus, Aspremont, Boeve cont. III connaissent cette forme de la particule; d'autre part *issi* ne se trouve pas dans Auc. & Nic. ni dans la traduction de Brendan contenue dans le ms. fr. 1553; Adam le Bossu ne paraît pas s'en servir, et nous ne l'avons pas rencontré non plus dans les documents picards que M. Behrens a joints à la grammaire de Schwan. Pour les autres dialectes, à l'exception du Lyonnais, où *issi* est la seule forme employée, on peut constater que plus on va vers l'Est, plus *issi* devient rare. Les textes et les documents provenant de Lorraine, de Franche-Comté et de Bourgogne ne nous en fournissent pas d'exemple. La forme est rare également dans le wallon; nous ne l'avons trouvée ni dans le Brut de Munich, ni dans les Dial. Grég., ni dans Li Ver del Juïse; dans le Poème moral il y en a cependant des exemples isolés à côté d'*ensi*, qui y est la forme ordinaire.

Faute de documents anciens et de textes reproduisant le francien tout pur, il est difficile de se faire une idée exacte de l'état primitif de ce dialecte. Les exemples relativement fréquents qu'on en trouve dans les textes et les documents rédigés dans cette région ainsi que dans l'Orléanais mettent cependant hors de doute que la forme *issi* a longtemps appartenu à ces dialectes du Centre; pourtant, ce n'est ni dans l'un, ni dans l'autre la forme la plus fréquente. Reste enfin la Champagne. *Issi* n'y est pas inconnu; nous trouvons cette forme dans des documents de Trois-Fontaines et de Cheminon[1], et il y en a encore des exemples isolés dans certains textes littéraires. Nous avons cependant l'impression très nette que de toutes les formes que présentent les textes champenois, *issi* est le type le plus faiblement représenté.

Par opposition à *issi*, *ensi*, écrit souvent *ansi*, est par excellence la forme des dialectes de l'E s t de la langue d'oïl. Son domaine particulier comprend la Wallonie, la Lorraine, la Franche-Comté et la Bourgogne. Ce doit être la forme la plus fréquente aussi en Picardie malgré la concurrence très vive que lui fait dans ce dialecte la forme de l'Ouest. Le dialecte de Beauvais paraît également connaître *ensi;* du moins, y en a-t-il des exemples dans Boeve cont. II, rédigé dans cette

[1] Chartes en langue vulgaire conservées aux archives départementales de la Marne (série G), années 1237—1337 (Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin 1897). Voir les n:os 12 & 20 (1250).

région, et dans le Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais[1]. Dans la Normandie proprement dite *ensi* n'existe pas, à en juger par les textes et les documents,[2] et cette forme ne se rencontre pas non plus en Poitou. Dans l'anglo-normand, qui fait un usage très étendu du type *i-* en général et d'*issi* en particulier, nous n'avons noté que quelques exemples isolés d'*ensi*,[3] qui y est donc une forme tout à fait exceptionnelle. Sans être la forme la plus fréquente, *ensi* est d'autre part beaucoup employé dans le champenois. Pour le francien, cette même forme est attestée, sauf par des textes du Centre, pas des documents chartrains[4] ainsi que par une pièce de 1270 provenant de Chaalis et insérée dans la Grammaire de Schwan-Behrens[5]. Elle n'est pas inconnue non plus dans l'Orléanais et en Touraine.

Eisi est, comme *issi*, une forme occidentale, d'une extension moins grande, cependant, que celui-ci. Son domaine particulier est le Sud-Ouest, le Poitou; hors de cette région, cette forme intéressante est en somme restreinte à des textes très anciens. Voici maintenant le résultat de nos recherches. *Eisi* se rencontre fréquemment dans la Chronique de Turpin[6] ainsi que dans les documents provenant de Poitou, d'Aunis et de Saintonge.[7] Si le Livre des Manières n'en présente pas d'exemples, c'est certainement parce que ce texte est conservé dans un seul ms. exécuté en Picardie et plus récent que l'original d'une centaine d'années.

---

[1] Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais, p. p. V. Leblond. Publ. de la Société académique de l'Oise. Documents, t. 4. Paris 1919.

[2] On ne paraît pas avoir tenu suffisamment compte de ce fait en établissant le texte des éditions à graphie normalisée. Ainsi, l'éditeur du Roman de Troie généralise partout la forme *ensi*, qui n'est certainement pas celle de l'original normand. Dans la Vie de saint Alexis, habillée à la normande par Gaston Paris dans sa célèbre édition de 1872, on trouve originairement, au v. 271, la forme *eisi*, remplacée cependant dans les éditions postérieures par *ensi*. On ne comprend pas bien pourquoi. *Ensi* n'est dans aucun des mss.; *L* porte *eisi*, *P* et *S* *issi*, les autres ont des leçons divergentes. Comme c'est un texte très ancien, *eisi* peut très bien être la forme correcte; *ensi* ne l'est certainement pas.

[3] Nos seuls exemples sont LRois I *4*, 18, Fantosme 1655, Haveloc 339.

[4] Collection de cartulaires chartrains: I Cartulaire de Saint-Jean-en-Vallée de Chartres, p. p. Merlet (Archives d'Eure-et-Loir). Chartres 1906.

[5] Le N:o II, p. 3.

[6] La Passion sainte Catherine, de la même région, a *aisi*.

[7] Voir Anciennes chartes françaises conservées aux archives du dép. de la Vienne, B. E. Ch., XV, p. 83—89; Chartes de La Rochelle, B. E. Ch., XIX; Lay., V, 702 (Saintonge, 1259).

Pour la Normandie *eisi* est attesté par Trist. Bér., Chr. Ben., Fauvel, les écrits de Marie de France ainsi que par le Cartulaire de Fontenay-le-Marmion,[1] où cette forme est fréquente, même dans des chartes assez récentes.

De Normandie *eisi* s'est répandu aussi en Angleterre, où cette forme a dû vivre quelque temps à côté d'*issi*. Il n'y a que les textes anciens qui en présentent des exemples; ainsi, cette forme se trouve dans Ps. d'Oxf., Brand. Seef. et Ph. Thaon Comp. mais non pas dans le Bestiaire du même auteur. Ajoutons que SThom.[2] a plusieurs fois la forme *eissi;* nous n'osons pas y voir une preuve de ce que cette forme aurait appartenu au francien primitif; c'est probablement un apport des mss. tous exécutés en Angleterre.

L'extension dialectale d'*eisi* témoigne donc, à ne pas s'y méprendre, d'une orientation vers le provençal. Tout porte à croire en effet qu'*eisi* n'est que le provençal *ais(s)i*, et cette hypothèse est confirmée par les faits linguistiques. Il y a, dans l'extrême Nord du domaine provençal, une tendance manifeste à palataliser *ai-* en *ei-*. Les textes et les documents auvergnats et limousins sont riches en formes démonstratives en *ei-*, ainsi Ev. S. Jean *eissi*, *eici*, *eizo*, L. L. lim.[3] *eyssi*, Fragm d'Alex. 76 *eylay* 'là', forme modelée évidemment sur *eici* 'ici'. Avec cette manière de voir, on aurait donc, à l'Ouest, un phénomène du même ordre que celui constaté pour l'Est. *Eisi* et *iqui*, se rattachant tous les deux au système démonstratif provençal, ont franchi, seuls parmi les formes de ce système et chacun de son côté, la limite assez nettement démarquée qui sépare les systèmes provençal et français en général, et ces deux formes, l'une déguisée, l'autre transformée à la française, se sont mêlées, sur de vastes territoires, aux formes autochtones. Comme il ressort de ce qui précède et comme nous allons le voir encore, cette immixion provençale n'a pas été sans laisser des marques profondes dans le développement français de ces formes.

Nous voyons dans *issi*, *ensi* et *eisi* les formes primitives de cet adverbe en français. Or, comment expliquer la répartition géographique constatée pour les deux premières? — Si, à l'époque littéraire du fran-

[1] Godefroy en cite aussi un exemple tiré de la Gr. Charte de J. s. Terre, Cart. de Pont-Audemer, Bibl. Rouen.

[2] Nous suivons naturellement l'édition de M. Walberg.

[3] La langue et la littérature du Limousin, éd. Chabaneau, R. d. l. r., XXXV, p. 379 et s.



çais, *issi*, contrairement aux autres mots à *i-* secondaire, n'apparaît que dans l'Ouest et dans le Nord, c'est qu'il a succombé autre part devant un concurrent, et il n'est pas difficile de voir que ce concurrent ne peut être autre qu'*ensi*, qui se rencontre surtout là où *issi* fait défaut. S'il en est ainsi, *ensi* se trouve dans la même situation, et nous ne l'aurions trouvé que sur une partie du territoire couvert par lui antérieurement.

Il faut donc admettre qu'à un certain moment une lutte s'est engagée par tout le Nord de la Gaule entre ces formes primitives, dont cependant *eisi*, mal placé pour y prendre part, n'était appelé à jouer qu'un rôle secondaire. Les principaux adversaires étaient bien *issi* et *ensi*, et la répartition de ces formes s'est décidée dans la bataille qu'elles se sont livrée. Laissant *issi*, avec *eisi*, maître de l'Ouest et d'une partie du Nord, *ensi* l'a emporté dans l'Est, à l'exception pourtant du Lyonnais, qui avait une prédilection toute particulière pour l'*i-* initial et qui était le domaine particulier d'*iqui*. Qu'il y ait eu entre ces mots un rapport assez fort pour qu'ils s'influencent mutuellement,[1] c'est ce qui ressort de la forme *enqui-anqui* constatée ci-dessus précisément pour les régions qui forment le centre de l'aire *ensi* - *ansi*. Si nous y trouvons donc *enqui* - *anqui* à côté de la forme normale *iqui*, c'est que cette dernière est en train de partager le sort d'*issi* succombé devant *ensi*.[2] Dans le picard, les deux adversaires gardent leurs positions, et peut-être faut-il voir enfin dans les quelques exemples d'*ensi* trouvés dans de vieux textes anglo-normands les bien maigres restes de l'état primitif comportant *ensi* dans tous les dialectes de la langue d'oïl.

Nous voyons une preuve de la justesse de ce raisonnement dans la forme *ensement*, dont la création remonte à notre avis à cette lutte entre *ensi* et *issi*. Quelle que soit l'étymologie que l'on admette pour ce mot, *ensi* y est certainement pour quelque chose. Il est intéressant de constater qu'*ensement* est surtout fréquent à l'Ouest et tout particulièrement dans l'anglo-normand, où il remplit, dans une large mesure, la fonction de la particule égalitive *autresi-aussi*. *Autresi* manque même dans de très vieux textes, ainsi p. ex. Ps. d'Oxf., Ps. de Cambr.,

---

[1] Cf. aussi dans Troie, ms., *G*, 23037—126, v. 21, la forme *ainqui* modelée évidemment sur *ainsi*, fréquent dans ce ms.

[2] Evolution accomplie aujourd'hui, où la limite septentrionale de la forme en *-k*-va beaucoup plus vers le Sud qu'à l'époque de l'ancien français.

Brand. Seef., Guisch. de Beaul., Adgar, Haveloc, et *issi-eisi*, *si* et *ensement* se partagent les fonctions qui reviennent normalement aux deux premières de ces particules + *autresi*.[1] Dans cette partie du territoire dialectal français, *ensement* est donc pour ainsi dire un reliquat d'*ensi*, qu'il continue, sous une forme modifiée, là où *ensi* n'est plus vivant.

Cette lutte entre les différentes formes a fait naître aussi des formes hybrides. Il est probable qu'il faut considérer ainsi *insi* < *ensi* + *issi*, forme particulière au bourguignon et au franc-comtois et qu'on pourra comparer, dans ces mêmes dialectes, à *inqui* < *iqui* + *enqui*. Géographiquement, *insi* ne représenterait donc qu'une étape de transition entre le lyonnais *issi* et *ensi*, si caractéristique de ces dialectes de l'Est.

Nous voyons enfin une formation de la même nature dans *einsi*, qui est par excellence la forme du Centre. Son domaine particulier, empiétant d'un côté sur celui d'*ensi*, de l'autre sur celui d'*issi* et d'*eisi*, est le normand, le francien, le champenois et l'orléanais. Du moins dans les trois derniers de ces dialectes, *einsi* est la forme la plus fréquente de toutes celles qu'on trouve dans les textes rédigés dans ces régions. Voici ceux où nous l'avons relevée: Trist. Bér., Chr. Ben., Marie de France, Fauvel, Cor. Lo., Fl. & Lir., Boeve cont. II, Raoul de Houdenc, Marque, Lai de l'Eperv., Chrétien de Troyes, Villehardouin, Gat., SMartin, Herman, Bible, ms. d'Orléans[2]. Dans le domaine ainsi délimité, les deux adversaires *ensi* et *issi* sont sortis de la lutte bien affaiblis. Aidé par *eisi*, *issi* a bien pu vaincre en Normandie, où, opposé à leurs forces réunies, *ensi* s'est trouvé complètement anéanti. Dans le reste du territoire, ils ont cependant dû laisser la victoire entre les mains d'un troisième, né pendant la lutte. Si l'un d'eux, *ensi*, lui a servi de mère, son père ne peut guère être un autre qu'*eisi*, auquel cette paternité a coûté la vie. — C'est en effet comme le résultat d'une fusion entre les deux formes *ensi* et *eisi* que nous considérons *einsi*,[3] fusion qui a dû se produire originairement dans la Normandie orientale d'où la nouvelle forme, constatée

[1] A cette époque *aussi* n'existait pas encore, cf. notre étude précitée sur l'emploi syntaxique de *autresi* — *aussi* — *ainsi*.

[2] Pour les textes d'Orléans, voir en outre Langlois, Roman de la Rose, I, p. 296. —Nous pourrions ajouter à cette liste un grand nombre de documents rédigés dans les mêmes régions, si cela ne nous paraissait inutile, l'extension dialectale de notre forme étant bien déterminée par les preuves déjà citées.

[3] Nous ne partageons pas l'avis de M. Rohlfs, qui, pour expliquer *einsi* > *ainsi*, envisage la possibilité d'une fusion entre *ensi* et *issi*, cf. l. c., p. 131.



par nous à côté d'*eisi* dans Trist. Bér., SThom, Chr. Ben., Fauvel, chez Marie de France et dans le cartulaire de Fontenay-le-Marmion, s'est répandue de bonne heure vers l'Est.

Einsi appartient donc précisément à la région d'où est sortie la langue littéraire française, et par conséquent cette forme avait toutes les chances de se généraliser. C'est en effet ce qui est arrivé. Seulement, elle ne s'est pas généralisée sous cette graphie, qui était, à l'époque ancienne, la graphie la plus fréquente. De bonne heure, cette forme se présentait aussi sous la graphie *ainsi*, fréquente surtout dans le champenois et l'orléanais. Cela est parfaitement d'accord avec les données linguistiques, *ainsi* exigeant comme composant la forme *ansi*, qui appartient seulement à l'Est, où il y a confusion entre *en* et *an*. Les deux graphies *einsi* et *ainsi*, représentant, en ce qui concerne l'initiale, le même son ẽ, peuvent être comparées à *ainz* — *einz*, *ainceis* — *einceis*, *vainquit* — *veinquit*, *plaindre* — *pleindre*, *daignier* — *deignier*, toutes formes se faisant concurrence dans les mêmes textes qui confondent *ainsi* et *einsi*. Comme dans tous les autres cas, la graphie *ai-* l'a emporté, et c'est sous la forme *ainsi* que cet adverbe a survécu.

Vers 1300, *ainsi* devient commun dans des textes et des documents appartenant à des dialectes qui originairement ne connaissaient que d'autres formes. A partir de cette époque, la généralisation de la forme *ainsi* est donc un fait accompli.

Some English Place-Names in a French Garb.[1]

By

R. E. Zachrisson.

I.

Diss, Dissington, Ditchingham, Dickleburgh, Ditchling.[2]

Diss Hundred and Diss, S. Norf., on river Waveney, round a mere or lake: *Dice* (13×) 1086 DB, *Dize* 1158, 1159 Pi. R, *Dice* 1166 RB, *Dicse* c. 1180 Inq. El., *Discia* Henr. II Croyland Cartul. (MS 14 c.), *Disze* 1160, *Disce* 1162, 1163, *Disze* 1164, *Disce* 1165, *Disza* 1166, *Discze* 1167—69, *Disze* 1170—76, Pi. R, *Disce* 1196 PF; *Disce* 1202 Pi. R, *Disce* 1212, 1242 TN (Book of Fees), *Disce*, *Dice* 1275 HR, *Dysse* 1291 TE, *Disce* 1302, 1316, 1346 FA, *Disce* 1332 Index I, *Disse* 1363 PF, *Dysse* 1401—02 FA. — 'The ditch or pond'.

Ditchingham, S. Norf, on river Waveney, 10 m. E. of Diss. It is situated between two rivers, and in its immediate neighbourhood is a fair-sized lake or pond (see 1 inch OSM A7): *Dicingaham* 1086 DB, *Dichingeham* 1178, *Dikingeham* 1202 Pi. R, *Dichingh'* 1212 TN, *Dichincham* 1242 Pi. R, *Dichingham* 1275 HR, *Dychyngham* etc. 1302, 1316, 1346 FA, *Dickingham* 1610 Speed's Map. — 'The homestead of the ditch-dwellers.' — The early forms with *k* are due to the influence of the noun 'dike'.

Dickleburgh, on small river in S. Norf., 3½ m. NE. of Diss. The parish lies in a wide valley, in which there may have been a lake in

[1] The abbreviations of the records are the same as in my book *A Contribution to the Study of the Anglo-Norman Influence on English Place-Names*. Lund 1909.

[2] Mr. Schram, Caius Coll., Cambr., has communicated the majority of the early forms of *Diss*, *Ditchingham* and *Dickleburgh*, and has also given me some valuable topographical information on these places.



early times. This low-lying portion is called Dickleburgh Moor. Parts of the parish are called Langmere and Semer: *Dicclesburc* 1086 DB, *Dicleburch* Henr. III Index I, *Dikeleburĝ* 1209 Ass. Roll, *Dicleburg* 1232 PF, *Ric. de Dicleburc, Dikilburgh, Dicleburch, Dicleburg', Dicleburgh, Dicleburk, Dikleburch, Dikleburgh* 1275 HR, *Dikleburgh* 1316, *Dikelbergh* 1346 FA, *Decleburgh* 1373 Index I. — 'The ditch-bank or ditch-lea homestead'.

D i s s i n g t o n, N. Northumberland, on river Pont, 10 m. NW. of Newcastle. The following early forms are given by Mawer, p. 66: *Digentun* (for *Dikentun*, influenced by 'dike') c. 1160 Ric. Hexh., *Dichintuna, Discintune* c. 1190 Godr., *Discinton* 1205 Pi. R., *Discington* 1257 IPM, *Distington* (*st* for *sc*) 1270 PR. — 'The farm of the ditch-dwellers'.

D i t c h l i n g, SE Sussex, on a tributary of river Adur, 6 m. N. of Brighton: *Dicelinga* c. 765 CS 197, *æt Diccelingum* 880—85 CS 553, *æt Dyccanlyngum* (*an* for *e*) (ME version) CS 554, *Dicelinges, Diceninges* 1086 DB, *dicelingis* 1121 Pi R, *Dycheninge* 1260 IPM, *Dychenyngg* 18 Edw. IPF, *Dicheling* TN, *Dyckening* (influenced by 'dyke') 1486 IPM. — 'The ditch-dwellers or the ditch-lea dwellers'. — On the early forms in *-ning*, see Anglo-Norman Influence, p. 140 ff.

The suggestion I have previously made (Anglo-Norman Influence, p. 22) that Diss in Norfolk is an Anglo-French rendering of OE *dice*, dat. s. of *dīc*, is borne out by the fact that all the earliest spellings exhibit *c* (= ts), the regular Anglo-French substitute for Old English *c* (= tʃ). This early pronunciation of AF *c* is likewise indicated by the form *Dize*. The subsequent reduction of (ts) to (s)[1] is seen in such spellings as *Disce, Disse*, whereas *Dicse, Disze* and *Discze* are compromises between the earlier and the later spellings. The spelling with *ss* was ultimately preferred as the most convenient way of indicating that *i* was short. The shortening of *i* may likewise be due to French influence. If the base is *dīc*, it may seem remarkable that *diche* never appears in the early spellings, but in the majority of names exhibiting French (s) for (tʃ) English spellings with *ch* are very rare. Massing, Essex, which, to judge by such early forms as *Metcinges* and *Medsinges*, is etym-

[1] The transition of (ts) to (s) had already begun in 1086 when the Domesday Book MSS. were written (cf. Anglo-Norman Influence, p. 37 ff.). According to the unanimous opinion of English experts the Exchequer and Exon MSS. of DB are *contemporary* transcripts of lost originals.

ologically identical with Matching in the same county, is never spelt with *ch*, and of Wissingset, Essex (= OE *wicing*) I have only noted one early form with *ch*, viz. *Wychingesete* HR. Moreover the etymology I have suggested fits in well with the topographical features of the place. It is low-lying and has many rivers, also a fine lake 'Diss Mere' of five acres in its middle (cf. Rye, History of Norfolk, p. 241). The town may have been named after this unusual feature. In the present Yorks and Lincs dialects 'dike' means a small pond or pool (EDD).

Some writers have advanced the theory that the surname of a well-known mediæval ecclesiastic, Ralph de Diceto, who at the end of the 12th cent. was Dean of St. Paul's Cathedral, is identical with Diss. Stubbs discusses this theory at length in the Introduction of his edition of Ralph's works.[1] The prelate repeatedly signs himself *Radulfus de Diceto, decanus Lundoniensis*. Other early writers call him *R. de Diceto, R. Dicetensis, R. Diotecensis, Ralph Dycett* etc. Only by the author of Livre des Rois de Britanie (*temp.* Edw. I) is he called *Rauf de Disze, le haut den de Londres*. Leland, Bale, and others do not know whether he was a Frenchman or an Englishman. There is no historical evidence in support of the theory that he was in any way connected with Diss, nor are there any allusions to the place in his writings. Stubbs, on the whole, is inclined to think that he was a Frenchman, and that he may have been connected with the famous Norman family de Beaumais, whose name is derived from a village on the Dive in Calvados. Richard of Belmeis, bishop of London (d. 1127), is known to have bestowed many benefices in London, especially at St. Paul's, on relatives. Radulphus was appointed to his archdeaconry by Bishop Richard II of Belmeis. Stubbs thinks *de Diceto* may be a latinized form of such French place-names as Dicy, Dizy or Dissai, but all these originally ended in -(*i*)*acum*, and can therefore not be connected with the name of the old Dean of St Paul's.[2]

In my opinion *Diceto* is more likely to contain the Germanic word *dic* with the addition of the French diminutive suffix *-et*, a formation

[1] Opera Radulfi de Diceto, Rolls Series.

[2] Place-names, such as Dizy-le-Gros (Aisne), *in villa Disiaco* 907, Dizy (Marne), *Villa Disiacum* 662, Dessé (Deux- Sèvres), *Villa Dissiacus* c. 950, Dicy (Yonne), *de Diciaco* etc., are supposed to contain the personal names *Disius, Decius*. Cf. Kaspers, p. 72 ff.



of the same kind as Becket (< *bec* + *et*), the family name of Ralph's famous contemporary, the Archbishop of Canterbury.[1]

A great many Germanic words of frequent occurrence in the place-nomenclature of Normandy exhibit this suffix. Instances to the point are la Houlette, le Becquet (very usual) as well as Orbiquet, la Criquette, le Haguet, la Haguette, le Hablet, les Huets, Hoguet (very usual), le Hommet, le Londet, la Londette, le Snequêt, la Marette (very usual) la Mielette, which are all noted by Fabricius,[2] who likewise adduces no less than six instances of places called le Diquet, (le) Dicket, three of which are situated in Calvados.[3]

The latinized form *diccus* = 'ditch' is of frequent occurrence in early deeds dealing with the topography of Normandy (cf. Fabricius). If Radulfus was a Norman hailing from a little place called Dicq or le Diquet, — one of these is situated at no great distance from Beaumais in Calvados — we should certainly expect him to have used the Latin cognomen *de Diceto*, whereas *de Dicia*, *de Dissa* would have been the most likely signature had he been a native of Diss.[4] It is true that the diminutive suffix *-et* is occasionally added to English place-names, but such forms are much rarer in England than in Normandy.[5] *Radulfus de Diceto* was in all probability a Norman, and his native place may have been one of the little villages or hamlets in Normandy which are called Digue, Dicq, Dicket, Diquet, possibly le Diquet near Bény Bocage in Calvados.

---

[1] Thomas a Becket was born in London, his father Gilbert being a citizen of Rouen, so the family name by which Thomas is referred to three times in the contemporary literature must have been inherited from his grandfather or great-grandfather. As his ancestors were small landowners, the family name must be derived from one of the several places called (le) Becket which are situated in Seine-Inférieure.

[2] Fabricius (pp. 282, 283, 305) notes the following early forms: *le bequet* 1257, *Bellum Becquetum* (near Bures, now lost), *G. de humet* 1126, *Holmetia regio* 1090, *R. de Hulmeto* 13 c.

[3] Le Diguet, hamlet near Bény Bocage, 50 kil. W. of Beaumais, Le Diguet, two hamlets near S. Sevère in the southwestern corner of Calvados (in the immediate neighbourhood is a place called Beaumesnil). In the southeastern corner of Calvados there is also a hamlet called La Dique.

[4] Cf. *de Dicia*, *de Dyssa* = *Diss*, Stubbs, p. XII.

[5] In the Norfolk part of the DB I have noted the following cases: *Wicmaret* = Wickmere, *Almertunet* = Aylmerton, *Penteleiet* = Pentney, *Turgartunet* = Thurgarton, *Truchet* = Trunch. Cf. also my article on the French element in English place-names (Publications of the English Place-Name Society, I: 1, p. 94).

In my opinion *dīc* is also contained in Ditchingham, Norf., Dickleburgh, Norf., Ditchling, Suss., and Dissington, Northb., the latter of which likewise appears in an Anglo-French garb.[1]

The scholars who have previously investigated these names have assumed that they contain an OE personal name ***Dica* or a pet-name ***Dicel*.[2] From an examination of the material adduced by Searle and by Förstemann it appears that the base **dīka* does not occur in any Germanic personal names. The Anglo-Celtic name *Dicul* (cf. Holder) cannot be the base either in Dickleburgh, owing to the absence of genuine early spellings with the genitive *-s*,[3] or in Ditchling on account of the palatal *č*.

My suggestion is that all these *-ing* names are geonymics derived from OE *Dīcingas* in the sense of 'ditch-dwellers', 'people who lived in a place conspicuous for its ditches.' 'Ditch' need not necessarily have its most usual modern meaning, but may, at least in some of the names, have had the vernacular sense 'pond', 'watercourse', 'ridge', 'dam to protect against flooding', see NED and EDD, 'ditch', 'dike'. As early as in OE *dīc* could mean 'a channel for water', and some of these names in all probability bear witness to the efforts which were made by the early inhabitants to protect their property — farms, fields, pasture land — from being flooded by the rising water from rivers, ponds or marshes.[4] The first element in Dickleburgh is probably a compound, such as OE *dīcwalu* = ? 'ditch-bank' (BT, Suppl.), or *dīc lēah*, which is used independently as a place-name in Oxfordshire.[5]

In Ditchling the suffix *-ling*,[6] which occasionally interchanges with *-ing* in common nouns, may have been added to *dīc* instead of *-ing*,

---

[1] For the early forms, see above, p. 179 ff.

[2] Cf. Mawer, Place-Names of Northb., p. 64, Ekwall, English Place-Names in- *ing*. pp. 57, 136. Roberts, Place-Names of Sussex, p. 57, thinks Ditchling contains **dīcel* or **diccel*, a diminutive of *dic*, which however, is not recorded in any Germanic dialects.

[3] In *Dicclesburc* DB, *s* is inorganic (cf. Anglo-Norman Influence, p. 118).

[4] The matter of ditching is often referred to in the Pastons Letters (15th c.). Cf. H. S. Bennett, The Pastons and their England, p. 259.

[5] Ditchley (par. Spelsbury), *Dichelegh* 1227, *Dichelle* 1258 (Alexander, p. 94).

[6] Cf. OE *horing*, ME *horling* etc., and the Swedish *Ynglingar* < *Yngui*, *Ingi*, and such Scand. place-names as *Inglinge* (1303), *Inglingstadum* (1407) quoted by Wessén, Studier till Sveriges hedna mytologi, p. 59.

or *Dicelingas* from **Diclieingas* may indicate the inhabitants of a place originally named *Diclēah*.[1]

The etymologies I have suggested fit in well with the topography of the places. Ditchingham and Dickleburgh in Norfolk are both situated near rivers or lakes (cf. above p. 179), Dissington, Northb., stands on a river named Pont, and in its immediate neighbourhood are Ponteland, formerly *Pount Eland*, i. e. 'the low-lying land near the Pont', and Milbourne, 'the mill stream'. Ditchling in Sussex is situated on a tributary of the Adur, at no great distance from a little village called Keymere, which to judge by the early forms has the sense of 'cow-mere' or 'cow-pond'.

II.

Goxhill, Sixhill, Bexhill, Wrangle.

Goxhill, N. Lincs, 2 miles SE. of New Holland, in Yarborough Wapentake: *Golsa, Golse* 1086 DB, *Golsa* 1118 Lindsey Survey, *Golsa, Gausla* 1143 Index I, *Gausla, Glousle, Golsa, Golse, Gouse, Goussa, Gulse, Gausal* 12 c. Danelaw Charters (ed. Stenton), *Gausile, Gousle* e. 13 c. Index I, *Gousele, Goushill, Gousle, Gusle* 1242—72 PF, *Gousel, Gousill* HR, *Gousil, Gousul, Gousele* TN, *Gousle* 1279—88 CR, *Goushull* 1288—96 CR, *Gousyl* TE, *Gousyl* 1303 FA, *Gousill* 1316 FA, *de Goushill* 1317 Inq. Misc., *Gouxhill* 1331 Ch. R IV, 1341 PR, 1346, 1401, 1431 F.A, 1401 Linc. Wills, *Gouxhull* 1338 IPM, 1346 PR, *Gouxhill* 1381—82 Index II, *de Goushull, Gousill, Gowsill, Goushill, Gousel, Gouxel, Gousle, Goucel, Goussele* Edw. I IPM, *Gowshill* 1399—1401 PR, *Guxhill* 1428 FA, *Gouxhill, Gowesell* 1461—67 PR, *Coxhill, Gousell* 1467—77 PR, *Gowxill* 1525 Linc. Wills, *Goxhill* 1720 Cox. — 'Gauk's lea or clearing'.

Goxhill, Yorksh, E.R., two miles SW. of Hornsea, in Holderness Wapentake: *Golse* 1086 DB, *Gousle* 1284 KQ, *Gousill* Henr III (cf. Skaife 371), *Gaushill, Gousil* 1297, 1301 Yo. SR, *Gou(l)shull* 1316 NV, *Gousel, -il, -le, -hill, -hull* Edw. I IPM, *Gousell* 1428 FA, *Gouxhill* 1483 IPM. — 'Gauk's lea or clearing'.

Sixhills or Sixhill, Lincs. 4 miles SE. of Market Rasen, in Wraggo

[1] Formations of this kind are discussed below, p. 197.

Wapentake: *Sisse* (3×) 1086 DB, *Sixla* (2×) 1118 Lindsey Survey, *Sixlei* 1196 Cur. Reg. Rolls, *Sexla*, *Sixil*, *Sixila*, *Sixla* Henr. II Sixhills Charters (ed. Stenton), *de Sixle* l. Henr. II Danelaw Charters (ed. Stenton), *Sixl'* 1227—31 CR, *Sixle*, *Syxel*, *Sixel* 1235—53 R. Grosst., *Syxle* 1242—72 Li. PF, *Sixel*, *Sixle* 13 c. Index II, *Sixel*, *Sixill* HR, *Sixell* Edw. I Inq. Misc, *Sixle* 1272—79 CR, *Sixil* 1279—88 CR, *Sixele* 1288—96 CR., *Sixill* 1316 FA., *Sixhull* 1347 Index I, *Sixhill* 1401—02 FA, *Sixill* 1428 FA, *Syxill* 1526 Li Wills, *Sixhill* c. 1700 Morden's Map in Camden, 1705—23 Spec. D. Linc, 1720 Cox. — 'The six-lea'.

Bexhill Hundred and Bexhill, Sussex, 5 m. SW. of Hastings: *Bexelei* 1086 DB, *Bixle* 1227, 1231, *Bixla* 1233 Ch. R I, *Bixla* 1230 Cal. Rot. Ch., *Beause* 1228, 1233, *Biause* 1227 Ch R I, *Bexle* 20 Hen. III, 31 Hen. III PF, *Byxle* 33 Hen. III PF, *Byxle* HR, *Bixla*, *Bixele* 1278 Plac. de quo W., *Bexle* 1296 Ssx Subs., *Bexle* 1306 Cal. Rot. Ch., *Bixle* 1306 Cust. B. Abbey, *Bixle* 1307 Ch. R III, *Buxle* 1316 FA, *Buxley* 1317 Inq. a. q. d., *Bokeshulle* 1325 IPM, *Buxle* 1327, 1332 Ssx Subs., *Bexle* 1330—34 PR, *Bixla* 1338, 1180—84 Ch. R. IV, *Buxle* 1341 IPM, *Boxhull* 1345 IPM, *Buxhull* 1381 IPM, *Bexle*, *Bexyl*, *Byxle* 1397—1415 Rede's Reg., *Boxhill* 1633—4 Vist. Ssx, *Bexill* 1730 Cox. — 'The box-tree lea or clearing'.

Wrangle in Lincs., 8 m NE. of Boston, low-lying, near the sea: *Weranghe Werangle* 1086 DB, *Wragle* l. Hen. II Danelaw Charters, *Wrangle* 2 Hen. III IPM Misc, *Wrengle* c. 1200 Danelaw Ch., *Wreng'*, *Wrenge* 1200 Rot. Cur. Reg, *Wrengl'*, *Wrengle* 1250 PF, 1254—59 Rob. Grosst., *Wrangel*, *Wrangle* TN, *Wrangel(l)*, *Wrangil* HR, *Wrangle* 1253 ChR I, *Wrangel* 1281 Ch R II, *Wrangle* 8 Edw. I IPM, *Wrangel* 1302 Index I. — 'The straggling lea or the crooked meadow'.

The first element in Goxhill is in my opinion *Gauks*, the gen. sing. of the usual Scandinavian personal name *Gaukr*[1] 'cuckoo', and the second element is most likely to be OE *lēa*, the dat. sing of *lēah*, 'woodland' or 'clearing in woodland.' The meaning is then 'Gauk's clearing'.

---

[1] ME. *Gawke*, *Gouk*, *Gouke*, *Goke* from OW Sc. *Gaukr*, and O Sw. **Gøker* in place-names. Cf. Bardsley, Dic. 312, Björkman, Personennamen, p. 49. In provincial English, as in Yorkshire, *gowk* means 'fool' (cf. Stratman-Bradley and Bardsley, 312). This name or more probably the corresponding noun ME *gouke*, is contained in several place-names discussed by Lindkvist, ME Place-Names of Scandinavian Origin, p. 140 ff.

If due attention is paid to French spelling and French pronunciation, all the early forms can be explained on the assumption that the OE base was **Gaukslea*. The Scandinavian diphthong ***au*** appears in ME as ***au***, ***ou***, ***o***, more seldom ***u***, which is due to shortening of ǭ. This interchange is seen in such spellings as *Gousle*, *Gausla*, *Guxhill*.[1] Anglo-French (s) may have been substituted for the sound-combination (ks).[2] All the early spellings exhibit *s*. The genuine English form *Gouxhill* does not appear until the beginning of the 14th. cent. when French spellings are rare. Considering the persistency of the *s*- spellings we may also have to count with the possibility that (ks) before *l* was simplified to (s) in the vernacular pronunciation,[3] and that (k) was later on introduced on the analogy of the personal name *Gouk*, which, as we have seen already, was also used as a common noun in the dialect. According to Hope, the local pronunciation of Goxhill in Lincs. is 'Gousle', but as Croxton[4] is said to be pronounced 'Crousn' by the same authority, we may here have to do with a (?) later dialectal development of (ɔks) to (aus) (ous), as in (ousn) (ausn) for 'oxen' in the Northern dialects (cf. EDG § 361)[5].

On the other hand, the loss of the final *l*, as in *Gousse*, *Gouse*,[6]

---

[1] Other spellings with *u* from *o* are *Rubyr* 1255 Nhb. Ass. R. = Rothbury, Northb. (Scand. *raupr* or *Raupi*), *Scruteby* 1285 IPM = Scratby, Norf. (OW Sc. *Skrauti*), *Cupman* 1279, *stupis* c. 1530 (cf. Vikar, p. 111).

[2] Cf. *Flastun* = Flaxton, *Fostune*, *Foustune* = Foxton, *Osprinc* = Oxspring, *Washam* = Waxholme, in the Yorkshire DB., and Anglo-Norman Influence, p. 10, Publs of Engl. Pl.-N. Soc., I: 1, p. 114.

[3] A few Scandinavian names containing *Gaukr* exhibit *s* for *ks* in some early spellings, as in *Gaustadhir* 1430 = Gaukstad in Norway etc. Cf. Lind 302 f. According to Hope, (ks) is pronounced as (s) in the following Yorkshire place-names: Barkston, Harlaxton, Torksey, Flixton, Thixendale (OW Sc. *Sigsteinn*). Moreover, 'axle- tooth' is pronounced 'assaltooth' in some modern dialects, and 'axle-tree' occurs in 16th cent. spellings such as *assyl-tre* (cf. NED.)

[4] The meaning of Croxton (*Crochestune* 1086 DB, *Croxton* TN, *Croxton* 1303 FA) is 'Krok's farm'. OW Sc. *Krókr*.

[5] Cowling (402) notes the early spelling *ouse* 1673 for 'ox'.

[6] Cf. *Sissa* DB = Sixhill Li, *Weranghe* DB, *Wrenge* PF = Wrangle Li, *Chirce* DB = Critchell, Dors, *Chircelford* 708 CS 935 (late), and Anglo-Norman Influence, p. 163, Publs of Engl. Pl.-N. Soc., I, p. 113. The majority of instances discussed there exhibit loss of *l* before a consonant, where AF had *u*. The dropping of a *final* postconsonantal *l* has equivalents in *étape* < Germ. *stapel*, *ange* < *angele*, etc. (cf. Nyrop, Gramm. hist. de la langue fr., I, § 341).

the writing of *l* for *u*, as in *Golse*, *Golsa* for *Gouse Gousa*,[1] and the inorganic *l* in *Gulse* for *Guse*[2] are well-known Anglo-French features.

Spellings such as *Gousel*, *Gousill*, *Gaushill*, *Goushull* seem to point to OE *hyll*, ME *hill*, *hell*, *hull*. I do not consider it impossible that OE **Gaukshylle* could appear as *Gausle*, through the intermediate form *Gaus(h)ele*, as early as the 11th cent., but the absence of *e* between *s* and *l* in all the earliest spellings of the name renders it more probable that *hill*, which fits in well with the situation of the place on the northernmost slopes of the wolds, was at a later date substituted for *-le*, *-el* from *-lea*. The change may also be accounted for in the following way. The etymological connection with *leah*, which in an independent position usually appears as *leigh*, *lei(e)*, was lost, and this led to the shortening and subsequent dropping of *-e* in *Gousl(e)*. In the resultant form *Gousel*, *-el* was easily confused with *-hell*, *-hull*, *-hill* < *hyll*. Moreover the terminal *-lēah* is rare in Lincs and Yorks.

The same substitution of *-hill* for *-lea* seems to have taken place in Sixhill(s), which I explain as due to OE *siex* and *lēa* from *lēah*.[3] The early spelling *Sixlei* from OE *lēage*, a variant of *lēa*, and the absence of a vowel between *x* and *l* in nearly all the early spellings speak in favour of this etymology. Whether *six* indicates number or refers to some measure of land is not clear. For the use of numerals in place-names we should compare Sexhow, Yorks (*Sexhowe* 1284 KI), Forehoe Wapentake, and Threo or Treo in Norfolk='the six, four, and three mounds',[4] Three Houses in Herts, and Trowse[5] in Norfolk, which also probably means 'the three houses'.

The Domesday Book form *Sisse* exhibits loss of *l* and simplification of *ks* to *s*, exactly as in *Gousse* for *Gouxle*.

The attempts which have been made by previous writers to establish the etymology of Goxhill and Sixhills have not been successful, as the possibility of French influence has not been taken into consideration.

[1] Cf. *Goltebi* DB, *Goutebi* 1182 Index I = Goadby, Leic. (Scand. *Gautr*), *Oldeby* DB = Oadby, Leic (Scand. *Audr*), and other instances adduced by Lindkvist, p. 154.

[2] Cf. Anglo-Norman Influence, p. 150. *Gulse* may also stand for *Gusle*.

[3] An anglicized gen. *Sigges* for Scand. *Sigga* < *Siggi* is a less probable base considering the persistent spellings with *x*.

[4] For early forms, see Publs. Engl. Pl.-N. Soc., I: 1, p. 68, and Anglo-Norman Influence, p. 44.

[5] *Treus* DB, *Trouse*, *Trous*, *Trons* (*n* for *u*) HR.

Lindkvist's, p. 141, identification of Goxhill with a Norwegian river-name *Gaus (or *Gaus-á), which has been postulated from place-names such as Gausaaker, Gausnes etc. (cf. Rygh, Elvenavne 66) is somewhat conjectural. It does not account for the spellings with *x* and leaves us in the dark concerning the relation between Goxhill in Lincs and Goxhill in Yorks, which to judge by the early forms must be etymologically identical.

Ekwall's and Mawer's suggestion[1] that the second element in Goxhill and Sixhill is ODa. *lá*, 'water along the sea', 'creek' is hardly convincing. According to Steenstrup (cf. De danske stednavne 101), *laa lo*, as in Laaland, means 'the sea-water washing the shore' or 'a narrow strip of the shore washed by the sea'. If so, we should not expect to find it as a name for inland places. In Sweden and Norway, *lá* seems to occur in the second element of a few place-names, but it is very rare, and its meaning is not clear (cf. Rygh, Inledning 63). As the vowel in *lá* is long, we should expect a good many early spellings of Sixhill and Goxhill to end in *-la*. The few spellings of this kind which have been ascertained are, however, latinized forms which occur sporadically, especially for monosyllabic place-names, in all early Anglo-Latin place-name records. They occur regularly in the Exon Domesday Book, and are not unusual in the Lindsey Survey, as in *Widerna*, *Rodewella* etc.[2]

Some interesting parallels to Goxhill and Sixhill are offered by the early forms of Bexhill, Suss, and Wrangle, Lincs. The base of Bexhill is OE *$Byxl\bar{e}a$ 'box-tree lea',[3] which appears in early spellings as *Bexeley*, *Buxle*, *Bexle*, but also latinized, as *Bixla*, and normanized, as *Beause*.[4]

[1] Cf. Publs of Engl. Pl.-N. Soc., vol. I:1, p. 63, vol. I:2, p. 44.

[2] Cf. the following instances: *Wydma* HR, *Wiema*, *Wyma* Index I = River Witham (OE *Wiđma*), *Blia* Fr. Ch. = River Blythe, *Rothleya* Index I = Rothley, Leic., *Chelcra*, Colch. Ch, *Chaura* Index I = Chalk, Kent (OE *Cealce* 11th c. CS 1322), *Suthreya* CR = Southry, Lincs., *Stephuđa* Pi. R = Stepney, Mds., *Cettra* Ch. R = Chittern, Wilts, *Leka* Index I = Leake, Lincs, *Disza* etc. (cf. above, p. 179) = Diss, Nf., *Bixla* (cf. above, p. 185) = Bexley, Suss.

[3] OE *byxe < *$buksj\bar{o}n$ is also contained in Bix, Oxf, *Bixa* 1086 DB, *Bixe* TN, *Buxe* 1316 FA, and in Bexley Kent, *Byxlea*, *Bixlea* 814 CS 346 (nearly contemporary), *Bixle* 705 CS 260 (Textus Roff.), *Bixle* 1316 FA, Ch. R 1315, *Bixle* 1415, 15th c. Index II, *Bixley* 1506, Index II.

[4] According to VCH, I p. 537, *Beause* is identical with Bexhill. If this identification is correct, the origin of the form must have been **Belse* for **Besle* < **Bexle*. Cf. Anglo-Norman Influence, p. 151.

In this name *-hill* was also substituted for *-le*, as in *Boxhull* 1345 IPM. Wrangle[1] exhibits loss of *l* in *Weranghe* and *Wrenge* and substitution of *-hill* for *-el* in lae ftorms such as *Wranghill* 1396 (cf. Johnston).

III.

Ersham, Yeverington, Jevington.[2]

E r s h a m, manor in Hailsham, Sussex, $7^1/_2$ m. NW. of Eastbourne: *gifrecis hammes gemæra* 947 CS 821, *Euerhicesham* 1245 Ass. R, *Yuerikesham* 1263 Ass. R, *de Iuerikesham* 1263 Ass. R., *Earsham, Hersham, Yerseham* 16th and 17th c. PF. — 'Gifric's enclosure'.[3]

Y e v e r i n g t o n, near Eastbourne, Sussex (now lost). Yeverington is nearly always associated in early documents with Beverington, and the double manor has been identified by W. Budgen, the historian of Eastbourne, as that portion of Eastbourne which lies on the sea at

---

[1] OE *wrang* (< O Da. *vrang*) occurs in place-names compounded with *-hill* (cf. *on wrangan hylle* 944 CS 801, Ab. Chart, Bucks), *-dike* (Wrangdyke Hundred, Rutl), *-brook* (Wrangbrook, Yorks), *-thorn* (Wrangthorn, Yorks). Its topographical sense is probably 'twisted','winding', 'straggling' (i. e. the opposite of 'straight') rather than 'rough' 'uneven', as suggested by Bosworth Toller (Suppl.). The winding brook, the straggling lea or hill would give good sense. It is difficult to account for the *e* in *Wrengle* for *Wrangle*. In AF spellings of English place-names there is often an interchange of *e* and *a*, in particular in front of *n* (cf. EPNS I, p. 1, 112). Considering the persistent early spellings with *e*, it is however more probable that Wrangle contains O. Scand. **wrengla*, 'a piece of ground, or meadow of a crooked shape', as in *Wrengledeiles* 1221 PF (in Leake, Lincs.), on which see Lindkvist, p. 35. A Scand. **wrenge*, a *j*-formation from *wrang* (cf. ODa. *vrang* in place-names, Kalkar) seems to be contained in the Scand. place-names Wrænge Huse, Østbirk, and Wrængmosse in Øster Vraa (Denmark), and in Wrängö, Blekinge, and Wrängebol, Värmland (Sweden). Cf. the Swedish place-names Väng, Vänga, Vänge from 'vång'. Hence *Wrengle* might be a compound **Wrengelea*, but it is more probable that it is an *il-* formation from **wrang*, which at a later date was assimilated to place-names containing the usual adjective *wrang*.

[2] The early forms of Ersham, Yeverington, and Jevington from the Pedes Finium and the Assize Rolls have been communicated by Mr. Salzman, who has also drawn my attention to the identity of Ersham with *gifrecis hammes*, which gives the clue to the etymology of the three names.

[3] The identity of *gifrecis hammes* with Ersham is proved by the mentioning in the same charter of four adjacent places: *hanecan hamme* (=Hankham in Pevensey), *glindlea* (= *Glynley* on Morden's map in Camden), *horsiges gemæro* (= Horsey), and *pelenes ea* for *pefenes ea*, CS 822 (=Pevensey). Birch erroneously identifies *Hanecan hamme* with Hanham, Glouc.



the east foot of Beachy Head. But might not Yeverington be a lost manor formerly situated in the immediate neighbourhood of Beverington-Radmell, N. of Eastbourne Station?: *Iovringetone* 1086 DB f. 20 b (p. X in facs. ed.), *Geueringetone*[1] 9 Hen. III (1225) PF, *Yfringeton* 1248 PF, *Yueringeton* 45 Hen. III PF, *Yeverington* 1284 Cal. Rot. Ch., *Yeverton* 1279—88 CR, *Yeverington* 1285 Ch. R II, *Yeueringtom* 34 Edw. I. — 'The homestead of the Gifricingas'.

Jevington, Sussex, 6 m. NW of Eastbourne: *Iovingetona* 1086 DB f. 19 a (p. VII in facs. ed.), *Iovringeton*[2] DB f. 21 a (p. XI in facs. ed.), *Gyuington* 1248 Ass. R, *Jeuengton, Gyvynton* 1278 Ass. R., *Gyuingeton* 36 Hen. III (1252) PF, *Ieuyngeton* 7 Edw I, *Jeuyngton* 8 Edw. I, *Geuyngton* 10 Edw. I PF., *Gewinton* 1274 HR, *Gevyngton* 1295 Ch. R. II, *Jeuingeton* 1296 Ssx Subs. R, *Gevyngton, Jevyngton* 1288—96 CR, *Jeuyngton* 30 Edw. I PF, *Gevyngeton* 1302—03 FA, *Jevingtone* 1314 Ch. R III, *Gevyngton* 1316 FA, *Jovingtun* (*o* for *e*) 1320 Ch. R III, *Gevyngeton* 1325 IPM, *Geuington* 1327 Ssx SR, *Jeuyngeton* 1332 Ssx SR, *Jevyngton* 1335 IPM, *Jevynton* 1411—12 Ssx SR, *Jevington* 1422 IPM, *Jevynton* 1428 FA, *Gevyngton* 1438 IPM. — 'The homestead of the Gifricingas'.

Ersham means 'Gifric's enclosure' (OE *hamm*). The name element *gifu, giofu, geofu*[3] appears in OE personal names, such as *Gifweard* (on coins Will. I), *Gife* (on coins), **Gifica* (cf. *Gifican cumbe* 948 CD 641, in the bounds of Tisbury, Wilts), *ælfgifu* (Birch), on the one hand, and *Gefuini* LVD, *Gefwulf* Widsith, *ædgefu* 955 CS 909, on the other. **Gifric* is not recorded as an independent personal name in OE, but its continental equivalent *Gibericus*, which also enters into place-names, such as Gebrichingen, is duly noted by Förstemann, col. 635. OE personal names of continental origin containing the same root, such as *Gibold*, *Gib*(*b*)*ewin* etc., are discussed by Forssner, p. 112. *Yuerikesham*, with

---

[1] As for the identity of this form with Yeverington, cf. nos 10, 86, 193 in Salzman's edition of the Pedes Finium for Sussex.

[2] It is difficult to decide if *Iovringetone* is here identical with Yeverington or with Jevington. Mr. Salzman is inclined so think that the latter is the case. *I.* is mentioned immediately before the adjacent Willingtoni.

[3] On the interchange of *i* and *e*, see Luick HEG 172, n. 2. In my opinion *Gefuini* is due to *Gefuwini*, with loss of *u*, not as has been suggested by Müller, p. 116, and Forssner, p. 112, to a variant *Gĕf-*, which is recorded only in a few OG pers. names, such as *Gaba* and *Gabuard* (cf. Förstemann, col. 502).

loss of ȝ, as in 'itch' < *ȝiccan* (cf. Anglo-Norman Influence, p. 65) became *Euerhicesham*, with lowering of *i* to *e* — which was contracted to *Ersham*. *Yerseham* can be due either to *Ersham*, in which case ẹ̄ developed into i̯ẹ̄, or to an unrecorded earlier form **Yeurekesham*.

Iovringetone and *Iovingetona* in the Domesday Book are scribal errors for *Ievringetone* and *Ievingtona*. It appears from the following facsimile forms that initial *I* and *L* are very much alike in the DB MSS. In several instances they are exactly alike, but in this particular case we need not with Ellis interpret *I* as *L* (*Lovringetone*, etc.):

, Domesday Book, Facs. ed., p. X.

The assumption that (l) was substituted for (j) is improbable, owing to the fact that *L* is not kept in any modern forms, but is mainly confined to the Domesday Book MSS (cf. Anglo-Norman Influence, p. 66).

Confusion of *e* and *o* is common in many early records, especially in the Pedes Finium, and it occurs, though more rarely, in the Domesday Book, as in the following instances: *Rincvede* = Ringwood, Hants, *Colesi* = Kelsey, Lincs., *Chetesmor* and *Cotesmore* = Kexmoor, Yorks, *Scalebro* and *Scalebre* = Skelbrook, Yorks.[1]

The OE base of Yeverington is in my opinion a reduced form (cf. below, p. 199) of **Gifricing(a)tun*, by the side of **Gefricing(a)tun*, which two forms developed into ME *Yueringeton* and *Yeueringeton*.

Jevington is an Anglo-French variant of Yeverington, in which the unfamiliar initial (j) was replaced by (dȝ). The ME forms (*Gyvington*, *Jeuengton* etc.) show the same interchange of *i*, *e* (< *gif-*, *gef-*) as in the preceding name. The victory of the French forms may be ascribed to the fact that Jevington from an early date was held by Norman tenants.[2] Jevington is originally due either to a reduced form of OE

[1] If *o* in the DB were not an error for *e*, the base of Yeverington would be **Eoferingatun*, which is very improbable considering the parallelism between the early forms of Ersham and Yeverington, and the absence of such early forms as **Everingtone*. Moreover such spellings as *Geveringetone* and *Yfringeton* decidedly point to a base *Gefric*, *Gifric*. That Yeverington should not be etymologically connected with the neighbouring Ersham but contain a pers. n. ***Gefhere* is very improbable. Cf. the group-names discussed in the sequel, pp. 192 ff., 192 f.

[2] When the Domesday Book was compiled it was held by a certain *Hugo*, evidently a Norman, and the place had French tenants (*Radm.* and *Isab. de la Haye*) the first time it is mentioned in the Pedes Finium. Cf. vol. II, p. 4 (ed. Salzman).



**Gefricingatun* or to OE **Gefingatun*. In the former case the dropping of *r* would reflect the Anglo-French tendency to simplify consonantal combinations,[1] whilst in the latter case **Gefingatun* is either an elliptical shortening of **Gefricingatun* or has been formed from **Gefa* (cf. OE *Gife*), a pet-name form of *Gefric*.

However this may be, there can be little doubt that the three place-names are derived from a common base. They all contain the name of *Gifric*, a Saxon chieftain, or at any rate one of the earliest Saxon settlers in Sussex. Ersham means 'Gifric's farm', and must have been the original settlement. Yeverington and Jevington, 'the farms of Gefric's people', were founded by emigration from Ersham.[2]

In his very stimulating and interesting articles on personal names Professor Stenton has often called attention to the fact that the names of early invaders or settlers are found in a group of names for two or more adjacent places. Such groups of names are *Bacgan leah* (= Bagley Wood), *Baggan wurþe* and *Bacgan broc*, *Sucgan graf* and *Suggewrthe* (= Sugworth), *Tubban ford* and *Tubeneia* (= Tubney) in Berkshire,[3] *Wottesdun* (= Waddesdon) and *Wottes broc* in Bucks,[4] *Hornelie* (= Horley) and *Hornigeton* (= Hornton) in Oxon,[4] Wintringham and *Wintringtun* (= Winterton) in Lincs,[4] and *Teodechesberie* (= Tewkesbury), *Teodecesleage* (= Tidsley), and *Teodeces broc*, CS 1111, in Glouc. and the neighbouring part of Worcestershire.[5]

---

[1] Cf. EPNS I: 1, p. 114. Note also the many instances of loss or addition of *r*, discussed in my paper Two Instances of AF Influence, pp. 19—22.

[2] I am not convinced that too much stress must be laid on Stenton's theory (EPNS I: 1, p. 53 f.) that *-ing* names are older than names consisting of a personal name and a noun. In one of the earliest original charters that we possess (692 CS 81) we find one or perhaps two *-ing* names (*ricinga haam*, *budinhaam*) against three names compounded with personal names (*beddanhaam*, *deccanhaam*, *angenlaabeshaam*). *Batrices ege* (693 CS 82) (= Battersey) is equally old. Of the three Sussex places Ersham is the oldest, and its pedigree may very well go back to the time of the Saxon Conquest of England. In the case of Manston and Manningtree in Essex (cf. below, p. 195) the *-ing* name is undoubtedly the younger formation.

[3] Cf. Stenton, Berks Pl.-Ns, 6, where several similar instances are given.

[4] Cf. Stenton, EPNS I: 1, p. 44 f.

[5] Cf Duignan, Pl.-Ns of Worc., p. 163. The initial *T* for *Þ* seems to indicate that *Tēodec* was originally a continental name identical with OG *Theodicho*, Förstemann. Forssner, pp. 228—33, adduces numerons continental names compounded with *Teod-*, many of which are of pre-Conquest date.

Two places in Sussex near Eastbourne, Willington[1] and Wilmington[1], may perpetuate the name of an early settler, *Wilhelm* or *Willa*, and the personal name *Ecca* seems to be contained in Eckington[2] (in Ripe), *Achingeworde*[2] DB, and Etchingham[2] in the same county.

It is more than doubtful if the Saxon chieftains who conquered these parts of England were actually called *Cymen*, *Port*, *Cissa*, *Cerdic*, *Wlencing* etc. These may be mere eponymous names invented by the chronicler, who some hundred years later wrote about their long-forgotten exploits. The AS Chronicle mentions among others the following Saxon chieftains in connection with the conquest of Sussex and Hants: *Cymen*, *Wlencing*, *Cissa* (a. 477), *Cerdic* (a. 495), *Port* (a. 501). Most of these are likely to be eponymous names. *Port* is derived from *Portesmuþa* (= Portsmouth). A glance at the map shows that this means 'the mouth or inlet to the port',[3] and does not contain a personal name. *Cissa* (< *Cisse ceaster* = Chichester) is in all probability a Celtic name (cf. Redin, p. 89 and refs). *Cerdic* and *Cerdices ora* may have been postulated from Charford, Hants, the earliest forms of which point to an OE base *Cerdicesford*, AS Chr., or **Cerdingaford* (*Cerdiford*, *Cerde-*

[1] Willington: *Wil(l)e(n)done* DB, *Willedene* 1201 Rot. Cur. Reg., *Willinton* 15 Hen. III PF, *Wylyndon* Hen. III CR, *Wilenden* 1248 Cal. Rot. Ch. — Wilmington: *Wilminte*, *Wineltone* (*n* for *l*?) DB, *Wilmington* 1294 Abbr. Plac. To judge by the evidence of the earliest forms Willington goes back to OE **Willantun* rather than to **Willingatun*, and Wilmington to **Wilhelmingatun*. Cf. Wilmington, Dev: *Willelmatona*, *Willelmitona* DB < **Wilhelmingatun*.

[2] Eckington: *Echentone*, *Achintone* (*a* for *e*), *Achiltone* (*a* for *e* and *l* for *n*), *Alchitone* (inorg. *l*), *Eschintone* (inorg. s) DB, *Hechentone* 1 John PF, *de Eglinton* 12 Edw. I PF, *Eghinton* 1302—03, *Ecchinton* 1324—25, *Eghinton* 1428 FA, *Eghyngton*, *Egynton*, *Hekyngton*, *Hekenton* 1397—1415 Rede's Reg. < OE ** Eccingatun*. — *Achingeworde* ? < OE ** Eccingawyrþ* is hardly identical with *Hagingworth* 13th c. (cf. V.C.H. I 401), which appears in DB as *Haingurge* (near Waldern); perhaps with Etchingwood (in Buxsted) of which I have found no mention in the early records. It may have been lost. It is mentioned in DB together with Eckington. Etchingham is due to OE **Eccingaham*, as it appears in nearly all early spellings as *Echingeham* 10 Hen. III PF etc. (cf. Roberts, Sussex Pl.-Ns 61). If Itchingfield, which in the two earliest forms is spelt with *E* (*Eching(e)feld* 6 Hen. III, 40 Hen. III PF) but in the majority of later forms with *H* (42, 50 Hen. III, 16, 13 Edw. I etc.) belongs here or contains ME **heching* (cf. Ekwall, Pl.-Ns in *-ing*, p. 24) is doubtful. The letter *h* is very often omitted or wrongly added in the early spellings of Sussex place-names.

[3] The Romans called Portsmouth *Portus Magnus* (cf. Oman, England before the Norman Conquest, p. 224).



ford DB). We have good reasons for assuming that this name also is Celtic (cf. Redin, p. 151 and refs). The name *Wlencing* (the son of *Wlanc*) may, or may not, have been suggested by Lancing, Suss. The early forms of this name point rather to the continental name *Lanzo* than to OE **Wlanc*. *Cymen*, which may be an *n*-formation from *Cyma* (cf. Redin, pp. 28, 75) is evidenced in an early Wilts charter in the entry *cymenes denn* 778 CS 225. Some scholars think that *Cymen* and *Cymenesora* have been suggested to the chronicler by Keynor, which, however to judge by the early forms (*Keinore* c. 1200 Boxgrave Cart., *Kyennore* 1278 Ass. R, *Kynore* 13th c. PF, *Kynnore* HR), is most likely to represent OE *Cȳnaora* 'the cow bank'. OE *Cumenes ora* in a spurious charter (CS 64) may have been borrowed from the AS Chron. From this survey it is evident that many of the names mentioned in the AS Chron. in connection with the Saxon Conquest of Sussex and Hants are not genuine.[1] We are more likely to find the names of these prehistoric conquerors embedded in such groups of place-names as Ersham, Yeverington, and Jevington, Wilmington and Willington, Eckington and Etchingham. It is of course extremely difficult to ascertain if the settlements commemorated in the names of these places were made immediately after the Saxon Conquest of Sussex or at a later date. Anyhow the situation of Ersham, Yeverington, and Jevington, at no great distance from one another in the open country near the sea, makes it probable that *Gifric* was actually one of the early Saxon invaders. The archæological evidence shows that, at a very early date, there were Saxon settlements near Eastbourne. Thus a large cemetery with relics purely Saxon in character has been excavated at Alfriston in the immediate neighbourhood of Jevington. The fact that *Gifric* is an isolated name, apparently found nowhere else in England, also strengthens its claim to great antiquity.

Professor Stenton holds the opinion (EPNS, I: 1, p. 52) that some place-names in *-ingas*, called *provinciae* in the early records, were originally

[1] The predilection of the old chroniclers for inventing eponymous names is excellently illustrated by some material brought together by Wessén, Sveriges hedna mytologi (Uppsala 1924), pp. 30 ff. The veracity of the AS Chronicle's account of the conquest of Hants has been doubted on archaeological grounds. Oman, England before the Conquest, p. 223 ff, also takes a sceptical attitude towards the early legends of Wessex.



folk names. Among others Barking, Yeading, Reading, and Hastings are included in this category.

Stenton also maintains that »a personal name followed by this suffix denoted the military leader of a group of settlers, rather than the founder of a family. It is not a rash assumption that for some time after the settlement many such groups held together under a common name derived from that of a man who had led them in the migration.»

A similar notion has been expressed by Ekwall in his work on *-ing* names, p. 126.

However this may be, it is a fact that we sometimes find compounded *-ing* names containing the same personal name, not only in the immediate neighbourhood of each other, but distributed over rather a vast area in the same county. In Essex we can distinguish three such groups containing the tribal names *Caningas*, *Dan(n)ingas*, and *Manningas*.[1]

The Danning-group comprises *Danengeb[er]ia* (= Danbury < **Daninga-byrg*), Dengie Hundred and *Danengeye* (= Dengie < **Daningaege*), *Danegeris* (near Latchingdon < **Danningahris*), and possibly Dengewell Hall (near Wrabness), called *Dangewell-hall* 29 Hen VIII IPM (Morant I, p. 488).[2]

The Caning-group consists of *Kanefeld* (= Canfield < **Canan feld*), *Canewedon* (= Canewdon < **Caningadun*), and probably *Kaneweye* (= Canway < **Caningaege*). Canning was used as a family-name in Essex in the 17th cent. (Morant).

To the Manning-group belong *Manitree* (= Manningtree < **Manninga treo*), *Manegeden* (= Manuden < **Manningadenn*), *Manhale* (= Manhall in Saffron Walden, c. 5 m. N. of Manuden), *Maneston* (= Bradfield Manston, 2 m. E. of Manningtree), *Manefeld* and *Manewode* (lost field names). Moreover, *Maning* occurs in the Pedes Finium for Essex as a personal name, and Mannings Pasture as a field-name in Tolleshunt Knights.[3]

---

[1] The names are ultimately derived from OE **Cana* (DB), OE *Manna*, *Mann(i)*, and OE *dæn(n)*, *denn(n)*, or a personal name from the same root. The early forms given in the sequel are derived from the Domesday Book (1086) or the Pedes Finium of the 12th and 13th cents (ed. Kirk).

[2] Denballs, a manor near Wrabness, called *Danbold* in 1544 and *Denballs* in 1599 (cf. Morant I, p. 492), is more likely to contain OE **Dæn(e)beald* in the gen. sing.

[3] Manston, Ess.: *Manestuna* DB, *Maneston* PF, *Manest'* 1229 CR. Three pers. names derived from this base occur in the DB portion of Essex, viz. *Mannic* (for *Manninc*?), *Manuin'*, *-win*, *Mansune* [= 'son of *Mann(i)*'].



It is possible that these names indicate early settlements under the leadership of chieftains called *Cana, Manna* and *Dæne*, but it is in my opinion more probable that the names commemorate the progressive settlements, during several generations, of men belonging to or descended from three original tribes, the Daningas, the Caningas, and the Manningas. At any rate the co-existence of such names as Ersham (< *Gifrices hamm*) and Yeverington, Jevington (< *Gifricingatun*) in Sussex, Manston and Manningtree, Manudon in Essex proves that compounded *-ing* names of the type *Buccingaham* (*Tottingatun* etc.) meant not 'the homestead of *Bucca* (*Totta*) or of *Bucca* (*Totta*) and his people', but 'the homestead of *Bucca's* (*Totta's*) descendants or people'. The nucleus of the compounded *-ing* names at any rate was in many cases an isolated homestead — which in most instances has been obliterated from the map — containing the name of the earliest ancestor of the tribe. The correctness of other interpretations can hardly be proved, so long as they are supported by no conclusive evidence. It is moreover conceivable that many place-names containing uncompounded plural *-ing* names, — such as *Readingas* (< *Reada*) — had originally the same humble origin. The *-ing* names may represent a secondary stage in the Saxon invasion of England, when the descendants or followers of the first conquerors of the land were founding settlements on a larger and more ambitious scale for mutual assistance and protection.

We will now pass on to a discussion of the relation between *Gifreces hamm* and Yeverington from a formative point of view. There are mainly two alternatives. Yeverington goes back either to OE **Gifricingatun*, which would be quite a normal formation, or to **Gifringatun*, in which case *-ing* was added to the first element of the personal name plus the initial consonant of the second element. We know that place-names such as *Sæba*, Bede < *Saeberht* (Redin, p. 69), *Accha* for *Aschel, Nomme* for *Norman* (Stenton, EPNS I:1, pp. 170, 173) are occasionally formed on this principle,[1] but it remains to be ascertained if any safe instances

[1] This principle of forming pet-names may have been in use at a very early date. Thus the Greek personal name *Διόκκης* may be a hypocoristic form of *ΔιοκλέϜης* or *-κρίνης* or *-κύδης*. Cf. hereon T. Kalén, De nominibus Boetorum in -ε[ις] hypocoristicis, (Eranos, XXII), p. 120, the additional examples adduced and the literature quoted there.

can be adduced of place-names in *-ing* which have been formed in the same way.

In a recently published paper[1], I have discussed a number of geonymics in *-ing* which have been formed from the first element of a compounded place-name, e. g. *Ruminingseta* < *Rumen* in *Rumenea* (= Romney, Ke), *Tweninge* < *Twin-* in *(Bi)twinæum* (= Twining, Gl.) etc. In two instances, i. e. *Cletlinga* (Opera Sim. Dunelm) < *Cletlum* (= Cleatlam, Durh.), and *Gravelinges* DB < *Grafan leah* (= Groveley, Wilts.), it looks as if *-ing* had been added to the first element plus the initial consonant of the second. With these, we should compare *Berclingas*, nom. pl., *Berclinga*, gen. pl., 804 CS 313 (Worc. Chart) < *Berclea* (= Berkeley, Glouc), which as was pointed out by Ekwall (Engl. Pl.-Ns. in *ing*, p. 120) means 'the monks of Berkeley'. As all these names are found in MSS. of post-Conquest date, it is possible that *-ling(as)* is a contraction of *-l(i)ehing(as)*, in which case they have been formed according to the usual principles.[2]

It has been generally assumed that when a patronymic place-name is formed from a personal name, *-ing* is added either to the whole name, or to the first element, which is then looked upon by some scholars as a pet-name for the full dithematic name. Occasionally consonantal combinations are at the same time simplified, as in *Wuffingas* for *Wulfingas* (cf. Stenton, EPNS I: 1, p. 173). It is now my object to find out if occasionally the first consonant of the second element was included in such *-ing* formations, i. e. if it is possible to assume the existence of an OE **Gifringatun* for **Gifricingatun*.

In documents of an early date the following forms may be of interest in this respect: *Wulfrinctune* 977 CD 612 (Worc. Chart), *Wulfringetune* 984 CD 984 (Worc. Ch.) = Wolverton, Worc.; *Wilringawerþa* CD 759 (MS Cott. Aug. II, orig., prob. of 11th cent.) = Worlingworth, Suff.; *byrhttring den* 940 CS 753 (orig. ch). Theoretically the medial *-ring-* in all these names might be due to *-ricinga-* (< OE *Wulfric*, *Wilric*, *Beorhtric*), but in my opinion it is more probable that *-ring-* goes back to *-heringa-* (< OE *Wulfhere*, *Wilhere*, *Beorhthere*). Owing to the extremely weak

---

[1] English Place-Names in *-ing* of Scandinavian Origin (Språkvetenskapliga sällskapets i Uppsala Förhandlingar 1922—24), p. 122.

[2] In other analogous OE instances *h* has at least left some traces. Cf. *Æpsleainga gemære* 969 CS 1229, *Merewioingas*, Beowulf, l. 2921.



stress on the second and fourth syllable, OE *Wulfheringatun* could at quite an early date be reduced to *Wulfringtun*.[1] I am now inclined to assume that even the loss of the *-a-* in such early forms as *Lavingtun* etc. may be due to the extremely weak stress on the fourth syllable. Afterwards scribal confusion set in, and *-a-* was inserted or omitted regardless of rules.

Badimynctun 972 CS 1282 = Badmington, Glouc., in an original charter of the 10th cent., would be a safe instance of an elliptical form **Badmingtun* < **Badmundingatun*, supposing *i* in the second syllable could be explained as a scribal error or a variant for *e*: *Badimynctun* for *Bademynctun*. At the same time it should not be overlooked that *Badem-* or *Badimynctun* might be a reduced colloquial form of *Badhelmingatun*, although the earliest instances of loss of *l* in compounds with *-helm* I have been able to find, are from the Abingdon Chartulary, containing copies of OE charters (MSS. 1200, 1260). See Anglo-Norman Influence, p. 134.[2] In any case we have to reckon with a strong tendency towards such a reduction owing to the lack of stress. In the same original charter (CS 1282) is recorded *Dydimeretune* (= Didmarton, Glouc.), which can hardly mean anything else than 'the meretun — i. e. boundary- or lake-farm of the Dydingas'. Here *Dydinga-* has been reduced to *Dydi(g)*.[3]

No safe conclusions can be drawn from the forms of place-names which only occur in documents of a late date. In judging such forms we should not lose sight of two important facts:

(1) that *-ing* could be dropped altogether or appear as *e*, *a* as early as in the Domesday Book (1086)[4];

(2) that the second syllable in *-ing* names containing such pers. names as *Wighelm*, *Wilhelm*, *Oshelm* could be considerably reduced or even dropped in e. ME. Hence *Osmyntone* (=Osmington, Dors.), *Chelmyntone*

---

[1] *Taterinctun* 840 CS 430 (Worc. Chart.) is an intermediate form in the development **Tatheringatun* to **Tatringtun* (< OE *Tāthere*).

[2] *Wilames ord* 956 CS 938 (Cod. Vint.) is probably influenced by AF *Willam*. Cf. also *Willem* LVD p. 79 (MS. 12th or e. 13th cent.).

[3] Baddeley's suggestion, p. 54, that the meaning is 'Dydemarestun' cannot be correct, there being no early spellings with *-s*. On the other hand, the OE pers. n. *Dudda* and its derivations are contained in a good number of Gloucestershire place-names.

[4] Cf. *Ulwardlei* DB = Wolverley, Worc., *Wulfweardiglea* 866 CS 514 (Duignan 180), *Wilmecote* DB = Wilmcot, Warw., *Wilmundigcote* 1016 CD 724 (Duignan 126), *Brintone* DB = Brimpton Berks, *Bryningtune* 944 CS 802 (Skeat 93).

(= Chalmington, Dors.), in a charter with late spellings (939 CS. 738) may be reduced forms of **Osmundingtun*, **Ceolmundingtun*, or possibly of **Oshelmingtun*, **Ceolhelmingtun*.[1] It is my opinion that the majority of southern English place-names, such as Edmonton, Mds., (*Adelmetone* DB) and Brighton, Suss., (*Bristelmetune* DB), which apparently contain a personal name without *-s* in the first element, are in point of fact to be derived from OE forms in *-ing*.

The reduction of *Pleguuiningham* (< OE *Plegwine*) to *Plegwingham* in a late copy (833 CS 407) of an early Kentish charter (833 CS 408) is either a case of haplology or of dissimilation.[2]

The result of this brief investigation may be summed up as follows. Although *Badimynctun* is a very likely instance of an *-ing* name derived from the OE personal name *Bademund*, we are hardly justified, at least not until safer instances or parallels be forthcoming,[3] in concluding that Yeverington has arisen from *Gefringtun* < *Gefricingatun* by inner shortening. The base is more likely to be OE *Gefricingatun*, which in late OE or early ME was contracted to **Yevrk-* or **Yevrchinton*,[4] whereupon the combination (evrk) or (evrtf) was simplified to (evr)[5]. In the light of this development it will perhaps be possible to explain the form *Brightling(es)eya* for *Brictriceseia* (discussed in my paper on *-ing* names, p. 122). The base may have been OE **Brihtricingaege* which was reduced to e. ME **Brihtringeie*, and which with substitution of *-ling-* for *-ring-*, became *Brihtlingeie*.

---

[1] The ultimate etymology can be settled only by the evidence of a sufficient number of early spellings.

[2] Modern places called Wilmington often contain *Wighelm* (Wilmington Kent, *Wigelmignctun* 967 CS 97 in the endorsement) or *Wilhelm* (Wilmington, Dev., cf. p. 193 n. 1.). I know of no safe instance where the base is **Wilma*, as in Wormleighton, Warw., *Wilmanlehtune* 956 CS 946 (cf. Stenton EPNS I: 1, p.173). In my opinion **Wilma* may be a pet-name not only of *Wilmund* but also of *Wilhelm*. It is to be compared with OG *Wilma* (cf. Förstemann, col. 1602).

[3] Even then OE **Badminga-*, **Osminga-* or **Gifringatun* might be looked upon as formations from hypocoristic names, such as **Badma*, **Osma*, **Gifra*.

[4] Cf. the OE form *gifrecis* with *e* for *i*, and ME *Yuerikesham* with *k*.

[5] Such a reduction is not without analogies. Cf. the reducing of *ðn* or *dn* to *d* in *Hedyndon* < *Hedenandon* and other instances discussed in my paper on pl.-ns in *-ing* (p. 111), of *lv* to *l* in *Selinge* DB < *Schelvyng*, of *ndrs* to *ndr*, as in *Sandringham* < *Santdersincham* (cf. Ekwall, pp. 40, 138), and in particular *Brightling(es)eya* < OE **Brihtricingaege*.



Index.

Place-names and personal names which have been only incidentally dealt with are not included.

The Origin of the English Affirmative Particle *ay(e)* 'yes'.

By

K. F. Sundén.

The etymological interpretation of *ay*(*e*), the NE. affirmative particle, is still a problem to be solved. This word is of a particular interest. Not only does it appear suddenly in early literary New English and rapidly become current, but it presents a surprising phonetic and graphic aspect that seems to obscure its origin, and it has a signification, indispensable for an advanced language and in English already represented by two words, *yea* and *yes*.

The earliest instance of this particle is of 1576, and already about 1600 the word is exceedingly common. In Shakespeare, for instance, it is often met with interchanging with *yes* and *yea*. In the 17th century it seems to decrease in frequency and to tend to specialization in sense. Thus J. Greenwood says in his English Grammar of 1711 (p. 159): »*I* for *Yes*, is used in a hasty or merry Way, as *I sir, I sir.*» In modern educated speech it is no longer used except as an archaism or as the formal word in voting 'yes' in the House of Commons. It is also current in nautical language and in modern dialects. Cf. NED. s. v. *Aye*.

At first the word was always written with a capital *I*. But already before 1650 we sometimes come across the writings *Ey*, *Ai*, and later *Ay* (*ay*) or *Aye* (*aye*) became the regular spelling. The cause of this orthographical reform is easily intelligible. It was due to a wish graphically to distinguish between the affirmative particle and the pronoun *I*, which were phonetically identical. The ME. diphthong *aį* appears often as *ǣ* (in pronunciation) in the 16th century, but in the following century a diphthongic pronunciation was still retained (at least as a collateral form), as is evidenced by several orthoepists.

But about 1700, it fell together with the descendant of ME. *ā* into *ē* (mid-front-wide) and along with the latter became a diphthong afresh about 1800. The first element of the 17th century descendant of ME. *ai̯* must have been a long vowel, and the second element a mere vanish, i. e. *ēi̯*. Thus at that time the writing *ay* (*ai*, *ey*, *ei*) regularly denoted the diphthong *ēi̯*. Therefore, when used to denote the diphthong *ei̯*, elsewhere regularly written *i*, the spelling was phonetically inadequate. But it was the only suitable expedient for bringing about a graphic distinction between the two words.

The sudden appearance and the rapid spread of *ay*(*e*) in literary English suggest a dialectal origin. So does the nature of the first literary evidence of the word, viz. 1576 »Tyde Taryeth no Man» in Collier's Early English Popular Literature. So, too, the fact that the word has currency in most of the mod. dialects. We find the word in Ireland, Scotland, and all the counties north of the Humber. We come across it in Lincolnshire, Nottinghamshire, Derbyshire, Staffordshire, and Lancashire; also in Leicestershire, Warwickshire, Worcestershire, Gloucestershire, and in Surrey, Sussex, Hampshire, Somersetshire, Devonshire, and Cornwall (cf. J. Wright, EDD. s. v. *Aye*, adv.[2]). It should be noticed that the word does not seem to occur in the east-midland counties to the south of Lincolnshire.

As to the etymology of the word, no satisfactory explanation has been as yet suggested. W. W. Skeat (Concise Etym. Dic., 1890, s. v. *aye*) looks upon it as a »corruption of *yea*». True, if we start from the ONorth. form *ʒī*(*e*), a palatal diphthongization of OAngl. *ʒē*, we shall get in the north a ME. type *ʒī*, which may be supposed to be able to drop the initial consonant (cf. NE. *itch*, *if*). But the ME. type with *ʒ* is actually continued in mod. north. dialects as *yi*, *yigh*, *yoi*. Besides, it would be impossible for a word of this meaning to spread as a dialectal loan-word over such a vast area, from the Humber down to the English Channel.

In his etymological dictionary of 1910 Skeat holds a different opinion: »We may conclude that *aye* is a peculiar use of *aye* ever; used affirmatively. See *Aye*. Perhaps influenced by *Yea*. Or it may be a peculiar use of the pers. pron. *I*, as the old edd. indicate.» The suggestion that the word is a development of the adv. *ay* 'ever, always', seems, according to NED., »set aside by the fact that it was

at first always written *I*, a spelling never found with *ay.*» Nevertheless this dictionary goes on to say (s. v. *ay*), »But it may have been a dialect form of that word from some dialect in which it had passed through the senses of *always*, *in all cases*, to *by all means*, *certainly*, *yes* (cf. *aye but*, in sense 2 b.; and the history of *Algate*), and so have been taken in literary English for a different word.» This explanation offers a phonetic difficulty not to be overcome, and its semantic likelihood has not been proved.

The vague suggestion that *ay*(*e*) may be a peculiar use of the personal pronoun *I* seems to be favoured by the fact that in ME. the particles *ye*, *yes* (*nay*, *no*) are sometimes accompanied by a pronoun repeating the pronominal subject of the question, e. g. c 1225 Ancr. Riw. 52 Is hit nu so ouer vuel uor te toten utward? ȝe hit. Ibid. 408 Mei ich preouen ou þis? Ȝe ich sicherliche. c 1350 Ipomad. 6144 'Ys he fayre?' Nay, certes, he. A fowler man ther may non be... But this use was evidently comparatively rare and besides was not restricted to the pronoun *I*.

A satisfactory etymological explanation of *ay*(*e*) must readily account not only for its phonetic, graphic, and semantic aspect, but for its chronology and the fact that the word, in its new sense, could suppress every trace of its earlier function and spread over such a vast dialectal area, in spite of the existence of *yea* and *yes*.

The very circumstance that the origin of our affirmative particle is enveloped in some mystery, points to a genesis quite out of the common. And as a matter of fact, its etymology is a very strange one. For this word should, no doubt, be identified with the prefix *i* in the ME. adverb *iwiss*(*e*), *I-wis*, *I wis* 'certainly, assuredly, truly', partly from OE. *ȝewis* adj. 'certain, trustworthy' (= OHG. *giwis*, Ger. *gewiss*), of which the neuter was used adverbially in ME., partly from an OE. type **ȝewisse* adv., certainly (= OHG. *ga-*, *giwisso*).

The OE. prefix *ȝe-* (O. Teut. *ya-*, *yi-*) was chiefly combined with verbs in order to lend them a resultative (perfective) sense, and therefore it was sometimes added to past pples. of verbs elsewhere not prefixed with *ȝe-* (cf. mod. German). But it is also found in OE. substantives, adjectives, and adverbs. It could then express several senses, e. g. 'together, jointly, reciprocally', e. g. *ȝebrōþor* 'fellow-man', or a generalization, e. g. *ȝehwilc* 'every one, each, whoever, whatever', or the sense 'furnished with', e. g. *ȝefeaxe* 'furnished with hair'. But

often the prefix seems to be destitute of any appreciable force. Such is the case in point of OE. *ȝewiss*, a. 'certain', which, however, etymologically speaking, is an old past participle.

In ME. the prefix generally appeared as *i*, *I*, or *y*. This *i*-sound was most probably originally a long vowel, OE., early ME. *ȝe-* having passed into ME. **ȝi-* and then into *ī-*. We have seen that, in OE., *ȝe-* was sparingly used as a prefix to pa. pples. In ME. it became the regular sign of the past pple. in the south (12th c.—14th c.). But on the whole the prefix *i-* gradually fell into disuse in the ME. period, a process evidently due to obscuration of its semantic function. This disappearance shows dialectal preferences. North of the Humber the disappearance is earlier than elsewhere, no doubt assisted by the almost total absence of OTeut. **ya-*, **yi-* in Old Scandinavian. In the east-midland dialect the prefix survived a little longer. Or to use the wording of the NED (s. v. *y-*): »Substantival, adjectival, and verbal forms (other than pa. pples.) continued, not later than the end of the 14th century, only in southern and west-midland dialects. The pa. pple. was regularly formed with the prefix in southern ME. till about the middle of the 15th c., and its use in the form *a-* survives in the south-western dialects to the present day. Pa. pples. so formed were a prominent feature of the archaistic language of Spenser and his imitators, and a few of them, the most notable of which is *yclept*, persist as conventional archaisms of poetry.» From the general disappearance of the prefix *i-* there were in all (or most) ME. dialects at least two exceptions, viz. *I wis* and *inogh*. Both were words of great frequency. Moreover, both were adverbs (*inogh* also an adj.), destitute of corresponding non-prefixal forms and close etymological relatives. The OE. adj. *ȝewiss* 'certain' expired in the OE. period except as an adjective in neuter, and the OE. verb *ȝewissian* 'to instruct, lead, show' became obsolete in the course of the ME. period.

As to the subsequent development of the ME. prefix *i-* a parallel is offered by the phonetically identical pronoun of the first person sing., spelt *i*, *I*, or *y*. At an accelerated tempo of speech the pronoun *ī* got a collateral shortened variant *ĭ*. In modern English dialects the normal form of the pronoun is the same as the normal development of ME. long *i*. But there are also unstressed variants, generally *a* or *ə*

(in the north-midland dialects *o*), and these forms are no doubt continuations and modifications of ME. shortened ī. Cf. Wright, EDG. § 104. It is evident that the ME. prefix *ī*-, too, got a collateral shortened form, *ĭ*, the more so as it was scarcely ever under stress. The latter fact must result sooner or later in the shortened form getting the upper hand. If we turn to ME. *inōh*, we shall find that here the subsequent development of the prefix presupposes a ME. short *i*. This is the case not only with the standard English form, *enough*, but with the forms of the word in the modern dialects, the prefix having in them the forms ə, *i* (or *a*, at least in spelling), all undoubtedly descendants of ME. short *i*- or else *a*-. For already in ME. and somewhat later the prefix of this word sometimes also appeared as *a*(*n*)-instead of *i*- (or *e*-), e. g. c. 1250 Gen. & Exod. 3365 (anoȝ), ibid. 600 (a noȝ); c 1300 Rol. & V. 162 (aneuch); 1531 Stewart, Chron. Scot. I 40 (aneuche); 1649 Milton, Eikon. Pref. B (anough). This ME. fact should in our opinion be ascribed not to a phonetic modification of *ĭ* but to a prefixal change. Cf. a 1154 O. E. Chron. an. 1137 (*onoh*). As to NE. *alike* adj. and adv., it seems to represent not only ME. *ĭlik*, OE. *ȝelīc* but ON *álikr* and OE. *anlic* as well (cf. NED. s. v. *alike*). It has already been mentioned that as a prefix to the pa. pple. ME. *ĭ*- appears as *a*- (= ə; perhaps also = *a*) in modern dialects, i. e. »in all the southwestern counties, including Wil. Dor. Som. Dev. Cor.; also in Pem. and parts of Wor. Glo. Oxf. Berks. Sur. Hmp.» (cf. Wright EDD. s. v. *a*, pref. 2). It should not be doubted that it is the ME. short *i* that here gradually sank into *a*-. It may be mentioned that already in ME. we sometimes come across *a*- in stead of *i*- as prefix to pa. pples., e. g. c. 1270 Owl & Night. 1602 (a lamed); c. 1400 Tundale's Vis. 700 (ablissyd); 1458 Domest. Arch. (Abingdon MS) III 42 (a dyght). But here also this ME. *a*- should be explained as a prefixal change, unless we are concerned with an intentional prefixal derivation.

Now, if we turn to ME. *i-wiss*(*e*), *I wis*, etc., we shall find that it occurs written continuously, hyphened, or as two words and that in the two latter cases *i* is frequently written with a capital, which is more rarely the case in point of other words with the prefix *i*-. We shall also find that in ME. the prefix in its later form almost always appears as *i*, *y*, or *I*, very rarely as *e*- (e. g. c 1340 Curs. Mun. 12749 (Fairf.): e-wis), never as *a*-. The word as a whole has not sur-

vived into modern English. But in this epoch, in standard language as well as in dialects, the phonetic form of the affirmative particle *ay(e)* is the same as the normal development of ME. *ī*, i. e. generally *ai*, *ei*, *oi*, *iə* (in the dialects). Thus, if our etymology of the word is correct, we should explain why, in this instance only, the NE. forms of the prefix presuppose a ME. long *i*. In view of the unstressed position of the prefix this phenomenon can be due only to the circumstance that the word was subject to some particular associative influence.

We may safely contend that from an associative point of view the word *ĭwiss(e)* etc. held an isolated position in the 14th and the 15th century (cf. above). In other words, it was on a par with a foreign loan-word whose strange phonetic body invites linguistic instinct to find (if possible) points associable with the native linguistic material. And, as a matter of fact, such an associative process actually began to operate and lead to a result, which was possible in this case but scarcely in point of ME. *ĭnōh*, a word also associatively isolated. Proximately the prefix was identified with the personal pronoun *I*, and *wis(s)* was apprehended as a present corresponding to *wist*, the preterite of ME. *wāt*, *wǭt*, so that the adverb was turned into a sentence meaning 'I wot, I know (or I understand) (that)'. It should be observed that in reality the new sense did not deviate very far from the old one, i. e. 'certainly', since both are modal expressions referring to the speaker's degree of certainty as to the truth of his statements. If arising in literary English only, this misinterpretation of the adverb was assisted by the fact that in later ME. the word was almost continously written hyphened or as two words, and frequently with a capital, i. e. *I-wis I wis*. But the wide spread of the affirmative *ay(e)* in the NE. dialects renders it necessary to assume that the erroneous interpretation occurred in popular speech as well, and the oft-occurring writing with capital *I* and the continuous separation of the two elements in late ME most probably were an outcome of the association. At least at the end of the 16th c. the expression *I wis* always seems to have been apprehended as a parenthetical modal sentence, yet strongly oscillating towards the original sense 'certainly'. Such is for instance the case with the Middle Scotch poem »The Buik of Alexander» (The Scottish Text Society), printed 1580, where the ex-

pression is frequently met with. Such is also the case with the five instances in which *I wis* occurs in Shakespeare, viz. Merch. II. ix. 68; Shrew I. i. 62; Rich. III, I. iii. 102; Pericles II Prol.; Henry VI A. IV. i. 180, all of them plays belonging to his first literary period (except Pericles). In either case we seem to be confronted with an archaism only, used in poetry. The beginning of this transformatory process should be dated at least as far back as the first half of the 15th century, i. e. before c. 1450, the point of time when ME. long *i* began to diphthongize. Otherwise it would have been less likely (but not impossible) for the prefix *i-* to have been associated with the pronoun *I*, since, at least in late ME., its phonetic form would most probably have been a short *i* only, if this association had not taken place. In mod. Scotch dialects we probably find an echo of the association of ME. *I wis* with (the preterite of) the ME. verb *wite* (OE. *wītan*) 'to know', viz. in the phrase *A wit* or *I wit* = 'assuredly', 'for sooth'.

It is evident that the apprehension of ME. *I wis* as meaning 'I know', 'I understand (that)' was mostly inadmissible when the word was used to add stress to the affirmative *yes* or *ye*, and always inadmissible when like ME. *certes*, *trewely*, *for soth*, etc. the word occasionally took the place of these affirmative particles, whether in answer to a question or in expressing assent to a statement, command or the like. As examples: c 1315 Shoreham, Poems VII. 499 Nys þys god laȝe? ȝes, y-wys, god laȝe hys. c 1350 Will. Palerne 694 nas mi menskful ladi meliors h[er]e-inne...' ȝis, i-wisse was it sche. 13... Sir Gaw. & Gr. Knt 1358 Haue I þryuandely þonk þurȝ my craft serued? ȝe I-wysse, quod þat oþer wyȝe... c. 1410 Sir Cleges 480 Tell me trewth... Knowyste thou of that man? The harper seyd, Yee, I wysse. — c 1300 Arthour & Merlin 8461. Knowestow ouȝt þat leuedi, þat þoleþ al þat vilanie? Wawain, he seyd, verrament, Hir name is hote Belisent. c. 1350 Ipom. 6137 Fro whens he come, wot þou oght? Certes, syr, out of Inde Mayor. Yet all this does not imply that it is inadmissible for us to assume that the associative process which led to the origination of the affirmative particle *ay*(*e*) was later than the other associative process (resulting in the sense 'I know') or even was founded upon it, as far as the phonetic structure of the prefix *i-* was concerned. We are probably entitled to assume that at least about 1400 or even earlier the prefix *i-* was a short vowel only, except in the case of *i-wiss*(*e*). But this presupposes the prefix of the latter word having been disassociated from the general prefix *i-* even in the south where the instances

of this prefix were fairly numerous. But, if so, the disassociation was undoubtedly due to the apprehension of the prefixal element as the pronoun *I* (and the other element as a verbal form). Nobody can deny the possibility or the likelihood or even the necessity for ME. *ī-wiss(e)*, morphologically isolated as it was, to be subject afresh to associative influence when it was used as a substitute for the affirmative particles *ye*, *yes* (*yis*). But, if so, the operation of the associative instinct could scarcely fail to result in conceiving the obscured expression *ī-wiss(e)*, which morphologically made the impression of two separate words, on the analogy of *ye* and *yes* together with a reinforcement, e. g. *ȝe certes*, *ȝe siker*, *ȝe for soth*, *ȝe trewely*, etc. In other words, there must arise a strong tendency to apprehend *ī* with its light phonetic structure as the affirmative particle itself and *wiss* as its reinforcement. But, if so, the latter element could be omitted, was no longer a necessary member of the expression. It also follows that it could be used in reinforcing function in point of the other affirmative particles as well. Such is actually the case, e. g. 1565 Jewel, Def. Apol. (1611) 36 Yewisse, M. Harding, it grewteth you full sore they are so many. 1579 Tomson, Calvin's Serm. Tim. 867 Alas, your sinnes are so horrible that none can be more; yea wis, sinne? (cf. NED. s. v. *Iwis*). This new adverb *wiss* could have but a poor chance of a long life in view of the considerable number of modal reinforcements already existing. And, in fact, it seems to have expired in the 16th century or shortly afterwards.

Concerning the time of the origin of the affirmative *ay(e)* it should not be assigned to a date later than the 15th century, perhaps (but not necessarily) its second half, when ME. *ī* had already begun to diphthongize. For its genesis must belong to a time when the adverb *ī-wis(s)* was still alive in the dialects, since *ay(e)* is found in the majority of them now. If so, it took the lifetime of about three generations for the affirmative particle to appear in literary English. It is probable or possible that *ay(e)* originated also in the colloquial or vulgar speech of London. But the sudden appearance of the word in literary English is best explained as due to extensive immigration to the the capital from the provinces (note the ravages of the plague), i. e. from the southern and west-midland counties including Warwickshire (Shakespeare), to judge from the present state of things in the modern

dialects. On the other hand we cannot readily assume a time earlier than the 15th century for the origination of *ay*(*e*). For instance, we cannot contend that the interpretation of ME. ī *wiss*(*e*) as *ye* (*yes*) + a reinforcement was somehow or other due to the great phonetic affinity between the affirmative *ʒē* and the prefix *ʒĕ-* in early ME. *ʒewiss*(*e*). For in this case we should have found instances of the affirmative particle *ay*(*e*) already in the ME. period.

Thus we have found that the origination of the NE. affirmative *ay*(*e*) out of the ME. adverb *I wis* (*y wiss*(*e*), etc.) was due to the isolated position of *I wis* from an associative point of view, a fact that laid the expression open to new associations. And the association proximately brought into operation was the one that led to the apprehension of the adverb as a sentence meaning '(that) I know'. Otherwise it would be difficult to account for the late preservation of the long *i* that is presupposed by that associative process which resulted in the origin of the NE. affirmative particle *ay*(*e*). This latter association was almost an inevitability when the expression was used as an equivalent of *yea* or *yes*. This circumstance makes intelligible the fact that *ay*(*e*) 'yes' is met with in most of the modern dialects. The etymology given explains why ME. *i-wiss*(*e*) as an entity did not survive into mod. English. It also readily accounts for all the peculiarities bound up with the NE. affirmative *ay*(*e*), i. e. its late chronology, its sudden appearance, its wide spread in the dialects, its phonetic and semantic structure, and its original orthography.

Ett gammalt svenskt växtnamn, dess utländska släktingar och dess historia.

Av

Bengt Hesselman.

Det namn jag åsyftar är numera för länge sedan bortglömt i Sverige. En gång har det tillhört det svenska förrådet av namn på läkedomsväxter, men liksom många andra namn av detta slag har det senare försvunnit ur språket.

De gamla växtdrogerna ha i nyare tid alltmera ersatts av de kemiska preparaten. De nu för tiden allmännaste läkemedelsnamnen äro namn av typen *fenacetin, aspirin* eller *energon, sanatogen* o. dyl. Men lika allmänt bekanta voro förr namnen på de gamla medicinalväxterna sådana som *basilika, betoniegräs, bertram, gamander, baldrian, tusendgyllenört, gråbo, hjärtstilla*. Ja, snarast ha de varit ännu mer kända än de moderna namnen, och ha omfattats med ett särskilt intresse, på en tid då läkeörterna odlades i prästernas och stundom även i allmogens trädgårdar och då mången även ute bland folket var förfaren i deras tillberedning och användning.

Ett namn av detta slag är också det som jag här tagit upp till behandling. Det är utdött i Sverige men lever ännu som folkligt namn i England och i synnerhet i Frankrike. Det är närmast den omständigheten som gjort att jag vågat välja detta ämne för en hyllningsskrift till Johan Vising, som är en så utmärkt kännare av de linguistiska förbindelserna mellan Sverige och Frankrike och som därför kan väntas omfatta med intresse även en obetydlig detalj i detta stora sammanhang sådan som den här åsyftade.

Första gången jag blev uppmärksam på det svenska växtnamnet *Båldemåå* var i Elias Wesséns förteckning på »Svenska växtnamn från 1500-talet», som han publicerade i början på förra året i Linköpings Biblioteks Handlingar (ny serie 4). Förteckningen härrör, som Wessén visat, från en småländsk präst Laurentius Karoli, som vid midten av



1500-talet var kyrkoherde i Värnamo (på den tiden hörande till Linköpings stift). K. har skrivit in namnen i marginalerna till ett exemplar av Dorstenius' Botanicon, en illustrerad »Kräuterbuch», tryckt i Frankfurt 1540. Exemplaret tillhör numera Linköpings stiftsbibliotek. Här läses (s. 36 hos Wessén): »V a l e r i a n a: *Båldemåå Kattört Elskogsamma wilde nardus*».

I ett annat exemplar av Botanicon, i Lunds Universitetsbibliotek, finnas också en del svenska växtnamn införda i marginalerna, enligt Wessén skrivna på 1600-talet. Här träffas (Wessén, a. st., not 2) vid V a l e r i a n a: »(med äldre hand) *värensörth ut qvidam volunt*, (yngre hand) *Boldemo*».

Enligt Wessén är *Båldemåå* (*Boldemo*) »f. ö. okänt».

Emellertid finns det också, i formen *Bollemo*, i Franckenius' Speculum botanicum 1638, om också inte precis på den plats man kunde vänta sig. Det står nämligen där i den l a t i n s k a s p a l t e n, på två ställen, dels s. 4, där man läser, till vänster: A p i u m a q v a t i l e t e n u i f o l i u m, M i u m [= M e u m], T h y s s e l i u m, S e s e l i p r a t e n s e L o b e l i j, B o l l e m o, O l s e n i c h i u m, och till höger: *Mossaroot, Kärrört, Bolört, Olsningzroot*, dels s. 7: B o l l e m o *Mosa root*.

Slutligen nämnes *Bollemo* också i Franckenius' »Botanologia» eller föreläsningar i farmakologi (s. 44 i Fristedts upplaga), med hänvisning till A p i u m a q u a t i l e (s. 35).

Visserligen avser Franckenius med sitt B o l l e m o en annan växt än L. Karoli med *Båldemåå* = V a l e r i a n a. Hos F. är B o l l e m o el. A p i u m a q u a t i l e t e n u i f o l i u m tydligen detsamma som Linnés S e l i n u m p a l u s t r e *Mossa-rot* (Fl. sv. 1755, s. 86) eller i nutida nomenklatur: P e u c e d a n u m p a l u s t r e *Mossrot*. Detta har påpekats redan av Fristedt (s. 35, not 4) och framgår otvetydigt av både de svenska och latinska synonymerna. Men det hindrar icke att de två namnen måste identifieras.

L a t i n kan *Bollemo* inte vara, åtminstone inte i första hand, det visar ju redan ordets form. Ett sådant namn saknas också fullständigt i alla mig bekanta latinska eller senlatinska ordböcker.

Men om *Bollemo* — eller *Båldemåå* som synes vara den äldre formen — är ett svenskt växtnamn, vad kan det i så fall betyda — etymologiskt?

Tar man saken rent formellt, finner man att förra leden kan vara adj.

båld, båll eller tidigare *bald, ball,* som i äldre svenska och i svenska dialekter, bl. a. i Västergötland och Småland, och även i äldre danska kan betyda icke blott 'rask, förträfflig, utmärkt', vilket är den vanliga betydelsen, utan också 'vacker, skön'. Jfr i fsv. *thik thykker hona vara bald* (Hertig Ivan 3067), *han var badhe hövisk ok bald* (ib. 2007), *han haffde en dotther bal ok rik* (Medeltidsdikter 210), *nu är föth eith barn sa balth* (ib. 11), *wänleek ball* (ib. 99), ä. da. *vell vorde deg linden, saa bold thu staar* (folkvisa), *gerne glædes barn mod bolde klæder* (P. Syv), dial. *båll färg, båll hy* (Smål.). Jfr Söderwall (som dock icke översätter med 'skön'), Kalkar, Rietz, Sv. Hof. Å andra sidan betyder *mår* (*maar*) i gammal danska (i synnerhet i folkvisorna) 'mö, jungfru'. Även i fornsvenskan finns en gång *maar* i betydelsen 'mö', i Medeltidsdikter s. 222 (i Schacktavels lek, egentligen i en kortare lyrisk dikt som är instucken i den längre »episka» dikten S. l.): *en gammal man... som tagher wnga maar.*[1] I vissa fornsvenska dialekter, nämligen sådana som uppvisa *r*-bortfall även efter betonad vokal — hit höra enligt Noreen, Altschwed. Gr., s. 252, dialekter i Östergötland och Småland[2] — bör detta *maar* ha hetat *maa* l. *må,* och även i andra fornsvenska dialekter kan möjligen en sådan form tänkas ha uppstått oberoende av *r*-bortfallet, efter som *r* i detta ord är en ursprunglig nominativändelse (isl. *mǽr,* ack. *mey*), som kunde avlägsnas genom morfologiska ombildningar. Ett sådant *må* 'mö' kan efter min uppfattning ingå i det hittills oförklarade bärnamnet *måbär* (äldre även *möbär,* hos Risingh 1671 enligt Lyttkens, s. 865), namn på (bären av) Ribes alpinum och, fastän ovanligare (och kanske delvis osäkert), även på Rubus saxatilis[3] (stenhallon) och Rubus arcticus[4] (åkerbär), växter som också kunna heta *Mariebär* l. dyl. (om Ribes alpinum och Rubus saxatilis) eller *Jungfrubär* (Rubus saxatilis och R. arcticus) eller *Jungfru Mariebär* (Rubus saxatilis och

[1] Th. Hjelmqvist har här utan tvingande skäl antagit lån från danskan; se Festskrift till K. F. Söderwall (Lund 1911), s. 21. Även uttrycket *ladiska hwd* i samma dikt anser Hj., a. st., s. 16 ff., möjligen vara lånat från ett missförstått uttryck i ett ev. danskt original; men att detta är oriktigt har uppvisats av Lindroth i Språk och Stil XII, s. 91 ff.

[2] Jfr om *r*-bortfall hos Laurentius Karoli Wesséns inledning, s. 6.

[3] Se Vendell, Östsvensk ordbok, s. 626, jämfört med I. Liro, s. 28 och 29.

[4] Se Jenssen-Tusch, s. 335, Lyttkens, s. 802. (Delvis genom omtydning *mo-* l. *mog-* i st. f. för *må-*).

(?) Rubus arcticus), se Lyttkens, ss. 799, 802, 865, Jenssen-Tusch, ss. 199—201, 204, 207 f., 335.[1]

Med denna tolkning blir alltså *Båldemåå* = 'skön jungfru', jfr lat. *Belladonna*, ty. *Schöne Frau*, fra. *Belle dame* — ett bekant växtnamn.

Det är möjligt att förklaringen innehåller ett uns av sanning. Man kan förmoda att de fonetiska och semologiska associationerna hos t. ex. småländingen L. Karoli ha rört sig ungefär i denna riktning. Men hela sanningen kan den omöjligt vara, och det är alldeles otroligt att namnet har kommit till helt enkelt som en översättning av *Belladonna*. Jag har nämligen ingenstädes funnit att *Belladonna* har kunnat användas som namn varken på Peucedanum eller Valeriana. Belladonna betyder i regel[2] ingenting annat än Atropa Belladon-

---

[1] Äldsta belägget för *mābār* är hos L. Karoli c. 1550 (Wessén, s. 33); där betyder det enl. W. Ribes rubrum (röda vinbär). Samma betydelse har möjligen det norska *Maavi(d)* l. *Maavibār* i Namdalen enl. Aasen, s. 511 (Helgel. *Movebār*) I andra trakter av Norge betecknar *Maavid* (*Maave*) — även *Maabār?* — Crathægus- eller Sorbusarter: Aasen, s. 488, Ross, s. 507, jfr *mābār* = Crathægus [?] från Lister enl. Jenssen-Tusch, s. 68. I nyare dialekt från Jönköpings län (enl. uppt. i Lmark. i Ups.) säges om Ribes alpinum *mābār* vid Jönköping, *marjenbār* eller *majnabār* i Östra härad. Det danska *Fruebār* översättes med Rubus saxatilis; i Norge betyder det Cornus suecica (hönsbär). På tyska kan Ribes alpinum benämnas *wilde Fraubeere* (Pritzel u. Jessen, s. 333), i en fransk dialekt *grouzélo de Nostro-Damo* (Rolland, VI, s. 86). Ty. *Frauenbeere* kan betyda 'eine Johannisbeerart, Ribes' (se t. ex. Schw. Id., IV, s. 1465), men betyder vanligen Sorbus- el. Crathægus-arter, jfr Norge! (se Schw. Id., Fischer Schw. W., Grimm DWb, Pritzel u. Jessen, s. 117: '*unser lieben Frauen Birlein*'). — Detta material bevisar enligt min uppfattning, att *mābār*, *jungfrubār*, *Fruebær* ursprungligen betydt 'bär helgade åt Jungfru Maria' (fvn. *hin helga mær*, fsv. *Maria mø*) och att namnen först ha givits åt vinbären (Ribes rubrum) och åt Sorbus- och Crathægus-arterna, innan de överfördes till de mera nordiska eller alpina, jämförelsevis okända och obetydliga Ribes alpinum, Rubus saxatilis och R. arcticus, Cornus suecica. Anledningen till namngivningen har varit att dessa växter ha använts i den katolska kulten, vid kyrkliga fester till jungfru Marias ära (särskilt (?) vid tiden för »Mariä Himmelfart», 15 aug., sv. »Vårfrudag»). Se härom Max Höfler, Der Frauen-Dreissiger, i Zeitschr. f. österreich. Volkskunde, bd 18, s. 133—161 (om vinbären s. 157).

— Om det är riktigt att ä. sv. (fsv.) *mārmessa* (*mormessa*) uppstått av *māriomæssa* (se Kock, Sv. Ljudh., I, s. 369, Noreen, Vårt språk, III, s. 142), kunde man tänka sig att på samma sätt **māriobær* blivit **mārbār* och sedan genom dissimilation *mābār*. Men det vore också tvärtom möjligt, att utvecklingen till *mārmessa* påverkats eller gynnats av det en gång existerande *mār* 'mö'.

[2] Om en sällsynt betydelse därjämte (Atriplex hortensis) se E. Tegnér, Hemmets ord (ur Tidskrift för hemmet, Sthlm 1881), s. 42.

n a, men denna utländska växt, vars medicinska användning f. ö. tämligen sent blev känd i Sverige (se SAOB), har så vidt jag kunnat finna alls inga onomatologiska beröringspunkter med de nyss nämnda växterna.

Att förklaringen är omöjlig visar sig också om vi följa namnet tillbaka till medeltiden och framför allt om vi uppsöka dess anförvanter ute i Europa.

I England lever ännu i dag ett växtnamn som påminner rätt mycket om vårt svenska namn. Det anföres ännu t. ex. av Muret-Sanders och av Wenström-Lindgren 1917 och förekommer i engelska floror, även sådana av nyare datum. New English Dictionary upplyser (I, s. 634):

Baldmoney, på 1300-talet *baldemoin*, 1400-t. *baldemoyn*, 1500-t. *baldmoyne* och *baldmoney*, 1600-t. *baldimonie*, *-emony*, *baudmoney*, 1700--t. *baldmonie* = »1. Gentian, of various species» t. ex. 1393: »Loke, how a seke men for his hele Taketh baldemoin with canele», 1633: »Gentian is named in English Felwoort Gentian; Bitterwoort; Baldmoyne, and Baldmoney» etc., = »2. An umbelliferous plant (M e u m a t h a m a n t i c u m), with yellowish flowers, the root of which is eaten in the Scottish Highlands as a carminative» t. ex. 1690: »Spignel or Mew. In Westmorland... it is known to all the Country People by the name of *Bald-Money*, or as the pronounce it *Bawd-Money*», 1861: »Mew or Baldmoney ... is pleasantly and powerfully aromatic».[1]

Ordboken säger att namnet är oförklarat: »Etymology unknown; the early forms point to a Fr. **baudemoin(e)*; with the termination cf. *agrimony*, F. *aigremoine.*» Därefter avvisas de gängse populära tolkningsförsöken, som återfinnas t. ex. hos Britten and Holland, s. 23: »Prior (Names of Plants, p. 13) derives the name from the Latin *valde bona*, but the evidence he adduces in favour of this supposition seems to us insufficient. Sir W. J. Hooker (Brit. Flo.) says: 'Bald, or Baldmoney, is a corruption of Balder, the Apollo of the northern nations, to whom this plant [M e u m a t h a m a n t i c u m] was dedicated'. See *Balder Brae* for a similar dedication.» NED säger med rätta: »The modern explanation Balder's money is a baseless conjecture».[2]

---

[1] Jfr även Wright, The English Dialect Dictionary, I, sp. 1898, Britten and Holland, English Plant-Names (1886), p. 22, 23, 508.

[2] Gerth van Wijk nämner eng. *balmony*, *bammany* som namn på C h e l o n e g l a b r a, en amerikansk Scrophulariacé (stundom odlad som trädgårdsväxt). Kanske överfört från Gentiana?



Det synes ha undgått de engelska författarna, att den supponerade franska motsvarigheten också verkligen existerar. I franskan är namnet uppenbarligen, i varje fall i folkspråket, ännu i våra dagar mera levande än i England.

C. J. Durheim, Schweizerisches Pflanzenidiotikon (Bern 1856), nämner *baudremoine* = Meum athamanticum. Samma form och samma betydelse anföras av Ch. Beauquier i Faune et Flore populaires de la Franche-Comté (Paris 1910), II, s. 136. Rolland, Flore populaire, VI, s. 146, uppräknar åter som namn på Peucedanum Oreoselinum och Peucedanum palustre från olika håll (mest från »les Vosges»): *bôdrēmouane* (fem. liksom de följande), *boudrēmouane* (jfr ä. fr. dial. (Vosges) *brodemoine* 1571), *badrēmouane*, *gâdrēmoane*, *gôdrèmèn'*, *badèrmon'*, *bôdēmouon'*, *bôdoèn'*, *bôlēmouône*, *bôlēouône*. Och slutligen nämner Rolland, VI, s. 145, för Peucedanum Cervaria namnet *bianche badèrmone* f. från Ban-de-la-Roche.

Rolland är den ende som givit en förklaring av det moderna folkliga namnet. Han inleder nämligen sin artikel om P. Or. et P. pal. med ett omnämnande av det senlatinska växtnamnet *Baldemonia* etc., som han har funnit hos Diefenbach och Mowat. Det är väl alltså hans mening att *baudremoine* etc. har uppstått ur *baldemonia*. Att denna härledning, åtminstone preliminärt, är riktig, kan icke gärna betvivlas. (Hur de franska dialektformerna skola förstås i detalj kan jag naturligtvis icke ha någon mening om; *r* beror väl på något senare inskott).

Baldemonia sökes förgäves i Thesaurus och hos Georges, Forcellini och Goetz. Du Cange har ett citat, från en sen medeltida källa (1482). Talrika belägg träffas däremot hos Diefenbach och i Steinmeyer och Sievers' Glossen. Det äldsta citat jag har funnit är (enligt Steinmeyer) från 1100-talet eller möjligen 1000-talet:[1] »Baldemonia *berenworz*» (III 494 [23]). Från 1200- och isynnerhet 1300- och 1400-talen finnas åtskilliga citat i »Glossen» och hos Diefenbach. Men efter

[1] Citerat av S. efter en handskrift i Bern, i enskild ägo. Om alla häri upptagna växtnamn härröra från samma tidiga hand, har jag icke fått alldeles klart för mig av upplysningarna hos Steinmeyer. — Beläggen ur Steinmeyer o. Sievers äro funna med hjälp av Björkmans avhandling Die Pflanzennamen d. althd. Glossen i ZsfdWortf. II, III o. VI (särskilt III, s. 282 och VI, s. 191). Det bör anmärkas att talrika belägg i Björkmans samlingar härstamma från yngre medeltida handskrifter (från 1200—1400-talen).

c. 1500 upphöra de. (Det enda jag påträffat efter detta datum är ett citat av Th. Fries (s. 54) ur Fr. Müllern, Lexicon Medico-Galeno-Chymico-Pharmaceuticum 1661, ett arbete som jag icke haft tillgång till). Jag har antecknat följande olika former: *Baldemonia* (vanligast), *Baldimonia;* mera enstaka: *Baldamonia*, *Baltamonia*, *Baltemonia*, *Blademonia*, *Haldemonia*, *Baldemnia*. Namnet glosseras i källorna, a) på latin: *herba thuris*, *herba caris*, *apium syluestris*, *thysselenium* och b) på tyska: *berenwurz*, *berewurz*, *berwurz* (var. *-worz*) eller *olesnik*, *olsnic*, *olslich*, *vlsenitz;* vardera en gång träffas: *brunwurtz* (Baltamonia) och *pernklee* (Baldemnia).

De flesta av dessa citat torde väl härstamma från tyskt språkområde.

Från ett engelskt medicinskt-botaniskt glossarium av år 1465 kan anföras: »*Baldemonia* respice in ualdemonia» (Mowat, s. 20), och: »*Valdemonia* uel *baldemonia* similis silphio, [silphion][1], ita aloe crescit, radicibus utimur. g. et. an. *baldemoyne*» (ib., s. 189).

Det senlatinska namnet fanns också i Sverige under medeltiden: baldimonium *kærraroth* (slutet av 1400-t.) och baldimoma *käryrth* (Lb 5:81, s. 171, från c. 1450). *Käryrth*, *kærraroth* är = Peucedanum palustre. Se Th. Fries, s. 7, 28, 30, 53 f.

Baldimoma i LB 5 är tydligen grundvalen till nysv. *båldemåd*, *bollemo*. Ursprungligen kanske en felläsning för *baldemonia* har det »förbättrats» till *baldemona*, som i sin tur givit *båldemå*, antingen på samma sätt som *grabona* blivit *gråbo*, genom apokope och *n*- bortfall enligt vad jag utvecklat i Nysv. st., II — något som dock förutsätter att namnet levat i folkspråket — eller också har *-na* uppfattats som fem. best. art. i ack. sg., och efter »subtraktion» av artikeln har resultatet blivit detsamma. (Man kan också — i fråga om avlägsnandet av *i* i avledningsändelsen — jämföra det danska *agermåne* av Agrimonia.)

Men hur har *Baldemonia* uppstått? Är det en latinisering av ett kontinentalt folkligt ord, tyskt eller franskt, eller är det självt ursprungligen latin? All sannolikhet talar för det senare antagandet. Det alldeles övervägande flertalet av dessa slags växtnamn (namn på medicinalväxter) ha sitt ursprung i det klassiska namnförrådet, som

[1] Silphium, gr. σίλφιον (Dioskurides) uppfattades under medeltiden som en umbellat.

finnes samlat hos Plinius och framför allt hos Dioskurides och som genom mångfaldiga avskrifter, översättningar och kommentarer, huvudsakligen på litterär väg, har fortplantats fram till nyare tid. De moderna namnen i »lingue volgare» eller i senlatinet äro antingen direkta fortsättningar av de antika namnen eller också ombildningar av dem, ofta våldsamma och oigenkännliga, eller översättningar, mer eller mindre trogna eller vällyckade. Jfr t. ex. sv. *libsticka*, *fänkål*, *åbrodd;* sv. *åkermönja*, da. *agermåne*, ty. *Odermennig*, fra. *aigremoine*, eng. *agrimony* av lat. *Agrimonia*, folketymologisk ombildning av *argemonia*, av grek. *ἀργεμώνη;* ty. *Gamander*, fra. *gamandrée*, eng. *germander*, urspr. av Chamædrys, jfr senlatinskt *Gamandrea!* Eller å andra sidan fra. *dent de lion*, eng. *dandelion*, ty. *Löwenzahn*, da. *løvetand* av Leontodon; sv. *oxtunga* Buglossa, Lingua bovis, *jordrök* Fumaria, Fumus terræ, *stenbräcka* Saxifraga, *hjärtstilla* Cardiaca etc.

Även *Baldemonia* bör (liksom *Gamandrea*) gå tillbaka på en äkta klassisk namnform. Enligt min mening har det uppstått ur det gamla namnet *Polemonia*, det enda namn i det antika förrådet, som formellt liknar *Baldemonia*.

Polemonia finns hos Plinius XXV, 64. Dioskurides (IV, 8 [s. 174]) har formen *πολεμώνιον*. Vilken växt de åsyfta har alltid varit mycket omtvistat, därför att beskrivningarna äro så allmänt hållna. Den förste som identifierat D:s *πολεμώνιον* med vår nutida Polemonium cœruleum är den franske botanisten Tournefort 1656—1708: Berendes, s. 370. (P. cœruleum hette förut Valeriana cœrulea eller Valeriana græca.)

Under medeltiden är namnet mycket sällsynt. Jag har påträffat ett citat hos Goetz: *Polomonia* = *Conita* (?), ur en handskrift från 900-talet som tillhört drottning Kristina (I, s. 259). Dessutom ett mycket sent belägg i det ovanligt fullständiga glossar av växtnamn från 1465, som Mowat utgivit (s. 148, med latinsk beskrivning efter Dioskurides). För övrigt saknas det. Varför? Därför att den plats det en gång innehaft i de botaniska och medicinska handböckerna upptagits av *Baldemonia*. Med renässansen återknöts förbindelserna med de äkta antika källorna. Matthiolus och andra gåvo ut nya upplagor och översättningar av Dioskurides, reviderade efter handskrifterna. *Polemonia* eller nu *Polemonium!* blir åter ett vanligt namn i »Kräuterbücher» och

lexika. I stället försvinner, som vi förut sett, *Baldemonia*. Det lever kvar endast i folkspråken.

Formellt är *Baldemonia* en folkspråklig ombildning eller förvanskning av *Polemonia*. I fråga om *b* för *p* jfr *bertram* av *Pyrethrum* o. a. Förra leden *bald-*, *balt-* har uppfattats som det vanliga germanska adjektivet *bald*, bl. a. 'stark, förträfflig', jfr *valdemonia* 1465; *a* framför *ld* har i många germanska dialekter redan under medeltiden övergått till *å-* eller *o*-ljud: jfr *Pole(monia)*. I senare leden *-mon-* har man hört en återklang av germ. *mān-* 'Luna', vars *ā* i vissa tyska dialekter, särskilt i sydväst (Elsass, Baden etc.) redan tidigt under medeltiden övergått till *å*-ljud och t. o. m. till slutet *o*-ljud: mht. *mône, môn;* jfr t. ex. Behaghel, D. Sprache[4] (1916), s. 159 f., Sütterlin, Neuhd. Gr., I (1924), s. 187 f. De franska dialektformerna i östra Frankrike och i Schweiz stå i nära sammanhang med de senlatinska formerna i tyska källor från Rhentrakten (Diefenbach, Glossen). *Bôlēmouône* (*bôlēouône*) i Vogeserna representerar möjligen ett äldre skikt än de tysklatinska namnen och står närmare urkällan: *Polemonia*.

En intressantare och svårare fråga är hur det har kommit sig att *Polemonia-Baldemonia* blivit namn på just de växtarter, som anföras i våra källor. Jag sammanställer här ur det föregående: *Baldemonia*, *baudremoine* etc. = 1) Peucedanum palustre: i Sverige, Tyskland (*olsenich*), Frankrike, 2) Peucedanum Oreoselinum: Frankrike, 3) Peucedanum Cervaria: Frankrike (*bianche badèrmone*), 4) Meum athamanticum: Tyskland, Frankrike, England, (?) Sverige, 5) Gentiana-arter: England, 6) Valeriana: Sverige.[1]

De fyra första äro umbellater och svårigheten är egentligen att förklara varför *Baldemonia* blivit ett umbellatnamn. Att det åter bland umbellaterna särskilt tillagts de nämnda arterna och i synnerhet Meum athamanticum är ett bevis bland många på — namnets makt över tanken. *Mon-* är *Luna* 'måne', men månen härskar enligt de gamla föreställningarna över de fysiologiska processerna i människans kropp och framför allt över den kvinnliga organismen: jfr lat. *menses*, ty.

[1] *Brunwurz* Scrophularia nodosa och *pernklee* Heracleum äro alltför enstaka för att kunna tilläggas någon större vikt.



Monatblum, Mondkalb etc.;[1] *bald* betyder 'kräftig', men också 'schnell': *Baldemonia* alltså: 'som stärker livmodern', 'som påskyndar *menses*' l. dyl. Det är visserligen ett mycket stort antal växter som man i äldre tider tillskrivit krafter i detta hänseende — i Tabernæmontanus' Kräuterbuch uppräknas i registret väl ett trettiotal sådana. Men få ha varit så berömda som Meum athamanticum. Den heter också på tyska bl. a. *Mutterwurtz, Beermutterwurz, Gebärwurz, Berwrz, Bärwurz*[2] (jfr ovan). Användningen går tillbaka på Dioskurides och omtalas överallt i källorna. Jag tillåter mig anföra in extenso vad svensken Franckenius har att säga i ämnet i sitt ungdomsarbete »Signatur. Dass ist... Wahrhafftige beschreibung... der von Gott gezeichneten gewächsen» etc. (tryckt i Rostock 1619). I Cap. 11 med rubrik: »Alle Kreuter vnd gewächs/ so der Frawen Bärmutter /sampt ihrer schambildnuss vnnd gestalt an sich haben/ dienen kräfftiglich wider alle jhre fehle vnd gebresten.» finner man följande karakteristiska framställning (s. 12 f.):

Meum, Berdill oder Berwurtz /hat den Nahmen von des rauhen Haars wegen so es oben an der Wurtzel hat bekommen/ oder das sie den Weibern zu der Bärmutter dienlich. Die Würtzel in Wein gesotten /vnd eingegeben/ erweckt die ersteckten Weiber/ von der auffgelaufftem Beermutter... Dass gedistillirte Wasser getruncken/ bringt den Frawen jhr blumen /und macht sehr harnen. Es sind noch zwey geschlecht der Berwurtz/ Ein weisse Hirtzwurtz genandt[3]/ mit groben langen Haar vber sich gegem stengel bedeckt /Die ander/ schwartz Hirtzwurtz/ der vorigen... etwas gleich. Hirschwurtz werden diese beyde geschlechter derwegen geheissen /weil sich die Hinden nach der erledigten geburt mit diesen Kreutern zu reinigen pflegen/ vnd dan sich wider mit den Hirschen zu vormischen.[4] Weiss Beer oder Hirschwurtz mit Wein genossen /reinigt den Frawen/ jhr Kranckheit/ treibt viel böser feuchtigkeit auss jhn. Ein badt von diesem Kraut gemacht[5] /darin gebadet/ erweichet die verharte Mutter vnd treibt auss die nachgeburt.

---

[1] Se Esaias Tegnér, Die Wörter Myle, mola, Mondkalb, i Essen-Möller, Blasenmole (1912), s. 97 ff., I. Reichborn-Kjennerud, Maal og Minne 1923, s. 51 ff.

[2] Som nog hellre bör förklaras ur *Ber-, Geber-* än ur *Bär* 'björn': jfr Marzell, s. 3.

[3] Jfr fra. *bianche badérmone* Peucedanum Cervaria, ty. *Hirschwurtz*.

[4] Jfr Plinius, XX, 37, om en umbellat »sil»: sunt et folia utilia; ut quæ partus adiuvent etiam quadrupedum; hoc maxime pasci dicuntur cervæ pariturae. Se Marzell, s. 191.

[5] *Badt* kan betyda 'ångbad' eller uppvärmning med ånga (eller rökning)? Jfr synonymen *Herba thuris, Thysselium, Thyselenium*, fra. dial. *tisselin* (Rolland, Gerth van Wijk). *Thus* i medicinens historia är 'rökelse', *virak, Weihrauch*, som erhölls av afrikanska och indiska Boswellia-arter. Därom dessa verser i en salernitansk skrift (de Renzi, V, 32): Thus videt et memorat, flegma necat; medicatur /Ulcera; fissuras, verrucas; falsataque lingua/ Atque puellares fluxus mammasque coercet. — I Europa blev un-

Diss Kraut tragenden Vieh gegeben /so gebirt es desto leichtlicher... Mit dieser Würtzel ist einer Frawen geholffen worden/ (da andre Artzney nichts haben helffen wollen) so jhren Weiblichen Fluss oder Menstruum nicht in die zehen Jahr gehabt hat...

Från Skotland omtala Britten och Holland efter Mactaggarts Gallovidian Encyclopædia att *Baldmoney* kallas »An herb having the same qualities as the 'saving tree'». *Savin* eller *saving tree* är Juniperus sabina (även J. nana) och kallas så, enligt samma källa, »from its use in procuring abortion, 'as being able to *save* a young woman from shame'»![1]

Från Franche-Comté meddelar Beauquier om Meum athamanticum, *baudremoine* (s. 136): »Dans la montagne, on l'emploie contre les maladies du bétail. On donne sa graine aux vaches qui viennent de mettre bas pour faciliter l'expulsion de l'arrière-faix.»

Vad Tyskland beträffar hänvisar jag till Franckenius' nyss anf. arb. och till de stora Kräuterbücher från 1500- och 1600-talen, t. ex. Fuchs 1543 som säger om Meum Beerwurtz, att »sölch gewechse zu vilen Kranckheyten der Bärmüter gut ist».

I trakter där Meum är sällsynt eller saknas — den tillhör högländerna — ha dess egenskaper överflyttats på Peucedanum palustre eller närstående arter. Jag kan här nöja mig att hänvisa till Tabernæmontanus, s. 280: »Die Wurtzel des Olsenichs ist viel Jahr her von etlichen Aerzten vnd Apotheckern /vor das Meum der Alten/ welchs vnser Beerwurtz ist /gehalten worden...» Även Peucedanum fick då heta *Baldemonia*. För övrigt var redan Dioskurides' Peucedanum — som förmodligen avsåg en annan art än P. palustre (Berendes, s. 314) — en högt skattad »Mutterwurtz»,

---

der medeltiden den aromatiska roten av Meum, Herba thuris en ersättning för den äkta Thus. Hit höra också namn som fornfra. *herbe d'ancens* om (den närstående) Meum mutellina (Rolland, VI, s. 150), *encens* l. *encens d'eau* om Peucedanum Oreoselinum och palustre (Rolland, VI, 146, Gerth van Wijk). De aromatiska egenskaperna äro också anledningen till överflyttningen av det gamla namnet *Spicanardus*, egentligen Valeriana celtica, senare Lavandula spica (jfr Dahlerup, Janus 1913, s. 16 ff.), också till vissa umbellater t. ex. i England *spikenard* 'the stone parsley' Sison Amomum eller *spiknel*, *speknel*, *spignel*, *spignale* (*-nel* är väl något slags suffixbyte) = Meum athamanticum, Libanotis etc. (Enligt NED är *spignel* av »unknown origine»).

[1] Därmed sammanhänger kanske det latinska namnet Meum adulterinum (i sht om Meum mutellina), varav åter Franckenius' svenska namn *Bolört* troligen är en översättning. Jfr ovan s. 212.

och detsamma gäller också för våra två återstående attributioner: 5) Gentiana-arterna och 6) Valeriana. Fuchs säger i Cap. LXX IIII: »Entzian. . .in die muter gethon, treibt auss die todten geburt» och Franckenius säger om Valeriana (närmast om V. Phu L. men också om V. officinalis L.): »urinam et menses pellit» (Fristedt, s. 103). I båda fallen går ordinationen tillbaka till Dioskurides.

Speciellt Gentiana var ju ända sedan forntiden en verklig kraftmedicin, en panacé för alla slags sjukdomar. I Tyrolen heter det ännu i dag bland alpbefolkningen: »Wia die Enzianwurz is koani so stark» (om Gentiana pannonica, se Höfer-Kronfeld, s. 303, Marzell 1922, s. 132). Den norska *baggesötan* (G. purpurea) är ju berömd ända sedan medeltiden eller tidigare och likaså den tyska *Enzian* (G. lutea). Hieronymus Bock skriver 1551: »Die aller gebreuchlichst wurtzel in Germania /ist Entian . . .» och dansken Aalborg 1683[1]: »Denne urtis Roed/ kan icke nocksom for sin Dyds skyld berømmis. . .» etc. Men nu gäller det tydligen på detta område att de ryktbara eller uttrycksfulla namnen attraheras av de ryktbaraste växterna. Vidare synes det mig jämförelsevis lättare att förstå hur man av beskrivningarna på Polemonia (-um) hos Plinius och Dioskurides kunde komma fram till Gentiana eller någon växt som liknar Gentiana än till Umbellaterna. Jag tänker mig därför som en möjlighet att det först var som namn på Gentiana-roten som *Polemonia-Baldemonia* till en början vann sin berömmelse. Det engelska *Baldmoney* = Gentiana, som ju också att döma av beläggen i NED uppträder tidigare i England än *B.* = Meum, skulle i så fall representera ett äldre stadium, varav spåren på fastlandet snart ha utplånats. Först senare skulle namnet ha överförts till umbellaterna och till Meum, där det till sist, tack vare de språkliga associationerna, fick stadigvarande hemvist.

Hur de gamla herboristerna i början på medeltiden burit sig åt för att identifiera de gamles *Polemonia* är icke lätt att veta, då källorna lämna oss i sticket. Men rimligtvis ha de gått till väga ungefär på samma sätt som botanisterna under renässansen, vilkas metoder vi bättre känna till. I 1500-talets talrika och märkliga illustrerade »Kräu-

[1] Citat efter J. Lindgren, Läkemedelsnamn, h. 3, s. 95 (Lund 1919).

terbücher» eller »Herbarier» har *Polemonia* — eller numera vanligen *Polemonium* — blivit namn på flera högst olika växtarter, beroende på vilka uttryck i de antika författarnas beskrivningar som man mest har fäst sig vid. Jag har funnit följande attributioner, huvudsakligen med tillhjälp av Tabernæmontanus 1664 och Caspar Bauhin 1671: Polemonium cœruleum (först i slutet av 1600-t., se ovan, s. 218)[1]; »Ruta baccifera» och »Ruta capraria»[2]; Dictamnus albus[3]; Centranthus ruber[4]; slutligen (och oftast) en grupp arter av släktena Lychnis och Silene samt i synnerhet (den närstående) Saponaria officinalis. Den sista identifieringen bygger tydligen på Dioskurides' ord: »roten en aln lång, vitaktig, lik roten av *Saponaria*» (D:s *Strouthion*) och i synnerhet på de två synonymerna hos både D. och Plinius: *Philetairion* och *Chiliodynamis* (*-ia*). »Lychnis-gruppen» står emellertid onomatologiskt, n. b. för den mera primitiva och för den folkliga botaniken, mycket nära dels en valerianacé som Centranthus ruber (som ju också kunde få heta Polemonium), dels också Erythræa- och (vissa) Gentiana-arter (i synnerhet de rödblommiga). Hithörande synonymer äro (hos Tab. och C. Bauh.): Ocymoides (= Philetairion Diosk., = Saponaria 1500-t., = Lychnis 1500-t.), Ocymastrum (= Saponaria 1500-t., = Lychnis 1500-t.), Centaurium l. Centaurea (= Centaurea 1500-t., = Erythræa Centaurium 1500-t., ty. *Tausendgüldenkraut*, redan på 1300-t., trol. < *Chiliodynamis* (*-ia*) + *Centaurion* hos Plin. o. Diosk., = Silene armeria Bauh., = Centran-

[1] Det fra. *polémoine* som Rolland, VIII, s. 52, citerar från Cotgrave 1650 kan därför icke gärna vara denna art. Efter synonymen är det = Silene inflata.

[2] Jfr Plinius: »rutæ similis». »Ruta baccifera» troligen = Jasminum fruticans L. »R. capraria» = Galega officinalis (fam. Leguminosæ).

[3] »Moses brinnande buske»; inhemsk i Rhentrakterna. Jfr Diosk.: »roten en aln lång, vitaktig.» D. albus troddes vara de gamles Dictamnus (i verkligheten troligen en labiat: Origanum Dictamnus), om vilken sagan förtäljer, att hjortarna när de träffats av det dödliga skottet, skynda sig att förtära dess blad, vilka ha den verkan att pilen utdrives ur såret (Plinius, Virgilius etc.). Den heter därför *Hirschwurtz*, men samma namn tillkom också, av liknande anledningar (jfr ovan, s. 220, not 4), flera umbellatväxter: Peucedanum Cervaria, Libanotis, Pastinaca sativa (=Elaphoboskon Diosk.), se Marzell, s. 189 ff. (Dessutom även Sambucus racemosa). Även här få vi alltså en brygga över till Meum!

[4] En Valerianacé; heter också Valeriana rubra.

thus ruber (i fra. dial., se Rolland, VI, s. 294), = vissa Gentiana-arter, Rolland, VIII, s. 47), Behen album och Behen rubrum (= Silene inflata, = Silene armeria, = Centranthus ruber, = Polemonium cæruleum, = Pastinaca sativa[1], = Daucus carota[1]). Ocymoides och Ocymastrum betyda ordagrant: lik Ocymum, dvs. *Basilika*, Oc. Basilicum, den berömda orientaliska kryddväxten. Och faktiskt var *Basilica* på 1500-talet (och senare) ett namn på Lychnis rubra och Lychnis dioica (t. ex. ital. *Basilico saluatico* enl. Matthiolus, sv. *Wild Basilika*, Franck., s. 27). Men under medeltiden var *Basilica* också = Gentiana, t. ex. i England och i Danmark enl. Rolland, VIII, s. 44, och M. Kristensen, s. 302; jfr det norska folknamnet *Søtkonge* = Gentiana purpurea! (*Basilica* hörde tydligen till de »expansiva» namnen). Således, schematiskt uttryckt:

Ocymoides = *Basilica* = *Polemonia*
Gentiana = *Basilica*
Alltså: *Gentiana* = *Polemonia* (*Baldmoney*).

Från »Lychnisgruppen» menar jag alltså att *Polemonia-Baldemonia* en gång flyttats över till Gentiana, närmast till de två i medicinen viktigaste arterna (som ju också i habitus mest påminde om »Lychnisgruppen»!): Gentiana purpurea och G. lutea. Att det sedan har fortsatt och från Gentiana gått över till umbellaterna, är icke märkvärdigare än att *Enziån* i österrikiskt folkspråk kan betyda Veratrum album! (Höfer-Kronfeld, s. 132). Eller att Gentiana alba, Radix Gentianæ albæ i de äldre europeiska farmakopéerna var ett allmänt brukat namn på (rötterna av) flera umbellater, isynnerhet, tycks det, Laserpitium latifolium, men också andra arter. Här tänker jag mig att också synonymen *Hirschwurtz*-Dictamnus = Polemonium och *Hirschwurtz*-Pastinaca-Peucedanum Cervaria spelat en roll (jfr s. 223, not 3). Se t. ex. hos Franckenius i Speculum 1638, s. 10: Cervaria[2], Elaphoboscum pratense, Gentiana alba [!], Seseli album = *Hiorteroot* [!], *S. Johannisroot*, *Hwijtbaggesöta;* s. 18: Gentiana alba = *Hwijt Baggesöta*, *Hwijt Hiorte root;* s. 35: Seseli al-

[1] Obs. Umbellater! Jfr not[3] s. 223 och nedan.

[2] = Laserpitium. Se Fristedt i »Botanologia», s. 53, not 2. Se även Lyttkens, s. 482, 499, Linné, Fl. suec. 1755, s. 88.

b u m = *Hwijt Hiorteroot.* Jfr eng. *white gentian*, fra. *gentiane blanche*, ty. *weisser Enzian*, holl. *witte gentiaanwortel*, samtliga = L a s e r p i t i u m l a t i f o l i u m.[1] Jfr även ty. *schwarzer Entzian* = P e u c e d a n u m O r e o s e l i n u m och P. C e r v a r i a. I Sverige har *Gentian* i denna betydelse en gång tillhört folkspråket: Dahlman-Eskilsson (1743) säger om I m p e r a t o r i a O s t r u t h i u m, den bekanta umbellaten, vars rötter förr voro högt skattade i folkmedicinen: »*Mästerrot*, en del gemene kalla henne *S:t Jans rot*», och på ett annat ställe nämner han L a s e r p i t i u m = »*Mästarrot, S:t Jans-rot* — wäxer hel ömnogt i Roslagen» (cit. hos Lyttkens, s. 494, 499). Jfr *S:t Johannesroot* [!] i Spec. 1638 (se ovan) och även hos Liljeblad 1816, där det angives som folknamn i Uppland; L. tillägger: »brukas mycket i boskapsmedicin». *S:t Jansroot* och *S:t Johannesroot* äro uppenbara folketymologiska omtydningar av **Gentiansroot*. I trakter där de äkta montana Gentiana-rötterna saknas, såsom i Sverige, ha umbellatrötterna fått tjänstgöra som surrogat: jfr Dahlman-Eskilsson, Sw. Red-dejan (1743), s. 125: »*Baggesöta*, G e n t i a n a, säges wäxa i Dalarna». I m p e r a t o r i a och L a s e r p i t i u m blomma på sensommaren och ha därför icke som andra Johannesörter kunnat få namn efter St Johannes' dag, midsommardagen.

Liksom det ordinarie namnet *Gentiana* har också efter min mening det vikarierande *Baldemonia* flyttats över från Gentiana till umbellaterna. Men *Baldemonia* passade bättre till »moderörten» Meum än till de andra arterna och det fick därför stanna hos Meum.

Men namnet *Meum* självt — man kan fråga sig vart det har tagit vägen under dessa omflyttningar? Det var äkta klassiskt, fanns hos både Plinius och Dioskurides, och något tvivel om betydelsen behövde knappast råda. Ja, *Meum* har man ratat, därför att det var för kort och intetsägande. De gamla namnen på läkeörterna i folkspråken kunna jämnställas med moderna annonsnamn. Reklamen krävde ståtliga och uttrycksfulla ordformer. Basilika eller Baldemonia — det kunde låta något. Men Meum var för tunt och spinkigt.

Återstår det svenska namnet *Båldemåå* = V a l e r i a n a. Efter det föregående är därom icke så mycket att tillägga. V a l e r i a n a r u b r a eller C e n t r a n t h u s hette på 1500-talet, som förut nämnt,

[1] Gerth van Wijk, Rolland etc.

också P o l e m o n i u m. Det är dock föga sannolikt, att denna utländska och i Sverige säkert föga kända art, som f. ö. icke haft någon medicinsk betydelse, skulle ha spelat någon roll vid namngivningen av den svenska arten. Det troliga är att V a l e r i a n a fått namnet *Båldemåå* (Baldemonia) från umbellaterna. Det är en gammal iakttagelse att V a l e r i a n a o f f i c i n a l i s på grund av sitt allmänna utseende, bladens form, blomkvastarna, storleken etc. ofta blir tagen för en umbellat. Och detta förhållande har ledt till namnfrändskap: i Dalarne (Särna och Idre) heter V a l e r i a n a bl. a. *skvättslökjur* (Jenssen-Tusch, s. 258), som egentligen är ett umbellatnamn (jfr Nysv. Studier, II, s. 176), och även i Tyskland ha umbellatnamn överförts till V a l e r i a n a: Marzell, s. 98. Men dessutom påminner valerianaroten om umbellaternas rötter, den är starkt aromatisk och i synnerhet har den medicinska användningen flera beröringspunkter. Typiskt för namnsläktskapen är att P e u c e d a n u m p a l u s t r e på franska kan heta *encens d'eau* (Rolland, VI, s. 146) och V a l e r i a n a P h u L. (närstående V. off., förr odlad) *encens de terre* l. *encens terrestre*, eng. *ground incense?* (Gerth van Wijk). (*Encens* är 'rökelse', *thus*, men kunde också vara franskt återgivande av ty. *Enzian*). Betecknande är också att det gamla valeriana-namnet *spica nardus*, *spikenard*, urspr. namn på den starkt aromatiska roten av V a l e r i a n a c e l t i c a, i England har överförts på umbellater, bl. a. — i formen *spiknel* etc. — på M e u m a t h a m a n t i c u m, P e u c e d a n u m, L i b a n o t i s (se s. 221 not). Liksom M e u m, fastän i mindre grad, var V a l e r i a n a en »Mutterwurtz», men därjämte var den också en kärleksört, och det har kanske givit en särskild skiftning åt namnet *Båldemåå* 'skön jungfru', då det användes om denna växtart. (I mlty. kan *schone vrouwe* vara = 'meretrix'). Laurentius Karoli nämner också synonymet *Elskogsamma* (jfr s. 212), som snarast är ett försök till svensk översättning av det vanliga medeltidsnamnet *Amantilla* = V a l e r i a n a. I fråga om baldrianens verkan i kärleksdrycker nöjer jag mig att hänvisa till en gammal tysk läkebok från 1400-talet (cit. av Marzell 1922, s. 195): »Wiltu gute freuntschaft machen u n d e r m a n n e u n d u n d e r w e i b e, so nym valerianam und stoss die czu pulver und gib ins czu trincken in Wein» och till Brunfels, Kreuterbuch 1534, s. 117, där det heter om en liknande dekokt: »Macht holdtselig, eyns und fridsam, wo zwey des Wassers drincken.»

Litteratur (som anförts ofullständigt i uppsatsen):

Bauhin, Caspar. Pinax Theatri Botanici. Basel 1671.

Beauquier, Ch. Faune et Flore populaires de la Franche-Comté. I, II. Paris 1910.

Bock, Hieronymus. New Kreütter Buch. Strassburg 1551.

Britten and Holland. A Dictionary of English Plant-names. London 1886.

Diefenbach., L. Glossarium Latino-Germanicum Mediæ et Infimæ Aetatis. Frankf. 1857.

Dioskurides. De Materia Medica Libri V. Ed. M. Wellmann. Berlin 1907—1914.

—. Arzneimittellehre. Übers. von J. Berendes. Stuttgart 1902.

Franckenius, J. Botanologia. Ed. R. F. Fristedt. (Reg. Soc. Scient. Ups.) Ups. 1877.

— Speculum botanicum. Holmiæ 1638.

Fries, Th. Svenska växtnamn. 1. Under medeltiden. (I: Arkiv för botanik, bd 3, no 14.) Sthlm 1904.

Fuchs, L. New kreütterbuch. Basel 1543.

Gerth van Wijk, H. L. A Dictionary of plant-names. The Hague 1911—1916.

Goetz, G. Thesaurus glossarum emendatarum I—II. Lipsiæ 1901—1904. (= Corpus glossariorum latinorum, vol. VI, VII).

Höfer-Kronfeld. Die Volksnamen d. niederösterreichischen Pflanzen. Ges. u. erört. v. F. Höfer u. M. Kronfeld. (I Blätter d. Ver. f. Landeskunde v. Niederösterreich 1889. Wien).

Hof, Sven. Dialectus Vestrogothica. Holmiæ 1772.

Jenssen-Tusch, H. Nordiske Plantenavne. Kbhvn 1867.

Kristensen, M. Harpestræng. Kbhvn. 1908—1921.

Linné, C. Flora svecica. Ed. II. Sthlm 1755.

Liro, Ivar. Åländska växtnamn. (Acta Societatis pro Fauna et Flora Fennica, 40, n:o 4.) Hfors 1915.

Lyttkens, A. Svenska växtnamn. Sthlm 1904—1915.

Marzell, H. Die Tiere in deutschen Pflanzennamen. Heidelberg 1913.

— Unsere Heilpflanzen. Freiburg i. Br. 1922 (Cit. Marzell 1922).

Mowat, J. L. G. Alphita, A Medico-Botanical Glossary. (I: Anecdota Oxoniensia, Mediæv. a. Mod. Ser. Vol I, Part II). Oxford 1887.

Plinius. Naturalis historia. D. Detlefsen rec. Berlin 1866—1873.

Pritzel und Jessen. Die deutschen Volksnamen d. Pflanzen. Hannover 1882.

de Renzi. Collectio Salernitana. 1—5. Napoli 1852—1859.

Rolland, E. Flore populaire. I—XI. Paris 1896 ff.

Tabernæmontanus, J. New vollkommen Kräuter-Buch. Basel 1664.

Remarques sur la construction active en français.

Par

Gunnar Biller

Tous les traités de grammaire et de stylistique françaises font remarquer que le français a de la prédilection pour les constructions par voix active et par verbes transitifs, deux manifestations d'une même tendance, appelée par M. Fritz Strohmeyer, dans son ouvrage Der Stil der französischen Sprache (Berlin, 1910), «Neigung zu konkreter Ausdrucksweise». Je renvoie à cette étude[1] pour ce qui regarde les rapports qui existent entre les constructions active, passive et réfléchie, et les faits qui décident du choix de l'une ou de l'autre de celles-ci. Les remarques qu'on va lire traitent de quelques cas particuliers où se manifeste, surtout dans le français moderne, cette prédilection pour la construction active.[2] Je fais observer que je prête à ces termes un sens plus large que le sens purement grammatical.

I

On sait que le français fait un emploi très fréquent de propositions participes. J'ouvre Le roman de la momie, de Théophile Gautier, et je trouve dans quelques pages (70—76) cette construction bien des fois. Voici les passages où le participe passif est modifié par un complément-agent: *En franchissant la porte, on entrait dans une vaste cour entourée d'un portique quadrilatéral, soutenu par des piliers ayant pour*

[1] Voyez aussi Klöpper-Schmidt, Französische Stilistik, Dresden-Leipzig, 1905; E. Franke, Französische Stilistik, Berlin, 1898; H. Schulze, Das französische Passiv und seine Ersatzmittel, Zittau, 1895.

[2] D'autre part, M:lle Elise Richter fait observer (Studie über das neueste Französisch, Archiv, 135, p. 368) que certains auteurs modernes affectionnent la construction passive, parce que «das malende Moment hervortritt statt des erzählenden».



chapiteaux quatre têtes de femmes... coiffées d'un epais bourrelet rayé, qui supportait un dé de grès dur. — Dans les compartiments tracés à droite et à gauche de la tonnelle par des arbres nains taillés en cône, verdoyaient des grenadiers.... — Quoique le soleil donnât en plein dans la cour dont le sol brillait inondé d'une lumière crue, une ombre bleue et fraîche, transparente dans son intensité, baignait l'appartement où l'œil, aveuglé par les ardentes réverbérations, cherchait d'abord les formes.... — ...des reflets d'or et de rose coloraient sa pâleur ardente où se dessinaient ses longs yeux noirs, agrandis par une ligne d'antimoine et alanguis d'une indicible tristesse. — Cette harpe, terminée par une sorte de table d'harmonie... portait, à son extrémité supérieure, une tête sculptée d'Hâthor surmontée d'une plume d'autruche.... — On pourrait aussi qualifier ces propositions participes de «propositions relatives elliptiques», comme le fait Schulze dans son ouvrage cité. En fait, pour les changer en propositions relatives, on n'aurait qu'à ajouter le sujet — un pronom relatif — et une forme du verbe *être*. Mais — et c'est ce qui est digne de remarque — cela se fait très, très rarement; en effet, à quoi bon compléter la proposition par un sujet et un verbe qui ne feraient que l'allonger, que l'alourdir? Quand on veut mettre l'action en relief ou quand le participe seul ne peut pas exprimer le rapport de temps qui existe entre les deux propositions, ou bien pour d'autres raisons, on se sert d'une proposition complète, mais en même temps on remplace presque toujours le passif par l'actif.

A cet égard, les langues germaniques diffèrent sensiblement du français. On constatera facilement que, dans ces langues, la voix passive s'emploie plus souvent que la voix active dans les propositions relatives,[1] si le sujet de la proposition relative ne désigne pas une personne. On remarquera aussi que ces langues sont moins rebelles à la forme active, quand la proposition relative est déterminative et quand elle contient des compléments circonstanciels; que, d'autre part, elles sont très rebelles à la forme active, quand on a affaire à certains verbes, p. ex. suivre, accompagner, précéder, limiter, entourer, terminer, coiffer, surmonter, etc.; quand l'antécédent du pronom relatif indique une personne — ou un autre être vivant — et que

[1] Je parle tout le temps de propositions renfermant un complément - agent.

l'action part d'une chose ou d'une idée abstraite.[1] Je ne pense pas approfondir ici cette question assez intéressante mais qui relève plutôt de la stylistique des langues germaniques — peut-être en reparlerai-je ailleurs. Je me bornerai à citer une série de passages mettant en évidence le phénomène dont je viens de parler.

Le terre-plein était une pelouse anglaise qu'entouraient des balustrades de marbre, Farrère, Les condamnés à mort, 18; *Et, cependant, ses yeux erraient au hasard sur tout l'horizon circulaire que limitaient partout les crêtes dures*, ib., 107; *Ma toque... était fixée par une forte épingle enfoncée à travers la résille et le chignon et que terminaient, à chaque extrémité, deux boules noires énormes*, Barrès, Les déracinés, 104; *une toque de fleurs que dépassait au front une frange de cheveux*, Régnier, Les vacances d'un jeune homme sage, 9; *Un lézard gris halète sur le mur bas, éclaboussé de lumière, que coiffe hostilement une rampe de tessons*, Villetard, Monsieur Bille dans la tourmente, 2; *un Eumène édifie son petit dôme de terre que surmonte un court goulot évasé*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 9; *les abîmes que surplombe la balustrade*, Camus, De la montagne au désert, 76; *au coteau que domine Fourvières*, Lyonnet, Les premières de Molière, 9; *en haut d'un cou de trente centimètres, que parcourt une pomme d'Adam semblable à un ludion*, L. Daudet, L'entre-deux-guerres, 107; *La Guillaumette, principalement, que chaussait des bottes trop étroites, souffrait*, Courteline, Le train de 8 h. 47, 40; *trois groupes que précédaient six mâles*, Rosny aîné, Le félin géant, 52; *M. Leen, qu'accompagnaient ses deux enfants, vint l'entretenir*, Rod, Les roches blanches, 121.

Charles, que des rêves de mauvais augure ont averti, ne voudrait point

[1] Le suédois, l'anglais et l'allemand ont, à cet égard, la même tendance mais présentent des différences pour les détails. En comparant ces trois langues entre elles il faut aussi tenir compte de certains phénomènes d'ordre grammatical. En voici cinq: 1. La formation du passif. Le suédois connaît seul le passif synthétique. 2. Le caractère de l'auxiliaire. L'auxiliaire qui sert à former le passif est, en suédois et en allemand, un verbe dont le sens correspond à celui du verbe «devenir»; en anglais, un verbe dont le sens correspond à celui du verbe «être». 3. L'ordre des mots. En allemand, qu'on se serve de l'actif ou du passif, l'ordre des termes de la proposition relative reste le même. 4. La flexion du pronom réfléchi. En suédois, le pronom réfléchi présente la même forme au cas-sujet et au cas-régime direct; en allemand, la forme du cas-sujet diffère de celle du cas-régime direct au masculin; en anglais, *who* présente deux formes, *that* et *which* une seule. 5. En allemand, un grand nombre de verbes régissent le datif.

consentir à ce choix, Foulet, Hist. de la litt. fr. p. p. Bédier, p. 10; *un regard de gamin que prend la tentation de crever un ballon du Louvre à coups de pied*, Courteline, Le train de 8 h. 47, 75; *comme un naufragé qu'appelle un rivage enchanteur*, Rod, Les roches blanches, 80; *Croquebol que poursuivait encore le vague soupçon d'être mystifié*, ib., 22; *Nous étions une demi-douzaine de wagneromanes que hantaient ces analogies un peu tirées par les cheveux*, L. Daudet, Devant la douleur, 223; *le gros rougeaud, que la rage garrotte, hurle de fureur*, Dorgelès, Le cabaret de la belle femme, 23; *un homme de cœur et de foi, sincère, loyal, qu'anime avant tout le grand désir d'être utile*, Rod, Les roches blanches, 46; *Je m'attendais à des ogres : je trouve des jeûneurs que satisfait de loin en loin une maigre collation*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 28; *«Tu t'énerves», dit Antoine, que depuis un instant, le pas accéléré de Jacques fatiguait*, du Gard, Les Thibault, III, 9; *comme un convalescent que réjouit mais n'étonne en rien le retour de la santé*, ib., II, 289; *des gosses de la dernière classe que ses façons mystérieuses, sa réputation de sourcier et ses mensonges laconiques épataient encore*, Dorgelès, Le cabaret de la belle femme, 88; *Hélène, que secouaient des sanglots convulsifs, ... traversa la pièce*, Dorgelès, Le réveil des morts, 282; *Certains, que la contrainte diabolique de la piqûre à heure fixe désespère, essaient de diminuer eux-mêmes leurs doses*, L. Daudet, Devant la douleur, 233; *des illuminés qu'agitent une inquiétude éternelle et une éternelle espérance*, M. Tinayre, Priscille Séverac, 1; *Lâche! hurla Jacques, que ce flegme exaspérait*, du Gard, Les Thibault, II, 221; *C'était un homme... que des ambitions avortées avaient aigri*, Dorgelès, Le réveil des morts, 94; *M:me Massod de Bussens, qu'un effort d'énergie avait rassérénée*, Rod, Les roches blanches, 104; *Trembloz, qu'effrayait cette analyse dégagée de préjugés, murmura*, ib., 84; *Poum, que l'impatience de savoir, lui aussi, dévorait*, Margueritte, Poum, 81.

Aussi dans les cas où la proposition participe ne peut pas être employée, on trouve la forme active:

On sait peu de choses sur Simon Arnauld, le lieutenant, figure effacée que deux balles de mousqueton enlèveront prématurément aux sympathies de l'Hôtel de Rambouillet, Magne, Voiture, 58; *Cet historique qu'animeront à la fois l'esprit le plus entier d'indépendance critique et le sentiment de ce que nous devons à nos devanciers*, Bédier, Les légen-

des épiques, III, 201; *Pour éviter les méfaits des chats, que la venaison ne manquerait pas de tenter*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 58; *les malades ou les inquiets qu'auraient attristés mes peintures*, L. Daudet, Devant la douleur, 274; *Marivaux, que la sagacité de son esprit aurait pu réduire à la sécheresse, avait, au contraire, un cœur excellent*, Deschamps, Marivaux, 60.

Signalons encore un fait qui témoigne de la prédilection qu'a le français pour la tournure active. Si une proposition relative commençant par un *qui* sujet est suivie d'une deuxième proposition relative coordonnée, celle-ci ne garde pas le sujet de l'autre, si cela amène l'emploi de la forme passive; on préfère changer de construction:

Celui qui descend en soi-même, et que ne retient point l'amour de l'harmonie, s'enfonce bientôt dans d'épaisses ténèbres, L. Daudet, Alphonse Daudet, 186; *ceux qui marchent mal et que parcourent de soudaines douleurs viennent chercher un soulagement*, L. Daudet, Devant la douleur, 226; *le calcul égoïste de l'amant qui en a assez, que sans doute d'autres caprices sollicitent déjà*, du Gard, Les Thibault, I, 56; *Elle se disait qu'elle était comme ces gens qui aiment les fleurs et que leur parfum entête*, Radiguet, Le bal du comte d'Orgel, 135.[1]

La forme passive se rencontre pourtant, bien que très rarement. Dans les textes que j'ai parcourus je n'en ai relevé que les exemples suivants[2] (surtout le premier de ceux-ci est tout à fait exceptionnel): *Une véritable colonisation française, qui nous a été révélée par les documents, et que l'histoire a jusqu'ici presque entièrement ignorée, unit la France à l'Espagne du Nord*, Boissonnade, Du nouveau sur la Chanson de Roland, 53; *ils nous étonnent par leur méthode chirurgicale, qui semble avoir été enseignée par quelque physiologiste à qui rien n'échappe*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 170; *Et une réponse qui lui avait été dictée par la rébellion, elle la fit d'un ton*

[1] Rappelons que pour éviter le passif on a aussi recours à la forme réfléchie et à la construction par *faire* — nous reparlerons de celle-ci.

[2] Il est ici toujours question de propositions relatives présentant ce type: *qui* + verbe + complément-agent. Je ne parle pas d'autres types, comme en présentent ces passages: *ce monde de luxe, de vanité, de mensonge ou de vice où j'ai été précipitée par je ne sais quel destin*, Donnay, Paraître, acte IV, sc. 9; *il y avait là un petit chantage, dont il fut un peu écœuré*, Bernard, L'enfant prodigue du Vésinet, 10; *un vieil arbre dont les dernières feuilles étaient arrachées par le vent d'automne*, Vautel, Mon curé chez les riches, 296, etc.

humble, Radiguet, Le bal du comte d'Orgel, 236; *Un sentiment d'aise l'envahit, qui ne fut gâté que par une invitation à dîner, que M. Gaudron lui fit brusquement un soir*, Bernard, L'enfant prodigue du Vésinet, 26 (il faut observer que dans ce dernier passage, il y a déjà deux *que*).

Avant de finir ce chapitre je fais encore remarquer que les propositions relatives semblent préférer la construction active par *rendre* + attribut à la construction passive par *devenir* + attribut: *Au milieu des toits d'ardoise que la dernière ondée avait rendus brillants*, Vautel, Mon curé chez les riches, 29; *une colonne de fumée que le soleil rend éblouissante*, Camus, De la montagne au désert, 83; *travail que rend aisé l'abondance d'une moelle tendre*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 196; *M. Pacaris que les vantardises de l'homme rendaient loquace*, Chardonne, L'Épithalame, I, 68; *Tout de suite, à Rosa, que mon retour imprévu rendait radieuse et qui clamait, . . . j'annonçai*, Estaunié, Le labyrinthe, 109; *Il chassait seul avec Zoûhr, que sa faiblesse rendait négligeable*, Rosny, Le félin géant, 2; *Galdricus, évêque de Laon, que ses fautes et sa déloyauté avaient rendu odieux au peuple de la ville*, Foulet. Le Roman de Renard, 75.

II

La construction par *faire* + infinitif est, on le sait, très usitée en français. C'est une construction active en tant qu'elle exprime d'abord l'action du sujet et puis une deuxième action produite par la première. Si, au lieu de dire *dansez avec votre sœur* ou *invitez votre sœur à danser*, on s'exprime ainsi: *faites danser votre sœur*, c'est pour marquer qu'il y a deux personnes agissantes. Cf. *Allons, Pierre, faites danser Marthe*, France, La vie en fleur, 256; *Mais enfin, si ces dames vous demandent de les faire danser*, Barrès, Les déracinés, 70, etc. De même, on peut remplacer cette phrase: *elle donne des leçons au garçon*, par cette autre: *elle fait travailler le garçon*. Cf. *Il* (le professeur). . . *me dit qu'il me ferait travailler avec le fils d'un grand fonctionnaire de l'Empire*, France, ib., 193. — On désire visiter un château; on est abordé par le gardien qui vous demande: *Vous voulez visiter, monsieur?* ou bien, *Voulez-vous que je vous fasse visiter le château, monsieur?*. Cf. *Je vous ferai visiter nos caves, si ça peut vous amuser*, Donnay, Paraître, acte I, sc. 7. Les

langues germaniques ont une construction analogue: all. *lassen*, suéd. *låta*, angl. *have, get, cause, make;* seulement, le français emploie encore plus souvent la construction par *faire*.[1] En quelque mesure, cela s'explique par le fait que le français n'a pas d'équivalents de certains verbes germaniques transitifs; mais ne pourrait-on pas supposer que c'est justement à cause d'une prédilection marquée pour la construction par *faire* qu'on a jugé moins nécessaire de créer de ces équivalents? D'ailleurs, même dans les cas où ces équivalents existent, on se sert souvent de la périphrase par *faire*: pour *publier un livre*, on peut dire *faire paraître un livre*, pour *expédier une lettre, faire partir une lettre*, pour *introduire une personne, faire entrer une personne*, etc.

Dans tous les cas cités, le sujet du verbe *faire* produit une action à d e s s e i n, et il indique toujours une personne. Dans d'autres cas, l'action se produit, sans que la volonté du sujet y soit pour rien; voyez p. ex. cette phrase: *Qu'est-ce qui vous fait rire?* Alors, le sujet désigne souvent une chose ou une idée abstraite. En suédois, on peut rendre cette tournure par *komma att*, en anglais, par *make*, en allemand, quelquefois par *machen, veranlassen*, etc.; mais on rencontre souvent des phrases dont on changerait plutôt la tournure en les traduisant: en général on ferait du sujet un complément circonstanciel introduit par *à cause de*, ou bien, on aurait recours à deux propositions. Ici encore on constatera que c'est surtout dans les propositions relatives, et tout particulièrement quand le sujet ne désigne pas un être vivant, que la construction française est contraire au génie des langues germaniques.

Bonjour, mère., . . . Rebonjour, madame. — Bonjour, Jean. — Je ne vous fais pas partir? — Non, je m'en allais, Donnay, Paraître, acte III, sc. 2; *As-tu pris ton café? — Pas moyen, il est bouillant. — Souffle. — J'ai soufflé, je m'en suis fait jaillir dans l'œil*, Lavedan, A table, 13; *J'ai des amis que la carrière de leurs maris a fait aller en garnison dans le sud de l'Algérie*, Hervieu, La course du flambeau, acte IV, sc. 6; *Ça fait donc pleurer? — Rire aussi. — Pas aux mêmes moments*, Lavedan, Leurs sœurs, 94 (*faire rire* et *faire sourire* se rencontrent partout); *Dans la camionnette que la chaussée dépavée faisait sauter, Julien ronchonnait*, Dorgelès, Le réveil des morts, 95; *Henri. . . tourna vers lui le fauteuil mobile que son poids fit craquer*, Rod, Le ménage du pasteur

[1] A l'exception de *cause* et de *make*, le sens des équivalents germaniques est originairement plutôt passif qu'actif.

Naudié, 56, *le froid que les approches de l'automne faisaient descendre sur la pente des glaciers plus intense et plus humide*, Hervieu, l'Alpe homicide, 4; *comme quelqu'un que le grand froid fait souffrir*, Chateaubriant, La Brière, 417; *M. Poincaré s'écriait, d'une voix que l'émotion et l'indignation faisaient trembler*, L'Excelsior, 5 juillet 1922; *sa petite main, que faisait trembler l'émotion de parler devant tout ce monde*, Tharaud, L'ombre de la croix, 64; *Zoûhr a soif, fit l'Homme-sans-épaules que la fièvre faisait grelotter*, Rosny, Le félin géant, 42.[1]

Avec des verbes transitifs:

Une balle reçue en ramassant des blessés... l'avait fait envoyer en congé de convalescence, Bourget, dans Hultenberg, Pages françaises, 30; *la péroraison fameuse que des raisons de tactique parlementaire avaient fait renvoyer au 4 mai suivant*, Benoît, Pour Don Carlos, 115; *Ce blanc mat provient d'une copieuse couche de graisse que ne ferait pas soupçonner le maigre régime de l'animal*, Fabre, Les merveilles de l'instinct, 39; *les frères formidables à qui sa courte pause avait fait gagner du terrain*, Rosny, La guerre du feu, 188; *l'admiration que lui faisait éprouver le génie d'un Racine*, Poncheville, dans l'Écho de Paris, 27 juillet 1922; *Car je ne doute pas que ce prix* (Nobel) *n'ait fait vendre beaucoup d'exemplaires de ses œuvres*, Brillant, dans Les Lettres, 1922, 3; *M. de La Hourmerie lui-même, dont avait fait dresser l'oreille une discrète allusion de Charavax*, Courteline, Messieurs les ronds-de-cuir, 45. La fréquence de la locution *faire perdre* est surtout frappante: *Et oublies-tu ce que nous ont fait perdre ces canailles de Russes?*[2], Romains, Théâtre, 169; *vous nous faites perdre notre temps à nous les raconter*, Becque, Les corbeaux, acte II, sc. 9; *une espèce d'interrogatoire qui ne se termina que lorsqu'il lui eut fait perdre toute contenance*, Mérimée, Colomba, 146; *Ce champagne me fera perdre la tête*, Chardonne, L'Épithalame, II, 318; *une poursuite en «récélé» qui lui aurait fait perdre toute la somme*, Michaut, La jeunesse de Molière, 41; *Cette foi en son étoile... continuait à lui faire perdre beaucoup d'argent au baccara*, Bernard, L'enfant prodigue du Vésinet, 31; *Ne refuse donc pas, ça nous fait perdre du temps*, Caillavet et de Flers,

[1] On va jusqu'à employer *faire devenir* pour *rendre*: *Ces femmes me feront devenir enragé*, Les Annales, 1922, 34; *Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge*, Daudet, Tartarin de Tarascon, 191.

[2] C'est bien la faute des Russes, si ces personnes ont perdu, mais ils ne l'ont pas fait exprès.



Papa, acte II, sc. 9; *C'est même ce qui nous fait perdre, de temps en temps, une étape sur les autres peuples*, Filon, De Dumas à Rostand, 167; *son indignation tendait à lui faire perdre quelque peu le sentiment du juste équilibre des parts*, Courteline, Le train de 8 h. 47, 27; *le prestige et l'influence que des fautes multiples lui avaient fait perdre*, Le Figaro, 1922, n:o 180.

Cette construction s'emploie très souvent avec le pronom réfléchi; en traduisant les exemples que je vais citer on se servirait de la forme passive ou d'une autre tournure. Dans la première série de passages, *faire* a le premier des deux sens signalés, dans les autres, le deuxième sens.

Dites-moi, garçon, est-ce que les clients sont obligés d'attendre des années avant de pouvoir se faire servir quelque chose ici?, Le Matin, 29 juillet 1922; *Il n'y a pas moyen de se faire servir ici*, Sarment, Jean-Jacques de Nantes, 224; *Il s'est fait payer 25 francs pour le faire*, Conversation; *Le facteur de la gare... et le cocher abusaient de leur ignorance pour se faire payer le double*, Rolland, Antoinette, 84; *De nouveau, j'imaginais avoir devant moi un grand fils ayant à se faire pardonner une escapade*, Estaunié, Le labyrinthe, 219; *Un profiteur qui veut se faire pardonner*, Vautel, Mon curé chez les riches, 31; *Derrière qui s'abriter, par qui se faire défendre?*, Dorgelès, Le réveil des morts, 298.

La petite s'est fait écraser, du Gard, Les Thibault, III, 114; *Traversons, nous allons nous faire écraser*, Lavedan, Nocturnes, 32; *Moi, je ne voudrais jamais pratiquer la boxe... j'aurais trop peur de me faire défigurer*, La Tribune de Genève, 18 juillet 1923; *Je me trompais toujours; je me faisais dire bien des sottises*, Conversation; *Le public de la tribune se fera dire des sottises un jour*, L'Auto, 1924; *elle s'était fait réprimander par l'inspecteur pour avoir soutenu, comme déléguée des familles, de vraies disputes avec Bouzier*, Dorgelès, Le réveil des morts, 264; *Tu vas te faire gronder!*, du Gard, Les Thibault, II, 163; *Je me balançais dessus, à table, et je me faisais gronder*, Vildrac, Le Pèlerin, 131; *Toi, tu finiras par te faire rencontrer avec ta maîtresse par mon père ou par mes sœurs*, Géraldy, Les grands garçons, 2.

III

La «tendence active» se manifeste encore par ce fait qu'assez souvent le sujet est une chose agissant comme un être vivant. Ulbrich est le seul des grammairiens que je connais qui attire l'attention sur ce phé-

nomène — encore en parle-t-il tout à fait sommairement (voir Schulgrammatik der franz. Sprache, § 346). Au lieu de dire: *Par le petit portail ouvert, il voit étinceler dans le fond de la nef d'innombrables bougies*, Tharaud, L'ombre de la croix, 155, on peut s'exprimer ainsi: *La fenêtre ouverte me montrait la féerie divinement sereine de la nuit provençale*, Clauzel, La maison au soleil, 9. Voici quelques autres exemples illustrant le même procédé: *cette petite maison écrasée et dont chaque fenêtre découvrait la mer*, Savignon, Filles de la pluie, 9; *Un carreau mal joint lui déversait un mortel vent coulis*, Benoît, Pour Don Carlos, 59; *En même temps la voiture tournant devant la maison me découvrit à côté du cocher une silhouette tordue*, Estaunié, Le labyrinthe, 148.

Cf. aussi: *La bouche mi-ouverte, colorée comme une fleur de grenade, laissait briller entre ses lèvres, un peu épaisses, un éclair humide de nacre bleuâtre*, Gautier, Le roman de la momie, 73; *les paupières, encore frangées de leurs longs cils, faisaient briller entre leurs lignes d'antimoine des yeux d'émail lustrés des humides lueurs de la vie*, ib., 58; *Deux mains de prélat, que les poignets arrondis laissaient retomber mollement*, du Gard, Les Thibault, II, 114.

Notons que dans tous les exemples cités ci-dessus — sauf un — le sujet est modifié par un participe avec ou sans complément: ce participe exprime ce qui, au fond, produit l'action.[1]

Une véritable personnification se fait sentir dans les exemples suivants:[2] *Un peu plus loin, Dean et Flower Street allongeaient ses deux rangées de maisons sordides*, Hémon, La belle que voilà, 125; *D'innombrables chars... faisaient rayonner leurs roues comme des soleils parmi la poussière qu'ils soulevaient*, Gautier, Le roman de la momie, 93; *Un poteau télégraphique égrenait sa grappe de muguets de porcelaine*, Régnier, Les vacances d'un jeune homme sage, 39; *un petit champ de maïs qui alignait ses piteux piquets jaunes*, Benoît, Pour Don Carlos, 125; *Le restaurant aligne ses glaces, ses banquettes de velours rouge*, Sarment, Jean-Jacques de Nantes, 225; *Au milieu, une table de bois précieux posait son disque sur un socle évidé*, Gautier, Le roman de la momie, 72; *un*

[1] Bien entendu, la personnification poétique n'entre pas en ligne de compte ici.

[2] Cf., concernant des personnes: *ces hommes jeunes..., s'installant sur les bancs disposés à cet effet, alignèrent leurs têtes découvertes et impassibles*, Hervieu, L'Alpe homicide, 56; *les messieurs, qui, au banc d'œuvre, alignaient leurs visages de notaires, de notables commerçants*, Vautel, Mon curé chez les riches, 74.

navire se jette sur des rochers, *un taxi se jette contre un tram* (expressions courantes); *Penché en avant, il épiait par la vitre* (d'une voiture) *les obstacles que la rue jetait sur eux*, Chardonne, L'Épithalame, II, 58; *Un temple étroit luisait au bord d'un lac.... Des coteaux diaphanes, penchés au-dessus, l'enfoncaient mollement en un val*, Farrère, Fumée d'opium, 18; *Sous leurs yeux une place s'ouvrait, qu'arrondissait en demi-lune une chaîne de becs de gaz tirebouchonnant dans le pavé*, Courteline, Le train de 8 h. 47, 39; *Je gagnai d'abord le cloître; des colonnettes grêles, qui soutiennent des ogives, y espacent une cour où l'herbe monte, longue et bleue*, Jaloux, L'incertaine, 134; *Son long corps drapait sa maigreur d'une longue redingote*, Régnier, Les vacances, etc., 15.

L'action s'exerce sur une personne:

Elle était invitée par Cazavon à un petit souper qui devait réunir la chanteuse légère, le chef d'orchestre, le courriériste et diverses personnalités, Sarment, Jean-Jacques de Nantes, 250; *un banquet réunissait les élèves qui avaient obtenu la première place en quelque matière*, France, La vie en fleur, 91; *Une muraille... l'amena à une sorte de chenil*, Courteline, Messieurs les ronds-de-cuir, 56; *Une heureuse combinaison de correspondances... l'amena devant la Direction des Dons et Legs*, ib., 55; *Un dernier kilomètre nous amène devant une maison rébarbative qui s'appelle l'Hôtel de France*, Camus, De la montagne au désert, 137; *Le sentier le fit passer devant moi*, Clauzel, La maison au soleil, 6; *Les cars rembarquaient leur cargaison lasse et poudreuse*, Farrère, Les condamnés à mort, 110; *à chaque instant les barques, déposant leur charge sur le quai de briques, apportaient de nouveaux curieux*, Gautier, Le roman de la momie, 93; *la cange* (espèce de bateau) *déposa Tahoser à la porte d'eau de son palais*, ib., 114; *le train qui vous déposera à Saint-Mihiel à 9 h. 22*, Courteline, Le train de 8 h. 47, 17; *le surlendemain, juste à l'heure indiquée, le coupé nous déposait dans la cour de l'hôtel*, Franay, Mon chevalier, 9; *Tu prendras le petit tram, rue de Maubeuge, avec une correspondance pour Batignolles-Clichy, qui te déposera sur la place du Théâtre-Français*, Bernard, Mémoires d'un jeune homme rangé, 9.

Voici quelques passages où le sujet indique une idée abstraite:

Une erreur d'aiguillage jette deux wagons bondés sur le pilier d'un pont près de la gare du Nord, L'Excelsior, 15 juillet 1922; *Des travaux ayant jeté bas le café de ma jeunesse, il me sembla que ma vie ancienne disparaissait avec la bâtisse*, Tharaud, La maîtresse servante, 68.

Un mouvement de réaction y ramène le roi et les princes, P. Champion, Les poésies de Charles d'Orléans, I, p. IV; *un faux pas me précipita dans l'abîme*, Le Petit Parisien, 17 juillet 1922; *Et, dans l'instant, une fuite éperdue bouleversa ces trente mille hommes*, Farrère, Les condamnés à mort, 228; *Une panique arracha quelques Nains Rouges du champ de guerre*, Rosny, La guerre du feu, 155.

Le sujet est une expression de temps:

Et va, la semaine prochaine ne nous verra pas encore à Emmenthal, occupés à manger du gruyère, M. et A. Fischer, Un début au théâtre, 4; *Le lendemain le retrouva ce que l'avait laissé la veille*, Courteline, Messieurs les ronds-de-cuir, 38; *L'instant d'après la vit s'habiller*, Dominique, Notre-Dame de la Sagesse, 94; *Les voilà! — Que non. Vous voulez parier que deux heures nous attrapent ici? — Ils tressaillirent. Le curé, campé près du bénitier, criait: Elles ne m'y attraperont pas, deux heures*, Escholier, Dansons la trompeuse, 71.

Dans les passages suivants, une chose produit directement un mouvement dans une personne — on se serait plutôt attendu à la construction par *faire* + verbe réfléchi.

Puis l'odeur se répandit, élargissant les narines, Maupassant, Boule de Suif, 24; *la nuit pleine de proies enfla sa narine*, Rosny, Le félin géant, 87; *Je découvre quelque chose... mais quelque chose que je n'attendais pas, et qui, brusquement, me hausse sur la pointe de mes pieds pour découvrir mieux*, Farrère, La dernière déesse, 47; *Un cri désespéré* (poussé par une autre personne) *redressa Jacques*, Dorgelès, Le réveil des morts, 161; *Une clameur les redressa, qui retentissait comme un rugissement*, Rosny, Le félin géant, 14.

Le mouvement peut être causé par un sentiment qu'éprouve la personne en question:

A ces mots, la folle angoisse dressa Ruben sur son lit, Tharaud, L'ombre de la croix, 217; *Et la colère redressa brusquement la paysanne qui apparut en pleine lumière*, Bordeaux, Les Roquevillard, 9; *La police? repartit vivement M. Thibault, que l'irritation mit debout*, du Gard, Les Thibault, I, 52; *Alors, une violente secousse de tout mon être me mit debout, effaré, affolé, farouche*, Farrère, La maison des hommes vivants, 37; *dans l'émotion tremblante qui le penchait sur elle*, Barbusse, Nous autres, 117; *Le même respect les courbait* (pour ramasser des herbes) *qu'inspire aux Indiens la décoction d'herbes cueillies par une nuit de pleine lune*, Hémon,



Maria Chapdelaine, 202; *une haine sans bornes contractait Noah*, Rosny, La guerre du feu, 187; *Il s'arrêta longtemps à le* (= le livre) *regarder et à se rappeler des choses obscurcies. Un commencement d'émotion secouait sa tête de droite à gauche. Il l'acheta et l'emporta*, Sarment, Jean-Jacques de Nantes, 265; *La défiance tendait les mâchoires d'Aoûn, abaissait les sourcils de Zoûhr*, Rosny, Le félin géant, 155; *Un instinct. . . éparpillait les Hommes-sans-épaules*, Rosny, La guerre du feu, 156.

Zwei griechische Zusammensetzungen.

Von

Otto Lagercrantz.

1. συφεός

Das Wort kommt bei Homer an fünf Stellen vor: *κ* 320 *συφεόνδε* *κ* 238 *συφεοῖσιν* *ξ* 13 73 *συφεούς* *κ* 389 *συφειοῦ*. Das *ει* in *κ* 389 *συφειοῦ* erklärt sich als metrische Dehnung des *ε* und stellt also keine Ausnahme dar. Ferner bietet Lykophron Al. 676 *ἐν συφοῖσι*. Dass das keine künstliche Bildung ist, dürfte erhellen aus Pollux 7,187 *συφεός ὑφεός συφός χοιροκομεῖον . χοιροτροφεῖον δὲ ὅ τε συφὸς καὶ πλέγμα τι ἐν ᾧ χοῖροι τρέφονται.* Ich meine nun, dass *συφός* aus *συφεός* entstanden ist, und verweise hierbei auf att. *ἀδελφός* neben hom. ion. etc. *ἀδελφεός*. Die Form *συφεός* ist indessen nach Homer nicht aufgegeben worden: man findet sie Parthen. Erot. 12,2 und, was noch mehr zu besagen hat, Geop. 19,6,11. Endlich erscheint *συφεών*, z. B. Geop. 19,6,4, nach dem Muster von *περιστερεών* 'Taubenschlag' und anderen auf *-εών* aus *συφεός* umgebildet.

Die Bedeutung wird von Hesych so angegeben: *συφεός · τόπος ὅπου αἱ σῦς τρέφονται* und *συφιοί . οἱ τῶν συῶν οἶκοι.* Also 'Schweinestall'.

Dass unser Wort eine Zusammensetzung ist, kann keinem Zweifel unterliegen. Das erstere Glied *σῠ-* gehört augenscheinlich zu *σῦς* 'Schwein'. Für die Kürze des Vokales in Zusammensetzungen vgl. z. B. *σῠ-βώτης* 'Schweinehirt' *σῠ-φορβός* 'Schweinehirt'. Was übrig bleibt d. h. *φεός*, verbindet Prellwitz, BB 22,108 EW[2]442 mit *φύω* 'zeuge, lasse wachsen' Med. 'werde, wachse', lit. *bùtas* 'Haus' nhd. *bauen*. Boisacq, DE 925 bezeichnet diese Verbindung als nicht sicher. Der Grund kann kaum ein anderer sein als der, dass ihm die ursprüngliche Bedeutung gar zu allgemein erscheint.

An der Herleitung von *φεός* aus ig. *bheuos* habe ich nichts anzusetzen, schlage aber Verwandtschaft vor mit lat. *fovea* 'Grube, Fall-



grube für das Wild', ein Wort wovon Dichter z. B. Plautus und Vergilius wie Prosaiker z. B. Caesar und Cicero Gebrauch machen. Ig. *eu* wird regelmässig zu lat. *ov* vgl. lat. *novem* gr. *ἐννέα* got. *niun*. Die Endung ist dieselbe wie in lat. *cavea* 'Höhle, Käfig für wilde, Tiere, Vogelbauer, Bienenstock'. Weil die Bedeutungen so gut stimmen, darf das als kein Zufall betrachtet werden. Eine noch einfachere Bildung liegt vor in lat. *cavus*' hohl, nach innen gewölbt', das nach Ausweis von port. *cova* span. *cueva* 'Höhle' aus *covus* entstanden ist (Thurneysen, KZ 28, 154). Wie *cavus* verdankt *cavea* sein *a* dem Verbum *cavo*, wo Kretschmer, Wochenschr. f. cl. Phil. 1895, 923 das *o* des Stammes dem *a* der betonten Endung assimiliert sein lässt. Zu dieser Sippe ist schon von anderen Gelehrten *κόοι · τὰ χάσματα τῆς γῆς, καὶ τὰ κοιλώματα* Hesych gefügt worden. Und so können wir sagen, dass gr. *φεός* sich zu lat. *fovea* verhält wie gr. *κόος* zu lat. *cavea*.

Die Bedeutung 'Stall' bereitet keine Schwierigkeiten: sie hat ja eine gute Parallele bei lat. *cavea*. Ich weiss übrigens nichts, was einer wortgetreuen Auffassung im Wege stände. Alle Wahrscheinlichkeit spricht im Gegenteil dafür, dass die Ställe der grauen Vorzeit die Gestalt von Erdhöhlen hatten, die in Hügeln von Natur oder Menschenhand ausgegraben waren. Ich mache hierbei aufmerksam auf mhd. *kobe* 'Höhlung, Käfig, Stall, Schweinestall', das nach Johansson, IF 2,50 f. zu gr. *γύπη · κοίλωμα γῆς . θαλάμη, γωνία* Hesych und ferner nach Zupitza, Germ. Gutt. 148 zu abg. *župa* 'sepulchrum' gehört.

Fröhde, KZ 18, 160 stellt lat. *fovea* zu gr. hom. *χειή* Nicander *χεείαις* 'Höhle einer Schlange' und nimmt für beides die Grundform ig. *gheueia* an. Lidén, Arm. St. 93 f. verbindet die Wörter mit lat. *fundo* gr. *χέω* got. *giutan* und weist hierbei hin auf nisl. *gióta* 'Grube, Höhlung' nnorw. *gjota* 'langgestreckte Vertiefung in der Erde'. Bechtel, Lexil. 332 hebt hervor, dass wenn *χεείαις*, das Bentley aus *χελείαις* der Überlieferung hergestellt hat, die unkontrahierte und *χειή* die kontrahierte Form ist, es doch wegen *ἀρειή* am nächsten liegt, hierin eine Ableitung des *s*-Stammes *χεϝεσ-* zu erblicken, besonders weil *χάϝος* damit verwandt ist. Es gibt aber ein Hindernis, das sich aus dem Wege nicht räumen lässt: die Identität von lat. *f* und gr. *χ* entbehrt jeder tatsächlichen Begründung. Lat. *fel* 'Galle' gehört nicht, wie man früher allgemein glaubte, zu gr. *χόλος* 'Galle' ahd. *galla* 'Galle', sondern hat eine ganz tadellose Unterkunft bei preuss. *dolu* 'Galle', wie

Lidén, St. z. Toch. Sprachgesch. 27 entgegen seiner eben citierten Ansicht nunmehr ausführt.

Sehr beliebt zu sein scheint die Verbindung von *fovea* mit lat. *favisae favissae* 'unterirdische Tempelräume, in welchen unbrauchbare Heiligtümer aufbewahrt wurden'. Das letztere dient nämlich als Beweisstück dafür, dass vortoniges *ov* im Lat. zu *av* wird. Man setzt dabei Kürze des *a* in *favisae* stillschweigend voraus. Aber so viel ich weiss, sind wir über dessen Quantität nicht unterrichtet. Was endlich in *-isae* steckt, hat noch niemand zu sagen vermocht.

2. **στόμαχος**

Prellwitz, EW²436 sagt: »*στόμαχος* 'Speiseröhre, Magenmund, Magen' von *στόμα* wie *κύμβαχος* von *κύμβη* vgl. Bechtel Apophoreton der 47. Phil. Vers. 1903 S. 78 ff., der auch die Bedeutungsentwickelung darstellt.» Ausführlicher Boisacq, DE 915: »*στόμαχος* 'gorge' *ι* 292 P 47; 'col de la vessie, de l'uterus' Hipp.; après Arist. 'orifice de l'estomac', d'où 'estomac': *στόμα*; *-αχο-* ieu. *-ngho-* = germ. *-unga-* (Brugmann, Grundr.² 2, 1, 486.513); cf. pour la sémantique irl. *mēn* 'bouche' gall. *min* 'lèvre' bret. *mîn* 'museau' (celt. **mēkno* ou **mēknā*): v. h. a. *mago* 'estomac' (alternance ieu. *ē: ə* Pedersen, K. Spr. 1,125).»

Gegen die Annahme, dass in *στόμαχος* dasselbe Suffix erscheint wie in *νηπίαχος* 'unmündig, töricht' *οὐρίαχος* 'das untere Ende' von *νήπιος* 'unmündig töricht' *οὐρά* 'Schweif', wäre an und für sich kein Einwand berechtigt. Wie man aber die Bedeutung auch zurechtlegt, bleibt der ausschliessliche Bezug auf den Verdauungsapparat unter allen Umständen ein Rätsel. Freilich geht Hippokrates über diese Grenze hinaus. Aber es ist ganz klar, dass die Übertragung auf griechischem Boden stattgefunden hat. Dem Hinweis auf ir. *mēn* neben d. *magen* kann ich kein grösseres Gewicht beilegen. Denn die Grundform, die Strachan, BB 20,3 für die keltischen Wörter ansetzt, ist nicht die einzig mögliche. Zwar lehrt die Erfahrung, dass die Gebiete der einzelnen Körperteile im populären Sprachbewusstsein nicht so genau auseinandergehalten werden z. B. *χείρ* 'Hand' und 'Arm', *καρδία* 'Herz' und 'Magenmund' und 'Magen'. Es würde doch ohne jede Parallele dastehen, dass dasselbe Wort sowohl Lippe als Magen bezeichnete.

Hirt, PBB 22,228 hält *στόμαχος* für identisch mit ahd. *mago*. In dem letzteren Wort soll der Vokal der ersten Silbe völlig geschwunden und die anlautende Konsonantengruppe alsdann vereinfacht sein. Obendrein behauptet er, dass die Bedeutungen vortrefflich stimmen. Das Urteil von Bechtel, Lexil. 303, dass diese Etymologie zum Himmel schreit, ist zwar hart, aber nicht unverdient.

Nehmen wir zunächst *στόμαχος* in der nacharistotelischen Bedeutung 'Magenmund'. Was man dann zu erwarten hat, ist eine Zusammensetzung von *στόμα* 'Mund' und *μαχος*, das augenscheinlich Laut für Laut zu ahd. *mago* stimmt. Wie das unmittelbare Ergebnis aussah, bleibt ein wenig zweifelhaft. Für *στομο-μαχος* spricht *στομο-δόκος* 'geschwätzig', für *στομα-μαχος* aber *στομα-κάκη* 'Mundfäule, Scharbock'. Diese Unsicherheit hat indessen nicht viel zu besagen, denn eine Dissimilation musste in den beiden Fällen zu *στόμαχος* führen vgl. z. B. *ἀμφορεύς* = *ἀμφιφορεύς*, *ἀνάπνευστος* = *ἀνανάπνευστος* Brugmann-Thumb, Gr. Gr.[4] 160 f. Die Reihenfolge der Glieder, die uns hier entgegentritt, hat gute Parallelen in gr. *ἱπποπόταμος* 'Flusspferd' *ποιμάνωρ* 'Völkerhirt' *καρποβάλσαμον* 'Balsamfrucht' lat. *domnipraedius* 'dominus praedii' *domnifunda* 'domina fundi' Brugmann, Grundr.[2] 2, 1, 100 ff.

Von Homer bis Aristoteles ist nun die Bedeutung 'Kehle' allein üblich. Es handelt sich jetzt um den obersten Teil der Speiseröhre, soeben aber um den untersten Teil der Speiseröhre oder wie man auch sagen kann, um den obersten Teil des Magens. Die Erklärung ist wohl keine andere als die, dass die Speiseröhre am frühesten mit zum Magen gerechnet wurde. Wenn man, wie ich wahrscheinlich finde, sich den Magen wie einen Sack vorstellte, so hatte dieser in dem einen Falle einen langen, in dem anderen fast gar keinen Hals. Genau genommen ist es also nicht nötig, für den Sinn des Wortes, sondern nur für den Platz der dadurch bezeichneten Sache eine Verschiebung anzunehmen.

Galenus 13, 121 K. sagt, dass die ältere Medizin für Magenmund *καρδία*, die jüngere aber *στόμαχος* verwendet, und fügt hinzu, dass jener Gebrauch in *καρδιώσσειν* und *καρδιαλγία* noch fortlebt. Es hat den Anschein, dass *καρδία* der Ordnung halber auf das Herz beschränkt und *στόμαχος* im Zusammenhang damit auch auf den Magenmund bezogen wurde. Galenus 7,127 K. bemerkt, dass *στόμαχος* 'Magenmund' nicht nur der grossen Menge, sondern auch den Ärzten

geläufig war, hebt also die Volkstümlichkeit dieser Bedeutung ausdrücklich hervor.

Zurück bleibt die Bedeutung 'Magen'. Sie erscheint auf den ersten Blick hin sehr eigentümlich. Einerseits hat *στόμα* 'Mund', das daneben ein selbständiges Dasein führte, jeden Einfluss auf die Zusammensetzung verloren und andererseits macht sich das letztere Glied, trotzdem dass es ausser Gebrauch gekommen war, so stark bemerkbar, als ob das erstere schlechterdings fehlte. Das ist aber alles nur Schein. Weil nach antiker Auffassung, wie ihr z. B. Galenus 7,127—129 Ausdruck gibt, die wichtigsten Funktionen des Magens im Magenmund stattfinden und die Krankheiten des Magens hauptsächlich den Magenmund befallen, kann die Bezeichnung des Teiles als die des Ganzen verwendet werden. Es lässt sich dasselbe Verhältnis beobachten bei *καρδία* ausser 'Herz' auch 'Magenmund' und 'Magen'.

Die drei Bedeutungen 'Kehle, Magenmund, Magen' kehren bei dem den Griechen entlehnten lat. *stomachus* wieder, während die romanischen Sprachen das Wort nur in der dritten erhalten haben.

Mit ahd. *mago* verbindet Strachan, BB 20,3 lett. *maks* 'Beutel'. Zupitza, Germ. Gutt. 135 fügt kymr. *megin* 'Blasebalg' hinzu und erinnert an das Verhältnis von nengl. *belly* 'Bauch, Magen' zu *bellows* 'Blasebalg'. Aus dem Nordischen vgl. z. B. schwed. *bälga i sig*, 'sich den Wanst füllen' neben *bälg* 'Balg, Schlauch' Falk-Torp, Norw.-dän. et. Wb. 123.

Om pregnant och emfatisk betydelse.

Av

Gustaf Stern.

I sitt arbete *Studien zum Bedeutungswandel im Deutschen*, II (Uppsala 1923), har Lektor E. Wellander bl. a. behandlat emfatisk användning av ord i specialiserad betydelse, t. ex. *ein Mädchen von Familie*, nämligen *guter Familie; er hat Charakter*, nämligen *einen festen Charakter* (l. c., s. 27).

Emfasen, säger Wellander, uttrycker mindre än man menar. Den ger åt ett obestämt uttryck en alldeles bestämd betydelse, som det annars blott får genom tillägg av bestämningar, men utan att det egentligen kan vara fråga om utelämning av bestämda ord. Det är ej som vid litotes en avsiktligt svag omskrivning: det använda ordets betydelse, begränsad med lämpliga bestämningar, täcker fullt det avsedda begreppet. Bestämningen sker icke genom ord, utan genom särskilt eftertrycklig betoning; just den väntade bestämningens uteblivande höjer intrycket.

Som exempel anföras bl. a. *Das wäre ein Leben, Georg! wenn man seine Haut für die allgemeine Glückseligkeit dran setzte* (Goethe, Götz). *Machte die Augen! Er hat Verstand. Das ist doch kein Benehmen! Der Pfeil* (*Hieb, Vorwurf*) *sitzt.*[1]

Emfasen är till sitt ursprung och väsen gåtfull, fortsätter Wellander, men om man ser till företeelsens väsentliga drag, måste man erkänna, att den otvivelaktigt utgör en semasiologisk kategori. Den är en avsiktlig förändring av usus: med avsikt, av stilistiska skäl, väljes ett uttryck, som normalt icke har den åsyftade betydelsen, utan först genom stark prässning — den emfatiska betoningen — får den. En tillfredsställande förklaring av betydelseförändringarne vid

[1] Detta synes mig vara ett exempel på vanlig överföring från verbets ursprungliga betydelse, utan vare sig pregnans eller emfas.



emfatiskt brukade ord säger sig Wellander icke kunna ge. Blott så mycket vill han framhäva, att den speciella betydelsen troligen icke beror på utelämning av vissa bestämningar. Snarare kunde man tänka på ellips av hela satser (l. c., s. 27—29, 186).

Till Wellanders utredning har docenten Rolf Pipping (i Festskrift tillägnad Hugo Pipping på hans sextioårsdag, Helsingfors 1924) fogat värdefulla anmärkningar, med ytterligare exempel, bl. a. följande ur Goethes Tasso: *Wenn ich nicht sinnen oder dichten soll, so ist das Leben mir kein Leben mehr.*

Det gemensamma i uttryck som dessa ligger, enligt Pipping (l. c., s. 436), dels däri, att de emfatiska orden ge uttryck åt en *värdering* från den talandes sida, vilket man kan kalla emotionell emfas, dels också i ett intellektuellt element, som Pipping vill benämna pregnant betydelse eller intellektuell emfas. Det består däri, att den talande riktar åhörarens uppmärksamhet på själva begreppet. Han hävdar sin mening som den riktiga, eller vill åtminstone framhålla, att han tagit fasta antingen på de i föreliggande fall relevanta sidorna av saken, eller på det för begreppet såsom sådant *väsentliga*. I ett fall kan det gälla objektivt konstaterbara egenskaper, vilkas urval emellertid beror på subjektiva faktorer (t. ex. klasskänslor: *von Familie*). I ett annat fall kan det vara fråga blott om vissa subjektivt uppställda ideala fordringar (das wäre ein *Leben*).

I fall som dessa skulle ett omsorgsfullt avvägt analyserande uttryck råka i konflikt med känslans krav på ett lättfunnet, kort och kraftigt uttryck. Falks karakteristik av emfasen som »affektiv korthet» i uttrycket är otvivelaktigt träffande (l. c., s. 437—438).

En särskilt viktig specialtyp är den, där satsens predikat utgöres av det emfatiskt betonade artbegreppet: »Selma är (bara) en *kvinna!*» (l. c., s. 439).

Intellektuellt sett äro omdömen av detta slag ganska otillfredsställande, men för emotionellt lagda och intellektuellt outvecklade personer betyder den saken naturligtvis föga: sådana omdömen ha likafullt för dem ett stort emotionellt utlösningsvärde, och ha en mäktig inverkan på deras känsloliv och åskådning. Dessa anledningar äro tillräckliga såväl för emfasens spontana uppkomst som för dess avsiktliga användning i estetiskt eller annat syfte. Den affektiva kortheten är stilistiskt verkningsfull (l. c., s. 441).



Emfasens ursprungliga förutsättning torde sålunda, säger Pipping, vara ett själstillstånd, där det emotionella uttrycksbehovet dominerar över det intellektuella behovet av klarhet i uttrycket (l. c., s. 443).

Falks åberopade yttrande återfinnes i Betydningslære, s. 113, där emfasen i korthet omnämnes under rubriken avsiktliga affektiva betydelseförändringar. »Emfasen er en affektiv korthet i uttrykket, f. eks. »han er en mann» (nemlig: slik han skal være), glno. *Egill var engi maðr*, lat. *vir* (mann av karakter, mot, tapperhet). Den har sitt utspring i den i kap. III behandlede ellipse. Hertill kan regnes uttrykk som »i tide» (d. v. s. i rette tid), lat. *in loco* (på rette sted).»

Då en riktig analys av emfasen är av intresse för både stilistik och betydelselära, vill jag här försöka ytterligare belysa problemet. Jag börjar med en analys av de från kända dikter tagna exemplen hos Wellander och Pipping, där vi vid tolkningen kunna taga hänsyn till de större sammanhang, i vilka de emfatiska uttrycken förekomma.

Hamlet (akt 1, sc. 2) är djupt upprörd över sin faders död och sin moders brådstörtade giftermål med farbrodern. Han jämför i en monolog de båda männen: *so excellent a king, that was, to this, Hyperion to a satyr.* Åhöraren får ett starkt intryck av gamle kung Hamlets ädla gestalt, som den tecknas av sonen. I det följande samtalet med Horatio bryta Hamlets känslor ånyo fram. Horatio säger: *I saw him once, he was a goodly king*, varpå Hamlet utbrister: *He was a man, take him for all in all. I shall not look upon his like again.* Det emfatiskt betonade *man* står här som en stark stegring av berömmet i *a goodly king.* Det är sammanfattningen av vad vi förut hört om sonens uppfattning av fadern.

Götz (akt 3, slutet) tecknar entusiastiskt en framtidsbild av ett lyckligt Tyskland, med visa furstar och förnöjsamma undersåtar. Om det då icke funnes några oroliga huvuden, skulle Götz ändå ha fullt upp att göra med att rensa skogarne från vilda djur. Och om icke det vore nog, skulle han strida vid rikets gränser och skydda det mot dess fiender och avundsmän: *Das wäre ein Leben, Georg! wenn man seine Haut für die allgemeine Glückseligkeit dran setzte!*

Tasso (akt 5, sc. 2) begär, eggad av sin aldrig vilande skapardrift, blott att få arbeta vidare på sin diktning, och fruktar att furstens välmenta nådesbevis skola bli till hinder. Fursten gillar hans iver,

men menar att han först bör förströ sig en tid, njuta av livet, förbättra blodet genom en kur. Tasso invänder att han är frisk, hans flit skall göra mera för hans hälsa än någon kur, han trives ej i yppigheten. Människan vinner, genmäler fursten, vad poeten förlorar.

Tasso: *Ich halte diesen Drang vergebens auf,*
Der Tag und Nacht in meinem Busen wechselt.
Wenn ich nicht sinnen oder dichten soll,
So ist das Leben mir kein Leben mehr.
Verbiete du dem Seidenwurm zu spinnen,
Wenn er sich auch dem Tode näher spinnt, etc.

Gemensamt och karakteristiskt för dessa exempel är, att läsaren (åhöraren) är fullt inne i situationen och väl underrättad om den talandes egen ståndpunkt. När det emfatiska uttrycket kommer, finnes ingen möjlighet att missförstå det. Problemställningen blir lätt skev, om man icke tar hänsyn härtill, utan bedömer satserna lösryckta från deras sammanhang. Ingen människa utkastar »in der gewöhnlichen Sprechtätigkeit» en sats som *han var en man,* isolerad från allt tankesammanhang. På samma sätt med *das ist kein Benehmen, er hat Charakter:* det åsyftade uppträdandet, resp. karaktären, är känt för den tilltalade såsom sådant, att den talande inte kan ha mer än en mening om saken.

Det är alltså på sätt och vis riktigt, att emfasen utsäger mindre än man menar — men så är förhållandet med alla språkliga uttryck. Hur skulle man i *en* sats kunna inrymma direkta uttryck för alla de relationer och associationer, som förbinda det i satsen utsagda med andra föreställningar? Å andra sidan uttrycker emfasen — liksom varje annan normal sats — den talandes hela mening, så vitt detta överhuvud är möjligt, genom att hos den tilltalade aktualisera ej blott sin direkta betydelse, utan också en större eller mindre mängd därmed sammanhängande föreställningar, och ur dessa härledda relationer och korrelatföreställningar.

Det psykiska förloppet vid språkuppfattning har varit föremål för åtskilliga undersökningar, men ännu känna vi det blott ofullständigt. Så mycket är emellertid klart, att vi icke inskränka oss till att uppfatta innebörden i varje sats för sig. Vårt medvetande arbetar omedelbart vidare med det givna materialet. Vi ställa det i en ny sats

meddelade i sammanhang med vad vi ur andra källor veta om saken, och med det som förut meddelats oss. Vi hopsmälta det hela till ett sammanhängande föreställningskomplex, vi draga slutsatser, öva kritik, fälla omdömen, o. s. v. Vi se innehållet i varje ny sats i ljuset av vad vi förut veta, och varje nyväckt föreställning klassificeras och förstås därför snabbt och riktigt, även om dess språkliga uttryck, taget för sig, icke skulle fullt motsvara dess tankeinnehåll. Verbum sat sapienti![1]

Denna supplerande tankeverksamhet pågår vid all språkuppfattning, vilken så sker under en ständig växelverkan mellan förutvarande och tillströmmande medvetenhetsinnehåll. Efter allt vad vi redan veta, kräves det inga utförliga bestämningar för att vi skola förstå meningen med Hamlets: *he was a man.* Möjligheten är given för den stilistiskt verkningsfulla koncentrationen av uttrycket, ty det kan icke missförstås.[2]

Det sagda gäller om alla språkliga uttryck. Om man t. ex. slår upp mitt i en obekant berättelse och läser: *Skall du redan gå hem?* begriper man alldeles icke satsens verkliga innebörd. Man vet intet om de talande, intet om deras inbördes förhållande eller om handlingens förutsättningar och följder, o. s. v. Även här skulle krävas utförliga bestämningar, om satsen på varje punkt skulle utgöra ett fullständigt uttryck för tanken. Den talande måste alltid bygga på den förutsättningen, att den tilltalade ur sammanhanget hämtar data för en riktig tolkning av ord som, tagna i isolering, äro mångtydiga. Lika litet som i det här senast givna exemplet, lika litet lönar det sig i fråga om emfaser att söka tolka och förklara dem utan hänsyn till sammanhanget och situationen.

Ordets betydelse är i det levande språket i de allra flesta fall inskränkt till blott en liten del av den betydelsesfär, som ordet överhuvud kan täcka. Begränsningen härledes av åhöraren ur situatio-

---

[1] Jfr H. F. J. Junker, i Stand und Aufgaben der Sprachwissenschaft. Festschrift für W. Streitberg (1924), s. 22, 26.

[2] Knappheten i uttrycket, vare sig med eller utan emfatisk betoning, behöver ej betyda oklarhet, såsom framgår av de analyserade exemplen. I många fall är de samtalandes uppfattning traditionellt lika, så att någon vidlyftig förberedelse ej behöves: *hon är ju kvinna!* Eljest kräver ett mera koncentrerat uttryck för en riktig tolkning en i motsvarande grad större överensstämmelse mellan de samtalandes tänkesätt. Jfr Pipping, s. 438; Paul, Prinzipien, s. 78.

nen och sammanhanget, som sätta honom i stånd att hänföra ordet till just det, som i det föreliggande fallet åsyftas. En affärsman säger till sitt kontorsbiträde: *flytta hit maskinen;* en husmor använder samma ord till sitt hembiträde — men den ene menar skrivmaskinen och den andra symaskinen. I båda fallen hänvisar ordet, trots att dess betydelse i sig är mycket allmän,[1] utan ringaste tvetydighet till ett individuellt objekt; betydelsens begränsning suppleras principiellt på samma sätt som i Hamlets *he was a man.*

Om ett sådant uttryck med specialiserad betydelse (*maskinen*) blir habituellt inom en större eller mindre krets, uppstår vad man brukar kalla *pregnant* betydelse: *stan*, utan bestämningar, är 'vår stad', eller 'den närmaste stan'; *kungen* är 'vårt lands kung', o. s. v.[2]

Distinktionen mellan den mera tillfälliga specialiseringen och den mera habituella pregnansen är naturligtvis svävande. I det följande använder jag termerna pregnans och pregnant betydelse, även om det skulle vara fråga om uttryck, som kanske ej äro habituella i sådan användning.

Mellan typen *flytta hit maskinen*, och typen *han var en man*, råder nu en tydlig skillnad, som man kan analysera på följande sätt.

Betydelsen hos ett ord som *man*, eller *liv*, innehåller, utom den rena referensen till det av ordet benämnda objektet, dessutom också element, som hänföra sig till dessa objekts attribut eller egenskaper. (Jfr Wundt, Die Sprache, II, s. 504 ff.). Vid omtalandet av objektet kan än blotta utpekandet av detsamma, än något eller några av dess attribut, vara av vikt för talaren i den föreliggande situationen, och följaktligen kunna i betydelsen häremot svarande element växelvis dominera. I fallet *maskinen* och andra dylika kommer det mest an på objektsreferensen. I fallet *han var en man* däremot är det icke alls fråga om denna; uppmärksamheten är icke riktad ditåt, utan är helt och hållet inriktad på vissa av objektets egenskaper, och det är de häremot svarande elementen, som för tillfället dominera i ordets

[1] Att det härvid icke behöver vara fråga om ellips av *skrivmaskinen* eller *symaskinen*, framgår tydligt av de fall, där genusnamnet icke ingår som del i speciesnamnet, t. ex. på engelska *machine* : *typewriter*.

[2] Sprider sig en habituell pregnant betydelse till vidare kretsar, och dö dessutom ordets övriga betydelser ut, få vi den typ av betydelseförändring, som Wundt kallar Verdichtung der Bedeutung.



betydelse. I det ovannämnda exemplet från Tasso är *Leben* första gången objektivt pregnant — det är lika med *mein Leben* —, andra gången kvalitativt pregnant.

Vi ha sålunda två slag av pregnans: *objektiv* pregnans, som innebär en speciell inriktning på det åsyftade objektet såsom sådant, och *kvalitativ* pregnans, som innebär en speciell inriktning på ett eller flera attribut bland dem, som äro eller anses vara karakteristiska för ifrågavarande objekt. Med användande av logisk terminologi kan man säga, att objektiv pregnans innebär en specialisering med avseende på begreppets omfång, kvalitativ pregnans en specialisering med avseende på dess innehåll. Den ockasionella betydelsen ligger i båda fallen inom ramen för ordets usuella betydelsesfär. (Jfr Stout, Analytic Psychology, I, s. 78 ff.).

Den kvalitativa pregnansen innebär ett betonande av vissa egenskaper hos objektet. I den mån dessa äro, eller anses vara, goda eller dåliga, ligger häri en *värdering*, ett omdöme. (Jfr Pipping)

Det är naturligtvis den kvalitativa pregnansen, ej den objektiva, som är karakteristisk för emfasen. Detta framgår tydligt av ett exempel som *Han var min fader han*, där *min fader* entydigt hänvisar till en person, och objektiv pregnans sålunda är utesluten. Den kvalitativa pregnansen ligger i hänvisningen till de i det föregående nämnda egenskaperna hos denne person.[1]

Äro nu alla emfaser pregnanta? Detta tyckes vara Falks mening, att döma av hans definition (jfr ovan). Även Wellander synes anse

[1] Av det ovanstående torde framgå, att emfasen i och för sig, vare sig pregnant eller icke, intet har med ellips att göra, men den kan nog stundom vara uppkommen ur en sådan. Wellanders antydan, att vi kanske böra antaga utelämning av en hel sats, torde bero därpå, att tankegången vid emfas ofta kan utfyllas till syllogistisk fullständighet genom inskjutande av en sats: »Kung Hamlet hade vissa egenskaper. (Här kunde insättas: Dessa egenskaper äro karakteristiska för en verklig man). Slutsats: Kung Hamlet var en verklig man.» Sådant är emellertid ytterst vanligt, t. ex. »Jag måste resa bort i morgon, så jag kan inte vattna trädgården då.» Här skulle den utelämnade satsen konstatera omöjligheten av att vara på två ställen samtidigt. (Jfr C. Spearman, The Nature of Intelligence and the Principles of Cognition, London 1923, s. 280). En sådan supplering av ett tankeled, som visserligen krävs för syllogistisk fullständighet, men ej för språkets funktion, är en logisk analys, ingen genetisk förklaring. Man har intet skäl att antaga, att språket på något tidigare stadium mera noggrant iakttagit logikens regler.

detta. Pipping godtager Falks definition, men yttrar sig ej bestämt om korthetens nödvändighet.

Det torde vara i överensstämmelse med vanligt språkbruk att räkna uttryck som *han är en b r a karl* — med emfatisk betoning av *bra* — till emfaserna. Här är värderingen icke uttryckt med pregnans utan med ett angivet egenskapsbetecknande ord, som framhäves genom betoningen. Enligt min mening kan alltså värderingen vid en emfas uttryckas på två sätt, antingen genom pregnans, eller genom särskilda ord.[1]

Jag har hittills talat uteslutande om de noetiska elementen i de emfatiska uttryckens betydelse. Emellertid är det ju de emotionella, av den emfatiska betoningen återspeglade betydelseelementen, som äro för emfasen särskilt karakteristiska. Så outredd som känslopsykologien är, möter det stora svårigheter att klart bestämma den roll, som kan antagas tillkomma betydelsernas olika komponenter.

Det torde emellertid vara klart, att känslan som sådan icke innebär något värdeomdöme, utan att detta är fallet först med produkten av dess sammansmältning med de noetiska medvetenhetsinnehåll, till vilka den ansluter sig, och vilka uppbära densamma. Den emotionella faktorn ger åt omdömet dess egenartade personliga betoning och omedelbara värme.

Det är sålunda genom den känsla, som Hamlet inlägger i *he was a man*, som detta yttrande kan bliva en stegring av Horatios *he was a goodly king*.

I emfasen är alltså det noetiska värdeomdömet oskiljaktigt sammansmält med emotionella element. En djupgående analys av denna företeelse är en psykologisk arbetsuppgift, som jag icke kan inlåta mig på.

Resultatet av undersökningen blir, att det stilistiska fenomen, som vi kalla emfas, har ett enhetligt psykiskt underlag i ett medvetenhetstillstånd, som innebär ett emotionellt färgat omdöme (värdering) av det omtalade.

Emfasen förekommer ofta, men ej alltid, i förening med kvalitativ

[1] Även *bra* är här naturligtvis till sin betydelse specialiserat. Det är ej fråga om att vara *bra karl* i allmänhet, utan att vara *bra karl* på det särskilda sätt, som den omtalade personen är det. Då de åsyftade egenskaperna äro benämnda med ett utsatt ord, behåller dock den gjorda distinktionen sin giltighet.



pregnans;[1] med andra ord, den har två uttryckstyper, en där värdeomdömet är utsagt, en där det är underförstått.

Den sistnämnda typen är den stilistiskt verkningsfullaste, och dess verkan beror både av pregnansen och av affekthalten. Ett kort och koncist uttryck är — ceteris paribus — mera verkningsfullt än ett mångordigt,[2] och ett yttrande, som uppbäres av en personlig känsla, mera verkningsfullt än ett som framföres med kylig objektivitet.

Är emfasen att betrakta som avsiktlig? Om så är, måste den vara sällsynt »in der gewöhnlichen Sprechtätigkeit», där ingen på yttrandets form eller stil inriktad avsikt kan antagas råda, utan blott »die auf das augenblickliche Bedürfnis gerichtete Absicht seine Wünsche und Gedanken anderen verständlich zu machen». (Paul, Prinzipien, s. 32). Men som bekant är emfasen just i vardagsspråket utomordentligt vanlig, i synnerhet hos mera emotionellt lagda personer och folkslag, och inte minst hos primitiva folk. Den måste därför betraktas som en till sitt ursprung oavsiktlig trop, vilken dessutom medvetet och avsiktligt utnyttjas i litterärt och estetiskt syfte. Gränsen mellan avsiktligt och oavsiktligt är som alltid svävande.

Den emfatiska betoningen är det för vanligt talspråk naturliga sättet att ge uttryck åt känslorna; att beskriva dem vore en för talspråket främmande metod. Det vanligaste är säkerligen, att affekten icke ger anledning till någon särskild modifikation av språkformen, utan nöjer sig med det vanliga uttrycket, med en karakteristisk betoning. Emfasen kan förekomma tillsammans med pregnans, ellips, metafor eller andra medel till förhöjande av uttryckets verkan. Denna samtidighet återspeglar icke nödvändigtvis ett kausalsammanhang,

[1] Jfr »Lord Minto, dropping in unannounced by the open French window and the startled apologetic parlourmaid explaining her very natural alarm: 'Oh, I am so sorry, I mistook his Lordship for a man'.» Viola Garvin, Laurels and Rhododendrons, The London Mercury, Febr. 1925, p. 389. *A man* kan betyda 'en karl' även vid användning utan emfas, d. v. s. kvalitativ pregnans kan å sin sida förekomma utan emotionell betoning.

[2] »Der Satz *Er benimmt sich wie ein Fürst* wird dadurch, dass ich ihn als Ellipse auffasse und dementsprechend ergänze: *Er benimmt sich wie ein Fürst sich benimmt*, nicht vollständiger». . . Det utförliga uttrycket är »der ärmere und engere in psychologischer Hinsicht, der befangenere, in sprachlicher Hinsicht also doch wohl der weniger vollkommene. Nur logisch ist er bestimmter geworden, aber was geht uns die Logik an.» K. Vossler, Der Einzelne und die Sprache. Logos VIII (1919/1920), s. 274.

men kan göra det; sinnesrörelsen kan framkalla utelämning av ord, irrationellt ordval eller andra egendomligheter. (Se t. ex. om aposiopesis hos Wellander, Studien, II, s. 21 ff.).

För uppfattningen av talets emotionella betydelseelement har den tilltalade samma hjälpmedel som för de noetiska, se ovan s. 250. Betoning, gester och minspel ge ett omedelbart uttryck åt känslan, som lika omedelbart uppfattas av åhöraren. Därtill komma slutsatser ur sammanhang och situation, vilka vid läsning äro den viktigaste ledningen till en riktig tolkning.

Quelques étymologies françaises et provençales.

Par

A. Filip Liljeholm.

Fr. *chez*, prov. *chas*, v. fr. *en* (*a*) *ches*, v. esp., v. port. *en cas*, *cas de*.

Pour expliquer ces formes on a supposé une formation latine casus au lieu de casa d'après domus.[1] M. Meyer-Lübke, REW. 1728, fait pourtant cette objection que cette hypothèse n'explique pas pourquoi ces formes ne sont employées qu'en position prépositionnelle, et non pas comme des mots indépendants. Dans ce cas on trouve exclusivement des formes continuant le latin casa.

En latin on trouve les expressions locatives *domi meae*, *tuae*, *suae*, *istius*, *regis*, etc. 'chez moi, toi', etc. Comme *domus* se déclinait aussi d'après la quatrième déclinaison, on connaît en outre des formes telles que *domus suae*, et, dans le latin gaulois, où le »genitivus loci» a été remplacé par le »dativus loci», *domui suae*, etc.[2] Or, en latin vulgaire le mot rustique *casa* fut de bonne heure substitué à *domus*, comme nous le voyons par le fait que *domus* ne s'est conservé qu'en sarde. Il est donc naturel que la forme locative *domi* ait été remplacée par la forme correspondante *casae*, d'où des combinaisons telles que *casae meae*, *istius*, *regis*, etc. Et ce changement a été facilité par le fait que les formes locatives de la première déclinaison subsistent dans les noms de lieu; cf. en italien *Firenze* < Florentiae. Employé de cette manière casae a facilement pu se transformer en préposition; cf. le développement parallèle en suédois où la préposition *hos* 'chez' est une forme atone de *hus* 'maison'. En français comme en suédois le pronom possessif a été remplacé par le pronom personnel correspondant: fr. *chez moi*, suéd. *hos mig*.

[1] Gröber, Arch. f. lat. Lex., I, p. 543; Elise Richter, Zs. f. rom. Phil., XXXI, p. 571.
[2] Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours, p. 578.



Quant au français, le point de départ de ce développement est probablement dans la construction casae + subst. au génitif. Dans le latin gaulois ce substantif passe au datif: filius regis > filius regi > v. fr. *li fils le roi;* par conséquent casae regis > casae regi > *chez le roi*, casae illius > casae illui > *chez lui*, et enfin casae meae > casae mihi > *chez moi*. L'espagnol au contraire conserve dans la formule *cas de* le latin casae avec le génitif.

On comprend très bien que ces expressions locatives ont pu être complétées par des prépositions; cf. v. fr. *en* (*a*) *ches*, esp., port. *en cas* et v. suéd. *ihos*.

Un exemple instructif nous est fourni par le sursilvain *acamia* 'chez moi'. Cette forme est nécessairement un développement de casae meae: il y a prosthèse de la préposition locale, et la forme féminine du pronom possessif a pris la place du latin meae. *Acamia* ne peut s'expliquer ni par un groupe latin ad casum meum, ni par ad casam meam. Cette forme sursilvaine est un autre argument très fort contre la théorie selon laquelle les formes romanes que nous étudions ici seraient sorties d'un mot masculin casus.

Prov. et fr. *biais*, cat. *biax*.

L'étymologie de ce mot a été beaucoup discutée. Diez, Et. Wb., a proposé comme origine le lat. bifax, explication qui échoue sur l'*f* intervocalique, qui ne disparaît pas quand la voyelle suivante est un *a*.

M. Thomas[1] propose, à cause de l'*s* sonore de la forme féminine *biaise*, de tirer ce mot d'une forme *biasius, dans laquelle il voit un adjectif composé de bis et de *asa < ansa. Cette explication est rejetée par M. Meyer-Lübke, REW. 1072, mais l'auteur conserve, en la munissant d'un point d'interrogation, la forme originaire proposée par M. Thomas.

Körting, Et. Wb., *bifax*, en s'en rapportant à une communication orale de M. Holthausen, admet comme base un composé latin *bi-axius, mais il se prononce avec beaucoup de réserve à cause de l'*s* sonore du français.

La forme féminine du provençal — v. Lévy, Prov. Suppl. Wb. —

[1] Essais de phil. fr., p. 256.

est pourtant *biaissa* et rime avec *laissa* < l a x a t. Cf. aussi Mistral, *biaisso*, subst. fém., et *biaissa* 'biaiser'. Faisons remarquer en outre que le mot *biais* n'apparaît qu'à partir du XIV[e] siècle en français, où *b i - a x i u s aurait résulté dans une forme hypothétique **b(e)ais*, fém. **b(e)aisse*. Je n'hésite donc pas à voir dans le fr. *biais* un emprunt de la forme masculine du mot provençal; la forme féminine *biaise* a été refaite ensuite sur le masculin. Cf. *franceise* au lieu de **francesche*, d'après la forme masculine *franceis*.

L'origine provençale du fr. *biais* a été déjà supposée par M. Cohn, Archiv, CIII, p. 225. Nous pourrions voir aussi dans l'ital. *biescio* un emprunt du provençal (cf. l'orthographe provençale *biaysha*), mais il est possible que la voyelle ait été influencée par le mot ital. *bieco* qui a le même sens.

Le provençal *biais*, *biaissa*, le catalan *biax* représentent assurément le latin vulg. *b i a x i u s. La forme *bi-* et non *bis-* est tout à fait correcte au point de vue latin devant une voyelle (cf. *biennis*), et ce préfixe s'emploie, comme on le sait, pour désigner la notion de l'oblique. Les mots latins o b l i q u u s et o b l o n g u s ont été transformés en *b i s l i q u u s et *b i s l o n g u s, cf. v. fr. *beslif* et *beslong*. Il me semble donc une inconséquence de la part de M. Meyer-Lübke, REW. 6014, de prétendre que l'ital. *bieco* viendrait d'un mot latin *o b l a e- q u u s = o b l i q u u s + a e q u u s. Je voudrais plutôt proposer comme étymologie de ce mot b i - a e q u u s, formation tout à fait parallèle à b i - a x i u s.

Prov. *nemes*.

Nous ne connaissons qu'un seul exemple de ce mot. Il se trouve dans un vers de Guilhem Azemar (XII[e] siècle), et ce passage est cité par Raynouard dans son Lexique roman:

Ieu ai vist en domnas ponhar
D'ensenhatz e de ben apres
E·l nescis avinen *nemes*
Que·l plus savis ab gen preyar.

Raynouard traduit: « J'ai vu s'efforcer vers dames des savants et des bien appris, et le niais avenant *mieux* que le plus savant avec gentil prier ».

Il est à remarquer que les expressions *ensenhatz*, *ben apres* et *savis* s'emploient pour désigner des personnes bien instruites dans les lois de la courtoisie.

Raynouard voit dans *nemes* le latin n i m i s (= prov. *nems*) 'trop', 'beaucoup', comme le fait aussi Grandgent.[1] Mais la forme aussi bien que le sens comparatif s'opposent à cette explication. L'accent tonique du mot provençal est sur la seconde syllabe; *nemę́s* rime avec *aprę́s*. Au point de vue du sens l'interprétation donnée par Diez[2] *nemes* < n i m i u s est à préférer; seulement cette explication ne s'accorde point avec les lois phonétiques.

A mon avis *nemes que* est le latin n o n m i n u s q u a m. Il est frappant que dans ce groupe m i n u s > prov. *mens* s'est développé comme dans la position prétonique; cf. le préfixe *mes* < m i n u s en provençal. Nous retrouvons ce même développement dans le prov. *ges* (à coté de *gens*) < g e n u s. Aussi dans les formes romanes du groupe latin n o n - m a g i s, ce dernier mot n'a pas toujours été accentué, comme nous le voyons par des formes telles que l'ital. dial. *nóma*, *nóme*, et le roum. *núma* à côté de *númaĭ*.

Fr. *regretter*.

Ce mot n'existe qu'en français, où on le trouve déjà dans la Vie de S. Alexis. Nous rencontrons aussi dans la vieille langue la forme *regrater*, dont Godefroy cite quatre exemples.

Diez, Et. Wb., p. 667, y voit le latin r e q u i r i t a r e, étymologie qui ne satisfait pas la phonétique. Gaston Paris, Romania, VII, p. 122, propose comme origine de ce mot le gothique g r ē t a n 'pleurer'. Mais un mot gothique qui ne se trouve que dans le français du Nord est sans parallèle, et dans ce cas le *t* intervocalique aurait encore dû disparaître. M. Meyer-Lübke, REW. 3864, enfin, le laisse inexpliqué.

Comme on le sait, dans le latin vulgaire une forme g r e v i s s'est développée à côté de g r a v i s d'après le mot l e v i s; cf. fr. *grief*, etc. G r e v i s à son tour a influencé le verbe g r a v a r e — en créant une forme *g r e v a r e > fr. *grever* — et le subst. g r a v i t a s, cf. le

[1] An Outline of the Phonology and Morphology of the old Provençal.

[2] Altromanische Glossare, p. 63, note; voir aussi Thomas, Romania, XVII, p. 98.

roumain *greutate* et le v. fr. *grieté*. Ce dernier mot a pris la diphtongue du fr. *grief*, et le groupe *-vt-* a été traité comme dans *cité* < civitatem.

Au point de vue de la forme, *regrevitare conviendrait comme étymon au fr. *regretter*. Il est vrai que dans les formes françaises à radical accentué on se serait attendu à la diphtongue *ie*, mais il n'est que tout naturel que le verbe *regret(t)er* se soit assimilé aux autres verbes présentant la désinence *-eter* et qui, vu leur étymologie, ne connaissent pas de diphtongue dans ces formes.

Cette forme supposée *regrevitare est tout à fait possible dans le latin vulgaire. Elle serait due à *regravitare, influencé par grevis, et ce dernier verbe serait une formation itérative toute régulière faite sur le lat. gravare, comme il y a clamitare à côté de clamare, requiritare à côté de requirere, etc.

Il ne nous reste maintenant qu'à examiner s'il est possible d'établir un rapport sémantique entre le verbe gravare (et son dérivé) et *regretter*.

Dans la vieille langue, *regretter* s'emploie avec la signification de 'éprouver du chagrin à cause de la perte de qn, se lamenter sur la mort de qn'. Nous le trouvons aussi au sens réfléchi 'se lamenter', et enfin comme verbe impersonnel[1]. *Regretter qn* veut donc dire proprement 'se regretter à cause de la mort de qn' = en latin *se gravare morte alicuius*. La construction transitive est analogue au latin *plangere aliquem* = *se plangere propter aliquem*, et au grec *κόπτεσται τινα* qui a le même sens. Cf. aussi l'expression latine *gravari aliquid* 'ne pas souffrir qch' (sens originaire 'se peser à cause de qch').

Il est possible que la forme *regrater* continue le latin *regravitare. Elle pourrait s'expliquer aussi comme une forme dialectale.

Fr. *tante*.

Le vieux français *ante* — angl. *aunt* — représente, comme on sait, le latin amita. Mais à côté de cette forme, nous en rencontrons, dès le XIIIe siècle, une autre, *tante*, qui est la seule qui subsiste dans le français moderne. Cette forme *tante* a été l'objet de plusieurs expli-

[1] Chanson de Roland, v. 1566 (Müller): Tel as ocis dunt al coer *me regrete;* cf. la construction française *il lui grève fort*, etc.

cations; de nos jours on la considère en général comme une altération enfantine du mot *ante* (»kosende Doppelung», Meyer-Lübke, REW. 424).

Sans vouloir contester la possibilité de cette explication, je voudrais indiquer ici une autre voie pour arriver à une solution de ce problème. Nous connaissons en latin le préfixe *at-*, devant une consonne sonore parfois *ad-*, qui exprime la parenté. Citons comme exemples: *atavus* 'pater avi', *atavia*, 'mater avi', *adnepos* (dans les glossaires *atnepos*), *adneptis* et *atnatus*.[1]

Le latin a v i a s'est continué dans le v. fr. *aive*, prov., cat. *avia*, d'où la forme du masculin *avi*. Le latin a t a v i a s'est conservé dans le v. fr. *taie* (cas oblique *taien*), limous. *tavio*. Les formes masculines v. fr. *tayon*, prov. *tavi* sont des formes secondaires, refaites sur le féminin. Ces mots désignent tous 'grand'mère' et 'grand-père'; la différence de sens qu'il y a en latin entre a v i a et a t a v i a, a donc disparu dans les langues romanes. L'aphérèse, grâce à laquelle a t a v i a donne *taie*, s'explique tout simplement par l'influence du pronom possessif ou de l'article. De même *a t a m i t a donnerait *tante*. En supposant l'existence d'une telle forme, qui se présenterait tout naturellement à côté de a m i t a, on aurait donc dans *ante* et *tante* une formation toute analogue au *avi-tavi*.

---

[1] Pour ce dernier mot, cf. C. I. L., II, 4332.

Mamsell Hönas död och begravning och herr Björns diplomatiska aktion hos herr Räv,

tolkade efter första branchen av le Roman de Renart.

Av

Gunnar Tilander.

(Kung Nobel, lejonet, har utlyst rådssammanträde till Pingstdagen. Alla djuren ha hörsammat hans kallelse utom räven, som inför rådet anklagas för grovt brott av vargen, hans dödsfiende. Rävens kusin, grävlingen, tar honom i försvar och lägger sina ord så väl, att kung Nobel synes böjd att behandla räven mycket milt. Men då inträffar en händelse, som är ytterst graverande för räven.)

Nog hade slitits Vargens tvist
Med Räven, det är sant och visst,
Om Tuppen ej med frun, den kära,
Hörts klagan mot herr Räv frambära.
Till kungs han kom med hönor fyra.
Nu blevo goda råd helt dyra.
Ty Tuppen, ståtlig herreman,
Fru Höna, flinka värperskan,
Och trenne hönsmamseller feta
Tillsammans på en kärra streta,
Helt övervälvd med en gardin.
Inunder sågs med ömklig min
En höna vanställd utav sår,
Som forslas fram liksom på bår.
Hemskt hade Räven henne bitit
Och henne sargat, sönderslitit.
En vinge utur kroppen dragits,
Och ena låret sönderslagits.

När målet hade förts till slut
Och kungen trött ur sal'n gick ut,
Då hönsherrskapet drager in.
Fru Höna med förkrossat sinn'
Och hönsmamseller ömkligt kraxa.
Herr Tupp syns med sin vinge flaxa.
»Vid Gud,» frun ropar, »konung kär,
Hund, Varg och alla djuren här
Mig trösta, utav sorg förödd!
Ack, att jag aldrig blivit född!
Kom, skynda, Död, till ro mig för.
Ty Räven alla oss förgör!
Fem bröder mina blev till rov
Åt Mickel, lymmel, ärkebov!
Ack, vilken smärta för vårt hem!
Jag hade systrar därtill, fem,
De vackraste, som man kan se.
Hur kyska, sköna voro de!
Till husbond de herr Gumbert hade,
Åt honom många ägg de lade.
Till ingen nytta han dem gödde,
Ty Räven, uslingen, förödde
Dem alla utom en. De andra
Ned i hans strupe måste vandra.
Och du min lilla syster kära,
Som nu på bår vi tvingas bära,
Hur skön du var och god därtill!
Vad skall din syster ta sig till,
Som tänker på dig varje dag.
Räv, må dig träffa Himlens slag!
Så mången gång han oss har rivit
Och sorg och fruktan oss ingivit
Och jagat oss och oss förföljt,
Till dess vi oss i buskar döljt.
I morse strax invid vår port
Min syster han tillintetgjort.
Längs med en dal han flydde tvärt.

Förföljd av själva herr Gumbert.
Förgäves dock han honom jaga.
Jag på den boven ville klaga,
Men ingen vill min sak försvara,
Ty vrede, hätskhet eller fara
Ej honom oroa ett spår.» —
Fru Höna vid sin systers bår
I svimning dödsblek faller samman.
Så gör de andra allesamman.
Herr Hund, herr Varg, herr Björn, herr Tupp
Från sina platser rusa upp.
Att åter få dem till besinning
De vatten slå på deras tinning.

När hönsen, som till marken sträckts,
Ifrån sin svimning återväckts,
Till kungens plats de alla hasta
Och sig för kungens fötter kasta.
Med dem syns ock herr Tupp knäfalla,
Och tårar till hans fötter falla.
När kungen ser herr Tupp, den arma,
Han över honom sig förbarma.
En suck så väldig hörs han häva,
Att alla djur av fruktan bäva
Båd' Grävling, Vildsvin, Varg och Hund.
Vred kungen syns i denna stund.
Så honom våldsdådet förtryter,
Att han av vrede högljutt ryter.
Så'n skrämsel detta Haren gav,
Att han blev febersjuk därav.
Av fruktan skälva kungens män,
Så åldrig man som ungersven.
Han utav vrede svansen lyftar,
Han klagar högt och häftigt snyftar.
Det hörs i alla slottets salar.
Se'n reser han sig upp och talar.
»Fru Höna,» han till orda tar,

»Vid minnet av min salig far,
Som uti helgd jag hålla bör,
Djupt Eder stora sorg mig rör.
Upprättelse Ni skall ock få.
Ett bud till Räven nu skall gå.
Snart Edra öron höra få
Och Edra ögon se också
Den stora hämnd, jag kräva skall
Rättmätligen i detta fall
Av nesligt övervåld och mord.»
Då Vargen hörde kungens ord,
Att tala hastigt han sig höjer.
»Ers Majestät, stor vishet röjer
Ert tal. Det länder Er till heder,
Om åt fru Tupp Ni hämnd bereder
För denna stackars höna rar,
Som Räven ömkligt vanställt har.
Jag utav hat det icke säger,
Men flickans lott jag överväger,
Som mördats; jag ej talar här
Av hatet, jag mot Räven när.»
»Min vän,» då talte kungen, »hör!
Stor är den sorg, mig Räven gör.
Det första gången icke är.
Inför er, som församlats här,
Jag rättvis klagan föra vill
För Rävens otukt,[1] trots[2] därtill,
Och skymfen[2] visad oförtäckt
Och freden,[3] som han brutit fräckt.
Vi annat först förhandla skola.
Herr Björn, jag ber, tag Eder stola
Och för den dödas själ se'n bed.
Och Ni, herr Tjur, Eder bered
Att här på höga kullen göra

[1] Räven har anklagats inför rådet för otillåtna förbindelser med fru Varg.
[2] Räven hade ej hörsammat kallelsen till rådsförsamling.
[3] Fred hade nyss slutits mellan djuren.

En grav, dit vi må liket föra.» —
Då svarte Björnen: »Som Ni vill.» —
Sin skrud han skyndsamt lagar till,
Och stolan över axeln breder.
Kung Nobel för den döda beder
Och alla, som till rådet höra,
Likvaka för den döda göra.
För henne Snigeln ock syns be',
Han läser ensam verser tre.
Och Hund och Hjort där hördes sjunga
Med iver och med helig tunga.

När likvakan till ända var
Och solen åter lyste klar,
Att jordas bars då liket ut
Men lades varsamt ned förut
Uti en blykista så grann,
Att vackrare ej skådas kan.
Invid ett träd hon jordas se'n.
Däröver reses upp en sten
Av marmor; där att läsa står
Namn, ålder, leverne och år.
Och medelst mejsel eller stift
De ristade en vacker skrift:
»På kullen under trädet här
Fru Hönas systers gravplats är.
Herr Räv, känd är hans brottslighet,
Så skändligt henne sönderslet.»
Stor ömkan djurens sorg uppväckte,
Och Tuppen fötterna utsträckte.
Ur Hönans ögon tårar strömma. —
De Räven banna och fördöma.

När sorgen något lättad var,
Baronerna till orda tar.
»Ers Majestät,» de sade då,
»På denna skurk vi hämnas må,

Som till bedrägeri är snar
Och freden ofta brutit har.» —
»Så gärna,» sade kungen då.
»Vill du, bror Björn, till Räven gå?
Du honom icke frukta bör.
Till Räven frankt mitt bud framför.
Jag honom väntat dagar tre.» —
»Er vilja,» sade Björn, »skall ske.» —
I största hast i väg han far,
Längs med en dalgång vägen tar;
Han icke stannar, icke vilar.
Men medan Björnen hastigt ilar,
En märklig sak vid hovet händer,
Som Rävens sak till skada länder.
Så'n fruktan stackars Haren hade,
Att den på sjukbädd honom lade.
Två dagar febersjuk han var.
Han nu ej längre feber har,
Ty han på Hönans gravplats låg,
Alltse'n han henne jordas såg;
Från stället han sig ej begav,
Och bad städs på martyrens grav.
Och när för Vargen det blev känt,
Att underverk vid graven hänt,
Han påstod, att han örsprång hade,
Och uppå Hönans grav sig lade.
Det rådet honom Hunden gav.
Han botad blev på Hönans grav.
Men hovets fromma tro det var
Och Hunden, som gott rykte har,
Som åt herr Vargs tal skänkte tro
Och tvivlets sinnen gåvo ro.

•

När nyheten till hovet hann,
Helt glädjande den mången fann.
Men båd' herr Grävling och herr Katt
Den spelte ett förfärligt spratt,

Ty båda höllo Räven kär.
Nu Rävens timma slagen är,
Om han sin list till hjälp ej tar.
Herr Björn nu redan anlänt har
Till Rävens borg; han vägen tog
Längs med en gångstig i en skog.
Han icke kunde komma in,
Emedan han är tjock och stinn.
Han framför slottet ställning tar.
Herr Räv, som världen städs bedrar,
Nyss gått att vila få och ro
Uti det inre av sitt bo.
Han skaffat hade för skaffrit
En höna, som var fin och vit.
Han ätit nyss med hull och hår
Två mycket fina kycklingslår;
Nu vilar han så gott och mår.
Men Björnen framför porten står.
»Herr Räv,» han sade, »kom och hör!
Jag bud från konungen framför.
Kom ut till mig på slätten här,
Och hör det bud, som jag frambär.» —
Att Björn det är, han har på känn;
Lätt känns på gången han igen.
Han börjar nu att meditera,
Hur bäst han Björnen må dupera.
»Björn,» sade Räven, »möda stor
Har den berett dig, kära bror,
Som skickat dig hit ut till mig.
Jag gärna ginge ut till dig,
Men nu på morron har jag fått
En déjeuner, som smaka' gott.
När helst rik man vid hovet är,
Man, som bekant är, säga plär:
»Välkommen, sitt vid bordet här!»
Den honom tjänar, lycklig är.
Först kommer stek med sås så fet,

Se'n andra rätter, som du vet,
När helst som värden det tillsäger.
Men fattig man, som intet äger,
Den stackars saten är ej värd
Få plats vid middagsbord och härd.
På knäna håller han sin skål;
Snabbt rycka hundarna med vrål
Ur fattigmannens hand hans kaka.
Han en gång blott får vinet smaka.
De dricka icke mer än så,
Och mer än en rätt de ej få.
Och knotor, torra såsom kol,
Dem kastas till från andras mål.
De hålla brödet uti näven,
Ty kocken, hovmästaren även,
De båda stöpts i samma mått.
Men herrarna ha mycket fått
Av det som deras tjuvar[1] giva
(Må därföre de brända bliva!)
Åt sina älskarinnor små;
Båd' bröd och kött de av dem få. —
Av denna orsak hade jag,
Min vän, re'n tidigt denna dag
Salt fläsk och ärter preparerat,
På vilka jag nu frukosterat.
Sju rätter minst jag ätit har
Och därtill honung färsk och rar.»
»I Kristi namn jag dig besvär,»
Då sade Björn, »och vid sankt Per,
Säg mig, var du färsk honung får.
Det är den sak jag mest åtrår
Av allt i denna världen vida.
Vän, för mig dit, jag vill ej bida!
För min skull, broder, dit mig för!»
Herr Räv grimaser honom gör,

[1] Syftar här på kocken och hovmästarn. Rörande tolkningen av detta ställe jämför mina *Notes sur le texte du Roman de Renart*, som inom kort utkomma i Zs. f. rom. Philologie.

Men Björn alls intet observerar,
Och Räven honom fräckt duperar.
Så lätt han Björn bak ljuset för!
Han honom säger: »Broder, hör!
Ack visste jag med säkerhet,
Att vänskap blott och trofasthet
Jag hos dig funne, broder kära,
På hedersord jag kunde svära,
Du skulle, kära bror, få smaka
Så mången färsk, söt honungskaka.
I skogens bryn skogvaktar Per...
Men det till ingen nytta är.
Om dit med dig jag mig beger
Och blott uppå ditt bästa ser,
Helt visst ett spratt mig spelar du.» —
»Herr Räv,» sad' Björn, »vad hör jag nu?
Min bror, du misstror mig väl ej?» —
»Jo visst.» — »Men varför, varför säg!» —
»För falskhet och oärlighet.» —
»Bror Räv, det är stor nedrighet,
Att slika ting du om mig tror.» —
»Nå lugna dig, min kära bror!
Uti mitt sinn ej misstro bor!» —
»Rätt så, bror Räv, du minns jag svor
Inför vår konung stor och vis
Att aldrig mer på något vis
Dig visa list, förräderi
Och lömskhet och bedrägeri.» —
»Jag åt ditt löfte tilltro skänker
Och mig alls icke mer betänker.» —
Strax goda vänner blevo de,
Och skyndsamt de i väg sig ge.
De hästarna[1] ej hålla an,
Förr än de fram till skogen hann,
Som äges av skogvaktar Per.
De sina hästar[1] stanna där.

[1] Djuren framställas ej sällan till häst likt verkliga riddersmän.

Herr Per, som brukar sälja ved,
En väldig ek just huggit ned.
Att klyva stammen nyss herr Per
Två kilar inklämt med besvär.
»Björn,» sade Räven, »broder kär,
Vad jag dig lovat finnes här.
Här inne honungskakor stå.
Åt nu, vi se'n att dricka gå:
Nu har du väl din vilja fått.» —
Och Björnen får nu plötsligt brått:
Han framfötterna, nosen ock,
I stocken stack. Med lock och pock
Han utav Räven drives på,
Att honungen han måtte nå.
Han ropar: »Lymmel, gapa bara!
Du når snart kakorna, de rara.
Din usling, gapa nu och ät!» —
Allt blev för Björnen till förtret;
Ack varför, varför, dit han gick?
Han ej en droppe honung fick;
Där fanns ej någon honungskaka.
Menn's Björn förgäves söker smaka,
Flinkt Räven klyvkilarna tar
Och mödosamt ur stocken drar.
När kilarna voro sin kos,
Då Björnens kinder och hans nos
I ekstocken med största hast
Som i ett skruvstäd blevo fast.
Nu Björnen illa ute är.
Herr Räv, som onda anslag när,
(Må därför han sitt straff ock få)
På avstånd honom hånar så:
»Björn,» Räven sade, »väl jag vet,
Du söker list och svekfullhet,
Att jag ej honungen må röra.
Fick åter jag med dig att göra,
Jag vet väl, vad jag göra skulle.

Du listige, du ondskefulle,
Som själv av honungen allt tar!
Ditt sällskap skönt och trevligt var!
Till stor hjälp skulle du mig vara,
Om du mig såg i nöd och fara!
Jag ruttna päron skulle få.» —
Menn's Räven honom hånar så,
Herr Per mot skogen kosan styr.
Då ilar Räven bort och flyr!
När Per ser Björnen sitta fast,
Han skyndar hem till byn i hast.
»Kom, skynda, Björnen är i knipa!
Så lätt vi kunna honom gripa!
Han i en ekstock fastklämd är.» —
I skogen vimlar här och där
Av bönder en oräkn'lig skara,
Som emot Björn med tjuga fara.
Med yxa, grep och påk och slaga
Att näpsa Björnen ut de draga.
När Björnen varsnar detta tåg,
Han bävar, mörknar i sin håg.
Åt Per han ej hemfalla vill.
Han hellre nosen släpper till.
Mot Björnen Per med yxan far,
Och Björn han sliter, rycker, drar.
Båd hud och ådror sträckas ut
Så hårt och våldsamt, att till slut
Hans hud slits av och sönder går.
Blod ymnigt flödar ur hans sår.
Med nos och fötter utan skinn
Han synes hemsk som själva hin.
Ur såren blodet ymnigt far.
Så mycket skinn ej finnes kvar
Kring nosen, att man göra kan
En börs. Så utstyrd ilar han
Igenom skogen bort i flykt,
Han hånas utav mängden styggt.

Une isopséphie onomatologique.

Par

Ernst Nachmanson.

Les écrits hippocratiques ont fait naître, dès la période alexandrine, une littérature d'érudition et d'interprétation très abondante. Mais à part des citations et des passages conservés dans des écrivains postérieurs, presque tous ces traités ont péri. En citant un commentateur d'Hippocrate on peut rarement ajouter que son œuvre a subsisté jusqu'à notre temps. C'est pourquoi de tous ces commentateurs le plus important, avant Galien, c'est Érotien. Sa notoriété lui vient de son Glossaire qui contient des informations précieuses, soit sur l'histoire littéraire de la collection hippocratique, soit sur l'explication des termes obscurs ou tombés en désuétude qu'elle renferme.

De l'homme lui-même, nous ignorons tout, sauf les quelques renseignements que nous pouvons tirer du Glossaire. Quant à l'époque où Érotien l'a écrit, signalons qu'il est dédié à l'archiatre Andromachos (*ἀρχιατρὲ Ἀνδρόμαχε* p. 3,3 N. et *θαυμαστότατε Ἀνδρόμαχε* p. 116,15 N.). Seulement il y a eu deux porteurs de ce nom, père et fils. Comme je l'ai déjà fait observer dans la Préface de mon édition[1], p. VII, je suis porté à croire — d'accord sur ce point avec M. Wellmann, Pauly-Wissowa, Realencyclopädie, I, p. 2154,38 — qu'il s'agit ici non du médecin en chef de Néron, mais de son fils, l'auteur de l'ouvrage *περὶ φαρμάκων σκευασίας*, parfois cité par Galien.

Au cours de mes recherches sur le Glossaire d'Érotien, il m'est arrivé plus d'une fois de retourner dans mon esprit le nom même de l'auteur. En effet la formation de ce nom n'a pas laissé de m'étonner.

C'est un fait bien connu, sur lequel il n'est pas nécessaire d'insister, que les noms en *-ianos* sont très répandus dans l'onomastique latine; mais dans la langue grecque le suffixe *-ιανός* ne s'est pas établi sans ré-

[1] Erotiani Vocvm Hippocraticarvm Collectio cvm fragmentis rec. Ernst Nachmanson. Gotoburgi 1918.

18



sistance.[1] Au premier siècle de notre ère, les noms en *-ιανός*, dérivés de racines grecques, sont encore extrêmement rares. Si l'on passe en revue les riches collections de surnoms qu'a réunies M. Lambertz, Glotta, IV (1913), p. 78 suiv., et V (1914), p. 99 suiv., on constate aisément que les noms grecs en *-ιανός* n'apparaissent guère avant le troisième siècle de notre ère.

Telles sont les considérations qui m'ont invité, au cours de mes lectures papyrologiques et épigraphiques, à faire attention au nom *'Ερωτιανός*.

Le résultat de mes investigations, comme il était à présumer, a été assez maigre. Dans les papyrus je n'ai j a m a i s rencontré ce nom. Quant aux inscriptions, j'ai tout d'abord été frappé du fait qu'on cherche en vain dans l'ancien Corpus Inscriptionum Graecarum un personnage de ce nom.

Voici donc les exemples que j'ai consignés:

Inscriptiones Graecae, III, 1160 Col. II,29 *Αἴλ(ιος) 'Ερωτιανὸς Φλυ(εύς)* (Athènes, liste des éphèbes, 192/3 après J.-C.).

Inscriptiones Graecae, VII, 4173,8 *Αὐρ(ήλιος) 'Ερω[τι]ανός* (Anthédon, liste des magistrats, 170—220 après J.-C.).

Inschriften von Pergamon 273, fragment F, l. 9 *'Ερωτιανοῦ* (nom d'un secrétaire pergaménien dans une inscription non antérieure à la seconde moitié du deuxième siècle après J.-C.).[2]

Je passe aux inscriptions latines:

Corpus Inscriptionum Latinarum, III, 1, 825 *Cas(sius) Erotianus* (province de Dacie).

Corpus Inscriptionum Latinarum, VIII, 1, 912, b 4 et 5 *Erotianus* (Afrique, province proconsulaire, liste de noms, première partie du troisième siècle après J.-C.).

Corpus Inscriptionum Latinarum, IX, 1401, 3 *Erotiano* (Trevicum, inscription funéraire).

---

[1] Cf. Guil. Schulze, Graeca Latina (Programm, Göttingen 1901), p. 11. — Je n'ai pas pu consulter le mémoire de P. Meyer, Die Cognomina auf *-anus* griechischen Stammes auf den römischen Inschriften, I (Beilage z. Jahresbericht des städtischen Gymnasiums in Bern. Ostern 1886).

[2] Il va sans dire que je ne tiens pas compte d'une restitution tout à fait douteuse comme *Ε]ρωτ̣[ιανοῦ* dans l'inscription funéraire athénienne publiée dans Mittheilungen des deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abtheilung, XIII (1888), p. 208.



Ces sept exemples, dont trois proviennent de trois inscriptions grecques, non antérieures au deuxième siècle après J.-C., et quatre de trois inscriptions latines d'à peu près les mêmes époques, sont les seuls que j'ai réussi à enregistrer. Leur rareté ne paraît pas être due au hasard.

Ce bref résumé est, je le crois, propre à corroborer les doutes que m'avait inspirés, dès le commencement de mes recherches, le nom *'Ερωτιανός* porté par un personnage grec du premier siècle de notre ère.

Le soupçon m'est donc venu que *'Ερωτιανός* n'était pas en réalité le nom originaire du glossographe, mais un surnom qu'il s'est donné à un moment décisif de sa vie. Le motif particulier de ce changement ne lui a probablement pas laissé la liberté du choix mais l'a obligé de se former un nom assez inusité.

L'on sait que les Grecs et les Romains aimaient à se donner un nom complémentaire dont ils se servaient à côté de leur nom originaire ou en guise de celui-ci. Quelquefois nous pouvons encore déterminer ou au moins deviner la raison individuelle du changement, mais le plus souvent cela ne nous est plus possible.

L'exemple le plus connu nous est fourni par saint Paul; depuis le Père Jérôme jusqu'à M. Dessau on a supposé que l'apôtre a échangé le nom de Saulus contre celui de Paulus justement au moment critique de sa vie où il lia connaissance avec Serge Paul, le proconsul de Chypre.[1]

Des recherches d'un ordre tout à fait différent m'ont amené plus tard aux fameux vers de l'Apocalypse de Jean, XIII, 16—18:

καὶ ποιεῖ πάντας, τοὺς μικροὺς καὶ τοὺς μεγάλους, καὶ τοὺς πλουσίους 16
καὶ τοὺς πτωχούς, καὶ τοὺς ἐλευθέρους καὶ τοὺς δούλους, ἵνα δῶσιν αὐ-
τοῖς χάραγμα ἐπὶ τῆς χειρὸς αὐτῶν τῆς δεξιᾶς ἢ ἐπὶ τὸ μέτωπον αὐτῶν,
καὶ ἵνα μή τις δύνηται ἀγοράσαι ἢ πωλῆσαι εἰ μὴ ὁ ἔχων τὸ χάραγμα τὸ 17
ὄνομα τοῦ θηρίου ἢ τὸν ἀριθμὸν τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ. Ὧδε ἡ σοφία 18
ἐστίν. ὁ ἔχων νοῦν ψηφισάτω τὸν ἀριθμὸν τοῦ θηρίου· ἀριθμὸς γάρ ἀν-
θρώπου ἐστίν. καὶ ὁ ἀριθμὸς αὐτοῦ ἐστιν ἑξακόσιοι ἑξήκοντα ἕξ.

Je fais grâce au lecteur des nombreuses opinions émises au sujet de ce passage si controversé: je me contenterai de constater qu'il faut, pour résoudre l'énigme — qui ne sera peut-être jamais résolue défi-

[1] Il existe une vaste littérature sur ces matières; je me borne à renvoyer le lecteur à M. Lambertz, Glotta, IV (1913), p. 78 suiv., et à H. Dessau, Hermes, XLV (1910), p. 347 suiv.



nitivement —, chercher un nom dont les lettres, additionnées ensemble selon leur valeur numérique, donnent le nombre 666. Ces sortes de calculs et de spéculations d'origine juive — portant le nom de *guématrie* — ont dû jouir, à partir du début de l'empire, d'une très grande faveur dans tous les milieux de la société antique. Les Gnostiques surtout, au deuxième siècle, en raffolèrent: en voici l'exemple qui est peut-être le plus curieux de tous:[1]

A	1	*α*	1	*M*	40	*N*	50
β	2	*γ*	3	*ε*	5	*ε*	5
ϱ	100	*ι*	10	*ι*	10	*ι*	10
α	1	*ο*	70	*θ*	9	*λ*	30
σ	200	*ν*	50	*ϱ*	100	*ο*	70
α	1	*ο*	70	*α*	1	*ς*	200
ξ	60	*ν*	50	*ς*	200		
		ο	70				
		μ	40				
		α	1				
	365		365		365		365

Mais l'*isopséphie*, pour employer le terme grec, ne se limita point aux cercles qui avaient subi l'influence plus ou moins directe du Judaïsme et de sa guématrie.

On se souvient de Léonidas d'Alexandrie qui florissait sous Néron. Il doit sa réputation surtout à des calculs guématriques pareils: il composait des épigrammes dont les distiques, additionnés selon la valeur des lettres, donnaient le même résultat numérique; citons comme exemple son épigramme *πέμματα τίς λιπόωντα κτλ.* Anthologia Graeca, VI 324, dont les distiques donnent le total de 9117.[2]

Léonidas n'est nullement un phénomène isolé. On a retrouvé à Pergame des inscriptions isopsèphes (Inschriften von Pergamon 333. 339. 587). Parmi celles-ci, je cite comme exemple le N° 333, dont les lignes donnent la *ψῆφος* 2186. Ces inscriptions isopsèphes pergaméniennes émanent, comme cela paraît bien probable, du père de Galien,

[1] Cf. P. Perdrizet, Revue des études grecques, XVII (1904), p. 350 suiv.
[2] Cf. aussi G. Setti, Rivista di filologia et d'istruzione classica, XXII (1894), p. 321 suiv., particulièrement p. 337 suiv.

l'architecte Nicon; selon le témoignage du fils, il était versé aussi dans la géométrie et la science des nombres.[1]

Jetons enfin un coup d'œil sur le passage de Suétone, Néron 39,2 (p. 259,2 Ihm) *νεόφηφον· Νέρων ἰδίαν μητέρα ἀπέκτεινε* que F. Bücheler, a éclairci par une découverte ingénieuse, Rhein. Mus. f. Phil., LXI (1906), p. 307, en corrigeant l'ancienne leçon vicieuse *νεόνυμφον* en *νεόψηφον* et en montrant que le nom de *Νέρων* a la même valeur arithmétique, 1005, que la phrase *ἰδίαν μητέρα ἀπέκτεινε.*

Mentionnons encore les isopsepha Pompeiana qu'a étudiés M. A. Sogliani, Rendiconti della R. Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. Serie quinta. Vol. X (1901), p. 256. En voici comme preuve: *φιλῶ ἧς ἀριθμὸς φμε'* (= 545). Ces isopséphies pompéiennes sont d'une valeur d'autant plus grande qu'elles démontrent premièrement à quel point l'isopséphie était devenue populaire dans le monde grec[2] et puis qu'elle y a été employée dans le but de cacher les noms propres originaires non seulement des dieux et des démons mais aussi des mortels.

Mais cela doit suffire.[3]

Ce sont des rapprochements de ce genre qui m'ont incité à procéder à l'examen du nom de notre glossographe, vu aussi qu'il a dû être le contemporain de Léonidas et de Suétone.

ὁ ἔχων νοῦν ψηφισάτω τὸν ἀριθμόν.

Les lettres du nom *Ἐρωτιανός* donnent le total de 1536.

Comme Érotien a dédié son glossaire à Andromachos il a dû être étroitement lié à ce protecteur qui a pu jouer un rôle dans sa vie, comparable — mutatis mutandis — à celui qu'a joué Serge Paul dans celle de saint Paul.

Les lettres du nom *Ἀνδρόμαχος* donnent le total de 1136.

---

[1] Galeni Op. omnia, Vol. VI, p. 755,12 K. *ἐμοὶ γὰρ πατὴρ ἐγένετο, γεωμετρίας μὲν καὶ ἀρχιτεκτονίας καὶ λογιστικῆς τε καὶ ἀστρονομίας εἰς ἄκρον ἥκων.*

[2] Voir aussi Adolf Deissmann, Licht vom Osten, 4e édition (1923), p. 237.

[3] Voir en outre: Boissonade, Anecdota Graeca, II, p. 459; E. Rohde, Griech. Roman, 2e édition, p. 487, n. 1; Th. Hopfner, Griech.-Ägypt. Offenbarungszauber (Wesselys Studien zur Palaeographie und Papyruskunde, XXI), p. 181; R. Wünsch, Antike Fluchtafeln (Lietzmanns Kleine Texte, 20) N° 5, 21, avec le commentaire; Catalogus Codicum Astrologorum Graec., IV, p. 120, etc.



Or, il faut se rappeler qu'il y avait deux porteurs de ce nom, père et fils. Et comme j'ai déjà eu l'occasion de le signaler, c'était probablement sous le patronage du fils que le glossaire était placé.

υἱὸς désigne parfois *iunior*, voir par exemple Inscriptiones Graecae, XIV, 367 (S. Marco da Aluntio, Sicile) *Γναῖον Πολλιηνὸν Εὐμαρέα υἱόν*. Et ce mot est parfois représenté par l'initiale; voir par exemple la liste des magistrats et des prêtres de Reggio di Calabria, Inscriptiones Graecae, XIV, 617, où *υ* indique quatre fois *υἱός*.

Voici enfin, d'une façon succincte, ma conjecture:

Ε	5	*Α*	1
ρ	100	*ν*	50
ω	800	*δ*	4
τ	300	*ρ*	100
ι	10	*ο*	70
α	1	*μ*	40
ν	50	*α*	1
ο	70	*χ*	600
ς	200	*ο*	70
		ς	200
			1136
		υ	400
	1536		**1536**

* * *

La conjecture que j'ai tâché de soutenir dans les pages qui précèdent, ne peut pas, il est vrai, être démontrée avec une certitude absolue. On admettra cependant qu'elle cadre assez bien avec les divers faits exposés ci-dessus. Elle doit donc, à juste titre, être tenue pour au moins acceptable et digne d'être prise en considération. En tout cas, quelque idée qu'on se fasse de cette solution du problème abordé ici, on m'accordera d'avoir choisi un sujet propre à attirer quelque attention hors du groupe limité des hellénistes. Je serais surtout heureux si mon modeste essai pouvait éveiller l'intérêt de l'ami vénéré à qui est offert ce recueil. Il me permettra peut-être, pour conclure, de lui rappeler que la guématrie et l'isopséphie antiques n'ont cessé d'exercer égale-

ment une influence sur l'imagination médiévale. Ainsi c'est sur le modèle du passage de l'Apocalypse cité plus haut que son cher Dante a composé ces vers connus du Purgatoire (XXXIII 40):

ch'io veggio certamente, e però il narro,
a darne tempo già stelle propinque,
secure d'ogn' intoppo e d'ogni sbarro,
nel quale un cinquecento diece e cinque,
messo di Dio, anciderà la fuia
con quel gigante che non lei delinque.

En geografisk »kliché» hos latinska stilister.

Av

Vilh. Lundström.

När jag för kort tid sedan på nytt läste din bok om Spanien och Portugal, käre jubilar, fäste jag mig vid ditt påpekande av att »det alltid finns några allmänna vaga föreställningar, som traditionen bibragt oss om Spanien». Det schema du uppgör över dessa loci communes är slående riktigt: »De innehålla ungefär att Spanien är ett stort land med en stor historia, som slutar med dekadans, att det är befolkadt af den från Holberg kända typen Ranudo de Colibrados, af svartögda senoritas och svartsjuka älskare med Toledoknif i bältet, att det producerar eldiga viner och hetsiga *pronunciamentos*, att det förlustar sig med blodiga tjurfäktningar och fromma processioner, och att det för öfrigt är alltför långt borta i världen och allt för långt tillbaka i tiden för att förtjäna vår uppmärksamhet».

I själva verket är det nog så, att vi var och en i sin stad vid en hastig tanke på något visst land genast fylla i ett likartat schema med våra föreställningar om detsamma, fastän vi icke alltid kunna forma dem lika humoristiskt och spirituellt som du låter oss göra i fråga om Spanien. Och schemat torde ofelbart, liksom ditt här ovan, upptaga landets storlek, dess befolkning, befolkningens utseende och lynne, landets läge, klimat och produkter samt möjligen något av dess historia. Ibland få vi låta bli att fylla i en eller annan punkt i formuläret, emedan vår kunskap och vårt minne svika oss.

Detta är emellertid icke något eget för oss och vår tidsålder. Företeelsen står att finna redan i antiken, såsom jag med ett exempel skall söka visa.

* * *

Ingen geografisk och etnografisk skildring från antiken är väl, särskilt i senare tider, mera allmänt läst och mera allmänt älskad och

beundrad än »germanernas heliga bok», Tacitus' Germania. Dess disposition är sällsynt klar: en allmän del om land och folk och en speciell del om de särskilda germanska folkstammarne. Även för dess två huvuddelar var för sig ligger dispositionen alldeles tydlig; i den senare delen genomgås folkstam efter folkstam i rent geografisk ordning efter deras dåvarande boningsplatser, den förra åter är klart uppdelad i två avdelningar, en geografisk (kap. 1—5) och en etnografisk (kap. 6—27).

Det är den korta geografiska avdelningen, vilken sålunda utgör bokens allra första parti, som här närmast skall bli föremål för vårt intresse. Även här är den inre dispositionen alldeles klar: landets gränser (kap. 1), folkets härkomst (autochtoni eller icke), stamsagor (härstamning från gudar, förbindelser med Hercules och Ulysses) och allmänna karaktäristika (säreget utseende, ögon, hårfärg, kroppsstorlek, kroppsstyrka och uthållighet) — allt detta kap. 2—4 — samt landets jordbeskaffenhet, klimat och produkter (kap. 5). Detta sista kapitel torde här böra delvis återgivas:

terra etsi aliquanto specie differt, in uniuersum tamen aut siluis horrida aut paludibus foeda, umidior qua Gallias, uentosior qua Noricum ac Pannoniam aspicit; satis ferax, frugiferarum arborum inpatiens, pecorum fecunda, sed plerumque inprocera. ne armentis quidem suus honor aut gloria frontis: numero gaudent, eaeque solae et gratissimae opes sunt. argentum et aurum propitiine an irati dii negauerint dubito. nec tamen affirmauerim nullam Germaniae uenam argentum aurumue gignere: quis enim scrutatus est? Med omnämnandet av guld och silver glida så Tacitus' tankar över på germanernas uppskattning av metallers bruk till husgeråd, mynt och vapen, och han finner härigenom en av sina vanliga övergångar till skriftens nästa avdelning, som just börjar med vapenmakt och krigsväsen.

Se vi närmare på det lilla nyss citerade stycket ur Germania finna vi dess beståndsdelar vara följande:

1) klimat och jordens beskaffenhet: *terra — aspicit;*

2) *a.* vegetabiliska och *b.* animaliska produkter: *satis ferax, frugiferarum arborum inpatiens* och *pecorum — opes sunt.*

3) mineralförekomst: *argentum et aurum — scrutatus est.*

Nu är här det märkliga att Tacitus i den ungefär samtidigt med Germania slutredigerade biografien över Agricola vid exkursen om Bri-



tannien formellt — innehållet blir ju naturligtvis här och där skiljaktigt — använder precis samma schema och delvis samma termer och ordalag. Naturligtvis ha åtskilliga kommentatorer och textkritici lagt märke härtill, men ingen tycks på allvar ha pressat den slående likheten. Låt oss därför ställa bägge skildringarna bredvid varandra:

Germ. 5	Agr. 12
Terra etsi aliquanto specie differt, in uniuersum tamen aut siluis horrida aut paludibus **foeda,** umidior qua Gallias, uentosior qua Noricum ac Pannoniam aspicit.	... caelum crebris imbribus ac nebulis **foedum;** asperitas frigorum abest...
satis ferax, frugiferarum arborum **inpatiens, pecorum fecunda,** sed plerumque inprocera. ne armentis quidem suus honor aut gloria frontis: numero gaudent, eaeque solae et gratissimae opes sunt.	solum praeter oleam uitemque et cetera calidioribus terris oriri sueta **patiens** frugum **pecudumque fecundum.**[1] tarde mitescunt, cito proueniunt; eademque utriusque rei causa, multus umor terrarum caelique.
argentum et aurum propitiine an irati dii negauerint dubito. nec tamen affirmauerim nullam Germaniae uenam **argentum aurumue gignere:** quis enim scrutatus est?	fert Britannia **aurum et argentum** et alia metalla, pretium uictoriae. **gignit** et Oceanus margarita, sed subfusca et liuentia.

[1] Så har man nämligen att läsa. För detta kapitel finns som bekant den gamla Hersfeldhandskriften icke mer — de i Iesi bevarade gamla bladens text börjar först i nästa kapitel; vi ha alltså här blott humanisthandskrifterna att hålla oss till, främst kopian i Iesi. Denna har i texten *pecudumq;* och i marginalen *fecudũ*. Med kännedom om dess trohet mot den gamla handskriften, varur den ju direkt avskrevs (jfr Annibaldi, La Germania di Cornelio Tacito, s. 24: »la lezione fu trascritta fedelmente sia nel testo che nelle parole soprascritte e marginali»), kan man icke betvivla, att även denna haft detsamma. Vid jämförelse mellan Germania- och Agricolatexten ser man genast, att här är att läsa *pecudumque fecundum*, d. v. s. att *fecũdũ* på grund av sin likhet med *pecudũq;* överhoppats och sedan ditskrivits i marginalen. Redan den skrivare, som förfärdigat den avskrift, varur våra båda Vatikanhandskrifter härstamma, hade emellertid missförstått förhållandet och satte in *fecundum* i stället för *pecudumque*, medan i själva verket bägge orden hörde till texten. Och tack vare detta laborera våra tryckta utgåvor än i dag antingen med Vatikanhandskrifternas konfusa och absolut

Likheten är slående, schemat precis detsamma, t. o. m. ordvalet är mer än vanligt överensstämmande, om man tager i betraktande den antika vanan att vid citat, även självcitat, och plagiat konsekvent göra smärre formella ändringar och använda synonymer.[1] Schemats huvudpunkter ha sedan utbroderats med specialuppgifter för de bägge olika länderna och framför allt med mer eller mindre subjektiva tillägg och reflexioner enligt Tacitus' kynne.

Men varifrån har Tacitus fått detta schema och denna »kliché» för geografisk skildring? Är den hans eget verk eller fanns den före honom?

I sin berömda bok om Tacitus' Germania söker Norden i viss mån ge ett svar:[2] »Die naheliegende Vermutung, dass die kurzen Bemerkungen des Tacitus über Klima, Bodengestalt und Flora Germaniens dem Plinianischen Germanenwerke entnommen sind, gewinnt an Wahrscheinlichkeit dadurch, dass die bei Tacitus sogleich folgenden Angaben über die Fauna des Landes wiederum eine Entsprechung bei Plinius aufweisen.» Att Tacitus för sina sakuppgifter om Germanien även

omöjliga läsart *patiens frugum, fecundum* (så ännu Halm-Andresen 1914) eller med lättköpta konjekturer såsom Gudemans *frugum patiens fecundum* (så ännu Goelzer i sin edition i Coll. des univ. de France 1922; vad därmed vinnes är obegripligt) eller Hedickes *fecundumque* (så senast Furneaux-Anderson 1922). Efter de till »schemat» hörande orden *patiens frugum pecudumque fecundum* i Agricola och *arborum inpatiens, pecorum fecunda* i Germania har Tacitus på vardera stället inskjutit en beledsagande anmärkning, som på hans vanliga sätt kommer uttrycksfullt, men en smula tvärt och abrupt. I Germania gäller den boskapen, i Agricola grödan. I Germania inträder en stötande subjektväxling: *pecorum fecunda* (sc. terra), *sed plerumque inprocera* (sc. pecora), en växling som blir ännu mera stötande därigenom, att *fecunda* och *inprocera* ha samma ändelse och alltså icke i det yttre ge någon antydning om subjektväxlingen. I Agricola tillsätter Tacitus *tarde mitescunt, cito proueniunt* etc. naturligtvis syftande på grödan, icke på boskapen, som eljes är det närmaste ledet. Tacitus tillägg till schemat har alltså på bägge ställena vållat en viss hårdhet i stilen, mindre dock i Agricola än i Germania. När man med Gudeman (Agricolautgåvan av 1902, s. 112) finner »die vorgeschlagenen Ergänzungen *pecudum, pecorum* mit 'tarde mitescunt' unvereinbar», men i Germania (Germaniautg. av 1916, s. 67 f.) finner den motsvarande hårdheten med subjektväxling bidraga till »der von T. erstrebten Straffheit des Ausdrucks» och därför vara »nirgends zu beanstanden, wo wie hier ein Missverständniss ausgeschlossen war», är man inne på rena godtycket. — För övrigt är det naturligen alldeles uteslutet att Tacitus icke skulle ha framhållit rikedomen på boskap i Britannien lika väl som i Germanien, då en av hans mest värderade sagesmän näml. Caesar just för Britannien (B. Gall. V 12, 2) framhåller *pecorum magnus numerus*.

[1] Jag hänvisar till min framställning i Eranos, XII (1912), s. 9 ff.

[2] Norden, Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania (Leipzig 1920), s. 283.

studerat Plinius står naturligtvis utom allt tvivel, liksom att bägge — och icke minst Tacitus — använt Livius i betydande utsträckning; men formen är här varken pliniansk eller liviansk, och det sammanträngda schemat passar väl heller knappast för någonderas framställning. Har Tacitus för form och schema haft några förebilder, måste de nog sökas annorstädes. Kommentatorerna ha också sporadiskt hänvisat på Sallustius' Iug. 17,5 f. såsom parallell och gjort alldeles rätt häri — sakförhållandet är obestridligt, och vi återkomma till detsamma. Emellertid finns det ett mellanled, som står Tacitus' schema och ordalag ännu närmare, och det är rent förunderligt att, så vitt jag kunnat finna, ingen enda forskare lagt märke härtill.

Men stället står också att finna i en skrift, där man knappast väntat det — i Senecas Consolatio ad Heluiam matrem. Seneca sitter landsförvisad på Corsica och söker trösta sin moder med försäkringar att hans vistelse där icke är så fruktansvärd, som hon föreställer sig. En tänkt invändning mot dessa tröstegrunder formulerar Seneca (ad Helu. 9,1) sålunda:

at non est haec terra frugiferarum aut laetarum arborum ferax; non magnis nec nauigabilibus fluminum alueis inrigatur; nihil gignit quod aliae gentes petant, uix ad tutelam incolentium fertilis; non pretiosus hic lapis caeditur, non auri argentique uenae eruuntur.

Satt i samband med de bägge Tacitusställena är Senecastället onekligen förbluffande; redan förut har Seneca anspelat på klimatet, *caeli grauitas* (7,8) — nu komma de andra punkterna i samma ordning som hos Tacitus: vegetabiliska produkter, animaliska produkter (därpå syfta uppenbart orden *ad tutelam incolentium fertilis* — ull och skinn), mineral. Och till och med själva ordalagen återfinna vi till vår överraskning hos Tacitus: *frugiferarum arborum, ferax, gignit, auri argentique uenae...* Endast detaljen om vattentillgång och segelbara floder har Tacitus icke medtagit; eljes ser man vid första ögonkastet att Senecas ord varit Tacitus' närmaste mönster eller ett av hans mönster. Och Senecastället är ju av uppenbar kliché-typ — man skulle kort kunna sammanfatta dess mening så: från var och en av de synpunkter, varifrån man brukar betrakta ett land, är ju detta illa lottat.

Men är det nu möjligt och troligt att Tacitus vid författandet eller slutredigerandet av Germania och Agricola använt en till synes så fjärran liggande eller rent av heterogen stilistisk förebild som en av

Senecas trösteskrifter? Ja, det är icke blott möjligt och troligt, utan säkert. Man må komma ihåg att Agricola i sina sista kapitel har starkt tycke av en consolatio, och redan längesedan har man lagt märke till att Agricola uppvisar reminiscenser från Senecas Consolationes ad Heluiam, ad Polybium och ad Marciam. Zimmermann[1] har från inledningen till Agricola antecknat k. 2 *monumenta clarissimorum ingeniorum* taget från Sen. ad Helu. 1,2 *clarissimorum ingeniorum monimenta* och k. 3 *mortalis aeui* från ad Marc. 25,1 samt påpekat likheten mellan vissa partier i Agr. 4 och ad. Helu. 17,4; från ett av de sista kapitlen kan Agr. 41 *aures uerberatas* jämföras med ad Marc. 19,6 *aures uerberantur*, och att Agr. har åtskilliga reminiscenser från Senecas ad Polybium, däri har Zimmermann nog också rätt. Mendell[2] har varit inne på samma sak, utan att dock föra den i detalj synnerligen mycket längre. Att Tacitus, då han *professione pietatis* skulle avfatta sin biografi över svärfadern, studerade andras laudationes och consolationes, stämde fullkomligt med det arbetssätt, som var honom eget.[3] Men han fann då i consolatio ad Heluiam även en lång rad geografiska uppgifter om Corsica, vilkas stilistiska avfattning föll honom i smaken; så kom han att excerpera och efterbilda vår ovannämnda geografiska »kliché» och ej blott denna, utan även andra uttryck, vilka han sedan fick tillfälle att draga nytta av i sina geografiska framställningar av Britannien och Germanien. Ty det finns i själva verket i bägge dessa skrifters geografisk-etnografiska framställningar en hel rad reminiscenser särskilt från consolatio ad Heluiam, som man hittills icke uppmärksammat. Man jämföre t. ex. Agr. 11 . . . *initio coluerint, indigenae* och Germ. 2 *indigenas crediderim . . . minime mixtos* med ad. Helu. 7,10 *uix denique inuenies ullam terram, quam etiam nunc indigenae colant, permixta omnia* eller Germ. 2 *Asia aut Africa aut Italia relicta* med ad. Helu. 6,3 *relictis sedibus suis* eller Germ. 2 *mutare sedes* med ad. Helu. 7,1 *mutasse sedem* eller hela resonnemanget i Agr. 11 med ad. Helu. 7,9. Över huvud

[1] Zimmermann, De Tacito Senecae philosophi imitatore, Breslau 1889 (= Breslauer Philol. Abh., V, 1), s. 51 ff.

[2] Mendell, Literary Reminiscences in the Agricola (Transactions and Proceedings of the Amer. Philol. Association, vol. LII, Cleveland, Ohio, 1921), s. 53 ff. och speciellt 64 ff.

[3] Jfr härom min uppsats Tacitus' poetiska källor (Göteborgs Högskolas Årsskrift 1923) och särskilt exemplet s. 6 ff. från Tacitus' Lucanusstudier: när han skulle beskriva inbördeskriget efter Neros död, sökte han stil och stämning bl. a. genom studiet av Lucanus' epos över ett tidigare inbördeskrig.

har Seneca icke blott i fråga om stil och tankar utan även för själva sakinnehållet spelat en långt större roll i Tacitus' utveckling och skriftställarskap än man hittills velat medgiva.

Men icke heller Seneca har nyskapat schemat i fråga; att det fanns långt före honom se vi av det redan omnämnda Sallustiusstället Iug. 17, till vilket vi nu övergå. Här är det naturligtvis fråga om Africa; dess gränser, folkets härkomst och ifrågasatta autochtoni, dess förhistoria, dess allmänna karaktäristika (kroppslig styrka och uthållighet) samt landets klimat och produkter skildras — alltså alldeles samma disposition som i Germ. 1—5, endast att framställningen är mycket kortare och ordningen mellan ett par led omkastade. Att Tacitus haft Sallustiusstället eller excerpt därav framför sig, därom vittna ögonblickligen sådana likheter som Iug. 17,7 *sed qui mortales initio Africam habuerint* med. Agr. 11 *ceterum Britanniam qui mortales initio coluerint* och Iug. 17,6 *patiens laborum* med Germ. 4 *laboris . . . patientia*. De rader, som speciellt motsvara vår »kliché», te sig sålunda:

mare saeuom importuosum. ager frugum fertilis, bonus pecori, arbore infecundus. caelo terraque penuria aquarum.

Det är helt enkelt ett embryo till hela vår »kliché» på latinskt område, som vi här se. I stället för landet och dess klimat kommer här för den nordafrikanska kusten havet i betraktande; så följer jordens beskaffenhet samt animaliska och vegetabiliska produkter alldeles som hos Seneca och Tacitus och med i stort sett samma ordalag och sist kommer vattentillgången — en passus, som vi känna igen från Seneca och som alltså ingått i det ursprungliga schemat — medan uppgift om mineralförekomst uteslutits. Saken är alldeles klar: Tacitus har haft både Sallustius' form av »klichén» och Senecas utveckling därav till mönster, då han upptog den med vissa nya små modifikationer i Germania och Agricola.

Ännu en gång skulle han emellertid taga till densamma: vid den berömda beskrivningen av det judiska landet i Hist. V 6. Först angivas här som sig bör gränserna, så kommer folkets kroppsbeskaffenhet och uthållighet (*corpora hominum salubria et ferentia laborum* — man jämföre hos Sallustius *genus hominum salubri corpore, uelox, patiens laborum* likaledes i omedelbart samband med vår speciella »kliché»!) och slutligen klimat, bördighet och vegetabiliska produkter: *rari imbres, uber solum, fruges nostrum ad morem praeterque eas balsamum et palmae.*

palmetis proceritas et decor, balsamum modica arbor; animaliska produkter och mineral nämnas ej i detta sammanhang. Drag finnas här både från Agricola och Germania. Från Agricola igenkänna vi reminiscenser av *crebris imbribus, solum praeter ... cetera calidioribus terris oriri sueta* (= nostrum ad morem!) *patiens frugum;* från Germania åter ha bl. a. orden *palmetis proceritas et decor* vunnits genom en nästan drastisk omstöpning av de på *pecora* syftande orden *plerumque inprocera: ne armentis quidem suus honor aut gloria frontis.*

I fem olika varianter ha vi alltså funnit vår geografiska »kliché»: hos Sallustius, hos Seneca och tre gånger hos Tacitus.

* * *

Tvivelsutan kan man på latinskt område ytterligare skönja spår av detta schemas allmänt vedertagna användning och kanske även få en viss inblick i dess uppkomst. Att man söker sådana hos den ende bevarade speciellt geografiske författaren, Pomponius Mela, är naturligt. Och de finnas där. Skildringen av Thracien hos Mela II 2 är nämligen så tydligt hörande till våra »kliché»-ställen, att man ej kan misstaga sig därom. Efter angivande av gränserna heter det (jag utmärker med halvfet stil sådana för vår kliché typiska ord, som vi igenkänna från andra ställen):

regio nec **caelo laeta** *nec solo, et nisi qua mari propior est,* **infecunda,** *frigida eorumque* **quae seruntur** (jfr Tac. Germ. *satis ferax*)[1] *maligne admodum* **patiens,** *raro usquam* **pomiferam arborem** (jfr *frugiferarum arborum* hos Sen. och i Tac. Germ.), **uitem** *frequentius tolerat; sed nec eius quidem fructus maturat ac* **mitigat** (jfr Agr. *tarde mitescunt*), *nisi ubi frigora obiectu frondium cultores arcuere.*

Att Melas huvudkälla varit Varro, är väl numera säkert, och vi ha därmed en antydan om att Varro varit åtminstone en av vägarne

[1] Parallellen *quae seruntur* och *satis* visar, att *satis* icke, såsom senast Gudeman velat göra troligt (Germaniautg. av 1916, s. 67), är adverb, utan abl. plur. av *satum*, något som för övrigt den typiskt taciteiska parallellismen *satis ferax, frugiferarum arborum inpatiens, pecorum fecunda* tydligt nog visar. Parallellerna *quae seruntur* — *satis* och *mitigat* — *mitescunt* mellan Mela och Tacitus, vilka icke finnas hos Sallustius och Seneca, ådagalägga att Tacitus lånat element till sin form av »klichén» även från ett tredje håll, utan tvivel Livius.



för detta schemas inträngande i den latinska litteraturen. En ytterligare antydan om vägarne få vi genom det faktum, att Iustinus' sammandrag av Pompeius Trogus' skildring av Spanien — och här äro vi, käre septuagenar, till slut tillbaka i ditt Spanien, där du genom ditt humoristiska »schema» gav oss utgångspunkten — uppenbarligen ådagalägger, hurusom Trogus använt fullkomligt samma disposition, som den vi känna från vår »kliché» och dess omgivande partier hos Sallustius eller Tacitus (Epit. Hist. Phil. XLIV 1, 4 f.):

sicut minor utraque terra (sc. Africa et Gallia), *ita utraque* **fertilior.** *nam neque ut Africa uiolento sole torretur neque ut Gallia adsiduis uentis fatigatur, sed media inter utramque hinc temperato calore, inde felicibus et tempestiuis* **imbribus** *in omnia* **frugum** *genera* **fecunda** *est, adeo ut non ipsis tantum* **incolis,** *uerum etiam Italiae urbique Romanae cunctarum rerum abundantia sufficiat.*[1]

hinc enim non **frumenti** *tantum magna copia est, uerum et* **uini,** *mellis* **oleique.** *iam lini spartique uis ingens; equorum pernices greges.*

sed nec summae tantum terrae laudanda bona, uerum et abstrusorum **metallorum** *felices diuitiae, nec ferri solum praecipua materia, sed et minii certe nulla feracior terra.*

in hac cursus amnium non torrentes rapidique ut noceant, sed lenes et uineis campisque **inrigui,**[2] *aestuariis quoque Oceani adfatim piscosi, plerique etiam diuites auro quod in palucibus uehunt.*

Här ha vi, som vi se, alla ingredienserna: klimatet, jordens beskaffenhet och tillräcklighet för folknäringen, vegetabiliska och animaliska produkter, mineral, bevattning och vattenvägar ... Trogus' skildring har naturligtvis varit långt utförligare, Iustinus' sammandrag närmar sig till vår »kliché». Vi få en vink om att det är genom dylika sammandragningar av de utförligare skildringarne, som »klichén» uppstått — särskilt var det naturligt, att vid kortare geografiska exkursers inläggande i verk av annan art, historiska, biografiska, populärfilosofiska, dylika till en mera fast typ reducerade sammandrag skulle vara bekväma och lockande att tillgripa.

Ur vems utförligare geografiska skildringar den senare dispositionen kommit och vår »kliché» utkristalliserats kan väl heller knappast bli

---

[1] Jfr Senecas *uix ad tutelam incolentium fertilis!*

[2] Jfr Senecas *non magnis nec nauigabilibus fluminum alueis inrigatur!*

föremål för tvivel — från Varro, Trogus, Sallustius[1] och Seneca löpa linierna tillbaka till samma utgångspunkt: Poseidonios. Långa och underliga äro det mänskliga vetandets och dess stilistiska utformnings vägar; ibland kan en strimma glänsa fram och belysa dem såsom i det nu skildrade fallet.

---

[1] Tvärtemot sin lärjunge Theissen, som i sin avhandling De Sallustii, Liuii, Taciti digressionibus (Berlin 1912) låter nästan alla exkurser gå direkt tillbaka på Poseidonios, och mot Strenger, Strabons Erdkunde von Libyen (Berlin 1913), förklarar Norden i sin stora Germaniabok av 1920, s. 145, n. 2, att han icke kan gå med på att Sallustius i sin etnografiska exkurs Iug. c. 17 ff. använt Poseidonios. Ja, men vem har han då använt? Varro bjöde väl i så fall den enda utvägen för att förklara det ofrånkomliga faktum, att vår »kliché» i sin första kända form förekommer redan hos Sallustius. Men är Varro sannolik eller möjlig såsom källa för Sallustius? — Att Tacitus aldrig studerat Poseidonios direkt, har däremot länge varit min övertygelse, och jag gläder mig åt att Norden, anf. arb., s. 143 f., så skarpt och klart uttalat sig i samma riktning. Stämningen är hos Tacitus en helt annan än hos Poseidonios (Rudberg, Forsch. z. Poseidonios, Upsala 1918, s. 72 f.), den stolte romerske kulturnationalisten använde direkt knappast annat än romerska källor, och allt det poseidonianska, som finns hos Tacitus, har passerat flere romerska filtrer — säkert framför allt Sallustius', Livius' och Senecas — innan det ingöts i den taciteiska formen.

Sur la question de l'*i* dit parasite dans l'ancien français.

Par

Ernst G. Wahlgren.

Dans un ouvrage intitulé *Observations sur les verbes à parfaits faibles* et qui est maintenant sous presse, nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper un peu de cette question en parlant du développement phonétique de l'*a* latin tonique, soit libre, soit entravé, dans le français. Nous y envisagions aussi la perspective d'un article spécial traitant de cette question dans son ensemble.[1] Dans ce qui suit, nous tâcherons de remplir notre promesse en donnant un exposé critique et tant soit peu complet de la matière.

Celui qui le premier s'est occupé, du moins un peu en détail, de la question d'un *i* parasite dans le sens où nous prenons ce mot[2], et qui s'est justement servi de ce terme («parasitisches *i*»), c'est Friedrich Apfelstedt, qui en parlant des voyelles dans le Psautier lorrain a souvent eu l'occasion d'y revenir. Ainsi il constate, non seulement qu'en syllabe ouverte, *a* latin libre tonique devient *ẹi* (sic!)[3] et dans une syllabe fermée *ai* > *ei* > *ę* («wenn auch in einem grossen Procentsatz von Fällen

[1] Cf. Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles, I, p. 42.

[2] Cf. plus bas la définition de Zemlin. Nous nous servons dans cet article de l'expression «l'*i* parasite» qui nous semble rendre le mieux ce dont il est question. Dans d'autres ouvrages, il est vrai, l'expression «*i* parasite» est prise dans un autre sens, à savoir celui d'un *i* organique, développé spontanément d'une consonne palatale ou palatalisée ou de *e*, *i* en hiatus. Cf., à cet égard, par exemple E. Waldner, Die Quellen des parasitischen *i* im Altfranzösischen (Archiv für das Studium der neueren Sprachen u. Litteraturen, 78), pp. 421 sq; P. A. Geijer, Om accessoriska ljud i franska ord, dans Studier i Fransk Linguistik (Upps. Univ. Årsskr. 1887), p. 24.

[3] Cf. Lothringischer Psalter, herausgeg. von F. Apfelstedt (Heilbronn 1881), pp. VIII, X.



a geschrieben ist »)[1], mais aussi que ce texte « zeigt die Neigung dem *a*, besonders im Auslaut, ein parasitisches *i* anzufügen, z. B. *jai* (*jam*) pr. 3,36; pr. 5,13; 5,5; 7,12; *ais* (*habes*, *s* ist stumm, vgl. *ai* 9,4) 3,7; 4,6; 7,6; *ait* (*habet*, *t* ist stumm, vgl. *ai* 37,14; 96,8; 103,18 Glosse) pr. 1,1; pr. 1,29; pr. 2,30; 7,12, dsgl. in den Endungen des Perf. der 1. schw. Conjug. und des Futurs »[2]. Un peu plus loin, il continue: « Daneben vice versa *a* für frz. *ai* in den 1. Prs. *persera* 17,29 . . . — Dieses Streben, einmal jedem betonten Vocal in offener und geschlossener Silbe ein *i* anzufügen, andererseits die lautgesetzlich entstandenen Diphthonge, die *i* als zweites Element enthalten, auf den einfachen Vocal zurückzuführen . . . ist eine charakteristische Eigenthümlichkeit der östlichen Dialekte, bes. des lothringischen. »[3] Pour *a* atone, il constate que « Der Zug *a* zu *e* zu machen, zeigt sich auch in vortonigen Silben, was im Neulothr. und Neubrgd. fast Regel geworden ist »[4]; pour *ę* en syllabe fermée, que cette voyelle reste telle quelle, tout en ajoutant: « selten wird dafür *ei* geschrieben: *diseite* pr. 1,24; 33,10; 106,41 (*disete* 33,9; *disette* 87,9); *enfeir* 48,14 etc. »[5] A propos de la voyelle *ǫ*, il dit que « Vlglt. *ǫ* in geschlossener Silbe ist geblieben; einmal findet sich die Form *noistre* 146,6, worin ich *o* + parasitisches *i* (aus *s*, das verstummt) sehen möchte », et il ajoute, d'autres textes de l'Est, quelques autres exemples, dont nous aurons l'occasion de parler en leur lieu.[6] Autre part, dans le même ouvrage, nous trouvons: « Ein parasitisches *i* scheint sich mit dem Tonvokal verbunden zu haben in *moixes* (*musca*) 104,31; 104,34; vortonig *moixon* 10,1; 83,3; 101,7; 103,17; *moixattes* 117,12 »[7], et à propos de l'*ū* latin: « Mit parasitischem *i* hat es sich verbunden in *esmuiz* 38,2 (daneben *esmeuz* und *esmuz*); *acrui* (Part. zu *acroire*) 68,4 ».[8] Ensuite, nous trouvons encore plus loin: « In *loigieir* 83,3; *loigieiz* 106,36; *oyir* 80,8 (neben sonstigem *oyr*) haben wir es wohl mit parasitischem *i* zu thun ».[9]

Immédiatement après l'ouvrage de M. Apfelstedt — justement la

[1] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XIII.
[2] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XV.
[3] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XVI.
[4] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XVI.
[5] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XVIII.
[6] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXV.
[7] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXVII.
[8] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXVIII.
[9] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXXV.

même année — paraît une monographie sur notre sujet, une dissertation allemande par J. Zemlin portant le titre *Der Nachlaut i in den Dialecten Nord- und Ost-Frankreichs*, Halix Saxonum 1881, et élaborée, à ce qu'il semble, sous les auspices de Hermann Suchier. Au commencement de son opuscule, Zemlin définit l'objet de ses recherches par les mots suivants:

«Wir verstehen unter dem Nachlaut *i* ein *i*, das sich hinter sonantischen Vocalen einstellt, ohne in einem besonderen Laute des lateinischen Wortes seinen Ursprung zu haben.

Zur Erläuterung mögen folgende Beispiele dienen: *patrem*, gewöhnliche Form *pere*, Form mit dem Nachlaut *i peire*; *partem*, gewöhnliche Form *part*, Form mit dem Nachlaut *i pairt.*»

Avant d'entrer dans une critique de ce travail et dans la discussion des problèmes phonétiques ou non phonétiques qui se rattachent à notre sujet, il importe d'indiquer sommairement les autres ouvrages où la même question a été traitée plus ou moins en détail. A partir de 1881, on rencontre çà et là, il est vrai, dans les ouvrages de philologie française, la question de l'*i* parasite, mais les auteurs de ces travaux se sont en général contentés de constater le fait qu'après certaines voyelles apparaît, à un moment donné, un *i* parasite, sur l'origine et la nature duquel ils ne s'expliquent pas. Dans les ouvrages suivants, on trouve des renseignements plus précis, quoique — il faut l'avouer — toujours trop succincts et peu instructifs. Commençons par le *Grundriss der romanischen Philologie*, éd. G. Gröber, où, déjà dans la première édition (de 1888), Hermann Suchier, *Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten*, fait mention du «Nachlaut *i*» en s'exprimant dans ces termes:

«Eine eigentümliche Erscheinung ist der Nachlaut *i*, der sich hinter sämtlichen Vokalen im Wallonischen und Lothringischen findet, z. B. *pluis* PLUS, *fuit* FUIT, *toiz* TOTOS, *toist* TOSTUM, *jai* JAM, *pairt* PARTEM, *beiste* BESTIAM, *meit* MITTIT, *teil* TALEM. Hinter *e*, das lateinischem freiem *a* entspricht (*teil* TALEM, *peire* PATREM, *meir* MARE), ist der Nachlaut weit verbreitet, bis nach Saint-Quentin und Saint-Omer. Hinter den übrigen Vokalen beschränkt er sich auf den Ostrand des Sprachgebiets von Lüttich bis Poligny, westwärts Verdun, Joinville, Auxonne umfassend. Doch ist die Häufigkeit seines Auftretens nicht überall die gleiche, am häufigsten ist er in Metz zu beobachten.

Höchst merkwürdig ist nun, dass auch eine deutsche Mundart den Nachlaut *i* kennt und dass dieselbe, wie es scheint, dem Ostrande des französischen Sprachgebietes unmittelbar benachbart ist. Es ist dies die niederrheinische (mittelfränkische) Mundart, die hauptsächlich in Trier und Köln gesprochen wird. In einem Kölner Gedichte, der Ursula (in Schades *Geistlichen Gedichten vom Niederrhein*), liest man z. B. folgende Formen: *luide, troist, moicht, dair, hait, eirde, keirt*. Der Nachlaut tritt also hier in allen Fällen auf, in denen er auch im Romanischen vorliegt.

In dem der romanischen Sprachgrenze noch näher liegenden Trier findet er sich in derselben Ausdehnung. Man liest z. B. in einer Urkunde von 1318 in Höfers *Auswahl* (Hamburg 1835) *hûis fuirsteyn* (Fürsten) *doin hain eirzebischof intheilden eirsamen* und die Jahreszahl *druzein hundert jair und echtzein jair*. Schon die älteste Trierer Urkunde vom Jahre 1248 zeigt solche Beispiele (*vuir, doit, ain*).

Wenn man nicht glauben will, dass der dem Romanischen und Germanischen an der Sprachgrenze gemeinsame Zug, der offenbar auf eine eigentümliche Lage der Sprachwerkzeuge als Artikulationsbasis zurückzuführen ist, aus einer keltischen Mundart herstammt, so wird wohl eine Beeinflussung des Romanischen durch das Germanische angenommen werden müssen. Deutsche Ansiedler waren hier nicht minder zahlreich als in Französisch-Flandern, und konnten, da sie mit ihrer romanischen Umgebung in deren Sprache verkehrten, den Anstoss zur weiteren Verbreitung der lautlichen Besonderheit geben, die sie aus ihrer deutschen Mundart auf das Romanische übertragen hatten. Damit soll natürlich nicht gesagt sein, dass in allen Gegenden, wo sich der Nachlaut findet, germanische Ansiedler denselben verursacht hatten: vielmehr konnte sich, nachdem einmal der Anstoss gegeben war, der Nachlaut auch über Gegenden verbreiten, in denen keine Germanen ansässig waren, und bei *ei* = *A* ist es sogar höchst zweifelhaft, ob diese auch in Flandern verbreitete Lauterscheinung mit jenem Nachlaut auf gleiche Stufe zu stellen ist.»[1]

Après Suchier, nous citerons d'abord M. Buscherbruck qui, dans un

[1] Cf. Grundriss der rom. Philologie, I[1], p. 602. Le même passage se retrouve, sans changement ni addition, dans la deuxième édition (de 1904—1906) du même ouvrage, p. 764.

essai linguistique sur les Sermons de saint Bernard, tâche de donner une explication phonétique de l'*i* parasite. Ayant constaté que l'apparition d'un son parasite derrière la plupart des voyelles toniques est un des traits caractéristiques de l'ancien dialecte messin, M. Buscherbruck trouve la cause première de ce phénomène dans « la prononciation lourde et traînante des paysans de l'Est ». Il fait en même temps la distinction entre « Nachklänge und Übergangslaute ». Ein Nachklang entwickelt sich aus dem Vokal selbst. Indem die Sprachwerkzeuge langsam in ihre Ruhelage sich zurückziehen, bildet sich ein geschlossnerer Laut, der bei den hellen Vokalen *ẹ*, *ę* *a* nach der *i*-Seite, bei den dunkeln Vokalen (*a*), *ǫ*, *ọ*, nach der *u*-Seite liegt. Hierin gehören auch wohl meist die sogenannten Hiatus *i* und *w*. Der Übergangslaut dagegen entsteht durch Einwirkung des folgenden Konsonanten, indem die Sprachorgane aus der Vokalstellung langsam in die Stellung dieses Konsonanten übergehen und dabei das Artikulationsgebiet eines Vokals streifen, während der Stimmton noch fortdauert. Als Übergangslaute erscheint besonders *i*, ferner *a* vor *l*. *u* kommt nicht vor, weil kein französischer Konsonant einen so ausgesprochenen *u*-Charakter hat.

Welche von beiden Erscheinungen wir vor uns haben, lässt sich jetzt nicht mehr immer entscheiden. In offner Silbe vor Vokal bestand wohl der Nachklang, in geschlossner Silbe der Übergangslaut. In offner Silbe vor Konsonant dagegen konnte der Konsonanteneinsatz schon vor der Silbenscheide eintreten oder doch der Gedanke an den folgenden Laut die Sprachwerkzeuge schon nach der Richtung bewegen, so dass sich ein Übergangslaut bildete. Auf jeden Fall ist das Eintreten des parasitischen Vokals durch die Länge des Grundvokals bedingt. Diese hängt ab von der Natur des folgenden Lautes (vor Vokal wird der Grundvokal etwas länger, vor Doppelkonsonanz etwas kürzer), aber auch von der Natur des vorhergehenden Lautes. »[1]

Voilà en principe la théorie de M. Buscherbruck. Ce qui nous intéresse ici, c'est la question de savoir comment expliquer l'*i* parasite. Dans ce qui suit, nous aurons l'occasion, en parlant de chaque voyelle à part,

[1] Cf. K. Buscherbruck, Die altfranzösischen Predigten des Heiligen Bernhard von Clairvaux (Rom. Forsch., IX), p. 670.

de revenir plus d'une fois à cette théorie ainsi qu'à d'autres remarques faites par M. Buscherbruck à propos du même phénomène. Signalons ensuite que nous trouvons cette question mentionnée par M. Brunot dans sa grande *Histoire de la langue française* et dans les dernières éditions de la *Grammaire* de Schwan-Behrens.[1] En citant Apfelstedt, M. Brunot souligne, à propos de la voyelle *a*, que «c'est un trait caractéristique des dialectes de l'Est, particulièrement du lorrain, que d'ajouter à la tonique, libre ou entravée, un *i*, et d'autre part de ramener la diphtongue ainsi développée à une voyelle simple».[2] Un peu plus bas, en parlant de *u* latin, il constate que, dans le même dialecte, «de *u* latin s'est souvent développé *ui*, qui plus tard aboutira à *i*: *plus* > *pu* > *pui* > *pi*; *ma batuire* (Dial. an., 8,17); *vertuit* (*ib.* 9,10—11)».[3] Pour le bourguignon, il note enfin que «*o* passe à *oi* devant *ch*, *j*: *boiche*, *roige*».[4] La grammaire de Schwan-Behrens s'exprime de la manière suivante: «Eine alle Vokale ausser *i* betreffende mundartliche Eigentümlichkeit, die öfters behandelt, aber immer noch nicht genügend aufgeklärt ist, ist die Entwicklung eines parasitischen i-Nachlautes, z. B. *teil* (*talem*), *Jaike* (*Jacobum*), *ait* (*habet*), *tois* (*totos*), *poir* (*pro*), *pluis* (*plus*); mit Monophtongierung von *ai* weiter: *et* (*habet*), *pessee* (*passata*) usw. Derselbe charakterisiert namentlich die östl. Mundarten und unter ihnen in erster Linie diejenige von Metz. Im besonderen *ei* für *i* und *-aige*, *-ege* für *-age* begegnen in noch näher zu bestimmender Ausdehnung auch im Picardischen und in den westlichen Mundarten nicht selten.»[5]

* * *

Comme nous le voyons, les opinions sur notre *i* parasite sont divergentes et passablement confuses. Dans ce qui suit, nous essayerons de

---

[1] N'ayant pas eu toutes les éditions de cette grammaire à notre portée, nous pouvons seulement constater que, dans la septième édition (de 1903) et dans les éditions précédentes, on n'en parle pas, mais dans la neuvième (de 1911) nous trouvons le même passage que nous citerons tout à l'heure d'après la onzième édition (de 1919).

[2] Cf. Brunot, Histoire de la langue française, I, p. 314.

[3] Cf. Brunot, ib., p. 315.

[4] Cf. Brunot, ib., p. 317.

[5] E. Schwan & D. Behrens, Grammatik des Altfranzösischen, p. 119 sq.

mettre un peu d'ordre et de méthode dans la discussion de cette question et de la présenter sous sa vraie lumière.

Dans notre ouvrage *Observations sur les verbes à parfaits faibles* cité au commencement de cet article, nous avons traité en détail le développement de *a* latin libre tonique dans les anciens dialectes français comme dans les patois modernes. Il ne s'agit pas ici de résumer tous les résultats auxquels ont abouti ces recherches. Disons seulement que, dans l'ancien français, exception faite de certaines parties du Centre et du Sud-Ouest comme de l'anglo-normand, ẹ sorti de *a* latin libre tonique s'est de bonne heure développé en *ẹi*, diphtongue qui s'est quelquefois conservée jusqu'à nos jours dans les patois,[1] mais qui très souvent aussi a continué son développement vers ę (*ä*), *a*, et même jusqu'à *o*. Pour les détails de ce développement ainsi que pour sa délimitation géographique, nous renvoyons à nos Observations sur les verbes à parfaits faibles. Le développement ẹ (< *a*) > *ẹi* (*ęi*) en ancien français semble surtout favorisé dans les syllabes ouvertes,[2] et s'explique le plus naturellement de la manière suivante: *e* < *a* était sans doute d'une certaine longueur, ce qui par emphase a entraîné le scindement de la voyelle en *ẹi*. C'est là aussi une chose que les patoisants et phonéticiens modernes semblent reconnaître en principe.[3] L'*i* dit parasite, dans ce cas-là, est donc un développement phonétique tout naturel, aussi naturel que par exemple *i* dans *ei* < ẹ latin fermé, dans *ię* < ę latin ouvert ou bien comme *ou* < ọ latin fermé, etc. M. Buscherbruck a parfaitement raison en disant, à ce propos, que la naissance de l'*i* parasite suppose également «eine geschlossnere Aussprache» de la voyelle primitive (ẹ). Après cela, l'essentiel est cependant, selon nous, l'élargissement de la voyelle, ce qui nécessite une certaine durée dans l'articulation, au bout de laquelle la langue s'élève un peu vers le palais avec un certain écartement de la bouche. Ce n'est pas là précisément la même chose que l'explication de M. Buscherbruck: «Aus ihrer vorgeschobenen Stellung sinkt die Zunge langsam in die Ruhelage zurück, die etwas geöffneten Kiefer

[1] Cf. Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, I, § 226; Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles, I, pp. 26, 27.

[2] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. VIII sq.; Philipon, Les parlers du duché de Bourgogne (Romania, XXXIX), p. 506.

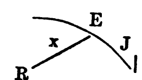
[3] Cf. Joret, Mélanges de phonétique normande, pp. XIX, 13; Meyer-Lübke, Gram. des langues romanes, I, § 226; Guerlin de Guer, Le parler populaire de Thaon, p. 34.

schliessen sich».[1] Toutefois, M. Buscherbruck a raison, quand il ajoute que le nouveau son «ursprünglich kein reines *i* ist, denn dazu müsste die Zunge vorgeschoben, die Lippen noch mehr zur Seite gezogen werden».

Citons comme exemples dans l'ancien français[2]: dialecte bourguignon: *doney* à côté de *chanter* D I[3], *grevey* à côté de *portez* D VIII, *prey* à côté de *prez* D 77,119; *grey* A I et *prez* A 4, *la Fertey* et *nommez* B 22,19, *versey* C 27; dialecte lorrain: *cleis* Sermons de saint Bernard 2,40; *eys* < apis 9,13, *seis* < sapis 117,27, *neif* 157,15, *cleif* 2,39; -atem, -atum toujours *eit* dans les Sermons de saint Bernard; *jueyve* 69,11, *argueivet* 171,17 à côté de *arguevet* 53,32, *oblieit* 55,19, *marieit* 62,9, *loeir* 2,3 à côté de *trouer* 35,2, *muer* 110,9, etc., *argueiz* 165,2 à côté de *loez* 24,17, *veez* 25,5, etc., *teile* 5,8, *queile* 171,13, *feyvre* 95,29; *freire* à côté de *frere*, *peire* à côté de *pere*, *meire* à côté de *mere*, *passim;* mais en syllabe française fermée devant plus d'une consonne *tels* 1,13, *quels*, *bers*, 93,17, *apert* 23,10, pourtant *remeist* 82,2;[4] dialecte normand: *volentey*, *preis* < pratum, *devisey* chartes d'Evreux de l'an 1293, *redouteir*, *jureis*, *teil* charte de Louviers de l'an 1288;[5] *freire*, *presenteir*, *mostreirent*, *aleirent* charte de Caen (de 1298), *donnei*,

---

[1] Cf. Buscherbruck, Rom. Forsch., IX, p. 671. M. Buscherbruck fait représenter ce développement par le diagramme suivant:



pour lequel il donne cette explication: «Schematisch würde *E* die Artikulationsstelle des *e*, *J* die des *i*, *x* die des Nachklangs und *R* die Ruhelage bezeichnen. *x* hat also mit *i* ursprünglich nur die Kieferstellung gemeinsam.»

[2] Il nous semble inutile de donner ici des exemples pour tous les dialectes; nous en avons choisi trois des plus importants. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'ouvrage de Zemlin et à nos Observations sur les verbes à parfaits faibles.

[3] Les capitales A, B, C, etc., et les chiffres renvoient à des textes écrits dans les bailliages d'Auxonne, de Beaune, de Châlon, de Dijon et publiés ou analysés par M. E. Philipon dans Romania, XXXIX, pp. 476 sqq.

[4] Cf. Buscherbruck, Rom. Forsch., IX, p. 671, sq.; pour encore d'autres exemples lorrains, nous pouvons renvoyer, outre à l'ouvrage cité de M. Buscherbruck, à par exemple Kesselring, Die betonten Vokale im Altlothringischen, pp. 24 sqq.

[5] Cf. Burgass, Darstellung des Dialects in den Departements Seine-Inférieure und Eure, p. 22.

trovei, *seelei* charte de Courseulles-sur-Mer (de 1319);[1] *duchey* Vie de Thomas Hélie de Biville 148, *ney*, ib., *prey* charte de Cherbourg (de 1313), *esney* charte de Cherbourg (de 1320), *regardei*, *anexeie* charte de Morsalines (de 1281), *seil* (< sal) Vie de Thomas Hélie de Biville 152, *esteil* charte d'Equeurdreville (de 1315), *queilles* chartes d'Equeurdreville (de 1322), de Cherbourg (de 1298, 1313, 1320), *jureir*, *procureir* Vie de Thomas Hélie de Biville 145, *freire* charte de Lande d'Airou (de 1302), etc. etc.[2]

Comme nous venons de le dire, c'est avant tout en syllabe française ouverte qu'avait lieu le développement ę (< *a*) > ę*i*, et les patois modernes présentent, en règle générale, des résultats différents selon les différentes positions où s'est trouvé notre ę. Ainsi dans le patois français du canton de Falkenberg, l'*a* latin libre tonique est représenté en syllabe lorraine fermée par ē, *mēr'* < matrem, *frēr'* < fratrem, *fēf'* < faba, *tēl* < talem, *ęmēχ* < amarum; en syllabe lorraine ouverte par $\bar{e}^{i}$, *by*$\bar{e}^{i}$ < bladum, *r*$\bar{e}^{i}$ < ratum, *n*$\bar{e}^{i}$ < nasum, etc., et M. This, qui donne ces exemples entre plusieurs autres, ajoute cette remarque intéressante: «Der Klang des ē vor folgendem Consonanten ist bei ausdrucksvollem Sprechen ebenfalls $\bar{e}^{i}$; der Klang des $\bar{e}^{i}$ im Auslaut vereinfacht sich auch zu ē in rascher Rede.»[3]

Souvent aussi, on peut constater, pour différents patois modernes, une différence bien marquée entre le traitement de l'*a* libre tonique dans l'infinitif des verbes de la première conjugaison, -are, d'un côté, et de l'*a* dans le participe passé en -atum comme dans les substantifs en -atem de l'autre. Tandis que dans le premier cas, nous trouvons souvent ę fermé, c'est-à-dire l'étape la plus ancienne, les finales des participes et des substantifs cités font preuve d'un développement beaucoup plus avancé. Prenons comme exemples le patois de Saint-Pol (Picardie) et celui de Thaon (Normandie). Pour le premier patois, il faut distinguer le langage de Saint-Pol-ville proprement dit d'avec celui des faubourgs et d'avec celui de la banlieue, les deux derniers présentant en général une phase plus avancée dans le développement.

[1] Cf. Küppers, Ueber die Volkssprache in Calvados und Orne, pp. 14,15.

[2] Cf. Eggert, Entwicklung der normandischen Mundart im Dép. de la Manche (Zs. f. rom. Phil., XIII), p. 374.

[3] Cf. C. This, Die Mundart der französischen Ortschaften des Kantons Falkenberg p. 10.



M. Edmond, au début de son lexique saint-polois, a dressé un tableau intéressant sur la prononciation différente des finales dans les différentes localités, dans la ville et hors de la ville, et nous pouvons nous contenter ici des exemples suivants:[1]

	Saint-Pol-Ville	Faubourgs	Banlieue
inf.	*ălĕ́*	*ằlĕ́*	*ắlaĕ́*
partic.	*gătĕ̀y*	*wătē̆y, wătaē̆y*	*wằtaĕ̀, wătạ̀ĕ̀, wằtà̆y*

Quant au parler populaire de Thaon, M. Guerlin de Guer constate aussi que le produit du latin -atum est toujours *aĕ* (*ay*), tandis que la terminaison verbale -are aboutit toujours à *ĕ* (*é*) ou *ĕ̀*.[2] Pourquoi, dans lesdits patois, l'infinitif fait-il si souvent exception en conservant l'état primitif? Nous ne voyons qu'une explication. Tant que l'*r* final de l'infinitif était prononcé — et nous savons que l'amuissement de l'*r* final date d'une époque relativement récente, parfois même très récente — l'*ẹ* (< *a*) est resté plus fermé qu'en syllabe ouverte et a par conséquent été empêché de prendre part au développement complet de *ẹ* (< *a*) en syllabe ouverte, représenté très souvent dans les patois de l'Est et du Nord par la filière suivante: *ẹ ẹi ę̣i ai a*(*y*), *a* (*o*).[3] C'est là une théorie d'autant plus vraisemblable, ce nous semble, que dans le patois picard comme aussi dans d'autres patois, par exemple celui de Thaon, dont nous venons de parler, la consonne *r* (comme aussi *l*, *s*, *n*, *m*) montre une tendance à modifier en *e* fermé tous les *e* qui la précèdent, quelle qu'en soit l'origine.[4]

Or, il faut ajouter tout de suite que ce n'est qu'à certains endroits que l'infinitif fait exception au développement général. Ailleurs, l'amuissement de l'*r* et le développement de l'*e* final semblent s'être produits simultanément et de bonne heure. Encore ailleurs, l'*r* s'est amui plus tard et la voyelle finale a suivi le développement régulier. Ainsi dans des chartes du bourguignon ancien, M. Philipon dit n'avoir jamais rencontré un seul exemple d'infinitif en *-eir*, ni de participe passé en *-eiz*,

[1] Cf. Revue des patois gallo-romans, I, p. 51.

[2] Cf. Guerlin de Guer, Le parler populaire dans la commune de Thaon, p. 37.

[3] Voir nos Observations sur les verbes à parfaits faibles.

[4] Cf. E. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démuin, pp. 10,11; Guerlin de Guer, Le parler populaire de Thaon, le lexique.

mais à partir du second tiers du XIV[e] siecle, lorsque l'*r* final eut cessé de se faire entendre dans la prononciation, il a trouvé *plantey* (= *planter*), *meney* (= *mener*) et de même pour les finales en *-er* (< - a t o s, - a t e s). Peu à peu, toute trace de *i* a disparu et on n'a plus comme terminaison de ces formes qu'un *e* très ouvert, souvent représenté dans les pièces en patois bourguignon des XVI[e] et XVII[e] siècles par *ai*, *ay*. De nos jours aussi, on n'entend plus qu'un *e* très ouvert.[1] Il en est de même dans plusieurs autres patois. Dans d'autres patois au contraire — ils ne semblent pas être très nombreux du reste, et le seul exemple que nous puissions en citer, pour le moment, est le patois de Damprichard — ę (< *a*) a parcouru toute la gamme phonétique jusqu'à *a*, même en syllabe française fermée, par exemple *lāvr* (= *lèvre*), *frār* (= *frère*)[2].

Quelquefois on peut constater dans le même patois des différences de village à village dans le traitement de l'*a* latin libre tonique. Prenons un seul exemple qui nous semble caractéristique dans ce cas-là. Pour *aller* (dans des phrases telles que: o ù a l l e z - v o u s ? , a l l e z - v o u s - e n!), nous trouvons dans les patois d'Ardenne, à côté de *alŏ*, *alu*, les variantes *ale*[i] (Florenville), *alḗ*[e] (Herbeuval), *alȅy* (Muno, Saint-Menges), *alȅy* (Auflance), *ala*[e] (Chairières), c'est-à-dire la filière complète du développement de l'*e* fermé jusqu'à son étape la plus ouverte.[3]

Dans les patois wallons en général, nous trouvons aujourd'hui le plus souvent *e* fermé ou demi-fermé comme résultat de *a* libre tonique.[4] Or, l'ancien wallon présentait, dès les spécimens les plus anciens de ce dialecte, *ei*. L'explication de l'état moderne est que, par suite de la nature très fermée de l'*e*, l'*i* accessoire s'est complètement amui. Il est également possible que l'influence du français central y ait aussi joué quelque rôle. Ajoutons ensuite que quelquefois la graphie *ei* représentant un *a* latin primitif ne peut être qu'une simple graphie pour l'*e* ouvert. Nous savons qu'en dehors des dialectes de l'Est et du Nord, en règle générale, ẹ (< *a*) s'est conservé fermé en finale directe,

---

[1] Cf. Philipon, Romania, XXXIX, p. 506.

[2] Cf. M. Grammont, Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté), dans Mémoires de la Société de linguistique de Paris, X, p. 180.

[3] Cf. Bruneau, Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne, s. v.

[4] Cf. Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles, p. 48.

tandis que dans l'intérieur d'un mot, devant une articulation, il est passé en ę ouvert. M. Meyer-Lübke nous cite dès le XIIIe siècle des exemples du passage de ẹ à ę devant *r*, et, dès 1625, Maupas enseigne que *e* est ouvert devant *c*, *d*, *l*, *r*, *s*, *t*, *x*: *tel*, etc.[1] Dans l'anglo-normand, où le développement de *e* (< *a*) > *ei* semble inconnu, on rencontre quelquefois la graphie *ei* pour ę ouvert, et des rimes du type *faire: furmeire* Fantosme, laisse CXXX, à côté de *querre: faire*, ib., laisse XLVIII, rendent l'interprétation de la graphie *ei* = ę incontestable. Pour le Livre des Manières qui appartient aux dialectes du Nord-Ouest, M. Kehr hésite de même et avec raison, croyons-nous, si *ei* dans *veit* < v a d i t, *auteil*, *leive* < l a v a t, etc., est une «Graphie für ę oder ob wir es mit parasitischem *i* zu thun haben».[2] En présence de formes telles que *meitre* < m i t t e r e, *deite* < d e b i t a, *leitre* < l i t t e r a, *nobleice*, etc., et compte tenu du fait que le résultat de *a* + *i* est rendu, dans le même texte, par *ai*, *ei*, *e*, il y a de fortes présomptions en faveur de la théorie d'une graphie *ei* dans *auteil*, etc.[3] De l'autre côté, on ne peut jamais être sûr, dans ce cas-là, car les dialectes du Nord-Ouest[4] connaissent, nous l'avons déjà dit, le développement de ẹ (< *a*) en *ei*. Dans les dialectes du Sud-Ouest où, en syllabe ouverte, *a* latin tonique libre devient régulièrement *e*, des cas comme *empereire*, *freire*, *demandeir*, *torneir*, etc., sont à mettre, selon nous, sur le même pied que les graphies *ceites*, *leitres*, *meitre* de la même région[5] et dont nous parlerons par la suite. Ajoutons encore qu'il est également possible que, dans certains de nos exemples tirés des Sermons de saint Bernard et de chartes normandes et où *ei* se trouve devant une articulation, exemples tels que *teile*, *queile*, etc., cet *ei* p u i s s e déjà n'être qu'une graphie pour ę ouvert.

* * *

Passons maintenant à la question de l'*i* parasite derrière *a* français. Comme d'ordinaire, Zemlin ne fait que citer des exemples sans donner

---

[1] Cf. Meyer-Lübke, Gram. des langues romanes, I, § 226.

[2] Cf. J. Kehr, Über die Sprache des Livre des Manières, p. 7.

[3] Cf. J. Kehr, Über die Sprache des Livre des Manières, p. 8.

[4] Cf. E. Görlich, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl, p. 9 sq.

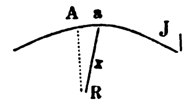
[5] Cf. E. Görlich, Die südwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Franz. Stud., III), p. 19 sq.

aucune explication. De textes du Nord-Est, il cite, pour la tonique, *flaische* Dial. de Grégoire 84,4,11,14, *aisne* < asinus 175,17, 223,18; *cais* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, II, p. 280 à côté de *cas*, ib., p. 281, *ahanaibles* Recueil d'actes en langue romane wallone, p. p. Tailliar, p. 358; et de textes de l'Est, *wairde* Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 14 C, 127 F., *pairt*, ib. 80 B, 99 E, etc.; *airche*, ib. 114 A, etc., *Richairt*, ib. 99 E., *quairte*, ib. 14 J, 260 B, etc., etc., tous des exemples où *a* se trouve devant *r* ou *r* + consonne. Parmi les autres exemples cités par Zemlin, il suffira de nommer les formes verbales *tenrait* (< tenere + habet) Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 62 B, *averait*, ib. 157 A, D., *metterait*, ib. 157 G., *viverait* 144 C, *donai* (< donavit), ib. 91 E, et ensuite *prelait* Sermons de saint Bernard 540, 556, 559, etc. (d'après l'édition de Fœrster, c'est pp. 62,1, 116,23, 118,18), *debait* Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 223 H, 224 A, *estait* Étude sur le droit municipal en Franche-Comté, par A. Tuetey, pp. 259, 263; *quaitre* Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 188 D; *malaide* La légende de Girart de Roussillon, p. p. P. Meyer, Romania, VII, pp. 196 (2 fois), 215; *bais* Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 133 J., *drais*, ib. 168 G., *Nicholais*, ib. 133 B, *Thomais*, ib. 161 C, etc., etc. Viennent finalement des exemples de l'*i* parasite derrière *a* atone, *lairon* Sermons de saint Bernard 523 (3 fois; l'éd. de Fœrster, p. 3,6,9,10), *bairon* Notices et Extraits, XXVIII^2, p. 15 H, *quairel* Histoire de la ville de Saint-Omer, par A. Giry, p. 482, *chaipistre* Notices et Extraits, XXVIII^2, 17 B, 170 E, F, *Aipremont*, ib. 133 G., etc. etc., et dans les monosyllabes proclitiques *mai*, *tai*, *sai*, prép. *ai* < ad, etc.[1]

M. Buscherbruck donne, dans ce cas-là, l'explication suivante: «Auch bei *a* findet sich ein ^{i}-Element, aber nicht so oft als bei *e*. Dies erklärt sich aus der Natur des entstehenden Nachklangs oder Übergangslauts. Der Nachklang zumal (nach auslautendem *a*) hat noch weniger von der Natur des eigentlichen *i* als das ^{i} nach *e*. Wahrscheinlich war das lothringische *a* ein helles *a*, die Zunge also noch etwas vorgeschoben. Kehren die Sprachorgane in ihre Ruhelage zurück, so bildet sich ein geschlossnerer Laut, der noch eben der palatalen Seite angehört.

[1] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, pp. 13 sqq.

Schematisch



Er konnte aber mit *i* bezeichnet werden, weil das *i* in unserer Mundart als zweiter Teil von Diphthongen nur undeutlich gesprochen wurde.» Plus bas, M. Buscherbruck fait encore cette remarque: «Dieses *ai* ist n i c h t = Diphth. *ai*, denn ersteres (altes *a*) ist jetzt *ę*, letzterer jetzt *a*. Vielleicht hatte der Diphthong dunkles *a: ai*, das alte *a* war helles a: a^i; dabei wirkten dieselben Umstände stets weiter, hier das *i*-Element zu erhalten und so das a allmähig zu *ę* zu erhöhen, während beim Diphthongen das *i* sich dem dunklen *a* gegenüber nicht widerstandsfähig genug erwies.»[1] Comme exemples, il donne d'abord en position finale («Nachklang besonders vor Wörtern die mit Vokal beginnen»), *lai* Sermons de saint Bernard, 28, 29, 58,23, 134,8, *ai* (prép. *à*) 176,38, *vai* 6,35,38, 101,30, 163,40, *ai* (prép. *à*) 150,7, *hailas* 115,40, *hay cum* 16,35, 117,34; et dans les autres cas («Übergangslaut») *Jaike* 60,30, *faices* 171,21, à côté de *faces* 35,12 *chaiste* 83,24 à côté de *chaste* 60,30, *chainget* 156,15, *amplaistre* 51,27, *ainrme* 4,29; *laisseteit* 121,14, *maingeure* 26,13, *saichanz* 2,37, *lairon* 3,6, *mairastre* 97,35.

Ajoutons tout de suite qu'il importe peu de savoir si *a*, dans ce cas-là, se trouve devant une voyelle ou non, et nous n'avons pas besoin de faire la différence ici entre «Nachklang» et «Übergangslaut», car nous n'avons pas affaire, selon nous, à un «*i*-Nachlaut» après *a*, ni après les autres voyelles non plus. Le phénomène phonétique dont il s'agit ici, c'est tout simplement une palatalisation de *a*, occasionnée, sans addition d'un élément *i*, par un relèvement assez marqué de la langue vers la partie antérieure et médiane du palais et dont nous avons l'analogue dans l'anglais, dans le néerlandais, dans le danois, etc. Et nous ne sommes pas le premier à proposer cette explication, étant donné que M. Meyer-Lübke a déjà jeté la lumière, dans sa grammaire monumentale des langues romanes, sur les changements de quantité et de qualité de l'*a* entravé dans la France de l'Est.[2] Ce qui appuie d'abord cette

---

[1] Cf. Buscherbruck, Rom. Forsch., IX, p. 675.

[2] Cf. Meyer-Lübke, Grammaire des langues romanes, I, § 258.

théorie de la palatalisation de *a*, c'est que dans les plus anciens textes lorrains, par exemple, c'est-à-dire dès l'époque même où l'on peut constater la première apparition de cet «*i* parasite», on trouve aussi à côté de *ai* (*a* + «*i* parasite») des graphies avec *ei* ou *e*. Ainsi dans le Bernard *trespesset* 25,32, *trespessent* 105,19, *messe* 298,11; dans les commentaires sur Ezéchiel *maleides* 70,9, *chers* 62,23 à côté de *char* 62,29, *cheske* 99,5, à côté de *chaske* 3,12; dans le Psautier lorrain *maleide* 104,37 à côté de *malaides* 6,2, 108,93, *perle* pour *parle* («sehr oft»), *sec* < saccum 29,11, *greppe* VI,47 à côté de *crappe* VI,21, *baret* (= *barat*, 'dolus') 23,4, 54,11 à côté de *barait* 104,23, *ueches* 8,7 à côté de *uaiches* VI,20, *chers* < carros 19,7, *gerbes* 125,6, *gembes* 146,10.[1] Ces exemples, qui pourraient facilement être multipliés pour d'autres textes et d'autres dialectes, prouvent évidemment que la prononciation de *ai* dans *barait*, par exemple, était *ä*, et non pas *a*, de sorte que *ai* est une pure graphie, et rien autre chose, pour un *a* palatalisé en *ę*, *ä*. On n'a donc aucune raison de parler, dans ce cas-là, d'un *i* parasite, de même que personne ne saurait expliquer la prononciation *Peris*, *Montmertre* dans le dialecte parisien moderne, pour *Paris*, *Montmartre*, par la naissance d'un *i* parasite après *a* et le développement de a^i > *e*.[2]

Ce qui a amené, de la part de H. Suchier et de M. Buscherbruck, la théorie et l'explication d'un *i* parasite après *a*, c'est sans doute la fausse supposition que, dans le lorrain et dans les dialectes de l'Est en général, *a* + *i* est longtemps resté *ai* (diphtongue descendante), de sorte que la graphie *ai*, à l'époque des Sermons de saint Bernard, ne pourrait désigner le son *ę* (*ä*). C'est ce qui se laisse entrevoir par la note 1, p. 765, du mémoire de H. Suchier dans le Grundriss der rom. Philologie: «*ai* ist seit dem 14. Jahrhundert *ę*», et par ce que dit M. Buscherbruck, p. 691: «*ai*, entstanden wie im Französischen, bleibt . . . P. hat einige Male *ei*, *e*, *nestre* 54,36, besonders nebentonig *resnavles* 3,26, *neissance* 24,33, *meismement* 113,38. Vielleicht stammte er aus einem der Dörfer südöstlich von Metz, wo *ai* zu *e* wird (Zéliqzon, S. 42).» Pour ce qui est du développement de *a* + *i* dans les dialectes de l'Est et du Nord-Est, il suffit de noter ici que M. Philipon a montré que «le passage de *ai* (= *a* + *i*) à *e* paraît s'être produit de bonne heure, en Bourgogne, à en juger par la forme *pales* < palatium latinisée en *Palesio* et par son

[1] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XIII.
[2] Cf. Nyrop, Manuel phonétique du francais parlé, p. 78.

dérivé *Palesol*, qui se lisent dans des chartes de Cluny du commencement du Xe siècle (n:os 126, 329) ».[1] Les conclusions que nous nous croyons autorisé à tirer des recherches que nous avons faites nous-même sur les patois de l'Est, nous conduisent à admettre que, dans l'Est, le développement *a* + *i* > *ęi*, *ę* se serait achevé dès la fin du XIIe siècle au plus tard,[2] que dans le wallon *ai* > *ę* dès la seconde moitié du XIIe siècle[3] et que même dans l'ancien picard, contrairement à ce qu'on a prétendu jusqu'ici, la monophtongaison de *ai* en *ę* a commencé dès le début du XIIIe siècle au moins, et qu'à partir du milieu du même siècle ce développement s'y est accompli dans toute sa généralité.[4]

Dans les patois modernes, le résultat de la combinaison *a* + *i* est resté *ę* (*ä*) comme dans la langue écrite, ou bien le développement a suivi la filière phonétique jusqu'à *a*, *o*. Nous n'avons pas lieu d'entrer ici dans ces détails.[5] Constatons seulement le fait intéressant qu'assez souvent — surtout dans les patois de l'Est — le développement de *a* + *i* marche de pair avec la palatalisation de *a*. Là où *a* entravé est palatalisé, le développement de *a* + *i* est devenu *ä*, c'est-à-dire reste à ce degré du développement; là, au contraire, où la palatalisation de *a* n'a pas eu lieu, *a* + *i* est souvent devenu *a* (et même *o*). Prenons un exemple. Pour les patois de Hattigny et d'Ommeray (Lorraine), M. Callais a montré qu'à l'Ouest d'une ligne qui part, un peu au Nord-Ouest de Donnelay (dép. Meurthe) dans la direction sud, par Vaucourt jusqu'un peu au Sud de Fraimbois, *a* + *i* > *ä* et l'*a* entravé > *ä*, tandis qu'à l'Est de la même ligne, *a* + *i* est devenu *a*, comme l'*a* entravé reste *a*.[6] Il en est de même dans plusieurs autres patois lorrains, ainsi que dans le wallon et autre part encore.[7]

Entrer dans une explication de la palatalisation de *a*, laquelle, nous l'avons vu, remonte dans certains dialectes français à une époque très ancienne, serait une chose très délicate, et nous n'osons rien hasarder.

[1] Cf. Romania, XXXIX, p. 509.

[2] Cf. Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles, p. 35.

[3] Cf. Wahlgren, ib., p. 58.

[4] Cf. Wahlgren, ib., p. 84.

[5] Nous renvoyons à nos Observations sur les verbes à parfaits faibles, I, où nous avons consacré une étude assez détaillée à chaque patois.

[6] Cf. J. Callais, Die Mundart von Hattigny und die Mundart von Ommeray (thèse, Metz 1909), pp. 23, 27, 26.

[7] Cf. Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles, I, pp. 37 sqq; pp. 50 sqq.

Le même phénomène est à constater, comme nous l'avons déjà dit, en anglais, en néerlandais, en danois, etc. Pour aucune de ces langues, on n'a réussi jusqu'ici, que nous sachions, à en donner une explication entièrement satisfaisante. La seule chose qu'on puisse avancer avec quelque sûreté, c'est que, dans certains cas, l'influence du consonantisme dans le voisinage immédiat de *a* a sans doute amené la palatalisation ou du moins y a contribué. Ainsi, pour les dialectes français, il semble que les consonnes palatales et dentales aient joué, dans ce cas-là, un rôle très important. Si *pas* devient *pais* (*pę*), *bas* > *baix* (*bę*); *malade* > *maleide*, *ânes* > *aines*, etc., il est difficile, nous semble-t-il, d'attribuer ce changement à l'influence de la consonne précédente ou suivante — n'est-ce pas ici plutôt une question de quantité? — mais lorsque, par exemple, *chat* > *chai* (*chę*), *vache* > *ueche*, *-age* > *-aige*, *patte* > *pette*, etc., le consonantisme voisin de l'*a* nous semble bien avoir pu amener ou, du moins, avoir pu contribuer à la palatalisation. Pour les patois de l'ancienne frontière de la France de l'Est, M. Horning regarde les cas suivants comme particulièrement favorables à la palatalisation de *a*: 1) dans le suffixe -a t i c u m, 2) devant *tt* et *t*+cons., 3) devant *pp*, 4) devant le son d'un *s*, 5) devant une consonne palatale, 6) dans le mot *maled'*, 7) quelquefois devant *r* + cons.[1]

Reste enfin à ajouter que la palatalisation de *a*, qui, nous l'avons déjà dit plusieurs fois, est très commune dans les patois lorrains, apparaît, et apparaissait dans l'ancien temps, plus ou moins accentuée, un peu partout dans la France, dans le Nord comme dans l'Ouest et dans le Centre.[2] Le suffixe *-aige* (*-ege*) au lieu de *-age* (<-a t i c u m) semble avoir joui d'une extension particulièrement grande et n'est pas non plus inconnu au domaine provençal.[3]

* * *

Après *e* ouvert ou demi-ouvert, c'est-à-dire *e* sorti du latin *e*, *ĭ* entravé, la naissance d'un *i* parasite peut être aussi constatée d'après Zemlin, Buscherbruck, etc. M. Buscherbruck divise ses exemples

[1] Cf. Horning, Die Ostfranz. Grenzdialekte (Franz. Stud., V), pp. 14, 15.

[2] Cf. Görlich, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Franz. Stud., V.), pp. 11, 19, 20; Die südwestl. Dialekte (Franz. Stud., III), p. 30; Wahlgren, Observations sur les verbes à parfaits faibles.

[3] Cf. Meyer-Lübke, Gram. des langues romanes I, § 232.

en mots populaires et en mots savants. Dans le premier groupe, il cite seulement *enfeir* Sermons de saint Bernard 8,4,15, *ateivant* 168,3 *lieies* (< lætas) 100,2, *sieyent* 66,2, *mueyve* 24,25, *apeist* (< appellet) 95,29, et enfin les parfaits *refuseit* 68,22, *doneit* 27,16, *releveit* 60,11, *isseit* 7,17, *ouvreit* 7,20.[1] Comme savants, il cite les mots suivants: *Galileie* 166,22, *areie* 167,15, *remeide* 4,2, 53,25, *profeitiee* 91,3, mais *profete* 120,16, *Eyve* 173,17 à côté de *Eve* 173,24, *ewangeiles* 140,32 à côté de *ewangele* 12,17, *miseire* 10,26,38, 174,36 (autrement *misere*), *mateire* 4,40, *adulteires* 109,26 à côté de *adultere* 163,14,29, *secreit* 16,37 à côté de *secrete* 38,38, *secreiz* 15,21, etc., mais *decrez* 149,1; *eykevos* 6,11, 177,1. Quant à Zemlin, il énumère une soixantaine d'exemples sous l'accent et à peu près le même nombre (66) en dehors de l'accent. Nous ne pouvons pas citer ici tous les exemples de Zemlin. Mentionnons seulement comme spécimens: *honeistes* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, I, 438, *apreis*, ib., I, 472, *rapeillet*, ib., I, 428, *iveir* Notices et Extraits, XXVIII^{2}, Actes en langue vulgaire, p. 132 E, *teirme* Musée des Archives départementales 135, *feiste* Notices et Extraits, XXVIII^{2}, p. 182 B, *seeil* (< sigillum) ib., p. 76 B, 100 C, *peilz* (< pellis) Documents en patois lorrain (Romania, I, p. 328 sq.) VII, 26,32, *beiste*, ib. 31,32,35; *feirme* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, I, 13, *leitres* Recueil d'actes des XIIe et XIIIe siècles en langue romane wallone du Nord de la France, p. p. Tailliar, 139, *deite* Chartes françaises du Vermandois, p. p. Le Proux, 474, *eile* Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 263 H; *veiront* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, I, 345, 370, etc., Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 51 F, 76 A, etc., *teismoin*, ib. 182 A, *Geirars* Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 48 F., *sameidy* Variétés lorraines (Romania, II) 250, *sireis*, ib. 249, *abbeis*, ib. 249.[2] Or, à côté des exemples avec *ei*, Zemlin cite aussi ceux du même genre avec *ai*, ce qui met toutes ces formes sous leur vrai jour et en donne l'explication la plus naturelle. Les voici, ces exemples avec *ai* au lieu de *e* (*ei*): *ains* (< intus) Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 76 A, B., 88 E., à côté de *eins*, ib. 237 F., *painre* (< prendere), ib. 64 D., *rekaiste* (< quaestus) Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 138 C, 188 B., C., *aquaist* 155 A, 255 J., *aipaillet* Notices et Extraits, XXVIII^{2}, 133 A à côté de

[1] Sur la formation de ce type de parfaits, voir Wahlgren, Etude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé, p. 104 sq.

[2] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, pp. 10—13.

aipeilet, ib. 131 B; *cherraite* Doc. en patois lorrain (Romania, I) VIII 19 à côté de *cherrate*, ib. 22,[1] et *chareite* Notices et Extraits, XXVIII[2], 119 G., *mait*, ib. 155 A à côté de *meite*, ib. 249 G., *laitres* Étude sur le droit municipal aux XIII[e] et XIV[e] siècles en Franche-Comté par A. Tuetey, p. 239 (à la même page nous trouvons la graphie *latrei*, cf. la note ci-dessus), *vairont* (= *verront*) Notices et Extraits, XXVIII[2], 17 A, 42 C., etc., à côté de *veiront*, ib. 51 F., *aincor* Recueil de chartes originales de Joinville en langue vulgaire, p. p. N. de Wailly, p. 585,25,29, 586,38 à côté de *eincore*, ib. 605,19,33,48; *ainscor* Notices et Extraits, XXVIII[2], 176 J.; *taimoingnage* Notices et Extraits, XXVIII[2], 138 C, 273 C, à côté de *teismoin*, ib. 182 A, *airita*(*i*)*ge* Notices et Extraits, XXVIII[2], 178 G., 179 L, (là aussi *aritage*), *maiprise*, ib. 131 K, *aicrit* (< s c r i p s i t), 155 B, *aipee* (< s p a t h a) Chartes françaises de Lorraine et de Metz 38 (Extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires, 3[e] série, tome I), *aistable* Notices et Extraits, XXVIII[2], 133 B., 172 B, *aquaistet* 174 G, 226 K., *sairai* (fut. de *être*) Etude sur le droit municipal en Franche-Comté, 256, 263, *sairont*, ib. 257, 258, 260, 262. Zemlin remarque lui-même, à propos des formes *requairons* Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, I, 359, *requairoit*, ib., I 370, 426, *requairont*, ib., I 439, que dans celles-là «zeigt sich nicht der Nachlaut *i* hinter unbetontem *e* resp. *a*, da die belgischen Urkunden Formen wie *requarons*, *requaroit*, etc. nicht kennen. Wir haben demgemäss hier für *ai* den Laut des offenen *e* anzusetzen.»[2] Il fait la même observation pour les formes suivantes tirées de la Chronique de Philippe Mousket: *maitre* (< m i t t e r e) 2179, 15168, etc., *maitent* 4597, 4606, etc., *leitres* 3687, 3686, etc., *sajaite* 2109, 2112, etc., *naitement* 3126, 26436, *violaite* 8764: «In allen diesen Wörtern dürfen wir nicht den Nachlaut *i* hinter *e* (resp. *a*) annehmen, denn in der Reimchronik geht das halboffene *e* nicht in *a* über. Der Reim *violaite: dette* 8764: 65 zeigt, dass *ai* hier bloss graphische Umschreibung des einfachen Lauts *ę* ist.»[3] Comme nous l'avons dit ci-dessus, la combinaison *a* + *i* est devenue *e* de très bonne heure. A côté de la graphie étymologique et traditionnelle *ai*, on voit aussi souvent, dans ce cas-là, des graphies avec *ei*, *e*. Dans

---

[1] Dans les dialectes de l'Est comme aussi ailleurs, *a* palatalisé (= *ę*) était souvent écrit *a*; c'est pourquoi *a* s'écrivait aussi pour *ę* (*ai*).

[2] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 12.

[3] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 12, note 1.

ces circonstances, il nous semble très naturel que *ei* soit quelquefois entré comme graphie pour *e* ouvert. Nous sommes donc d'avis que, dans les exemples cités ci-dessus, *ei* n'est qu'une pure graphie et que par conséquent on ne peut pas parler d'un *i* parasite après *e* ouvert. Comme graphies caractéristiques, nous pouvons ajouter, en ce qui concerne les dialectes du Nord-Est, les exemples suivants. Outre les mots *honeiste* Jacques de Hemricourt 16 v, 36 v, 62 r, 100 v. (2 fois), *honeistement* 100 v, *beystes* 52 r, *beistes* 179 v, *feistes* 188 r, *feiste* 193 r, *seirat* Jean d'Outremeuse 3036, 3398, *seiray* 3172, M. Doutrepont cite aussi *abbeisse* Jacques de Hemricourt 3 v, 5 v, 50 v à côté de *abbaisse* 25 v, 96 r, 169 r, *duchoize* 21 v (sur cette graphie voir plus bas) à côté de *ducesse* 7 v.[1] M. D'Herbomez, dans des chartes de Tournay du XIIIe siècle, cite *feiste* X,5 à côté de *feiste* X,15, et *fieste* IX,15, etc., *daite* (< d e b i t a) I,5 à côté de *dette* II,3 (cf. aussi *procheine* X,16 à côté de *avaine* XXXIII,7, *plain* XXIII,30; XLV,21; LV,69, *paine* XXXVIII, 18)[2], et M. Wilmotte, dans ses Etudes de dialectologie wallonne, *meimes* charte IV (2 fois) à côté de *maemes* XI (cf. aussi les graphies *saignor*, *saingnor*, *plainement* dans la même charte).[3]

Nous devons aussi ajouter qu'en dehors des dialectes de l'Est et du Nord-Est, la même graphie *ei* est souvent employée pour *e* ouvert, et dans le Nord, et dans tout l'Ouest. Pour le dialecte normand, où *e*, *ĭ* latins entravés deviennent *e* en règle générale, M. Burgass cite les mots *leitres* (< l i t t e r a s) et *meitre* (< m i t t e r e) relevés plusieurs fois dans des documents du moyen âge étudiés par lui.[4] Cf. aussi, ib., p. 27, pour la combinaison *a* + *i*, les graphies *fere* (<f a c e r e), *empes* (< i n p a c e m), *james* (< j a m m a g i s), *reson* (< r a t i o n e m), à côté de *meis*, *eit* (< h a b e a t), *doueire*, *reison*, et à côté de *pais* (< p a c e m), *douaire*, *anniversaire*, etc. M. Küppers cite également le mot *leitre* de plusieurs documents de Fiardel et de Falaise, et *seiches* (< s i c c a s) trois fois dans une charte de S. Evroult portant la date de 1300. Pour *a* + *i*, les graphies varient, comme ailleurs, entre *ai*, *ei* et *e*, par

[1] Cf. Doutrepont, Etude linguistique sur Jacques de Hemricourt, pp. 36, 41. Autrement, la diphtongaison de *e* ouvert dans l'entrave est prédominante (cf. p. 35).

[2] Cf. A. D'Herbomez, Etude sur le dialecte du Tournaisis, pp. 66, 67.

[3] Cf. Romania, XVIII, p. 217 sq.

[4] Cf. Burgass, Darstellung des Dialects im XIII. scl. in den Departements Seine-Inférieure und Eure, p. 33.

ex. *maitre, meistre, metre.* Notons aussi: *Londreis* à côté de *Londres* et *foire* pour *faire* (< facere).[1] D'après M. Eggert, pour le dialecte du département de la Manche, nous citons *maneire, maneyre,* à côté de *manere, presbyteyre, veirs* (= *vers*), *Robeirt, seipt* (< septem) à côté de *soipt, seis* (< siccus), *meis* (< missus), *eist* (< est), *charreite* et, en dehors de l'accent, *tolei, grevei, trentei, leis* dans le ms. du Roman du Mont Saint-Michel.[2]

Pour les anciens dialectes de l'Ouest, il nous suffira ici de citer quelques exemples caractéristiques tirés des deux ouvrages de M. Görlich sur ces dialectes. Dans les dialectes du Nord-Ouest (Bretagne, Anjou, Maine, Touraine), nous trouvons, par exemple, non seulement *leyctres, meitre, seit* (< septem), *apeyle, Gilleit(e)* (nom propre) à côté de *Gillete,* etc., graphies qui apparaissent «verhältnissmässig nur sporadisch» à côté de *e,* mais aussi *apaile* pour *appelle, confaisserent* pour *confesserent,* de même que *decois* (= *décès*) à côté de *decez, deces, deceiz;*[3] *avaeir, faeyt* à côté de *pouvair, dayt* (ib., p. 38), *pouvoeir* à côté de *pouoair, savoer* (ib. p. 39), *cheisit* à côté de *chaesit, chaesir, seigle* à côté de *segle, soigle* (pour *oi* = *e,* cf. encore les exemples *roison* < rationem, *batoisme, voirge, croiche, voive* (ib. pp. 40,41); *seeze* à côté de *traize, saec* < siccus, *caraesme; oueit* à côté de *oet,* etc. (ib. p. 49); *proucheine* à côté de *prochaenne, prochaein, prouchaine* (ib. p. 17). Pour les dialectes du Sud-Ouest (Poitou, Annis, Saintonge, Angoulême), nous citons *preis, promeit, leitres, meitre, seipt, eistes* à côté de *loittre, moitre,* (cf. plus haut);[4] *meins, menz, moinz, Magdaleine* à côté de *Magdelaine* (ib. p. 42); *feire, fere, faire, foyre,* (ib. pp. 32,33).

Ajoutons enfin que, dans les patois modernes, rien ne nous permet nulle part d'expliquer *ei* dans les cas cités autrement que comme une graphie pour *e.* Etant donnée l'alternance très fréquente entre les

---

[1] Cf. Küppers, Ueber die Volkssprache des 13. Jahrh. in Calvados und Orne, p. 16.

[2] Cf. E. Eggert, Entwicklung der normandischen Mundart im Departement de la Manche und auf den Inseln Guernesey und Jersey (Zs. f. rom. Ph., XIII), pp. 377, 380, 384. Cf. aussi, à propos de ces formes, la remarque de M. Huber, Die Sprache des Roman du Mont Saint-Michel, p. 31: «Der Kopist schwankt in seltsamer Weise in der Bezeichnung dieses Lautes (*e* < *a* final atone) und giebt damit einen gewissen Masstab für die Bestimmung seiner sonstigen Schreibungen». Bonnardot, Romania, II, p. 249 sq; V, p. 312.

[3] Cf. Cf. Görlich, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Franz. Stud., V), p. 28.

[4] Cf. Görlich, Die südwestlichen Dialekte der langue d'oïl (Franz. Stud., III), p. 54.

graphies *ai* et *ei* pour le son *e* < *a* + *i*, il est tout naturel que *ei* en soit venu à jouer aussi un rôle important pour désigner l'*e* ouvert en général. Par conséquent, on n'est pas étonné de trouver également la même graphie dans des documents du français central. Ainsi Metzke cite les exemples suivants: *pleiges* Ordonnances des roys de France de la troisième race, p. p. Lauriere, 646, *seic* (< s i c c u m) ib. 711, *seiche*, ib. 760, *feite* à côté de *feste*, ib. 315, *arbaleites* Les Olim ou registres des arrêts rendus par la cour du roi, p. p. le comte Beugnot, t. II, 164, *gueit* Règlements sur les arts et métiers de Paris, rédigés au XIII[e] siècle (Livre des métiers d'Estienne Boileau, p. p. Depping) 23, 28, 31, 37, 39, 41, 43, 44, etc., *fillareice*, ib. 83, *leitre* (< l i t t e r a) 95, 289, *fleiches*, ib. 260, *charreite*, ib. 304, 330, 342 à côté de *charete*, ib. 303, *lettre* Ordonnances des roys de France p. p. de Lauriere, 324, etc.[1] Dans la dissertation de M. Röhr, Der Vokalismus des Francischen im 13. Jahrhundert, nous trouvons encore les mots *choseites*, *soneites*, *chareiste*, *chareite*, *charreite*, *semeite*, *meite*, *entremeitent*, *deite*, et le nom propre *Chasteleit*,[2] parmi lesquels on doit aussi ranger, selon nous, *teil* à côté de *tel*, *menestreil* à côté de *menestrel*, *ouvreir*, *escleirent*, où M. Röhr voit, à tort, «das nachtonende *i*».[3]

* * *

Plus compliquée est la question de l'*i* parasite après *o*, ouvert ou fermé. Selon nous, la naissance d'un *i* parasite — dans le sens où nous prenons ce mot — est aussi invraisemblable après *o*, au point de vue de la phonétique, qu'après *a*, *ę* et, nous le verrons par la suite, après *u*. Même ici, nous avons affaire, selon nous, à une graphie, bien que cette graphie soit d'un ordre différent de celles que nous avons déjà traitées. Disons aussi tout de suite que M. Buscherbruck lui-même, qui d'ailleurs s'est montré un partisan si zélé de la théorie de l'*i* parasite en général, semble révoquer en doute même l'existence d'un *i* parasite après les dites voyelles (*ọ*, *ǫ*). «Da *ǫ* nach der gutturalen Seite liegt, so kann ein *i*-Nachklang überhaupt nicht, ein Übergangs-*i* nur schwer sich entwickeln. Nur *oist* (Sermons de saint Bernard) 68,5 *ploige* 146,22, *syna-*

[1] Cf. E. Metzke, Der Dialect von Ile-de-France, I, p. 20.
[2] Cf. R. Röhr, Vokalismus des Francischen im 13. Jahrhundert, p. 25.
[3] Cf. Röhr, Vokalismus des Francischen, p. 29.

goige, 57,20, ferner vor *l* (types *orgoil*, 2,29, *oyl*, 2,30) und wie die Schreibung anzudeuten scheint, vor *ñ* (type *semoignet* 67,39). Vortonig *groixece* 149,33.» Et pour l'*o* fermé, il s'exprime ainsi: «Ein *i* findet sich nur vor *l̃* und *ñ*, wo es also nicht sicher ist, ob das *i* nur orthographisch den Palatal mit bezeichnen soll oder Übergangslaut ist» (type *espoigne* 141,30).[1] Nous reviendrons, dans ce qui suit, aux exemples de M. Buscherbruck.

Parmi les exemples que cite Zemlin (pp. 16,17) et dont le nombre est du reste en soi-même très restreint, il y en a d'abord quelques-uns qu'il faut mettre de côté, parce qu'ils ont leur explication spéciale qui est toute différente de celle des autres cas relevés. Pour ce qui concerne d'abord le substantif *roinsse* cité des Dialogues de Grégoire le Pape 59,19 (le même mot se trouve aussi ib. 67,12,15), l'étymologie de ce mot n'est pas sûre, et il se pourrait que l'*i* suivant *o* remonte à un yod primitif.[2] Les formes *oiront* (fut. du verbe *oïr*) tirées de chartes lorraines du XIII[e] siècle (Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 23 J, etc.) comme des Chroniques de l'Ardenne et des Woëpvres, II, 367, 602, de chartes en langue wallone, p. p. Tailliar 231, 308, et de l'Histoire de la ville de Saint-Omer 456, pourront très bien s'expliquer par rapprochement de l'infinitif, et cela d'autant plus que la forme primitive du futur de ce verbe, coïncidant avec le temps correspondant du verbe *avoir*, devenait à la longue peu commode pour la langue. Dans *oitroi* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 21 J, *oitroiereiens* Chronique de Joinville 565,7, *oitroierent*, ib. 565,22, nous avons sans doute affaire à des formes plutôt savantes que populaires. Pour l'adjectif *gloirieux* enfin, Zemlin admet lui-même la possibilité d'une influence du substantif *gloire*. Quant au reste des matériaux réunis par Zemlin et où, selon lui, nous aurions affaire à un *i* parasite, nous le traiterons dans ce qui suit et dans l'ordre systématique qui convient le mieux à notre sujet.

Comme nous venons de le dire, nous sommes d'avis que l'*i* parasite après *o* est une pure graphie. Avant d'entrer dans la discussion de cette question, nous voulons d'abord faire remarquer qu'à l'époque dont il s'agit, c'était certainement chose délicate que de noter la pro-

[1] Cf. Buscherbruck, Die altfranz. Predigten des Heil. Bernhard von Clairvaux, p. 676.

[2] Cf. Horning, Zs. f. rom. Phil., XXII, p. 563; Literaturblatt für germ. u. rom. Phil., XXI, col. 335.



nonciation dans ses nuances les plus fugitives, et que les scribes avaient souvent peine à trouver des moyens pour reproduire la prononciation locale qui différait de canton en canton. Ainsi ils ont pu avoir recours à diverses combinaisons pour rendre un seul et même son. M. Bonnardot nous donne, sous ce rapport, un exemple fort caractéristique, dans la syllabe finale du mot *eschevin*, qu'on peut trouver écrite, dans des chartes lorraines du XIV[e] siècle, de cinq ou six façons différentes: *in*, *ig*, *ing*, *igne*, *ingne*.[1] Il faut se souvenir en plus — et c'est là une chose qu'on ne saurait trop souligner — que nous nous trouvons en présence d'une transformation phonétique en plein développement et que la valeur des sons respectifs n'est pas toujours facile à fixer. Dans plus d'un cas pourtant, le développement phonétique a déjà atteint l'étape finale, c'est-à-dire l'état que nous retrouvons dans les patois actuels. Aussi la comparaison avec les patois modernes est-elle souvent le meilleur moyen pour avoir une idée tant soit peu exacte de la valeur réelle d'une graphie très variable au moyen âge. Retournons maintenant à la question du traitement de *o* dans les dialectes de l'Est et du Nord-Est et occupons-nous d'abord de l'*o* ouvert tonique.

Les exemples que cite Zemlin de *i* parasite après *ǫ* tonique, sont ceux-ci: 1) *encoire*[2] Pièces relatives à l'histoire de la ville d'Amiens 331, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique, I, 206 (2 fois, à côté de *encore*), *noi* (< n o s t r i), ib. II, 160, 165; III, 608; *aumoisne* Recueil d'actes en langue wallone, p. p. Tailliar, 357 (3 fois); *rapoirt* Actes en langue vulgaire dans une collection lorraine, Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 133 H, J, K; 134 B; 275 C, *accoirt*, ib. 133 J, 218 B, *poirte*, ib. 154 D, *encoir*, ib. 220 A, D., F, 221 G, H; Documents en patois lorrain, Romania, I, charte I, 10, 13, 15, etc. (*encoir* 58 fois, *enquor* seulement deux fois, charte VIII, 23, 26), *anchoir* Notices et Extraits, XXVIII[2], 187 D, *oir* (= *or* adv.) Etude sur le droit municipal aux XIII[e] et XIV[e] siècles en Franche-Comté, p. p. A. Tuetey, p. 262, *voirent* (< v o l u e ṛ u n t) Docum. en patois lor., Romania, I, charte III, 18, *noiz* (< n o s t r o s) Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 107 K., *seroige* (< s e r o r i u s) ib. 65 A, *grois* Doc. en pat. lor., Romania, I, chartes II,

[1] Cf. Romania, I, p. 335.

[2] Il s'agit ici d'un mot où l'*o* est originairement fermé, mais devenu ouvert à l'époque française par suite de l'*r* suivant. Sur la valeur phonétique de *oi* dans ce mot, voir ce qui suit.

41, V, 48, *prevoist* Musée des Archives départementales, Paris 1878, p. 127, *tantoist*, ib. p. 129. A ces exemples-ci, Zemlin en a ajouté quelques autres en *oi* remontant à la diphtongue primitive ***au***: *ois* (< auso) Brut de Munich 1018, *choise* Notices et Extraits, XXVIII[2], pp. 45 A, 47 H, 91 F., etc., *Poil* < Paulus, ib., p. 136 J., *loiz* < laudo, ib., p. 63 B.[1]

Comme nous le voyons, *oi* se trouve dans ces mots en position soit libre, soit entravée. Ce qui saute tout d'abord aux yeux, c'est aussi que dans la plupart des mots — il n'y a à la rigueur que deux exceptions *Poil* et *seroige* — la consonne qui suit *oi* est *r* ou *s*. Or, si *i* après *o* ne représente pas un développement organique et que *oi*, comme nous l'avons déjà avancé, ne soit qu'une graphie, comment expliquer cette graphie et quel élément phonétique est-elle destinée à reproduire?

Zemlin ne fait mention que de la graphie *oi* à côté de celle avec *o* simple, mais, si l'on se rapporte aux textes respectifs, on en trouve d'autres, dans ce cas-là, qui sont de nature plus instructive. Ainsi dans les actes en langue vulgaire lorraine, contenus dans les Notices et Extraits, XXVIII,[2] pp. 1—288, nous trouvons entre autres, à côté de *fors* < foris, pp. 46,68 et *foirs*, p. 54, etc., *fuer*, p. 42, *fuers*, p. 60, 176, 220, 244, ***defuers*** p. 226, 254, ***deffuer*** p. 234; à côté de *moible* < mŏbilem (cf. esp. *mueble*) p. 268, ***moubles*** (2 fois) p. 239 (cf. ***mueble***, ***meublez***, Doc. en pat. lor., Romania, I, p. 350), ***moble*** p. 57, ***demorent*** à côté de ***demeurt***, p. 57, ***noef*** p. 205, 211 à côté de ***neuve*** p. 57, 58 (cf. *Nueschatel*, 4 fois, Doc. en pat. lor., Romania, I, p. 348, 349), ***proeve*** p. 254, ***poit*** (< potet) p. 77 à côté de ***puet*** p. 79, *joedi* (< jovis diem) p. 139, *joesdi* p. 135; devant une nasale;[2] à côté de *boin(s)* pp. 110, 111, 122, 124, 130, 137, 143, etc., et de *Haboinvile* p. 158, *Boinville* p. 200, ***boens*** p. 165, 269, 274, 275, ***boen*** p. 189, ***en boen sens et en bone memoire*** p. 206; à côté de *coins* pp. 134, 135, 235, ***coens*** p. 46, 232, ***cuens*** p. 135, 136 (cf. aussi *Pargney deleis Goens* = *Pagny-lez-Goin*, canton de Verny, Moselle); et pour ***au*** primitif: à côté de *choise*, ib. pp. 45, 47, 48, 91, 100, 160, etc.,

---

[1] Zemlin n'a pas réuni, tant s'en faut, tous les exemples qui se trouvent dans les textes où il a puisé ses matériaux. Cependant, avec les spécimens du phénomène en question dont nous aurons l'occasion de parler par la suite, ces matériaux doivent nous suffire pour cet essai.

[2] Zemlin ne cite pas un seul exemple de ce genre, exception faite du mot ***aumoisne***, qu'il ne compte cependant pas parmi les cas où *oi* apparaît devant une nasale.

chose, p. 18, etc., *choze* p. 96, etc., *chouze* pp. 17, 60, 104, 109, 189, 288 (cf. *lettres clouses* p. 102, *pouse* p. 269).

Dans d'autres documents lorrains, wallons, etc., nous citons les exemples suivants qui sont aussi de nature à nous guider quant à l'explication de la graphie *oi: fuerbours* Psautier lorrain VI, 46, *defueir*, ib. 40,7, *grouse*, *grousez* Doc. en patois lorrain, IX, 10, 17, à côté de *grois* (cf. ci-dessus), *moire* (= *muere*) < m o r i a m Dialogus anime conquerentis, Romania, V, p. 301, *oiz* < o c u l o s, ib. p. 291, *oil* p. 309, *ouy* p. 309, *oez* (3 fois) p. 313, *ouz*, p. 307, 309; *oeil* Psautier lorrain 9a, 9, 10, 4, etc.; *euure*, ib. 80, 10; 118, 18, *l'ueure*, ib. 101,25 à côté de *oyvres* Sermons de saint Bernard 14,5 (cf. aussi *oyvret*, ib. p. 36,2),[1] *cuevret*, ib. 120,11, à côté de *coyvret* 139,7; *cuer* Dialogues de Grégoire le Pape 5, 10, *oez* 6, 11, *oevre* 20, 11, *proevet* 44, 17, *troeve* 51, 16, *oevret* 31, 7, *moet* 197, 11, *aoevret* 198, 8, *troevent* 87, 8, *soelent* 36, 23, *suelent* 96, 17, 118, 19, *muerent* 218, 11, etc.;[2] *oevre* Jacques de Hemricourt 1 v. à côté de *ovre*, *noef* 40 r, 68 r, *esproeve* 53 v, *puet*, *passim*, *cuer* 3 r, *truwe* 175 v; *truvent* Jean d'Outremeuse 490 à côté de *troivent* II, 1314, *oez* < o c u l o s Jacques de Hemricourt 54 r, *oelh* 64 r à côté de *oilhe* 71 r, *orguelh* 188 r à côté de *foilhes* 168 v, *toust* 3 r à côté de *toist* 23 v, 27 v, *tantoist* 2 v (2 fois), 54 v, 132 r à côté de *tantoest* Grand Greffe des Echevins de Liège 1499, 1 v., *Coirbeaz* Jacques de Hemricourt 141 r, 142 r, 176 r, etc., (aujourd'hui *kwèrbè*), *Goir* 195 r, 199 r, etc. (aujourd'hui *djwèr*)[3], *sours* < s o r o r Charte de Robermont de 1282 à côté de *suoir* Charte de Paix-Dieu de 1271; *demeure* Jacques de Hemricourt 3 c, à côté de *demorent* 101 v, *demoire* 3 v,[4] *encour* Juin 1288, S. Benigne, Privil., Arch. Côte d'Or, Gfr.[5]; *enquores* 1294, S. Jul., A. Ind.-et-L. Gfr.; 1340 La Pignonn, A. M.-et-L., Gfr.; *enquoire* Beaud. de Condé, Dits, Ars. 3524, f° 8^{v}, Gfr.;[6] à côté de *aumoines* Chardry, Petit Plet, 1026, Gfr., on trouve, dans le dictionnaire de Godefroy, *amuene* Incarn. 1248,

[1] Zemlin (p. 17) explique *oy* dans ces mots comme équivalant à *oé*, *ué*.

[2] Cf. L. Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor, p. 16 sq.

[3] Cf. G. Doutrepont, Etude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque (Dans Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie Royale, tome XLVI, Bruxelles 1892), pp. 45—47.

[4] Cf. Doutrepont, Etude sur Jacques de Hemricourt, p. 49.

[5] L'abbréviation Gfr. désigne le Dictionnaire de l'ancien français par F. Godefroy.

[6] «*oi* = *ǒ*, *au* libre est sporadique dans tout le Nord de la France», Wilmotte, Romania, XVII, p. 560.

Boneffe, A. Namur, *amuenes* Vescie a prestre, Montaigl. et Rayn., III 109, *amouene*, ib., III, 116; à côté de *boin* Psautier lorrain, prologue 1, 21, etc.[1], *boin* Chartes du Ponthieu, XXXI, 2, 132, etc., *boine* XXIX, 2, 20, etc.,[2] nous trouvons *boens* Sermons de saint Bernard 12,37, ms. B. 305, 18, *boen* 21, 9, ms. B 307, 11 (mais fém. *bone* 9, 7), *suens* < sonus 44,12, *suen*, 24,11; *buens* Dialogues de Grég. 7, 5, 138, 23 (toujours *bones* 6, 14 etc.), *cuens* 130, 18,[3] et *boen*, *boenne* à côté de *boin*, *boine*, *bon*, *bone*, *boune*, *persoinne* à côté de *persoenes*, etc., dans des documents du Nord-Ouest de la France.[4] Viennent ensuite quelques autres exemples à voyelle tonique remontant à un *au* primitif: à côté de *choise*(*s*), graphie souvent employée dans l'Est et le Nord-Est,[5] on trouve aussi sporadiquement, semble-t-il, *choeze* Jean d'Outremeuse 56, graphie attestée par la prononciation dans le patois wallon moderne: *po d'tchwè* 'petit de chose', *ot d'tchwè* 'autre de chose', *chwès*,[6] etc. (cf. aussi dans les mêmes patois *ués* < auso, *repues*', inf. *r'pozę*,[7] et *toire* = *taureau* (*oi* = *oué*), *soiret* = *sauret* dans un patois picard d'aujourd'hui)[8], mais aussi *chouse*,[9] *Poul* charte wallonne de 1284,[10] *chose*.

Comme nous le verrons par la suite, les différentes graphies que nous venons de signaler pour *o* ouvert latin, correspondent dans nos dialectes presque complètement — et c'est là un fait très intéressant, bien qu'il rende la question plus compliquée — à la notation phonétique pour *o* latin fermé. Avant d'entrer dans une explication des cas déjà cités, nous croyons donc opportun, à plus d'un titre, de relever d'abord les différentes manières dont on a reproduit l'*o* fermé.

---

[1] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXIV.

[2] Cf. G. Raynaud, Etude sur le dialecte picard, p. 80.

[3] Cf. Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor, p. 17.

[4] Cf. Görlich, Die nordwestlichen Dialekte, p. 47. Le raisonnement de M. Görlich, où, à propos de ces formes, il rejette l'explication *oi* = *oe*, *ue*, ne nous semble pas fondé sur une base solide.

[5] Cf., par exemple, Apfelstedt, Lothringischer Psalter, pp. XXV, XXXV; Romania, V, p. 320; XVII, p. 560; XVIII, p. 215; Doutrepont, Etude sur Jacques de Hemricourt, pp. 48, 56.

[6] Cf. Doutrepont, Etude sur Jacques de Hemricourt, p. 48.

[7] Cf. Zs. f. rom. Phil., IX, p. 488.

[8] Cf. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démuin, pp. 20, 21.

[9] Cf. Wilmotte, Etudes de dialectologie wallonne, Romania, XIX, p. 78.

[10] Cf. Romania, XIX, p. 78; XVIII, p. 215.

Voici les exemples avec la voyelle en position tonique cités par Zemlin:[1] *tenoir* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 45 D, *signoir*, ib. 45 G, *joir* < diurnus, p. 181 F, Recueil de chartes originales de Joinville, p. p. N. de Wailly, 584, 23, *secoire* < succurrit Notice sur un ms. bourguignon, p. p. P. Meyer, Romania, VI, p. 27, *oire* < hora 37, v. 14, *Théodoire* Girart de Roussillon, Romania, VII, p. 194, 74, *oinques* Recueil de chartes originales de Joinville 600, 9, *cois* < constat Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 29 F, *noible*, ib. 44 B, *tois* (= *tous*) 29, E., F., 155 A; *toiz* Recueil de chartes originales de Joinville 562, 3, 6, 8, 10, 14; 577, 3, 12, (*toz* 563, 31; 577, 13).

A ceux-là nous joignons les mots suivants, parmi lesquels nous insistons particulièrement sur ceux ayant une graphie autre que *oi*. Dans les chartes des Notices et Extraits, XXVIII[2], nous trouvons encore, à côté de *signoir* p. 48, de *menoir* p. 42, etc., *segnour*, p. 55, *signeur*, p. 61, *Chandelor*, p. 65, 68, *Chandeleur*, p. 108, *Chandelour*, p. 109; à côté de *tenoir* (cf. plus haut), *teneur*, p. 62, *tennor*, p. 110; *pluissors*, p. 57, *proichors*, p. 173; à côté de *loir*, p. 63,[2] *luer*, p. 85 comme souvent *lour*, *lor*, — et de même *desuer* ib. à côté de *deseur*, *desour* ou *desor*;[3] dans le Dialogus anime conquerentis, etc., à côté de *malaurois* VI, 14, *rugnois* VII, 1, *repois* VIII, 10, *hainois* XXVII, 83, *vois* (= *veux*, 2 sg.) XXXI, 19, plus souvent des exemples du genre *color* III, 16, *paor* IV, 7, *acusor* IV, 17, *envioz* IV, 18, *orguelous* VI, 3, *besongnos* VI, 13 (à la ligne suivante on lit *malaürois*), *hahynos* VI, 18; *lipros* VII, 2 (à la ligne précédente se trouve l'adjectif *rugnois*), *malaüros* VIII, 13, *contrarioses* IX, 3, *puit* (= *peut*) VIII, 22, XXX, 7, XXXIV, 12 à côté de *puet*, *pues*, etc., *vuit* (= *veut*) XXX, 10, *commuit* XXIX, 33, *cuir* (= *cœur*) XXX, 5, XXX, 9 à côté de *curs* XXX, 7.[4] Apfelstedt cite, entre autres, *receuoir* Psautier lorrain 3,3 pour *receuour*, *recepvoir*(*s*) Phil. de Vign. 195,11; 199,5, *pavoir* (= *pavour*) Phil. de Vign. 31,21, *chailloir*, ib. 165, 38,[5] mais aussi *dollour* Phil. de Vign. 157,35, *coullours*,

---

[1] Sur les mots *persoine*, *demoire*, *roinses*, voir plus haut.

[2] Cf. aussi Romania, I, p. 333.

[3] Cf. Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 85, note 15.

[4] Pour des raisons pratiques, nous avons rangé ces derniers mots ici et non pas sous l'*o* ouvert, où ils devraient à la rigueur se trouver. Dans le texte en question, *o* fermé latin n'est jamais rendu par *ou*, mais par *ue* (*oe*), *ui*, *u*.

[5] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, pp. XXV, XXVII.

173,27 («fast immer frz. *eu*, selten *ou*»). Dans l'ancien bourguignon, nous rencontrons, à côté de formes telles que *signour* Romania, VI, p. 36,[1] *signor*, *menteor* VI, p. 7, *angousoz* VI, p. 14, *orguilloux* VII, p. 203 — les formes en *-or*, *-our*, respectivement *-os*, *-ous* sont en grande majorité[2] — aussi et non rarement *coraigeux* VI, p. 33, *orguilleux* VII, pp. 181, 217, *piteux* VII, p. 191, *piteuse* VII, p. 215, *seigneur* VII, p. 187, *laboreur* VII, p. 213, etc., etc., et, bien que sporadiquement seulement, *demoire*, *secoire* rimant avec *chante-plore*, *moure* VI, pp. 26, 27.

Si, au Nord-Est, les graphies avec *o*, *ou* sont toujours les plus usuelles, on en trouve cependant aussi d'autres qui sont pour nous du plus grand intérêt. A partir du milieu du XIII[e] siècle environ, nous voyons apparaître la graphie *eu*, à côté de *o*, *u*, *ou*, *oi*, ainsi *signeur*, *eure*, *honeur* dans des chartes liégeoises de 1248, *deseur* dans des pièces de 1276 et de 1277; *sangoir*, par exemple dans une charte de 1277, est plus rare.[3] Dans la région au Sud de Liége, *o* est la graphie fréquente, plus tard apparaît *ou*, tandis que les graphies *u*, *oi* sont ici inconnues, exception faite de la forme *maioir* (en 1269); les premiers exemples de *eu* sont *signeur* et *leur* (en 1255). Les anciennes chartes de la région namuroise ne présentent la graphie *oi* (ni pour *o* ouvert, ni pour *o* fermé) que par exception, par exemple dans *loir* (à côté de *lour*) et *signoir* dans une pièce de 1271; la graphie *eu* date de 1260 environ, *deseur*, *seigneur*.[4] Dans les Gloses wallonnes de Darmstadt, nous notons *plusuor* 37[v] 33; 39,18; 39[v],53; *doluor* 39[v],3 *labuor* 39[v],57; *honuor*, 38,67; *honor*, *gloriousement* 37,4; *plusor* 37[v],33; *goule* 30[v],14; *labure* 40[v],20; *sous* > s o l u s 39,39 et une fois *sois* < s o l u s 38[v],29, mais jamais *eu*.[5] Au XIV[e] siècle, la graphie *eu* devient de plus en plus usuelle, bien qu'on rencontre toujours une grande variété de graphies pour ce même son. Dans son excellent mémoire sur la langue de Jacques de Hemricourt et son époque (XIV[e] siècle), M. Georges Doutrepont nous renseigne qu'à côté de graphies

[1] Nous avons puisé nos exemples dans l'article Notice sur un ms. bourguignon, par Paul Meyer, Romania, VI, pp. 1—46, et dans La légende de Girart de Roussillon, p. p. Paul Meyer, Romania, VII, pp. 161—235.

[2] Cf. aussi Apfelstedt, Lothringischer Psalter, pp. XXVII sqq.

[3] Cf. Wilmotte, Etude de dialectologie wallonne, Romania, XVII, p. 559.

[4] Cf. Romania, XIX, p. 78. Cf. ib. les graphies intéressantes *succeseers*, *successeers*, à côté de *succesors*, *demerent*, à côté de *demore*, *demoure*, «indiquant l'embarras du scribe pour transcrire le son nouveau.»

[5] Cf. Recueil Gaston Paris, p. 242.

en *o*, *ou*, on rencontre aussi *eu*, que le suffixe -o r(e m) donne généralement -*eur* et que les adjectifs répondant au type latin en -o s u s sont tous en *eu*. Parmi les autres graphies qui nous intéressent spécialement, nous citons *oir: hoires* 3 r (2 fois), *desoir* 3 v, *desoirtrans* 198 r, à côté de *deseurnommeis* 4 v, *demoire* 16 r à côté de *demeure* 3 v, *Charnoir* 174 r à côté de *Charneur* 84 r, *goyles* 4 v à côté de *geule* 76 r, *gueles* 5 v; *Oede* 6 r à côté de *Oude* 87 r, *Odoir* 114 r à côté de *Odeur* 114 v, *Odour* 114 r.[1] — En position entravée, nous trouvons en règle générale dans tout l'Est et au Nord-Est *o*, *ou*, la dernière graphie très souvent lorsque l'entrave est constituée par un groupe *r* + *cons*.[2] Cependant, on rencontre aussi dans ce cas-là d'autres graphies, parmi lesquelles nous nous contentons de citer les exemples suivants: *joir* ‹ d i u r n u m Notices et Extraits, XXVIII², pp. 181, 189, *tois*, ib. p. 29, 155, etc., *juer* à côté de *diurs*, *diors* (‹ d i u r n u m), dans des chartes liégeoises, *cuert* à côté de *curt*, et *tuerbes* à côté de *turbes* dans Job, où *ue* = *ou*.[3] Comme nous le verrons par la suite, le traitement moderne est aussi d'acord avec l'ancien, dans ce cas-là comme dans bien d'autres.

Disons enfin quelques mots sur *ǫ* et *ọ* atones. Egalement dans ce cas-là, la variété des traitements ou, pour mieux dire, le nombre des graphies est grand. Il nous suffira ici de constater que le plus souvent *o* reste conservé dans l'un et l'autre cas, qu'on trouve moins souvent *ou* et que parfois on se trouve en présence d'un obscurcissement de *o* en *e*. Ce sont là des faits généralement reconnus.[4] En dehors de ces règles, nous citons les exemples suivants, qui sont d'un intérêt particulier et dont quelques-uns se retrouvent parmi les matériaux de Zemlin. A côté de *cousin* Notices et Extraits, XXVIII², pp. 93, 215, etc., *cosin*, ib. p. 48, *cusin* p. 214, on trouve *coisin*(*s*) pp. 48, 49, 52, 91, 199, 202, 208, etc.; à côté de *Romains*, ib. p. 14, *Roimens*, ib. p. 13 (cf. la graphie inverse *pouxons* ib., p. 188, pour *poissons*), *Joifreignon*(?) ib. p. 54, *poiroit*, ib. p. 45, *moirois* (imparf.) Phil. de Vign. 133,22, *moi-*

---

[1] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, pp. 49,50.

[2] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 51; Buscherbruck, Die altfranz. Predigten des Heiligen Bernhard von Clairvaux, (Rom. Forsch., IX), p. 690; Niederländer, Zs. f. rom. Ph., XXIV, p. 31.

[3] Cf. Wilmotte, Romania, XVII, p. 560.

[4] Cf. Buscherbruck, Rom. Forsch., IX, p. 690; Doutrepont, Jacques de Hemricourt, pp. 49, 52

roient, ib. 350,25, *ploirer*, ib. 166,1[1], *Boicais* (= *Bouchard*, *Bocard*) Recueil G. Paris, p. 341, *toichante* Jacques de Hemricourt 35 v, *joyliet*, ib. 83 r, *proidons*, ib. 2 r, *proyfitable* ib. 24 r.[2] A ces exemples, nous pouvons ajouter d'après Zemlin: *voirient* (conditionnel) Recueil de chartes originales de Joinville, p. p. Wailly, 563,31; *voississions*, ib. 596,78, *Joiffrois*, ib. 572, 122; *oifficial*, ib. 578,26, *voissist* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 83, 136. Dans les proclitiques, la graphie *oi* à côté de *ou*, *o*, etc., n'est pas rare non plus. Citons: *soir* à côté de *sor*, *sour* < s u p e r, Documents en patois lorr., VI, 15, Romania, I, p. 333; *loi* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 100 (plusieurs fois), 155, à côté de *lou*, p. 103, 109, etc., et *lo*, *passim*, *nois* (= *nous*), ib. 107 K., *poir* à côté de *pour*, ib., p. 155, 189, *noistre* Psautier lorrain 146,6, *loi*, *doi*, *dois* (articles) Recueil G. Paris, p. 341, etc.

Par ce qui précède, nous voyons la grande hésitation qui s'est fait sentir aux différentes époques où il a fallu rendre le son représentant non seulement *o* latin fermé, mais aussi *o* latin ouvert, et cela tant dans la position tonique qu'à l'atone. Dans tous ces cas, la graphie *oi* en est venue jouer un certain rôle. Or, cette graphie *oi* s'emploie, nous le savons, de préférence dans un autre cas spécial, à savoir pour rendre le son issu de *e* fermé libre (latin classique $\bar{e}$, $\breve{\imath}$), sans parler des cas, où *oi* remonte à $o + y$ provenant soit d'une gutturale, soit d'un $\underset{\smile}{i}$ palatal. Vers la fin du XIII[e] siècle, la diphtongue *oi* remontant à *e* fermé libre passa à *oe* dans l'Est et dans le Centre de la France. Bien que la graphie traditionnelle *oi* se conservât en général, il n'est pas rare de rencontrer une graphie phonétique en *oe*. Il nous suffira de citer ici pour le lorrain: *moes de may* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 23, *tramoes* ib. p. 22, *oer* (= *hoir*) < h e r e s, ib. pp. 112, 113, *savoer*, p. 60, 61, *poroent*, *voloent* p. 267, et de renvoyer pour le wallon aux études de dialectologie wallonne par M. Wilmotte.[3] Tandis que dans le Centre *oe* s'est ensuite développé en *oa*, nous avons parfois relevé d'autres résultats à l'Est. Ainsi les patois lorrains — nous ne pouvons nous occuper ici que des patois principaux qui offrent quelque intérêt pour notre sujet — présentent à côté de *we*, *wa*, qui apparaissent surtout derrière une consonne labiale, les sons *o*, *ow*, mais

Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXV.

[2] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, pp. 49, 52, 53.

[3] Cf. Romania, XVII, p. 557; XIX, p. 78; Cf. aussi Recueil Gaston Paris, p. 242.

aussi — et cela avec une extension assez considérable — *œ*, *œj*.[1] Il en est de même pour le wallon, où assez souvent *œ* est la règle générale,[2] et même en Picardie, où *oe* persiste en règle générale, il y a des villages qui n'ont que *œ*.[3] A en juger par les exemples réunis par M. Doutrepont, il paraît même prouvé que, dans le wallon, le nouveau son *œ* remonte assez haut, étant assuré par des graphies et à l'assonance à partir de la seconde moitié du XIVe siècle. Citons d'après M. Doutrepont: *meus* (< mensis) Jean d'Outremeuse II 806, *peuse* (anc. franç. *poise*) 2405, 4195, *peure* (< pira) 14535, *teux* (< tectum) 10003, *treus* (< tres, en rime) II, 184, *heure* (= *hoir*) 181, 500, *borgeus* (< burgensem) II, 4586; à l'assonance LXXXV: *tongreuse: peuse: corteuse: orguilheuse;* Jean de Stavelot: *pareux* (< pariētes) 304.[4]

Comme *oi*, dans ce cas-là, était la graphie traditionnelle, il s'ensuit que *oi* pourrait aussi bien désigner le son nouveau *œ* que l'étape antérieure *oe*. Or, si nous pensons au traitement de l'*o* ouvert, cette voyelle se diphtongue, en position entravée, devant *r* + cons. et *s* + cons. (non pas pourtant devant *ss*), et Gaston Paris fait de ce phénomène un trait «des plus saillants et des plus anciens du wallon».[5] Citons à titre d'exemples *cuę̆t* < chorda, *fuer* < fortem, *fuęs* < fortia, *muer* < mortem, *muę̄t* < mort(u)a, *pues* < porticum, *duęm* < dormio,[6] *cwęs* < costa, *cwę̆* < coxa, *węds* < hordeum.[7] La conformité avec les formes anciennes en *oe* du type *tantoest*, *defuers*, etc., que nous avons citées plus haut, est évidente. Il est aussi intéressant de voir que, dans les textes du XVIIe et du XVIIIe siècle, la graphie *oi* s'emploie toujours pour désigner la même diphtongaison de *ǫ*. M. Doutrepont nous fournit des exemples probants dans ce cas-là. A côté de *moert*, *coerps* dans Choix de chansons et poésies wallonnes p. p. MM.

---

[1] Cf. This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, p. 15; Zéliqzon, Lothringische Mundarten, p. 15 sq; Brod, Zs. f. rom. Ph., XXXV, p. 661 sq; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 202.

[2] Cf. Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 29; Zéliqzon, Zs. f. rom. Ph., XVII, p. 423.

[3] Cf. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démuin, p. 13; Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 296.

[4] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 39.

[5] Cf. Mémoires de la Société de linguistique de Paris, I, p. 292.

[6] Cf. Horning, Zs. f. rom. Ph., IX, p. 486.

[7] Cf. Horning, Zs. f. rom. Ph., XII, pp. 254, 259.

B*** et D*** VIII (de l'année 1632; cf. *oesef*, ib.), il cite du XVIIIe siècle la rime: *foisse: aguesse*, ib., chanson du XVIIe siècle, et en plus *tro toy* (< tostum, «qui est rare aujourd'hui») Moralité du commencement du XVIIe siècle (après 1623), *pu toy*, *Mirmoite* Choix de chansons et poésies wallonnes (de l'année 1631), *tantoi* (de 1634?), *foirgi*, *moirdé* (= *mordre*) (XVIIe siècle), *sitoy* Aiwes di Tongue (1700) 265, 295, *ossitoi* 337, *coines* 262, et dans la Réplique à cette paskèie, outre *pustoit* 96 B, les rimes *moirts* 92: *terre* 93, *coinne* 106: *narenne* 107. Il ajoute que, grâce à l'autorité de la tradition, les auteurs modernes de patois wallon font toujours usage de la même notation graphique.[1]

Quant à l'*ǫ* libre, le traitement le plus fréquent dans l'ancien wallon est la diphtongaison avec des graphies en *ue*, *oe*, à côté desquelles on en rencontre aussi avec *ou*, *eu*, *u*. De quelques chartes de Tournay, nous pouvons citer, d'après l'étude de M. D'Herbomez, les formes *mueles* < molas, *ueure* < operam, *suer* < soror, *neuve* < nova; *peut* < potet, *euvre* < opera, *voelent* (=*veulent*).[2] M. Doutrepont cite, entre autres, des écrits de Jacques De Hemricourt, *oevre* 1v, *noef* 40 r, 68 r, *esproeve* 53 v, *voelent* 139 r, *puet*, *passim*, *cuer* 3 r, *puelent* 17 v; *pueples* 180 r, *soure* 5 v, *avouke* 39 r, *seure* 3v; *truwe* 157v; et de Jean d'Outremeuse *truvent* 490, *pruvet* 958, *puple* 802, *pulent* 3354.[3] Dans les patois modernes, on rencontre, dans ce cas-là, *u* (= *ou*), qui s'est développé de *o* en passant par *uo*, *ue*.[4] Pour l'ancien picard, Raynaud donne plusieurs exemples où la graphie varie entre *oe*, *ue*, *eu*, par exemple *noef*,

[1] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 48. Pour le wallon, nous pouvons encore renvoyer à Horning, Zs. f. rom. Ph., XII, p. 259; Zéliqzon, ib., XVII, p. 426; Niederländer, ib., XXIV, p. 28; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 38; M. Niederländer fait (l. c.) la remarque suivante à propos de la diphtongue *wa*, qui se trouve dans le patois de Namur («besonders vor *r* und *s*») à côté de *ǫ*: «Die Diphthongierung des gedeckten *ŏ* > *wa* zum Unterschiede vom Lütticher *we* ist früh belegt. Glos. 40, 44 *cuar* (*corpus*); daneben 37v50 *mor*. Geste de Liège: *fouarge* (*forge*) 24785, heute: *fwatš*. Pasq. *puate* (*portam*); *quar* (*corpus*); *muare* (*mort*). Lieder: *foace* (*force*).» — Pour le picard moderne, où l'*ǫ* entravé se maintient en règle générale, nous renvoyons à Raynaud, Etude sur le dialecte picard dans le Ponthieu, p. 61; Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 287; Hrkal, Grammaire hist. du patois picard de Démuin, p. 17; Viez, Le parler populaire de Roubaix, p. 65.

[2] Cf. A., D'Herbomez, Etude sur le dialecte du Tournaisis, p. 70.

[3] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 46.

[4] Cf. Horning, Zs. f. rom. Ph., XII, p. 259; Zéliqzon, ib., XVII, p. 425; Niederländer, ib., XXIV, p. 26; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 37.

nuef, *neuf*, etc.,[1] et les patois modernes présentent *ö* en règle générale.[2]

Les patois lorrains se comportent, vis-à-vis du traitement de l'*o* ouvert, de la manière suivante. En position entravée, M. Horning signale à plusieurs endroits la diphtongaison en *wo* devant *r* + cons. (entre Moussey et Belfort), par exemple *cwod'* < chorda, *pwot* < porta, *fwos'* < fortia, etc.[3]; autrement le résultat est *o*, *u*, (*ou*), *ow* (à la finale).[4] En position libre, *ǫ* a évolué jusqu'à *yœ*, (*je*), et la filière phonétique a sans doute été *ǫ*, *uo*, *ue*, *je*, *jœ*. Citons comme exemples *pjœ* (= *je peux*), *byœ* < bovem, *fjœ* < foris, *mjœl'* < mola, *nyœf* < novem, etc.[5]

Devant une consonne nasale, ǫ semble s'être diphtongué sur un vaste domaine, du moins à en juger par la forme masculine de l'adjectif *bon*. Bonum est devenu *bwẽ* par les étapes *buõ*, *buẽ*, et c'est sans doute grâce à la nasalisation conservée et en partie aussi grâce à la labiale précédente que le développement de *ǫ*, dans ce cas-là, n'est pas allé jusqu'au bout de la filière énoncée ci-dessus. M. Horning cite, pour les patois lorrains de l'ancienne frontière entre Metz et Belfort, masc. *bwon*, fém. *bwon'* à côté de *bwę*, *bwen'*[6]; This donne, pour le patois du canton de Falkenberg, masc. *bwẽ*, fém. *bǫn*,' à côté de *sǫn* < sono, *lõ* < longe, *lõš* < longa.[7] Pour l'ancien wallon, M. D'Herbomez a noté, à côté de *boin*, *boine*, *boien*, aussi *buene*, *boene*, et M. Wilmotte de même *buen*, *boen*(*e*)

---

[1] Cf. Raynaud, Etude sur le dialecte picard, p. 72.

[2] Cf. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démuin, p. 17; Logie, Publications of the Mod. Language Association, VII, p. 127; Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 286; Viez, Le parler populaire de Roubaix, p. 64.

[3] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 44; cf. aussi Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 40.

[4] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, pp. 44 sqq.; Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 41; Zéliqzon, Lothringische Mundarten, pp. 19, 20; This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, p. 23; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 209; Brod, ib., XXXV, p. 673.

[5] Cf. This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, p. 22; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 207; Brod, ib., XXXV, p. 670, Zéliqzon, Lothringische Mundarten, p. 19; Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 40 sq; Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 39.

[6] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 42.

[7] De même M. Zéliqzon, Lothringische Mundarten, p. 20; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 208; Brod, ib., XXXV, p. 671.

à côté de *boin*(*e*).[1] Dans le wallon moderne, la diphtongaison semble pourtant tout à fait disparue, ce que constate aussi M. Niederländer, tout en citant la forme *buon* des anciennes gloses de Darmstadt (XIIIe siécle)[2]. — Le picard moderne, au contraire, connaît *bwẽ*, fém. *bwen'*, formes qui se trouvent surtout au Nord et à l'Ouest du domaine picard.[3] Il faut remarquer toutefois que le mot b o n u m est, après tout, le seul mot qui présente aujourd'hui cette diphtongaison, bien que M. Hrkal, dans sa grammaire déjà souvent citée, nous enseigne que d'une façon générale «*on* bref suivi d'une voyelle a donné *oin* (à prononcer comme en français), *boin*, bon, fém *boinne* avec quelques dérivés (*boineté*, *aboinir*, etc.), *joine* (en ancien français, *juefne;* l'*o* de j u v e n i s est devenu ouvert pas dissimilation.» Cf. *joine* Rustebuef II, 287; *djuen* dans le lorrain, Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 51).[4] Notons enfin que M. Burgass cite, pour le patois normand de la vallée d'Yères, les formes *bouen*, *bouenne*.[5]

Quant au traitement de l'*o* fermé, les patois de l'Est et du Nord-Est n'offrent aucun intérêt pour nous, disons-le tout de suite, en ce qui concerne la position de la voyelle devant une nasale, le résultat étant *õ* en règle générale. Dans d'autres cas, ils présentent les faits suivants. Pour l'*o* entravé, nous trouvons dans le picard moderne *u* (*ou*);[6] dans

---

[1] Cf. D'Herbomez, Etude sur le dialecte du Tournaisis, p. 70 sq; Wilmotte, Romania, XIV, p. 78.

[2] Cf. Niederländer, Zs. f. rom. Ph., XXIV, p. 27; Horning, ib., IX, p. 485; Zéliqzon, ib., XVII, pp. 425 sq; Cf. aussi Micheels, Grammaire liégeoise, p. 25; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 38. M. Marichal explique le résultat actuel *õ* par une filière *ŭon* > *uen* > *ŭn* > *ũ* > *õ*.

[3] Cf. Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 286; Logie, Mod. Language Association, VII, p. 129; Viez, Le parler populaire de Roubaix, p. 91.

[4] Cf. Hrkal, Grammaire historique du patois picard de Démuin, pp. 19, 20.

[5] Cf. Burgass, Darstellung des Dialects im XIII. scl. in den Departements »Seine-Inférieure und Eure«, p. 20. — L'extension de l'adj. *bwẽ*, dans les patois modernes, est sans doute encore plus grande, mais nous n'avons pas pu ici pousser nos recherches plus loin. Est-ce que l'adv. *bien* a aussi joué quelque rôle vis-à-vis de la diphtongaison de l'adjectif correspondant? Nous ne croyons pas trop téméraire de poser la question.

[6] Cf. Raynaud, Etude sur le dialecte picard, p. 63; Hrkal, Grammaire historique, p. 19; Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 283; Logie, Modern Language Association, VII, p. 13; Viez, Le parler populaire de Roubaix, p. 66.

le wallon *o* ouvert, par exception *u*,[1] et dans le lorrain également *ǫ* en règle générale (*wo*, à quelques endroits derrière des labiales et derrière *c*; *ǫ* dans le vosgien et dans le saunois).[2] — *L'ǫ* libre a eu pour résultat dans les patois picards *œ* (à certains endroits, peu nombreux, semble-t-il, et surtout à la fin des mots, un son s'approchant de *o*).[3] Dans les patois wallons, nous trouvons également *œ*, qui est issu de *ǫ* à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, par les étapes *ou*, *eu*,[4] tandis que, dans le lorrain, les formes en *u*, c'est-à-dire l'étape ancienne, l'emportent, à quelques exceptions près.[5] — Pour l'ancien bourguignon, *ǫ* est représenté par *u*, qui, dès le XIIIe siècle, était une monophtongue, désignée par les graphies *o*, *u*, *ou*, *oe*, *ue*, etc.[6] Au XVIIe siècle, on rencontre *ô* à côté de *ou*, et dans quelques patois modernes, de même que sporadiquement en lorrain et en lyonnais, on trouve *ü*, qui pourrait s'expliquer en partant d'un français *œ*, ou bien, l'état linguistique de ces patois étant peu connu, en partant d'un *œ* autochtone, issu de *o* (*ou*, *eu*).[7] Cf. aussi, pour le wallon, l'affinité des deux sons *œ*, *ü*.[8]

Disons enfin quelques mots aussi sur l'*o* à l'atone. Comme règle générale, on peut dire que, dans l'Est, tout *o*, soit ouvert, soit fermé, se retrouve actuellement sous la forme de *o* ouvert.[9] Cependant l'in-

---

[1] Cf. Niederländer, Zs. f. rom. Ph., XXIV, p. 31; Horning, ib., XII, p. 259; Zéliqzon, ib., XVII, p. 427; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 41.

[2] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 51; This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, p. 26; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 211. Brod, ib., XXXV, p. 677; Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 44.

[3] Cf. Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 282; Hrkal, Grammaire historique, pp. 18, 21; Logie, Modern Language Association, VII, p. 131; Viez, Le parler populaire de Roubaix, p. 66.

[4] Cf. Horning, Zs. f. rom. Ph., IX, p. 486, XII, p. 259; Zéliqzon, ib., XVII, p. 426. Niederländer, ib., XXIV, pp. 29, 30; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes p. 40.

[5] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 48; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 210; Brod., ib., XXXV, p. 675; This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, p. 24; Zéliqzon, Lothringische Mundarten, p. 21; Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 42.

[6] Cf. Philipon, Romania, XXXIX, p. 523.

[7] Cf. Meyer-Lübke, Gram. des langues romanes, I, § 122.

[8] Cf. Horning, Zs. f. rom. Ph., XII, p. 256.

[9] Cf., par exemple, Niederländer, Zs. f. rom. Ph., XXIV, pp. 29, 31; This, Die Mundart des Kantons Falkenberg, pp. 23, 26; Zéliqzon, Lothringische Mundarten, pp. 21, 22.

fluence des formes accentuées sur le radical comme l'influence du consonantisme avoisinant se fait souvent sentir dans la syllabe initiale. Dans le picard, M. Sütterlin mentionne, pour certains endroits, la tendance à un affaiblissement vers *u*, et cet affaiblissement de l'initiale est peut-être allé encore plus loin dans *sœri* (= *souris*), *kœšõ* (= *cochon*), *kœrbej* (= *corbeille*), etc. On trouve des formes d'ordre différent dans *bwejœ* (= *boyau*), *mwejy* (= *moyeu*), *apweje* (= *appuyer*), où la labiale précédente est probablement en jeu; il en est peut-être de même dans *pwerjõ* (= *poireau*) et *mwerir*, où cependant l'*r* suivant peut aussi bien être invoqué que l'influence de la tonique. *Swerẽ* (= *souris*), à côté de *sœri* cité plus haut, est sans doute à mettre sur le même pied que les formes *doirer* (= *dorer*), *soiret* (= *sauret*), *moirir* (= *mourir*), *moirile* (= *morille*) citées par M. Hrkal et où la tonique s'explique par l'*r* suivant (cf. ib. *toire* = *taureau*, *coire* = *encore*).[1] Pour le wallon, la même diphtongaison de *o* sous l'influence des formes toniques ou du consonantisme suivant est également constatée,[2] et de même pour le lorrain,[3] où aussi le voisinage d'une consonne labiale peut amener *œ*, par exemple *pœpli* ‹ p o p u l u m + a r i u m.[4]

Si maintenant, après tant de digressions, nous revenons à notre point de départ, nous croyons que, dans les cas dont il s'agit, notre opinion sur *oi* comme pure graphie dans les documents littéraires a trouvé un appui solide dans la documentation que nous venons de présenter. *Primo*, *oi* représente le son *oe* venant soit de *e* fermé libre, soit de *ǫ*, *ọ* diphtongué; *secondo*, *oi* rend le son *ę*, dans par exemple *duchoize* à côté de *ducesse*; *tertio*, la même graphie peut reproduire le son *œ* remontant à *e* fermé libre ou bien à *o* fermé libre. Pour ce qui est du développement de cette dernière voyelle, nous avons vu que, dans nos patois, il a abouti en règle générale au son *u* (*ọ*), que nous retrouvons déjà au moyen âge.[5] Quelquefois, il y a transgression de cette règle et nous trouvons *œ*, qui dépend soit de l'influence de la langue littéraire du Centre, soit d'un développement phonétique autochtone. Comme

[1] Cf. Sütterlin, Zs. f. rom. Ph., XXVI, p. 284; Hrkal, Grammaire historique, p. 21.

[2] Cf. Niedeländer, Zs. f. rom. Ph., XXIV, p. 29; Horning, ib., IX, p. 486; Marichal, Die Mundart von Gueuzaine-Weismes, p. 42.

[3] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, pp. 47, 51, 52; Callais, Die Mundart von Hattigny und Ommeray, p. 45.

[4] Cf. Brod, Zs. f. rom. Ph., XXXV, p. 674, 678.

[5] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 46.

oi représente et *oe*, et *œ*, et que ce dernier son peut remonter soit à *ę*, soit à *ǫ*, il est quelquefois difficile de savoir au juste lequel des deux sons, *oe* et *œ*, la graphie *oi* représente en effet, et cela surtout à l'époque de la transition de *oe* en *œ*. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de doute que *oi* ne soit une pure graphie et qu'il ne puisse pas être question d'un *i* parasite derrière *o*.

Si à l'atone (à l'initiale ou autrement), l'influence du consonantisme voisin ou de la voyelle tonique s'est fait souvent sentir, la règle générale est pourtant, comme nous l'avons vu, que *o* se conserve dans cette position. Quelquefois un affaiblissement en *e*, *œ* se constate, et dans l'ancienne langue, cet affaiblissement est assez fréquent. La variété des graphies est grande, dans ce cas-là comme ailleurs. Citons encore les exemples suivants de Jacques de Hemricourt: *uzerier* 18 r, *marteles* 61 r; *behours* 128 v, *proidons* 2 r, *cuziens*, 1 r, 2 v; *butont* 178 v.[1] Est-ce sur le même pied qu'il faut mettre l'initiale dans les mots *coisin*, *Joiffrois*, *oifficinal*, cités plus haut et encore *oi* dans *soilace* à côté de *solace*[2], *compoisée* Phil. de Vign. 134,22, *jailoisie* ib. 188,22,[3] *joyliet* Hemricourt 83 r,[4] ou faut-il s'en tenir pour ces exemples à l'explication suivante? L'alternance fréquente des graphies *oi* et *ou* pour représenter le son remontant à *o* a aussi eu pour résultat que *oi* a pu être mis là où l'on prononçait en effet *u*(*ou*). C'est peut-être là le cas dans les proclitiques *loi* à côté de *lou*, *coi* à côté de *cou*, *tois* à côté de *tous*, *noiz* à côté de *nous*, etc., dans le subst. *joir* à côté de *jour* et dans le nom propre *Poil* à côté de *Poul* (forme assez fréquente). En est-il de même pour les formes verbales *voissist*, *vorient*?[5]

De la forme *joir*, on ne peut pourtant pas s'empêcher de rapprocher les formes *djwęnęe* (= *journée*), *twę* < turnus, *cwę* < curtus, relevées par M. Horning dans les patois lorrains de l'ancienne frontière.[6] A côté de *coi*, *cou*, on trouve aussi assez souvent les graphies *zo*, *çu*, *ceu*, parmi

---

[1] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 52.

[2] Cf. Romania, V, p. 320.

[3] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXVII.

[4] Cf. Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 53.

[5] Cf. Apfelstedt, Lothringischer Psalter, p. XXV; Doutrepont, Jacques de Hemricourt, p. 48.

[6] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 51. M. Horning dit ne pouvoir pas expliquer ces formes.

lesquelles les deux dernières semblent parler en faveur d'un certain obscurcissement de la voyelle.[1]

Reste à dire quelques mots sur *i* après *o* devant les palatales *ch* et *g*. Zemlin a mis à part tous les cas, en général, où *i* apparaît devant une palatale en expliquant *i* comme développé de cette consonne palatale.[2] Par ce qui précède, il ressort clairement, croyons-nous, qu'il a méconnu les faits encore ici. Dans des mots tels que *preichet, preichier, empeichier, privileige; estaige, corraige, damaige; saiche, faice, vaiche; brainche, vaingent, trainchant,*[3] etc., *ei* respectivement *ai* est la graphie usuelle pour *ę* (*ä*). Quant à *oi* devant les palatales *ch, g*, il est de même plus que probable que nous avons affaire là aussi à une pure graphie. Les exemples *aproece* Chev. II esp. 10320, *repruece* Psaut. de Cambridge 1305, Marie de France, Lanv. 166, cités par M. Meyer-Lübke en regard de *reproiche*, qu'on rencontre dans l'Yzopet et Gir. de Ross., montrent la diphtongaison de *ǫ*, et l'on serait peut-être tenté de voir en *oi* une graphie désignant le son *oe*, dans ce cas-là aussi bien que dans plusieurs des mots cités ci-dessus. Cependant M. Meyer-Lübke explique la diphtongue dans les mots *aproece, repruece* par l'influence de *pruef*, et *reproiche* doit, selon lui, «être regardé comme présentant simplement une métathèse orthographique». En effet, il semble aussi que les mots cités *aproece, repruece* soient des exceptions dues à quelque influence analogique, car ils sont, à notre connaissance, les seuls de ce genre qui témoignent d'une diphtongaison. Tout porte à croire que, dans cette position, *o* entravé s'est développé, dans tout l'Est comme au Centre, en *u* (*ou*). M. Meyer-Lübke constate qu'«encore on entend dans le dialecte parisien *rouche, aprouche* qu'on trouve fréquemment dans des chartes de Paris», et il ajoute que «le même phénomène existe dans des monuments appartenant à l'Est comme l'Yzopet, Girart de Rossillon,

---

[1] Cf. Romania, I, p. 341; V, p. 330. — A propos de *grois* Documents en patois lorrain, II, 41, V, 4, 8, à côté de *grous, passim*, Romania, I, p. 333, nous avons oublié de rappeler ci-dessus que M. Zéliqzon a noté *grǭ* dans le patois de Sourbrodt et *grǭ, grœs'* dans celui de Weismes. Cf. Zs. f. rom. Ph., XVII, p. 426; cf. aussi friaul. *grues*, esp. *grueso*, Meyer-Lübke, REW., sous gr*ŏssus*.

[2] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 20 sq.

[3] Zemlin compte aussi ces derniers mots dans cette catégorie, «da ich in ihnen Einwirkung des auf *n* folgenden Palatals, nicht den Nachlaut *i* erblicke». Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 20.

Ph. de Vigneulles ».[1] Les patois modernes ne donnent non plus aucun appui pour la théorie d'une diphtongaison devant la fricative prépalatale sourde, ni devant la sonore.[2] Que, dans le mot *reproiche* dans l'Yzopet et Gir. de Ross., nous ayons affaire à une métathèse orthographique, n'est pas non plus probable, car on ne peut naturellement avoir recours à une métathèse orthographique pour tous les autres cas où *oi* se trouve devant *ch*, *g* palatales. Il faut donc une autre explication.

Les exemples que donne, dans ce cas-là, Zemlin sont ceux-ci: *proichainement* Notices et Extraits, XXVIII[2], p. 67 E., *la Roiche* (aujourd'hui *la Roche*), ib., p. 177 F., *broiches* Notice sur un ms. bourguignon, Romania, VI, 14 v 52, *ambroichiez*, ib. 15 v 55, *boiche*, ib. 15 v 135, *roiges*, ib. 12 v 4, 16 v 163; *boiche* La Légende de Girart de Roussillon, Romania, VII, 213, 192, *toichies*, ib. 221, 232, *toichoient*, ib. 215, 198, *atoichier*, ib. 215, 199, *atoichemenz*, ib. 221, 229, *aproichoit*, ib. 207, 160; 209, 172; *cloiches*, ib. 215, 202, *cloichetant*, ib. 215, 202, *roiches*, ib. 219, 218; 221, 231.[3] Dans ces exemples, *oi* représente sans doute le son *u* (*ou*). A côté de la graphie *oi*, nous trouvons aussi celles avec *ou*, *o*, *u*, *rouges* à côté de *roiges*, *cosin pruchien* La Légende de Girart de Roussillon, Romania, VII, p. 185, *pruchien*, ib., p. 189, etc. Si devant *ch*, *g* la graphie *oi* est relativement fréquente — en somme les exemples n'en sont pourtant pas très nombreux — cela dépend sans doute des cas nombreux où, pour des raisons toutes naturelles et dont nous venons de parler, *ch* et *g* étaient précédés d'un *i* appartenant, comme graphie, à la voyelle précédente, par exemple dans des formes telles que *preichet*, *saiche*, *faice*, le suffixe *-aige*, etc. Il était si ordinaire de mettre *i* devant les fricatives prépalatales *ch*, *g*, qu'on en faisait, pour ainsi dire, une règle générale. Cf., par exemple, *taiches de atoichemenz* La Légende de Girart de Roussillon, Romania, VII, p. 221, *roiche* à côté de *taiche*, ib., p. 219, etc. Il y faut joindre aussi les exemples *moixe*, *moixon*, *moixattes* cités par Apfelstedt dans le Psautier lorrain (cf. ci-dessus; cf. aussi le mot savant *synagoige*, cité plus haut dans les Sermons de saint Bernard, et *moi*(*s*)*che* Yzopet lyonnais 1766.[4] Citons aussi pour les dialectes du Nord-Ouest, où *ǫ* fer-

[1] Cf. Meyer-Lübke, Gram. des langues rom., I, § 207.
[2] Cf. Horning, Die ostfranz. Grenzdialekte, p. 46.
[3] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 21.
[4] Cf. Fœrster, Lyoner Yzopet, p. XXXIII.

mé devient *ou*, *Roiche*, *Roichefort*, *Loiche*, *reproyche* à côté de *prouche*, *touche*, etc.[1] Avons-nous besoin d'ajouter que dans les mots *orgoil*, *tesmoignet*, *espoigne*, cités ci-dessus des Sermons de saint Bernhard, *i* appartient à la consonne suivante et désigne le mouillement?

* * *

Vient ensuite la question de l'*i* parasite après *ū* latin. En abordant cette question, nous faisons d'abord observer que Zemlin constate lui-même que, à quelques exceptions près, les cas les plus nombreux où l'on rencontre l'*i* dit parasite après *u* long latin — c'est-à-dire dans les formes des parfaits du type *-ui*, par exemple, *duit*, *apparauit*, avec leurs participes correspondants, et en général dans les terminaisons remontant à -ūtus (> *uiz*), -ūtum (> *uit*) — se trouvent «ausschliesslich in den lothringischen Denkmälern und zwar nur unter der Bedingung, dass dem *u* ein *e* weder vorangeht noch folgt; also immer: *conue* S. de S. B. 525, 536, etc., *receut* 530, 556, etc.»[2]

M. Buscherbruck donne pour les Sermons de saint Bernard l'explication suivante: «Etwas anderer Art ist das *i* hinter *u*. *ü* und *i* unterscheiden sich nur dadurch, dass bei *ü* die Lippen gerundet und vorgeschoben, bei *i* die Mundwinkel zur Seite gezogen werden. Kehren nun die Lippen aus der vorgeschobenen Stellung langsam in die Ruhelage zurück, so wird der Laut mehr *i*-artig. Ein solch einfacher *i*-Nachklang findet sich aber im Bernhard nicht, sondern vor Vokalen erscheint immer bloss *u*. Die Lösung des Rätsels bietet die heutige Mundart mit ihrem *ow*' im *fem.* der *u*-Partizipien. Vor dem *a* war also der Wandel zu *ü* nicht eingetreten. Nur *ixuye* 4, 34, 82,2 (!?) — Das *i*-Element zeigt sich aber vor den Dentalen *t*, *z*, *s*, weil diese wie *i* mit zurückgezogenen Mundwinkeln hervorgebracht werden. Es herrscht hier ein ähnliches Verhältnis wie bei *e* = lat. *a*.»[3]

Le début de l'explication de M. Buscherbruck serait peut-être correct,

---

[1] Cf. Görlich, Die nordwestlichen Dialekte der langue d'oïl, pp. 48, 49. — Nous mettons naturellement de côté des cas tels que *ploiges* Notices et Extraits, XXVIII², p. 243, à côté de *plaige*, ib. p. 214, *plege*, ib. p. 215, *plegerie*, ib. pp. 252, 342, *Proicheresses*, ib. p. 261, etc., où *oi* est un signe pour *ę ouvert*.

[2] Cf. Zemlin, Der Nachlaut *i*, p. 18.

[3] Cf. Buscherbruck, Die altfranz. Predigten des Heiligen Bernhard von Clairvaux (Rom. Forsch.), IX, p. 677.

si, en effet, nous avions affaire à un *i* vraiment articulé, mais il n'y a pas, selon nous, plus de preuves réelles pour l'existence d'un *i* phonétique, n'importe de quelle nature, après *u* long latin qu'après les autres voyelles traitées ci-dessus, exception faite naturellement de *i* après *e* ‹ *a*. Pour ce qui est du féminin des participes et des substantifs et adjectifs en *ue*, il est probable que M. Buscherbruck a donné la juste interprétation du développement différent de *u* devant *e* dans le lorrain. Si, dans la plus grande partie de la Gaule — il ne faut en excepter que la région wallonne et celle du haut et moyen Rhône — le développement de *u* latin en *ü* remonte à la haute antiquité, il ne s'ensuit point que ce développement se soit effectué en même temps, ni dans toute l'étendue de la France, ni dans toutes les positions de la voyelle. Ainsi, dans des textes anglo-normands et normands, il y a des rimes et des graphies (Le jeu d'Adam, pour nous en tenir à ce seul texte, offre les rimes *criator: dur* v. 230—31, *mëur: mireor* v. 896—97, et, à l'intérieur du vers, *dore* ‹ d u r a, *engendreore*) qui semblent encore parler en faveur de la non-existence d'un *ü* pur.[1] Il est également possible que, dans le lorrain, *ū* devant *e* ait conservé jusqu'à nos jours sa sonorité latine. Il est vrai que M. Meyer-Lübke explique l'état actuel *u*, *ow* ‹ u t a dans les patois des Vosges et en messin, par *üwa*, sorti de *üta* par l'intermédiaire de *üa*, «c'est-à-dire qu'il s'est développé entre *ü* et *a* la consonne ayant la même articulation organique que l'*ü* et même que l'élément labial de l'*ü*. Par suite de ce renforcement de l'élément labial, c'est-à-dire de l'articulation des lèvres, quand il s'agit d'émettre l'*ü*, la langue, par une espèce d'assimilation, ne prend plus la position de l'*i* nécessaire pour la production de l'*ü*, mais une position de l'*i* nécessaire pour la production de l'*u*.»[2] Cependant cette explication de Meyer-Lübke ne nous paraît pas convaincante et n'a rien de correspondant dans d'autres cas où nous nous trouvons également en présence d'un renforcement de l'élément labial, par exemple, dans le développement des formes accentuées sur la terminaison de certaines classes de parfaits en *-ui*.[3] Et encore,

---

[1] Cf. Nyrop, Grammaire historique de la langue française, I², p. 202 sq. Cf. aussi E. Busch, Laut- und Formenlehre der Anglonormannischen Sprache des XIV. Jahrhunderts, p. 25 sq; Romania, XVII, p. 558.

[2] Cf. Meyer-Lübke, Gram. des langues romanes, I, § 61.

[3] Cf. Wahlgren, Etude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes (Upps. Univ. Årsskr. 1920), p. 165 sq.

comme le résultat du phonème -u t a est le même dans le wallon, dialecte voisin du lorrain, on est enclin à voir un développement analogue dans les deux patois; et dans le wallon, en général, la série *üta* > *üa* > *üva*, etc. est impossible.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse ici le plus, c'est la question de l'*i* dit parasite dans les autres formes lorraines. Ce qui nous ouvre la voie, dans ce cas-là, c'est le traitement différent qu'a subi, en règle générale, *u* latin long dans le wallon et dans le lorrain. Tandis que dans la région wallonne, *ū* latin a conservé sa sonorité, il est devenu *ü* dans le dialecte lorrain. En wallon, l'*i* dit parasite n'existe pas en règle générale, tandis que dans le lorrain il fournit un des traits caractéristiques de ce dialecte. Ces deux traits linguistiques mis en relief l'un à côté de l'autre, on est conduit à supposer que l'*i* dit parasite a justement pour rôle de faire ressortir la différence de qualité entre les deux *u* en désignant souvent l'*ü* lorrain par *ui*. Cette théorie rencontre un puissant appui, croyons-nous, dans le fait que précisément la même graphie s'emploie, dans le même but, dans les contrées germaniques avoisinant la région lorraine. Pour désigner le nouveau son *ü*, amené ou bien par inflexion de *u*, ou bien par monophtongaison de l'ancien *iu*, on se servait dans le francique (le moyen francique, le francique rhénan et le francique oriental) comme aussi ailleurs dans la Germania, des graphies *iu*, *ui*. Bien que *iu* semble prédominer à certains endroits, la graphie *ui* = *ü* est souvent représentée et semble remonter sporadiquement au delà du Xe siècle même. Dans des glosses des Xe et XIe siècles, M. J. Franck cite, par exemple, *fluittigir witherfluitigir* (ms. de Bonn du XIe siècle), *builga* (de Lorsch, Xe siècle), *fuinblat* 'quinque folium' (Xe siècle), *gepluimedad* (St. Omer, XIe siècle), *cuisca* (XIIe siècle), *fluic* (Lorsch, Xe siècle), *unluimundon* (Xanten, Xe siècle).[1] Williram (francique oriental, aux environs de 1063) emploie, en règle général, *ui* pour rendre le son *ü*, par exemple *fuihten*, *luiteren*, *buiuuen*, à côté de *u* seul.[2] C'est de cette manière aussi qu'il faut interpréter les exemples *luide*, *huis*, *fuirstein*, *vuir* cités par Suchier, pour une époque beaucoup plus récente, dans le Grundriss der rom. Phil. I², p. 765, des environs de Cologne et de Trier. A côté des autres voyelles, au contraire, *i* s'employait aussi comme graphie, dans les anciens monu-

[1] Cf. J. Franck, Altfränkische Grammatik, §§ 22, 29, 41,3.

[2] Cf. W. Braune, Althochdeutsche Grammatik, § 42 Anm. 1.

ments germaniques, mais alors dans une autre intention, à savoir le plus souvent comme signe de quantité pour désigner une certaine longueur de la voyelle. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger les mots franciques *troist*, *moicht*, *dair*, *hait*, *eirde*, *keirt*, etc., cités par Suchier dans son mémoire souvent mentionné. Pour cette question, dans les langues germaniques, nous n'avons du reste qu'à renvoyer ici à la riche littérature scientifique sur la matière.[1]

Or, grâce aux rapports entre les habitants de langue française et de langue francique dont parle Suchier, et surtout, croyons-nous, grâce aux rapports qui ont dû exister entre les différentes écoles de copistes, si j'ose me servir de cette expression, la graphie francique *ui* = *ü* fit son entrée aussi dans les documents littéraires lorrains, et cela d'autant plus facilement que, dans certaines régions limitrophes, *u* seul désignait le son *ou* et s'employait même très souvent aussi pour rendre l'*o* latin fermé.[2] La nouvelle graphie *ui* n'a pourtant pas évincé la graphie traditionnelle avec *u;* l'une existait à côté de l'autre et quelquefois, dans des documents lorrains, la notation avec *u* pur est de beaucoup la plus ordinaire.[3] C'est là aussi, croyons-nous, un critère qui prouve que nous avons affaire à une graphie et non pas à un nouveau développement phonétique, qui aurait sans doute eu pour résultat une graphie plus régulière.

La graphie *ui*, dont nous venons de parler, est le seul cas concernant notre sujet où nous croyions à une influence germanique ou disons plutôt francique. Autrement, c'est-à-dire après les autres voyelles françaises, l'*i* dit parasite s'explique tout naturellement par des circonstances appartenant à la langue même et sans influence étrangère.

Ajoutons encore, avant de terminer, quelques petites remarques supplémentaires. Avec notre théorie sur la graphie *ui*, l'absence régulière de l'*i* dit parasite dans la combinaison *úe* donne un certain appui à l'opi-

[1] Cf., par exemple, outre les ouvrages déjà cités de Franck et de Braune, J. Franck, Mittelniederländische Grammatik, p. 21; J. Franck, Sente Lüthilt, Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, XXI, pp. 294 sqq; E. Dornfeld, Untersuchungen zu Gottfried Hagens Reimchronik der Stadt Köln (Germanistische Abhandlungen, 40), pp. 129, 142; V. Michels, Mittelhochdeutsches Elementarbuch, p. 44; Singer, Paul u. Braunes Beiträge, XI, pp. 291 sqq.; G. Baesecke, Einführung in das Althochdeutsche, §§ 11,4, 15,2, 20,5.

[2] Cf. Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor, p. 19.

[3] Cf. Bonnardot, Documents en patois lorrain, Romania, I, p. 333.

nion déjà mentionnée que *u*, dans ce cas-là, a conservé sa qualité primitive. Si, au contraire, nous ne trouvons pas de *i* parasite après *u* précédé de *e* ou d'une autre voyelle, cela dépend peut-être de raisons pratiques, une graphie *-eui-*, par exemple, ayant l'inconvénient de prêter à une confusion entre *u* et *v*, (cf. par exemple *aueir* < habere, *euist* Dialogues de Grégoire 11,21, etc.). — Quant à quelques formes verbales qu'a tirées Zemlin des Dialogues de Grégoire le Pape et de quelques autres textes du Nord-Est, par exemple les parfaits *apparuit* Dialogues de Grégoire 88,2, 99,17, *disparuit*, ib. 123,1, etc., on pourrait les expliquer par l'influence de la première personne du singulier, si l'on ne veut pas y voir plutôt une influence savante, ce qui serait assez naturel, dans ce cas-là, étant donné qu'il s'agit d'une traduction du latin et que le traducteur a justement eu sous les yeux les formes en question. Le mot *buiron*, également cité par Zemlin, doit se rattacher à buria, mot germanique[1]; pour *buironage*, nous laissons la question ouverte. Le substantif *muirs* tiré par Zemlin de l'Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIV[e] siècle par A. Giry (Paris 1877), p. 540, a bien pu être influencé par la graphie *ui* = *ü*. En est-il de même pour l'adjectif *nuid* Dialogues de Grégoire 134,25?[2] Citons aussi les exemples *trebuichet* Moralium in Job fragmenta 350,9, *trebuichent* 360,9,11, 361,23, *trebuichiet* 359,35, *trebuichant* 360,8 qui dans leur graphie *-ich-* ont sans doute été influencés par des mots du type *laischet*, ib. 335,9, *saiges* 364,37, *seichet* 358,37, etc., qui se trouvent en masse dans le même texte.[3] — Le développement *u*(*i*) > *i*, mentionné par M. Brunot (cf. ci-dessus), est enfin une toute autre histoire, car c'est un développement phonétique régulier de *ü* > *i* dans certains patois de l'Est et du Nord-Est, et il n'a rien à faire avec la question dont nous nous sommes occupé.[4]

* * *

[1] Cf. Meyer-Lübke, REW., s. v.

[2] M. Wiese s'exprime ainsi, à propos de cette forme: « In *nuid* (*nudi*) 134,25, ist das nebentonige lange ī in die Tonsilbe herübergezogen ». Cf. Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor, p. 21.

[3] Cf. Wiese, Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor, p. 157.

[4] Cf. Romania, I, pp. 333,334; Dosdat, Zs. f. rom. Ph., XXXIII, p. 212; Zéliqzon, ib., XVII, p. 427.

Nous nous arrêtons là. Dans ce modeste essai nous n'avons naturellement pas pu aborder toutes les questions qui se rattachent à notre sujet. Nous n'en avons pu donner qu'un aperçu sommaire, mais suffisamment clair et net, espérons-nous, pour rendre compréhensible notre théorie sur la question qui a été l'objet de cet article. Si finalement nous résumons en quelques mots les conclusions auxquelles a abouti notre raisonnement, elles se présentent ainsi: Avec *e* < *a* nous avons affaire, en ancien français, à un développement phonétique en *ei* amené par l'allongement et le scindement de la voyelle. C'est donc là un *i* organique qui s'est combiné avec la voyelle précédente pour former une diphtongue qui, par la suite, a eu très souvent un développement assez long et assez intéressant. Après les autres voyelles françaises, l'*i* dont nous parlons, n'est qu'une pure graphie et n'est pas d'origine phonétique. Grâce aux circonstances, cette graphie a une signification différente après les différentes voyelles: 1) après *a* elle désigne la palatalisation de *a* (= *ä*, *ẹ*); 2) après *e* elle marque la qualité ouverte de la voyelle, ce qui peut quelquefois aussi être le cas après *e* < *a*; 3) après *o* elle désigne ou bien le son *oe*, ou *ę*, ou bien le son *œ* (*ö*) et par exception *ou* (*u*); 4) après *u* enfin, elle marque le son *ü*, et cette graphie *ui* a été influencée par l'usage francique.

Egidius > Gilles.

Etude d'onomastique

par

Karl Michaëlsson.

Le nom de personne *Gilles* remonte à *Aegidius*, *Egidius*, voilà un fait acquis,[1] mais les transformations du mot, ainsi que son origine, offrent toujours bien des problèmes à résoudre. Je me propose ici de contribuer à la solution de quelques-uns de ces problèmes; je traiterai donc de la provenance, de la forme et de la popularité de ce mot.[2]

Tous ceux qui se sont occupés de *Aegidius* lui accordent une origine grecque.[3] Gaston Paris, dans La Vie de saint Gilles[4], le dit «visiblement grec d'origine», et il paraît que telle était aussi l'opinion

[1] Voir A. Pott, Die Personennamen[2] (Leipzig 1859), p. 118; J. Schätzer, Herkunft und Gestaltung der französischen Heiligennamen (Thèse, Münster i. W. 1905), p. 25; A. Longnon, Les noms de lieu de la France, fascicule 3 (Paris 1923), p. 401, etc. Le saint bien connu est appelé *Aegidius*, *Egidius* en latin, *Egidio* en italien, *Gili* en provençal, *Gilles* en français, *Gil* en espagnol. Un coup d'œil dans les dictionnaires topographiques, où l'on trouvera bon nombre de localités ayant emprunté le nom du saint abbé, suffit pour dissiper tous les doutes à l'égard de l'identité primitive des noms latins et français.

[2] J'ai déjà abordé la question de la forme dans un article sur le passage *d* > *r* en français (Studier i modern språkvetenskap, t. IX (Upsala 1924), p. 284.

[3] A. Pott, l. c., le fait dériver de *αἰγίς*, non sans hésitation du reste, et p. 700 il dit: «probablement sous l'égide de Dieu», et il se défend mollement contre un rapprochement «du nom de fille *Αἰγίδιον*, c.-à-d. petite chèvre». De Coston, Origine, etc., des noms propres (Paris 1867), p. 323, l'explique comme «celui qui porte une égide ou bouclier recouvert d'une peau de chèvre». M. Meyer-Lübke enfin dans les Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, t. 184,4 (Wien 1917), p. 35, le déclare également grec.

[4] Société des anciens textes 1881, p. LVII.



des clercs du moyen âge,[1] mais Gaston Paris s'étonne de ne l'avoir rencontré ni dans le dictionnaire de Pape, ni dans les tables du Corpus Inscriptionum Graecarum. A l'heure actuelle, nous sommes mieux renseignés sur les noms de personne grecs; pourtant je suis arrivé au même résultat négatif: ni dans les tables des Inscriptiones Graecae, ni dans les nombreux ouvrages qui donnent des listes de noms, raisonnées ou à l'état brut,[2] nous ne trouvons de traces de *Αἰγίδιος*. Lorsque G. Paris[3] cite le général romain qui fut l'adversaire de Childéric comme «le seul dont nous trouvons le nom chez les écrivains grecs», c'est parfaitement juste, mais le fait que nous voyons le nom de ce guerrier romain écrit en caractères grecs dans Prisci Panitae Fragmenta 30, n'en établit pas plus le caractère grec, qu'un *Γισέλικον* dans l'histoire de Procope[4] ne pourrait servir à prouver une origine hellénique de ce mot.

Discutons d'abord le mot du point de vue de la formation des noms grecs. *Αἴξ* se révèle comme un élément très usité dans la formation des noms de personne. Je cite *Μνάσαιγος* (vers 200 avant J.-C.), *Φιλαιγίθης* (IVe siècle avant J.-C.), *Αἰγίτας* (Ve s. av. J.-C.), *Αἰγίων* (IIe s. av. J.-C.), *Αἰγύλος* (IVe ou IIIe s. av. J.-C.), *Αἴγιθος* (Ve s. av. J.-C.),[5] [*Φίλ*]*αιγος*, *Αἴγων*,[6] *Αἰγίας*, *Αἰγικόρευς*, *Αἰγίκορος*, *Αἰγιμιός*, *Αἴγιος*, *Αἰγίπαν*, *Αἰγίπυρος*, *Αἰγιστεύς* et peut-être *Αἰγεύς*.[7]

---

[1] Voir G. Paris, l. c., où nous lisons l'étymologie de Jacques de Voragine: Egidius dicitur ab *e*, quod est sine, et *geos* terra, *dyan* clarum sive divinum.

[2] Fick-Bechtel, Die griechischen Personennamen, Göttingen 1894; F. Bechtel, Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit, Halle 1917; F. Preisigke, Namenbuch enthaltend alle griechischen, lateinischen, etc. Menschennamen, soweit sie in griechischen Urkunden Ägyptens sich vorfinden, Heidelberg 1922; J. Kirchner, Prosopographia Attica, Berlin 1901—1903; J. Sundwall, Nachträge zur Prosopographia Attica, Helsingfors 1910 (dans Öfversigt af Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar LII. 1909—1910. Afd. B. N:o 1.). W. Pape, Wörterbuch der griechischen Eigennamen, 3: ième éd. (Braunschweig 1863—1870), donne le nom du général romain d'après Prisci Panitae Fragmenta 30, donc d'après un auteur qui vivait au Ve siècle de notre ère. (Ce texte grec se trouve p. ex. chez Dom Bouquet, Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. I, p. 608).

[3] Op. cit., p. LVIII, Rem. 1.

[4] Dom Bouquet, t. II, p. 33 (a. D. 507).

[5] Voir pour ces noms F. Bechtel, Die historischen Personennamen, etc., pp. 24, 580.

[6] Cf. Fick-Bechtel, Die griechischen Personennamen, p. 47.

[7] Voir W. Pape, Wörterbuch, etc.



Quelques-uns de ces noms peuvent aussi s'expliquer d'une autre manière peut-être, mais par contre un certain nombre de vocables offrant *αἰγ-*, particulièrement dans les formes hypocoristiques, où le sentiment étymologique s'effaçait le plus vite, viennent se ranger dans notre famille. «Le sentiment étymologique a été troublé par l'association d'idées établie avec les homonymes», comme dit Boisacq à propos du mot *αἰγίς*.[1] Cependant un suffixe masculin *-ίδιος* ne pourra pas servir à former un dérivé de *αἴξ*,[2] ce qui empêche un rapprochement avec *αἴξ*, lequel autrement demeurerait possible.

Or, le suffixe *-ιος* est très fréquent dans les noms de personne. Pourtant, nous ne connaissons pas d'autres noms de personne formés avec *αἰγίς*[3].

Du point de vue de la formation des noms de personne grecs, *Αἰγίδιος* serait donc une forme isolée, qui serait plutôt pour étonner; je parle, bien entendu, de l'époque classique: on verra que, vers la fin de la période gréco-romaine, il en était autrement.

Or, nous lisons dans une citation d'Eubule chez Athénée le passage suivant[4]:

> *Αἰγίδιον, σὺ δὲ τόνδε φορήσεις*
> *στέφανον πολυποίκιλον ἀνθέων,*
> *γρυπότατον, χαριέστατον, ὦ Ζεῦ·*
> *τίσ γάρ αὐτὸν ἔχουσα φιλήσει.*

---

[1] Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Heidelberg & Paris 1907—1916.

[2] Cf. A. Debrunner, Griechische Wortbildungslehre (Heidelberg 1917), p. 192. Un nom tel que *Ἀντίδιος* n'a rien à faire avec le suffixe *-ιδιος* (Fick-Bechtel, op. cit., p. 17). Je ne connais pas de cas où un nom de personne grec se forme à l'aide de ce suffixe.

[3] On pourrait considérer *Αἴγισθος* et *Αἰγισταῖος* comme formés sur *αἰγίς*, mais le dernier nom, porté par le fils de Midas, est naturellement à rattacher à *αἴξ*, vu les rapports de Pan avec le roi phrygien (cf. Pauly-Wissowa, Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, I, Stuttgart 1894, s. v. *Aigisteos*); pour le premier, un rattachement à *αἰγίς* reste possible, mais ne trouvant pas d'autres noms formés incontestablement sur ce mot — je ne compte pas *αἰγιόχος*, épithète de Zeus — et la structure du mot comme dérivé de *αἴξ* n'offrant pas de difficulté (cf. *Αἰγιστεύς*, nom du Seigneur), il me paraît bien plus naturel de penser à la chèvre qu'à l'égide.

[4] Athenaei Naucratitae Dipnosophistarum Libri XV rec. G. Kaibel, Lipsiae 1887—1890 (Bibl. Teubner.), libr. XV, 679d (tome III, p. 502).



Le passage est corrompu, mais il paraît tout de même hors de doute que nous avons affaire à un véritable nom de femme, *Αἰγίδιον*. L'on connaît *Αἴξ* comme « meretricum cognomen ».[1] Le suffixe diminutif *-ίδιον*, forme élargie de *-ιον*, que nous rencontrons ici, et dont le point de départ se trouve dans les thèmes en *-ιδ*, est assez productif[2]; les noms de personne hypocoristiques en *-ιον* sont très fréquents pour désigner des femmes,[3] les exemples en *-ίδιον* ne manquent pas non plus, ainsi par exemple *Κολαφίδιον* de *Κόλαφος*[4]; j'ai réuni quelques noms féminins formés sur des noms d'animaux: *Βοίδιον* (IV[e] siècle avant J.-C. *βοῦς*), *Μυίδιον* (*Μυῖα*), *Χοιρίδιον* (IV[e] siècle avant J.-C. *χοῖρος*).[5] En présence de ces faits le caractère onomastique de *Αἰγίδιον* n'offre plus de doute.

Avant de conclure, suivons les traces de notre nom en latin. Il manque dans l'Onomasticon de De Vit; la seconde édition du complément onomastique du Lexicon totius Latinitatis de Forcellini renvoie de *Aegidius* à *Egidius*, mais le mot n'y est tout de même pas. Dans le Thesaurus Linguae Latinae on retrouve le même renvoi, mais la lettre *E* n'a pas encore paru dans l'Onomasticon; la Prosopographia Imperii Romani, saec. I. II. III. (Berlin 1897—1898) ne relève pas notre nom non plus.

---

[1] Voir Comicorum Atticorum Fragmenta, ed. T. Kock, t. II (Lipsiae 1884), p. 200. La fameuse explication du surnom *Αἴξ* qu'on lit chez Athénée, XIII, 587 (t. III, p. 293 de l'édition précitée) m'a l'air d'être une construction éponyme: à cette époque on faisait des étymologies à coups d'anecdotes, au lieu d'en faire à coups de dictionnaires.

[2] Cf. A. Debrunner, Griechische Wortbildungslehre (Heidelberg 1917), § 293; K. Brugmann, Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen[2], t. II, § 364; Jannaris, An Historical Greek Grammar (Londres 1897), § 1036 et sequ.

[3] Cf. les exemples que donne F. Bechtel, Die historischen Personennamen, etc., p. 589, et voir Jannaris, op. cit., § 1040.

[4] F. Bechtel, Die hist. Personennamen, etc., p. 615.

[5] Bechtel, op. cit., pp. 589, 590, 591; pour le dernier nom, voir aussi Bechtel, Die attischen Frauennamen (Göttingen 1902), p. 90.

Le suffixe *-ίδιον* peut aussi servir à former des noms hypocoristiques masculins. Ainsi nous trouvons dans Les Nuées d'Aristophane au vers 80, où Phidippide est appelé par son père: *Φειδιππίδη*, *Φειδιππίδιον*, et au vers 237: *ὦ Σωκρατίδιον* (Aristophanes, Comoediae, ed. Th. Bergk (Lipsiae 1907, Bibl. Teubner.), I, pp. 116, 121. Cf. pour les noms communs une forme comme *βασιλείδιον* dans une citation de Théophraste chez Plutarque (Plutarchus, Vitae, ed. C. Sintenis, Lipsiae 1904, t. III, p. 144, Bibl. Teubner.).

En vain, j'ai parcouru toutes les tables du Corpus Inscriptionum Latinarum et un grand nombre de cartulaires et d'autres recueils contenant des actes du haut moyen âge.

Le premier personnage portant ce nom que j'aie rencontré, est justement le général romain opérant en Gaule au Ve siècle, et qui, d'après Dom Bouquet[1], était «vir ex Gallia oriundus». Les seuls porteurs du nom d'Aegidius que mentionnent les premiers volumes du Recueil des historiens des Gaules et de la France sont ce guerrier et l'évêque de Reims, qui vivait dans la seconde moitié du VIe siècle. J. M. Pardessus[2] donne également des actes où nous pouvons relever le nom de cet évêque, et dans un Testamentum Bertranni, episcopi Cenomanensis, a. D. 615[3], nous trouvons une «illustris matrona Aegidia». Nous devons aussi mentionner les premiers actes authentiques dans lesquels apparaît le saint fondateur du monastère de Saint-Gilles: ce sont deux bulles de l'année 878; la première parle du «monasterium S. Petri... in quo quiescit corpus beati Egidii, in valle Flaviana, etc.», la seconde en reproduit presque textuellement les expressions.[4] G. Paris nomme aussi «un abbé du midi de la France, que saint Césaire envoya en message au pape Léon en 514».[5] J'insiste sur le fait que Le Polyptyque de saint Irminon,[6] si riche en noms de personne, n'offre pas un seul exemple du nom d'Egidius. Ce n'est qu'après l'époque où Saint-Gilles en Provence fut devenu un lieu de pèlerinage réputé et que le culte de saint Gilles se fut répandu dans toute la France que le nom a commencé de jouir d'une

[1] Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. I, p. 608. Je fais remarquer en passant que, d'après les auteurs récents, le nom d'*Egilius*, cité par W. Schulze, Zur Geschichte lateinischer Eigennamen (Berlin 1904), p. 441, reposerait sur une faute de lecture (Voir Forcellini, Onomasticon, s. v.).

[2] J. M. Pardessus, Diplomata, chartae, epistolae, leges aliaque instrumenta ad res gallo-francicas spectantia (Paris, t. I 1843, t. II 1849), t. I, p. 142 (anno 573): ab Aegidio, Rem. episc., t. II, p. 423 (anno 565): Ego, Egidius, Rem. archiepisc.

[3] Op. cit., I, p. 203.

[4] Voir pour ces deux bulles, conservées dans un cartulaire du XIIIe siècle, G. Paris, La Vie de saint Gilles, pp. XLIX, L.

[5] Op. cit., p. LVIII; cf. M. de Bréquigny, Table chronologique des diplômes, chartes, etc., concernant l'histoire de France, t. I (Paris 1769), p. 20.

[6] Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, rédigé au temps de l'abbé Irminon et publié par Auguste Longnon, Paris 1886—1895 (Publications de la Société de l'histoire de Paris: Documents 11).

popularité plus considérable. Les faits ne parlent donc pas en faveur de l'allégation de Gaston Paris: «Le nom d'*Aegidius*, quoique visiblement grec d'origine, a été, aux IVe, V^e^ et VIe siècles, celui d'un grand nombre de personnages latins, notamment en Gaule».[1]

Revenons maintenant à notre *Αἰγίδιον*. M. Lambertz, Glotta IV, p. 92, nous apprend que des noms grecs comme *Λεόντιον*, *Ἀρωμάτιον* ont été transformés en *Leontius*, *Aromatius*. Ce sont là des «supernomina» ou «signa», qui appartiennent au plus tôt à la fin du deuxième siècle de notre ère.[2] Leur base étymologique était généralement un mot connu, latin ou grec, mais souvent aussi ils étaient formés sur des thèmes barbares; toujours ils étaient créés à l'aide de la terminaison *-ius*.[3] Pour expliquer la formation de cette nouvelle classe de noms, il faut d'abord tenir compte de la nécessité de sortir de la polyonymie intolérable: les prénoms ne pouvaient pas servir à ce but à cause de leur nombre trop restreint, les gentilices se trouvaient à peu près dans le même cas, certains d'entre eux étaient portés par une quantité démesurée de gens, aussi tendirent-ils à passer hors d'usage aux IIIe et IVe siècles; les cognomina avaient d'autres tares. Les sobriquets qui nous occupent, avaient aussi gagné une grande popularité dans les cercles et clubs de différentes couleurs qui florissaient à l'époque. Enfin, le plaisir que l'on éprouvait à créer des surnoms joua un grand rôle pour faciliter la vogue de ce type de noms[4], qui devait former le gros des noms chrétiens.[5] On voit qu'un *Aegidius* formé sur *Αἰγίδιον* pourrait dignement défendre sa place dans cette catégorie. Pourtant ce mot se laisse expliquer d'une manière encore plus simple.

Nous savons que les noms de personne en *-idius* sont très fréquents

---

[1] Op. cit., p. LVIII.

[2] Voir E. Diehl, Rheinisches Museum für Philologie, N. F. 62 (Frankfurt a. M. 1907), p. 392.

[3] Cf. E. Diehl, op. cit., p. 393; M. Lambertz, Glotta, Zeitschrift für griechische und lateinische Sprache, hgg. von P. Kretschmer und Fr. Skutsch, t. IV (Göttingen 1913), p. 89; R. Cagnat, Cours d'épigraphie latine, 4:e éd. (Paris 1914), p. 55.

[4] Voir M. Lambertz, Zur Ausbreitung des Supernomen oder Signum im römischen Reiche, Glotta IV, p. 78—143, V, p. 99—170, particulièrement IV, pp. 89, 87, cf. V, p. 169; cf. aussi Diehl, op. cit., pp. 391, 393.

[5] Voir Mommsen, Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, hgg. von Hübner etc., t. 37 (1902), p. 454; Diehl, op. cit., p. 514.

en latin[1]; nous savons aussi que, la plupart du temps, ces mots représentent des dérivations d'autres noms,[2] et que la majeure partie de ces autres noms se terminent en *-ius*.[3] Or, on connaît un nom de personne latin *Eggius*, dont nous pouvons relever de nombreux exemples dans l'Onomasticon du dictionnaire de Forcellini, dans les tables du Corpus Inscriptionum Latinarum, dans la Prosopographia Imperii Romani,[4] etc. Une dérivation *Egidius*, basée sur ce nom, a pu se former un jour ou l'autre, d'autant que, semble-t-il, ces suffixes avec *-d-* étaient devenus de simples fioritures.[5] L'initiale n'offre pas de difficultés: à l'époque où ce nom est relevé pour la première fois, la confusion de *ae-e* était achevée depuis longtemps déjà, et la prononciation *e* régnait seule.[6] Dans l'introduction de la Vie de saint Gilles, p. LVII, G. Paris soutient que «l'auteur de la *Vita* a pu savoir que le nom d'*Aegidius* était grec, et cela a pu lui suffire pour le faire naître à Athènes». On a vu que ce nom n'est guère grec, tout au plus a-t-il pu faire partie des sobriquets gréco-romains appartenant à la fin de l'Empire. Il a suffi aux clercs du moyen âge de

---

[1] Pour la fréquence et la répartition de ces noms, voir A. Schulten, Klio, Beiträge zur alten Geschichte, hgg. v. C. F. Lehmann u. E. Kornemann, II, III (1902, 1903).

[2] Cf. W. Schulze, Zur Geschichte lateinischer Eigennamen, Berlin 1904 (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse, Neue Folge, Band V, N:o 5), particulièrement pp. 437, 438.

[3] A. Schulten, Klio, III, p. 254.

[4] Voir ci-dessus, p. 339. Cf. aussi W. Schulze, op. cit., p. 423.

[5] W. Schulze, ib., p. 438. Cf. aussi les remarques sur *-idius*, que fait M. Meyer-Lübke, Romanische Namenstudien, II: Weitere Beiträge zur Kenntnis der altportugiesischen Namen, Wien 1917, p. 58 (Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische Klasse, Band 184, 4).

[6] Cf. F. Sommer, Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre (Heidelberg 1914), pp. 71, 72.

G. Paris, op. cit., p. XXXVI, Rem. 1, fait observer que «les Bollandistes impriment *Ægidii*, mais les manuscits les plus anciens de la *Vita* portent d'ordinaire, conformément à l'usage du moyen âge, *Egidii*, *Egidius*». Cependant, l'usage du moyen âge était flottant sur ce point, les deux graphies existent l'une à côté de l'autre, sans qu'on puisse constater la prédominance de l'une d'entre elles. Ainsi dans le Recueil des historiens des Gaules et de la France, le nom du général romain s'écrit avec *Æ* I, pp. 622, 646, avec *E*, I, p. 803, III, p. 31. Dans les documents que donnent Devic et Vaissete, Histoire générale de Languedoc (nouv. éd., Toulouse 1874—1892), notre nom s'écrit avec *Æ*, t. V, p. 10*, colonnes 28, 242, 542, 743, 1280, avec *E* t. V, colonnes 428, 487, 745, 878, 901, 979, 987, 1140, 1267.

le considérer comme tel pour l'affubler d'un *Ae*. L'argument de Gaston Paris pourrait se retourner: l'auteur de la *Vita*, qui, comme bien des hagiographes, a voulu donner une origine exotique à son saint, l'a fait naître à Athènes: cela a pu l'amener à gréciser l'orthographe du nom, et comme la vie du saint abbé jouissait d'une grande popularité, un certain nombre d'«écrivains» ont pu le suivre dans cette voie. La forme *Egidius* avec un *g* à côté du nom simple avec consonne géminée n'est pas étonnante. Von Planta[1] attire notre attention sur les alternances *Paccius-Pacidius*, *Deccius-Decidius*, *Eppius-Epidius*, etc. W. Schulze[2], il est vrai, ne veut admettre une alternance régulière que pour les formations avec *-l-*, mais F. Sommer[3] donne des exemples d'une simplification de la consonne, quand l'accent se déplace sur la syllabe qui suit les géminées, et il fait ressortir l'influence que peut exercer l'analogie des noms simples sur les dérivés et vice versa. On connaît aussi cette tendance, caractéristique du latin vulgaire, à avoir recours à la gémination expressive[4]; il en résulta bien des formes doubles.[5] Je ne vois pas pourquoi *Egidius* ne serait pas du nombre. Je fais encore remarquer que la gémination expressive se rencontre d'une manière fréquente dans les langues indo-européennes, lorsqu'il s'agit des noms de personne, et en particulier des noms hypocoristiques.[6]

Je passe aux transformations qu'a subies le nom d'*Egidius* au cours de son évolution postérieure. La chute de l'initiale d'abord est un phénomène qui s'observe fréquemment dans l'histoire des noms de

---

[1] Cf. von Planta, Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte (Strassburg 1892—1897), t. I, 540, Rem. 3.

[2] Op. cit., p. 439.

[3] Handbuch, etc., § 119; Kritische Erläuterungen zur lateinischen Laut- und Formenlehre (Heidelberg 1914), pp. 74, 75.

[4] Voir p. ex. G. Millardet, Linguistique et dialectologie romanes (Montpellier et Paris 1923), p. 276—278.

[5] Op. cit., pp. 277, 278.

[6] Cf. F. Solmsen, Indogermanische Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte (Idg. Bibl., II, Heidelberg 1922), pp. 131, 150; F. Stark, Die Kosenamen der Germanen (Wien 1868), p. 20; et la discussion très documentée sur la gémination consonantique des noms de personne dans la plupart des langues indo-européennes chez M. Redin, Studies on Uncompounded Personal Names in old English (Thèse, Upsala 1919), p. XXX et suivantes (aussi dans l'Annuaire de l'Université d'Upsala, 1919).

personne. Dans ce groupe de mots, l'aphérèse est un procédé qui a joué un rôle bien plus important que ne le laissent soupçonner les manuels de grammaire historique. Il est vrai qu'un certain nombre de travaux onomastiques ont singulièrement abusé de ce principe. M. Paul Aebischer, dans son étude Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le Canton de Fribourg,[1] attire notre attention sur la difficulté de diagnostiquer ce système de transformation, et les exemples qu'il en donne sont assez rares; il critique la facilité extrême avec laquelle E. Ritter dans son étude sur les noms de famille[2] a appliqué ces principes de l'aphérèse et de l'apocope, et il poursuit: «Sans nier ces transformations, dont notre langage familier nous offre d'ailleurs tant d'exemples, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles sont trop simples et trop commodes pour qu'un étymologiste ne soit pas tenté d'en abuser: l'étude des noms de famille, alors, risque fort de ne plus être qu'une jonglerie extrêmement séduisante mais d'autant moins convaincante, qu'une sorte de jeu de puzzles où l'on peut ajouter et surtout enlever à son gré». On ne saurait mieux dire. Cependant, déjà R. Mowat avait parlé des écueils dont sont entourées les recherches étymologiques des noms, «lorsqu'on veut remonter de la forme mutilée à la forme complète», et il avait insisté sur ce que ce principe de l'aphérèse comportait de conjectural et d'aléatoire «pour déterminer une solution définitive».[3] Malgré ces réserves, on ne peut nier la réalité et la fréquence de l'aphérèse dans les noms de personne, et quoiqu'il faille considérablement réduire le nombre des exemples qu'en offrent Mowat et Ritter, le principe tient bon, et *Egidius* rentre incontestablement dans cette catégorie. Pour l'explication de cette tendance à abréger les noms de personne par le retranchement de l'initiale, je renvoie aux remarques que présente R. Mowat sur le rôle de l'accent tonique.[4] Cette tendance est bien vivante dans la langue actuelle, on le sait bien: à titre de spécimens je me permets d'en donner quelques exemples empruntés à la littérature; ne voulant pas employer trop de force à

[1] Dans Biblioteca dell'«Archivum Romanicum», Serie II: Linguistica, N:o 6, Onomastica (Genève 1924), p. 65.

[2] Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, 1:ière série, Collection philologique (Paris 1875).

[3] R. Mowat, De la déformation dans les noms propres, dans Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. I. (Paris 1868), p. 181, cf. p. 182.

[4] Op. cit., p. 171 et suiv.

enfoncer des portes ouvertes, je me borne à citer: *Guste* pour *Auguste*[1], *Fine* pour *Delphine*[2], *Zidore* pous *Isidore*[3], *Toine* pour *Antoine*[4].

La tonique offre généralement la voyelle *i*, ce qui est naturel pour un nom qui, comme le dit fort bien Gaston Paris,[5] «a été emprunté postérieurement au saint de la vallée Flavienne devenu célèbre». Ce sont plutôt les formes avec *e* qui exigent une explication particulière. Voici d'abord quelques endroits où nous pouvons relever ces formes: J. Schätzer, Herkunft und Gestaltung der französischen Heiligennamen (Münster i. W. 1905), p. 26, cite d'après la nouvelle édition de l'Histoire générale de Languedoc, t. VIII, les passages suivants, p. 7 *sainct Gely* 1208, p. 53 *Sant Gely en Provensa* 1250. Dans la chronique à laquelle sont empruntées ces citations on peut trouver encore quelques formes semblables; seulement les dates que donne l'auteur de la thèse allemande n'apportent qu'une précision spécieuse, puisque la chronique en question a été composée entre 1380 et 1400 approximativement, et qu'aucun manuscrit n'en existe qui soit antérieur au seizième siècle, ainsi que le fait remarquer expressément A. Molinier dans son introduction au texte cité. Dans la même Histoire générale de Languedoc, t. V., colonnes 33 et 34, d'autres formes provençales de notre nom peuvent être relevées. Nous sommes ici en présence d'une chronique en languedocien, tirée du cartulaire de Raimond le Jeune, comte de Toulouse. Pour l'année 1099, nous trouvons une mention de *R. coms de sanh Gili;* en 1101 (lisez 1105), *Mori R. coms de sanh Gili;* en 1156 *Fo nats R. coms de sanh Gili;* et enfin en 1227 *Cobret lo coms de sanh Geli Tolosa*, etc. Nous voyons une forme isolée en *e* dans une série qui par ailleurs présente *i*. Il est à noter que dans le grand nombre des localités auxquelles *Egidius* a prêté son nom, et qu'on retrouve dans les dictionnaires topographiques, on n'en rencontre pas une seule qui offre des formes en *e* avant le seizième siècle. Je ne me fais pas d'illusions sur la perfection et la richesse des matériaux qu'on peut s'attendre à rencontrer

---

[1] Voir p. ex. E. Pérochon, Les Creux-de-Maisons (Bibliothèque Plon, Paris s. d.), p. 23 et *passim*.

[2] Op. cit., p. 23 et *passim*.

[3] Guy de Maupassant, Coco, dans Contes et récits du XIXe siècle, par A. Weil et E. Chénin (Paris s. d.), p. 174.

[4] Maupassant, Histoire d'une fille de ferme (Paris s. d.), p. 46.

[5] La Vie de saint Gilles, p. LXXIII.

dans certains dictionnaires topographiques, et les déductions *ex silentio* sont toujours sujettes à caution; pourtant, le fait que ces formes en *e* se révèlent si tardivement dans les sources indiquées, ainsi que dans les recueils d'actes que j'ai pu consulter — beaucoup m'ont malheureusement été inaccessibles — m'amène à considérer que ces formes sont dues à d'autres causes qu'à une loi phonétique qui avait fini de jouer à partir du VIIe ou du VIIIe siècle.[1]

On remarquera d'abord qu'un certain flottement se manifeste entre les formes en *l* et celles en *r*: ainsi l'endroit qui s'appelle actuellement *Saint-Gély-du-Fesc* se nomme en 1625 et 1649 *Saint-Gery-du-Fesc*[2]; j'attire aussi l'attention sur la forme accidentelle *Saint-Gelly* pour l'abbaye de *Saint-Gilles*, appelée généralement *San Gili.*[3] Pour *Saint-Gilles-le-Vieux* (Gard), nous relevons également une forme isolée *Saint Gély* en 1760. Dans La Chanson de la Croisade contre les Albigeois[4], nous lisons au vers 95: *A Sant Gilil sosterran ab mot ciri ardant*, au vers 245: *Cel mori a Sant Geli abans d'un an vertent*, et enfin au vers 1321: . . . *vas Sant Gili es anatz*, nous avons donc toujours affaire à la même alternance. Voici maintenant la liste des localités placées sous le vocable de saint Gilles, et dans lesquelles la forme en *e* est restée: *Saint-Gély-du-Fesc* (Hérault), *Saint-Géry* (Dordogne).[5] Nous trouvons aussi *Saint-Gély* (Gard), *Saint-Gélis* (Aude) et encore deux endroits dans le Dictionnaire géographique et administratif de P. Joanne, t. VI (Paris 1902), un dans le Lot et un autre dans le Tarn qui s'appellent *Saint-Géry*, et qui peuvent remonter à *Egidius*, mais pour lesquels d'autres sources sont probablement à prendre en considération. Je fais d'abord observer que toutes ces localités sont situées sur le territoire provençal.

---

[1] Cf. A. Pogatscher dans Zeitschrift für romanische Philologie, XII (1888), p. 556, et W. Meyer-Lübke dans Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur, XLII (1914), p. 16.

[2] Dictionnaire topographique du département de l'Hérault, par E. Thomas (Paris 1865).

[3] Dictionnaire topographique du département du Gard, par M. E. Germer-Durand (Paris 1868).

[4] La Chanson de la Croisade contre les Albigeois, p. p. Paul Meyer, t. I (Société de l'histoire de France, Paris 1875). Le manuscrit unique date de la deuxième moitié du XIIIe siècle; cf. aussi J. Anglade, Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge (Paris 1921), p. 151.

[5] Cf. ci-dessous, p. 354.

Il y a donc deux noms de lieu qu'on peut accepter sans discussion: l'un est *Saint-Gély-du-Fesc* qui présente aussi des formes en *r*, nous venons de le voir, l'autre est *Saint-Géry* (Dordogne). On connaît des cas très nombreux où il y a alternance entre *i* et *e* en provençal: dans la Provenzalische Chrestomathie de C. Appel (4:ième éd., Leipzig 1912) on peut observer la confusion de *el* et *il*, de *aquest* et *aquist*, de *aquel* et *aquil*, etc.; E. Levy, Provenzalisches Supplementwörterbuch, donne beaucoup de formes doubles, comme *esquela* — *esquila*; dans son édition des poésies de Bernard de Ventadour,[1] M. Appel discute des cas, où *i* s'est changé en *e*, R. Weisse[2] traite aussi de cette question, et il attire notre attention sur la présence chez Matfre Ermengau (l'auteur, dont il étudie la langue) de certaines formes savantes et tardivement adoptées par le provençal, dans lesquelles s'est produit un passage *i* > *e*. Etant donné cette tendance à faire alterner *i*—*e*, alternance qu'on peut aussi observer dans les formes provençales d'*Egidius*, je me demande si, dans notre nom, les formes en *e* ne lui doivent pas leur naissance, d'autant plus que cette tendance s'explique aisément par la très grande affinité qui devait exister entre les deux sons intéressés dans les parlers provençaux.

Il faut aussi considérer les analogies d'autres noms de personne qui ont pu jouer un rôle dans la transformation de *i* en *e*. Dans son beau livre Le langage (Paris 1921), pp. 58 ss., 212 ss., M. J. Vendryes, après avoir insisté sur l'influence qu'exerce l'analogie dans les transformations des langues, fait remarquer que les noms propres constituent le terrain le plus fertile pour l'apparition des déformations dues à l'étymologie populaire. On peut étendre considérablement la portée de cette remarque: nulle part, les actions analogiques de mots de formes semblables ne peuvent se développer aussi librement que dans les noms propres; ici, les liens qui unissent une même famille de mots n'existent pas, des ressemblances purement formelles sont capables d'amener des confusions, des entre-croisements multiples. Une étude d'ensemble qui ferait valoir ce point de vue, jetterait sans doute une nouvelle lumière sur beaucoup

[1] Bernart von Ventadorn, Seine Lieder mit Einleitung und Glossar herausgegeben von Carl Appel (Halle 1915), pp. CXXIX, CXXX.

[2] Zs. f. rom. Ph., VII (1883), p. 393. Cf. aussi *melia* pour *milia*, dont M. H. Kjellman donne des exemples dans Le troubadour Raimon-Jordan, vicomte de Saint-Antonin (Upsal et Paris 1922), p. 40.

de noms propres, dont la conformation offre actuellement des points obscurs. Dans notre cas, nous avons d'abord à penser à *Gerricus*, dont E. Förstemann, Altdeutsches Namenbuch, I Personennamen (Bonn 1900), colonne 584, relève un certain nombre d'exemples. Mabillon, De re diplomatica (Paris 1681), p. 567d (933), en donne un autre, et chez Dom Bouquet, Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. III, p. 650, nous trouvons un «venerabilem *Gericum*, avunculum beati Ebbonis» (dans Vita S. Ebbonis, ep. Senon., auctore anon., saec. X); t. VI, p. 96, la Vita Ludovici Pii mentionne aussi un *Gerricus* (anno 813). Ensuite, si nous passons au milieu des saints, milieu dans lequel on a cherché de plus en plus les noms des nouveaux-nés, conformément aux vœux de l'Eglise, nous trouverons *Saint-Géry*, correspondant à *Desiderius*. A. Longnon, Les noms de lieu de la France, Fasc. 3 (Paris 1923), p. 415, relève ce nom dans les départements de la Dordogne, du Lot et du Tarn. J. Kremers, Beiträge zur Erforschung der französischen Familiennamen (Thèse, Bonn 1910), p. 56, cite d'après A. Longnon, Pouillé de la province ecclésiastique de Cahors (Paris 1877), 170 *St. Géry* = «eccles. St. Dierii prope Bozias (1260)»; Joanne, Dictionnaire géographique et administratif, t. VI (Paris 1902), donne: *Saint-Géry* (Dordogne), avec la mention «*Géry* est pour *Didier* (de Cahors)», et deux localités du même nom (Lot, Tarn).[1] Je fais remarquer que le nom de ce saint a été assez connu pour être adopté pour des noms de lieu en dehors du voisinage immédiat de son lieu d'origine. Les formes qu'a revêtues le nom de *S. Georgius* sur le territoire de la Gaule sont multiples: chez E. Ch. Portal et Edm. Cabié, Cartulaire des Templiers de Vaour (Tarn), (dans Archives historiques de l'Albigeois, Paris-Albi, 1:er fasc. 1894), p. 409, nous relevons *saint Géry* ou *Jéry*[2]. J. Schätzer, Herkunft und Gestaltung der französischen Heiligennamen (Münster i. W. 1905), p. 74, donne plusieurs noms de lieu dans la Lozère qui s'ap-

[1] Nous venons de voir que dans ces deux départements Auguste Longnon relève deux noms de lieu appelés *Saint-Géry*, qu'il identifie à *Desiderius*. Tout porte à croire que ces localités sont les mêmes. Il en résulte que ces noms sont à retrancher de la liste des localités qui peuvent être placées sous le vocable d'*Egidius* (voir ci-dessus, p. 346).

[2] Cf. le rhétique *sogn Gieri* (voir Florin Camathias, Historias dil munt sogn Gieri dans Vollmöllers Romanische Forschungen, XXXVIII, Erlangen 1919, p. 1 sequentes). Cf. aussi v. Grienberger dans Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, hrsg. von H. Paul und W. Braune, t. XXXXVII (1923), p. 456.

pellent *Saint-Chély* < *S. Hilarius*, qui constituent des exemples d'un *ch* prostétique, dû aux formes dialectales *sanch*, et il emprunte au Vocabulaire hagiologique de Chastelain (Paris 1694), l'observation que voici: «*Saint Chelirs*, Evêque de Javoux, à Mende (Lozère) on dit *Saint Gely*». La dernière forme — celle qui nous intéresse — est répandue ailleurs aussi; dans le dictionnaire géographique de Joanne, nous trouvons en Tarn-et-Garonne une grotte de *Saint-Géry*, appelée aussi grotte de *Saint-Chély*. Nous avons aussi un saint du Nord de la France qui s'appelle *Géry*: c'est un évêque de Cambrai dans les premières années du VIIe siècle, nommé en latin *Gaugericus*. Sous le vocable de ce saint on trouve une église collégiale, et «le Mont-Saint-Géri était devenu une espèce de ville annexée à Cambrai, ayant ses coutumes, ses usages municipaux et même une foire longtemps célèbre». Pour l'histoire et la popularité de cette église et de la foire qui avait emprunté son nom, je renvoie à Bédier, Les légendes épiques, t. II (Paris 1917), pp. 398—412. L'Histoire générale de Languedoc², t. VII, p. 110, relève un autre saint Géri, pèlerin natif de Lunel mort vers 1270, et l'éditeur prend ce nom pour une abréviation de *Rogerius* (cf. Les Bollandistes à la date du 25 mai, p. 159), mais la *Vita* du saint est moderne, et on ne sait rien d'authentique sur lui. La dérivation que donne l'Histoire de Languedoc ne repose pas sur des fondements solides, le nom de ce saint est probablement à rattacher à l'un des autres noms que nous venons de discuter.

J'ai déjà traité autre part[1] la question de la transformation de la dentale. Sans vouloir reprendre cette question ici, il faut pourtant que je lui consacre quelques lignes, tout en renvoyant à l'article précité pour les détails. Je fais seulement remarquer que j'ai cru trouver de bonnes raisons pour considérer avec le regretté Louis Havet[2] le passage *d* > *r* comme primaire; mais contrairement à lui, et m'appuyant sur des cas analogues en français et dans un certain nombre de langues et dialectes étrangers, je regarde ce passage comme un phénomène d'ordre sporadique, et je ne crois pas — me rencontrant sur ce point avec M. Meyer-Lübke[3] — qu'une étape *ð* soit nécessaire pour l'explica-

[1] Le passage *d* > *r* en français, dans Studier i Modern Språkvetenskap, t. IX (Upsala 1924), pp. 259— 98; pour *Gilles*, voir p. 284.

[2] Romania, VI (1877) p. 254 sequentes.

[3] W. Meyer-Lübke, Historische französische Grammatik, I, (3:ième éd., Heidelberg 1913), p. 152.

tion de l'*r* dans la classe de mots à laquelle appartient *Egidius* > *Gire*, et dont les représentants les plus connus sont *mire* et *grammaire*.

Il est vrai que la première forme française relevée présente *l*; c'est *Gilie* au vers 2096 de La Chanson de Roland, fait que Gaston Paris allègue en faveur de sa théorie d'une étape intermédiaire *-l-*; mais autrement «la forme en *l* manque à tous», comme le dit G. Paris lui-même.[1] J'ai insisté sur le fait que nous trouvons des alternances *l-r* dans la Chanson de Roland comme un peu partout dans les textes du moyen âge. Dans La Vie de saint Gilles nous trouvons *Gire* trois fois à la rime, *Gile* s'y trouve deux fois, à l'intérieur des vers les formes en *r* règnent presque seules. M'appuyant sur cette étude du passage *d* > *r*, je me crois autorisé à regarder les formes en *r* comme primitives. La cause de la transformation de *Gire* en *Gile* est l'analogie exercée par le nom de personne d'origine germanique *Gisla*. Le thème *gisl-* est d'une très grande fréquence dans les noms de personne, le Polyptyque de saint Irminon[2] en offre plus de cent exemples, et le nom de femme *Gisla* s'y trouve quatorze fois. On connaît aussi par ailleurs la popularité de ce dernier nom, porté entre autres par une sœur et une fille de Charlemagne. F. Stark, Die Kosenamen der Germanen (Wien 1868), p. 48, relève *Gila* sans *s* au V[e] siècle, et il nous montre que pour les noms hypocoristiques des formations comme *Gilla* et le masculin correspondant *Gillo* se présentent à une époque très reculée. Lorsque nous avons un nom masculin *Gire* et un autre nom du genre féminin *Gille* et encore un masculin *Gille* remontant à *Gillo* rien n'est plus naturel qu'une confusion entre ces noms, même si l'on ne prend pas en considération l'alternance bien connue *r-l*.[3]

---

[1] Romania VI (1877), p. 129 sequ. Pour la forme isolée *mile* au lieu de *mire*, je renvoie à mon article précité, p. 286.

[2] Polyptyque de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, rédigé au temps de l'abbé Irminon et publié par Auguste Longnon (Soc. de l'hist. de Paris, Paris 1886—1895). Le polyptyque date du commencement du IX[e] siècle.

[3] J. Kremers, Beiträge zur Erforschung der französischen Familiennamen (Bonn 1910), p. 57 envisage la possibilité que *Gire* remonterait à *Gero*. Ce n'est pas absolument impossible, seulement on aimerait à avoir d'autres exemples de ce nom que ceux que donne Förstemann dans son Namenbuch, des exemples qui prouveraient l'existence du nom en Gaule. Cf. aussi le nom celtique *Gilla* et des formes du nom germanique *Agila*, *Aegila*, *Egilo*, *Eigil*, etc., dans les premiers tomes du Recueil des historiens des Gaules et de la France.

Avant d'aborder brièvement la question de la popularité de *Gilles*, je dois consacrer quelques lignes à la nature de l'*l*. Voici d'abord quelques passages où notre mot se trouve à la rime: La Vie de saint Gilles, v. 2958 *mile: Gile*, v. 3766 *Bernevile: Gile*; Guillaume d'Angleterre, p. p. W. Fœrster (Rom. Bibl. 1911), v. 2038 *mile: saint Gile*, v. 2127 *Saint Gile: ceste vile*; Roman de la Rose, p. p. E. Langlois (Soc. d. anc. textes 1914, etc.), v. 13729 *saint Gile: vile*; Robert le Diable, p. p. E. Löseth (Soc. d. anc. textes 1903), v. 486 *vile: saint Gille*; chez Wace, Roman de Rou, I, p. p. H. Andresen (Heilbronn 1877), nous relevons au vers 3975 dans une laisse qui autrement rime en *-ire*, la forme *Saint Gile*; seulement ceci peut très bien n'être qu'une assonance, où se relève la vieille forme en *r*, dont nous trouvons des exemples dans La Vie de saint Gilles et dans La Chronique des ducs de Normandie par Benoit, p. p. Fr. Michel (Doc. inéd. sur l'hist. de France, Paris 1836—1844), v. 42154 *Saint Gire: eslire*; je cite encore d'après le dictionnaire de Godefroy, J. de Condé, Li Dis dou chevalier a le mance, 1769 (Scheler) *saint Gille: concille*. Enfin, nous avons une rime qu'il faut traiter à part, dans La Chastelaine de Saint Gille, p. p. O. Schultz-Gora in Zwei altfranzösische Dichtungen (Halle 1916), v. 1 *Saint Gille* rime avec *une fille*. Il ressort de ces exemples que, à l'exception de la dernière citation, *Gille* rime toujours avec des mots dans lesquels l'*l* n'est pas mouillé. L'exception unique à cette règle n'est pas bien probante. C'est là une rime imparfaite qu'il faudrait comparer à des cas comme *retenail: cheval* au vers 4972 d'Erec de Chrétien de Troyes,[1] à *-igne: -ine* etc., dont parle par exemple E. Langlois dans son édition du Roman de la Rose t. I (Soc. d. anc. textes 1914) p. 264. A. Tobler, Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit[4] (Leipzig 1903), pp. 131, 132, donne des indications bibliographiques sur les rimes imparfaites. *Gile(s)*, écrit primitivement avec un *l*, offre donc une consonne non mouillée; aussi Richelet dans son Dictionnaire de rimes (Paris 1760), p. 355, fait-il figurer «le nom d'homme Gille» parmi les rimes «*ile* et *ille*, dont l'L ne se mouille pas». C'est cette prononciation qui règne toujours.

La finale se conserve sous l'aspect *e*, comme c'est généralement le cas dans les noms d'origine savante. Dans les rôles de taille de Paris

---

[1] Cité par W. Fœrster dans son introduction à Cligés (Romanische Bibliothek, Halle 1910), p. LXXX.

de la fin du XIII[e] et du commencement du XIV[e] siècle nous trouvons déjà les formes présentant un *s* final dans une assez forte proportion. Dans les temps modernes la graphie offrant cette ancienne terminaison du cas sujet l'a emporté dans notre nom, de même que dans beaucoup d'autres, *Charles*, *Jacques*, etc.[1]

J'ai déjà fait observer en passant que celui qui a rendu le nom populaire est saint Gilles de Provence, dont la *Vita*, écrite au plus tôt au X[e] siècle, se retrouve chez les Bollandistes à la date du 1:er septembre, et dont le sort est bien mystérieux, même pour un saint. M. J. Bédier, dans ses Légendes Epiques, t. III (Paris 1921), p. 355, parle de lui dans les termes que voici:

«C'est une singulière destinée posthume que celle de cet ermite de Septimanie, Egidius, de qui l'on ne sait rien d'authentique, sinon que, vers l'an 573, il obtint du roi goth Wamba la concession d'une terre auprès d'Arles pour y bâtir une église. Quelques siècles plus tard, l'obscur fondateur de ce petit monastère était devenu l'un des saints les plus illustres de la chrétienté. 'Son église, dit une bulle d'Innocent IV, est le confluent des pèlerinages, a cause des miracles que Dieu y opère souvent.' Gloire qui serait inexplicable, si l'on ne considérait que Saint-Gilles servait de port d'embarquement pour la Terre Sainte, et que la route antique qui traverse ce bourg a pour extrémités d'une part Rome et d'autre part Compostelle.» Pio Rajna dans Giornale Storico della Letteratura Italiana, t. VI (1885), p. 124, écrit: «Curioso fenomeno quello di un santo da dozzina, qual è, a fargli grazia, S. Egidio, in origine di certo non più miracoloso di altri infiniti, venuto, non poco tempo dopo la sua morte, a riuscir terzo accanto a due apostoli! Io vado tuttavia pensando, e la cronologia mi conferma nell'idea, che cotale celebrità si colleghi strettamente col fatto dell'essere *Sain Gili*, Saint Gilles, a mezza strada tra Roma e Compostella, e ritengo che la frequenza colà vada debitrice di molto al grande accorrere che si faceva agli altri due pellegrinaggi. Del resto, per quanto famoso, S. Egidio non minacciò mai di offuscare S. Jacopo, e meno ancora S. Pietro; bensì, come sempre

[1] Cf. Kr. Nyrop, Grammaire historique de la langue française, t. II (Copenhague 1924), § 279.

accade di coloro che sono portati in alto da ragioni casuali, decadde abbastanza presto esso medesimo.»[1]

Déjà avant les Croisades, saint Gilles a dû jouir d'une popularité étendue en dehors de l'abbaye primitive et de son voisinage, c'est ce que montrent les dates que l'on a relevées pour certaines localités placées sous le vocable d'Egidius: ainsi nous trouvons dans le Dictionnaire topographique du Gard, l'église actuellement ruinée de Saint-Gilles hors les murs de Marguerittes, appelée *Sanctus Aegidius* en 974, 1031, etc.; dans le même département, commune de Portes, *Ecclesia Sancti-Aegidii* est connue en 1050. Le Dict. topographique de la Haute-Loire relève *Sanctus Egidius* en 940, et le même nom de lieu, appelé à présent Chamalières, se présente vers 1085 comme *Monasterium Beati Egidii*. En 987, le Dict. topographique de l'Hérault nous fournit une *Eccl. S. Aegidii de Usclato*; l'endroit s'appelle actuellement Usclas.

On sait que les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle avaient commencé dès le Xe siècle,[2] et Rome était le but de voyage de nombre de fidèles longtemps avant cette époque.[3] C'est avant tout à sa situation sur la route de ces deux grands lieux de pèlerinage que Saint-Gilles doit sa renommée, ainsi que l'ont fait observer les auteurs précités et d'autres savants.[4] Pio Rajna ajoute une morale à sa constatation de la décadence de Saint-Gilles, nous l'avons vu. Seulement, c'est là une manière d'expliquer les faits historiques qui ne manque pas de périls. En embrassant cette façon d'envisager les choses, qu'est-ce qu'on dirait de Saint-Jacques de Compostelle par exemple? Est-ce parce que ce saint Jacques était en réalité un riche romain «portato in alto da ragioni casuali» que Compostelle a fini par ne plus attirer la foule de pèlerins qui s'y rendaient autrefois? Et si Saint-Gilles avait trouvé au bon moment un Diego Gelmirez *ad sublimandum sanctum Egidium*, quel aurait été son destin?[5] Bornons-nous à

[1] Cf. encore Bédier, Les légendes épiques, t. I (Paris 1914), pp. 367, 368, 370, 372, 376, 377, 386, 387, 416, 417; t. III (Paris 1921), pp. 94, 176, 355—360, 381; t. IV (Paris 1921), p. 416.

[2] Bédier, op. cit., III, pp. 70 et suiv.

[3] Pio Rajna, l. c., pp. 120 sequ.

[4] Cf. Bédier et les indications bibliographiques qu'il donne, particulièrement pp. 355 ss.

[5] Cf. Bédier, op. cit., III, pp. 73 ss., 82.

constater que le rôle de Saint-Gilles devint de plus en plus effacé, mais remarquons en même temps que le saint continuait de jouir d'une grande renommée dans toute la France.

Dans les différents dictionnaires topographiques on trouvera les exemples que voici de localités qui ont emprunté leur nom à saint Gilles:

Eure-et-Loire. Saint-Gilles, commune de Châteaudun: Sanctus-Egidius de Colle (1207), Saint-Gilles-du-Mont-Chenois (1626), etc. Deux autres *Saint-Gilles* sont relevés dans ce département, ainsi qu'un *Chemin de Saint-Gilles*.

Yonne. Saint-Gilles-du-Bois, commune de Pont-sur-Yonne: Sancti Egidii de Nemore ecclesia (1163).

Basses-Pyrénées. Saint-Gilles, quartier de la ville d'Orthez: Lo borc de Sent-Gili (1384), etc.

Hérault. Saint-Gély-du-Fesc.[1]

Nièvre. Saint-Gilles, chapelle détruite, commune de Decize, portée sur la carte de Cassini.

Gard. Saint-Gilles, l'abbaye primitive: Mon. Sancti Petri, in quo quiescit corpus B. Aegidii, in Valle Flaviana, etc. (879), Sanctus Aegidius (1024), Sainct-Gille (1435), Saint-Gilles (1533), Sainct-Gelly (1558), Sainct-Gilles (1650), etc. *Saint-Gilles*, église ruinée, dans le cimetière actuel de la commune de Marguerittes: Sanctus Aegidius (974, 1031, etc.), Saint-Gilles hors les murs de Marguerittes (1617), etc. *Saint-Gilles*, église ruinée, commune de Portes: Ecclesia sancti Aegidii, etc. (1050), Saint-Gilles de Portes (1450). *Saint-Gilles-le-Vieux*, prieuré aujourd'hui détruit, commune de Caylar: Ecclesia Sancti Egydii de Missiniaco (1119), Villa sancti Egidii veteris (1202), Saint-Gilles-le-Vieux (1546), etc., Saint Gély (1760). *Saint-Gilles*, commune de Beaucaire. *Saint-Gély*, commune de Cornillon.

Morbihan. Saint-Gilles-Hennebont: Sanctus Egidius prope Henbont (1387). Le dictionnaire relève encore quatre *Saint-Gilles*.

Meuse. Saint-Giles, ancien prieuré, à Dun.

Dordogne. Saint-Gery, commune, canton de la Force: Sanctus Egidius (pouillé du XIII[e] siècle); patron: saint Gilles. Le dictionnaire relève aussi un lieu-dit et un pré du même nom.

Aube. Saint-Gilles, Commune de Savières, ancienne chapelle, aujourd'hui détruite: Saint-Gille (pouillé du XVIII[e] siècle). *Saint-Gilles*,

[1] Cf. ci-dessus, p. 346.

quartier de Croncels, faubourg de Troyes: Sanctus Egidius (1153), Saint-Gile (1412), etc. *Saint-Gilles*, commune de Vernonvilliers; ancienne chapelle: Capella Sancti Egidii (1188), Saint Gil (XVIII[e] siècle, carte de Cassini), Saint Gilles (XVIII[e] siècle).

Eure. Ce dictionnaire mentionne sept *Saint-Gilles*, dont S. Egidius de Ponte Audomari (1135), le seul, pour lequel l'éditeur donne une date précise avec des formes anciennes.

Mayenne. *Saint-Gilles*, commune de Simplé.

Vienne. *Saint-Gilles*, près Lusignan: Theobaudus prior Sancti Egidii (1181), à Sainct Gilles (1486).

Calvados. *Saint-Gilles*, commune d'Argences: Saint Gire (1238), Burgus Sancti Egidii (1234). *Saint-Gilles de Livet*: Sanctus Egidius de Liveto (XIV[e] siècle).

Marne. *Saint Gilles:* Sanctus Egidius de Aceio (1154—1159), Aceium s:i Egidii (1234), Saint-Giles-à-Acy (1280), Saint Gille (1308), Saint-Gilles (1488), etc. De plus, le dictionnaire fait mention de deux lieux-dits du même nom.

Haute-Marne. L'éditeur relève quatre *Saint-Gilles*, mais il n'en donne pas d'exemples avant le XVI[e] siècle.

Haute-Loire. *Chamalières:* Camalerias (937), Sanctus Egidius (940), Monasterium Beati Egidii (vers 1085), etc.

Pas-de-Calais. *Saint-Gilles*, ancien hameau, commune de Coupelle-Vieille.

Aude. Nous trouvons un *Saint-Gélis*, commune de Gaja-la-Selve; cependant, les seules formes qu'en donne l'éditeur, sont: Saint Gély (1781) et Saint Jély (1807). Ces deux exemples ne nous permettent même pas de dire avec sûreté s'il faut rattacher ce nom de lieu à Egidius.

Pour le culte du saint, G. Paris, Vie de saint Gilles, p. XLVIII, renvoie aussi à E. Rembry, Saint Gilles, sa vie, ses reliques, son culte dans la Belgique et le Nord de la France (Bruges 1881); p. XVI,G. Paris traite de la popularité de saint Gilles dans la Normandie et en Angleterre.[1]

[1] Cf. aussi les indications plus générales sur le même sujet que donne G. Paris, op. cit., p. LXXIV. Voir encore les remarques sur le culte et la fréquence de *Egidius* en Suède que présente M. A. Grape dans sa thèse sur les noms de personne d'origine étrangère empruntés par le vieux suédois (Studier över de i fornsvenskan inlånade personnamnen, Upsala 1911), p. 62.



Eustache Deschamps, Œuvres complètes (Soc. d. anc. textes 1878—1903), dans la pièce 32 (t. I, pp. 114—115) et dans la pièce 1237 (t. VI, p. 243), nomme *saint Gille* (*Gile*) parmi les saints auxquels il faut particulièrement s'adresser, si l'on veut être certain que notre prière sera exaucée.

On connaît de quelle importance capitale est — ou plutôt a été — le culte des saints pour la vogue des prénoms. Notre nom ne constitue pas une exception à cette règle. Il y a pourtant un fait digne d'attention à relever à propos de la fréquence de ce nom: H. Duffaut, dans ses Recherches sur les prénoms en Languedoc (Annales du Midi, t. XII, 1900, pp. 180—193, 329—354), n'en donne pas un seul exemple, et en effet le nom me paraît bien plus rare dans le Midi que dans le Nord de la France. Est-ce l'effet de la position privilégiée de notre saint parmi les saints du Midi? Aurait-il été considéré comme téméraire de donner le même nom à son enfant que celui que portait *San Gili*, le «loc cominal» des Provençaux?[1] Parmi les rares exemples provençaux du mot que je connaisse, j'en citerai quelques-uns qui presque tous, d'ailleurs, sont déjà arrivés à l'étape de surnom (nom de famille?): Le Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille, p. p. Guérard (Doc. inéd. sur l'hist. de France 1857), t. II, p. 441, mentionne en 1236 un *frater Gilius, monachus de Monte Rivo*; Les Cartulaires d'Aniane et de Gellone, p. p. Cassan et Meynial, t. II, Aniane (Montpellier 1900), p. 211 donne parmi les témoins dans un acte de 1211, *R. Gilius*, p. 231 nous trouvons *vinea Guillermi Gili*, et enfin p. 309 *Infantes Petri Gili*; une charte de 1192, relative au Mas Thibert, p. p. le chanoine C. Nicolas (Mém. de l'Académie de Nîmes, t. XXXII, 1909, p. 183), fait mention de *Petrus Gilius*.

La popularité du nom du saint à Paris à la fin du XIIIe siècle et au commencement du XIVe ressortira aisément d'une petite statistique de la fréquence de ce nom dans les rôles de taille de cette époque. Dans cette statistique nous ferons aussi entrer le nom féminin *Gile* qui s'est entièrement confondu avec le masculin correspondant depuis des siècles, confusion, qui, nous l'avons vu, a justement

---

[1] J. Anglade, Histoire sommaire de la littérature méridionale au moyen âge (Paris 1921), p. 98, cite les vers que voici tirés d'un sirventés de Peire Bremon:

Lo cart cartier aurem nos autri Proensal . . .
E metrem l'a San Gili, com en loc cominal.

été la cause de la transformation de *Gire* en *Gile*. Je ferai aussi figurer quelques dérivés de *Gile(s)*.

Prenons les rôles de 1292[1], 1296[2], 1300[3] et 1313[4]:

1292:

Giles 35, *Gile* 88, *Gille* 2; *Gile*, fém. 9, *Gille* 1.
Gilet 8, *Gillet* 1, *Gilete* 7, *Gilon* 2, *Gilot* 8.

1296:

Giles 8, *Gile* 41, *Gille* 1; *Gile* fém. 12; *Gilet* 7, *Gilot* 4.

1300:

Giles 13, *Gile* 64; *Gile* fém. 30; *Gilet* 15, *Gilete* 2, *Gilot* 8.

1313:

Giles 7, *Gile* 34, *Gille* 1; *Gile* fém. 9; *Gilet* 4, *Gilot* 1, *Gillot* 1.

Le nombre de «taillables» en 1292 était d'environ 15000, pour les autres années je n'ai pas encore les chiffres, mais ils sont certainement inférieurs. Il ressort donc de cette statistique que le nom de personne *Gile(s)* était assez commun à Paris à l'époque considérée, sans toutefois atteindre la popularité de *Guillaume* ou de *Jehan* qui viennent en tête des listes sans avoir à craindre la concurrence d'aucun des autres noms de personne.

A l'heure actuelle le nom de *Gilles* est surtout usité comme nom de famille. Ce n'est plus la mode d'appeler les enfants ainsi, et la mode est une force mystérieuse, dont la puissance peut opérer des révolutions même en ce domaine. A toutes les époques il y a eu des prénoms de mode, souvent «portés en haut pour des raisons acciden-

---

[1] Ce rôle de taille a été édité par H. Géraud, Paris sous Philippe le Bel (Doc. inédits sur l'hist. de France 1837). J'ai collationné le texte de Géraud sur le ms.; les erreurs que j'ai trouvées sont rares.

[2] Ce rôle se trouve aux Archives Nationales à Paris, dans un manuscrit coté KK 283, ff. 1—36 v°.

[3] Même ms., ff. 231—304.

[4] Edité par J.-A. Buchon en 1827 sous le titre de Livre de la taille de Paris, en l'an mil trois cent treize, dans le même volume que la Chronique métrique de God. de Paris.

Je suis ma collation du manuscrit (Bibl. Nat., fonds fr. 6736). L'édition de Buchon doit être consultée avec beaucoup de circonspection, elle a été faite avec une extrême négligence; il arrive même que le copiste, aux services duquel Buchon a dû recourir, donne arbitrairement tout un nom pour un autre.

telles», et au bout d'un certain temps relégués à une place plus modeste. C'est ainsi qu'aujourd'hui le prénom *Gilles* tient un rang bien humble parmi les prénoms français, lui qui, après des débuts obscurs, avait fini par jouir d'une vogue considérable, grâce au pauvre ermite de la Septimanie, dont le nom était porté sur toutes les lèvres, et dont le tombeau était devenu un but de pèlerinage pour les dévots des pays les plus lointains.

Le sort des prépositions *cum* et *apud* dans les langues romanes.

Par

J. Melander.

Les termes ordinaires servant à exprimer l'idée générale d' 'avec' divisent les langues romanes en deux groupes: l'un comprenant le français et le provençal (y compris le catalan), qui ont perdu *cum* et l'ont remplacé par *apud* (franç. *od*, *o*; prov. *ab*, *amb*, etc.)[1]; l'autre comprenant le portugais, l'espagnol, l'italien et le roumain, qui ont conservé *cum*. Ces dernières langues ont, à leur tour, perdu *apud*.

Ce problème de géographie linguistique a depuis longtemps attiré l'attention des philologues.[2] Si j'en reprends l'étude, ce n'est pas que j'aie la prétention de résoudre toutes les questions que soulève l'histoire romane de *cum* et *apud*. L'étude approfondie de cette histoire nécessiterait des recherches pour lesquelles le temps et la compétence me manquent. Elle exigerait un dépouillement systématique de tous les textes latins depuis Plaute jusqu'aux derniers documents bas-latins provenant des diverses régions colonisées par Rome, et ce dépouillement ne devrait pas se borner aux deux seules particules *cum* et *apud*, mais devrait encore porter sur beaucoup d'autres prépositions ayant présenté avec celles-ci quelque rapport syntaxique et sémantique. Mon intention est bien plus modeste; je vais seulement apporter quelques faits dont on n'a pas tenu compte jusqu'ici.

---

[1] Sur les formes multiples de *apud* en provençal, voir Elise Richter, Zs. f. rom. Phil., XXVI, p. 532 et suiv.

[2] Diez, Gramm. der rom. Sprachen, 3e éd., III, p. 174 note; Meyer-Lübke, Gramm. des langues rom., III, §§ 246, 444; Archiv für lat. Lexikographie, II, p. 25 et suiv., XIII, p. 287; Bonnet, Le latin de Grégoire de Tours (Paris, Hachette, 1890), p. 603 et suiv.; Mohl, Bausteine zur rom. Phil. (Mélanges Mussafia), p. 61 et suiv. On trouvera un résumé de la discussion dans Santesson, La particule *cum* comme préposition dans les langues romanes (Paris, Champion, 1921), p. 24—42.



En étudiant la répartition géographique des deux particules, on s'est presque exclusivement occupé de la substitution de *apud* à *cum* en Gaule, et l'on y a vu un développement sémantique des plus simples. «On s'explique aisément, dit M. Meyer-Lübke,[1] comment *apud* a passé au sens de *cum*. *Apud* désignait à l'origine la proximité dans l'espace: or si, à la place d'un objet, par un emploi figuré, c'est une personne qui apparaît comme étant l'être dans le voisinage, auprès duquel il se produit quelque chose, alors surtout se dégage facilement l'idée qu'elle assiste dans le même temps à un événement; ensuite, par une substitution de l'action à l'état passif, naît l'idée d'activité simultanée, puis de participation à l'action.»

Cette hypothèse est sans doute juste en théorie, et les exemples qu'on va citer la confirmeront. C'est en combinaison avec une idée de personne que *apud* touchait de près au domaine sémantique de *cum*, et que la confusion des deux prépositions a dû commencer. Seulement, il semble inutile de remonter au passé lointain où *apud* ne s'unissait qu'à un objet et de voir dans la combinaison avec une personne un emploi figuré de *apud*. A l'époque où se produisit la substitution de *apud* à *cum*, tout sentiment de la construction primitive de la première préposition s'était perdu. Dès les premiers documents latins, *apud* se combinait avec une idée de personne. C'est même l'emploi principal de la particule, désignant la personne dans le voisinage de laquelle se passe l'action ou se trouve quelque chose.

La particule avait ici les sens suivants: 1° 'près (auprès) de': Térence, Eun. 534 *apud nos hic mane;* Cic. De orat. 2.12 *in lecto Crassus esset et apud eum Sulpicius sederet;* 2° 'devant' (lat. *coram*); Plaute Pers. 185 *Ego aput illam recte dixero;* id. Pseud. 694 *Dulcia atque amara aput te sum elocutus omnia;* id. Pseud. 314 *apud nouercam querere;* Liv. 3.10,3 *cum in senatu tum apud populum res est;* 3° plus généralement 'chez': Plaute Curc. 728 *apud me cenabis;* id. Men. 1034 *apud te habitabo;* id. Capt. 312 *tam ille apud nos seruit, quam ego nunc hic apud te seruio.*

Dans toutes ces fonctions personnelles, *apud* se combinait avec nombre de verbes auxquels *cum* pouvait s'unir: *loqui*, *dicere*, *cenare*, *habitare*, *vivere*, *sedere*, *esse*, etc.

La différence, c'est que *apud* désigne la proximité ou la juxtaposition

[1] Gramm. des langues rom., III, § 246.

dans l'espace, mais exclut la communauté dans l'action, tandis que *cum* insiste sur cette communauté, c'est-à-dire marque la concomitance ou l'activité réciproque. Ainsi, *loqui apud aliquem* signifie 'parler devant quelqu'un', sans que celui-ci prenne part à la conversation; *loqui cum aliquo* 'parler avec quelqu'un' exprime une réciprocité entre les interlocuteurs; *cenare apud aliquem* veut dire 'dîner dans la maison de quelqu'un', tandis que *cenare cum aliquo* marque une participation à l'action: 'dîner avec quelqu'un'; *vivere, habitare apud aliquem* signifie 'habiter la maison de quelqu'un', *vivere, habitare cum aliquo* veut dire 'entretenir des relations avec quelqu'un, fréquenter quelqu'un'.

Cette distinction s'observait avec une grande rigueur en latin classique et encore longtemps dans la basse latinité. Si on voulait exprimer les deux idées 'chez' et 'avec' auprès du même verbe, il fallait se servir des deux prépositions. Cic. Off. 1,126 *quibuscum apud quosque vivamus;* Epist. ad. Att. V, 6,1 *ut secum et apud se essem cotidie;* ib. V,7 *Ego, cum triduum cum Pompeio et apud Pompeium fuissem, proficiscebar Brundisium*[1]*;* Apuleius, Apologia 88 *nec tecum aut apud te cenandum.*

Il résulte des exemples qu'on vient de citer que les deux particules avaient un sens très voisin, et l'on comprend qu'il soit parfois assez délicat de déterminer avec certitude la valeur qu'il faut attribuer à l'une ou à l'autre dans un passage donné. Déjà le latin classique fournit des exemples de *cum* qui font hésiter si la préposition n'a pas plutôt un sens local que le sens comitatif ordinaire. J'emprunte au Thesaurus linguae latinae les passages suivants[2]: Plaute, Mil. 125 *conqueritur mecum mulier fortunas suas,* Lucr. 3.509 *sine corpore in aere aperto cum validis ventis aetatem degere,* Cic. S. Rosc. 87 *cum accusatoribus sedere,* id. De orat. 3,10 *Iuli caput... cum fratris capite iacuit,* id. Div. 1,75 *qua in pugna... Castor et Pollux cum Lacedaemoniorum classe visi esse dicebantur.* Pour *apud,* le Thesaurus ne connaît pas d'exemples d'un pareil empiétement sur *cum.* Cependant, dans Cic. Ep. ad fam. 1,9,20 *cenavit apud me in mei generi hortis, apud* se rapproche beaucoup du sens de *cum.* Cela paraît aussi être le cas des exemples suivants tirés de De bello civili de César où l'auteur se sert d'une langue plus populaire que dans ses autres œuvres: 5,27,1 *apud quos Am-*

[1] Je dois ces exemples à l'obligeance de M. H. Sjögren.

[2] Voir tome IV, p. 1374 et suiv.

biorix ad hunc modum locutus est, 1,7,1 *Caesar apud milites contionatur*, 1,19,4 *ostendit quae separatim quisque de eo apud se dixerit* et d'autres exemples avec les verbes dicendi et declarandi.[1] On pourrait peut-être voir dans ces passages les précurseurs du développement que *apud* prendra plus tard en gallo-latin.

Le côté sémantique ne fait donc pas de difficulté. Mais ce n'est là que l'un des problèmes que soulève l'histoire romane de *cum* et *apud*. Il y en a d'autres qui demandent à être examinés pour nous mettre sous les yeux tous les facteurs qui ont pu déterminer le sort des deux particules. La première question qu'il faut étudier, c'est celle de savoir pourquoi *apud*, qui a eu tant de succès en Gaule, a disparu sur les autres territoires romans. Cette étude est d'autant plus nécessaire que la particule a dû, même en Gaule, céder presque toute sa sémantique latine aux mêmes mots anciens et nouveaux qui l'ont évincée de l'autre côté des Alpes et des Pyrénées. Je passerai donc rapidement en revue les principales acceptions de *apud* en latin et les différentes façons dont elles sont rendues en roman.

Les acceptions latines de *apud* peuvent se ranger dans deux catégories, suivant la nature du terme avec lequel la préposition se combinait.

1° En combinaison avec une idée de lieu, elle signifiait 'à côté de, près de, à.'

Plaut. Rud. 532 *qui apud carbones adsident;* id. Poen. 265 *turba est nunc apud aram;* id. Trin. 478 *verecundari neminem apud mensam decet;* id. Epid. 14 *apud portum te conspexi;* Tér. Andr. 302 *apud forum modo e Davo audivi;* Cic. Verr. 5.48 *cenam isti dabat apud villam in Tyndaritano;* id. Att. 14.12,2 *ut ne apud aquas quidem adquiescere liceret;* Tac. Ann. 12.17 *apud effigiem Caesaris procubuit.* Cet emploi est fréquent avec les noms géographiques: Tér. Andr. 222 *navem is fregit apud Andrum insulam;* Cic. De orat. 2.267 *quod Scipio apud Numantiam . . . dixisse dicitur;* id. Nat. deor. 3.11 *de Locrorum apud Sagram proelio;* Sall. Bellum Jug. 58.1 *Dum apud Zamam sic certatur;* id. Ep. Pomp. 6 *proelium apud flumen Turiam;* Paul. Fest. 58 *fuit enim apud Rhodum insulam statua Solis;* Tac. Ann. 1.5 *apud urbem Nolam*, etc. Souvent *apud* équi-

[1] Voir Dernoscheck, De elegantia Caesaris (Leipzig 1903), p. 30. Je dois la connaissance de cet ouvrage à l'obligeance de M. Löfstedt.

vaut ici au lat. *in* + ablatif: Plaute, Epid. 53 *id adeo argentum ab danista apud Thebas sumpsit faenore.*

Cet emploi n'a laissé nulle trace dans les langues romanes. Même en Gaule, où *apud* s'est maintenu comme préposition, cette acception a disparu; dans les autres régions, elle n'est pas échue à *cum.* Partout elle a été perdue malgré l'usage fréquent que les écrivains de la basse latinité faisaient de *apud* devant les noms géographiques au sens de *in:* Hier. Ep. 15,5 *cui apud Antiochiam debeam communicare;* Pereg. AEtheriae 17,1 *epistola cum grandi reverentia apud Edessam civitatem custoditur;* 23,3 *aput Ierusolinam;* de même devant les noms de pays: Tac. Ann. 1,34 *apud Germanias;* 1,47 *apud Pannoniam;* Itala, 2 Cor. 1,8 *apud Asiam.*[1]

Parmi les termes qui ont remplacé *apud* dans cette fonction, il faut d'abord noter les prépositions qui lui faisaient concurrence en latin:

ad, franç.[2] *à la ville, a Dun la citet* Charlem. 406; it. *alla città, a Roma;* esp. *a la puerta, a Sevilla;*

in, franç. *en ville, en Sarraguce* Rol. 10; it. *nella città, in Roma;* esp. *en la casa, en Cordoba;*

juxta, franç. *joste le temple* Thèbes 211, *dejuste Carcasonie* Rol. 385; prov. *josta l'esponda* Bern. de Vent. 26,32, *josta·l vert folh* ib. 41,1;

de. Du nombre des prépositions latines est également *de*, qui a succédé à *apud* dans des expressions telles que franç. *combat d'Aliscans;* it. *battaglia di Pavia;* esp. *batalla de Sevilla.*

Citons ensuite les acquisitions nouvelles de la sémantique:

pressum, franç. *pres de Rome* Alexis 196, *pres de la cité de Phoche* Thèbes 175; prov. *pres del leih* Bern. de Vent. 26,32, *pres del taulier* Appel, Chrest. 35,19; catalan *pres d'esta villa* Sieben w. Meister 782[3], *apres de Roma* ib. 136; it. *presso del Quarnaro* Dante, Enf. 9,113, *presso a Gaeta* ib. 26,92. Manque en espagnol.

latus, franç. *lez une roche* Thèbes 176, *delez un eglenter* Rol. 114, *lez le rivage* Troie 1813; prov. *laz son foc* Appel, Chrest. 1,386, *laz l'aiga* ib. 6,113; it. *allato del letto* Boccace, Nov. 86,6, *allato alla camera* ib. 24,12; esp. *al lado de.*

---

[1] Löfstedt, Phil. Kommentar zur Peregrinatio AEtheriae (Upsala 1911), p. 252.

[2] En général, je me contente de citer des exemples du français, de l'italien et de l'espagnol, les autres langues ne présentant pas de différences notables.

[3] Wien, Akad. der Wiss., Denkschriften, 1876.



ante et dérivés, franç. *devant sun tref* Rol. 671; prov. *denant tota la cort* Appel, Chrest. 7,27; catalan *denant la porta* Sieb. w. Meister 1386; esp. *delantel altare* Cid 327.

2° En combinaison avec une idée de personne, elle signifiait également 'à côté de, (au)près de', de plus 'devant' et plus généralement 'chez'. C'est dans cette catégorie que rentrent les exemples déjà cités de *apud* combiné avec une personne (p. 360). Encore ici les pertes ont été considérables dans les acceptions spéciales, et l'on retrouve ici les mêmes termes remplaçants.

pressum, franç. *pres de sei* Troie 17157; prov. *pres de se* Bern. de Vent. 36,33, *pres de lieis* B. de Born 35,27; it. *presso a color* Dante, Enf. 16,119, *presso di questa donna* Vita Nuova 15,5.

latus, franç. *lez la fille le rei* Charlem. 714; prov. *latz qui son ric* Appel, Chrest. 76,47, *de latz Saint Jorgi* Raynouard, Lexique; ital. *ch'io ti sia sempre allato* Dante, Enf. 30,145 (je n'ai pas sous la main d'exemples d'*allato* préposition); esp. *al lado de*.

ante et dérivés, franç. *davant lo rei* Léger 41, *devant tei* Alexis 361; prov. *denan lieis* Bern. de Vent. 17,40, *denant l'apostoli* Appel, Chrest. 7,18; cat. *Denant l'emperayre* Sieb. w. Meister 2048; ital. *dinanzi a voi* Vita Nuova 37,25, *Davanço lo creatore* Barsegapé 693; esp. *ant el Campeador* Cid 264, *Ante vos lo houiemos dicho* Appolonio 267a.

On constate jusqu'ici une concordance frappante dans l'histoire romane de *apud*. Ce n'est que dans le cas de *apud* = 'chez' que se sont séparés les deux groupes de langues.

Dans les langues méridionales, où *apud* a disparu comme mot, ce sens a été rendu par *cum*. Je veux cependant insister sur le caractère douteux des exemples.

Italien: Dante, Enf. 10,117 *Che mi dicesse chi con lui stava*, Vita Nuova 5,18, *Con questa donna mi celai alquanti mesi*, ib. 12,95 *Riman tu qui con lei*, Bocc. Nov. 36 *non volse rimanere con lui et andò ad albergare con un altro suo castellano*, Mach. Disc. 1,10 *Quanti obblighi Roma abbia con Cesare*, Leop. 133 *scolparmi con tuo padre*.[1]

Espagnol: Berceo, Domingo 18a *Vivie con sus parientes la sancta criatura*, ib. 120d *Que vivie con ellos en figura carnal*, Apol. 98 c *su huespet con qui auia posada*, Millan 305c *con est huespet tan noble teniense por on-*

[1] Pour plus d'exemples, voir Meyer-Lübke, Gramm., III, § 444 et Santesson, ouvrage cité, p. 222 et suiv.

rados, Cerv. Nov. ej. 216 *Dejò con ellos la mitad de su alma*, ib. 316 *hacenme bien quisto con ella*, Quijote 1,20 *cuan poco valian con el sus lagrimas*.

En Gaule, au contraire, c'est ce sens seul que *apud* a conservé.

Français: Rol. 3092 *od els est Carlemagnes*, S. Thom. 2240 *par amor lor prea ke od lui herbergassent*, Floov. 1646 *o moi vodrai gesir anquenuit*, Otin. 394 *les douze pers a o sei apelez*[1], Léger 7 *Primos didrai vos dels honors que il auuret ab duos seniors*, ib. 28 *cio fud lonx tiemps ob se los ting*, ib. 80 *qui l'encusat ab Chielpering*.

Provençal: Appel, Chrest. 7,435 *ab nos albergara lo reis desbateiatz*[1]; Bertr. de Born 8,13 *si volon c'ab lor remanha*, ib. 35,17 *Ab mi·l volon tuit encuzar*, Pierre Vidal (Classiques franç., 11) 10,25 *Qu'ab leis no trob amistat ni pitansa*, ib. 13,22 *Ab leis no·m val forsa ni genhs*, ib. 19,13 *Ai laissat mon cor jauzen Ab leis que fa·ls iratz rire*, Ponz de Capduoill 7,4 *Que murrai, s'ap se no m'acuelh*, Arnaut Daniel 17,24 *pretz e sabers e sens Reignon ab liei*.

Catalan: Sieben w. Meister 2158 *et ab mi veritat atrobaretz*.

Les deux groupes ont pourtant ceci de commun que dans les langues méridionales ce passage de *cum* au sens de 'chez' n'a porté aucun préjudice aux fonctions originaires de *cum*, et qu'en Gaule *apud*, tout en conservant le sens de 'chez', a usurpé les sens et les emplois de *cum* latin. Il y a là une extension identique de l'idée primitive d''avec', assez insignifiante pour pouvoir être exprimée par le terme ordinaire rendant l'idée principale.

Cette revue nous montre l'histoire générale de *apud* en tant que préposition latine. On voit qu'elle a disparu comme mot dans les langues méridionales et qu'elle a perdu presque toutes ses acceptions latines en Gaule, où elle n'a gardé que le sens banal de 'chez'. Dans les fonctions perdues, elle a été remplacée partout par des termes sémantiquement presque identiques. Cette concordance, que nous avons déjà constatée, semble permettre quelques conclusions sur les causes de ce recul général de la particule. On voit que l'immense majorité des termes qui lui ont succédé n'ont rien de commun avec l'idée exprimée en latin par *cum*. Il en résulte que le recul ne peut être le résultat d'un conflit sémantique avec cette dernière particule. Les exemples de *cum* empiétant sur *apud* au sens de 'chez' dans le Sud de la Romania me semblent trop peu importants pour qu'il soit permis d'y voir le facteur vraiment dangereux pour l'exi-

[1] Ces exemples sont empruntés à Meyer-Lübke, ouvr. cité, III, § 444.

stence de *apud*. Aucune acception nette de 'chez' ne s'est dégagée de cet emploi de *cum*. Il n'est question que de ces cas limitrophes du domaine sémantique où deux idées coïncident et peuvent s'exprimer par un même terme. Il ne s'agit que d'un petit élargissement de l'idée primitive de *cum* ne demandant pas la formation d'un terme nouveau.

Il est plus difficile de déterminer le rôle qu'a joué, dans ce recul, la substitution de *apud* à *cum* en Gaule. Nous sommes ici en présence d'une véritable évolution sémantique, d'où sont sorties des acceptions nouvelles et précises, étrangères à celles qu'avait léguées le latin. Ces nouvelles acceptions se fixant peu à peu, la particule fut menacée par une surcharge de significations à laquelle il fallait remédier d'une façon ou d'une autre. Rien ne serait donc plus légitime que de voir dans cette substitution le facteur qui aurait fait perdre à *apud* la plupart de ses fonctions latines et qui aurait poussé la langue à chercher d'autres termes pour les remplir.

Toutefois, je ne crois guère que ce soit la cause primaire de la perte presque totale des acceptions primitives de la particule en Gaule. Dans les autres langues, où la disparition de la préposition lui a épargné cette surcharge de sens, on constate les mêmes pertes et les mêmes remplacements. Ce parallélisme me porte à attribuer la décadence générale de *apud* comme préposition latine à une cause commune à toutes les langues romanes. Elle doit être cherchée dans la sémantique même de la particule devenue incapable d'exprimer les idées différentes de *apud* latin. On en a la preuve dans les termes qui lui ont succédé partout. Il faut bien admettre que ces termes sont mieux faits pour remplir les fonctions multiples que le latin imposait à *apud*. Non seulement ils sont sémantiquement supérieurs, répondant mieux que *apud* aux exigences d'un idiome populaire toujours en quête de termes expressifs; ils se prêtaient aussi mieux aux simplifications syntaxiques caractéristiques de tout langage se développant librement. Ils sont partout nés d'un même besoin de clarté et de précision.

La concordance constatée nous permet encore de conclure que la décadence de *apud* a dû commencer d'assez bonne heure, même dans le latin parlé en Gaule. On en donnera plus loin un témoignage formel. Et l'on ne risque guère d'exagérer en supposant que la particule aurait eu le même sort en gallo-roman que dans les autres langues, si elle n'avait pas été appelée à un autre usage. Si *apud* a sauvé son existence en Gaule

et par là conservé la signification de 'chez', c'est grâce à une usurpation des sens et des emplois de *cum*. Cette usurpation pouvait se faire d'autant plus facilement que la préposition, privée de la plupart de ses acceptions originaires, n'avait plus de fonctions bien déterminées et pouvait être accaparée par des emplois nouveaux.

Cette substitution de *apud* à *cum*, cela va de soi, repose sur une évolution sémantique amenée par l'affinité de sens des deux particules dans certaines fonctions, comme l'a fort justement fait remarquer M. Meyer-Lübke. C'est ce qui ressort encore des exemples gallo-latins qu'on a relevés et où l'on relève ce passage de *apud* à *cum*. Mais l'agent vraiment efficace doit être cherché dans un facteur d'ordre homonymique, comme j'espère pouvoir le démontrer dans la suite.

Je procède maintenant à la discussion de ces exemples gallo-latins.

Le premier écrivain gaulois qui emploie *apud* au sens de *cum* est Sulpice Sévère (365—425) chez lequel Geyer[1] a relevé les exemples suivants: Vita Mart. 21 *ita ut conserto apud eum invicem sermone loquerentur;* 23 *angelos apud se loqui solere dicebat*, Dial. 2,13 *sicut apud eum nemo familiarius loquebatur*. Deux autres exemples des IVe—Ve siècles sont fournis par Querolus[2]: pag. 22,2 *Iste qui apud me est locutus urbanus est homo;* pag. 42,23 *Vah, utinam ille mores servaret tuos essetque apud nos tam patiens atque indulgens quam tu cum tuis!*

Chez les auteurs contemporains ou un peu postérieurs: Salvien, Sidonius, Ennodius et Prosper, Geyer n'a trouvé nulle trace de ce provincialisme gaulois. Mais dans la Loi salique, datant du début du VIe siècle, on le retrouve en trois endroits. De libertis dimissis (lex emendata), Cod. 7, 8, 9 XXXVI, 1 *qui aput domino suo in hoste fuerit;* Cod. 5, 6 XXVI, 1 *qui apud dominum in hoste fuerit;* de même (avec hésitation entre *cum* et *apud*) Cod. 5, 6 XLVII, 1 *Si quis servum aut ancillam. . . cum alterum agnoverit, mittat eum in tertia manu, et ille apud quem agnoscitur debet achramire.*

Je fais suivre les exemples que Geyer a empruntés aux Formulae Andecavenses, malgré l'incertitude qui règne sur la date de leur rédac-

[1] Archiv für lat. Lex., II, p. 27.

[2] Relevés par Cornu, ib., XIII, p. 287.



tion.[1] En dehors des formules de serment fréquentes *apud tantos homines coniurare* (*excusare*) 10a, 11a, 24, 28, 30, 39, on trouve *ingressus est apud homines tantus* 10b, *veniens homo aput femina* 29, *litem in via publica aput illo ei habuit* et *de ipsa lite quem aput mihi abuit* 6, *aput homine litis intencione habuit* 26, *quid apud acta prosequere debiam* 1a.

Il convient de dire dès maintenant quelques mots sur les exemples donnés. On voit que, dans ceux qui sont tirés de Sulpice Sévère, de Querolus et de la Loi salique, *apud* est combiné avec les verbes *loqui* et *esse*, auxquels la préposition s'unissait déjà en latin classique. Tout en admettant que le sens d''avec' soit ici assez naturel, rien ne nous empêche de traduire *apud* par 'devant' ou 'chez' et par conséquent de regarder ces exemples comme des cas limitrophes susceptibles de deux interprétations. Vu la date incertaine des Formulae Andecavenses, je ne peux pas prêter aux passages qui en sont tirés l'importance qu'on leur a attribuée. Il se peut bien que l'introduction de *apud* puisse être due au scribe du manuscrit, postérieur de deux siècles à l'époque où l'on en place la rédaction. Encore faut-il remarquer que les formules de serment: *apud tantos homines coniurare* (*excusare*) qui se rencontrent si fréquemment ici, comme dans beaucoup d'autres collections de formules et de chartes, ne prouvent pas grand'chose, si on se rappelle la manière dont se prêtait le serment. Voici le procédé ordinaire. L'accusé se présentait devant le tribunal accompagné d'un certain nombre d'hommes. Devant le juge et devant ces hommes, il se déclarait innocent du crime dont il était accusé, et les hommes amenés par lui n'avaient qu'à attester sa probité. *Apud* a donc sa signification latine de 'devant', et il n'est point question d'une communauté dans l'action de *iurare*.

En reprenant l'énumération des exemples, il faut insister sur le fait, bien important pour la question, que ni Grégoire de Tours (539—594), ni les chroniques dites de Frédégaire, un peu postérieures, ne se servent de *apud* = *cum*, à l'exception du seul exemple, relevé par Geyer, Frédégaire C 51 *Domina mea apud Tasonem locuta est, ut te veneno interficeret*. Geyer et après lui Mohl croient voir ici «l'exagération d'un lettré qui, pour éviter l'emploi vulgaire de *apud* au sens de *cum*, tombe dans l'excès contraire et exclut à peu près *apud* de son lexique». A l'appui

[1] Selon Zeumer, les formules 1—36 seraient écrites entre 514—515, «nisi fortasse una et alia earum postea sit inserta»; le reste est d'une époque beaucoup plus récente, le manuscrit date de l'an 693 environ, voir Monum. Germ. historica, VI, 5 Form.

de cette thèse, Geyer cite nombre d'exemples où Grégoire écrit *cum* à la place de *apud* et une assertion du grammairien gaulois Virgilius Maro, contemporain de Grégoire, signalant cet emploi de *cum: haec in nulla expolita qua utimur latinitate habentur: con pro aput* (Epit. 7,1, p. 89) dont Virgile donne l'exemple suivant: *Con tecta numande iubelos soni et laetitiae. Hoc est dicere: apud habitatores tectorum.*

Conformément à ce qui a été dit à propos de *apud*, je pense qu'il faut expliquer autrement l'emploi de *cum* par Grégoire et Frédégaire. L'usage fréquent que ces deux écrivains font de *cum* mis à la place de *apud* me semble témoigner du fait déjà signalé que *apud* était en train de perdre certaines fonctions. L'exemple tiré par Geyer de la préface des Epitomae: *In Graecorum legimus historiis vatem quendam Tarquinium con Persas extitisse* en est un indice. Ici *con* est employé dans un sens local au lieu de *apud Persas* (cf. *apud Germanias* Tac. Ann. 1,34), justement parce que *apud* avait commencé à perdre cette acception. L'exemple de Virgilius *con tecta numande* est encore plus significatif; à la place de cette incorrection, il propose *apud habitatores tectorum*, mais il n'ose pas écrire *apud tecta*. La raison en est bien que *apud* ne s'employait plus au sens local en combinaison avec une idée de lieu (cf. *apud carbones, aram*, etc. Plaute). Pour remplacer *apud* qui perdait du terrain, Grégoire et Virgilius choisirent son concurrent *cum*.

Après l'époque de Grégoire, les exemples de *apud* au sens de *cum* deviennent plus fréquents. Je ne donnerai que ceux qui offrent le plus d'intérêt. — Comme l'a fait remarquer Geyer, il faut pourtant descendre vers la fin du VII[e] siècle pour en trouver. Ce n'est que dans un document de l'an 680 qu'on lit: *ut aput sex hoc dibirit coniurare*[1], auquel se rattache l'exemple jugé le plus ancien par Diez, datant de l'an 692: *ut apud his homenis hoc coniurare debirit.* J'emprunte encore à l'article de Geyer deux exemples intéressants, datant de l'an 697: *quasi conlocucione et convenencia exinde apud ipso Berchario habuisset* et *quod concammio apud ipso Magnoaldo habuisset*, à propos desquels Geyer dit: «Hier wirkte selbst die Präposition *cum* in den Substantiven nicht mehr stark genug, um den Solöcismus *apud* zurückzudrängen, ebensowenig das *cum* im Verbum selbst Nr. 559 (l'an 739): *domus quam apud ecclesiae* (?) *Maurogonnica commutavimus*». Citons enfin trois exemples de *apud*

[1] Cet exemple et les suivants se trouvent dans la collection de chartes de Pardessus.

au sens instrumental de *cum*: Leges Alamannorum (début du VIII[e] siècle) 109,6 *Si autem reddere noluit, apud 400 solidos eam solvat*, Cartae Senonicae (l'an 768—775) 17 *apud arma sua super me venit*, 26 *eo quǫd apud nostro signaculo homine alico nomen illo mannitum habuisset*.

Il résulte de ce qui précède que les exemples qu'on a réussi à découvrir de *apud* au sens de *cum* en gallo-latin sont très peu nombreux et en partie douteux avant la dernière moitié du VII[e] siècle. Rien ne semble encore indiquer la future disparition de *cum* en gallo-roman. La vraie substitution, c'est-à-dire celle qui permit à la langue de se servir de *apud* au sens instrumental de *cum*, ne s'observe que dans les documents postérieurs à l'an 650. Elle s'est donc produite pendant les siècles qui précèdent immédiatement l'apparition des littératures française et provençale (catalane).

Ce fait me semble indiquer que pendant cette période il est survenu un facteur spécial, menaçant l'existence de *cum*. Je vois ce facteur dangereux dans un conflit homonymique avec l'adverbe *quomodo*, dont la forme vulgaire *como* est attestée dès le III[e] siècle.[1] Nous sommes arrivés à l'époque de la chute des voyelles finales, époque où *como* prit la forme *com* (*con*). L'adverbe *como* devint ainsi l'homonyme de la préposition *cum*, écrite *com* ou *con*, et il en résulta une détresse lexicale que la parenté de fonction rendit intolérable. Qu'on se figure la phrase suivante: *Parolat com sua filia*. Elle peut signifier ou 'il parle avec sa fille', ou bien 'il parle comme sa fille', d'où une ambiguïté à laquelle il fallait remédier. C'est la préposition qui fut évincée en laissant la place libre à *apud* qui la prit de façon toute mécanique. Et ce n'est certainement pas l'effet du simple hasard si *cum* a été supplanté par *apud* précisément dans les langues (le français, le provençal-catalan et certains dialectes du Nord de l'Italie) où l'effacement des voyelles finales a été le plus complet. Dans les autres langues, où la préposition *cum* n'a pas été menacée par l'homonymie de *quomodo*, elle a persisté.

Nous trouvons une confirmation de notre hypothèse dans une observation faite par l'illustre savant à qui sont dédiés ces mélanges de philologie.

On sait que l'adverbe *quomodo*, à côté des formes régulières: franç., prov.-cat. *com* (*con*) et portugais, esp. et ital. *como*, en présente d'autres:

[1] Pirson, *Quomodo* en latin vulgaire, dans Mélanges Vollmöller, p. 62—64.

come et *coma*. La première, où l'on est d'accord pour voir *como* + *et*, se trouve en français, en galicien et en italien, et l'autre en provençal-catalan, en galicien et dans certains dialectes du Nord et du Sud de l'Italie. Or, M. Vising a constaté que les plus anciens textes de ces régions faisaient entre ces formes cette distinction que la première série s'employait dans les phrases comparatives contenant un verbe, tandis que l'autre série apparaissait dans les phrases manquant de verbe.[1] Cette distinction s'observait avec le plus de rigueur dans les langues de la Gaule et dans le catalan.

M. Vising ne donne pas d'explication de ce curieux usage. Les exemples que M. Pirson a relevés de *quomodo* + *et* en latin vulgaire n'indiquent pas que cette différenciation se soit produite déjà en latin. La conjonction *et* s'ajoute à *quomodo* dans les phrases des deux espèces: Mulom. Chir. 204,1 *quomodo et causa permiserit*, Cael. Aurel. p. 80, § 20 (éd. Amman 1755) *Quomodo et defectio animi in febribus veluti sensuum fecit hebetudinem, ita madragoram... bibentes opprimuntur gravatione horribili.*[2]

Je pense qu'il faut voir dans la différence syntaxique faite entre les deux séries de formes de *quomodo* un souvenir de la lutte que l'adverbe a eu à soutenir contre la préposition *cum*. La détresse lexicale résultant des deux *com* en conflit homonymique, où se ferait-elle le plus sentir, si ce n'est dans des phrases du type *Parolat com sua filia*? Il est impossible de décider si *com* est ici préposition ou adverbe comparatif. Il est possible et même probable que, pour éviter une fausse interprétation, on se soit servi de la forme composée, déjà courante, de l'adverbe et qu'on ait dit *Parolat com et sua filia*, quand on voulait exprimer une comparaison. L'expression surchargée populaire *quomodo et* vint donc remplir un besoin linguistique.

L'usage régulier de l'autre forme, *coma*, dans les comparaisons abrégées provient selon moi du même type de phrases: *Parolat com sua filia*, et j'y vois *como* + *ac*.

On a expliqué de différentes manières cette forme en *a*. M. Schuchardt[3] voulut d'abord y reconnaître *quomodo* + *ad*, et M. Vising, dans l'article cité, se rangea à l'avis de M. Schuchardt. Plus tard M. Schu-

[1] Mélanges Tobler (Halle 1895), p. 113 et suiv.

[2] Mélanges Vollmöller, p. 67.

[3] Literaturblatt f. germ. und rom. Phil., 1891, col. 414.

chardt, sous l'empire d'une objection de Tobler que *como* + *ad* aurait donné en provençal *comaz* devant une voyelle[1], abandonna cette théorie et proposa *como* + *ac*.[2] Cette dernière opinion est acceptée par M. Pirson (l. c.), avec cette réserve pourtant que le latin vulgaire ne semble connaître aucune combinaison *quomodo* + *ac*. M. Meyer-Lübke enfin, dans sa Grammaire, III, § 278, accepte pour *coma* italien et galicien la première explication de M. Schuchardt, mais dans son Etymologisches Wörterbuch, 57, il admet aussi l'autre étymologie; il propose (ib. 6972) la même étymologie pour *coma* provençal après avoir voulu y voir une formation analogique d'après le modèle *ar* ⌣ *ara* (Gramm., III, § 278).

Dans un nouvel article[3], M. Vising défend l'étymologie *como* + *ad* et apporte à l'appui les raisons suivantes.

1° L'ancien usage de *coma* dans les phrases abrégées témoigne d'une origine prépositionnelle de *a*; *ac* aurait pu s'employer aussi dans les phrases complètes. Cet usage rend aussi inadmissible l'influence de *ar* ⌣ *ara*.

2° *Coma* ne s'emploie pas devant une préposition; on trouve ici toujours *com*, ainsi dans les dialectes landais, p. ex. *cum en lor propria... causa* 27 (12), *aixi cum de la lor proprj cause* 31 (11), *cum per cause conegude* 206 (28), etc.[4]

3° L'usage exclusif de *coma* devant un pronom personnel dans le Sud de l'Italie et l'usage prédominant de la même forme devant un nom et un pronom désignant une personne dans les dialectes landais font penser à un rapport avec le régime direct personnel précédé de *ad*, courant dans le Sud de la Romania.

4° *Coma* a des parallèles dans les combinaisons *fin a*, *sin a*, *mezzo a*, *accanto a*, *innanzi a*, etc.

Tout en admettant avec M. Vising que l'hypothèse d'une influence de *ar* ⌣ *ara* doit être rejetée, il me semble que les deux premières objections de M. Vising contre *ac* ne ruinent pas cette théorie, si l'on envisage le problème de mon point de vue. Comme c'était le cas pour *come*, *como ac* a dû être employé de préférence dans les types de phrase dont j'ai parlé, et en exprimant une comparaison on a été amené à dire *Parolat com ac sua filia* pour éviter le sens double de *Parolat com sua*

[1] Archiv für das Stud. der neueren Sprachen, 1895, p. 200.
[2] Zs. f. rom. Phil., XXIII, p. 334.
[3] Studier i modern språkvetenskap, VII, p. 132.
[4] Voir Millardet, Recueil de textes des anciens dialectes landais. Paris 1910.

ilia. Cette manière de voir explique l'emploi exclusif de *coma* dans les comparaisons abrégées. Elle explique également l'absence presque totale de cette forme devant une préposition: le *cum* employé dans cette position ne pouvait être interprété que d'une façon, c'est-à-dire comme adverbe comparatif; il n'existait donc là aucune ambiguïté qu'il fallait écarter.

En ce qui concerne le troisième argument fondé sur la coexistence, dans certaines régions, de *coma* et du régime direct personnel introduit par *ad*, M. Vising avoue qu'il n'a pas beaucoup de force probante pour le Sud de la France, la Galice et le Portugal, et le Nord de l'Italie. En effet, l'ancien provençal, qui offre tant d'exemples de *coma*, ne connaît pas ce régime précédé de *ad*, et il serait étonnant que ce tour eût été employé précisément après *com* comparatif.[1] Cette remarque s'applique aussi aux dialectes de l'Italie septentrionale qui ne semblent pas non plus connaître le régime dont il est question. Ajoutons que l'espagnol, où *a* s'emploie avec plus de régularité qu'ailleurs pour introduire le régime personnel,[2] n'a pas créé de forme *coma*.[3]

Il y a donc tout lieu de croire qu'il n'existe pas de lien syntaxique entre les deux phénomènes qu'on a voulu rapprocher l'un de l'autre. Même dans les régions où ils coexistent, la Galice et le Portugal, et l'Italie méridionale, il faut voir dans *coma* *como* + *ac*.

Pour la première région, je ne puis émettre qu'une hypothèse: la forme *coma*, existant à côté de *come*, qui ne peut être autre chose que *como* + *et*, doit avoir une origine analogue, c'est-à-dire *como* + *ac*.

En ce qui concerne l'Italie méridionale, je peux apporter une preuve plus positive. Comme M. Rohlfs l'a prouvé, l'existence de la conjonction *ac* est attestée en Sicile et dans la Pouille septentrionale (Bari,

---

[1] Je rappelle que les dialectes landais appartiennent au domaine provençal.

[2] Sur l'extension géographique de cette construction, voir Meyer-Lübke, Gramm. des langues rom., III, § 350; Bourciez, Eléments de linguistique romane, 2e éd., § 381; Millardet, Linguistique et dialectologie romanes, p. 452.

[3] Les exemples de *como a* (*com a*, *cum a*) qu'on trouve en ancien espagnol contiennent un régime ordinaire, direct ou indirect (Cf. Vising, Studier, p. 132).

quel aguardan cum a sseñor Cid 2930.
Servienli en sues casas com a padre querido Millan 260 d.
Todos vos obedesçen como a su fasedor Fita 559 d.
Yo vos faré seruiçio commo ha madre mia Appol. 319 b.
Reçibieron al Rey commo ha su ssennyor ib. 597 a.

Brindisi): *eu ti vegnu* a *spremu comu na petra* G. Pitré, Fiabe e racconti del pop. sic., II, 225, *si nni va* a *piglia li dinari* ib. 97, *pirchi ti veni* a *curchi* ib. 102, *lu va* a *guardau di ddà supra* ib. IV, 167, *ti l'haju scrittu e ti lu tornu* a *scrivu* Martoglio, Centona 183, *vogghiu propa* a *sacciu com'eti* (Brindisi, Papanti), *mmò la Paddrie me st'* a *'spette* D. Lopez, Canti baresi 104, *ca fasce crete ca st'* a *parle Dì* ib. 65.[1]

Après la découverte de M. Rohlfs, il ne peut y avoir aucun doute sur l'origine de l'*a* qui renforce l'adverbe comparatif (*comme a*, *comm'a*, *com'a*, *cumu a*, etc.) dans tous les dialectes qui nous intéressent ici, savoir les dialectes de Naples, de la Principauté, de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile. Aussi, M. Rohlfs, dans un nouvel article où il donne d'autres exemples de *ac*[2], n'hésite-t-il pas à y reconnaître cette conjonction.

Il faut admettre que les études de M. Rohlfs écartent de manière définitive l'étymologie *quomodo ad*. Si l'on n'a pas trouvé d'exemples de la conjonction *ac* dans les autres régions où se trouve *coma*, cela peut tenir à l'insuffisance des recherches. Le manque de documents modernes émanant de ces régions me force à renoncer à approfondir la question.

---

[1] Zs. für rom. Phil., XLII, p. 220.

[2] Ib. p. 721, et suiv.

Keltische Etymologien.

Von

Evald Lidén.

1. Irisch *scoth*.

Irisch *scoth* Fem., ält. gälisch *sgo^t^h* 'Blume, Blüte' ist schon aus dem Altirischen bekannt. In den ältesten Belegen — *scoth* gl. uiolla, *scotha* gl. uiolas Félire von Oengus, vgl. *scoiae* gl. uiolarium St. Gallener Gl. — glossiert es lat. viola, was aber gewiss eine zu enge, den tatsächlichen Gebrauch nicht deckende Bedeutung darstellt; im Mittel- und Neuirischen bezeichnet es 'Blume' überhaupt.

Innerhalb der keltischen Sprachen scheint *scoth* ohne sichere Verwandte zu sein; das von V. Henry, Lexique étym. du breton moderne, S. 240, damit verglichene bret. *skéd* Mask. 'éclat, splendeur' ist wohl fernzuhalten. Ausserhalb des Keltischen glauben Whitley Stokes, Kuhn's Zeitschr. XXXIII (1895), S. 67, und nach ihm Henry, aO., und A. Macbain, Etym. Dict. of the Gaelic Lang²., S. 318, in lat. *scatere* 'hervorsprudeln' ein verwandtes Wort zu erkennen.

Das fragliche Wort stellt sich meines Erachtens zur litauischen Wurzel *sket-*, *skēt-* Präs. *skečiù* (aus **sket-i̯ō*),[1] Inf. *skẽsti* 'ausbreiten, entfalten', *iš-skẽsti* 'entfalten, auseinanderspreizen (z. B. die Hände, den Regenschirm)'. Insbesondere werden *skẽsti*, refl. *skẽsti-s*, *iš-si-skẽsti* häufig in der Bedeutung 'a u f b l ü h e n, a u s s c h l a g e n' von Blumen, Knospen, Bäumen usw. gebraucht, was an ir. *scoth* 'Blüte, Blume' ungesucht zu denken kommt, z. B. *žíedas iš-sì-skėtė* 'die Blume hat sich entfaltet',

[1] Präs. *skečiu* nach Juškevič und Buga, aber nach Kurschat *skèczių*, nach Nesselmann (Wörterb., S. 475) und Leskien, Ablaut d. Wurzelsilben im Litau., S. 109 (371) *skéczių* — ob falsch angesetzt oder dialektisch?



pumpuraĩ skė̃čia-s 'die Knospen blühen auf', *mẽdis* (*lapùs*) *skė̃čia* oder *mẽdis skė̃čia-s* 'der Baum belaubt sich'.

Ir. *scoth* aus idg. **skotá* verhält sich demnach zu lit. *skečiù* wie gr. *φορᾱ́* zu *φέρω*, lat. *toga* zu *tego*, ahd. *scara* zu *sceran* usw. und bezeichnet ursprünglich 'die Entfaltung (der Blüte)', dann 'die entfaltete Blume'.

Neben der litauischen Wurzelform *skė̃t-* giebt es auch eine Form ohne *s-*: *kė̃sti-s*, *iš-si-kė̃sti* 'sich ausbreiten', *pra-ketóti* 'entfalten', *isiketóti* (für *iš-si-ketóti*) 'sich entfalten', *iš-kitóti* (für *iš-kėtóti*) 'loswickeln (einen Säugling)'; *kė̇tis* neben *skė̇tis* (Gen. *-čio*) 'Regenschirm'; s. Belege bei Juškevič, Lit. slovaŕ I, S. 588 b, 589 b, 628 a; Specht, Litauische Mundarten gesammelt von Baranowski II, S. 505 a. — Diese Anlautsvariation dürfte altererbt sein.[1] Sie erscheint auch sonst im Litauischen, z. B. *sketerà* neben *keterà* 'Hahnenkamm; Widerrist', (*ap*)*skė́sti*, *-skė́čiu* neben *-kė́sti* 'umfassen, umspannen'.

2. Irisch *leamh*.

Neurisch (und gälisch) *leamh* bedeutet eig. 'geschmacklos, ungesalzen; unschmackhaft, schal, fade, roh', fig. 'närrisch, albern; zudringlich, lästig'; *leamh-fhuar* 'lau, unschmackhaft lauwarm' (*fuar* 'kalt').

Als Simplex scheint das Wort nur im gälischen Zweige nachgewiesen zu sein. Die Zusammensetzung neuir. *leamh-lacht*, durch Dissimilation *leamh-nacht* 'frisch gemolkene (»kuhwarme«) Milch; süsse Milch' ist aber alt und gemeinkeltisch: mittelir. *lemlacht* 'lacht téith' (warme Milch) Cormac, *lemnacht;* cymr. *llefrith* 'sweet milk', altcorn. *leverid* gl. 'lac dulce', bret. (*leaz*) *livriz* 'frisch gemolkene Milch' (*-r-* aus *-l-* durch Dissimilation, s. Pedersen, Gramm. d. kelt. Sprachen I, S. 491). — Dazu altir. *lemnat* gl. 'maluaceus' St. Gallener Gl.; mcymr. *llyveithin* 'le faible' (:le très fort), Ableitung von **llyveith*, das dem neuir. *leamh-eacht* (aus **lemektā-*) 'insipidity, silliness' gleichzusetzen ist, s. J. Loth, Revue celt. XXXIX, p. 68.

Die keltische und idg. Grundform von *leamh* ist **lemo-*. Die ursprüngliche Bedeutung ist gewiss 'matt, schlaff,' vom Geschmack 'matt, fade, schal'; das stimmt auch zum Kompositum **lemo-lakt- lemlacht* usw.,

[1] Es ist wenig wahrscheinlich, dass das *s-* zuerst nur in der Zusammensetzung *išskė̃sti* geschwunden sein sollte.

denn häufig wird der Geschmack der lauen erst gemolkenen Milch, nicht selten auch der der süssen Milch überhaupt als fade und widerlich empfunden.

Kelt. **lemo-* stellt sich zu einer im Germanischen reich vertretenen Wortfamilie:

urgerm. **lōm°:* mhd. *lüeme* 'matt, sanft, milde'; nhd. schweiz. *luem, lüem* 1. von Stoffen: 'weich, locker'; von Speisen: 'schwach gesalzen, fade'; von Wein: 'kahmig'; vom Wetter, von der Luft: 'lau, mild', auch 'trübe, schwül'; 2. vom Körper und von der Gemütsart: 'matt, schlaff; langsam, unentschlossen; nachlässig, nachgiebig'; vom Vieh: 'zahm, lenksam'; *lueme*ⁿ, *lüeme*ⁿ 'lahm sein (vom Pferde); allmählig weicher werden (von Käse)'; — ostfries. *lōm* 'gelähmt; matt, müde, flau; vom Wetter: stillwarm, flau', neuniederl. *loom* 'lahm, faul'; neuschwed. *lomma* 'sich schwerfällig fortmachen';[1]

urgerm. **lum°*: altisl. *luma af* '(aus der Hand) fallen lassen'; neunorw. *luma* 'duseln, faulenzen; stumpf sinnend dastehen'; — neunorw. *lum* 'lau, mild, von Luft und Wind', dän. dial. *lum* 'schwül', schwed. dial. *lumma* 'warm. sein';[2] — norw. dial. und dän. *lummer* 'schwül'; nhd. elsäss. *lummerig* 'matt, schlaff (von Backen usw.)', *lummelig* 'weich (v. Brot, Zeug); welk (v. Blumen)', schweiz. *lummen* (16. Jahrh.) 'schlaff werden', *lummerig* 'schlaff, welk, z. B. von eingeschrumpften Trauben', *es lummeret* 'das Wetter wird lauer', *lummere*ⁿ 'faulenzen'[3];

[1] Schweizer. Idiotikon III, Sp. 1270 f.; Schmeller-Frommann, Bayer. Wörterb. I, Sp. 1473; ten Doornkaat Koolman, Wörterb. d. ostfries. Sprache II, S. 528.

[2] Die Verwandschaft von altisl. *luma*, neunorw. *lumsa* 'sich mühsam hinschleppen' mit mhd. *lüeme*, altisl. *lami* 'lahm' usw. hat zuerst Hultman, Hälsingelagen (Helsingfors 1908), S. 213, Fussn. 3, richtig erkannt.

Norw., dän. *lum, lummer* usw. haben Falk und Torp, Norw.-dän. etym. Wörterb., S. 662, zu nschwed. *ljum* (urgerm. **hleuma-*) und weiterhin zu altisl. *hlǿr* (aus **hlēu̯ia-*) 'lau, vom Wetter' u. a. gestellt. Aber altisl. *luma*, das von neunorw. *lum, luma* nicht ohne Gewalt getrennt werden kann, verbietet den Ansatz **hlum°*. Torp, Nynorsk etym. ordbok, S. 394, hat daher mit Recht seine frühere Auffassung zugunsten der oben vorgetragenen aufgegeben.

Hierher auch der nordische Flussname *Luma* (schon in Sn. Edda) »die Laue« oder »die Träge«, s. Rygh, Norske Elvenavne, S. 149, 325; Magnus Olsen in Norske Gaardnavne X, S. 75 f.; Hellquist, Sv. Landsmålen XX 1, S. 351 f.; Lindroth, Bohusläns härads- och sockennamn (1918), S. 72 f.; Sahlgren, Namn o. bygd VI, S. 183; J. Jakobsen, ds. X, S. 34.

[3] Schweizer. Idiotikon III, Sp. 1269; Martin und Lienhart, Wörterb. d. elsäss. Mundarten I, S. 588.

urgerm. **lēm°*: neunorw. *laam*, *laamen* 'gelähmt, schlaff, matt', *lǣm* 'schlaff, kraftlos';

urgerm. **lam°:* ahd. *lam*, asächs. *lamo*, ags. *lama*, altisl. *lami* usw. 'lahm'.

Betreffs dieser vielbesprochenen germanischen Wortgruppe sei übrigens besonders auf Alf Torp, Nynorsk etym. ordbok, sub. vv. *lamen*, *lum*, *luma*, *lummer*, *læm* hingewiesen; vgl. Berneker, Slav. etym. Wörterb. I, S. 731; Trautmann, Baltisch-slav. etym. Wörterb., S. 162; Walde, Lat. etym. Wörterb. s. v. *lanio*.

Aus dem Keltischen gehört nach Stokes, Kuhn's Zeitschr. XXXVII, S. 258, vielleicht hierher mittelir. *laime*, *láime* gl. 'biail' (Axt), vgl. Pedersen, aO., I, S. 166. — Macbain, Etym. Dict. of the Gaelic Lang.[2], S. 225, hat schon längst betreffs *leamh* auf engl. *lame* kurz verwiesen, was aber bei gänzlich fehlender Begründung als wertlos übersehen werden musste.

3. Cymrisch *gwelw*.

Cymrisch *gwelw* (einsilbig) bedeutet 'blass, bleich: bläulich weiss, blassblau'. Das bretonische Äquivalent ist *gŵęlŵ* (Vannes), »qui se dit du l a i t qui commence à aigrir et prend une couleur bleuâtre, bleu pâle», auch *gŵęlŵ-et* 'aigri', s. J. Loth, Revue celtique XL, p. 375. Keltische Grundform **u̯elu̯o-*.

Die sehr spezielle bretonische Bedeutung wird die relativ ursprünglichere sein. Diese Annahme ist auf Grund prinzipieller bedeutungsgeschichtlicher Erwägungen berechtigt, besonders in Anbetracht des überall konservativen Charakters der Terminologie altherkömmlicher Milchwirtschaft. Die charakteristische bläulich weisse Farbe der M i l c h im ersten Stadium der Koagulierung kann als t y p i s c h für blassblaue Farbe (z. B. die des blassen Gesichtes), sodann für matte, trübe Farbe überhaupt aufgefasst worden sein; die Geschichte der Farbenbezeichnungen bieten bekanntlich analoge Fälle in Hülle und Fülle. Die mutmassliche Etymologie des fraglichen Wortes dürfte in der Tat in solche Richtung hindeuten.

Lautlich und morphologisch einerseits lässt **u̯elu̯o-* *gwelw* nahe Verwandtschaft mit lat. *voluo* (aus **u̯elu̯ō*) vermuten. Franz. «l e l a i t

tourne» (die Milch wird sauer) liefert anderseits die begriffliche Begründung — in knappster Form.

Von der Milch, wenn sie sauer wird (gerinnt) oder verkäst, wie auch von Wein, Bier und anderen Getränken, wenn sie sauer, bitter, kahmig werden — ähnlich von sonstigen Speisen, wenn sie faul werden — heisst es in vielen modernen und alten Sprachen: die Milch (der Wein usw.) »dreht sich» oder damit synonyme Ausdrücke:[1]

neuschwed. dial. *vrida sig* 'sich drehen, (halb)sauer werden' von Milch, Dünnbier usw.; *vreen mjölk* 'halbsaure, eig. gedrehte Milch'; — vgl. *svigä* 'käsig werden, verkäsen' (Medelpad) zu dial. *sviga* 'sich biegen'[2];

neuniederländ. *wrongel* 'geronnene Milch' zu mittelniederdeutsch *wringen* 'drehen';

russ. *s-vĕrt-yvatsja* 'sich zusammendrehen', von Milch 'gerinnen'; — vgl. litauisch *ìsz-sukos*, *pă-sukos* Pl. 'Molken' zu *sùk-ti* 'drehen';[3]

franz. *tourner* 'sauer werden, zusammenlaufen, verderben' von Milch, Bier usw.; — engl. *to turn* 'ds.';

ital. *girare* 'dicesi di vino, per alterarsi, guastarsi andar a male' (Voc. della Crusca);

griech. *οἶνος τρέπεται* 'der Wein schlägt um, verdirbt', *τροπίας* 'verdorbener Wein' Aristoph. fr.: *τρέπεσθαι* 'sich wenden, drehen'.

Ital. *dar la volta*, das von Wein gesagt mit dem soeben erwähnten *girare* gleichbedeutend ist, verdient insofern hervorgehoben zu werden, als *volta* 'Drehung' eben mit bret. *gwęlw* 'sauer' urverwandt ist.

— Für unsern Zweck ganz besonders belehrend ist ags. *wealwian* 1. 'rollen, wälzen, sich wälzen', 2. 'fahl werden, verwelken, vertrocknen; vergehen, schwinden', neuengl. *to wallow* 'ds'. (letztere Bedeutung jetzt nur noch dialektisch lebendig). Die beiden scheinbar verschiedenen Bedeutungen werden allgemein als zwei der Herkunft nach verschiedenen Verben zugehörig aufgefasst, was aber die obigen Ausführungen als unzulässig erweisen dürften:[4] *wealwian* (auch *wielwan* = got. *-walwjan*

---

[1] Vgl. Lidén, Armenische Studien (Göteborg 1906), S. 105 f.

[2] Bogren, Torpmålets ljud- och formlära (1921), S. 53, Fussn. 5.

[3] So Leskien, Bildung d. Nomina im Litauischen, S. 76 (226); anders S. 326 (476), mir wenig wahrscheinlich.

[4] Ich berichtige hierdurch meine frühere Auffassung von *wealwian*, in Filol. Samfundets minnesskrift 1920, S. 94 (Göteborgs Högskolas Årsskrift XXIV, 1920).

'wälzen', zu lat. *voluo* usw.) hat von der Bed. 'volui' aus eine sekundäre Bedeutung 'marcescere' entwickelt, die der oben bei ital. *dar la volta* 'andar a male' beobachteten nahe gleichkommt. — In adjektivischem Gebrauche bedeutet engl. *wallow* (dial.) 'fade, geschmacklos' und von Farben 'blass, trübe' (s. Wright, Engl. Dial. Dict. VI, S. 371). Es ist also mit cymr. *gwelw* nahe sinnverwandt wie im Grunde auch etymologisch damit zusammengehörig.

Kelt. **u̯elu̯o-* cymr.-bret. *gwelw* bedeutet demnach ursprünglich 'tourné' — vgl. «lait tourné» —, zunächst auf bestimmte Eigenschaften (Konsistenz, Geschmack, Farbe) der geronnenen Milch bezogen.

Die Wurzel *u̯el-* 'drehen' ist sonst im Keltischen durch altirisch *fillim* (aus **u̯el-n°*) vertreten, s. Pedersen, Vergl. Gramm. d. kelt. Spr. II, S. 522. — Der Wurzelvokal *-e-* von **u̯elu̯o-* *gwelw* statt der am ehesten zu erwartenden *o*-Stufe erklärt sich aus dem Einfluss des zugehörigen Verbums.

Le mot viking.

Anglo-saxon *wicing*, frison *wising*, etc.

Par

Elis Wadstein.

L'étymologie de ce mot est très contestée.[1] Beaucoup de savants le regardent comme une formation du norrois *vik* 'baie'. Le sens primitif du mot serait donc 'un homme qui aborde dans des baies', ou bien 'un homme originaire d'une contrée portant le nom de *Vik*'. Dans ce dernier cas, on a supposé que le mot a désigné un homme venant du territoire, situé dans la Norvège du Sud-Est, qui était autrefois nommé *Vik*.

D'après une autre manière de voir, *viking* serait dérivé du germanique *wīg-* 'combat' (en suéd. *en-vig* 'combat singulier', etc.), et le sens primitif du mot serait 'combattant'; *vik* se serait alors développé de *wīȝn-. Cette étymologie a obtenu peu d'approbation, et pour de bonnes raisons.

Une troisième étymologie a été proposée par E. Björkman.[2] Selon lui, *viking* pourrait être formé du mot *wīk* emprunté en anglo-saxon, etc., au latin *vīcus* 'lieu d'habitation', etc., et, dans ce cas, *viking* signifierait 'un homme appartenant à un camp'. Pour appuyer ce sens, Björkman fait remarquer que l'anglo-saxon *wīc-stow* signifie 'camp'. Il ajoute cependant que cette explication ne paraît pas très vraisemblable.

Avant de dire quelle est l'étymologie du mot *viking* me paraissant la plus probable, je ferai un exposé de la répartition de ce mot dans les langues germaniques anciennes.

---

[1] V. par ex. E. Hellquist, Svensk etymologisk ordbok.

[2] V. Sertum philologicum Carolo Ferdinando Johansson oblatum, p. 8.

En ancien norrois, on trouve *viking* au sens de 'pirate'[1] et, en norrois occidental, également au sens de 'brigand' en général.[2]

Ce mot, cependant, n'appartient pas, comme on pourrait le croire, spécialement aux langues norroises. On le trouve aussi, et déjà anciennement, dans d'autres langues germaniques.

En a n g l o - s a x o n, le mot se rencontre déjà, sous la forme de *wīcing*, dans des gloses écrites dans la première moitié du VIIIe siècle.[3]

En v i e u x f r i s o n, on trouve *viking* sous les formes *witsing* et *wising*.[4] Le fait que le mot a pris part à la palatalisation frisonne du *k* continuée, dans la suite, par l'assibilation *ki* > (*t*)*si* (cf. par ex. frison *tzierke*, *særke*, etc. < *kirke* 'église'[5]) indique qu'il a existé en frison depuis longtemps.

En qualité de noms propres personnels ou de surnoms, des formes répondant à celles du mot *viking* se trouvent en norrois,[6] en vieil anglais,[7] en frison[8], en bas-allemand[9] et en haut-allemand.[10] Il est cependant possible que ces formes soient, du moins partiellement, d'autres mots que celui dont il s'agit ici.[11]

De plus, il est à remarquer que le mot *viking* a aussi été employé pour désigner les habitants d'une certaine contrée ou de certaines villes. Ainsi, dans le poème anglo-saxon nommé Widsiþ on trouve (v.

---

[1] V. Ordbog over Det gamle norske Sprog af J. Fritzner; Brate-Bugge, Runverser, p. 54, 62; L. F. A. Wimmer, De danske Runemindesmærker, IV, p. XXIV, etc.

[2] Cf. Fritzner, op. cit.

[3] Voir Björkman, op. cit., p. 6 s.

[4] Voir K. v. Richthofen, Altfriesisches Wörterbuch.

[5] Cf. sur ces formes Th. Siebs, Geschichte der friesischen Sprache, § 128.

[6] Voir E. H. Lind, Norsk-isländska dopnamn; O. Rygh, Gamle Personnavne i norske Stedsnavne; Lundgren-Brate, Personnamn från medeltiden; L. F. A. Wimmer, De danske Runemindesmærker, IV, p. LXIX, et O. Nielsen, Olddanske Personnavne.

[7] Cf. W. G. Searle, Onomasticon anglo-saxonicum, p. 495, 583, et E. Björkman, Nordische Personennamen in England, p. 176. Björkman regarde le nom propre *Wiking* en anglais comme emprunté au norrois, mais il n'est pas impossible que parmi les formes citées par lui se trouvent aussi des formations d'origine anglaise.

[8] Voir v. Richthofen, op. cit.

[9] Voir E. Wadstein, Kleinere altsächsische Sprachdenkmäler, p. 165; cf. aussi la forme *Wiking* chez Förstemann, Altdeutsches Namenbuch,[2] I, col. 1578.

[10] Voir Förstemann, op. cit., col. 1578 s. Ce savant cite aussi une forme *Guiching*, qui témoigne d'une influence française.

[11] Cf. E. Hellquist, op. cit., p. 1121.

59) *Wīcingas* parmi des noms de peuplade. Je vais parler tout à l'heure de l'emploi de notre mot pour désigner des citadins.

Comme on voit, le mot *viking* a été très répandu. Déjà avant le temps qu'on nomme l'époque des vikings, ce mot s'est trouvé en anglo-saxon[1] au sens de 'pirate' et, peut-être, aussi en vieux frison. Cela étant, il est peu vraisemblable que le mot ait été importé, dans ces langues, de Scandinavie.[2]

Mais quelle est donc son origine?

En cherchant une réponse à cette question, on doit, à mon avis, partir d'un certain cas où l'origine du mot est parfaitement claire et évidente. Ce cas est l'emploi de l'anglo-saxon *wīcing* dans les noms des habitants de certaines villes, à savoir dans *Eofor-wīcingas* 'habitants de *Eofor-wīc*' (en anglais moderne *York*)[3] et *Lid-wīcingas* 'habitants de Llydaw' (en Bretagne).[4] Dans ces noms, *-wīcing-* dérive du mot *wīc* emprunté au latin *vīcus* au sens de 'bourg, ville'. Cette formation en *-ing* est en rapport avec *wīc* 'ville', comme par ex. ancien haut-allemand *būr-ing* 'colonus' avec *būr* 'hutte' ou ancien haut-allemand *hūs-inga* 'penates' avec *hūs* 'maison', et peut être traduite par 'habitant de ville, citadin'.

Ce mot étranger *wīc* a été introduit dans plusieurs langues germaniques anciennes: cf. anglo-saxon *wīc*, vieux frison *wīk*, ancien haut-allemand *wīch* 'ville', ancien saxon *wīk* 'village'. En allemand le mot fut si usuel que le moyen bas-allemand *wīk-bilede* et le moyen haut-allemand *wīch-bilde* (allemand moderne *Weichbild*) étaient employés comme désignations de 'droit municipal'. Dans ces circonstances, la dénomination *wīk-ing* 'citadin' a dû être formée, d'une manière indépendante, en plusieurs endroits.

Comme les habitants de *Eofor-wīc* étaient nommés *Eofor-wīcingas*, les habitants de *Lundun-wīc* (London) ont certainement été nommés *Lundun-wīcingas*, et les habitants de *Norþ-wīc* (Norwich) *Norþ-wīcin-*

[1] Déjà A. Bugge, Vesterlandenes Indflydelse paa Nordboerne, etc., i Vikingetiden, p. 10, fait remarquer qu'avant l'époque des vikings proprement dite, le mot *viking* était connu des Anglo-Saxons.

[2] La forme *viking* en français et en anglais moderne, par contre, a été empruntée au norrois en temps récent, comme le montre déjà le *v*-.

[3] Voir Bosworth-Toller, Anglo-Saxon Dictionary.

[4] Voir le poème Widsiþ, v. 80, et cf. Ch. Plummer, Two of the Saxon Chronicles, I, p. 78 s., et II, p. 98.



gas. Ainsi, les habitants des anciennes villes de commerce renommées *Dorestad* (Wijk bij Duurstede, dans la vieille Frise) et *Quento-wīc* ou simplement *Wīc*[1] (située sur la Manche) ont, sans doute, été nommés *wīcingas;* cf. *Wichinge-hem*, nom d'un lieu à l'est de Quentowic, qui, peut-être, a été fondé par des gens venant de cette ville.[2] Il est aussi très probable que les habitants de *Bardo-wīk*, ville située dans la région de l'Elbe inférieure, ont été nommés (en anglo-saxon) *wīcingas*; dans ce cas, les *Wīcingas* du poème Widsiþ (v. 59, cf. v. 47) pourraient, conformément à l'opinion de J. de Vries,[3] se rapporter à ces citadins. De même, les habitants de la ville de commerce la plus ancienne du Nord *Slias-wik* (Slesvig) ont certainement été nommés (en norrois) *vikingar*; et cetera.[4]

Faut-il donc séparer ce *viking* 'citadin', avec son étymologie claire, du *viking* 'pirate'? Je crois que non. Ce dernier sens, en effet, peut être un développement tout naturel du sens de 'citadin'.

Pour éclaircir ce développement, je me permettrai de rappeler les faits suivants. Les habitants des villes germaniques les plus anciennes étaient pour la plupart des commerçants. Ces commerçants allaient, d'ordinaire, eux-mêmes chercher leurs marchandises aux places où ils pouvaient les acquérir. Les meilleures voies de communication des anciens temps étant les voies navigables, les hommes des villes de commerce faisaient souvent leurs voyages sur mer. Afin de pouvoir se défendre, eux-mêmes et leurs marchandises, dans ces temps durs et dangereux, il fallut que ces navigateurs de commerce fussent aussi des guerriers intrépides et bien armés. En hommes âpres au gain qu'ils étaient, ils pouvaient facilement être tentés d'employer leurs

---

[1] Sur *Wīc* comme désignation de Quentowic, v. Hansische Geschichtsblätter, XIII, p. 92 s.

[2] La forme *Wichingehem*, plus tard *Wicquinghem*, se trouve dans une charte de l'année 1069, v. W. Vogel, Die Normannen und das fränkische Reich, p. 401. Selon M. Vogel, *Wicquinghem* devrait son nom à des vikings danois; mais ce lieu étant situé dans l'intérieur du pays, cela me paraît peu vraisemblable.

[3] Voir J. de Vries, De Wikingen in de Lage Landen bij de Zee, p. 56. Cela impliquerait, pourtant, que ce poème ne pourrait pas remonter au septième siècle, comme le croient beaucoup de savants, car alors le nom de Bardowik n'existait pas encore.

[4] Cf. sur *wīk* < latin *vīcus* dans des noms de lieu germaniques H. Jellinghaus, Anglia, XX, p. 327 s.

armes, au lieu de leur argent, pour s'approprier des choses dont ils avaient besoin pendant leurs voyages. La distinction entre ces navigateurs et les pirates étant ainsi souvent très vague, il est très facile de comprendre que la dénomination d'un tel citadin voyageur soit devenue l'équivalent de 'pirate'.

Il arrivait aussi, assez fréquemment, que les vikings apparaissaient en marchands. Ainsi, on raconte qu'en 873 des vikings normands ont demandé à Charles le Chauve la permission de camper sur une île située dans la Loire, pour y faire du commerce.[1] On sait aussi que des vikings ont pris part au commerce dans d'autres pays visités par eux. La grande activité commerciale exercée en Irlande par les vikings est particulièrement connue.[2]

Aussi dans le Nord une alternance de commerce et de piraterie était autrefois très fréquente.[3] Ainsi, pour en citer un exemple, la Saga Olafs konungs ens helga (chap. 122) parle d'un voyage de commerce, fait au pays des «Bjarmar», près de La Mer Blanche, par Karli et Thorir, deux hommes éminents de la Norvège septentrionale. Pendant ce voyage, le roi Olaf lui-même était l'associé de Karli, et ils devaient partager le bénéfice en deux parties égales. «Lorsqu'ils arrivèrent au pays des Bjarmar», dit la Saga, «ils se dirigèrent vers l'endroit où le commerce se faisait, et le négoce y commença. Tous ceux qui avaient des ressources pour négocier purent se procurer assez de marchandises. Thorir acquérit une grande quantité de petit-gris et aussi du castor et de la zibeline. Karli avait aussi beaucoup d'argent avec lequel il acheta des fourrures. Lorsque le marché fut conclu, ils partirent le long du fleuve (D)vina. Puis la paix avec les gens du pays fut dénoncée. Lorsqu'ils furent venus en mer, ils eurent une conférence. Thorir demanda si les hommes avaient envie de se rendre dans les terres et prendre du butin. Les hommes répondirent qu'ils y étaient très disposés, s'il y avait une chance sûre de trouver du butin.» Ensuite la Saga raconte comment ils débarquèrent de nouveau et comment ils pillèrent un endroit où était un fétiche du dieu des Bjarmar, et emportèrent les objets précieux qu'ils trouvèrent là.

---

[1] Voir J. Steenstrup, Normannerne, I, p. 367.

[2] Voir A. Bugge dans Hoops, Reallexikon der germanischen Altertumskunde, II, p. 429 s., et la littérature qui y est citée.

[3] Voir par ex. A. Bugge, Vesterlandenes Indflydelse, etc., p. 181.

Le vol à main armée n'était pas, en ces temps, considéré comme déshonorant. Tout au contraire. Mais celui qui avait fait une convention de paix et commençait à piller sans qu'il eût auparavant dénoncé la paix, était regardé comme infâme.[1] La guerre en petit, régnant alors à peu près continuellement, put, elle aussi, avoir ses lois d'honneur.

J'espère que l'exposé précédent a rendu tout à fait clair que le sens de 'pirate' du mot *viking* peut, très bien, s'être développé du sens de 'citadin (navigateur)'. Il n'est donc pas nécessaire de chercher une étymologie particulière pour *viking* 'pirate'.[2] Dans ce dernier sens aussi, le mot est probablement une formation faite sur le latin *vīcus*.

Dans le Nord, le mot *viking*, comme désignation de 'citadin', a certainement été introduit en même temps que la ville de Slesvig fut fondée et qu'elle reçut le nom de *Slias-wīk*, c'est-à-dire au commencement du neuvième siècle environ. Les *Slias-vikingar*, de même que d'autres marchands navigateurs de ce temps, se livraient, sans doute, parfois à des pillages; aussi le sens de 'pirate' du mot *viking* a-t-il de bonne heure été répandu dans le Nord en suivant les voies de commerce partant de Slesvig.[3]

* * *

Cher collègue Vising! Connaissant votre intérêt ardent pour les questions linguistiques et particulièrement pour la langue des descendants normands des vikings anciens, je vous prie d'accepter cette petite contribution au recueil qui vous est offert pour célébrer votre soixante-dixième anniversaire. J'y joins les souhaits les plus vifs pour que vous puissiez travailler encore longtemps avec la même force de viking (frison *wising*) et avec la même sagesse de Vising (cf. suédois *vis* 'sage') dont vous avez fait preuve jusqu'ici, pour cette science à laquelle vous avez consacré votre vie.

[1] Cf. Den ældre Bjarkö Ret, II, 12, dans Norges Gamle Love, I, p. 305.

[2] En soi, il ne serait pas impossible que les habitants du territoire norvégien *Vik* aient porté le nom de *vikingar* et que le norrois *viking*, au sens de 'pirate', soit, partiellement, issu d'un tel nom. Mais cette supposition est superflue. De fait, les habitants de *Vik* étaient nommés *Vik-veriar* ou *Vik-verir*, v. par ex. Fritzner, Ordbog.

[3] Sur ces voies, cf. E. Wadstein, Friserna och forntida handelsvägar i Norden.

Bibliographie des travaux scientifiques de M. Johan Vising.

Par

Johan Borsgård.

I. *Histoire et grammaire historique des langues romanes*

Étude sur le dialecte anglo-normand du 12e siècle. Diss. pour le doctorat. Upsala 1882. in-8. 104 p.

Comptes rendus: *Romania*, année 11 (1882), p. 461—462; *Zeitschrift f. neufranzös. Sprache und Litteratur*, Bd 4 (1882), H. 2, p. 90—91 (E. Koschwitz); *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 44 (1883), p. 526-528 (J. Couraye du Parc); *Revue des langues romanes*, t. 23 (1883), p. 180—184 (A. Boucherie).

Über französisches *ie* für lateinisches *á*.
Zeitschrift f. roman. Philologie, Bd 6 (1882), p. 372—385.

Compte rendu: *Zeitschrift f. neufranzös. Sprache und Litteratur*, Bd 5 (1883), H. 2, p. 97 (D. Behrens).

Några fall af u-omljud i franskan: *amus: ons, avu: ou* (*o*).
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, ny Række, Bd 6 (1883—84), p. 234—245.

Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Jahrg. 1 (1890), p. 318—319 (Fr. Neumann).

Sur la versification anglo-normande. Upsala 1884. in-8. (6) + 91 p.

Comptes rendus: *Nordisk revy*, årg. 2 (1884—85), p. 105 (F. A. W[ulff]); *Deutsche Literaturzeitung*, Jahrg. 6 (1885), col. 50—51 (Stengel); *Romania*, année 15 (1886), p. 144—148 (P. M[eyer]); *Revue des langues romanes*, t. 33 (1889), p. 143 (C. C[habaneau]); *Literarisches Centralblatt f. Deutschland*, Jahrg. 1885, col. 153—154 (W. F.); *Altfranzösische Bibliothek*, Bd 9 (1886), p. VI—IX (W. Fœrster); *Zeitschrift f. neufranzös. Sprache und Litteratur*, Bd 7 (1886), Referate und Rezensionen, p. 152; *Modern Language Notes*, vol. 1 (1886), p. 78—79 (Casimir Zdanowicz); *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 45 (1884), p. 675—676 (J. Couraye du Parc).

Die realen Tempora der Vergangenheit im französischen und den übrigen romanischen Sprachen. Eine syntaktisch-stilistische Studie. 1—2. VII+228 p.; (2)+113 p.
Französische Studien, Bd 6 (1888), H. 3; Bd 7 (1889), H. 2.



Comptes rendus: *Literaturblatt f. german. und roman. Philologie*, Jahrg. 11 (1890), col. 337—339 (W. Meyer-Lübke); *Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur*, Bd 13 (1891), Referate und Rezensionen, p. 220 (A. Haase).

L'étymologie de *garçon*, *gars*, *garce*.
Le moyen âge, année 2 (1889), p. 31—34.

Die französische Verbalendung *ons* und die letzten Erklärungsversuche derselben.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 12 (1890), Abhandlungen, p. 21—26.

Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 2 (1891—94), p. 146 (A. Risop).

Anglonormannisch.
Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie, Jahrg. 1 (1890), p. 375—378; Bd 2 (1891—94), p. 248—252; Bd 4 (1895—96), p. I 296—I 298; Bd 5 (1897—98), p. I 289—I 291; Bd 6 (1899—1901), p. I 358—I 362, II 110—II 112; Bd 7 (1902—03), p. I 195—I 199, II 84—II 91; Bd 8 (1904), p. I 185—I 188, II 9; Bd 9 (1905), p. I 181—I 184, II 70—II 75; Bd 10 (1906), p. I 153—I 155, II 108—II 117; Bd 11 (1907—10), p. I 248—I 253, II 110—II 114; Bd 12 (1909—12), p. I 211—I 221, II 135—II 145; Bd 13 (1911—14), p. I 242—I 246, II 84—II 92.

Anglonormannische Litteraturgeschichte.
Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie, Bd 3 (1891—94), p. 139—140; Bd 4 (1895—96), p. II 112—II 113.

Om vulgärlatinet.
Forhandlinger paa det fjerde nordiske Filologmøde i København den 18—21 Juli 1892 udg. af C. Jørgensen. København 1893, p. 146—164.

Comptes rendus: *Romania*, année 22 (1893), p. 622—623 (G. P[aris]); *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 2 (1891—94), p. 60 (W. Meyer-Lübke).

Om det 2:dra sammansatta perfektet i de romanska språken.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 2 (1893—94), p. 169—178.

Quomodo in den romanischen Sprachen.
Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler... dargebracht. Halle a. S. 1895, p. 111—123.



Comptes rendus: *Romania*, année 24 (1895), p. 453 (G. Paris); *Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen*, Bd 95 (1895), p. 200 (A. Tobler); *Deutsche Literaturzeitung*, Jahrg. 16 (1895), col. 1169 (Alfr. Schulze); *Götting. gel. Anzeigen*, Jahrg. 159 (1897), p. 23 (H. Suchier); *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 4 (1895—96), p. I 113 (W. Meyer-Lübke), p. I 227 (A. Risop), p. I 246 (G. Ebeling).

Qui-vive o. d. i franskan.

Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 6 (1897—98), p. 157—160.

— Om förstummandet af finalt *r* i franskan.

Pedagogisk tidskrift, årg. 35 (1899), p. 166—173.

Cet article, sensiblement augmenté, a aussi paru sous le titre:

L'amuïssement de l'R finale en français.

Romania, année 28 (1899), p. 579—591, 596—597.

Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 6 (1899—1901), p. I 242—I 243 (G. Rydberg).

Polémique: H. Andersson, Réponse à M. Vising, *Romania*, année 28 (1899), p. 592—595.

Franska språket i England. 1—3.

1: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken prof. vid *Göteborgs Högskola B. P. E. Lidén* kommer att sitt ämbete tillträda [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 6 (1900):1], p. 1—33.
2: *Inbjudning* till de offentliga föreläsningar, med hvilka *N. E. Wadstein* och *O. Sylwan* komma att tillträda sina ämbeten vid *Göteborgs Högskola* [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 7 (1901): 1], p. 1—26.
3: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken *J. R. Kjellén* kommer att tillträda sitt ämbete vid *Göteborgs Högskola* [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 8 (1902):1], p. 1—35.

Voir: 1: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 6 (1899—1901), p. I 359—I 360, II 111 (J. Vising); 2: *ib.*, p. I 360—I 361, p. II 111 (J. Vising); 3: *ib.*, Bd 7 (1902—03), p. I 195 (J. Vising).

Le français en Angleterre. Mémoire sur les études de l'anglo-normand. [Conférence au Congrès international d'histoire comparée à Paris 1900.]

Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris 1900, sixième section. Paris 1901, p. 43—48.

Studier i den franska romanen om Horn. 1—2.
1: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken *G. F. Steffen* kommer att tillträda sitt ämbete vid *Göteborgs Högskola* [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 9 (1903): 3], p. 1—34.
2: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken *E. Björkman* kommer att inställas i sitt ämbete vid *Göteborgs Högskola* [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 11 (1905): 2], p. 1—30.

Comptes rendus: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 7 (1902—03), p. I 197 (J. Vising), II 61—II 62 (E. Stengel); Bd 9 (1905), p. I 182—I 183 (J. Vising), p. II 48 (E. Stengel).

Franc. *desver*, *resver* < **deaestuare*, **reaestuare*.
Romania, année 37 (1908), p. 157—160.

Compte rendu: *Zeitschrift f. roman. Philologie*, Bd 32 (1908), p. 749 (W. Meyer-Lübke).

Deux étymologies françaises. [*Wivre guivre* et *guêtres*.]
Minnesskrift utg. af Filologiska samfundet i Göteborg... den 22 oktober 1910 [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 16 (1910): 2], p. 1—6.

Étude étymologique sur fr. «*tuer*», it. «*attutar*» etc.
Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna... Firenze 1911, p. 395—405.

Voir aussi:
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 38 (s. d.), Abhandlungen, p. 278.

La rime *met:bec* dans le Bestiaire de Philippe de Thaon.
Romania, année 40 (1911), p. 617—618.

Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 12 (1909—12), p. I 164 (E. Herzog).

Die E-Laute im Reime der anglonormannischen Dichter des 12. Jahrhunderts.

Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 39 (1912), Abhandlungen, p. 1—17.

Om E-ljuden i anglonormandiskan. Föredrag.
Förhandlingar vid Svenska filolog- och historikermötet i Göteborg den 19—21 augusti 1912. Göteborg 1913, p. 105—106.

Quelques exemples anglo-normands d'une négation irrationnelle dans des phrases concessives.

The Modern Language Review, vol. 11 (1916), p. 219—221.

Romanska etymologier. Randanteckningar till Meyer-Lübkes Romanisches etymologisches Wörterbuch.

Nordisk Tidsskrift f. Filologi, fjerde Række, Bd 6 (1917), p. 65—77; fjerde Række, Bd 7 (1918), p. 19—36.

Discussion des mots: **afannare*, *Bayonne*, **blettian*, **bruscula*, *canis*, **cratalis*, **dlutos*, *esse*, **farsurare*, *farwjan*, *flark*, *gart*, *gartja*, *gossypium*, *harbet*, **harpare*, *hedera*, *hnīppi*, *houlenn*, *hwinan*, *injectare*, *its*, *jangulare*, **jumpare*, *klot*, *kot*, *krak*, **lambellus*, *lumen*, **maccare*, *mahañare*, *nām*, *ne inde*, *Oliena*, *otiosus*, *pala*, *phagaina*, *pirl*, *platessa*, *pulvus*, *quaternus*, *quōmŏdo*, *radula*, *rak-*, *raustjan*, *repropriare*, *rīban*, *rīvŭlus*, *rivus*, *rŭncīnus*, *rūscum*, *sal*, *sartor*, *skarps*, *skits*, *slīster*, *spehon*, *strŭntus*, **teneritia*, *trak*, *tutare*, *vīvĕre*, **vīvula*, **volus*, *walahlaupan*, *warza*, *wiver*, *wrist*.

La représentation française des groupes germaniques initiaux SL SM SN.

Archivum romanicum, vol. 2 (1918), p. 13—28.

Compte rendu: *Romania*, année 53 (1924), p. 617—619.

Till franskans ställning i England under medeltiden.

Minnesskrift utg. av Filologiska samfundet i Göteborg . . . den 22 oktober 1920 [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 26 (1920):2], p. 1—8.

Quomodo i de romanska språken.

Studier i modern språkvetenskap utg. av Nyfilologiska sällskapet i Stockholm, 7 (1920), p. 127—135.

Anglo-Norman Language & Literature. (Language & Literature Series: The World's Manuals.) London 1923. in-8. 111 p.

Comptes rendus: *Modern Language Notes*, vol. 38 (1923), p. 447—448 (D. S. B[londheim]); *Le moyen âge*, t. 34 (1923), p. 307—310 (A. Långfors); *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, t. 24 (1923), p. 92—93 (O. Bloch); *Literary Review*, 20/10 1923, p. 164; *Notes and Queries*, ser. 12, vol. 12 (1923), p. 180; *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 84 (1923), p. 195—196 (H. Lemaître); *Revista de historia* (Lisboa), anno 12 (1923) (J. Salverda da Grave); *Anglia*, Beiblatt, Bd 35 (1924), p. 267—270 (M. Friedwagner); *Revue germanique*, année 15 (1924), p. 80—82 (F. C. Danchin); *Romania*, année 53 (1924), p. 158 (M[ario] R[oques]); *Svenska dagbladet*, 10/7 (B) 1923 (W. Söderhjelm).

Encore une fois *desver, resver.*
Romania, t. 49 (1923), p. 98—104.

Französisch *viste, vite.*
Neuphilologische Mitteilungen, Jahrg. 25 (1924), p. 24—26.

' Observations sur les nombres ordinaux des langues romanes.
Romania, année 53 (1924), p. 481—498.

II. *Éditions*

La plainte d'amour. Poème anglo-normand publié pour la première fois. [1—2.]

1: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken prof. vid *Göteborgs Högskola N. O. G. Nordenskjöld* kommer att inställas i sitt ämbete [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 11 (1905): 4], p. 1—65.
2: *Inbjudning* till den offentliga föreläsning, med hvilken prof. vid *Göteborgs Högskola K. J. V. Lundström* kommer att inställas i sitt ämbete [= *Göteborgs Högskolas årsskrift*, bd 13 (1907): 5], p. 1—36.

Comptes rendus: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 9 (1905), p. I 149 (E. Stengel); *Romania*, année 35 (1906), p. 156 (P. M[eyer]).
Voir aussi: *Ib.*, Bd 9 (1905), p. II 70; Bd 11 (1907—10), p. I 250, II 110—II 111.

Lettre du comte G. Ph. Creutz à Marmontel sur l'Espagne (1765). [Texte avec introduction.]
Revue hispanique, t. 23 (1910), p. 314—321.

Victor Hugo, Hernani. Publié à l'usage des classes. Stockholm 1914. in-8. (4) + 253 p. [En collaboration avec M. J. Barat.]

Comptes rendus: Några reflexioner med anledning av en nyutkommen Hernaniedition: *Språk och stil*, årg. 15 (1915), p. 193—200 (P. A. Geijer); *Stockholms dagblad*, 27/4 1915 (A. Teod. Malmberg); *Moderna språk*, årg. 9 (1915,) p. 164—166 (H. Söderberg); *Pedagogisk tidskrift*, årg. 51 (1915), p. 116—118 (J. O. Rohnström).

Le purgatoire de Saint Patrice des manuscrits Harléien 273 et Fonds français 2198 publié pour la première fois. Göteborg 1916. in-8. 86 + (1) p. [= Göteborgs Högskolas årsskrift, bd 21 (1915): 3].

Compte rendu: *Svensk humanistisk tidskrift*, årg. 1 (1917), col. 242—244 (M. Mörner).

Deux poèmes de Nicholas Bozon. Le char d'orgueil. La lettre de l'empereur Orgueil. Göteborg 1919. in-8. XXII + 82 p. [= Göteborgs Högskolas årsskrift, bd 25 (1919): 3].

Comptes rendus: *Romania*, t. 46 (1920), p. 160 (A. Jeanroy); *Literaturblatt f. german. und roman. Philologie*, Jahrg. 42 (1921), p. 186—187 (A. Hilka).

III. *Histoire littéraire*

Den portugisiska litteraturens pånyttfödelse i det nittonde århundradet. *Ny svensk tidskrift*, årg. 11 (1890), p. 423—446.

Om sagans uppkomst och vandringar. Efter senaste forskningar. *Ord och bild*, årg. 4 (1895), p. 193—206.

Hvad vi beundra i Dantes Komedi. Med 5 bilder. *Ord och bild*, årg. 4 (1895), p. 385—402.

Dante. Göteborg 1896. in-8. (4) + 165 p. [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, 5].

— Andra uppl. Göteborg 1921. in-8. V + 166 p.

Comptes rendus: *Göteborgs handels- och sjöfartstidning*, 25/9 1896 (K. W[arburg]); *Ord och bild*, årg. 5 (1896), bilaga, p. 82—84 (H. K.); *Nordisk tidskrift*, 1896, p. 657—660 (C. R. Nyblom); *Nordisk Tidsskrift f. Filologi*, tredje Række, Bd 5 (1896—97), p. 85—87 (E. Gigas); *Romania*, année 26 (1897), p. 158; *Literaturblatt f. german. und roman. Philologie*, Jahrg. 19 (1898), col. 71 (C. Appel); *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 4 (1895—96), p. II 257 (M. Barbi); *Giornale Dantesco*, anno 7 (1899), p. 280; *Göteborgs dagblad*, 14/9 1921 (G. Biller); *Revue de littérature comparée*, année 3 (1923), p. 171 (G. B[iller]).

Rolandssången jämte en inledning om den äldsta franska litteraturen. Göteborg 1898. in-8. (4) + 166 p. [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, 8].

Comptes rendus: *Göteborgs handels- och sjöfartstidning*, 23/12 1898 (K. Warburg); *Revue critique d'histoire et de littérature*, t. 48 (1899), p. 46—47 (A. Wallensköld); *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 5 (1897—98), p. II 94—II 95 (E. Stengel); Bd. 11 (1907—10), p. II 14 (L. Stiefel); *Romania*, année 28 (1899), p. 163.

Den ridderliga kärleken i medeltidens litteratur.
Nordisk tidskrift, 1901, p. 618—638.

Compte rendu: *Romania*, année 32 (1903), p. 347 (G. P a r i s).

Den provensalska trubadurdiktningen. Med tvenne kartor. Göteborg 1904. in-8. (7) + 122 p. + 2 cartes [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, 20].

Compte rendu: *Neuphilologische Mitteilungen*, Jahrg. 6 (1904), p. 114—115 (C. G. E s t l a n d e r).

Bretonska språket och litteraturen.
Nordisk familjebok, ny uppl., bd 4 (1905), col. 128—129 [signé: (J. M.) faute d'impression pour (J. V.)].

Nicolas Bozon, en förbisedd anglonormandisk skald.
Studier tillägnade Karl Warburg på hans sextioårsdag. Stockholm 1912, p. 209—218.

Den franska romantiken. Stockholm 1915. in-8. VII + 181 p. [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, ny följd, 13].

Comptes rendus: *Aftonbladet* (Stockholm), 20/12 1915 (A. M. R o o s); *Göteborgs handels- och sjöfartstidning*, 2/2 1916 (J. A t t e r b o m); *Svenska dagbladet*, 12/3 1916 (G. B j u r m a n); *Deutsche Literaturzeitung*, Jahrg. 37 (1916), col. 645—647 (C. A p p e l); *La revue diplomatique*, 17/5 1916 (G. P a r m e n t i e r).

Miguel de Cervantes.
Nordisk tidskrift, 1916, p. 195—206.

Sverige i den franska litteraturen till Gustaf Adolfs dagar.
Nordisk tidskrift, 1917, p. 277—293.

Camões. Portugals nationalskald. Stockholm 1920. in-8. VI + (1) + 118 p. [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs Högskola, ny följd, 17].

Comptes rendus: *Svenska dagbladet*, 3/6 1920 (A. Ö s t e r l i n g); *Stockholms dagblad*, 3/7 1920 (O. R a b e n i u s); *Göteborgs dagblad*, 7/9 1920 (C. R. a f U g g l a s); *Nuova antologia di lettere, scienze ed arti*, vol 294 (1921), p. 287—290 (M. P o r e n a).

En banbrytare på den portugisiska litteraturhistoriens område. Fidelino de Figueiredo.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, fjerde Række, Bd 9 (1920), p. 123—130.

Ett sexhundraårsminne. Dante som konstnär, människa och fosterlandsvän. [Traduction d'un article de Manfredi Porena.]
Göteborgs dagblad, 9/4 1921.

En kvinlig akademiker. Grefvinnan Matthieu de Noailles.
Göteborgs dagblad, 30/4 1921 [signé: J. V.].

En storartad litteraturhistorisk upptäckt. Musulmanska förebilder till Divina Commedia.
Göteborgs dagblad, 1/8 1921.

Compte rendu: *Giornale Dantesco*, anno 26 (1923), p. 300 (Asín Palacio).

Dantes lif och författareverksamhet.
Göteborgs dagblad, 13/9 1921.

Jean-Baptiste Poquelin, kallad Molière. 1622—1922.
Göteborgs dagblad, 14/1 1922.

Jacinto Benavente. Den nye Nobelpristagaren.
Göteborgs dagblad, 10/11 1922.

Till den senaste Nobelprisutdelningen. Något om Jacinto Benaventes »Al Natural».
Göteborgs dagblad, 13/11 1922.

Voir aussi: Franska språket i England, etc., p. 391; Le français en Angleterre, etc., p. 391; Till franskans ställning i England under medeltiden, p. 393; Anglo-Norman Language & Literature, etc., p. 393.

IV. *Grammaire et stylistique*

Den moderna franska syntaxens studium.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 141—143, 175—178 [signé: J. V.].

Compte rendu des grammaires de la langue française et des autres langues romanes éditées en France, en Allemagne et en Suède.



Anmärkningar till franska grammatiken och stilistiken.
Pedagogisk tidskrift, årg. 21 (1885), p. 431—440 [signé: J. V.].

Om den moderna franska prosastilen.
Språkvetenskapliga sällskapets i Upsala förhandlingar, sept. 1882—maj 1885 [= *Upsala Universitets årsskrift*, 1886, Filosofi, språkvetenskap och historiska vetenskaper, 3], p. 1—40.

Compte rendu: *Pedagogisk tidskrift*, årg. 23 (1887), p. 336—337 (H. W.).

Les débuts du style français.
Recueil de mémoires philologiques présenté à M. Gaston Paris. . . le 9 août 1889. Stockholm 1889, p. 175—209.

Comptes rendus: *Romania*, année 19 (1890), p. 129—130 (G. P[aris]); *Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur*, Bd 12 (1890), Referate und Rezensionen, p. 159—160 (Ernst Joh. Groth).

— Fransk språklära. [1—3.] Lund 1890[—92]. in-8. (4)+281 p.

Comptes rendus: 1: *Romania*, année 21 (1892), p. 328; *Pedagogisk tidskrift*, årg. 27 (1891), p. 123—125 (Olof Örtenblad); 2—3: *Pedagogisk tidskrift*, årg. 28 (1892), p. 237—242 (Olof Örtenblad); 1—3: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 2 (1891—94), p. 178 (A. Stimming), p. 439—441 (A. Western); *Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur*, Bd 15 (1893), Referate und Rezensionen, p. 250—254 (P. E. Lindström); *Verdandi*, årg. 10 (1892), p. 188 (Herman Andersson); *Tidskrift utg. af Pedagogiska föreningen i Finland*, 30 (1893), p. 52—56 (A. Wallensköld).

En réponse à M. H. Andersson et à M. A. Wallensköld M. Vising a publié les deux articles suivants:

Till Herman Andersson. Diskussion af några punkter i hans anmälan af min Franska språklära.
Verdandi, årg. 10 (1892), p. 238—240.

Några paragrafer ur franska grammatiken. (Med anledning af en anmälan.)
Tidskrift utg. af Pedagogiska föreningen i Finland, 30 (1893), p. 171—176.

Lettre à M. Carl Wahlund, accompagnée de remarques sur la syntaxe du substantif français.
Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund . . . (le 7 janvier 1896). Mâcon s. d., p. 63—74.

Comptes rendus: *Romania*, année 26 (1897), p. 102 (G. P[aris]); *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 5 (1897—98), p. I 231 (G. Ebeling).

Om språkskönhet. Göteborg 1897. in-8. (2)+47 p. [= Göteborgs Högskolas årsskrift, bd 3 (1897):9].

Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 5 (1897—98), p. I 15 (L. Sütterlin).

Den fransk-klassiska stilens uppkomst.
Göteborgs Högskolas årsskrift, bd 4 (1898):3, p. 103—133.

Buffons klassiska yttrande om stilen.
Språk och stil, årg. 2 (1902), p. 59—61.

Om stil och stilforskning.
Nordisk tidskrift, 1909, p. 41—57.

Traduit en italien:

Stile e indagini stilistiche.
Rivista d'Italia, anno 12 (1909), p. 17—34.

Compte rendu: *Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen*, Bd 123 (1909), p. 454.

La stylistique est-elle possible?
Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte... Paris 1910, p. 827—835.

Comptes rendus: *Romania*, année 39 (1910), p. 596 (M. Roques); *Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur*, Bd 36 (s. d.), Referate und Rezensionen, p. 152—153 (L. Jordan); *Deutsche Literaturzeitung*, Jahrg. 31 (1910), col. 2541 (Ph. A. Becker); *Revue critique d'histoire et de littérature*, t. 70 (1910), p. 90 (E. Faral); *Revue des langues romanes*, t. 56 (1913), p. 69 (J. Anglade).

Än en gång *imparfait* och *passé défini* i franskan, italienskan och spanskan samt exempel på en egendomlig användning av det förra.
Studier tillegnade Esaias Tegnér den 13 januari 1918. Lund 1918, p. 119—126.

Compte rendu: *Svensk humanistisk tidskrift*, årg. 2 (1918), col. 38 (V. Lundström).



Perfektum und Imperfektum in den romanischen Sprachen. (Zu den Artikeln Hartmanns in Kuhns Zeitschrift, 48, 49 und in den Neuen Jahrbüchern, Abt. 1, 43.)
Neuphilologische Mitteilungen, Jahrg. 24 (1923), p. 11—18.
Compte rendu: *Romania*, année 53 (1924), p. 467 (M. [Roques]).

Voir aussi: Die realen Tempora der Vergangenheit, etc., p. 389; Om det 2:dra sammansatta perfektet, etc., p. 390.

V. *Traductions*

Camillo Castello Branco, En kärlekens martyr. Familjehistoria. Efter portugisiska originalets sjätte upplaga (1887). Stockholm 1889. in-8. IV+169 p.

Främmande lyrik i öfversättning i originalens rim och versmått.
Göteborgs dagblad, 31/8 1921: [1. Prosper Blanchemain, Perlan och tåren. 2. Eugénie de Guérin, Min lyra]; 7/9 1921: [3. Giosué Carducci, Morgon på Alperna]; 14/9 1921: [4. Lope de Vega, Se vågorna gå och komma... 5. Mjölnardottern och kavaljeren]; 21/9 1921: [6. Till stadsherrarna]; 28/9 1921: [7. Pierre de Nolhac, Natt på ljungheden]; 5/10 1921: [8. Dante Alighieri, O Guido, ack att Lapo, du och jag... 9. Michel-Angelo Buonarroti, Att sofva, bli till sten — hvad härlig lott...]; 12/10 1921: [10. Pierre de Ronsard, Sonett till Helen]. [Signé: J. V.]

Théophile Gautier, Jul.
Göteborgs dagblad, julnummer, 22/12 1921 [signé: J. V.].

VI. *Enseignement*

Några ord angående ordnandet af undervisningen i de moderna språken vid våra allmänna läroverk.
Pedagogisk tidskrift, årg. 21 (1885), p. 229—246 [signé: J. V.].

Franska talöfningar...af Joh. Storm. Mellankurs. Svensk edition. Stockholm 1887. in-8. XII+203 p.

— — Andra tillökade uppl. Stockholm 1891. in-8. XIV+219 p. [En collaboration avec M. V. Sturzen-Becker.]

Om skolundervisningen i främmande lefvande språk.
Ny svensk tidskrift, 1887, p. 92—111.

Compte rendu: *Literaturblatt f. german. und roman. Philologie*, Jahrg. 8 (1887), col. 143—144.

Öfversättningsöfningar från svenska till franska, ordnade efter Johan Visings Franska språklära. Lund 1892. in-8. II+60 p.

Nyckel till professor Visings öfversättningsöfningar till franska. Lund 1892. in-8. (2)+52 p.

Franska talöfningar. . .af Joh. Storm. Högre kurs för fortsättningsstudium. Svensk edition. Stockholm 1897. in-8. XIV+228 p.

Läroverkskommittén och språkundervisningen.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 6/2 (B), 7/2 (A) 1903.

Voir aussi:
Skolan, årg. 2 (1903), p. 203—211, et *Skolproblem på dagordningen*... Stockholm 1905, p. 167—175.

Ecklesiastikministern och studentexamen.
Göteborgs morgonpost, 13/4 1913 [non signé].

Nya franska skolplaner.
Göteborgs dagblad, 7/9 1921 [non signé].

VII. *Varia*

[Compte rendu des livres et des revues scandinaves concernant l'histoire et la philologie du moyen âge.]
Le moyen âge, année 1 (1888), p. 69—71, 184—185; année 2 (1889), p. 134—137, 155—156; année 3 (1890), p. 109—114; année 4 (1891), p. 91—96; année 6 (1893), p. 48—56.

Rosen i forntiden och medeltiden.
Nordisk tidskrift, 1893, p. 435—455.

Gustaf II Adolf och Frankrikes pretiöser.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 6/5 (B) 1893 [signé: J. V.].



Den italienska språkfrågan. Ett exempel på litteraturspråkets betydelse för en nation.
Nordisk tidskrift, 1894, p. 521—544.

Italienska resande i Sverige.
Göteborgs turistförenings årsskrift, 1897, p. 50—68.
Compte rendu: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 5 (1897—98), p. III 50—III 51 (Alwin Schultz).

Spaniens förfall. 1—4.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 23/12 (B), 27/12, 30/12 1898, 5/1 (B) 1899 [signé: J. V.].

Samarbetet mellan Nordens universitet. Redogörelse.
Nordisk universitetstidskrift, årg. 2 (1901—02), p. 193—200.

L'Alliance Française de Gothembourg 1892—1902. Historique et liste des adhérents. Göteborg 1902. in-8. 35 p. [Non signé.]

Gaston Paris †.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 7/3 1903.

Minnestal hållna i Göteborgs k. vetenskaps- och vitterhetssamhälle å dess högtidsdagar 1900—1903.
Göteborgs k. vetenskaps- och vitterhetssamhälles handlingar, fjärde följden, h. 5—6 (1903):[3], p. 1—70, 81—97.

Graziadio Isaia Ascoli.
Nordisk familjebok, ny uppl., bd 2 (1904), col. 139—140 [signé: J. V.]

Göteborgs Högskolas byggnad jämte en blick på Högskolans utveckling 1891—1907 af Högskolans rektor. Göteborg 1907. in-8. XII + 51 p. [= Göteborgs Högskolas årsskrift, bd 13 (1907):4].

[Discours à l'inauguration du nouveau bâtiment de la Göteborgs Högskola le 18 septembre 1907.]
Invigningen af Göteborgs Högskolas byggnad den 18 och 19 september 1907. Festberättelse utarbetad af Högskolans sekreterare. Göteborg 1908, p. 17—27.

Minnestal hållna i Göteborgs k. vetenskaps- och vitterhetssamhälle å dess högtidsdagar 1904—1907.
Göteborgs k. vetenskaps- och vitterhetssamhälles handlingar, fjärde följden, h. 11 (1908): [1], p. 1—28, 33—34, 43—60, 63—83.



Spanien och Portugal. Bilder från Iberiska halfön. Stockholm 1911. **in-8. XI + 210 p.** [= Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs **Högskola**, ny följd, 8].

Comptes rendus: *Bulletin de dialectologie romane*, 1912, p. 42 (H. U.); *Deutsche Literaturzeitung*, Jahrg. 33 (1912), col. 1269—1271 (C. Appel); *Nordisk tidskrift*, 1913, p. 67—69 (E. Staaff).

Paul Meyer. Den store franske romanisten och paleografen afliden.
Svenska dagbladet, 6/10 (B) 1917.

Professor Kristoffer Nyrop 60 år i dag.
Göteborgs morgonpost, 11/1 1918 [signé: J. V.].

Spanien under och efter kriget. Hvad som förde Romanones till makten.
Göteborgs dagblad, 28/12 1918 [signé: J. V.].

Pérez Galdós död.
Göteborgs dagblad, 7/1 1920 [signé: J. V.].

Namnet Clemenceau.
Göteborgs dagblad, 1/5 1920 [signé: J. V.].

Saknar vår tid litterär produktionskraft? [Réponse à une enquête.]
Svenska dagbladet, 29/8 1920.

Fredrik Amadeus Wulff.
Nordisk familjebok, ny uppl., bd 32 (1921), col. 1193—1194 [signé: J. V.].

Vetenskapens renässans i Spanien.
Göteborgs dagblad, 3/2 1921 [signé: J. V.].

Lärarelönerna i Frankrike.
Göteborgs dagblad, 17/9 1921 [non signé].

Lektor Teodor Malmberg 70 år.
Göteborgs dagblad, 31/10 1921.

Förbudsfrågan i Frankrike.
Göteborgs dagblad, 12/7 1922.

Statistiska uppgifter om Italien.
Göteborgs dagblad, 26/7 1922 [signé: J. V.].

Professor Esaias Tegnér 80 år.

Göteborgs dagblad, 12/1 1923.

Comme recteur à l'Université de Göteborg, M. Vising a rédigé pendant les années 1898/99—1908/09 le Rapport annuel de l'Université ainsi que les Programmes (Inbjudningsskrifter) publiés à l'occasion de l'entrée en fonctions de MM. Lidén (1900), Wadstein et Sylwan (1901), Kjellén (1902), Steffen (1903), Björkman (1905), Nordenskjöld (1905) et Lundström (1907). Il a rédigé en outre le Programme publié à l'occasion de la promotion au doctorat (Filosofie doktorspromotionen) le 6 juin 1903. Voir p. 391, 392, 394.

M. Vising a été un des rédacteurs du *Nordisk revy*, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84) — årg. 2 (1884—85), du *Nordisk Tidsskrift f. Filologi*, tredje Række, Bd 1 (1892—93) — fjerde Række, Bd 10 (1922), et du *Nordisk universitetstidskrift*, årg. 1 (1900—01) —årg. 5 (1905—06).

VIII. *Comptes rendus*

Hermann Rose, Über die Metrik der Chronik Fantosme's. Diss. Strassburg. Bonn 1880.

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 3 (1882), col. 352—355.

W. Rolfs, Die Adgarlegenden Egerton 612. (Romanische Forschungen, Bd 1, p. 179—236.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 180—183.

J. A. Lundell, Norskt språk. (Nordisk tidskrift, 1882, p. 469—507.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 257—258.

G. Paris & A. Bos, La vie de saint Gilles par Guillaume de Berneville, poème du XII[e] siècle. Paris 1881. (Soc. des anc. textes fr.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg 4 (1883), col. 310—312.

Fr. Wulff, Några ord om aksent i allmänhet och om den moderna franska aksentueringen i synnerhet. Föredrag... (Forhandlinger paa det andet nordiske Filologmøde i Kristiania 1881, Kristiania 1883, p. 169—183.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 391—392.

P. A. Geijer, Om de franska episka versformernas ursprung. (Forhandlinger paa det andet nordiske Filologmøde i Kristiania 1881, Kristiania 1883, p. 143—169.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 393.

[Pauline Kronberg, n. Ahlberg], Victor Hugo och det nyare Frankrike. En studie af P. A. 1—3. Stockholm 1879—81.

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 430.

W. W. Skeat, A rough List of English Words found in Anglo-French. (Transactions of the Philological Society, 1880—81, app. 5.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 464—465.

W. Altenburg, Versuch einer Darstellung der wallonischen Mundart nach ihren wichtigsten Lautverhältnissen. 1—3. (Programm der höheren Bürgerschule zu Eupen, 1880—82.)

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 468—469.

A. E. Edström, Studier öfver uppkomsten och utvecklingen af fornfranskans E-ljud. 1. Akad. afh. Upsala 1883.

Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 4 (1883), col. 469—470.

Auguste Noel, Histoire abrégée de la langue et de la littérature françaises. Paris [1882].

Nordisk revy, utg. af A. Noreen, profnummer, april 1883, p. 8.

D. F. Knudsen & N. Th. Wallem, Nyere franske forfattere i udvalg. Med oplysende anmærkninger. Christiania 1882.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, profnummer, april 1883, p. 10 [signé: J. V.].

Charles Joret, Des caractères et de l'extension du patois normand. Paris 1883.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 42—43 [signé: J. V.].

E. Brinckmeier, Die provenzalischen Troubadours als lyrische und politische Dichter. Mit Proben ihrer Dichtungen. Göttingen 1882.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 105—106 [signé: J. V.].

M. Schweisthal, Remarques sur le rôle de l'élément franc dans la formation de la langue française. Paris s. d.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 178.

Bibliographischer Anzeiger für romanische Sprachen und Literaturen hrsgn von Emil Ebering. 1. Bd. 2. Halbjahr. 1. Heft. Leipzig 1883.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 247—248 [signé: J. V.].

Karl Gustaf Andresen, Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen. Dritte, vermehrte Auflage. Heilbronn 1883.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 274—276 [signé: J. V.].

Adolf Tobler, Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit. Zweite Auflage. Leipzig 1883.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 335—336 [signé: J. V.].

Bernhard Schmitz, Französische Synonymik nebst einer Einleitung in das Studium der Synonyma überhaupt. Dritte Auflage. Leipzig 1883.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 374—375 [signé: J. V.].

W. Pettersson, Om de franska hjelpverben under belysande jemförelse med språkbruket i latinet, tyskan och engelskan. (Gävle läroverks program 1882, 1883.)
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 441—442 [signé: J. V.].

W. Foerster & E. Koschwitz, Altfranzösisches Übungsbuch zum Gebrauch bei Vorlesungen und Seminarübungen. Th. 1. Heilbronn 1884.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 1 (1883—84), col. 506 [signé: J. V.].

Hugo von Feilitzen, Li ver del juïse. En fornfransk predikan. Akad. afh. Upsala 1883.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 5 (1884), col. 68—71.

W. Röttiger, Der Tristran des Thomas. Diss. Göttingen 1883.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 5 (1884), col. 148—149.

Esaias Tegnér, Norrmän eller danskar i Normandie? Några anmärkningar om normandiska ortnamn. (Nordisk Tidskrift, 1884, p. 183—214.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 5 (1884), col. 477—478.

Friedr. Brinkmann, Syntax des Französischen und Englischen in vergleichender Darstellung. Bd 1—2. Braunschweig 1884—85.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 2 (1884—85), col. 78—82, 402—403, [signé: J. V.].

A. E. Widholm, Fransk språklära i sammandrag till läroverkens tjenst. 1. Formlära. Stockholm 1884.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 2 (1884—85), col. 109—110 [signé: J. V.].

C. Enbloms Ordförråd och ordställningar till vägledning i franska språket i sammandrag utg. af O. Wigert & A. T. Malmberg, Norrköping 1884.
Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 2 (1884—85), col. 308 [signé: J. V.].

Th. Berggren, Några anteckningar om grammatikernas olika uppfattning af indikativens imperfekt samt historiskt och presentiskt perfekt i nyfranskan. (Västerviks på reallinien högre allmänna läroverks program, 1884.)

Nordisk revy, utg, av A. Noreen, årg. 2 (1884—85), col. 458 [signé: J. V.].

Alfred Ohlsson, Bruket af de engelska hjelpverben *Shall* och *Will* för den studerande ungdomen. Göteborg 1884.

Nordisk revy, utg. af A. Noreen, årg. 2 (1884—85), col. 467 [signé: J. V.].

Richard Birkenhoff, Ueber Metrum und Reim der altfranzösischen Brandanlegende. Marburg 1884. (Ausgaben und Abhandlungen, veröffentl. von E. Stengel, 19.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 6 (1885), col. 68—70.

Hjalmar Edgren, Quelques observations sur l'élément roman de l'anglais. (Lunds Universitets årsskrift, t. 19.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 6 (1885), col. 239—240.

K. Brekke, Etude sur la flexion dans le Voyage de S. Brandan. Paris 1884. [Sur la couverture: 1885.]
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 6 (1885), col. 370—371.

Adolf Noreen, Om språkriktighet. (Nordisk tidskrift 1885, p. 377—403, 465—479.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 7 (1886), col. 357—360.

A. Haase, Zur Syntax Robert Garniers. (Französ. Studien, hrsgn von G. Körting & E. Koschwitz, 5:1.)
Pedagogisk tidskrift, årg. 22 (1886), p. 123—124 [signé: J. V.].

Ferdinand Schulthess, Svensk-fransk ordbok. Stockholm 1881—85.
Pedagogisk tidskrift, årg. 22 (1886), p. 239—250 [signé: J. V.].



Paul Passy, Le français parlé. Heilbronn 1886.

Felix Franke, Phrases de tous les jours. Heilbronn 1886.
Pedagogisk tidskrift, årg. 22 (1886), p. 497—499 [signé: J. V.].

Otto Jespersen, Kortfattad engelsk grammatik. Svensk bemyndigad bearbetning af Mauritz Boheman. Stockholm 1886.
Pedagogisk tidskrift, årg. 22 (1886), p. 499—500 [signé: J. V.].

C. A. Windahl, Li vers de la mort. Lund 1887.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 8 (1887), col. 150 [signé: J. V.].

Alfred Johansson, Språklig undersökning af Le Lapidaire de Cambridge. Akad. afh. Upsala 1886.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 8 (1887), col. 303—306.

Ivan Uschakoff, De franska konsonanterna. Helsingfors 1887.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 9 (1888), col. 174—175.

I. M. Rabbinovicz, Grammaire de la langue française. Deuxième éd. Paris 1889.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 11 (1890), col. 64.

Emile Faguet, Notices littéraires sur les auteurs français prescrits par le nouveau programme du 22 juillet 1887. Paris 1888.
Pedagogisk tidskrift, årg. 26 (1890), p. 212—214 [signé: J. V.].

Robert Gnerlich, Bemerkungen über den Versbau der Anglonormannen. Diss. Strassburg. Breslau 1889.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 12 (1890), H. 2., p. 29—31.

Alfred Nordfelt, Études sur la chanson des Enfances Vivien. Stockholm 1891.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 12 (1891), col. 305—307.



Miguel de Cervantes Saavedra, Den sinnrike junkern Don Quijote af La Mancha. Öfvers. af Edv. Lidforss. D. 1—2. Stockholm 1891—92.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 13 (1892), col. 127—128; Jahrg. 15 (1894), col. 315.

H. Binet, Le style de la lyrique courtoise en France aux XII:e et XIII:e siècles. Paris 1891.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 14 (1892), H. 2, p. 170—172.

G. A. Scartazzini, Dante-Handbuch. Leipzig 1892.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 1 (1892—93), p. 145—150.

Per Elof Lindström, Anmärkningar till de obetonade vokalernas bortfall i några nordfranska ortnamn. Akad. afh. Upsala 1892.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 14 (1893), col. 288—292.
Voir: *Kritischer Jahresbericht über d. Fortschritte d. roman. Philologie*, Bd 2 (1891—94), p. 161—163 (A. Risop).

J. W. Söderhjelm & N. Tötterman, Fransk språklära. Helsingfors 1892.
Pedagogisk tidskrift, årg. 29 (1893), p. 100—103.

Paget Toynbee, Specimens of Old French (IX—XV centuries), with Introduction, Notes and Glossary. Oxford 1892.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 15 (1893), H. 2, p. 96—98.

Studieplaner samt bestämmelser, råd och anvisningar rörande studierna inom Filosofiska fakulteten vid universitetet i Upsala för fil. kand.- och lic.-examen. 1. Upsala 1892.

Vetenskapliga vägvisare 1. Germaniska och romaniska språkstudier. En blick på deras historia, metoder, hjälpmedel af Werner Söderhjelm. Helsingfors 1892.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 15 (1894), col. 50—52.

Helmer Key, Alessandro Manzoni. Stockholm 1894.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 15 (1894), col. 335—338.

Göran Björkman, Anthero de Quental. Akad. afh. Upsala 1894.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 15 (1894), col. 342—343.

Festskrift til Vilhelm Thomsen fra disciple. København 1894.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 3 (1894—95), p. 87—88 [signé: J. V.].

Kristoffer Nyrop, Lærebog i det spanske Sprog. Anden Udg. København 1891.
—, Spansk Ordsamling. København 1894.
—, Kortfattet spansk Grammatik. Anden Udg. København 1894.
La España moderna. Morceaux choisis des écrivains espagnols contemporains publiés et annotés par Christophe Nyrop. Copenhague 1892.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 16 (1895), col. 378—380.

Paul Sabatier, Vie de S. François d'Assise. Paris 1893.
Nordisk tidskrift, 1895, p. 423—426.

Cosmopolis. Internationale Revue. No. 1—2. London 1896.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 28/2 1896 [signé: J. V.].

Spanska noveller i svensk tolkning af Adolf Hillman. Stockholm 1896.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 7/10 1896 [signé: J. V.].

F. T. Cooper, Word formation in the Roman sermo plebeius. Boston & London 1895.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 5 (1896—97), p. 58—63.

Dante Alighieri, Opere minori. Il trattato de vulgari eloquentia per cura di Pio Rajna. Firenze 1896.
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 5 (1896—97), p. 76—77.



Anatole France, L'orme du Mail.
Göteborgs handels- och sjöfartstidning, 22/3 1897 [signé: J. V.].

Kr. Nyrop, Kysset og dets historie. København 1897.
Nordisk tidskrift, 1897, p. 691—695.

O. P. Ritto, Rolandskvadet metrisk oversat. København 1897.
Historisk tidskrift, årg. 18 (1898), öfversikter och granskningar, p. 6—9.

Geo. Stier, Französische Syntax. Wolfenbüttel 1896.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 19 (1898), col. 379—383.

Giuseppe Fredbärj, Grammatica elementare della lingua svedese. Torino, Stocolma 1897.

Eugenio Pàroli, Grammatica teoricopratica della lingua svedese. Milano 1898.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 19 (1898), col. 407—410.

Lewis Freeman Mott, The System of Courtly Love studied as an introduction to the Vita Nuova of Dante. Boston & London 1896.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 20 (1898), H. 2, p. 40—43.

Studier i modern språkvetenskap utg. af Nyfilologiska sällskapet i Stockholm. 1. Upsala 1898.
Pedagogisk tidskrift, årg. 35 (1899), p. 89—101; *Romania*, année 28 (1899), p. 292—296.

Lars Lindberg, Les locutions verbales figées dans la langue française. Thèse pour le doctorat. Upsal 1898.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 21 (1899), H. 2, p. 29—33.

Alfred Westholm, Étude historique sur la construction du type «Li filz le rei» en français. Thèse pour le doctorat [Upsal]. Vesterås 1899.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 21 (1900), col. 16—17.

Albert Stimming, Der anglonormannische Boeve de Haumtone zum ersten Male hrsgn. Halle 1899. (Bibliotheca normannica, 7.)
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 22 (1900), H. 2, p. 21—26.

Otto Hartenstein, Studien zur Hornsage. Heidelberg 1902. (Kieler Studien zur englischen Philologie, 4.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 24 (1903), col. 372—374.

Carl Wahlund, Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt. Upsala 1900. (Skrifter utg. af K. human. vetenskapssamfundet i Upsala, 4.)
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 25 (1903), H. 2, p. 46—49.

S. Gräfenberg & Antonio Paz y Mélia, Brieflicher Sprach- und Sprech-Unterricht für das Selbststudium der spanischen Sprache. Berlin 1902—03. (Methode Toussaint-Langenscheidt.)
Nordisk Tidsskrift f. Filologi, tredje Række, Bd 13 (1904—05), p. 84—86.

Max Gross, Geffrei Gaimar. Diss. Erlangen 1902.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 26 (1905), col. 71—72.

Mildred K. Pope, Étude sur la langue de Frère Angier, suivie d'un glossaire de ses poèmes. Oxford, Paris s. d.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 28 (1905), H. 2, p. 66—70.

Louis Emil Menger, The Anglo-Norman Dialect. New York, London 1904.
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 30 (1906), H. 2, p. 170—172.

Rudolf Zenker, Boeve-Amlethus. Das altfranzösische Epos von Boeve de Hanstone und der Ursprung der Hamletsage. Berlin & Leipzig 1905.



(Literarhistorische Forschungen, hrsgn von J. Schick & M. v. Waldberg, 32.)
Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, Jahrg. 61 (1907), Bd 118, p. 226—230.

Leo Jordan, Über Boeve de Hanstone. Halle a. S. 1908. (Zeitschrift f. roman. Philologie, Beiheft 14.)
Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, Jahrg. 63 (1909), Bd 122, p. 412—413.

G. G. Laubscher, The Past Tenses in French. Diss. Baltimore 1909.
Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, Jahrg. 64 (1910), Bd 125, p. 447—448.

Kr. Sandfeld Jensen, Bisætningerne i moderne fransk. København & Kristiania 1909.
Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, Jahrg. 65 (1911), Bd 126, p. 256—260.

J. K. Larsen, Studier over oldspanske Konjunktiver. København & Kristiania 1910.
Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen und Literaturen, Jahrg. 65 (1911), Bd 127, p. 455—456.

John E. Matzke, Les œuvres de Simund de Freine. Paris 1909. (Soc. des anc. textes fr.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 32 (1911), col. 401—403.

Alphonse Daudet, Contes choisis. Skolupplaga med anmärkningar utg. af Thor Nordström. Tredje uppl. Stockholm 1903.
Moderna språk, årg. 7 (1913), p. 90—94.

A. T. Baker, An Anglo-French Life of St Osith. (The Modern Language Review, vol. 6, p. 476—502; vol. 7, p. 74—93, 157—192.)
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 35 (1914), col. 16—20.

Anna Maria Roos, Ur Spaniens diktning. Stockholm 1914.
Sous le titre: Spansk poesi.
Svenska dagbladet, 27/12 1914.

Victor Hugo, Hernani. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch neu hrsgn von J. H. Lange. Bielefeld & Leipzig 1913. (Théâtre français, 61.)
Zeitschrift f. französ. Sprache und Litteratur, Bd 43 (1915), Referate und Rezensionen, p. 89—94.

Miguel de Cervantes Saavedra, Fyra noveller. Övers. av M. L. Wistén. Göteborg 1916.
[Miguel de] Cervantes [Saavedra], Tvenne sedelärande berättelser. Övers. av L. Wistén. Stockholm 1916.
Sous le titre: Cervantes noveller. Ett värdefullt bidrag till vår öfversättningslitteratur.
Svenska dagbladet, 7/5 1916.

Miguel de Cervantes Saavedra, Valda noveller. Från spanskan av L. Wistén. 1—2. Stockholm 1916.
Sous le titre: Ny Cervantes-öfversättning.
Svenska dagbladet, 3/8 1916.

Florian-Parmentier, La littérature et l'époque. Histoire de la littérature française de 1885 à nos jours. Paris 1916. [Sur la couverture: Histoire contemporaine des lettres françaises de 1885 à 1914.]
Sous le titre: Den moderna franska litteraturen enligt ett nyutkommet arbete.
Svensk humanistisk tidskrift, årg. 1 (1917), col. 33—39.

Mémoires de la Société néophilologique de Helsingfors. 6. Helsingfors 1917.
Svensk humanistisk tidskrift, årg. 1 (1917), col. 210—213.

Marianne Mörner, Le purgatoire de Saint Patrice par Berol. Thèse pour le doctorat. Lund 1917.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 39 (1918), col. 45—49.

Karl Arnholdt, Die Stellung des attributiven Adjektivs im Italienischen und Spanischen. Greifswald 1916. (Romaniches Museum, 9.)
Svensk humanistisk tidskrift, årg. 2 (1918), col. 165—168.

Åke W:son Munthe, Kortfattad spansk språklära. 1. Uppsala & Stockholm 1919.
—, Spansk läsebok. Uppsala & Stockholm 1920.
Göteborgs dagblad, 1/9 1920 [signé: J. V.].

Marcello-Fabri, L'inconnu sur les villes. Paris 1921.
Sous le titre: En ny form för romanen.
Göteborgs dagblad, 4/8 1921 [signé: J. V.].

Marcel Braunschvig, Notre littérature étudiée dans les textes. 1—2. Paris 1920—21.
Moderna språk, årg. 15 (1921), p. 138—139.

Dante [Alighieris] Gudomliga komedi. 1. Helvetet. Översatt av Aline Pipping. Stockholm 1915.

Dante Alighieris Gudomliga komedi. Översättning av Arnold Norlind. 1. Inferno. Stockholm 1921.
Sous le titre: Två rimmade översättningar av Dantes Inferno.
Finsk tidskrift, t. 92 (1922):2, p. 233—239.
Pour la traduction d'Arnold Norlind voir aussi:
Göteborgs dagblad, 28/1 1922 [signé: J. V.], et *Moderna Språk*, årg. 16 (1922), p. 232—234.

Albert Ehrensvärd, Ur fransk diktning. Stockholm 1921.
Sous le titre: Ur fransk diktning.
Göteborgs dagblad, 10/2 1922.
Voir aussi:
Moderna språk, årg. 16 (1922), p. 53—56.

Louise Cruppi, La famille Sanarens. Paris 1921.
Sous le titre: En god fransk roman.
Göteborgs dagblad, 23/3 1922 [signé: J. V.].

R. E. Zachrisson, Sunt förnuft om skolförslaget. Stockholm 1923.
Sous le titre: Sunt förnuft om skolförslaget.
Göteborgs dagblad, 28/4 1923.

A. Chr. Thorn, Les proverbes de bon enseignement de Nicole Bozon publiés pour la première fois. Lund, Leipzig 1921. (Lunds Universitets årsskrift, ny följd, avd. 1, bd 17.)

Hilding Kjellman, La deuxième collection anglo-normande des Miracles de la Sainte Vierge et son original latin. Avec les miracles correspondants des mss. fr. 375 et 818 de la Bibliothèque Nationale. Paris, Uppsala 1922.
Sous le titre: Zwei anglonormannische Texteditionen.
Literaturblatt f. german. und roman. Philologie, Jahrg. 44 (1923), col. 104—109.

Åke W:son Munthe, Kortfattad spansk språklära. 1. Andra uppl. Uppsala & Stockholm 1923.
Pedagogisk tidskrift, årg. 59 (1923), p. 293—294.

Gabriel Téllez (Tirso de Molina), Förföraren från Sevilla och Stengästen. Drama i tre akter. Övers. från spanskan jämte inledning av Karl August Hagberg. Uppsala & Stockholm 1924.
Sous le titre: Den förste Don Juan.
Aftonbladet (Stockholm), 30/4 1924.

Cambridge Anglo-Norman Texts. Poem on the Assumption. Ed. by J. P. Strachey. Poem on the Day of Judgement. Ed. by H. J. Chaytor. Divisiones Mundi. Ed. by O. H. Prior. Cambridge 1924.
Archivum romanicum, vol. 8 (1924), p. 327—333.

Yvonne Schultz, Les nuits de fer. Roman lapon. Paris (1923).
Sous le titre: En fransk roman om Lappland.
Göteborgs aftonblad, 8/1 1924 [signé: J. V.].

Åke W:son Munthe, Spansk läsebok. Andra uppl. Uppsala & Stockholm 1924.
Pedagogisk tidskrift, årg. 60 (1924), p. 118—119.


27



Voir aussi: Anglonormannisch, p. 390; Anglonormannische Litteraturgeschichte, p. 390; Romanska etymologier. Randanteckningar til Meyer-Lübkes REW., p. 393; Den moderna franska syntaxens studium, p. 397; [Compte rendu des livres et des revues scandinaves concernant l'histoire et la philologie du moyen âge], p. 401.

Index

alphabétique, dressé par noms d'auteurs, des ouvrages qui ont été l'objet de comptes rendus de M. Vising et qui sont cités dans cette bibliographie:


U.C. BERKELEY LIBRARY



This volume preserv
with funding from th
National Endowment f
the Humanities, 199

